26e Année. — N° 1 Prix du numéro : 1 fr. Janvier 1916

ANNALES
DES
Sciences Psychiques

PUBLICATION MENSUELLE ILLUSTRÉE

Consacrée aux Recherches Expérimentales et Critiques sur les Phénomènes de TÉLÉPATHIE, LUCIDITÉ, PRÉMONITION, MÉDIUMNITÉ, etc.

ORGANE

DE LA

SOCIÉTÉ UNIVERSELLE D'ETUDES PSYCHIQUES

Directeur : **Professeur CHARLES RICHET**

Rédacteur en chef : **C. de VESME**

Fondateur : Dr XAVIER DARIEX

SOMMAIRE :

PARIS - Boulevard Péreire, 175, - PARIS

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

PUBLIÇATION MENSUELLE

Les **Annales des Sciences Psychiques** paraissent dans les derniers jours de chaque mois. Le prix de l'Abonnement annuel est de **12** fr. pour la France comme pour l'Etranger. L'Abonnement peut partir de tout mois de l'année. Chaque livraison est composée, en temps normal, de 32 pages. Le prix de la livraison est de **1** fr.

Par suite d'une Convention conclue avec la Société Universelle d'Etudes Psychiques, *les membres titulaires de cette Société, payant une cotisation annuelle de douze francs, reçoivent* **gratuitement** *les* Annales des Sciences Psychiques, *organe de la Société.*

Comme conséquence, et par effet de la même Convention, les abonnés des Annales des Sciences Psychiques *sont assimilés aux membres titulaires de la* Société d'Etudes Psychiques *et jouissent de tous leurs droits.*

Pour être inscrits à la Section de Paris, ou à une autre quelconque des Sections existantes, ils devront toutefois adresser une demande à cet effet à la Section dont il s'agit, et en être agréés.

Les membres de la S. U. E. P. *qui voudront bien verser annuellement* 20 francs *au lieu de* 12, *seront considérés comme* « membres souscripteurs », *et auront droit aux avantages qui sont attachés à cette qualité, conformément aux Statuts et au Règlement. Les 8 francs ainsi versés en plus iront entièrement à la caisse de la* Société Universelle d'Etudes Psychiques *pour l'aider dans ses travaux et dans sa propagande.*

S'adresser pour l'Administration et les Abonnements :

AUX BUREAUX DES **Annales des Sciences Psychiques**

PARIS — Boulevard Péreire, 175 — PARIS

LES ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES

Se trouvent dans les Librairies suivantes :

A Paris : Librairie **MALOINE,** Place de l'École de Médecine, 25. — Librairie **O. BERTHIER** (**E. BOUGAULT,** Succ.), rue des Écoles, 48. — Librairie **LEYMARIE,** 42, rue Saint-Jacques. — Librairie **E. REY,** 8, Boulevard des Italiens. —Librairie **DORBON aîne**, 19, Boulevard Haussmann. — Aux **EDITIONS THEOSOPHIQUES,** rue Dareau, 81 (14e Arr.).

A Lyon : Librairie **MALOINE,** 6, rue de la Charité. — *A Alger :* Librairie **Louis RELIN,** 11, rue d'Isly.

Principaux articles parus dans les « Annales des Sciences Psychiques » en 1914

Chaque fascicule : 1 fr.

Annales
des Sciences Psychiques



REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ANNALES
DES
Sciences Psychiques

PUBLICATION MENSUELLE ILLUSTRÉE

Consacrée aux Recherches Expérimentales et Critiques sur les Phénomènes

de TÉLÉPATHIE, LUCIDITÉ, PRÉMONITION, MÉDIUMNITÉ, etc.

ORGANE

DE LA

SOCIÉTÉ UNIVERSELLE D'ETUDES PSYCHIQUES

Directeur : **Professeur CHARLES RICHET**

Rédacteur en chef : **C. de VESME**

Fondateur : Dr XAVIER DARIEX

XXVIe ANNÉE -- 1916

PARIS - Boulevard Péreire, 175, - PARIS

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

26e Année — Janvier 1916 — N° 1

C. de VESME

Armées, Flottes et Combats fantômatiques

(Suite et fin ; voir le numéro de Novem.-Décem. 1915)

Il me reste à m'occuper des visions de troupes, se rapportant à la grande guerre actuelle.

Ces visions se partagent nettement en deux groupes différents :

1°. Celles qui se sont produites depuis plusieurs années déjà, mais qui se rattachent à la guerre commencée en 1914 par des liens purement hypothétiques, sans doute, mais toutefois intéressants ;

2°. Celles qui se seraient produites au cours de la guerre européenne.

I

Visions sur le Champ des Bouleaux

Les faits du premier groupe font tous partie de la curieuse chaîne d'histoires se rattachant à la future « grande bataille des nations » au « Champ des Bouleaux », en Westphalie, dont il est question dans la prophétie de Mayence ou de Strasbourg (que nous avons rapportée dans notre numéro d'août-octobre), et en bien d'autres encore, très connues surtout en Allemagne (1). Aussi, ce ne fut pas sans une surprise un peu amusée qu'en cherchant des faits rentrant dans la catégorie de ceux dont nous nous occupons, je suis tombé sur ceux-là. On voudra bien observer que cette classification dans le cycle des événements supranormaux concernant la bataille de l'avenir au « Champ des Bouleaux » ne vient pas de moi, et n'est pas postérieure au commencement de la guerre actuelle. Tous les psychistes allemands qui s'en sont occupés y ont fait allusion ; le colonel J. Peter l'a nettement signalée dans *Die Uebersinnliche Welt*, dès octobre 1913.

Le premier de ces cas, connu en Allemagne sous la dénomination de « Vision de la hauteur de Schlüching », s'est produit le 22 janvier 1854. En voici le récit :

A la fin de l'après-midi du jour en question, (c'était un dimanche), la plupart des habitants des dix maisons de paysans qui se trouvent à un quart de mille de Werl, du côté de l'église du village de Büderich, près de la chaussée de Werl à Unna, aperçurent un phénomène que presque tous les spectateurs considérèrent comme une apparition surnaturelle et comme le présage d'une prochaine guerre. Dès le lendemain, un journal d'Unna, le *Hellweger Anzeiger und Bote*, en donnait ce compte rendu :

« Après le coucher du soleil, pendant que le ciel était clair et serein et que la température était relativement très douce, on vit toute une armée de militaires de toutes armes — infanterie, cavalerie et artillerie — marcher tantôt lentement, tantôt plus vite, tantôt réunis à de nouveaux et plus gros bataillons, tantôt divisés en plus petites troupes, s'avançant dans la région de Schlüchtingen à Schaffhausen, éclairés dans le lointain par un magnifique crépuscule. Toute l'apparition avait quelque chose d'aérien et de nuageux. »

Cette histoire courut les revues d'Allemagne, plus ou moins ornementée. Elle fut mise à l'enquête par Alexandre de Humboldt, alors âgé de 85 ans, probablement à l'instigation du roi Frédéric-Guillaume IV, et Humboldt s'adressa pour l'éclaircir à l'astronome professeur Ed. Heis, à Munich. Ce dernier se rendit sur les lieux, dès le 19 février. Il découvrit de vingt à trente témoins oculaires du phénomène qui lui

(1) Voir spécialement : *Der Weltkrieg 1914-15, Im Lichte der Okkulten*, par K. Heinz (éditeur Fasshaüer, Breslau); et *Der Weltkrieg 1914 in der Prophetie*, par A. Grobe-Wutischky, (éditeur Max Altmann, Leipzig).

furent désignés par l'autorité comme étant des gens tout à fait sérieux. Il y avait parmi eux deux anciens soldats. D'après les dépositions de ces témoins, l'apparition n'était pas en l'air, mais au contraire, elle se mouvait immédiatement sur le sol des coteaux qui s'élèvent en pente douce entre Büderich et la Haar. Dans ce rapport, tous les témoins oculaires étaient d'accord. La direction allait du Sud-Sud-Est vers le Nord-Nord-Ouest, approximativement (dit le professeur Heis), en se dirigeant vers l'emplacement du fameux champ des Bouleaux. L'éloignement des champs où se montrait l'apparition du point de vue des spectateurs était au début d'un quart d'heure; plus tard elle devait s'être approchée à deux cents pas et à la fin, elle avait traversé la chaussée devant Büderich. Dans la direction Sud-Ouest, les témoins disent avoir aperçu une maison en flammes, en un endroit d'un champ où il n'existait d'ailleurs aucune maison. La maison parut brûler pendant trois minutes; l'un des témoins affirma même avoir distingué les chevrons du toit de l'édifice. L'instituteur Schlichting assure avoir vu les têtes et les jambes des chevaux; les premières s'étaient agitées, les dernières s'étaient remuées, s'élevant et s'abaissant en temps voulu. Sur les têtes des soldats, il ne pouvait rien dire, de même pour les jambes, que personne n'avait remarquées, mais seulement les épaules et les havresacs.

Une fois entendu le récit des témoins de ce fait extraordinaire, il fallait l'expliquer. Le professeur Heis ne se trouva pas un moment embarrassé : ces braves gens n'avaient vu, en réalité, que des nuages agités par le vent! C'étaient, en effet, « des gens pour la plupart superstitieux », au témoignage desquels il ne faut pas attacher d'importance! Et comme bien des personnes moins savantes, s'étonnant de cette explication, demandèrent ensuite aux témoins comment diable ils avaient pu s'être illusionnés à ce point, quand les troupes fantômatiques ne se trouvaient, conformément à leurs dires, qu'à 200 pas de distance, les témoins insistèrent en disant qu'il ne pouvait absolument pas s'agir de nuages, qu'ils l'avaient bien expliqué au prof. Heis, mais que celui-ci leur avait toujours coupé la parole et que, ainsi, ils avaient dû, malgré eux et avec regret, signer le procès-verbal. Nous connaissons cela!...

Humboldt se rangea à l'avis de Heis. Il admit l'explication des petits nuages et non pas celle du mirage, parce que les apparitions avaient remué, et aussi parce qu'il n'y avait pas dans ce cas la plaine échauffée sur laquelle le phénomène est généralement observé. Nous savons maintenant que le célèbre naturaliste se trompait sur toute la ligne. D'abord en supposant que dans le mirage les figures ne peuvent pas se déplacer si les objets correspondants dans la réalité se déplacent ; ensuite en croyant que le mirage ne peut avoir lieu ailleurs que sur une plaine échauffée. S'il en était autrement, nous serions obligés de faire rentrer dans la catégorie des phénomènes supernormaux toutes les visions du genre de celle du Père Calderbank, racontée au début de cette étude, et bien d'autres encore, pour lesquelles nous n'avons pas eu de difficultés à admettre l'hypothèse du mirage. On ne peut donc tenir aucun compte de l'avis de Humboldt et Heis. On peut, par contre, raisonnablement parler de mirage à propos de cette « Vision de la hauteur de Schlücking » et de quelques autres apparitions encore. Le savant Fachmann s'est donné la peine de prouver que le mirage, d'après les lois de la réflexion totale des rayons du soleil ou de la lune, est bien possible dans les cas semblables à celui que nous venons d'exposer. Nous avons vu déjà, et nous verrons encore, qu'il n'est pas possible dans *tous* les cas. Mais vraiment nous aurions honte, après tout ce que nous avons exposé dans cet article, de nous attarder à combattre cette balourdise des nuages, pris pour des soldats. Et ceci, même en admettant qu'en Westphalie les nuages soient différents qu'ailleurs! Car un géologue, Emile Carthaus, se préoccupant d'expliquer les mystérieuses visions de troupes et combats se produisant au Champ des Bouleaux, s'est efforcé, en effet, de les expliquer en insistant sur le caractère spécial des nuages qui se forment dans ces régions, grâce aux conditions géologiques et météorologiques du bassin de craie de Munster!...

Passons à d'autres faits plus récents.

L'*Arnsberger Centralvolksblatt* du 2 février 1875 racontait :

On a observé une remarquable apparition aérienne le 27 janvier, à une heure vingt-cinq de l'après-midi, sur la Haar, et exactement à Höinkhausen et aux environs. On vit une quantité de troupes: cavalerie, infanterie, entrer dans le village d'Ostereiden; des hulans cernèrent le village de Westereiden. On veut aussi avoir vu de l'artillerie près de Wagen, et remarqué que la masse principale passait le long de la Haar.

Une vision semblable s'était présentée déjà, dans la même année, vers cinq heures du mardi de la Semaine Sainte, au moment où le soleil, encore brillant, inclinait vers le couchant, sur le territoire situé entre le cours de la Haar et Oberbergheim. Huit à dix hommes virent une troupe de soldats s'avancer et reculer. Il est digne de remarque que, parmi les personnes qui regardaient cette troupe, *quelques-unes étaient en deçà, quelques autres au*

delà de l'armée, et que, cependant, tous les témoins s'accordaient dans leurs dépositions. Il est très significatif que les témoins disaient avoir vu des formations distinctes de soldats, des casques brillants et des baïonnettes, de même qu'un fanion flottant au vent.

Les quelques mots que nous avons mis en caractères italiques contiennent un détail qui ne semble absolument pas s'adapter à l'hypothèse du mirage.

Le quatrième fait, paraissant appartenir, comme les précédents, au cycle des visions de la bataille future au Champ des Bouleaux, est beaucoup plus compliqué et intéressant ; mais il n'a eu, malheureusement, qu'un unique observateur. C'est un nommé Schüppestuhl, de Wimbern. Cet homme a fait les campagnes de 1866 et de 1870-1871. Le jour de l'apparition il fut interrogé par le propriétaire Bering, par lequel la communication parvint aux journaux. La voici :

C'était le 11 février 1895, vers sept heures et quart ou sept heures et demie. En revenant chez moi, je trouvai complètement barré le chemin conduisant à la maison. Comme j'étais encore éloigné de mon habitation d'environ six cents pas, j'abandonnai le grand chemin pour passer diagonalement à travers champs, en coupant dans cet endroit un angle droit du chemin.

Lorsque j'eus fait une trentaine de pas dans cette direction, je vis soudain un cavalier sur la grande route à ma gauche, qui trottait vers moi. A peine ce cavalier était-il arrivé dans l'endroit où le sentier, conduisant à ma maison, s'embranche à droite de ce chemin, il fit faire à son cheval un demi-tour à droite et marcha vers ma maison. Lorsqu'il arriva à soixante pas environ de ma demeure, il arrêta son cheval. Je n'étais pas peu étonné de cette visite tardive, mais je ne pouvais apercevoir ce qu'il pouvait bien examiner. Après qu'il eut passé ainsi sans bouger un temps assez long, il fit faire de nouveau à son cheval un demi-tour à droite et galopa alors en ligne droite un espace de cent cinquante pas devant moi, jusqu'à ce qu'il disparût derrière les maisons du village.

Lorsqu'alors je voulus continuer mon chemin, je vis soudain venir dans la direction en face de moi, une longue rangée de cavalerie qui s'approchait. Elle se dirigeait vers le village, dont j'étais éloigné d'environ quarante pas ; je pouvais très exactement voir les mouvements des manteaux dans l'air, et aussi les mouvements des chevaux. Je ne pouvais pas voir si la troupe marchait par deux ou par trois. Je ne pus pas, à cause des manteaux, voir à quel corps les cavaliers appartenaient ; de même je ne sais pas quelle coiffure ils portaient ; mais, je dois croire que c'était des casquettes, car j'aurais été frappé par le casque. Après que les derniers cavaliers furent arrivés à deux cents pas de moi environ, ils disparurent subitement à mes yeux.

Mais, lorsque je me retournai pour continuer mon chemin, j'aperçus devant moi une nouvelle apparition. A une distance d'environ 700 pas, dans la direction d'où les cavaliers étaient venus, je remarquai une masse d'hommes bouger et pousser en avant et en arrière. A cause de l'éloignement, je ne pouvais pas voir si c'était de l'infanterie ou de la cavalerie ; je me baissai donc, dans la pensée que peut-être dans cette position, je pourrais voir, par dessous, le ventre des chevaux. Cela ne me fut pas possible. Comme je me préparais à marcher de l'avant pour voir la chose de plus près, tout disparut subitement.

Je n'avais pas remarqué si, pendant cette apparition, la lune s'était déjà levée. Le ciel n'était pas entièrement clair ni étoilé ; dans l'est quelques nuages neigeux, comme ceux que j'avais remarqués antérieurement sur le chemin de Wimbern. Lorsque j'arrivai à la maison, il était presque 8 heures ½. J'en conclus que l'apparition pouvait avoir duré environ un quart d'heure.

Ces quatre apparitions westphaliennes ont été d'abord groupées dans le cycle des faits merveilleux concernant la bataille du Champ des Bouleaux (*Schlacht am Birkenbaume*), par le D[r] Fried. Zurbonsen dans son très intéressant ouvrage : *Die Völkerschlacht der Zukunft am Birnbaume* (Cologne, 1907). Tout naturellement, nous en avons fait autant.

Il est à observer que les quatre cas en question ne doivent pas être les seuls qui ont été observés en Westphalie. M. Gabriel Delanne vient en effet de me signaler le passage suivant de l'ouvrage de Mrs. Crowe : *Les Côtés obscurs de la Nature, ou Fantômes et Vivants*, chapitre XVI (1). Après avoir cité deux cas d'armées qui avaient été vues défiler en l'air, en Angleterre (2), Mrs. Crowe ajoute :

---

(1) Ouvrage traduit en français sous la direction du colonel de Rochas et paru chez l'éditeur P. Leymarie, à Paris, en 1900.

(2) Voici le deuxième de ces deux faits arrivés en Angleterre ; il avait échappé jusqu'ici à mes recherches ; qui sait combien d'autres faits semblables ont été enregistrés, que nous ignorons !

« Vers 1750, une armée fantôme de même nature fut aperçue dans le voisinage d'Inverness par un estimable fermier de Glenary et son fils. Les troupes étaient fort nombreuses et ils ne doutèrent pas qu'elles ne fussent en chair et en os. Ils comptèrent au moins seize colonnes et eurent tout le temps d'observer chaque détail. Les premiers rangs marchaient sept de front ; ils étaient suivis d'une foule de femmes et d'enfants qui portaient des ustensiles en fer-blanc et autres objets de cuisine. Les soldats étaient vêtus de rouge et leurs armes brillaient au soleil. Au milieu était un animal, cerf ou cheval, (ils ne purent bien le distinguer) chassé furieusement en avant à coups de baïonnette. Le plus jeune des deux hommes fit observer à l'autre que l'arrière-garde était obligée de courir par moments pour rattraper l'avant-garde ; l'autre, qui avait été militaire, lui dit qu'il en était

Il y a quelques années, un phénomène de même nature fut observé à Paderborn, en Westphalie, et constaté par au moins trente personnes, aussi bien que par des chevaux et des chiens, comme on put le voir par la conduite de ces animaux.

Il y eut une revue de vingt mille hommes exactement au même endroit, en octobre 1836.

Or ces deux cas ne paraissent pas pouvoir être identifiés avec ceux qui précèdent ; le dernier surtout, à cause de sa date précise.

Est-ce à dire que nous croyons absolument à cette future grande bataille, et que celle-ci doit être comme le couronnement de la guerre européenne actuelle? Aucunement ; nous avons simplement cru devoir signaler ce curieux rapport entre ces visions et les prophéties du « Champ des Bouleaux », puisque d'autres l'avaient fait avant nous. Les prophéties sur cette bataille datent de loin ; on a même prétendu qu'elles s'étaient accomplies les 15 et 16 juillet 1761, au combat de Bellinghausen, dans lequel 60.000 alliés commandés par le duc Ferdinand de Brunswick battirent les 100.000 Français du Prince de Soubise. Si bien que le Conseiller de guerre Johann Rembert Rhode rapportait à Berlin : « L'armée alliée a bravement canonné l'ennemi au « Champ des Bouleaux », accomplissant ainsi en quelque mesure la vieille prophétie sur le Berkenbaume (1) ».

« *En quelque mesure* » dit Rhode, sentant fort bien ce qu'il y a de ridicule à parler de « grande bataille des nations » au sujet des quelques coups de canon tirés à Bellinghausen.

De toutes façons, on a pu voir que certains faits — au moins celui de la bataille de Mook entre les Néerlandais et les Espagnols — sont de nature à nous faire croire que ces visions *précèdent* parfois l'événement auquel elles se rapportent. C'est dire qu'il s'agirait alors d'une sorte de clairvoyance psychométrique dans l'avenir. Plusieurs circonstances, telles que le détail de la maison qui brûle, dans la vision « de la hauteur de Schüching », nous portent parfois à en admettre la possibilité, ainsi que la possibilité de l'autre hypothèse : celle de quelque chose de plus objectif : des « images astrales » — des reflets de ce que les Théosophes appellent la « Chronique de l'Akasha » — lorsque vraiment on ne peut plus raisonnablement admettre l'hallucination collective. En effet, l'étude de la « psychologie des foules » ne présente aucun exemple analogue à ceux des visions d'Ujest, Golasze, etc., s'ils ne consistent pas en une forme quelconque de mirage ; d'Edge Hill, où il ne s'agissait certainement pas de mirage; etc. etc. Les seuls cas s'y rapprochant sont certains sortilèges attribués parfois aux fakirs hindous et au sujet desquels manque tout témoignage sérieux et suffisant, comme l'ont démontré les enquêtes de la *Society for Psychical Research*.

Maintenant, un avenir — peut-être bien prochain — se chargera de nous montrer si ces visions au Bois des Bouleaux avaient réellement quelque rapport avec une réalité de l'avenir.

La vision du Père Korzeniécki

Parmi les nombreuses prophéties qui ont été exhumées à l'occasion de la guerre, il y en a une qu'on peut faire rentrer dans le cadre d'une des catégories de visions dont nous nous occupons : celle comprenant les hallucinations, peut-être véridiques. Nous voulons parler du fait concernant le Père Korzeniécki, de Vilna, qui a été publié par un grand nombre de journaux et revues.

Cet éminent prédicateur dominicain se trouvait une nuit, en 1819, dans sa cellule, quand il eut l'apparition du Bienheureux André Bobola, le martyr polonais, qui lui dit d'ouvrir la fenêtre. Le Père obéit et fut très surpris en voyant devant lui, non pas le jardin du couvent, mais une vaste étendue de pays.

— Tu vois — lui dit le Bienheureux — la plaine de Pinsk, où je fus martyrisé. Maintenant, tu vas voir ce que tu désires connaître sur l'avenir de ton pays.

L'étonnement du Père Korzeniecki s'accrut considérablement quand il aperçut devant lui des armées innombrables — Russes, Français, Anglais, Turcs, Antrichiens, Prussiens, d'autres encore dont il ne sut pas identifier les nationalités — engagées dans un conflit désespéré. Le Bienheureux Bobola, expliquant la vision, dit alors :

— Quand la guerre que tu vois sera terminée, le royaume de Pologne, grâce à Dieu, sera reconstitué, et je serai reconnu comme son principal Patron.

Avant de disparaître, le Bienheureux laissa l'empreinte de sa main sur une table, qu'il toucha. A

---

toujours ainsi, et lui recommanda, s'il servait jamais, d'essayer de marcher en avant. Il n'y avait qu'un seul officier à cheval, sa monture était grise et il portait un chapeau galonné d'or et un manteau bleu de hussard avec de larges manches fendues doublées de rouge. Les deux spectateurs le regardaient avec tant d'attention qu'ils dirent après être à même de le reconnaitre n'importe où. Ils eurent peur d'être maltraités ou forcés de se joindre aux troupes qu'ils crurent être venues d'Irlande et avoir débarqué à Ryntre; pendant qu'ils franchissaient une digue pour les éviter, le tout s'évanouit. »

(1) *Der Weltkrieg 1914-1915 im Lichte der Prophezeiung*, p. 49.

l'aube, le P. Korzeniecki fit venir dans sa cellule tous les religieux de son couvent, à qui il raconta sa vision et montra le signe devant en témoigner.

On sait que l'armée allemande est arrivée dans la plaine de Pinsk, où elle fut toutefois arrêtée devant les grands marais, en subissant des pertes considérables. Les Russes et les Allemands — peut-être quelques Autrichiens — étaient seuls engagés dans ces combats. Il faut noter cependant que les armées des différentes nationalités paraissent avoir été indiquées ici uniquement comme *participant à la guerre*.

La relative ancienneté de cette prophétie ne fait aucun doute : il nous suffira de rappeler qu'elle se trouve dans une lettre écrite en 1854, de Nice, par le Père jésuite polonais Felkierzamb à un autre jésuite de Lyon et parue, au mois de juillet 1864, dans la *Civiltà Cattolica*, l'organe italien de la Compagnie de Jésus. Le Père Felkierzamb dit l'avoir entendu raconter par le père Korzeniécki lui-même.

Le catholique Père Thurston, qui écrivit dernièrement une brochure intitulée *The War and the Prophets*, pour ridiculiser les diverses prophéties concernant la guerre actuelle, met en doute l'authenticité de la vision du Père Korzieniécki, en observant que cette histoire parut au moment de la guerre de Crimée, et que l'allusion inattendue aux armées anglaise et française le prouve suffisamment. Mais alors on peut se demander qu'avaient à faire dans cette histoire les Autrichiens et les Allemands. Tout au plus on peut supposer que, si on ne trouve pas sur cette affaire des documents antérieurs à la guerre de Crimée, ceux qui l'inventèrent pour leurs fins escomptaient l'intervention de l'Autriche et de la Prusse dans le conflit.

Les mêmes faits dans la Bible !

Voici ce qu'on lit dans la Bible (*Les Machabées*, Livre II, chap. V) :

1. En ce temps-là, Antiochus se préparait pour faire une seconde fois la guerre en Egypte.

2. Or il arriva que l'on vit dans toute la ville de Jérusalem, *pendant quarante jours*, des hommes à cheval qui couraient en l'air, habillés de draps d'or et armés de lances comme des troupes de cavalerie.

3. Des chevaux rangés par escadrons qui couraient les uns contre les autres ; des combats de main à main ; des boucliers agités ; une multitude armée de casques et d'épées nues ; des dards lancés, des armes d'or toutes brillantes, et des cuirasses de toute sorte.

4. Et c'est pourquoi tous priaient Dieu que ces prodiges tournassent à leur avantage.

Tâchons de faire le nécessaire pour que tournent à notre avantage aussi les visions analogues, qui précédèrent la grande guerre actuelle!

II

L'origine des « Visions de Mons »

Celles que les Anglais ont appelées « Les Visions de Mons » et qui ont fait répandre beaucoup d'encre dans leur pays, sont presqu'inconnues en France. Il n'est pas inutile que nous tâchions de résumer ici les récits qui s'y rapportent, bien que ces phénomènes — même en admettant qu'ils ne tiennent pas tous à la psychologie normale et pathologique — soient évidemment d'une nature assez différente de ceux dont nous nous sommes occupés jusqu'ici. Ils ne semblent s'en rapprocher que par les lignes extérieures, s'agissant toujours de visions militaires.

Voici d'abord les origines de cette affaire.

L'*Evening News* publiait, le 29 septembre 1914, un conte intitulé *The Bowmen* (Les Archers), dans lequel on relatait comment, à un moment critique de la retraite des alliés, avant la bataille de la Marne, les Anglo-Français avaient été sauvés par l'apparition d'un corps d'archers, à la tête desquels était Saint Georges. Les rédactions des journaux religieux, occultistes, spirites, etc., n'eurent pas de peine à reconnaître qu'il s'agissait d'un simple récit d'imagination, et ne tinrent aucun compte de cette publication. Mais plusieurs lecteurs la prirent au sérieux et écrivirent à l'auteur, M. Arthur Machen, pour obtenir des précisions, etc. ; M. Machen crut alors devoir insérer dans l'*Evening News* une note pour détromper ses correspondants et leur apprendre qu'il s'agissait d'une simple fiction.

Une chose bien curieuse se produisit alors. Une quantité de voix s'élevèrent de tous les côtés pour affirmer que, si M. Machen n'avait puisé l'événement raconté par lui qu'à sa propre imagination, il n'était pas moins vrai que quelque chose de semblable s'était réellement produit ! Alors que M. Machen prétendait que toutes ces histoires n'avaient tiré leur origine que de sa nouvelle, plusieurs personnes très estimables se firent fortes de lui prouver qu'elles avaient entendu raconter ces faits bien avant l'apparition des *Bowmen*. Il paraît qu'il en est réellement ainsi. Mais les difficultés commencèrent lorsqu'on voulut remonter à la source des bruits qui, réellement, avaient couru des deux côtés de la Manche. Des protestants, des

catholiques, des théosophes, des spirites se mirent néanmoins courageusement à l'œuvre.

M. Machen publia un opuscule pour appuyer ses vues : parmi ses adversaires, M. Harold Begbie lui répondit par une brochure assez importante intitulée : *On the Side of the Angels* (« Du côté des Anges ») ; une autre brochure analogue eut pour auteur Miss Phyllis Campbell, qui fut dame de la Croix-Rouge en France, durant les premiers mois de la guerre : Ralph Shirley, directeur de l'*Occult Review*, publia : *The Angel Warriors at Mons*, exposé assez impartial de la question : les revues spirites et occultistes, les journaux quotidiens même devinrent les palestres où se débattaient ces polémiques et où on apportait les faits nouveaux.

Pour mieux faire comprendre la difficulté qu'il y a à obtenir des témoignages valables dans une pareille affaire, si passionnante, bien qu'il n'y eût pour les témoins aucun intérêt matériel à tromper la bonne foi des enquêteurs, il nous suffira de citer cet épisode caractéristique. Un soldat appelé Robert Cleaver, du 1er Cheshires, déclara devant M. G. S. Hazlehurst, magistrat du comté de Flint, qu'ayant pris part à la bataille de Mons, il avait lui-même fort bien vu les anges qui s'étaient interposés entre la cavalerie allemande et les troupes anglaises, au moment où celles-ci allaient être annihilées. Or on sut ensuite par le major du régiment de Cleaver, que celui-ci n'avait été envoyé en France qu'après la bataille de Mons et la retraite qui la suivit.

Je sais bien qu'il y a toujours eu des *milites gloriosi* s'étant faussement vantés d'avoir pris part à tel ou tel épisode d'une campagne — et que cela ne signifie aucunement que nous n'ayons pas à croire à la réalité de l'épisode en question. Mais on comprend l'effet désastreux que de pareils incidents exercent sur l'esprit de personnes plus accessibles aux impressions qu'aux raisonnements.

Maintenant il faut dire que les histoires auxquelles nous faisons allusion sont généralement assez différentes de celle imaginée par M. Machen. Par exemple, dans une seule de ces histoires figure un corps d'archers : c'est dans celle qui a été publiée par l'*Univers*. Ce journal ultra-catholique parisien a fait paraître dans son numéro du 30 mai une lettre d'un prêtre affirmant qu'un officier anglais de ses amis lui avait raconté le fait suivant. Il s'était trouvé séparé du gros de l'armée, ainsi qu'une trentaine d'hommes avec lesquels il avait occupé, jusqu'à ce moment-là, une tranchée. Se voyant sur le point de tomber entre les mains de l'ennemi, ils décidèrent de tenter une retraite rapide, quoique ce projet fût bien audacieux, puisque la petite troupe devait traverser un terrain plat, exposé au feu de l'ennemi. Elle s'élança donc hors de la tranchée, au cri de : « Saint Georges pour l'Angleterre! » L'officier assure qu'à ce moment les Anglais s'aperçurent d'être accompagnés par un groupe nombreux d'hommes armés de flèches et boucliers : une partie de ces hommes d'armes s'étendait entre les Anglais et l'ennemi.

L'officier ajoutait que, plus tard, parlant avec un soldat allemand prisonnier, celui-ci lui demanda quel était donc l'officier qui, monté sur un cheval blanc, était à la tête des Anglais quand ils sortirent de la tranchée ; quoiqu'il constituât une cible bien facile aux coups des Allemands, ceux-ci n'étaient point parvenus à le frapper. Lui, l'officier, avait bien vu les archers, mais pas Saint Georges sur son cheval blanc.

L'intervention de Saint Georges et des Anges

Par contre, si nous négligeons ce détail : que les mystérieux guerriers étaient armés d'arcs et de boucliers, nous trouvons plusieurs témoignages directs ou indirects de cet incident de Saint Georges et de ses Anges.

Miss Phyllis Campbell, qui fut, comme nous l'avons dit, au début de la guerre, attachée à un hôpital, non loin du front, a publié un fait du même genre, d'abord dans la livraison d'août 1915 de l'*Occult Review*, ensuite dans un opuscule.

Elle était, un jour, occupée à bander un bras brisé, quand la Présidente du poste, Madame d'A..., vint à elle et prit sa place, la priant de se rendre auprès d'un Anglais qui demandait une image sacrée. L'idée d'un soldat anglais faisant pareille demande parut assez curieuse à Miss Ph. Campbell, qui alla toutefois au chevet du blessé. C'était un fusillier du Lancashire.

Il était appuyé dans un coin — dit Miss Campbell — son bras gauche soutenu par un mouchoir de tête de paysanne, sa tête venant à peine d'être bandée. Il devait avoir été dans un état de syncope par suite de perte de sang, puisque son uniforme en lambeaux en était trempé ; son visage, très pâle, était encore tout poussiéreux. Il me regarda avec des yeux brillants et remplis de courage et me demanda une image ou une médaille de Saint George. Je lui demandai s'il était catholique. Il me répondit que non ; qu'il était un Méthodiste Wesleyen ; mais qu'il désirait une image ou une médaille de Saint Georges, ayant vu ce dernier, conduire sur un cheval blanc les Anglais à Vitry-le-François, quand les alliés se retirèrent.

Il y avait assis par terre, à côté de cet homme, un

soldat des R. F. A., blessé à la jambe; il saisit mon geste de surprise et s'empressa de me dire: « C'est vrai, Sœur. Nous l'avons tous vu. Il y a eu d'abord une sorte de brouillard jaune, comme un rideau, devant les Allemands alors qu'ils arrivaient au sommet de la colline, en constituant une solide muraille humaine. Je m'empressai de déguerpir, estimant que nous ne pouvions pas lutter contre toute la race germanique: on aurait dit qu'ils étaient tous là, tellement ils étaient nombreux. Un instant après apparut ce bon nuage de lumière; quand il disparut, nous vîmes en cet endroit même un homme de haute taille, avec une chevelure blonde, en armure d'or, sur un cheval blanc, élevant son épée, la bouche ouverte comme s'il disait : « Venez, enfants! Vous allez voir comment je vais accommoder ces diables. » Bref, avant que nous ayons pu tomber sur eux, les Allemands avaient tourné les talons et nous courions après eux comme quatre. Il y en avait un beau troupeau, Sœur, et nous avons bien travaillé au milieu de lui. »

Le correspondant d'un journal londonien du soir interviewa Miss Phyllis Campbell au sujet de ses récits. Il dit que cette jeune fille, née en Australie il y a 21 ans environ, et qui est une cousine de Lady Archibald Campbell, « soumit les blessés à un interrogatoire rigoureux, bien que tout à fait familier, sans faire le moindre effort pour obtenir des déclarations pouvant étayer quelques points faibles de la narration ; résistant, au contraire, aux plus subtiles tentatives faites éventuellement pour enjoliver ou charger la vérité. Elle n'a, d'ailleurs, pas été la seule à recueillir ces confidences.

Cette nuit-là — dit-elle — nous étions à l'hôpital six dames de la Croix-Rouge, dont Madame d'A..., la Présidente. Ces récits furent faits à nous toutes, sauf à une qui avait dû s'occuper de quelques Allemands blessés.

A un moment de repos, nous comparâmes nos notes. Le témoignage concordant s'écoulait des lèvres d'une quantité de patients. Il y avait parmi eux deux officiers d'un grade élevé, un prêtre catholique, des soldats anglais et français. Je recueillis aussi le témoignage de trois pauvres soldats de la Garde Irlandaise (1)...

Saint Georges portait une armure d'or, la tête découverte, montant un cheval blanc...

Le témoignage des Français est différent. Parmi eux, quelques-uns disent que c'était Jeanne d'Arc, qu'elle avait la tête découverte, montait un cheval blanc et levait une épée en criant : « En avant! » D'autres avaient vu Saint Michel Archange, dans son armure d'or, la tête découverte, lui aussi sur un cheval blanc; il criait: « Victoire! », en brandissant son épée.

Ces témoins oculaires venaient des points les plus différents du champ de bataille. Je ne suis pas à même de donner les noms des localités; les officiers eux-mêmes ne le pouvaient pas. Ils avaient opéré leur retraite, en combattant, durant des jours et des nuits. Personne ne savait où on se trouvait.

Le même auteur fait observer, qu'alors que tous les blessés dont on tient ces histoires sont d'accord à parler du désastre imminent qui les menaçait, une transformation complète semble s'être opérée en eux après leur vision, le sentiment du désespoir ayant fait place à un état d'exaltation étrange et de confiance dans la victoire.

Dans un sermon prononcé par le Rév. Fielding Ould, vicaire de St. Stephen's, St. Albans, se trouvait ce passage :

J'ai entendu, la semaine dernière, de trois sources différentes, l'histoire suivante que je crois pouvoir être vraie.

Un sergent de notre armée avait fréquenté une maison de l'Association Chrétienne des Jeunes Gens, et y avait vu un tableau représentant Saint Georges qui tue le dragon. Il en avait été très impressionné. Durant la guerre, il se trouva un jour dans une tranchée avancée, plutôt isolée; il raconta l'histoire de Saint Georges à ses hommes: Saint Georges, le saint patron de l'Angleterre, dont les guerriers crièrent le nom durant les carnages de Crécy, Poitiers et bien d'autres glorieuses batailles.

Lorsque, peu après, la tranchée du sergent fut menacée par une charge subite des Allemands en nombre grandement supérieur, il cria : « Rappelez-vous Saint Georges pour l'Angleterre! » afin d'encourager ses hommes au moment où ils faisaient face à l'ennemi. Quelques instants après, l'ennemi hésita, s'arrêta et enfin prit la fuite, en laissant quelques prisonniers dans les mains des nôtres. L'un de ces captifs, qui paraissait surpris et comme ébloui, demanda quels étaient donc « les cavaliers cuirassés qui avaient mené la charge. Ça ne pouvait pas être des Belges habillés de cette façon! »

Des rangs d'anges ont été signalés aussi, sans la présence de Saint Georges.

Un clergyman de Weymouth, le Rév. Lancaster, lut en chaire la lettre d'un soldat, disant que son régiment, se trouvant poursuivi par un corps important de cavalerie allemande, se réfugia dans une carrière, où les Allemands le découvrirent et allaient l'attaquer. « A ce moment — raconte l'au-

(1) Miss Campbell a écrit ailleurs que ces trois témoins, étant blessés mortellement, demandèrent les sacrements avant d'expirer et firent le même récit au vieil abbé qui les confessa.

teur de la lettre — sur toute la bordure de la carrière apparut une ligne d'anges, qui furent vus aussi bien par les soldats que par les Allemands. Ceux-ci s'arrêtèrent aussitôt, tournèrent bride et se retirèrent au galop. »

Le *Worcester Herald* du 19 juin 1915 publiait une lettre écrite à un clergyman de Hereford par un de ses parents, dans laquelle se trouvait le passage suivant :

Dimanche dernier, je rencontrai Miss Marrable, fille du chanoine Marrable, bien connu. Elle me dit connaître deux officiers ayant aperçu les anges qui ont sauvé l'aile gauche de l'armée, durant la retraite de Mons.

Ils s'attendaient à être annihilés avec leurs troupes quand, à leur grand étonnement, les Allemands s'arrêtèrent comme des hommes aveuglés par la lumière, et donnèrent aux nôtres le temps de se retirer par des chemins de traverse.

L'un des deux amis de Miss Marrable, qui n'était pas un homme religieux, lui dit avoir aperçu une troupe d'anges entre les Anglais et l'ennemi ; il a été depuis lors un tout autre homme.

Miss Marrable rencontra l'autre officier à Londres, la semaine dernière, et lui demanda s'il ne savait rien de l'histoire merveilleuse des anges. Il lui répondit les avoir vus lui-même. Pendant qu'il se retirait avec sa compagnie, ils entendirent derrière eux la cavalerie allemande, qui arrivait. Ils coururent vers un endroit où ils pouvaient opposer une certaine résistance, mais avant qu'ils y arrivassent, la cavalerie allemande fut sur eux ; alors ils se retournèrent pour lui faire face, attendant la mort d'un instant à l'autre. Mais, à leur grand étonnement, ils virent entre eux et l'ennemi toute une troupe d'anges; les chevaux des Allemands se cabrèrent et prirent la fuite. L'officier jure qu'il a bien vu les anges, que les chevaux les virent aussi; peut-être même les soldats allemands les aperçurent-ils; ceci donna à nos hommes le temps de parvenir au petit fort ou en d'autres endroits où ils étaient en sûreté.

Nous ne devons pas négliger une vision où les « Anges » auraient été vus sous une forme spéciale, en l'air.

Un brigadier anglais, qui fut plus tard blessé et transporté dans un hôpital anglais, parla à son infirmière, Miss C. M. Wilson, de ce qui lui était arrivé de voir vers le 28 août 1914.

Le temps — dit-il — était à ce moment très chaud et serein. Entre 8 et 9 heures du soir, je me trouvais à un poste avancé, avec neuf autres hommes. Immédiatement derrière nous, se trouvait la moitié de notre bataillon, au repos sur une hauteur, quand un officier vint soudain à nous dans un état de grande anxiété, nous demandant « si nous n'avions pas vu quelque chose de frappant ». De prime abord, nous crûmes être menacés d'une attaque de surprise. Mais l'officier nous indiqua alors une étrange apparition dans le ciel.

Je pus apercevoir au milieu de l'air une mystérieuse lumière, qui paraissait être très nettement tracée, et qui n'était pas un reflet de la lune ; il n'y avait pas de nuage aux alentours. La lumière devint plus brillante et je pus discerner tout à fait clairement trois formes ; celle du centre était munie de quelque chose comme d'ailes ouvertes ; les deux autres étaient un peu plus petites, mais bien distinctes de celle du centre. Elles paraissaient enveloppées d'une longue draperie tombante d'une teinte dorée, et se trouvaient sur les lignes allemandes, en face de nous.

Nous restâmes à les regarder durant trois quarts d'heure environ. Tous les hommes qui étaient avec moi les virent ; d'autres hommes vinrent à nous et nous dirent avoir vu la même chose. Je ne suis pas un croyant dans ces choses, mais je n'ai pas le moindre doute que nous avons réellement aperçu ce que je viens de vous raconter.

Un corps mystérieux de cavalerie escortant les troupes anglaises

M. Arthur Machen lui-même publia une lettre qu'il venait de recevoir du front, d'un distingué lieutenant-colonel qui participa à la retraite de Mons. Il est regrettable qu'on ne puisse pas publier son nom, mais l'*Evening News*, insérant la lettre, dit s'être informé de l'identité de cet officier supérieur et avoir pu l'établir, ajoutant qu'il s'agit d'un homme sérieux. Après avoir exprimé son intention de rapporter ce qu'il avait vu sans exagération et sans tâcher d'embellir les faits, le correspondant de M. Machen continue :

Le 26 août 1914 eut lieu la bataille du Cateau. Nous entrâmes en action à l'aube et nous combattîmes jusqu'au soir. L'artillerie allemande nous avait fortement bombardés durant toute la journée, et nous avions beaucoup souffert, ainsi que le reste de notre division. Celle-ci toutefois se retira en bon ordre. Notre marche dura toute la nuit du 26 au 27 avec deux heures seulement de repos.

La brigade à laquelle j'appartenais constituait l'arrière-garde de la division, et au cours de la journée du 27, nous occupâmes plusieurs positions différentes afin de couvrir la retraite du reste de la division ; de telle façon que nous dûmes nous soumettre à un travail très dur, et le soir du 27 nous étions absolument épuisés de fatigue mentale et corporelle.

Sans doute, nous avions subi quelques nouvelles pertes, mais la retraite continuait néanmoins en très bon ordre, et je me sens sûr que nos facultés intellectuelles étaient encore tout à fait solides et capables de bien fonctionner.

Le soir du 27, je marchais à cheval, le long de la colonne, avec deux autres officiers. Nous avions causé et fait de notre mieux pour ne pas tomber endormis sur nos montures.

A ce moment, je me rendis compte que, sur les champs des deux côtés de la route que nous suivions, je pouvais apercevoir un corps important d'hommes à cheval. Ceux-ci avaient l'apparence d'escadrons de cavalerie et semblaient s'avancer à travers les champs en suivant la même direction que nous et en se tenant à la même hauteur.

La nuit n'était pas très sombre, et il me semblait apercevoir très distinctement les divers escadrons de cette cavalerie.

Je ne dis rien à ce sujet, mais j'observai durant une vingtaine de minutes. Les officiers s'étaient arrêtés en se parlant. Enfin l'un d'eux me demanda si je n'apercevais rien dans les champs. Je lui dis alors ce que j'avais vu. Le troisième officier avoua alors que, lui aussi, il regardait ces cavaliers depuis vingt minutes.

Nous étions si convaincus qu'il s'agissait réellement de cavalerie, qu'à la halte suivante l'un des officiers prit avec lui un groupe d'hommes et partit en reconnaissance, mais ne trouva rien à l'endroit indiqué. La nuit devint ensuite plus sombre, et nous ne vîmes plus rien.

Le même phénomène fut vu par plusieurs hommes de notre colonne. Naturellement, nous étions tous fatigués comme des chiens, et épuisés, mais il n'est pas moins extraordinaire que le même phénomène ait été vu par tant de personnes différentes.

Quant à moi, je suis absolument convaincu d'avoir vu ces cavaliers ; je me sens sûr qu'ils n'existaient pas uniquement dans mon imagination. Je ne tâche pas d'expliquer le mystère — je me borne à rapporter les faits.

Les morts continuent de se battre !...

Dans sa brochure : *On the Side of the Angels*, M. Begbie écrit qu'une dame anglaise « d'une grande énergie et de beaucoup de sens commun pratique », ayant fondé un club pour les soldats britanniques en France, après avoir elle-même assisté à une grande partie des pires horreurs de la guerre, lui raconta le fait suivant.

Un soldat mourant me dit un jour : « N'est-ce pas bien bizarre, ma Sœur, que les Allemands disent que nous avions de grandes troupes derrière nous ? » L'idée ne me vint aucunement qu'il faisait allusion à des fantômes, et je répondis simplement par la demande : « Ah ! ils disent cela ? » Alors il m'assura que les prisonniers allemands avaient dit : « Comment aurions-nous pu rompre vos lignes, puisque vous aviez derrière vous des milliers d'hommes ? » Et il ajoutait : « Des milliers d'hommes ! Nous formions en tout une mince ligne de deux régiments, avec rien derrière nous. »

Or, je crois à une existence après la mort, mais je ne crois pas aux anges sur la terre ; je dis donc au soldat : « Je crois comprendre. Quand un homme est tué au milieu d'un combat, avec toutes ses passions exaltées, son âme reste peut-être quelque temps sur la terre et ne sait pas s'arracher au combat. »

Un homme qui se trouvait au côté opposé de la salle s'approcha alors de nous et me dit : « Vous avez raison, ma Sœur. J'ai entendu à plusieurs reprises des hommes mortellement frappés dans les tranchées dire aux camarades qui s'occupaient de lui : — N'importe, mes amis ; je resterai pour vous aider. — J'ai entendu cela bien des fois. »

Cet homme, qui était un sergent-major, me dit plus tard avoir entendu un officier anglais causer avec un prisonnier allemand ; ce dernier faisait allusion à la quantité de troupes qui se trouvaient derrière la ligne britannique, disant que tous les Allemands les avaient bien vues.

Une dame anglaise de la Croix-Rouge, Miss Callow, une théosophe, ayant un jour questionné un groupe de blessés qui parurent plus réticents que d'habitude, montra s'en étonner. « Nous avons vu de telles choses — dirent-ils alors — que nous préférons ne pas en parler. Nous avons vu plusieurs de nos compagnons qui avaient été tués, et qui ont combattu pour nous ! »

Un peu de critique

Comme on a pu voir, les visions des combattants ont revêtu le caractère le plus varié. On a vu Saint Georges, Saint Michel, Jeanne d'Arc se présenter dans leurs armures brillantes, sur leurs chevaux blancs, la tête découverte (comme on les représente généralement), pour encourager les Anglo-Français. D'autres ont vu des corps mystérieux de cavalerie protégeant les flancs des troupes en retraite. D'autres ont aperçu des rangs d'anges se dressant entre eux et l'ennemi ; pour certains, ils avaient emprunté l'aspect de cavaliers cuirassés ; pour d'autres ils étaient armés d'arcs et de boucliers. On a vu un brouillard jaune, un rideau de lumière s'interposer entre les deux adversaires ; trois grandes formes ailées lumineuses planant en l'air sur les lignes allemandes. Les soldats morts eux-mêmes se sont levés du sol ensanglanté des batailles pour reprendre leur place dans les rangs. Nous pourrions citer plusieurs autres variations sur ces thèmes principaux : quelques-unes tout-à-fait vagues. Ce qu'a vu le général N... n'était, en somme, qu'un nuage lumineux « au milieu duquel apparaissaient des objets brillants ». Dans un

opuscule intitulé *The Crucible*, Mrs. Mabel Collins cite la lettre d'un jeune officier qui fut tué depuis et qui disait, entre autres choses :

« J'ai eu, durant la marche nocturne, les hallucinations les plus étonnantes, ce qui me fait supposer que j'étais à moitié endormi. Tout le monde marchait en chancelant le long de la route et voyait des choses. »

Et au sujet de la nuit suivante :

« Je vois toutes sortes de choses : des hommes énormes marchant vers nous, et des lumières et des chaises (*sic*), et des choses dans la route. »

« Il n'est que trop naturel — ainsi que le fait observer M. Ralph Shirley (1) — que de longues marches forcées sans une nourriture adéquate, en des conditions d'un effort intense, d'une vive anxiété, aient produit une condition des nerfs qui était loin d'être normale ; quelle que soit notre disposition à admettre l'authenticité des faits en question, il ne faut pas oublier que des hommes se trouvant dans un tel état de tension sont beaucoup plus soumis aux influences psychiques qu'ils ne le seraient en des conditions normales de chaque jour. Ceci une fois admis, il est cependant remarquable que des impressions semblables, sinon identiques, aient été éprouvées — si nous pouvons croire aux témoignages, par des milliers de soldats français et anglais. »

Tel est bien aussi notre avis. Il va sans dire qu'il ne s'agit aucunement de prétendre que les visions dont il s'agit soient réellement produites par l'intervention de Saint Georges, de l'archange Michel, de la Pucelle d'Orléans, de troupes d'anges casqués, cuirassés, armés d'arcs et de flèches, ou planant en l'air, d'esprits simulant des escadrons de cavalerie ; pas plus que par l'intervention de Castor et Pollux, du héros serbe Marko, du général Skobéleff, etc., dans les exemples que nous citerons plus loin. Du reste, pour ce qui se rapporte à Saint Georges, tous ceux qui ont une vague connaissance d'Histoire Ecclésiastique savent qui fut en réalité se saint, dont les hagiographes les plus orthodoxes reconnaissent le caractère légendaire, et au sujet duquel la critique moderne est assez près d'accueillir l'extraordinaire thèse de Gibbon, auquel nous renvoyons nos lecteurs, pour ne pas assumer la responsabilité de les effaroucher nous-même (1). Mais à part tout cela, nous nous trouvons en face de phénomènes intéressants pour la science, quand même ils ne ressortiraient que de la psychologie pathologique : il faut les enregistrer, les examiner attentivement.

En même temps, toutefois, il faut nettement se rendre compte de la différence essentielle existant entre cette classe de phénomènes et ceux dont nous nous sommes occupés dans toute la première partie de cette étude, quand nous avons parlé des visions d'armées, flottes et combats fantômatiques. Cette différence ne consiste pas uniquement dans la nature elle-même des visions, mais aussi dans la valeur des témoignages : précis et concordants dans le premier cas, vagues et discordants dans le second : venant d'hommes qui semblent se trouver en des conditions normales d'esprit dans un cas, venant d'hommes excités jusqu'à la frénésie, à l'épuisement, dans l'autre cas.

Des visions analogues perçues de tout temps

Cette étude demeurerait incomplète, si nous ne rappelions, pour cette deuxième classe de phénomènes, des exemples du passé, comme nous avons fait déjà dans la première partie de notre travail.

Les prétendues apparitions de Saint Georges et autres célestes guerriers nous font, en effet, nous souvenir de celles tout à fait semblables de Castor et Pollux à la bataille du Lac Régille, et ensuite au Forum, immédiatement après la victoire ; au cours de la bataille entre Crotoniens et Locrois, etc. ; celles de Thésée et Eréthée, combattant pour les Athéniens à Marathon.

A plusieurs reprises, et aux moments les plus critiques, les Croisés crurent avoir de pareilles visions. Nous nous bornerons à rappeler quelques exemples.

Au cours de la Première Croisade, l'armée chrétienne, après avoir erré un peu à l'aventure, selon l'usage de ces expéditions, vint enfin échouer dans la vallée de l'Oronte. Mais malgré que les Sarrasins eussent alors dû, normalement, exterminer leurs ennemis, ils en furent empêchés. Et voici l'explication inattendue qu'en donne Robert de Saint-Rémy, dans sa chronique :

...Mais nous avions de meilleurs alliés que les Grecs ; un émir nous demanda un jour : « Quels

(1) *The Angels Warriors at Mons*, p. 7.

(1) Gibbon, *The Decline and Fall of the Roman Empire*, chap. *XXIII*.

sont donc ces hommes en brillantes armures blanches, montés sur des chevaux blancs, qui se battent toujours à côté de vous? » « Ce sont des légions de martyrs conduits par Saint Georges, Saint Démétrius et Saint Maurice — répondit le Normand. — Mais où ils prennent leurs chevaux, c'est là une chose au sujet de laquelle vous devez questionner mon aumônier. »

Saint Georges, selon les historiens de la première Croisade, apparut à l'armée chrétienne, au moment où elle quittait Antioche ; deux autres chevaliers également habillés de blanc, avec des armures resplendissantes, se trouvaient avec lui : Adhémar, légat du Pape, proclama qu'il s'agissait de Saint Théodore et Saint Maurice! Les guerriers de Richard Cœur de Lion virent Saint Georges se mettre à leur tête, sur son cheval blanc, dans un moment de danger, et les guider à la victoire.

Ces histoires sont sans doute vieillottes. Mais il y en a de toutes récentes — de contemporaines même, en dehors de celles concernant la retraite anglo-française sur la Marne.

Le bruit a couru, durant la guerre actuelle, dans l'armée russe, qu'on avait vu à plusieurs reprises, en des moments de danger, le fantôme du général Skobeleff, le héros de Plevna, apparaître dans son uniforme blanc, à la tête des troupes du tzar et mener la charge contre l'ennemi.

Le correspondant du *Daily News* de Pétrograd envoyait à son journal, en octobre 1914, le récit suivant, extrait d'une lettre d'un général russe :

Pendant que nos troupes étaient dans la région de Suwalki, le capitaine d'un de mes régiments assista à une merveilleuse manifestation. Il était 11 heures du soir et les troupes étaient à leur bivouac. Tout à coup, un soldat d'un de nos avant-postes accourut, d'un air effaré, et appela le capitaine. Celui-ci alla avec le soldat hors du camp et vit dans le ciel une apparition étonnante. C'était celle de la Vierge Marie, tenant d'un bras l'Enfant Jésus, pendant que de l'autre bras, elle indiquait l'ouest.

Nos soldats tombèrent à genoux et regardèrent la vision avec ferveur. L'apparition disparut, après quelque temps ; à sa place se montra une grande effigie de la Croix, brillante sur le ciel sombre. Elle s'évanouit, elle aussi, peu à peu.

Le lendemain, notre armée avança vers l'ouest à la bataille victorieuse d'Augustovo.

Mais voici un fait bien plus précis et caractéristique.

M. W. M. Petrovitch, dans ses *Histoires et Légendes Héroïques des Serbes* rapporte un incident extraordinaire qui s'est produit à la bataille de Prilip, durant la guerre balkanique de 1912 et qui fut raconté, peu de jours après, par le général Mishitch à un banquet donné, à Uskub, par les officiers serbes au Médecin-Général Bourke et aux membres de la Croix-Rouge Britannique. Le Général raconta que l'infanterie serbe, étant arrivée au pied du mont de Prilip, sur lequel se trouve le château du Prince royal Marko (guerrier du XIVe siècle, et le plus grand des héros serbes), reçut l'ordre d'attendre l'effet de l'artillerie serbe et de ne pas attaquer le fort jusqu'à ce que le Commandant en chef en donnât l'ordre. Mais aux premiers coups de canon, les officiers remarquèrent une effervescence dans les troupes ; peu après, ils les entendirent crier frénétiquement et les virent s'élancer droit vers le château, sous le feu de l'artillerie et des mitrailleuses turques ; les soldats paraissaient tomber par dizaines à la fois, dans leur charge. Le Général prévoyait une défaite désastreuse et sa propre dégradation. Mais au contraire, le drapeau serbe ne tarda pas à flotter sur le donjon du château, les Turcs furent mis en fuite précipitée ; les pertes serbes furent relativement insignifiantes.

Quand le général reprocha à ses hommes leur désobéissance, ils crièrent à l'unisson : « Kralyevitch Marko nous ordonnait sans cesse : *En avant!* Ne l'avez-vous pas vu sur son Sharatz? » (Sharatz était le cheval de Marko, un animal rendu célèbre par la légende, comme un héros inférieur uniquement à Marko). « Je voyais bien — conclut le Général Mishitch — que la tradition de Kralyevitch Marko était tellement grande dans les cœurs de ces hommes honnêtes et héroïques, que, dans leur vif enthousiasme, ils avaient *vu* l'incarnation de leur héros. »

Encore dans la Bible...

La Bible, comme on a pu voir plus loin, nous offre au moins un cas à rapprocher de ceux modernes, concernant la vision d'armées aériennes. Mais on trouve dans ses divers Livres (même dans ceux qui sont canoniques aussi pour les Protestants, ce qui n'est pas le cas pour celui des *Machabées*), d'autres faits, du genre de ceux qui se seraient produits durant la retraite de Mons.

Dans le IVe Livre, VIe chapitre des *Rois*, nous voyons que, sur la prière du prophète Elysée, son serviteur voit apparaître, en face de l'armée du roi de Syrie, à Dothan, toute une armée de chevaux et de chariots de feu.

Dans le chapitre suivant, on apprend que « le

Seigneur avait fait entendre dans le camp des Syriens un grand bruit de chariots, de chevaux et d'une armée innombrable » — ce qui les amena à prendre la fuite.

Enfin, voici un pendant des apparitions de la Vierge à Suwalki, de Saint Georges, de l'archange Saint Michel, de Jeanne d'Arc en France.

L'armée de Judas Machabée, composée de 10.000 hommes seulement, se trouvait en face de celle de Lysias, général d'Antiochus Epiphane, qui lui était huit fois supérieure en nombre.

6. Lorsque Machabée et ceux qui étaient avec lui eurent su que les ennemis commençaient à attaquer les forteresses, ils conjurèrent le Seigneur avec tout le peuple, par leurs prières et par leurs larmes, d'envoyer un bon ange pour le salut d'Israël.

7. Et Machabée, prenant les armes le premier, exhorta les autres à s'exposer comme lui au péril pour secourir leurs frères.

8. Et lorsqu'ils marchaient tous ensemble avec un courage assuré, il parut, au sortir de Jérusalem, un homme à cheval, qui marchait devant eux, revêtu d'un habit blanc avec des armes d'or, et une lance qu'il tenait en sa main.

9. Alors ils bénirent tous ensemble le Seigneur plein de miséricorde, et ils s'animèrent d'un grand courage, étant prêts à combattre non seulement les hommes, mais les bêtes les plus farouches, et à passer au travers de murailles de fer. (*Machabées*, Livre II, chap. XII).

C'est par des paroles de la Bible qu'il nous plait ainsi de terminer cette deuxième partie de notre étude, concernant surtout les « visions de Mons », comme nous avons terminé la première. L'heure n'est pas encore venue de disséquer ces phénomènes, avec toute la sérénité nécessaire. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que des hommes, exaltés par les rumeurs de ces visions de Mons « *s'animèrent d'un grand courage, étant prêts à combattre non seulement les hommes, mais les bêtes les plus farouches, et à passer à travers de murailles de fer.* »

Aussi, quelques jours après, les héroïques prodiges des Machabées se renouvelaient sur la Marne...

EDMOND DUCHATEL

La Guerre et les Destinées humaines

Les Comédiens Prédestinés [1]

Mesdames et Messieurs,

Je vous dois d'abord une explication sur la série de titres qui orne déjà cette causerie, avant qu'elle ne soit commencée. Lorsqu'elle sera finie, il est probable qu'il y en aura un qui lui ira à merveille, c'est celui que Shakespeare a donné à une de ses comédies : *Beaucoup de bruit pour rien*. Mais en ce moment, pourquoi a-t-elle trois titres déjà avant d'être née ? Mon Dieu ! c'est parce que, d'abord, c'était une mode autrefois, du temps de nos bonnes grand'mères et du roi Louis-Philippe ; le plus mince vaudeville en avait au moins 2 ou 3. On applaudissait, par exemple, *Une émeute en Paradis ou le Voyage de Robert Macaire*, ou bien encore *La demande en Mariage ou le Jésuite retourné*. Eh bien! c'est comme cela que nous avions déjà *la Guerre et les Destinées humaines*, un titre bien pompeux, grave, philosophique, qui n'était fait tout au plus que pour mes éminents collègues et amis de la Société d'Etudes Psychiques que je vois ici. Madame la Baronne Brault avait pensé à un autre titre, le titre de *Comédiens*, et moi, pour essayer de concilier, j'ai proposé ensuite (et j'ai écrit à la main) : *Les Comédiens prédestinés*. Je crois que là, comme toujours, c'est Madame la Baronne Brault qui avait raison, car notre éminente fondatrice a sagement pensé que, dans ce monde, nous sommes tous *comédiens*, nous avons tous notre rôle à jouer dans ce que Balzac appelait la *Comédie Humaine*, dans ce que La Fontaine, deux siècles auparavant, appelait :

(1) Conférence faite le 1er mars 1915, sous la présidence du député belge M. Demblon, au *Parthénon*, l'intéressante Société littéraire et artistique fondée par la Baronne Brault.

Une ample comédie à cent actes divers
Et dont la scène est l'univers.

Un siècle encore plus tôt, n'est-ce pas un poète que je regrette d'avoir un peu oublié, mais qui fit la joie de mon enfance, qui disait :

Ce monde-cy est une œuvre comique,
Où chacun joue un rôle différent?

Par conséquent, il faut que la comparaison ait du bon pour qu'elle survive à bien des siècles, et pour moi, je la trouve, comme Madame la Baronne Brault, infiniment juste. Seulement elle pose une question extrêmement grave, philosophique, qui est celle-ci : Le comédien, nul ne l'ignore, a son rôle écrit à l'avance ; en est-il de même de notre rôle à tous? C'est une très grave question. Nous croyons, nous sentons que nous sommes libres, et que nous pouvons modifier notre rôle à volonté. Il est vrai que, à côté de notre volonté, il y a celle de notre voisin, M. Pierre, ou de notre voisine, M[lle] Pierrette, qui nous donnent la réplique ; par conséquent, ils sont libres, eux aussi, de modifier leur rôle, et il résulte, d'après l'opinion courante, qui est aussi celle des philosophes en général, de ce conflit perpétuel de mille et une volontés, ou plutôt d'*un milliard et demi de volontés humaines*, un lacis inextricable de répliques, et bien malin serait celui (un Dieu même y suffirait-il?) qui saurait dégager la résultante de toutes ces répliques. Donc, notre rôle n'est pas, ne peut pas être prévu à l'avance. Notre rôle n'est pas écrit.

En outre, on nous démontre gravement dans les écoles que si notre rôle était écrit, c'est-à-dire si nous pouvions dire comme les Arabes musulmans : «*Mektoub!* » de tout ce qui nous arrive, nous n'aurions plus ni libre arbitre, ni responsabilité ; il n'y aurait plus ni morale, ni religion, plus rien. Eh bien! il se trouve malheureusement des faits dont 2 ou 3 me sont connus depuis peu, et que j'ai hâte de vous dire. Il y a des faits qui font singulièrement réfléchir.

Voici, par exemple, un éminent professeur de l'Université qui, après avoir enseigné la philosophie du haut de nos principales chaires, est devenu Recteur de l'Université de Dijon ; c'est mon excellent maître et ami, M. Emile Boirac. Dans une étude récente, M. Emile Boirac dit ceci (1) :

L'avenir qui nous paraît déterminé, du moins dans la mesure dépendante de notre volonté, peut-il être aussi l'objet d'une sorte de vision immédiate? Question redoutable au point de vue philosophique et moral, puisque la question de notre libre arbitre et de notre responsabilité morale y est elle-même impliquée ; et cependant on trouve plus d'un exemple de prévisions et de prémonitions inexplicables par les facultés normales, etc..

Et alors, il cite un fait qui n'est pas connu autant qu'il mériterait de l'être, mais connu de nous autres psychistes. Il y avait, à Annecy, un Docteur Gallet qui, au témoignage de ses camarades d'études, notamment l'éminent Docteur Geley, auteur de livres très estimés, a prévu, non seulement l'élection de Casimir-Périer (qui n'était pas candidat, officiellement tout au moins, à la Présidence de la République), le matin même de l'évènement, mais a dit à ses camarades, dans une espèce de rêve qui lui est venu tout en étudiant et qu'il a exprimé aussitôt : « J'entends une voix qui me dit : Casimir-Périer sera élu, ce soir, par 451 voix. » Il y a, je vous l'ai dit, le témoignage de plusieurs docteurs de Lyon, d'Annecy et notamment le témoignage, précieux entre tous, de M. le D[r] Gustave Geley. Casimir-Périer était bien loin de penser lui-même pouvoir être élu contre MM. de Freycinet ou Charles Floquet. Il fut élu, le soir, précisément par 451 voix.

Tous, dans notre vie, nous avons eu un pressentiment quelconque, nous avons pensé qu'il allait nous arriver quelque chose que nous ne pouvions pas prévoir, et qui nous est cependant arrivé. Mais pour des pressentiments de cette précision, je n'en ai pas beaucoup à vous citer, mais il y en a. Je me contenterai d'un autre exemple. Un Docteur qui vient récemment de publier, après moi, sur un sujet que j'avais effleuré tout au moins avant lui, un très gros volume intitulé *Lucidité et Intuition* (1), nous dit dans cet ouvrage : « Pendant 3 *ans*, (ce n'est pas une matinée de printemps comme pour Casimir-Périer), je n'hésite pas à affirmer que tous les faits qui ont passé pendant 3 ans dans mon existence, voulus par moi, ou indépendamment de ma volonté, ou absolument contraires au sens de mon activité, m'avaient toujours été prédits, non pas tous par chacun des sujets lucides que j'ai étudiés, mais tous par l'un ou l'autre d'entre eux. » Je regrette que M. le D[r] Osty soit en ce moment à la tête d'un hôpital et qu'il ne puisse pas être présent ici. Et voici un type des indications

(1) Les grands Problèmes Psychiques, la Clairvoyance, par E. Boirac. — Paris, 1914. Collection de l'Echo du Merveilleux.

(1) *Lucidité et Intuition*, par le Docteur Osty. (Librairie Alcan).

données par les sujets du Dr Osty, dont quelques-uns sont un peu les miens, mais qui, en général, ne sont pas les miens :

Il y a un an, je fis cette prédiction à un Monsieur qui venait me consulter pour la première fois : « Je vous vois sur le point de partir en voyage, à travers les mers, en Amérique probablement. Je vous vois sur le paquebot, triste, isolé. Mais vous ne partirez que plus tard, plusieurs bateaux quitteront auparavant, pour la même destination, le port où vous vous embarquerez. » — Ce Monsieur m'objecta de suite : « Je vais quitter la France pour aller en Amérique ; j'admire votre clairvoyance, mais vous me dites deux choses impossibles : d'abord que je ne prendrai pas le premier paquebot (or, il avait son billet dans sa poche), ensuite que vous me voyez seul, triste et désolé. Or, je partirai avec ma femme, et si, pour un motif quelconque, ma femme ne pouvait pas partir, je resterais en France. »

Le même sujet ajoute :

Hier, ce Monsieur est revenu et m'a dit : « Votre message ne s'est que trop bien confirmé. Le lendemain du jour où je suis venu vous consulter, ma femme a été brusquement prise de pneumonie et est morte quelques jours après. Désemparé, j'ai quitté la France. Je fus bien en effet sur le bateau un passager triste et isolé. »

Après des témoignages comme ceux-ci, je ne peux pas oser me citer, bien que mon étude ait précédé de deux ans en France celle du Dr Osty. Je crois avoir été le premier en France à traiter ce sujet spécial (1), je dis, « en France », parce que l'Angleterre et l'Amérique nous avaient précédés. Eh bien! je viens de prononcer le mot clairvoyance, qui a dû faire dresser l'oreille à plusieurs d'entre vous, car je vous entends me dire : « Vous croyez donc aux voyantes? Vous allez donc nous parler de ce que nous considérons comme une sombre superstition du Moyen-Age, comme une chose condamnée par le bon sens, la raison, la philosophie, la morale, la religion, la loi, plus encore, par les tribunaux! » Certes, je ne l'ignore pas. Un heureux hasard a mis sur mon chemin un curieux discours de rentrée d'une de nos Cours d'appel du Centre (2). Il y a quelques années, un très distingué magistrat, M. René Béchon, a copieusement bêché ce sujet. Il rappelle, non sans une pointe de regret peut-être, qu'aux plus mauvais jours de notre histoire (c'était au moment de la Guerre de Cent ans), Philippe de Valois avait défendu, sous peine de mort, de s'adonner à quelque espèce de divination que ce fût. On condamnait, même à mort, les physionomistes qui prétendaient juger, par les traits du visage, de ce qui pouvait arriver d'heureux ou de malheureux aux hommes (je ne parle pas des dames, je suppose bien qu'elles étaient exemptes de cette condamnation). Eh bien! passent trois siècles, et malgré ces condamnations à mort, plus ou moins suivies d'effet, je n'en sais rien, le bon La Fontaine nous raconte ceci :

On allait consulter sur chaque évènement.
Perdait-on un chiffon, avait-on un amant,
Un mari vivant trop au gré de son épouse,
Une mère fâcheuse, une épouse jalouse,
Chez la devineuse, on courait
Pour se faire annoncer ce que l'on désirait.

Par conséquent, la superstition, si c'en est une, dure encore dans le Grand Siècle, et M. René Béchon ajoute d'ailleurs que probablement entre deux tortures, l'une des personnes accusées par le Lieutenant-général de La Reynie, la femme Bosse, dans un accès de franchise qui ne devait pas lui bénéficier, se serait écriée :

On ne fera jamais mieux que d'exterminer toutes ces sortes de gens qui regardent dans la main, ce qui est la perte de toutes les femmes de qualité et autres, parce qu'on connaît bientôt quel est leur faible, et c'est par là qu'on a coutume de les prendre, lorsqu'on l'a reconnu.

Eh bien! deux siècles se sont encore écoulés, et il est incontestable que la superstition, s'il y en a une, dure toujours. Sans être grand philosophe, j'estime que lorsqu'un fait, à travers tant de siècles, de civilisations, de religions différentes, persiste, c'est qu'il doit avoir une base assez sérieuse dans la réalité, et c'est ce que je me suis demandé en 1909 ; et comme je ne peux pas, je ne dois pas me citer, je dirai simplement ceci, c'est que, pour faire contrepoids à un avocat-général, celui de Riom, j'en ai choisi un à Paris pour présenter l'œuvre au public dans le numéro du « Matin » du 18 août 1911, où, en première page, il écrivait ceci :

Partout où nous avons passé, un peu de nous-mêmes demeure, a dit un poète. C'est sur une idée de ce genre que repose la *psychométrie.*

Ce mot signifie perception des choses et des êtres qui ont antérieurement été en relations quelconques avec des objets ou des personnes déterminés. De même que le passage du gibier laisse des traces subtiles perceptibles à l'odorat du chien, de même la

(1) *La vue à distance, dans le Temps et dans l'Espace. Enquête sur des cas de Psychometrie*, par E. Duchatel. Librairie Leymarie.

(2) Audience, solennelle de rentrée du 16 octobre 1896, Cour d'appel de Riom. La Divination et sa répression dans l'Histoire par M. René Béchon. — Riom. Imprimerie Girerd. 1896.

matière s'imprégnerait des vibrations qui l'ont atteinte. Celles-ci s'y inscriraient, d'après les occultistes, comme s'inscrivent nos sensations dans les cellules du cerveau. Les choses auraient leur mémoire, et les souvenirs innombrables accumulés par elles pourraient être évoqués par certaines natures sensibles à certaines influences.

J'étais allé voir ces natures, je les ai visitées depuis Anvers jusqu'à Tunis, mais principalement à Paris, et j'en ai vu environ une vingtaine, des plus diverses. J'en suis arrivé à me demander si, réellement, il n'y avait pas des tempéraments extraordinaires, subtils et délicats, qui pouvaient suivre sur les choses l'ambiance de ces choses, c'est-à-dire découvrir les êtres et les objets qui avaient vécu autour d'elles ; et, en m'occupant d'abord de savoir si ces personnes-là pouvaient voir le passé, je suis arrivé à des résultats merveilleux concernant aussi l'avenir.

Mais avant de parler de l'avenir, il faut que nous parlions du passé, et peut-être alors serons-nous un peu mieux disposés à admettre que tel qui peut voir à distance dans le passé ou dans le présent peut avoir des visions d'avenir. Bien entendu, nous ferons cela sans préjuger de l'exactitude de l'hypothèse du D[r] MAXWELL (l'avocat général dont nous venons de parler tout à l'heure), car il y en a d'autres, que voici : Un non-professionnel, (parmi ceux que nous étudions à la Société d'Etudes Psychiques, il y a des professionnels, dont quelques-uns vivent très honorablement de leur art, d'autres qui ne sont pas professionnels, mais hommes du monde, et qui n'aiment pas à être nommés), — un fonctionnaire des Télégraphes (qui porte un autre nom dans la vie ordinaire et que nous appelons PHANEG) présente ainsi une idée, qui est la sienne et celle d'une école « psychique » :

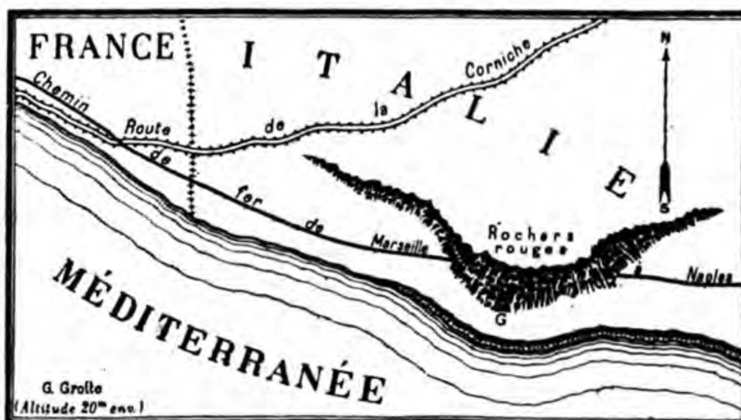
Dans l'atmosphère fluidique que nous avons autour de nous se conservent nos actes, nos passions, nos pensées. Avant que nous ayons réalisé définitivement l'action la moins importante de notre vie, elle est créée, elle a une forme réelle et d'autant plus durable que la quantité de volonté émise aura été plus considérable. *Nous générons continuellement autour de nous un grand nombre d'images de toutes sortes* (1)

Ce qui m'amène ici aujourd'hui, c'est une visite tout à fait impromptu, que j'ai faite, le 18 janvier dernier, à une psychomètre professionnelle, Madame LONI-FEIGNEZ, l'une des personnes que j'avais étudiées avec soin en 1909. Je l'avais même citée dans mon enquête sur la Psychométrie, comme étant le type d'une classe, d'une catégorie. Au point de vue des facultés de vision, j'attribuais plus particulièrement à cette dame, à tort ou à raison, une faculté de voir les choses extérieures, de pouvoir dessiner, par exemple, un objet ou un paysage, tandis que d'autres personnes, par exemple à Paris, M[me] Fraya, bien connue, me paraissaient plus particulièrement le type de la psychomètre à vision intime, capable de décrire des caractères, des sentiments et des idées. Eh bien! j'ai retrouvé, je ne sais pas comment, l'adresse nouvelle de cette dame, et je suis allé chez elle, parce qu'elle se trouvait sur mon chemin ce jour-là, parce qu'aussi j'avais mis dans ma poche un objet qu'un de nos collègues de la Société d'Etudes Psychiques, M. Le Cour, membre également de la Société Astronomique de France, et fonctionnaire des Travaux publics, m'avait confié depuis plus d'un an. Cet objet, que j'avais promis à M. Le Cour de faire psychométrer, va vous faire passer un petit frisson. Je l'avais laissé dans un tiroir parce que je ne m'occupe plus de ces choses-là depuis plusieurs années. Le jour où je l'ai apporté à Mme Feignez, j'avoue franchement que je ne savais, pas plus qu'elle, ce que cela pouvait être, et vous allez vous-mêmes juger de ce que cela vous dirait à vous, sauf l'ennui de penser qu'un jour ou l'autre cela pourrait être un objet venant de vous. Quant à moi, j'avais un petit remords, parce que je me disais : « Je vais porter cet os, maintenant que nous sommes en guerre depuis 5 ou 6 mois, à une personne qui naturellement pensera que cela vient de la guerre. Elle va me parler de Liége, Louvain, Aerschoot ou de la bataille de la Marne ; et alors je l'aurai induite en erreur. » D'autre part, entre psychologues, nous avons parfois des querelles pour savoir d'où viennent ces divinations étranges des psychomètres. Il y en a beaucoup qui croient à une simple transmission de pensée. Dans l'article du « Matin » du 18 août 1911, je crois que c'était l'opinion dominante du Docteur Maxwell. Eh bien! me disais-je pour me consoler, s'il y a une transmission de pensée, cette dame ne pensera pas à la guerre, parce que, moi, je pense que M. Le Cour, étant fonctionnaire du contrôle des chemins de fer, a accompagné son Ministre, ou le Chef de Cabinet, dans une enquête sur un accident de chemins de fer ; il y a eu quelqu'un de brûlé, de dépiauté. C'est un reste d'un voyageur du P. L. M. »

Voici la description, faite *de visu*, donnée par M[me] Loni-Feignez :

(1) *Méthode de Clairvoyance Psychométrique*, (Souvenirs d'un Psychomètre) par G. PHANEG. Librairie des Sciences Psychiques. Paris, 42, rue Saint-Jacques. 1902.

Contact terrible (l'impression a été pénible pour le sujet), *champ de bataille ;* (je me disais : « Voilà, c'est ce que je craignais », — mais elle s'est immédiatement reprise,) : *ou champ de mort* ; (vous me direz : ce n'était pas très malin de s'apercevoir que quelqu'un était mort, mais elle a vu non pas une personne morte, mais un champ de mort ; il faut prendre les choses à la lettre), *tombé près des rochers, immenses rochers noirs ressemblant à des rochers de la guerre* (c'est l'idée qui revient), *grandes vagues d'eau tapant contre cette muraille, comme si la terre se soulevait, se renversait, grande profondeur au-dessous de la terre. Singulier* (dit-elle), *cette grande profondeur s'ouvre comme pour engloutir des choses : autour fumée, feu, lumière rouge. Cette cavité qui s'ouvre s'élargira pour recevoir un grand cours d'eau.*



Les Baoussé-Roussé et la Barma-Grande (G)

Nous saisissons la description d'un évènement géologique qui se passe au bord de la mer dans des grandes roches, et, dans ces grandes roches, *il y a une cavité qui s'ouvre.* J'ajouterai, si vous le voulez, à ces points essentiels de la révélation de Mme Loni-Feignez, la lumière rouge, et ce qui suit, c'est-à-dire le champ de mort qui a pu être un champ de bataille, et nous aurons l'exacte vérité.

Je vous ai dit que je ne savais pas du tout, au moment de l'expérience, d'où venait cet os. Or, voici d'où il vient et je ne l'ai su que le 19 février, c'est-à-dire un mois après, lorsque M. Le Cour a pu venir, un peu tard, à la conférence que notre Président, M. Demblon, a bien voulu donner sur la Belgique au Cercle des fonctionnaires. A l'issue de la conférence, M. Le Cour m'a remis un livre du Docteur Verneau sur *L'homme de la Barma-Grande* (entre Menton et Vintimille). Il y a là, Mesdames et Messieurs, une grotte, une des rares qui nous permettent de connaître l'histoire préhistorique de la France, il y a quelque cent mille ans. Ne me chicanez pas, je vous prie ; je ne crois pas qu'on admette beaucoup moins de deux cent mille ans. Il y a là des vestiges extrêmement précieux de



L'entrée de la Barma-Grande en 1899

l'homme quaternaire et l'un de ces hommes fut incinéré dans la *Barma Grande*. Vous voyez ici le paysage. Vous verrez, à une autre gravure, que je publie également, l'entrée de la Barma-Grande, les roches, *la cavité qui s'ouvre*, et puis, si vous voulez bien regarder la carte un peu plus haut, vous verrez que c'est à deux pas de la mer, que ces roches ont été naturellement soulevées, que par conséquent ce conflit de la terre, des roches et de l'eau remonte certainement à une époque préhistorique assez lointaine, mais a dû se produire. Quant à la lumière rouge, on peut penser que c'est celle qui a dû accompagner l'incinération. Tout se retrouve. Ceux qui ont fait le voyage se rappellent que les Baoussé-Roussé sont à côté de la propriété de la Mortola, environ à 1.000 kilomètres de Paris. Il y a donc par conséquent auprès de nous, *parmi nous*, des personnes qui peuvent voir à 1.000 kilomètres de distance et 100 mille ans en arrière (1).

Voici pour la vision *dans le passé*. Si vous le permettez, nous parlerons maintenant de la vision dans le présent, qui s'enchevêtre singulièrement avec la vision dans l'avenir. Je dirai même que c'est par la vision dans l'avenir que notre sujet a commencé. Lorsque je l'ai vue le 18 janvier dernier, elle m'a parlé d'une expérience récente et sur laquelle j'avais besoin de témoignages que je n'ai pu recueillir que ces jours-ci. Je puis dire que le dernier témoignage est d'hier ; il m'a été donné téléphoniquement par le père d'un soldat mort, et le père a été, sur une question de moi, amené à dire : « Non, ce n'est pas faux », mais il m'a dit aussi : « Je vous en prie, *ne citez pas le nom de mon enfant*. » Je vais donc être obligé, pour répondre à l'engagement pris, de ne dire que le prénom, et, si vous le voulez, l'initiale du nom ; mais je peux dire par exemple qu'il s'agit d'un des jeunes comédiens qui faisaient l'espoir d'un grand théâtre subventionné ; ses camarades le reconnaîtront peut-être à cela, je n'y peux rien, et les circonstances de sa mort le leur rappelleront peut-être encore mieux.

Voici comment les expériences ont été faites, en 4 fois : 3 fois avant la mort, une fois après, en apportant un objet ; mais au lieu d'un os, comme tout à l'heure, on a apporté des lettres. Mon excellent ami, M. l'ingénieur Warcollier, qui a collaboré à plusieurs de mes travaux, mais non à mon Enquête sur la psychométrie, est malheureusement maintenant le Poilu de la 29ème, dans un régiment quelconque ; il vous dirait ce qu'il pense des lettres dans une expérience de ce genre ; il a trouvé une expression dont je lui restitue la paternité : « *les lettres, ces petites éponges fluidiques imbues de pensées* ». C'est donc avec des lettres que les expériences ont été faites, et voici ce que rapporte un des témoins, ici présent, que je ne nommerai pas non plus :

> Je certifie bien volontiers les 4 voyances que fit Mme Feignez sur M. Raymond R..., tué le 6 septembre 1914 à la bataille de la Marne, aux dates des 8 août, 17 novembre, 24 novembre 1913, et 19 septembre 1914. Les deux premières furent faites à moi, de même que la 4ème, et la 3ème à M. H. L. demeurant à Paris, actuellement sous les drapeaux.

(J'ai également les noms de plusieurs autres témoins auxquels j'ai écrit.)

Le 8 août 1913, sur la simple présentation d'une lettre qu'elle ne regarda même pas, Mme Feignez, après m'avoir tracé exactement le portrait moral et physique de M. Raymond R..., déclara : « qu'il mourrait avant deux ans, s'il quittait Paris, de mort accidentelle, frappé en pleine face d'un morceau de fer, et sur ou près d'un moyen de locomotion qui ne serait pas le chemin de fer. » C'est assez vague, évidemment, mais il ne faut pas demander à la psychomètre la plus exacte le genre de précision qu'on trouve, quelquefois tout au moins, dans les rapports d'un garde-champêtre.

Le 17 novembre, elle déclara, sur une nouvelle présentation d'une lettre, qu'elle avait déjà prédit la mort de ce jeune homme, qu'il n'échapperait pas à ce danger, à moins qu'on ne l'empêchât de quitter Paris ; je soupçonne le sujet d'avoir ajouté une précaution oratoire charitable, comme font les psychomètres, pour consoler un peu le monde : « Mon Dieu! il pourrait peut-être échapper à ce danger ; après tout je ne suis pas infaillible. » Elle ajouta que la mort proviendrait toujours d'un objet en fer.

Le 24 novembre, M. H. L. ami du défunt, frappé de cette voyance, alla porter à la voyante une autre lettre de M. Raymond R... Elle reconnaît immédiatement au contact de la lettre la personne dont il s'agissait, en trace de nouveau le portrait exact, et *malgré les dénégations voulues de M. H.L. pour l'induire en erreur*, recommence la même voyance, et prédit que dans un an il serait mort, toujours de la même façon ; et sur l'assurance que M. H. L.

(1. La gravure, qui reproduit l'aspect des lieux, décrits par la psychomètre, se trouve à la page 47, et le plan du rivage à la page 43 du livre intitulé *L'homme de la Barma-Grande*, publié par M. le Docteur R. Verneau, chez Fr. Abbo, éditeur, Baoussé-Roussé, près de Menton, 1908, 2e édition. Ce livre n'avait jamais été lu par M. Duchâtel et ne lui a été communiqué par M. Le Cour que le 19 février 1915 — plus d'un mois après l'expérience.

lui donne qu'il ne pouvait quitter Paris, elle déclare qu'une force l'obligerait à quitter cette ville, qu'il serait absent un mois, et que sa mort ne serait pas connue aussitôt de façon précise, mais, qu'au bout d'un mois et demi environ, elle le serait.

Mobilisé le 4 août, M. Raymond R... fut tué le 6 septembre. Le 19, Mme H. alla porter à Mme Feignez la dernière lettre de M. Raymond R... pour avoir des détails sur sa mort, et elle obtint ceci :

Madame Feignez m'a déclaré qu'il n'avait pas souffert un seul instant, foudroyé par une balle dans l'œil droit, que la balle n'avait pas fait qu'une seule victime, que M. Raymond R... ne combattait pas, mais était préoccupé d'une mission, d'un ordre à porter ; il avait seulement quelques camarades auprès de lui, 2 ou 3. — Il avait reçu quelques jours avant sa mort une carte postale de moi. — Mme Feignez ajouta : « Vous retrouverez son corps, vous retrouverez sa place. » Il ne fallait pas la chercher en plein champ, sa tombe était à la droite d'un chemin, à quelques mètres près d'une meule de paille.

Or, M. Raymond R..., qui était cycliste de liaison entre son Général de brigade et son Colonel, avait, d'après les renseignements recueillis, sa bicyclette auprès de lui (*l'instrument de transport qui n'est pas le chemin de fer ;* nous retrouvons, malgré le vague de certaines descriptions, l'exactitude quand même). M. Raymond R..., au moment où il était venu retrouver son capitaine, a été foudroyé d'une balle dans l'œil droit *(voilà le morceau de fer)* qui, après lui avoir traversé la tête, a fracassé l'épaule de son capitaine. *Il n'a pas souffert un instant* (c'est exact). Mme H. ajoute : Il avait reçu de moi, entre le 4 et le 6 septembre, une carte postale, par conséquent c'est bien *quelques jours avant*, et j'ai retrouvé son corps à Barcy, au nord de Meaux, où je suis arrivée *après avoir traversé l'eau*. Il était enseveli dans la paille, sa tombe n'avait aucune marque apparente, mais à quelques centimètres du sol, au premier coup de pioche, son livret militaire est apparu. Il reposait dans un champ, au *pied d'une meule de paille.*

Voici un comédien tombé au champ d'honneur! Cette mort honore une fois de plus le grand théâtre auquel il appartenait, dont il était une des espérances. Eh bien! il semble que son rôle ait été écrit à l'avance, et qu'il a été vécu après avoir été écrit. Est-ce que vous n'avez pas cette sensation, tout en remarquant avec moi, si vous le permettez, que le *Génie qui garde le secret de la tombe* ainsi qu'on appelle la statue de St-Marceaux) n'a pas pu, n'a pas voulu *tout* dire et *tout* découvrir à l'avance!

Vous remarquerez que, entre ces deux années, il s'est passé quelque chose de beaucoup plus grave, beaucoup plus important, au point de vue général, que la mort de M. Raymond R... ; il s'est passé cet évènement formidable dont il a été l'une des premières victimes ; pas un mot n'en est dit. Et cet objet de fer, mon Dieu! il est annoncé comme aurait pu l'être, par exemple, la projection d'un jouet d'un enfant! Le sujet a dit : « *C'est un objet de fer* », et il ignore la guerre! Il a vu pourtant que, dans un délai de deux ans, cet homme tomberait, il ne savait pas qu'il tomberait au champ d'honneur! Enfin il a fait retrouver son corps! Si extraordinaires, n'est-ce pas? que puissent être les découvertes de ce genre, nous en avons vu une pareille, à laquelle le juge d'instruction, dans un pays lointain de Bretagne, ne voulait pas croire. Il faisait revenir la veuve et les parents du mort en disant : « Vous avez payé quelqu'un pour dire cela, avouez-le, vous vous moquez de la justice, on ne vous poursuivra pas, on ne poursuivra que l'assassin ; mais avouez-moi que ce n'est pas la somnambule de Nancy qui vous a dit cela ». Mais, remarquez-le bien, il y a ce que l'on voit et ce que l'on ne voit pas, ce que l'on dit et ce que l'on ne dit pas, et n'est-il pas aussi extraordinaire que l'on n'ait pas vu (pour quelque raison ignorée de nous) que dans cet intervalle de 2 ans il y aurait la guerre?

Mesdames et Messieurs, je m'incline bien bas devant la mort de ce jeune héros, dont je voudrais crier le nom bien haut, si je n'avais pris un engagement contraire (1).

Mais je reviens à mon titre : « *Les Comédiens prédestinés* ». Une Science, dit-on, ne se fait pas avec un seul fait. Notre rôle à nous, c'est précisément de multiplier ces faits. C'est pour cela que nous avons formé plusieurs sociétés à Paris, dont une a bien voulu me mettre à son bureau : c'est pour accumuler des faits de cette nature.

Permettez-moi donc de vous en signaler un autre du même genre, qui ne m'est pas connu dans les plus infimes détails, comme la mort de M. Raymond R..., mais qui concerne aussi un membre de la Comédie-Française et qui a été public avant l'autre : c'est l'annonce de la mort de Mlle Léo Malraison.

Lorsque j'ai lu, suivant mon habitude, à la fin

(1) Les journaux parisiens se sont occupés de la touchante cérémonie qui eut lieu, le 7 septembre dernier, en présence de M. Dalimier, secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, qui a prononcé un patriotique discours : les artistes et les amis de la Comédie Française ont inauguré le buste d'un de ses jeunes pensionnaires, Raymond Reynal, glorieusement tombé au champ d'honneur. Serait-ce son nom qui se cache sous l'initiale donnée par M. Duchâtel? — *N. de la R.*

de 1912 et de 1913, l'interview annuel que le *Petit Parisien*, par la plume de Paul Lagardère, va prendre à Mme de Thèbes, j'ai noté deux choses de détail, en me réservant de relire après la guerre les prédictions sensationnelles sur les évènements politiques et les cataclysmes quelconques que Mme de Thèbes décrit dans ses Annales. Je dois rendre cette justice à la conseillère de feu Alexandre Dumas fils (tout au moins il y a beaucoup contribué à la faire connaître dans le monde des lettres et des théâtres) qu'elle a certainement des facultés remarquables. Pourquoi ai-je dit dans mon livre que je ne croyais pas qu'une psychométrie puisse s'étendre à des généralisations nationales, comme en fait Mme de Thèbes, et, qui plus est, internationales, humaines? Je pensais que, surtout en présentant un objet ayant touché une personne, on pouvait se mettre en rapport avec le présent de cette personne, quelquefois avec son passé, peut-être même avec son avenir ; je ne pensais pas que cela permît de faire un almanach. Je l'ai dit, je commence à le regretter, parce que nous verrons sans doute après la guerre qu'il faudra probablement en rabattre de ce scepticisme d'un croyant, ou tout au moins d'un observateur, qui est obligé d'admettre une bonne partie des faits qu'on appelle psychométrie. Je crois que je serai amené à reconnaître que, dans son interview, signé Paul Lagardère, paru dans le *Petit Parisien* du 31 décembre 1912, Mme de Thèbes a dit sur la guerre des choses absolument vraies, sauf qu'elles ne se sont pas produites en 1913, mais cela, c'est une question de temps, et, en psychométrie, le temps est généralement assez vague. Je renonce, pour aujourd'hui, à la suivre dans ces grandes questions, mais il y a deux détails, dans l'interview du 18 novembre 1913, du *Petit Parisien*, interview qui, du reste, a été noté dans d'autres journaux, par exemple dans le *Matin*. Tous deux ont été confirmés par les évènements, et d'une manière aussi imprévue que tragique! Songez que nous nous plaçons, par conséquent, au 18 novembre 1913 ; à ce moment-là, la campagne du *Figaro* n'était pas commencée, elle n'a débuté qu'après le 1er janvier, et l'on était probablement bien loin de s'attendre à ce qu'il en sortirait un procès d'Etat. Le procès d'Etat est annoncé ainsi : « *Un grand procès qui passionnera le pays et où la justice* (c'est l'opinion de la voyante) *ne sera peut-être pas du côté droit. De ce fait, il y aura du tumulte dans la rue.* » Tout cela a été vrai au mois de juillet dernier. Reportez-vous à cette date. La voyante a l'esprit fixé sur ce qui se passe au mois de juillet 1914, sur le grand procès du *Figaro*, et elle ajoute qu'*il faut également enregistrer la mort d'une de nos artistes parmi les plus célèbres idoles du théâtre.* C'est peut-être un peu grossi, mais le fond est exact. Melle Léo Malraison était encore pensionnaire, si je ne me trompe, de la Comédie-Française, son âge ne lui permettait pas d'être davantage, mais l'oraison funèbre du doyen, M. Sylvain, nous fait voir que c'était l'un des plus estimées, des plus aimées des camarades. C'était une jeune Doña Sol qui venait de réussir à merveille dans un rôle difficile, un rôle qui fut la pierre de touche, en quelque sorte, du talent de Sarah-Bernhardt, et, par conséquent, il y a quelque chose de vrai dans ce qu'en dit Mme de Thèbes. Elle ajoute : « *Elle finira sa vie dramatiquement et de façon très émouvante.* » Sans entrer dans les détails de cette mort, je peux dire ce que tout le monde en sait. Brusquement frappée à quelques jours d'intervalle par la mort de son père, minée par une maladie terrible, ayant à subir une opération qui eut un résultat malheureusement foudroyant, elle succomba dans les tout premiers jours de la guerre, et voulut, ce qui ajoute au côté dramatique, un peu théâtral peut être même, être enterrée dans sa robe de mariée de Doña Sol, où elle avait connu son plus récent triomphe. Il y a là tout ce qu'il faut : la présence de la Comédie-Française, de son doyen, tous ces jeunes espoirs fauchés dans leur fleur, tout ce beau talent, toute cette grâce perdus à jamais, toutes les circonstances dramatiques : côté familial, théâtral, etc. Par conséquent, quand Mme de Thèbes dit : « *Elle finira sa vie dramatiquement et de façon très émouvante* », je crois que cela est très juste, et, immédiatement, elle ajoute (vous pourrez vérifier sur le *Petit Parisien* du 18 novembre : « *De graves menaces de guerre se font jour* », et elles sont absolument contemporaines de la mort de Léo Malraison. Voici un numéro du *Figaro* du mercredi 12 août, — elle était par conséquent morte depuis 2 ou 3 jours, la déclaration de guerre est du 4 août, il y a donc un écart de 5 à 6 jours, si vous le voulez, entre la menace de guerre et la mort de la jeune actrice, mais à la distance de neuf mois, en novembre 1913, les faits pouvaient paraître contemporains.

Est-ce que nous ne pouvons pas, là encore, nous demander, après ce nouvel exemple, emprunté précisément au monde du théâtre, *si notre rôle n'est pas écrit*, si nous ne vivons pas un scenario qui a été fait par quelqu'un que nous ne connaissons pas, mais un scénario dont pourtant les traces se retrouvent quelque part grâce à l'intermédiaire de sujets extraordinairement délicats et sensibles? Eh bien! je n'ose pas trop répondre!

Moi, qui suis un peu arabisant, je reviendrais assez facilement à la formule du « *Mektoub* », mais on me dirait : c'est la formule du « *Mektoub* » qui a fait que la civilisation arabe est devenue ce qu'elle est : c'est parce que nous n'y croyons pas que nous sommes restés, nous, races occidentales, vivants, actifs, entreprenants, parce que nous croyons au libre arbitre, à la volonté, à la liberté de l'homme!

C'est un bien gros argument! D'un côté, il y a quelques faits (il y en a bien d'autres encore, c'est évident, mais il n'y en a que quelques-uns qui soient absolument contrôlés et prouvés jusqu'à présent ; il y en aura beaucoup plus d'ici 50 ans, au fur et à mesure qu'on les enregistrera). De l'autre côté, il y a, comme je vous le disais au début, la philosophie, la morale, le bon sens, la religion. Je vous demande donc purement et simplement si nous ne sommes pas des acteurs, si, alors que nous croyons improviser, nous ne faisons en réalité autre chose que réciter, et je vous suggère ce qui serait, dans une certaine mesure, une solution : c'est que, si réduit que fût notre libre arbitre, *il n'en existerait pas moins comme existe celui du comédien*. Il y a celui qui joue mal son rôle, il y a celui qui le joue honnêtement, il y a l'artiste qui y met toute son ardeur, sa flamme, son idéal, celui qui d'un tout petit bout de rôle fait une création artistique, inimitable ; il y a le cabotin qui ravale les chefs-d'œuvre des plus grands penseurs au niveau de la plus banale médiocrité. Il y a enfin, en dehors du théâtre, le conférencier qui avait un si beau rôle à jouer, qui l'a joué si mal, qui aurait pu vous intéresser et qui peut-être a fait bâiller les plus jolies bouches. Il a pourtant une excuse, qui ne plaira peut-être pas à Madame la Baronne Brault, qui a tout prévu ici, lorsqu'elle a fondé le *Parthénon*, sauf qu'il y a de mauvais acteurs ; c'est qu'il y manque cette ressource qu'ont les plus mauvais acteurs au théâtre, cette collaboration indispensable qui m'aurait été si précieuse ce soir : celle du trou du souffleur. (*Applaudissements*).

Société Universelle d'Etudes Psychiques

Une causerie du Dr. Tardieu. — La donation Mangin. — La proposition Hamilton. — Des nouvelles du Dr. Joire.

La Société Universelle d'Etudes Psychiques s'est réunie, pour la première fois depuis le commencement de la guerre, le 12 décembre dernier, à 2 h. 30. La réunion eut lieu à la Maison de Balzac (47, rue Raynonard). La maisonnette où demeura longtemps le grand romancier, étant placée dans un endroit calme et silencieux de Passy, est de nature à constituer un cadre idéal pour les réunions d'un groupe s'occupant d'études psychologiques. Malheureusement, l'annonce de la causerie que devait faire le Dr Amédée Tardieu au sujet de la prédiction Sonrel, avait attiré une telle foule d'auditeurs, que les trois pièces destinées à contenir le public étaient absolument insuffisantes, et un grand nombre de personnes ne purent pas même pénétrer dans la maison!

Le fauteuil présidentiel était occupé par M. Camille Flammarion, assisté de MM. le Dr Demonchy et Edmond Duchâtel, vice-présidents.

Avant que la conférence commençât, M. *Duchâtel* prononça quelques paroles pour commémorer quelques membres de la Société, décédés durant la guerre — spécialement le colonel Albert de Rochas et M. Marcel Mangin.

A propos de ce dernier, il se dit heureux d'annoncer que Madame veuve Mangin et M. Pierre Mangin, son fils, avaient bien voulu destiner à la S. U. E. P. les livres de sujet psychique laissés par le défunt. Cette donation ayant été faite par son entremise, M. Duchâtel était à même d'ajouter que la petite bibliothèque en question comprend plusieurs ouvrages très utiles. En se faisant l'interprète de la Société, il adresse un vif remerciement à Mme Mangin et à son jeune fils. (*Approbations*).

M. Duchâtel communique ensuite une proposition de M. C. J. Hans Hamilton, vice-consul britannique, membre de la Société, pour que les articles, notes et communications diverses des membres de la S. U. E. P. qui ne doivent pas être publiés dans les *Annales*, soient déposés sur une table dans la salle des séances de la Société, afin

que les membres présents puissent les consulter, les parcourir, ou les emprunter pour les faire circuler parmi eux. Le vice-président ajoute qu'on pourrait même donner lecture de ces documents ou de leur résumé, si on le jugeait opportun. Le Comité directeur de la Société sera, d'ailleurs, appelé à se prononcer sur le meilleur moyen de réaliser cette proposition et à rédiger un nouveau Réglement pour la Bibliothèque circulante de la Société, en étudiant les propositions faites à ce sujet par M. Warcollier.

M. de Vesme, secrétaire, donne quelques renseignements au sujet du Dr Joire, Président-fondateur de la Société.

Il rappelle enfin avec des paroles de sympathie le Dr Julien Ochorowicz qui, au moment où la guerre est éclatée, se trouvait dans un assez triste état de santé, à Varsovie, et dont il n'eut plus de nouvelles depuis lors.

M. le Dr Amédée Tardieu commença ensuite sa causerie, au cours de laquelle il toucha à différents sujets, surtout à la prédiction Sonrel, que nous avons publiée dans notre numéro d'août-octobre 1915

M. Flammarion, le Dr Demonchy et d'autres assistants adressèrent différentes questions au Dr Tardieu : celui-ci répondit brièvement.

Enfin le Président remercia M. le Dr Tardieu ainsi que M. de Royaumont, conservateur de la Maison de Balzac, mise par lui aimablement à la disposition de la S. U. E. P. pour cette réunion.

Des nouvelles du Dr. Paul Joire

Nos lecteurs ont pu voir plus haut qu'au cours d'une récente séance de la Société Universelle d'Etudes Psychiques, M. de Vesme communiqua des nouvelles du Président-fondateur de la Société, M. le Docteur Paul Joire, qu'il dit se trouver à Lille.

Ce renseignement était inexact ; il résultait d'un malentendu, ainsi qu'il fut plus tard constaté. En effet, nous reçûmes, dans les premiers jours de janvier, une lettre de notre Président, qui nous disait avoir repris service dès la mobilisation, le 2 août, et avoir quitté Lille quelques jours après avec son ambulance. Il fut en Belgique aux combats de..., il fit toute la retraite, remonta vers le Nord pour la bataille de la Marne, organisa à Reims trois hôpitaux, quitta ensuite la ville pour suivre les opérations de la Division à laquelle il était attaché.

Ce n'est que tout dernièrement que cessa pour notre Président cette rude existence, au milieu des marches et des combats. Le Dr Joire est actuellement médecin-chef d'un important hôpital militaire, non loin du front. Trois de ses enfants sont, comme lui, à l'armée.

Nos plus vives congratulations à ce savant qui joint à la valeur réelle la plus sympathique modestie.

Un confrère du Dr Joire nous signale un décret paru au *Journal Officiel* du 4 Août 1915, par lequel M. Paul Joire, médecin major de 1re classe, médecin chef de l'Ambulance n° 2 d'une division d'infanterie, est nommé Chevalier de la Légion d'honneur avec la note suivante :

« Ancien médecin de l'armée active, instruit et très dévoué. Dirige avec autorité son ambulance, depuis le début de la guerre. Très méritant. »

Le 3 Novembre 1915, la croix de guerre était conférée au Dr Joire avec la citation que voici :

« Au front depuis le début de la guerre, a, en Juin dernier, donné et a fait donné les soins les plus empressés aux nombreux blessés dirigés sur sa formation sanitaire ; continua avec le même zèle à se prodiguer auprès des évacués du commencement d'Octobre en Champagne. »

Le Mouvement Psychique

Une sensationnelle déclaration de Sir Olivier Lodge

A plusieurs reprises déjà, Sir Olivier Lodge avait fait des déclarations montrant quelle importance il attachait à l'étude des phénomènes psychiques au point de vue de la possibilité qu'il leur attribuait d'amener à la démonstration de la survie humaine et des communications avec les trépas-

sés (1). Dans un discours qu'il prononça le 22 novembre 1914, ouvrant une série de conférences au Browning Settlement, à Walworth, sur le sujet, « Science et Religion ; Sont-elles ennemies, neutres ou alliées? », l'éminent Recteur de l'Université de Birmingham a fait une confession de foi si explicite et sensationnelle, abandonnant les restrictions et réserves qu'il avait employées jusqu'ici, que sa voix eut un écho considérable dans le Royaume-Uni.



SIR O. LODGE

« Même au milieu du tonnerre des canons et des cris des combattants » — écrivait en effet, à ce sujet, le *Daily News* du 27 novembre — « la voix d'un tel savant, déclarant que la survivance de l'âme est prouvée désormais de façon satisfaisante pour les esprits éduqués scientifiquement, ne peut qu'attirer quelque attention. »

Dans le *Times*, le Dr Donkin dit que Sir O. Lodge n'aurait pas dû faire des déclarations d'une telle gravité sans apporter immédiatement la preuve de ce qu'il avançait. Consolons-nous en songeant que l'illustre physicien ne tardera pas à nous soumettre les documents qu'il nous a promis : il attend peut-être seulement que se calme l'ouragan dont l'Europe est bouleversée. Sans doute on peut toujours s'attendre à quelque déception quand on touche à ce sujet ; un assez long passé désormais le démontre.

De toute façon, aucun doute que les nouveaux documents annoncés par Sir O. Lodge seront accueillis avec le plus vif intérêt, comme nous accueillons actuellement avec une respectueuse sympathie les déclarations qu'il a faites dans son discours du 22 novembre, et dont voici la partie principale :

... Une fois que nous avons constaté que la conscience est quelque chose en dehors du mécanisme qu'elle emploie, nous constatons, en même temps, que la survie est la chose la plus simple et la plus naturelle. Nous continuerons certainement à exister après la mort.

Pourquoi vous dis-je cela ? Je le dis à un point de vue nettement scientifique. Je le dis parce que je sais que certains de mes amis décédés existent encore, puisque j'ai causé avec eux.

La communication est possible ; mais on ne peut qu'obéir aux lois, en cherchant d'abord les conditions. Je ne dis point que cela est aisé, mais cela est possible ; j'ai conversé avec mes amis défunts exactement comme je pourrais causer avec une personne quelconque, dans cette audience. Etant des hommes de science, ces amis ont fourni la preuve de leur identité, la preuve qu'ils étaient eux réellement, et non point quelque personnification ou quelque autre chose émanant de moi-même.

Nous nous occupons de publier quelques-unes de ces preuves ; plusieurs autres seront mises de côté pour un certain temps, mais seront publiées plus tard.

Je vous dis avec toute la force de la conviction dont je suis capable, que nous persistons après la mort, que les défunts continuent de s'intéresser à ce qui se passe sur la terre,et qu'ils savent beaucoup plus de choses à ce sujet que nous n'en savons nous-mêmes ; enfin, ils sont à même, de temps en temps, de communiquer avec nous.

Je sais bien que c'est là une affirmation très grave, une conclusion très grave ; je pense que personne parmi nous — moi pas plus que les autres — ne se fait une idée adéquate de l'importance de cette conclusion. Je sais que d'autres hommes de science partagent mon opinion, ainsi que beaucoup de personnes qui ne sont pas des hommes de science. Un grand nombre d'autres n'ont pas encore fait d'investigations à ce sujet. Cependant, si un homme consacre trente ou quarante ans de son existence à ces recherches, il a droit d'affirmer le résultat auquel il est parvenu. Il vous faut des preuves, naturellement. Ces preuves sont enregistrées dans les volumes d'une Société scientifique, et elles augmenteront encore en nombre.

Ces preuves ne peuvent pas faire l'objet d'une conversation casuelle. Les hommes qui ont consacré beaucoup d'études à ces questions sont parvenus graduellement et au cours de plusieurs années de recherches, à la conclusion que la preuve est sur le point de venir.

(1) On peut trouver la dernière de ces déclarations dans notre livraison de juin 1914.

Pour ma part, je n'ai plus aucun doute à ce sujet, quoique durant un assez grand nombre d'années, même au cours du siècle dernier, j'aie tâché d'avoir recours à toutes sortes d'explications différentes; mais peu à peu, l'une après l'autre, elles ont été éliminées, et j'ai atteint la preuve que les êtres qui communiquent avec nous sont réellement ceux qu'ils disent être. Non pas toujours. Mais enfin, la conclusion est que la survie est scientifiquement prouvée au moyen de l'investigation scientifique.

Je crois que l'homme est entouré d'autres intelligences. Si vous faites un pas au-delà de l'humanité, il n'y a pas de limites jusqu'à ce que vous parveniez à l'Intelligence Infinie elle-même. Une fois que vous avez dépassé l'homme, vous avancez et devez avancer jusqu'à parvenir à Dieu.

Mais ce n'est pas une terre étrangère que celle vers laquelle je vous guide. Le Cosmos est un. Ici, sur cette planète, nous sommes limités à plusieurs points de vue et ne pouvons pas connaître ce qui se passe; mais je vous dis que nous sommes entourés d'êtres qui travaillent avec nous, nous aident de certaines façons dont les clairvoyants ont quelque perception; et je crois qu'il est littéralement vrai que le Maître lui-même nous prête son appui.

Donations à la Société Américaine de Recherches Psychiques
Une victime du « Lusitania »

Le Dr J. Hyslop annonçait dans le fascicule de novembre 1914 du *Journal of the American Society for Psychical Research* que Miss Theodate Pope, une amie du Dr Hodgson, qui déjà contribua par une souscription de 5.000 dollars (25.000 francs) à la fondation de la susdite Société, venait maintenant de fournir à celle-ci les moyens d'employer un jeune homme pour aider à ses travaux. Le collaborateur choisi fut Mr. Edwin W. Friend, gradué de la Harvard University, classe des Belles-Lettres et Philosophie. Il devait aider le Dr Hyslop en qualité de Sous-sécretaire. Les dernières livraisons du *Journal* ont pris un aspect et un caractère nouveau par suite de cette collaboration. Malheureusement, au mois de Juin dernier, une carte postale du Dr Hyslop nous annonçait que son collaborateur, Mr. Edwin W. Friend, venait d'être l'une des victimes de l'horrible drame du *Lusitania.*

Dans le dernier fascicule du *Journal of the A. S. P. R.* se trouvaient les quelques lignes suivantes:

Nos lecteurs se souviendront que M. Edwin W. Friend a été directeur du *Journal*. Quelques froissements surgirent en février dernier à ce sujet ; Mr. Friend et Miss Pope donnèrent leur démission, cette dernière de membre du Conseil d'Administration, le premier de sous-secrétaire. Ils partirent tous les deux pour l'Angleterre afin d'amener la Société Anglaise à les aider dans l'organisation d'une nouvelle Société aux Etats-Unis; mais Mr. Friend perdit sa vie quand le *Lusitania* fut coulé. Miss Pope parvint à peine à sauver sa vie. Nous sommes donc au même point, pour ce qui se rapporte à notre œuvre, où nous nous trouvions avant que Mr. Friend et Miss Pope s'en occupassent.

Les dernières donations reçues par l'*American S. for P. R.* avaient porté le capital dont elle dispose à plus de 500.000 francs — somme qui était toutefois jugée insuffisante pour les besoins des Instituts qui dépendent de la Société.

Maintenant M. Hyslop annonce qu'un membre de la Société a laissé en mourant à celle-ci une rente annuelle constituée par un capital de 40.000 dollars (200.000 francs).

ÉCHOS et NOUVELLES

Le médium de Bord

Nous avons parlé dans notre dernier fascicule de l'arrestation du médium « de Bord de Labotaria ». Il nous faut ajouter qu'il fut mis en liberté provisoire huit jours après. A la suite d'une instruction qui traîna durant quelques mois , l'accusation vient d'être abandonnée par le Parquet parce qu'il n'y avait pas eu, en somme, de plainte contre M. de Bord. En ces conditions, le juge d'instruction n'eut même pas à prononcer un non-lieu.

Ainsi se termina cette aventure autour de laquelle quelques journaux parisiens firent grand bruit, dont nos lecteurs ont trouvé dans notre Revue un écho. Quelle que puisse être l'opinion qu'on peut honnêtement se former d'un médium, il est toujours regrettable de voir lancer injustement sur lui une accusation d'escroquerie.

M. de Bord vient de perdre un fils sur le champ d'honneur.

« Madame Camille » à Paris

Madame Camille, la somnambule nancéenne à qui l'affaire Cadiou a donné une assez grande notoriété, et au sujet de laquelle le professeur Baunis a publié dans notre fascicule de février 1914 un intéressant article, est arrivée à Paris au commencement de l'année, avec l'intention de s'y arrêter trois mois environ. Un groupe s'est formé qui poursuivra avec elle, non seulement des expériences de clairvoyance, mais aussi de médiumnité « physique » d'un caractère déterminé.

La baguette divinatoire aux Dardanelles

Conformément à une notice publiée par un journal londonien du soir et reproduite par le *Light*, un officier anglais d'administration, retour des Dardanelles, raconte qu'il y avait manque d'eau le long d'un certain secteur des tranchées de Gallipoli ; l'officier commandant les troupes de l'endroit était un peu perplexe, quand un de ses *Tommies*, un mineur gallois, entreprit de résoudre la difficulté.

Ayant coupé une petite branche de sapin pour en faire une « baguette divinatoire », le mineur commença à chercher l'eau sur quelques terrains derrière le poste. Son air de confiance était surprenant, et quelques minutes seulement se passèrent avant que la baguette se retournât à un certain endroit : le rabdomante dit laconiquement : « Nous ferons des fouilles ici ».

Aussitôt il commença à piocher, aidé par quelques camarades ; à quelques pieds seulement de profondité, ils rencontrèrent une bonne nappe d'eau.

On assure que des rabdomanciens officiels, portant l'uniforme militaire, sont attachés à l'armée allemande qui opère en Pologne et lui ont rendu des services signalés.

Une souscription des spirites anglais pour la Croix Rouge

Une souscription ouverte entre les spirites anglais dans le but de recueillir une somme destinée à offrir à l'armée britannique une ambulance automobile, vient d'être close après avoir donné des résultats fort brillants. La somme recueillie a été en effet de 913 livres et 12 shillings (22.840 francs environ).

La souscription a été organisée par M. J. J. Morse, directeur de *The Two Worlds*, de Manchester. Ce journal publie une lettre du War Office, remerciant les spirites anglais pour le don de cinq automobiles Ford.

Les ordres devancés par l'exécution

Quelque temps avant de mourir, M. Marcel Mangin nous adressait une coupure du *Figaro* du 4 février 1915, dans laquelle se trouvait reproduit le passage suivant d'une lettre envoyée du front par un territorial :

« Ce qui est surprenant, c'est la facilité avec laquelle on arrive à *deviner* les ordres. Il y a, chez la plupart d'entre nous, une espèce d'intuition. *J'ai remarqué souvent que l'exécution précédait le commandement...* »

M. M. Mangin était porté à croire qu'un vrai phénomène de télépathie pouvait peut-être se produire dans quelques-uns des cas auxquels fait allusion l'auteur de la lettre.

Une prédiction concernant la mort de M. de Rochas

Les personnes qui ont lu les *Vies Successives* du regretté colonel de Rochas se rappelleront peut-être qu'un de ses principaux sujets — une femme — après avoir donné un récit de plusieurs de ses supposées existences antérieures, aurait été amené par la prolongation des passes magnétiques du colonel à poursuivre le cours de son récit à travers le futur. Elle dit, entre autres choses, qu'elle se voyait mourir en 1914 et que M. de Rochas « *mourrait deux ans après elle, en* 1916. » L'expérience avait lieu en 1905.

On a vu que le sujet s'est trompé ; une nouvelle présomption vient ainsi s'ajouter à celles qu'on avait déjà pour supposer que les récits des sujets de M. de Rochas, dans cette série d'expériences, sont surtout des romans subliminaux, au cours desquels se manifestaient quelques rares phénomènes de mémoire latente, voire même de lucidité.

La Société d'Etudes Psychiques de Nice

La Société d'Etudes Psychiques de Nice, qui, malgré les tristes évènements actuels, a ouvert depuis quelque temps, avec succès, la série de ses réunions, nous prie d'annoncer son changement d'adresse.

Le siège social est actuellement : 12, *Rue de l'Hôtel des Postes*, à Nice, dans les locaux du Syndicat d'Initiative.

Le Gérant : Ch. HAIZE. — Imp. Nouvelle, G. Clouzot, 85, rue Chabaudy, Niort.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

26e Année | Février 1916 | N° 2

APPENDICE

A L'ÉTUDE DES

Armées, Flottes et Combats fantômatiques

Encore le mirage vu par le Père Calderbank

Nous recevons du Rév. Père A. CALDERBANK la lettre suivante, qui complète celle parue dans notre livraison de Novembre-Décembre dernier :

H. M. S. *Eagle*, 24-XII-15.

Cher Monsieur,

...Si j'avais pu prévoir que vous attachiez de l'importance à cette question des « mirages », je n'aurais pas manqué de vous transmettre quelques détails complémentaires sur celui auquel j'ai assisté. Peut-être les remarques suivantes présenteront-elles quelque intérêt.

1° L'événement eut lieu en 1914, et non pas en 1915, comme vous le dites au commencement de votre article (1).

2° J'ai vu le mirage en question le 12 août 1914 ; le matin suivant, j'en fis le récit au directeur de l'*Oxford Times*, et ce récit parut dans ce journal à la date du 14 août 1914, c'est-à-dire bien *avant* le combat de Héligoland (2).

3° Des gens affirment qu'un « mirage » n'est pas possible en Angleterre, mais le *Times* de Londres, au mois de novembre ou décembre 1914, publia la description d'un de ces météores, tout à fait merveilleux, ayant eu lieu justement dans notre pays, à cette époque.

Ceci tend à confirmer celui que j'ai vu moi-même, et à prouver que les conditions de l'atmosphère étaient anormales, l'année dernière.

4° Une correspondante anonyme de Norfolk m'écrivit en me remerciant de ma narration. Elle me dit qu'elle vit le mirage en même temps que moi ; mais quand elle le raconta à sa famille, celle-ci s'empressa de conclure qu'elle devait avoir eu un accès de fièvre chaude!!!

Bien sincèrement à vous,

ALEXIUS CALDERBANK, O. M. Cap.

Le Prof. Barrett et les visions de Mons

Le professeur W. F. Barrett, de l'Université de Dublin, vient de publier dans le *Christian Commonweath* du 5 janvier un article intitulé « The Hither and the Beyond », dans lequel il dit que, bien qu'il ne soit à même de fournir aucune preuve personnelle d'une grande valeur au sujet de la survivance après la mort, concernant ses parents et amis, il a pu toutefois parvenir à la conviction absolue que ceux qui ont vécu sur la Terre peuvent communiquer, en certains cas, avec nous, et qu'ils le font en effet.

Relativement aux fameuses « visions d'anges » à Mons et ailleurs, sur les champs de bataille de France, « il ne voit rien d'inconcevable dans le fait que certains soldats soient doués des facultés de clairvoyance que possèdent plusieurs personnes ».

Sir W. F. Barrett publie ensuite la lettre sui-

(1) Nos lecteurs se seront rendu compte qu'il s'agit là d'une simple coquille typographique. Nous avions lu le récit du Père Calderbank dès septembre 1914. — C. V.

(2) Nous avions déjà fait noter que la vision avait précédé de dix jours environ le combat de Héligoland : il est maintenant intéressant d'enregistrer la circonstance que le récit même de la vision précéda d'une semaine la rencontre des deux escadres. — C. V.

vante, qui lui a été envoyée. Elle a été écrite par un soldat, grièvement blessé à un bras durant la retraite de Mons et qui se trouve actuellement à l'hôpitalde Brigthon ; elle fut adressée par le soldat à son neveu :

Je puis vous parler des choses merveilleuses qui me sont arrivées en France et en Belgique. Ce sont comme des coups d'œil dans l'enfer et dans le ciel. Il est arrivé à plusieurs reprises que des dizaines de milliers d'Allemands ont été repoussés, voire même mis en fuite, par trois ou quatre mille seulement des nôtres; il semblait que les habitants du ciel intervinssent en notre faveur.

Les blessés sur le champ de bataille étaient soignés par des infirmières habillées de blanc — des anges de Dieu. Ceci vous semblera incroyable, mais ce n'est pas moins vrai ; j'ai été moi-même témoin de quelques-unes de ces visions.

Tout le monde ne voyait pas les anges ; mais quelques-uns parmi nous les virent en effet ; et je suis sûr que sans la protection de Dieu et de ses Anges aucun de nous aurait pu sortir d'un pareil enfer.

Sir William Barrett, examinant ce témoignage, reconnaît qu'il est malaisé de dire quelle peut être sa valeur exacte, « car nous devons — dit-il — naturellement tenir compte de l'influence de l'imagination et de la suggestion, ainsi que des hallucinations produites par quelque illusion des sens.

Une vision des troupes hindoues

St. Nihal Singh, écrivant dans l'*Observer* du 16 janvier dernier, parle d'une vision qu'eurent plusieurs officiers et soldats Sikhs, ayant pris part aux récentes batailles.

Ces faits ne sont aucunement des versions « indianisées » des histoires concernant l'apparition de St-Georges aux troupes britanniques à Mons. Plusieurs parmi les Sikhs qui parlent de leurs visions ne connaissent pas un mot d'anglais et n'ont jamais entendu dire que leurs camarades anglais aient eu l'apparition de leur saint patron. Les récits des Sikhs se rapportent donc bien à des faits qui leur sont propres.

Selon un récit, le Guru Govind Singh — qui vécut au XIXe siècle et communiqua l'esprit martial aux Sikhs — apparut sur le champ de bataille sur un beau destrier blanc à la longue crinière flottante. Il portait une aigrette resplendissante sur son turban ; elle s'agitait sur la tête du Guru comme le panache blanc d'Henri IV ; c'était un véritable oriflamme pour les siens. Il ne faut pas oublier que le Guru est invariablement décrit comme tel dans les annles Sikhs et représenté ainsi dans les anciennes peintures.

Selon une autre version, l'image du Guru Govind Singh était la seule chose que voyaient les Sikhs « à droite, à gauche, devant eux », durant leur charge à la baïonnette. Ce sont, du moins, les paroles employées par le Subadar (médecin militaire hindou) Sardar Narain Singh, du 14e Sikhs, qui reçut six blessures de balles durant un combat à Gallipoli ; il est maintenant guéri. Il dit que la vision du Guru Govind Singh se montra aux soldats Sikhs juste au moment où le clairon sonna la charge et que les troupes commencèrent à s'avancer. Il ajoute :

« Je ne puis pas expliquer par des paroles l'esprit que cette sainte vision nous inspira. Elle nous entraina à marcher de l'avant, à travers les corps des ennemis sans nous préoccuper du carnage exécuté par les horribles mitrailleuses. Nous criions : « *Sat Sri Akal !* (« Dieu est éternel », le cri de guerre des Sikhs), et chantions les *Shabads* (hymnes) du *Halla* (attaque), avec la même sérénité que si nous prenions part à un cortège nuptial. Nous ne nous préoccupions aucunement de ceux qui tombaient blessés ou morts, notre seule pensée étant la dévotion au Guru, si omniprésent dans la marche, et notre fidélité au drapeau. »

Un problème...

M. Vincent Cavalli, l'érudit psychiste italien, nous écrit en en nous adressant une question que nous nous étions posée nous-mêmes, à vrai dire, mais à laquelle il n'est pas aisé de répondre. La voici :

J'ai lu avec un très vif intérêt votre essai historique et critique sur les apparitions fantômatiques de tout genre et de nature différente, vues en l'air — et je me suis demandé pour quelle raison hypothétique elles se rapportent presque toutes à des batailles.

Pourquoi ces visions ne représentent ou ne reproduisent-elles pas d'autres faits et événements, tels que, par exemple, des insurrections, des manifestations populaires, scènes de grèves, grands pèlerinages, etc., qui sont pourtant au moins aussi fréquents que les conflits armés ?

On peut répondre, dans une certaine mesure, à l' embarrassante question de M. Cavalli en citant quelques exemples de visions qui paraîssent être de nature « psychométrique », mais ne se rapportent point à des sujets militaires. En voici un, tiré de l'intéressant ouvrage de Mme Crowe : *Les Côtés obscurs de la Nature*, chap. XVI.

La vision du berger et de ses moutons

Pendant la guerre de Sept ans, en Allemagne, un conducteur de bestiaux perdit la vie sur la route, dans une querelle d'ivrognes.

Une sorte de pierre tombale surmontée d'une croix désigna, quelque temps, l'endroit où il était enterré,

mais le tout fut renversé et une borne kilométrique occupe aujourd'hui cette place. Cependant les paysans, ainsi que divers voyageurs, affirment couramment qu'ils ont été trompés en ce lieu par la vue de troupeaux, qui, à l'examen, ne se trouvaient être que des fumées. Beaucoup de gens naturellement regardent tout ceci comme une superstition, mais une très singulière confirmation de cette histoire arriva en 1826, époque à laquelle deux messieurs et deux dames passèrent à cet endroit en poste. L'un deux était pasteur, et aucun des quatre n'avait entendu parler du phénomène. Ils causaient, et virent tout à coup un grand troupeau de moutons accompagné d'un berger et d'un chien noir à longs poils, qui prenait tout le travers de la route. Il n'y avait rien d'étonnant à cela, car ils avaient déjà rencontré beaucoup de bétail, et cela ne les frappa pas sur le moment. La soudaine disparition des moutons, cependant, les rendant très perplexes, ils se demandèrent ce qu'était devenu le troupeau; ils firent arrêter et descendirent tous de voiture pour monter sur une petite butte et examiner le pays. Ils ne virent toujours rien, et s'avisèrent enfin de demander au postillon où étaient les moutons. Le postillon répondit, à leur grande surprise, qu'il n'avait rien vu. Ils lui dirent alors de presser son allure et de rattraper des voyageurs qui les avaient croisés, pour leur demander s'ils avaient vu les moutons. Les voyageurs n'avaient rien aperçu non plus.

Quatre ans après, un maître de poste nommé J... conduisait une voiture où se trouvaient un pasteur et sa femme, et il aperçut tout à coup un grand troupeau de moutons près de ce même endroit. Voyant qu'ils étaient de très belle race et croyant qu'ils avaient été achetés à une foire des environs, J... s'arrêta, et, se tournant vers le pasteur, lui dit qu'il désirait s'informer du prix des moutons, parce qu'il avait l'intention d'aller le lendemain à la foire. Pendant que le pasteur lui demandait de quels moutons il parlait, J... descendit du siège et se trouva au milieu des animaux dont la taille et la beauté l'étonnèrent. Ils passèrent à une allure fort rapide, J... se frayant un chemin parmi eux pour trouver le berger ; mais quand il fut arrivé au bout du troupeau, les moutons disparurent soudain. J... apprit alors que ses compagnons de voyage n'avaient rien vu du tout.

Les chasses à courre fantômatiques

Chacun saisit aisément l'étroit rapport existant entre un combat et une chasse à courre. Aussi, comme on sait, les chasses ont toujours joué un grand rôle dans les croyances populaires, surtout dans quelques pays de France et d'Allemagne, pour ce qui concerne les apparitions fantômatiques. Leur caractère surtout légendaire nous dispense d'insister beaucoup sur elles ; nous nous bornerons à reproduire cet autre passage de l'ouvrage de Mrs. Crowe, tout en déplorant que cet auteur n'ait pas suffisamment saisi la nécessité de citer les sources d'où il tire chacun des faits qu'il relate.

Beaucoup de gens ont entendu parler de « la Bande sauvage de Rodenstein », mais peu connaissent toutes les curieuses preuves que les habitants de la contrée fournissent en faveur de leur croyance. Les anciens possesseurs des châteaux de Rodenstein et de Schnellert étaient, paraît-il, de grands brigands. Ils commirent de concert toutes sortes d'énormités, et on entend aujourd'hui même cette bande passer tumultueusement sur la route qui est entre les deux châteaux, avec ses chevaux, ses voitures et ses chiens. On dirait un conte de fées, mais on y croyait tellement, qu'on fit, jusque vers le milieu du siècle dernier, des rapports réguliers aux autorités du voisinage sur les passages de la bande. Depuis lors, le handgericht ayant été transféré à Furth, on ne s'occupe plus de la bande de Rodenstein. Cependant, un voyageur du nom de Wirth entreprit, il y a quelques années, d'examiner l'affaire, et il déclare que le peuple affirme que le passage de la cavalcade fantôme continue toujours ; enfin, certaines maisons qu'il vit en ruines étaient en cet état, lui assura-t-on, parce que, sur le chemin de la bande, elles étaient devenues inhabitables. Il est rare qu'on voie quelque chose, mais le bruit des roues, des sabots des chevaux, le claquement des fouets, le son des trompes, la voix des féroces chasseurs, sont les bruits grâce auxquels on reconnaît que la troupe passe d'un château à l'autre ; l'invisible seigneur de Rodenstein s'arrête encore à un endroit où était autrefois une forge, habitée aujourd'hui par un menuisier, pour faire ferrer son cheval. M. Wirth copia plusieurs dépositions aux archives de la cour ; elles remontent jusqu'au mois de juin 1764.

Toujours au sujet de ces légendes des chasses fantômatiques, ayant peut-être bien peu de rapport avec un fait supernormal réel, nous recevons de M. Paul le Cour, actuellement mobilisé à Blois, ces renseignements :

Avant la construction du château de Chambord par François Ier, il y avait déjà dans le même lieu un vieil édifice qui était dès le XIIe siècle une maison de plaisance, habitée souvent par les anciens comtes de Blois.

« L'antiquité des souvenirs de ce château (dit M. de la Saussaye), se perd dans une vieille tradition populaire semblable à celle du Chasseur Noir, si répandue dans le Nord de l'Europe et empruntant, dans chaque pays, le nom de quelque personnage redoutable qui l'habitait à une époque reculée et dont la mémoire subsiste encore.

» Lorsque le craintif Solognot, dont le pied a foulé *l'herbe qui égare*, se trouve vers minuit près du pavillon de Montfrault, il est exposé à rencontrer

la figure effrayante d'un chasseur nocturne, habillé de noir et accompagné de chiens noirs, qui n'est autre que Thibault de Champagne, dit le Tricheur, premier comte héréditaire de Blois, et l'un des types les plus complets de ces barons de fer des premiers temps de la féodalité.

» C'est encore lui, que, pendant les belles nuits d'automne, on entend partir à grand bruit d'hommes, de chevaux, de chiens et de cors pour chasser à travers les airs jusqu'aux ruines du château de Bury, où se fait la halte et d'où il revient ensuite à Montfrault. Les mêmes bruits qui se sont fait entendre au départ continuent pendant tout le temps de la chasse aérienne, sans que l'on puisse apercevoir ni chevaux, ni chiens, ni chasseurs. »

Ma mère a connu la femme d'un garde du parc de Chambord qui lui avait affirmé avoir entendu (ou *vu* ; ma mère n'est pas très affirmative sur ce point) cette fameuse chasse.

L'interprétation donnée par les sceptiques, c'est qu'il s'agit du passage nocturne d'oiseaux migrateurs à certaines saisons. Un peu plus au sud, vers Aignan, on parle aussi d'une chasse fantômatique que l'on appelle « la chasse à Briquet. »

Vision collective d'un convoi funèbre

M. Henri Orion, qui occupe une place de confiance dans l'Administration, nous adresse la lettre suivante :

Paris 15 Décembre 1915.

Cher Monsieur de Vesme,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre remarquable article « Armées, flottes et combats fantômatiques ».

Un fait, surtout, a attiré plus particulièrement mon attention ; c'est « une bataille vue avant qu'elle eût lieu », car il me semble qu'il pourrait y avoir analogie avec une scène dont ma mère a été le témoin..

Dans le cas ou cela pourrait vous intéresser, je vous ferais adresser par ma mère un récit du fait.

Il ne s'agit, il est vrai, que d'une hallucination véridique individuelle ; ma mère se trouvait seule à ce moment.

Veuillez agréer, cher Monsieur, etc.

Voici, maintenant, le récit que nous adressa Madame F. Orion, par suite de la réponse favorable que nous fîmes, naturellement, à la proposition de son fils.

Le 30 novembre 1878, vers 10 heures du matin, j'étais à la fenêtre de mon appartement, 22, rue Lacépède, à Paris, quand tout à coup j'eus devant moi une vision.

Un enterrement d'enfant passait, et ce qui me frappa, c'était de voir toute ma famille suivant le convoi.

J'avais à mes côtés mon jeune fils Armand, âgé de 2 ans, qui n'avait jamais été malade et qui était en ce moment même en pleine santé ; il leva les yeux et s'écria aussitôt :

— Tiens, un enterrement de bébé ! — me prit par le cou et se mit à pleurer.

Je ne parlai de ce fait qu'à mon mari.

Huit jours exactement plus tard, le 6 Xbre 1878, mon enfant mourait de la diphtérie à 10 h. du matin — et ce qui me frappa le plus, c'est que je revis, lors de l'enterrement, toute la famille dans le même ordre où je l'avais vue dans ma vision.

F. Orion

Nous avons demandé à Mr H. Orion s'il ne pouvait pas nous procurer le témoignage de son père — ce à quoi il nous répondit :

Mon père est gravement malade, ayant été terrassé, il y a deux ans, par une crise de rhumatisme aigü ; j'ai failli le perdre il y a 15 jours. C'est à son lit de souffrances que ma mère lui a parlé de ce que je demandais d'elle, il s'en est parfaitement souvenu, et m'a confirmé que ma mère lui avait parlé de sa vision huit jours avant la mort de mon frère.

J'ajoute qu'en ce qui concerne mon frère, l'opération du tubage pour le croup avait parfaitement réussi ; les deux médecins qui l'avaient faite le considéraient comme sauvé. Malheureusement, ils se rendirent dans la pièce voisine pour se consulter, laissant sans surveillance l'enfant qui, sans se rendre compte de ce qu'il faisait, enleva l'appareil qu'il avait à la gorge. Il mourut peu après d'une violente hémorragie.

Veuillez agréer, cher Monsieur, etc.

H. Orion

Le 3 Janvier 1916

Cher Monsieur de Vesme,

Je fais réponse à votre lettre du 31 décembre, dans laquelle vous me dites qu'on peut être un peu surpris qu'un bébé de 2 ans ait pu dire quoi que ce soit au sujet d'un enterrement, savoir ce que c'est, etc.

Or, permettez-moi de vous faire remarquer qu'à ce moment, ma mère habitait, 22, rue Lacépède, à l'angle de la rue Monge.

C'était alors, à certaines heures, journellement, dans la rue Monge, une file ininterrompue de convois funèbres qui se rendaient au cimetière d'Ivry. En effet, si je ne me trompe, en 1878, le cimetière parisien de Bagneux n'existait pas encore.

Il n'y avait donc rien de surprenant à ce que mon frère sût ce qu'était un enterrement, puisqu'il en voyait défiler tous les jours devant lui.

D'autre part, les convois d'enfants se distinguaient à cette époque de ceux des grandes personnes, car ils se composaient d'une sorte de brancard dit « Comète », porté par deux hommes.

L'expression « un enterrement de bébé » était donc toute naturelle dans la bouche de l'enfant.

H. Orion

Le cas rapporté par Madame Orion nous fait souvenir de deux cas semblables.

Le premier est ancien, puisqu'il date du grand siècle. Madame Hamilton, attachée à la personne de la Princesse Henriette, femme de Philippe d'Orléans, voyant une nuit que Madame s'attardait beaucoup plus que d'habitude au jeu et devant assister à son petit coucher, envoya un page prendre de ses nouvelles dans la partie du Palais Royal où elle se trouvait. Il était 2 heures après minuit. Le page, pour remplir plus rapidement sa mission, traversa le jardin. Près du grand bassin, il vit un convoi funèbre — ce qui l'étonna beaucoup ; il continua cependant son chemin. Après avoir parlé à Madame, il repassa à côté du bassin, s'arrêta un instant pour examiner le convoi, toujours immobile à sa place, et constata que tous les hommes qui en faisaient partie avaient des visages monstrueux. Saisi d'une frayeur mortelle, il ne put arriver jusque chez Mme Hamilton et fut à peine à temps pour charger un domestique de lui apporter la réponse de Madame, lui racontant ce qu'il venait de voir. Mme Hamilton accourut : le page, qui avait une forte fièvre, lui répéta le récit de sa vision.

Quinze jours après, un cortège funèbre se formait pour tout de bon dans le jardin du Palais Royal : Madame Henriette venait de mourir après quelques heures seulement de maladie.

M. Anatole France a raconté dans le *Figaro* du 7 février 1900 ce cas, déjà bien connu par les psychistes.

L'autre cas est enregistré par le *Journal of the Society for Psychical Research* de mai 1899 : il a été recueilli par Lord Bute.

Le dimanche 14 août 1898, une certaine Madame Thomas demanda à sœur Catherine, une religieuse de l'Ecole enfantine catholique de Treforest, à Pontypridd, si une enfant de son Ecole était morte. La religieuse répondit négativement. Madame Thomas s'en montra étonnée, disant qu'elle avait pourtant bien vu de sa fenêtre le convoi funèbre d'un enfant, suivre telle route à gauche de la colline : la petite bière était portée et suivie par les enfants de l'Ecole. On se renseigna auprès des voisins : aucun enfant n'était mort, aucun enterrement n'avait eu lieu ; Mme Thomas n'en revenait pas.

Le mercredi de la semaine suivante, une petite fille de 3 ans, fille de mineurs habitant dans cette localité, s'empoisonna accidentellement et mourut. La mère pria sœur Illtyd, directrice de l'Ecole, de charger les enfants de l'Ecole de porter son enfant au cimetière. Sœur Illtyd hésita un instant, pareille chose n'ayant encore jamais été faite pour l'enterrement d'enfants étrangers à l'Ecole : mais, par charité chrétienne envers ces pauvres gens, elle finit par consentir. Le convoi, exactement composé comme Mme Thomas l'avait vu, suivi la route à gauche de la colline.

Sœur Illtyd ne connut la vision de Mme Thomas qu'après avoir donné son autorisation pour l'enterrement.

NOUVEAUX DOCUMENTS

au sujet de la fameuse « Prophétie de Mayence ».

Dans l'étude sur les « *Prophéties de la Guerre* », que nous avons insérée en notre livraison d'août-octobre 1915, se trouve reproduite la fameuse « Prophétie de Mayence, ou de Strasbourg », à laquelle nous avons d'ailleurs donné la place d'honneur. Nous avons montré combien incertaine était l'origine de ce document.

Maintenant, toutefois, nous sommes entrés en possession de quelques pièces établissant, tout au moins, que le texte de la prophétie qu'on nous a servi au début de la guerre, et que toute la presse a reproduit, est *faux*, puisqu'on y a supprimé des passages très importants.

M. Edmond Duchatel qui, comme nous l'avons dit, s'occupe de recueillir toutes les prédictions sur le grand conflit européen, avait, en effet, prié un député alsacien au Reischtag, de ses amis, de faire exécuter des recherches dans la collection du *Messager d'Alsace-Lorraine*, où divers documents concernant cette prophétie avaient paru. Il a été à même de nous communiquer ainsi quelques documents intéressants, dont nos lecteurs le remercieront avec nous.

Voici ces différentes pièces :

Extrait du « Messager d'Alsace-Lorraine » du 16 janvier 1909

PROPHÉTIE ANNONÇANT LA RÉUNION DE L'ALSACE-LORRAINE A L'ALLEMAGNE EN 1870 ET SON RETOUR A LA FRANCE UN TEMPS ET UN DEMI-TEMPS PLUS TARD, DE MÊME POUR LES ÉTATS PONTIFICAUX

On a publié ces temps derniers, de plusieurs côtés, des prédictions annonçant la fin de l'empire allemand. Celle-ci en vaut bien une autre. Elle nous arrive spontanément de Cernay, en Alsace, et nous la donnons d'autant plus volontiers que les autorités supérieures allemandes, et non pas seulement celles d'Alsace-Lorraine, ont eu l'occasion de s'y intéresser récemment. Nos renseignements à ce sujet sont absolument précis. Nous croyons inutile d'ajouter que cette publication est faite ici à titre purement documentaire.

AVANT PROPOS

Je soussigné, certifie avoir lu la prophétie qui va suivre, en 1866, pendant la moisson, à Soufflenheim (Alsace), dans un vieux bouquin, appartenant à M. le Curé de Soufflenheim.

Or, c'était au milieu de la guerre de la Prusse avec l'Autriche, et, comme la date de 1866 y était imprimée en chiffres arabes, je fus très intrigué et je lus ce qui suivra, à différentes reprises, au point de le savoir par cœur, et, le même jour, je le racontai trois fois, savoir : à mes collègues, instituteurs à Selz, à M. l'abbé Kister et aux gendarmes de Selz.

Peu de temps après, je fus déplacé dans le Haut-Rhin, où, dans les années 1866, 1867, 1868, 1869 et 1870, je racontai toute cette prophétie à Mgr. Raess, à M. Letsch, supérieur des Frères instituteurs, à M. Ledergerber, supérieur des Jésuites d'Innseheim, aux RR. PP. Denys Hassenforder, Bertrand, Bruder, aux Frères instituteurs d'Issenheim, de Guebwiller, de Soultz, de Wattviller, de Colmar, de Türkheim, d'Ammerschvyhr, de Strasbourg, etc., et à un grand nombre de prêtres et de laïques en Alsace et en France, dont la plupart vivaient encore, quand, en 1868, sur la demande du comte de Chambord, alors à Frohsdorf, je rédigeai de mémoire cette prophétie, telle que je l'avais racontée des centaines de fois.

A la visite du nouvel an 1870, le R. P. Ledergerber me dit : « Prenez garde! c'est l'année fatale, c'est l'année où nous devons devenir Prussiens », et en ricanant il ajouta : « C'est l'année où le Saint Père doit perdre ses Etats, ce qui est complétement impossible ».

En 1871, le comte de Chambord m'écrivit pour demander si c'est lui qui devra réunir l'Alsace-Lorraine à la France, puisqu'il est « du vieux sang des Caps » et qu'il « boite de la jambe droite ». Je lui répondis : « Il paraît que non, puisqu'il est dit : « un jeune prince », et que vous êtes un vieillard. »

En la même année, le prince Charles de Bourbon, fils de Louis XVII, alias Nauendorf, m'adressa de la Hollande la même question. Je lui répondis : « Il paraît que non, puisque vous ne boitez pas de la jambe droite ».

Lorsqu'en 1870, au mois de septembre, un jésuite d'Issenheim se rendit, sur mes indications, à Soufflenheim, pour retrouver le vieux bouquin contenant cette prophétie ; le curé de Soufflenheim était mort depuis deux ans, et les deux prêtres, ses héritiers, disaient qu'ils avaient brûlé toute la paperasse de leur oncle, ainsi que tous les vieux livres qu'ils jugeaient inutiles.

Ce bouquin n'avait plus de couverture, ni de nom d'auteur et pouvait contenir de 80 à 100 feuilles. Depuis les événements de 1870, j'ai fait toutes les recherches possibles chez des antiquaires d'Alsace, de Suisse et de France pour retrouver cette prophétie ; mais tout fut en vain.

J.-B. JECKER,
Instituteur organiste en retraite, à Cernay (Alsace).

PROPHÉTIE DITE DU CHÊNE-POPULEUX (1)

Lors donc que le petit peuple de l'Oder se sentira assez fort pour secouer le joug de son protecteur, et qu'en l'année 1866, l'orge aura poussé des épis, son roi Guillaume se lèvera contre l'Empereur d'Autriche. Il marchera de victoire en victoire jusqu'aux portes de Vienne, où une menace du grand empereur d'Occident fera trembler le héros sur le champ de bataille, et l'avoine ne sera pas rentrée, que, *sans rentrer à Vienne*, il signera la paix, secouera tout joug et rentrera triomphant dans son pays.

Mais voici qu'entre la rentrée de la quatrième orge et celle de la quatrième avoine, un bruit formidable de machines de guerre appellera les moissonneurs aux armes. Une armée forte et nombreuse, suivie d'un nombre extraordinaire de ma-

(1) Nous mettons en caractères italiques les passages de la prophétie qui avaient été supprimés dans les textes publiés à l'issue de la guerre et que nous avions reproduits littéralement. — *Note de la Réd*

chines de guerre, que l'enfer seul aura pu inventer, se mettra en mouvement vers l'Occident.

Malheur à toi, grande nation! malheur à ceux qui ont abandonné les droits divins et humains! Le Dieu des armées vous abandonnera, qui vous secourra?

Napoléon, se moquant d'abord de son adversaire, tournera bientôt la bride vers le Chêne-Populeux, où il disparaîtra sans ne jamais plus reparaître sur le trône de France. Malgré l'héroïque résistance des Français, une multitude de soldats aux uniformes jaunes, bleus et noirs se répandra sur une grande partie de la France.

L'Alsace et la Lorrain seront réunies à la Prusse pour un temps et un demi-temps. *En même temps le Saint Père perdra ses Etats pontificaux pour un temps et un demi temps.*

Suivra le règne de l'horreur et de la désolation, où les peuples de l'Occident ne reprendront courage que contre eux-mêmes. Malheur à la grande ville! Malheur à toi, Cité du vice *et de l'abomination!* Le feu et le fer succèderont au fer et à la famine.

Courage, âmes fidèles, le règne de l'Ombre n'aura pas le temps d'exécuter tous ses projets. *Il voudra reprendre ; mais il ne tient qu'à vous de conjurer la colère divine.*

Mais voilà que le temps des miséricordes approche. Un *jeune* prince de la Nation, *du vieux sang des Caps,* est au milieu de vous. *Soudain, il se lèvera, il unira le Coq au Lys et montera un cheval blanc, du côté gauche parce qu'il boite de la jambe droite. C'est l'homme de Dieu,* l'homme du salut! C'est le sage, l'invincible! Il comptera ses entreprises par ses victoires. Il chassera l'ennemi de la France et le poursuivra de victoire en victoire jusqu'au jour de la justice divine, où il commandera à quatre espèces de soldats contre trois, au Quartier des Bouleaux, entre Ham, Paderborn, Werl *et Unna.*

Malheur à toi, instrument de la justice divine! tu as outrepassé tes droits ; tu seras exterminé. Malheur à toi, peuple du Nord! ta septième génération répondra de tes forfaits. Malheur à toi, peuple de l'Orient ; tu répondras des cris de douleur et du sang innocent.

Jamais armée pareille n'aura été vue ; jamais plus formidable bruit n'aura été entendu. Trois fois le soleil passera sur la tête des combattants sans être aperçu à travers les nuages de fumée.

Enfin le prince *blanc* remportera la victoire. Deux de ses ennemis seront anéantis ; le reste du troisième fuira vers l'Extrême-Orient...

Le Hanovre et la Pologne ressusciteront comme royaumes et feront revenir leurs nations dans le giron de l'Eglise catholique.

L'invincible prince réunira de nouveau l'Alsace et la Lorraine à la France, et, sans s'arrêter en France, il ira à Rome replacer le Saint Père sur ses Etats d'autrefois et recevra la dernière bénédiction de l'heureux vieillard.

Alors le règne de la justice et de l'équité commencera ; la sanctification du dimanche ramènera la paix et le bonheur.

L'Aigle voudra reprendre ; mais il ne tient qu'à vous, âmes fidèles, à changer son nom en celui de Jonas (1).

Extrait du « Messager d'Alsace-Lorraine » du 6 janvier 1912

CERNAY. — Nous apprenons un peu tardivement la mort survenue déjà le 21 novembre 1911, de M. Joseph Jecker, instituteur en retraite. C'est à M. Jecker que l'on doit la révélation de la fameuse prophétie dite « du Chêne-Populeux » dont le *Messager* publia le texte dans son numéro du 16 janvier 1909. Nos lecteurs se souviennent que M. Jecker écrivit pour eux un avant-propos où il raconta les circonstances qui lui firent connaître cette extraordinaire prédiction et comment il fut appelé, dans plusieurs circonstances, depuis quarante ans, à s'en entretenir soit par lettre, soit verbalement, avec de hauts personnages.

Le brave homme est mort sans avoir vu venir le « jeune prince blanc ». Il était âgé de soixante-dix-huit ans et pesait encore le poids respectable de 218 livres [109 kilogrammes].

Extrait du « Messager d' Alsace-Lorraine » du 20 janvier 1912

LA PROPHÉTIE DU CHÊNE-POPULEUX

Relatant le décès de M. Joseph Jecker, le *Messager,* dans son numéro du 6 Janvier dernier, rappelle que l'ancien organiste de Cernay s'entretint, plus d'une fois, avec de hauts personnages, de la fameuse prophétie du Chêne-Populeux, publiée par le *Messager* du 16 janvier 1909.

C'est surtout aux environs du nouvel an que

(1) Ces quatre derniers alinéas de la prophétie avaient été remplacés, dans le texte que nous avons reproduit par l'alinéa suivant, dont on trouvera la source un peu plus loin.

« Guillaume, le deuxième du nom, aura été le dernier roi « de Prusse ; il n'aura d'autre successeur qu'un roi de Po- « logne, un roi de Hanovre et un roi de Saxe. »

volontiers M. Jecker, en ces dernières années, avant la publication de la prophétie, parlait des circonstances qui lui avaient fait connaître cette prophétie que les uns sont tentés de prendre pour « une salade d'élucubrations allemandes bien connues », que d'autres regardent comme un produit de l'imagination de M. Jecker, mais qui en réalité, si elle est d'un visionnaire, a du moins été vérifiée en partie par les événements.

Pour des raisons personnelles, M. Jecker n'a pas voulu publier la prophétie, retenue de mémoire par lui, en entier ; longtemps il défendit de faire imprimer quoi que ce fût de la prophétie et d'un avant-propos complétant celui qu'il écrivit pour le *Messager*, prophétie et avant-propos qu'il nous avait fait l'honneur de nous adresser il y a cinq à six ans.

C'est pour nous un devoir de combler les lacunes et de livrer impartialement à la publicité l'alinéa entier commençant par ces mots : Enfin le prince blanc... » Le voici intégralement : « *Enfin le Prince blanc remportera la victoire. Deux de ses ennemis seront anéantis, le reste du troisième fuira vers l'Extrême-Orient. Frédéric-Guillaume aura été le dernier roi de Prusse : il n'aura d'autre successeur qu'un roi de Saxe, un roi de Hanovre et un roi de Pologne, qui feront revenir leurs nations dans le giron de l'Eglise catholique.* »

L'alinéa suivant comporte, dans la copie que nous possédons, en moins ces mots : « *...et sans s'arrêter en France* », appliqués à l'invincible prince qui réunira l'Alsace-Lorraine à la France.

Enfin le dernier alinéa est complété ainsi : « L'aigle voudra *reprendre pour la troisième et dernière fois...* »

Bien que moins importantes, les additions à l'avant-propos intéresseront cependant. M. Jecker y dit que M. le curé de Soufflenheim ne voulut pas lui permettre d'emporter le vieux petit livre en question tant il le tenait en honneur. Entre 1866 et 1870, ajoute M. Jecker, il raconta la prophétie à plus de 500 personnes.

Il est possible que certaines personnes auxquelles M. Jecker en fit part à cette époque vivent encore ; le contrôle peut donc encore se faire. Quand M. Jecker nous communiqua la prophétie, il citait en plus : M. Schaumann, curé de Saint-Jean à Strasbourg, alors en vie.

A Charles de Bourbon, alias Naundorff, M. Jecker dit : « Il paraît que non, puisque vous ne boitez pas de la jambe droite ; à moins qu'il ne faille s'attendre à un accident qui vous ferait boiter. »

Quant au terme topographique « Chêne populeux », M. Jecker n'a sans doute pas cherché à préciser. Il nous écrivait : « c'est un endroit cantonal (un lieu-dit) non loin de Sedan, où les Sedanais ont coutume de se rendre le dimanche soir ». Que ce soit en réalité la bourgade Le Chesne Populeux, c'est fort possible.

Il faut, en tous cas, savoir gré à feu M. J. B. Jecker d'avoir appelé l'attention sur la prophétie de Chêne-Populeux, d'autant plus mystérieuse que le fameux livre auquel il l'a empruntée semble aujourd'hui perdu.

L'intérêt de ces passages tient à deux choses différentes. D'abord à ceci. Nous avions aisément pu déduire de quelques mots de la prophétie que celle-ci, comme bien d'autres, tend à servir l'idée d'une restauration monarchiste en France (1). Or ce soupçon est entièrement confirmé par le texte complet de la prophétie : on y voit, en outre, que sa tendance n'est pas uniquement monarchiste, mais cléricale.

L'autre point intéressant qui résulte des documents que nous venons de soumettre à nos lecteurs est celui-ci. La première partie de la prophétie se rapporte à des événements qui constituent déjà pour nous le *passé;* ce sont ceux qui se sont déroulés de 1866 à 1871, inclusivement. Ceux-là, la prophétie le relate d'une façon absolument exacte, mais nous n'avons aucune preuve, en dehors de l'affirmation de l'organiste Jecker, qu'elle n'ait pas été forgée quand ils s'étaient déjà produits. Quant à la partie de la prophétie qui concerne le futur, elle se présente déjà en de telles conditions que, *ou nous devons reconnaître qu'elle contient d'énormes inexactitudes (inexplicables après la merveilleuse exactitude de ce qui regarde le passé, c'est-à-dire les années antérieures à 1872), ou bien nous devons admettre que la prophétie ne se rapporte point à la guerre actuelle.*

En somme, la partie de la prophétie qui concerne les événements antérieurs à 1872 ne sera à retenir que lorsqu'on aura trouvé quelques-uns au moins des 500 témoins auxquels M. J.-B. Jecker aurait parlé de ce document avant juillet 1870.

La deuxième partie, si elle concerne réellement la guerre actuelle, n'aura quelque importance que si on verra surgir le jeune prince boiteux de la maison des Caps (Capets), devant entreprendre bientôt les faits et gestes qu'on a pu lire. Ce qui est de la dernière invraisemblance — on en conviendra — tout au moins s'il s'agit réellement de la guerre actuelle.

(1) Voir la note au pied de la page 233.

C. de VESME

Une auto-plaidoirie, qui est un réquisitoire

Il existe depuis deux ans à Paris une petite Revue qui porte le titre profondément français de *Psychic Magazine*. Elle n'a qu'un tout petit nombre de lecteurs, mais elle est l'un des organes officiels de la boîte magnétique de la Rue S[t]-Merri. Sous prétexte que c'est une publication « populaire », devant être à la portée de tout le monde, surtout des masseuses et manucures, elle est remplie d'articles d'une banalité incroyable, mêlés à une série d'horoscopes, prophéties, coupures de journaux, insérés sans la moindre tentative de critique.

Ce journal vient de publier dans son numéro du 1[er] et 15 décembre 1915 un article du « Docteur Prompt », intitulé : « *La mauvaise foi allemande dans les recherches psychiques ; Les fantaisistes matérialisations d'Eva C.* », dont nous croyons utile de reproduire les passages principaux, le reste n'étant constitué que par des digressions incohérentes sur des questions politiques, dignes du Café du Commerce de Landerneau.

Voici donc, les parties de la prose du D[r] Prompt se rapportant de loin — de bien loin, hélas ! — aux recherches psychiques :

Rien n'a échappé à cette main-mise des Allemands sur toute chose. Aujourd'hui je me bornerai à montrer comment on a voulu l'exercer sur les sciences psychiques ; aucun terrain n'était mieux préparé pour la mauvaise foi ; nulle part il n'était plus facile d'installer une organisation d'imposture. C'est en Bavière que furent présentés les phénomènes d'Eva, et, dès les premiers moments, Schrenck ne recula devant aucune dépense ni devant aucune réclame. Eva était une divinité créatrice ; elle avait le pouvoir de faire jaillir les êtres du fond des abîmes du néant, et ses découvertes offraient un caractère si étrange que certains Allemands refusèrent de s'y laisser prendre ; mieux informés, ils ne tardèrent pas à se mettre à l'écart et le psychisme allemand vint prendre possession de la scène parisienne, une scène qui pour le moment est encore un peu plus étendue que celle de Munich ; les Bavarois, d'ailleurs, espèrent qu'il n'en sera pas toujours ainsi.

Il arriva à Paris, ce qui est presque toujours arrivé en pareil cas ; les phénomènes firent beaucoup d'impression ; on supposa que Schrenck et Eva méritaient l'admiration générale. Aussi il y eut un bruit désastreux et un véritable scandale, quand les trucs germaniques furent dévoilés et analysés sans miséricorde...

On sait avec quel soin impitoyable Berthe Barklay a publié les portraits, plus ou moins défigurés, que le médium prenait dans un journal et transformait en produits de sa puissance créatrice. Ces portraits étaient pour la plupart, ceux de diverses célébrités théâtrales. Mais il y avait aussi des photos d'hommes politiques. En raison de sa popularité et de sa situation éminente à Paris, M. Poincaré avait été honoré de l'attention d'Eva.

Après lui le personnage qui se classait au premier rang était le roi de Bulgarie. Avant la guerre, personne en France ne soupçonnait à quel point ce Cobourg était populaire dans sa patrie. Quand je dis *sa patrie*, j'entends par là la terre des boches ; car il n'en a jamais eu d'autre. Son royaume n'a jamais été pour lui, même que pour les rois de Roumanie et de Grèce, rien autre chose qu'une préfecture en pays colonial.

M. Prompt continue à parler, deux colonnes durant, du tsar Ferdinand. On comprend qu'il divague, mais on comprend moins quel est le rapport que tout cela peut avoir avec les matérialisations d'Eva C. Je crois toutefois qu'en somme, l'idée du D[r] Prompt serait celle-ci :

« Parmi les photographies ayant servi à simuler les phénomènes, il y a bien celles de MM. Poincaré, Deschanel, Woodrow Wilson, etc. ; mais tout ceci n'était qu'une concession habile faite pour faire passer celle de Ferdinand de Bulgarie, dans un but de propagande boche. » C'est idiot au point d'être invraisemblable ; mais, comme le restant de l'article est de la même force, mon interprétation doit être bien exacte. Qu'on en juge plutôt par ce qui suit :

On sait cependant le réveil terrible que le roi de Bulgarie a offert aux rêveurs diplomatiques, français, anglais ou russes, qui ne cessaient de le prêcher et de le persuader et de travailler à lui faire voir quels étaient les vrais intérêts de son peuple. Et je demanderai volontiers si tous ceux qui ont entretenu à ce sujet l'ignorance et le mystère ont vraiment le droit

d'avoir la conscience tranquille aujourd'hui. Ils peuvent prétendre sans doute qu'ils ont été inconscients. Mais peuvent-ils prétendre qu'ils n'ont fait aucun mal ? M. Charles Richet, M. de Vesme et autres, peuvent-ils avoir le cœur léger et l'esprit calme, quand ils se rappellent de quel air ils ont accueilli une intrigue allemande qui a excité une attention si grande à Paris, quand ils voient aujourd'hui par quels fils insaisissables elle s'est reliée aux événements les plus sombres de la tragédie effroyable qui se joue à présent sur les champs de bataille ?

La guerre même n'a pas dessillé leurs yeux tout d'abord.

On ne s'occupe pas beaucoup, en Italie, des phénomènes psychiques. On s'en occupe cependant, et il y a eu des organes de la grande presse politique quotidienne qui n'ont pas observé le silence sur la question d'Eva. Je citerai spécialement l'un des plus importants de ces journaux : c'est la *Stampa* de Turin. Quand l'histoire d'Eva battait son plein à Paris, la *Stampa* était en quelque sorte le moniteur officiel de Schrenck et consorts. C'était M. de Vesme qui signait les articles, et ils étaient placés sur la même ligne que les grands articles politiques attribués par le journal à de *hauts personnages*, plus ou moins anonymes. On ne nommait pas cette créature maudite et blasphématrice qui s'appelle Berthe Barklay ; on ne la nommait pas plus que Phèdre ne veut nommer Hippolyte. Mais on discutait toutes ses objections, à l'aide de raisonnements interminables ; on disait par exemple que si Eva, en créant des objets, avait créé une figure qui était celle du Ferdinand de Cobourg, c'était sans doute parce que cette figure noble et germanique, photographiée pour être offerte à la vénération du public, avait frappé ses yeux, et s'était gravée dans son âme (1), de sorte qu'elle en était sortie plus tard, un peu plissée, un peu deformée, un peu caricaturée, mais facile à reconnaître.

Voici d'ailleurs un fait qui est bien autrement significatif. La guerre est venue; tous les journaux du monde ont abandonné les sujets qui ne se reliaient pas aux évènements sinistres qui semblaient annoncer la fin irrévocable de la liberté du monde; on ne voulait plus prêter l'oreille à autre chose qu'au bruit des forteresses belges tombant en ruine, et du canon allemand qui se rapprochait sans cesse de Paris; du milieu de ces ténèbres on a vu surgir enfin les rayons d'un soleil longtemps voilé; c'était le soleil d'Austerlitz; c'était le soleil qui a éclairé la bataille de la Marne.

Croirait-on qu'à travers tout ce tumulte, à travers cet amoncellement de choses immortelles, la discussion des phénomènes d'Eva a continué !

C'est pourtant la vérité. M. de Vesme écrivait encore des articles, et la *Stampa* les insérait encore. A travers le désastre qui anéantissait leurs chimères impérialistes, les Allemands continuaient à vouloir conserver la primauté en toutes choses, à maintenir la réalité des créations matérialistes de Schrenck, celle de leurs chiens qui parlaient leur langue, des poules qui chantaient les romances sans paroles de Mendelsshon (1), de leurs chevaux mathématiciens, qui pratiquaient l'extraction des racines cubiques.

Au fond, cela est bien simple. Le journal recevait ses mensualités comme l'habitude : il était naturel qu'il fît toujours le travail commandé.

C'était d'autant plus naturel que ce journal perdait sa clientèle. Avant la guerre, c'était un des journaux les plus répandus de l'Italie. Quand on a vu avec quelle insistance il glorifiait les armées tudesques, avec quelle impudeur ses reporters profitèrent de l'hospitalité qu'ils trouvaient dans les camps du général Kluck (2) ou de ses collègues, le public a eu recours à d'autres sources d'information. La *Stampa* a continué cependant la même campagne. Ce n'est qu'avec beaucoup d'argent qu'on paye de tels services. Ils sont payés à l'aide d'exemplaires qu'on achète, et qui sont distribués par milliers. On les distribue partout, et les Allemands eux-mêmes en reçoivent, et ils les lisent avec avidité...

Vers la fin de septembre, la *Stampa* publiait un article où on pouvait lire l'histoire des derniers moments de Murat...

Nouvelle digression de notre auteur qui consacre trois colonnes (dont un sonnet !) au roi Murat ; on ne sait pourquoi. L'article se termine ainsi. Mais il y a un *Post-Scriptum*. Le voici :

Cet article était écrit depuis longtemps lorsque nous avons trouvé dans le journal *Il Popolo d'Italia* (Milan, 19 décembre) une lettre d'un garibaldien qui a combattu avec notre armée dans l'Argonne. Il dit que partout où les Boches avaient passé on trouvait des ballots d'exemplaires du journal la *Stampa*.

C'est-à-dire que l'administration allemande achetait les exemplaires par centaines de mille ; ensuite, ne sachant qu'en faire, elle distribuait cette manne intellectuelle dans l'armée, même aux simples soldats qui, naturellement, ne sachant pas l'italien, et n'étudiant par les sciences psychiques, ne lisaient pas la copie de M. de Vesme.

Mais enfin, on voit avec quels marcs d'or on a payé la défense d'Eva, et les éloges donnés à M. Charles Richet et autres.

Un article de M[lle] Berthe Barklay elle-même est publié dans le même fascicule du *Psychis Ma-*

(1) C'est à dire l'âme d'Eva. — (*Note de M. Prompt* !).

(1) En allemand comme de juste. — (*Note de M. Prompt*).

(2) On prononce *Klouk* : cette syllabe imite avec précision le cri du crapaud dans les journées pluvieuses. — (*Naturellement, note de M. Prompt*).

gazine à la suite de celui de Mr Prompt. Voici la partie qui nous regarde :

Quand au prix de grands sacrifices, notre revue, secouant sa léthargie, reprit contact avec nos lecteurs, à leur grande satisfaction, M. Henri Durville, afin de participer au maintien de l'Union sacrée, résolut d'éviter tout sujet de discorde et à cet effet décida de suspendre la publication relative aux phénomènes de matérialisations du médium Eva C.

Pour ma part, j'acceptai volontiers cet armistice, mais nos adversaires ne se sont pas résignés à cette trève qui s'imposait, ainsi que nous le dit d'autre part mon collègue, le très érudit docteur Prompt. M. de Vesme, l'un des plus enflammés défenseurs d'Eva, s'en fut en Italie continuer un panégyrique qui n'était plus de saison en France. Il y poursuivit la réfutation de mes révélations avec une ardeur nouvelle, mais craignant sans doute que mes articles ne fussent trop convaincants pour ceux de ses lecteurs qui eussent été tentés de faire une comparaison, il se gardait de me nommer : *Psychic Magazine* et moi restions dans l'anonymat. Ces procédés sentent le boche à plein nez car, depuis longtemps, j'ai dénoncé la mauvaise foi teutonne. Si l'amitié seule guide M. de Vesme dans la ténacité qu'il met à défendre la thèse du bochman baron, il faut admirer...

Quoique au courant de ces faits, je n'y ai pas répondu...

Mlle Barklay continue de ne pas y répondre ; elle ne peut, en effet, répondre à des articles qui, comme nous le verrons un peu plus loin, sont imaginaires. Mais elle répond, d'ailleurs par de simples phrases d'ordre général, à Miss Scatcherd, une spirite anglaise estimée, qui a dernièrement publié dans la *Psychic Gazette* un petit article dans lequel elle proclame sa croyance à l'authenticité des phénomènes présentés par Mlle Eva C., son amie. Mais sa prose contient cette période inattendue :

Tout boche se doublant d'un espion, on peut se demander à cette heure si les si coûteuses installations électriques qui devaient faire se dérouler un cinématographe enregistreur des phénomènes de matérialisation, n'avaient pas une attribution occulte, en dehors du psychisme, ce cinéma n'ayant jamais rien enregistré.

Ce qu'il y a à retenir de ces passages des articles du Dr Prompt et de Mlle Barklay est en somme ceci : que je suis accusé d'avoir été soudoyé par l'or allemand afin d'écrire dans un journal italien des articles concernant les phénomènes de matérialisation qui se produisent en présence de Mlle Eva C.

Comme on verra plus loin, *les articles en questions n'existant pas*, l'accusation tombe d'elle-même; d'autre part elle est tellement extravagante, que plusieurs de mes meilleurs amis, ayant appris que je me demandais ce qu'il me convenait de faire en cette circonstance, m'engagèrent à ne point me préoccuper de ce qui pouvait avoir été publié dans cette feuille de chou, personne ne pouvant le prendre au sérieux.

Il en serait sans doute ainsi si on pouvait admettre chez tous les lecteurs d'un journal une certaine perspicacité. Mais le seul fait d'être des lecteurs assidus de certains journaux, quand on n'y est pas forcé par des raisons spéciales, ne prouve pas en faveur de l'esprit critique de certaines gens ; je suis donc autorisé à craindre qu'une forte majorité des personnes capables de s'adonner à la lecture du *Psychic Magazine* ne soit pas plus en condition de comprendre *a priori* l'absurdité des accusations lancées contre moi, qu'elles ne le sont de saisir les autres niaiseries qui fleurissent presque chaque page de la publication dont ils font leur nourriture bi-mensuelle. En outre, comme on sait bien que les calomniateurs d'hier sont bien décidés à poursuivre leur campagne de diffamation systématique, étant mûs par des raisons évidentes de boutique, je crois qu'il vaut mieux faire connaître au public, dès le début, avec qui il a affaire. Si je ne porte cette question que devant les lecteurs des *Annales des Scinces Psychiques* et les membres de la *Société Universelle d'Etudes Psychiques*, c'est parce que je sais bien qu'en ma personne on se propose de frapper les *Annales* et la S. U. E. P.

De quel côté sont les Allemands

Quelques mots, d'abord, au sujet de l'historique de l'affaire.

Dans un but polémique aisé à comprendre, le Dr Prompt tâche de présenter les expériences psychiques dont il s'agit comme une marchandise allemande, en disant : « C'est en Bavière que furent présentés les phénomènes d'Eva, etc. » La vérité est que, comme chacun sait, les expériences furent faites *en France*, chez Madame Alexandre-Bisson, et continuées durant des mois, des années, au milieu d'une foule d'expérimentateurs français, avant, durant, après l'intervention de l'unique expérimentateur allemand qui fut le Dr de Schrenck-Notzing, lequel n'assista qu'à un nombre relativement restreint de séances. Celles-ci duraient à Paris depuis quelques années, lorsque M. de Schrenck conduisit Eva C. à Munich, désirant faire constater par des savants

allemands les phénomènes en question. Mais le médium, transporté dans un milieu nouveau pour elle et probablement peu sympathique, ne donna pas en Bavière d'aussi bons résultats qu'à Paris. Après quelques séances, M[lle] Eva C. revint à Paris sans avoir convaincu à peu près personne durant sa courte pérégrination. Il en résulta ceci : qu'alors qu'à peu près tous les expérimentateurs français étaient et restèrent partisans d'Eva C., les expérimentateurs allemands furent ses adversaires. Quand les livres de M[me] Bisson et celui du D[r] de Schrenck parurent respectivement et simultanément en langue française et en langue allemande, il n'y avait pas un expérimentateur français qui fût contraire à Eva C., il n'y avait pas un expérimentateur allemand, en dehors de M. de Schrenck même, qui ne lui fût pas contraire. **Le bel exploit du Psychic Magazine a été celui de prendre parti pour les expérimentateurs allemands contre les expérimentateurs français.**

Maintenant, qui donc mit en branle cette campagne française en faveur des savants d'outre Rhin ? Il est aisé de répondre à cette question en se rapportant à ce que dit un témoin non suspect, puisqu'il est allemand lui-même : c'est M. de Schrenck. On n'a qu'à jeter un coup d'œil sur ce qu'il a écrit aux pages 146-147 de notre livraison de mai 1914, pour constater que **le Deus ex machina de la campagne de dénigration contre M[lle] Eva C. a bien été un riche Allemand habitant Paris, Mr. M**... C'est lui, cet Allemand, qui, après avoir ouvert le feu contre Eva C., a fourni le nerf de la guerre à ses adversaires, au moins en faisant surveiller le médium et M[me] Bisson par des détectives, en offrant 50.000 francs pour un pari, etc.

Nous ne parlons pas du rôle joué par le comte Haupt von Pappenheim — un officier des uhlans chassé de l'armée bavaroise par suite de graves incorrections, et dont M. Henri Durville s'est fait inopinément le paladin, en publiant ses lettres contre Eva C. et contre le D[r] Schrenck dans le *Journal du Magnétisme* de juin 1914, etc.

Mettons que cette querelle soit une « *querelle d'allemands* » : on voit combien sont mal venus ces messieurs du *Psychic Magazine* en soulevant, à ce propos, une indigne question de nationalité. Quant à moi, je la trouve absolument déplacée : et quand un savant met sincèrement au service de la recherche de la vérité son temps, son savoir, son argent, en sacrifiant même, s'il le faut, sa tranquillité et sa réputation scientifique, ce savant je le respecte et je l'admire, sans lui demander d'où il vient.

Quelques notes personnelles

Passons à mes articles dans la *Stampa* de Turin. Comment se fait-il, d'abord, que j'aie écrit dans ce journal étranger ?

Pour répondre à cette question et pour expliquer toute l'affaire, je me trouve, pour une fois, dans la nécessité fâcheuse de parler de moi-même. En faisant des personnalités, ces messieurs du *Psychic Magazine* me mettent dans la nécessité d'entretenir de ma modeste personne les lecteurs des *Annales* — ce dont je demande pardon d'avance à ces derniers. Devant les accusations qui ont été lancées contre moi, je dois à eux, ainsi qu'à mes collaborateurs, de montrer l'indignité de ces misérables attaques.

Je dirai donc que, si j'ai collaboré à un journal italien, la chose était toute naturelle, étant donné que je suis d'origine italienne. Je n'ai aucune raison pour le cacher. Je suis le fils du comte Charles de Vesme, Sénateur du Royaume d'Italie, historien éminent, qui à dix-neuf ans gagnait un concours ouvert par l'Académie française d'Inscriptions et Belles-Lettres pour un ouvrage sur *Les Tributs dans les Gaules durant les deux premières dynasties.*

Mais ma mère était française — tout ce qu'il y a de plus français : elle était la fille du marquis de Vaulserre, lieutenant-colonel dans l'armée française, chevalier de Malte au moment où l'île tomba entre les mains de Bonaparte. Par ma mère, je suis ainsi apparenté à un grand nombre de vieilles et notables familles françaises. Les premières paroles que j'entendis autour de mon berceau furent des paroles françaises ; il est à peine besoin de dire que je fus élevé dans l'amour le plus inconditionné pour la France, et quand je m'établis définitivement dans ce pays, je n'eus même pas besoin de me faire naturaliser français à proprement parler, ayant suffi que je *réclame*, conformément à la loi, la nationalité d'origine de ma mère.

Ma répugnance à parler de moi-même a toujours été telle, que si quelques-uns de mes intimes savent que je suis fils d'une Française, ils ignorent tous, ou à peu près tous, quelle était sa famille. Je cède, maintenant, à la nécessité dans laquelle je me trouve d'expliquer ma situation.

Mes prétendus articles dans la « Stampa »

En ces conditions, il est tout naturel que j'aie donné des articles sur toutes sortes de sujets à la

Stampa ainsi qu'à d'autres journaux italiens. En ces dernières années, je n'écrivis plus que des articles sur des sujets *psychiques*, parce que ceux-ci m'étaient tout spécialement demandés.

Quand Madame Juliette Bisson et M. le D[r] de Schrenck-Notzing publièrent leurs ouvrages sur les phénomènes de matérialisation de M[lle] Eva C., j'écrivis deux articles : l'un dans le *Matin* : ce fut celui qui fit connaître au grand public français cette affaire ; l'autre, *simultanément*, dans la *Stampa*. La polémique sur ces phénomènes n'étant pas encore commencée, je ne pouvais pas en parler. D'ailleurs, je m'abstins même de donner mon avis. Lorsque parut, avec un retard très considérable (1) notre numéro de mai 1914, complètement consacré à la question d'Eva C., et contenant, entre autres choses, l'article dans lequel je racontai ce que j'avais vu, pour ma part, au cours de quelques-unes de ces séances, je publiai le *jour même* dans la « *Stampa* » un article dans lequel je résumais l'état de la polémique et ce dont j'avais été le témoin oculaire. Ceci d'une façon absolument impartiale, sans attaquer ni Mr. M..., M. von Pappenheim, M[me] le D[r] von Kemmitz, etc., ni les français Durville-Barklay qui avaient pris leur parti. Il s'agissait, là encore, d'un simple article de vulgarisation, tel qu'on peut l'écrire pour un grand journal quotidien, et se terminant par ces mots :

« ... La lumière sera faite peut-être par les expériences patientes qui continuent autour d'Eva C. et d'autres sujets du même genre ».

Ceci se passait en plein temps de paix, alors que personne en France ne pouvait supposer qu'une guerre fût imminente.

Or, en dehors des articles absolument non polémiques dont je viens de parler, jamais je n'ai publié ni dans la « Stampa » ni dans un autre journal quelconque des articles concernant les phénomènes se produisant avec M[lle] Eva C. Jamais depuis le commencement de la guerre, je n'y ai même pas fait allusion dans mes écrits ; jamais la « Stampa » n'a publié sur ce sujet même une seule ligne d'un autre auteur quelconque.

Or, en quoi consiste, en somme, l'argumentation et l'accusation de l'organe de M. Durville ? Voici :

1° *Durant la guerre, alors que tous les autres journaux renonçaient à s'occuper des phénomènes psychiques, M. de Vesme continuait à écrire des articles sur les phénomènes d'Eva C., et la « Stampa » continuait à les insérer.*

On a vu que cela est complètement faux ; il ne s'agit d'ailleurs pas d'une question *d'appréciation*, mais d'une question de *faits*, que mes adversaires eux-mêmes devront reconnaître.

2° *Pourquoi M. de Vesme et la « Stampa » agissaient-ils ainsi ? Parce qu'ils étaient payés par les Allemands pour le faire.*

La publication des articles étant inexistante, l'insinuation du *Psychic Magazine* constitue une diffamation calomnieuse de nature à me porter le plus grand préjudice.

3° *M. de Vesme, par ses publications sur les phénomènes d'Eva C. durant la guerre, a rompu « l'Union sacrée » et a obligé ses adversaires à en faire autant.*

Faux comme tout le reste, toujours parce que, **depuis le commencement de la guerre, je n'ai rien publié sur Eva C., non seulement dans la « Stampa » ou ailleurs, mais même dans nos « Annales »**. Ma correction a été jusqu'à suspendre, sous différents prétextes, la publication du fascicule de juillet 1914, contenant quelques articles sur les phénomènes produits par Eva C., mais écrit, composé et tiré *avant la guerre* ; je ne me suis décidé à le faire paraître qu'en février 1916, c'est-à-dire après que les Revues de M. Durville eurent repris leurs attaques contre moi.

Je ferais tort à l'intelligence de mes lecteurs si je ne les jugeais pas capables de comprendre que la vraie et unique raison pour laquelle M. Durville a cru que le moment était venu de recommencer ses attaques, alors que mes imaginaires articles dans la *Stampa* ne l'avaient pas impressionné jusqu'ici, c'est que j'ai eu le grand tort de reprendre la publication interrompue des *Annales des Sciences Psychiques* et d'y insérer quelques articles plus remarquables que les balivernes dont sont généralement tissues ses publications.

Maintenant, il me faut ajouter que, si je n'ai pas publié dans la *Stampa*, depuis la guerre, des articles concernant M[lle] Eva C. et ses phénomènes, j'y ai publié quelques articles sur les prophéties et autres sujets psychiques concernant la guerre et pas autre chose que la guerre. On sait que, dès août 1914, j'avais raconté dans le journal de Turin, surtout « pour prendre date », la prédiction de Léon Sonrel, après me l'avoir vu refuser alors par sept des principaux journaux parisiens, dont le *Temps*, le *Matin*, l'*Echo de Paris*, etc. On admettra qu'elle ne devait pourtant pas être payée par l'or allemand. Si elle l'était, on peut

(1) Notre numéro de mai 1914 ne parut que le 12 juillet, dix jours *après* le numéro de juin, par suite de difficultés typographiques que nous avons rencontrées, surtout au sujet des gravures.

demander au Directeur du *Psychic Magazine* pourquoi il la reproduisit tout entière dans son journal.

Voici comment terminait mon article dans la *Stampa* sur les « prophéties de la guerre » (2 janvier 1915) :

En dehors de cette prédiction [celle de Léon Sonrel], je n'en connais qu'une seule qui soit incontestablement authentique ; et celle-là — le croirez-vous ? — a été faite par Guillaume II lui-même. Je vais la copier littéralement d'un vieux fascicule de *Minerva*, la revue romaine bien connue, où je l'ai trouvée il y a quelques années. La voici :

« Le célèbre peintre russe Verestchalin fit une série de quinze tableaux sur des sujets napoléoniens. L'empereur d'Allemagne, quand il visita l'atelier de l'artiste, s'arrêta longuement devant la fameuse *Retraite de Moscou*. — Avec cela — remarqua-t-il — il y aura encore des hommes qui rêveront de subjuguer tout le monde ; mais tous finiront de la même manière ».

Ce à quoi je ne puis qu'ajouter : « Ainsi soit-il » !

Telles étaient les choses que l'Allemagne payait de son or, qu'elle n'a pourtant pas à profusion, comme on sait.

Quelqu'un en France pourra même s'étonner que la *Stampa*, organe de M. Giolitti, ait inséré des articles d'une tendance aussi francophile que les miens. Mais cet étonnement ne tient qu'à une connaissance imparfaite des choses. Dès les premiers jours de la guerre, la *Stampa* s'était montrée favorable aux Alliés aussi bien dans ses articles que dans ses informations. Il me suffira de citer toute une série d'articles publiés en octobre 1914 par le député Joseph Bevione, rédacteur en chef du journal, prônant la nécessité pour l'Italie d'entrer dans la lutte à côté des Puissances de l'Entente ; d'autres articles signés *Simplicissimus*, constituant un violent et acerbe réquisitoire contre l'esprit teutonique, etc. Par contre un article ouvertement contraire à la France n'aurait pas été admis, surtout dans une ville aussi francophile que la capitale du Piémont. Aussi cette histoire à dormir debout, que reproduit le Dr Prompt, selon laquelle des ballots d'exemplaires de la *Stampa* auraient été trouvés par les garibaldiens partout où passaient les Boches, est d'une telle absurdité, qu'elle ne sera crue par personne ayant parcouru quelque numéro du journal en question. Ceci même en admettant qu'un journal écrit en italien pût être lu dans la France du Nord, en Allemagne, en Belgique.

La tactique de la Direction de la *Stampa* et des giolittiens en général était bien plus hypocritement habile. Tant qu'il ne s'agissait que de faire des phrases favorables à l'Entente, ils n'y voyaient pas de difficultés : au contraire, cela servait à couvrir leur jeu. Mais aussitôt qu'il s'agissait de passer de la parole à l'action, alors les journaux neutralistes lançaient des protestations sans fin, déclarant d'abord qu'il fallait laisser agir le Gouvernement, seul compétent pour prendre une décision ; ensuite, quand le Gouvernement se montrait enfin disposé à agir, ils protestaient en proclamant son incompétence. N'osant pas s'opposer à l'opinion de la très grande majorité de la nation, on se bornait à avoir recours à des moyens détournés, pour mettre des bâtons dans les roues aux interventionnistes.

Ceux-ci ne furent pas longtemps les dupes de ces traquenards. Ainsi, en mai 1915, le député Bevione, dont j'ai parlé plus haut, envoya au sénateur Frassati, Directeur de la *Stampa*, sa démission de Rédacteur en chef de ce journal : cet épisode eut un certain retentissement même dans la presse française.

Quant à moi, j'en avais fait autant dès les premiers jours de mars, par une longue lettre à M. Frassati, dans laquelle je protestais énergiquement comme l'hypocrite manière d'agir de son journal, avec lequel je déclarais ne vouloir plus rien avoir à faire. Irrité par mon langage franc et énergique, M. Frassati me répondit que tout était fini entre nous. Evidemment, les journaux n'eurent pas à s'occuper de cet incident, qui fit toutefois un certain bruit parmi les journalistes italiens. Tout mon entourage est au courant de ces faits. Plusieurs personnes m'adressèrent alors leurs félicitations. D'autres, au contraire, me remontrèrent que j'avais peut-être agi imprudemment, puisque, en ces temps difficiles, je perdais ce qui constituait pour moi une ressource non indifférente. Je répondis à ces personnes timorées qu'à un moment où tant d'autres hommes, ayant pourtant comme moi une famille à leur charge, sacrifient crânement leur vie sur l'autel de la patrie, moi, à qui l'âge et la santé ne permettent pas, *pour le moment*, d'en faire autant, je voulais au moins faire ce que je pouvais dans l'intérêt du pays. Sans doute, l'effort individuel ne peut pas, par lui seul, modifier le cours des événements; aussi bien dans la lutte des idées que sur le champ de bataille ; mais le triomphe d'une cause ne peut être que le résultat du faisceau de tous ces efforts individuels, de tous ces sacrifices obscurs. Aussi je ne me suis pas vanté de ce que

j'avais fait, mais je ne m'en suis pas non plus repenti.

A ce point de mon auto-plaidoirie qui, je l'ai dit, se transforme par la force même de la situation, en un réquisitoire, mes lecteurs se demanderont sans doute : « Mais en somme, pareille chose est-elle donc possible ? Peut-il se faire que ce M. Henri Durville, ce Dr Prompt, cette Mademoiselle Barklay se soient jetés dans un pareil guêpier sans s'arrêter un seul instant à s'assurer si les faits qu'ils avançaient avaient une ombre de réalité, si du moins les articles de la *Stampa* dont ils parlaient existaient sous une forme quelconque ? Est-ce possible que ce Dr Prompt se soit ainsi exposé à la légère à la situation comique de s'écrier fallacieusement : « L'indignation m'égare, je perds mon sang-froid ! » à la lecture d'articles qui n'existent pas ? Que Mlle Barklay se soit plainte amèrement qu'on n'ait pas publié son nom en ces mêmes articles — ce qui est, paraît-il, la chose qui lui tient le plus à cœur ? Que M. Henri Durville n'ait envisagé pas un seul instant les conséquences judiciaires et morales de l'aventure dans laquelle il se jetait tête basse?

Certes, à un certain point de vue, tout cela peut paraître inexplicable. Et pourtant, connaissant un peu ces gens et ce milieu, je parviens à me l'expliquer.

J'ignore bien qui est le « Dr Prompt » — évidemment un pseudonyme ; il me résulte uniquement que c'est un Italien, habitant Turin. Mais la nature décousue et incohérente de sa prose, mêlant l'histoire du roi Murat et la trahison de Ferdinand de Cobourg à la question des phénomènes d'Eva C., me fait supposer qu'il s'agit d'un vieux, trop vieux monsieur, nanti d'une certaine érudition classique mal digérée, et qui, tombé dans la boîte de la Rue St Merri, devait y voir sa naïve graphomanie exploitée par des gens peu scrupuleux. A quels potins venimeux ne doivent pas entraîner, dans ce milieu, le désir de vengeance d'une femme, le besoin que ressent un homme d'écraser un concurrent ? On se monte la tête sur des racontars de coulisses, et on finit par croire que c'est arrivé.

Tout s'explique, en somme, par le milieu où ces choses se passent et où, depuis trois ans, une femme, ancienne petite actrice, trône en souveraine. A Paris, dans les milieux cultivés, on sourit en entendant parler de la « Société Magnétique de France », qu'on sait pourtant avoir eu un passé honorable et mémorable, avant de tomber en quenouille. Mais son titre ronflant en impose encore à d'honnêtes gens de province ou de l'Amérique latine, parmi lesquels il y a même quelques médecins ne pouvant pas voir les choses de près. J'ai rappelé dans le numéro de mai des *Annales* un prospectus, que j'avais malheureusement égaré en ce moment, mais où je me souvenais avoir vu ces Messieurs de la Rue St Merri figurer au milieu des plus grandes personnalités scientifiques. J'ai depuis retrouvé cet invraisemblable document, qui est intitulé : *L'Avenir du Magnétisme et des Sciences Psychiques* et a été publié par la Maison Durville en octobre 1912. Voici le passage en question, auquel nous ne changeons pas une lettre:

> Parmi les savants qui ont dessiné le grand mouvement actuel, il faut citer en première ligne MM. Hector Durville, de Rochas, E. Boirac, Ch. Richet, Maxwell, Cam. Flammarion, Gaston et Henri Durville, en France; W. Crookes, Morselli, Schiaparelli, Imoda, Lodge, Carrington, Bagelly (*sic*), Feilding, Ochorowicz, Flournoy, Schrenck-Notzing, etc., etc., à l'étranger.

Le Dr Schrenck-Notzing, comme on peut voir était encore, de ce temps là, digne d'être « cité en première ligne parmi les savants qui ont déssiné le grand mouvement actuel » ; que dis-je ? digne de figurer à côté de MM. Gaston et Henri Durville. Il est vrai que le premier, Gaston, était alors un jeune homme de 23 ans environ, étudiant en Médecine; je suppose, d'ailleurs, qu'il ne doit pas être rendu responsable de ce prospectus exhilarant et qu'il ne doit pas se sentir trop fier, actuellement, de ce qui se passe à la Société Magnétique. Quant à Henri, il venait à peine d'entrer dans sa majorité et n'avait encore jamais publié une ligne, sauf un article destiné à exalter les facultés psychiques de Bénévole, le prestidigitateur qui, en ces jours mêmes, se fait applaudir au Nouveau Cirque, à Paris, avec le qualificatif de « Médium spirite »!

Comment pourraient se douter d'énormités semblables les honnêtes gens de province et d'Amérique, dont je viens de parler ?

Le Dr Prompt s'écrie avec indignation dans son article : « On ne mommait pas cette créature maudite et blasphématrice qui s'appelle Berthe Barklay ; on ne la nommait pas plus que Phèdre ne veut nommer Hippolyte ». Je comprends que le docte monsieur Prompt n'ait pas trouvé le nom de Mlle Barklay dans les articles que je n'ai pas écrits ; mais il n'a qu'à se rapporter aux dernières pages du fascicule de mai des *Annales* pour s'assurer que ce nom est tout de même tombé de ma plume à plusieurs reprises.

En effet, si je voulais du mal à la Société Magnétique, loin de taire le nom de Mlle Barklay, je la nommerais, au contraire, tous les jours. La

Société n'était plus, évidemment, depuis longtemps, telle qu'elle avait été du temps du baron du Potet et même plus tard ; mais elle était tout de même entourée d'un certain respect, d'une certain sympathie de la part de ceux qui s'occupent des sciences psychiques. Aussi, quand la Maison Durville s'avisa d'organiser des Congrès Psychiques, elle réunit autour d'elle toutes les Ecoles, tous les groupements psychiques.

Mademoiselle Berthe Barklay survint — et le résultat ne tarda guère à se montrer. Deux ans après, les spirites, ayant à leur tête M. Gabriel Delanne, s'écartaient des Durville : les psychistes entraient en lutte avec ceux-ci, ainsi que les quelques personnages remarquables qui avaient été l'honneur des Congrès, tels que M. Boirac, M. Marcel Mangin, M. de Fontenay, etc.; la plus grande partie des occultistes et magnétiseurs eux-mêmes, avec le Dr Encausse (*Papus*), font bande à part. De tous côtés des inimitiés, des procès, des mépris ; l'impossibilité de la réunion de ces Congrès, qui constituaient une réclame immense pour la Maison : l'éloignement des meilleurs éléments, de la meilleure clientèle, pour en arriver aux Docteurs Prompt ; l'éloignement des auteurs, ceux-ci n'étant pas encouragés à confier la publication de leurs ouvrages à une Maison à laquelle est venu à manquer, par sa faute, presque toute la publicité des Revues et groupements psychiques et spirites.

Ne sont, en somme, restés fidèles à M. Henri Durville et à sa charmante partenaire, en dehors de Monsieur M..., M. von Pappenheim et les autres du groupe bavarois, que les alchimistes anarchistes des *Nouveaux Horizons* (M. Jollivet Castelot et Cie), qui ont continué leur propagande contre l'armée et les armements jusqu'au moment où les Allemands eux-mêmes sont arrivés à Douai, pour les en déloger.

Honni de tout le monde, M. Henri Durville s'est néanmoins avisé, depuis peu, de se mettre au mieux avec le monde théosophique ; pour des buts industriels, il s'efforce de porter dans ce milieu hautement honorable, des élucubrations sur le *yoga*, qui prennent une singulière apparence à la lumière du scandale de sa vie publique et privée!

A ces beaux résultats vient maintenant s'ajouter l'infamie qui frappe les calomniateurs. On a pu voir que leur dent empoisonnée ne s'est pas exercée uniquement contre moi et le prof. Richet; Mlle Barklay en est arrivée à insinuer que les appareils électriques installés dans l'appartement de Madame J. Alexandre-Bisson pour enregistrer cinématographiquement les phénomènes de matérialisation étaient, en réalité, destinés à la télégraphie sans fils. On me dira qu'il s'agit là d'une accusation absurde, ne pouvant être prise au sérieux par personne — par Mlle Barklay moins que par d'autres. Il n'est pas moins vrai que cette vilaine femme a ainsi cherché à salir et compromettre une dame respectable et respectée, ayant consacré aux recherches psychiques un effort méritoire et constant, à la patrie son dévouement de dame de la Croix-Rouge et le sang de ses fils.

Eh bien ! l'escroc, le voleur — ainsi qu'il a été dit vingt fois — ne s'attachent qu'à quelques biens de leur victime, qui peut même ne pas en être sensiblement endommagée ; ils peuvent, parfois, avoir l'excuse de la nécessité, de la misère. Mais le diffamateur qui, à cœur léger, mû par la basse haine contre un concurrent, s'efforce de le frapper dans sa considération, dans son honneur d'homme et de citoyen, en inventant de toutes pièces des faits, en négligeant insidieusement de s'assurer du bien fondé de racontars pourtant bien faciles à contrôler — le diffamateur de cette classe est un criminel auquel on doit être honteux de tendre la main. Et lorsque ces calomnies sont exercées contre une dame telle que Madame Juliette Bisson, le criminel est encore plus hideusement répugnant et méprisable.

Tels sont les brillants états de service de cette femme, que le naïf Dr Prompt a appelée une Phèdre et que j'ai, moi, dénommée une nouvelle Hélène « catastrophique ». Aussi, puisque nous sommes dans l'Antiquité classique, qu'il me soit permis de demander s'il n'y aura personne pour essayer de nettoyer l'écurie d'Augias de la Rue St-Merri, pour la faire renaître à son honorabilité, renvoyant cette cabotine aux planches, si ce n'est pas trop tard.

J'aurai, pour ma part, contribué à rendre à la Société Magnétique ce grand service.

Il ne me reste qu'à m'excuser une fois encore auprès des lecteurs des *Annales* pour avoir dû, pour la première fois depuis que la Revue existe, les entretenir de questions personnelles. J'espère que ce sera la dernière fois, bien que je n'aie pas dit tout ce que j'avais à dire. Mais si je suis l'objet de nouvelles attaques calomnieuses, on aura l'occasion de constater encore que je suis un de ces animaux fort méchants qui, quand on les attaque, se défendent. Et je ne sache pas qu'on se soit jamais frotté contre moi sans se piquer.

C. de Vesme

MALÉDICTIONS ET PRÉSAGES

qui précédèrent la grande guerre actuelle [1]

Parmi les histoires sinistrement surnaturelles qui courent à propos de la guerre actuelle, les plus lugubres sont réservées, comme on le comprend, à l'empereur d'Autriche-Hongrie, malgré le nimbe de pitié dont sa vieillesse et son malheur ont couronné son front. J'en ai recueillies plusieurs, et je dois reconnaître que, pour la plupart, elles datent des premières années du règne de François-Joseph et ne sont point, par conséquent, un effet de prévisions désormais aisées, mais le résultat de haines anciennes et de non moins anciennes invocations à la justice.

Presque toujours, il s'agit d'épouvantables mamalédictions. La plus répandue parmi nous est celle qui concerne les « martyrs de Belfiore ». On se rappellera qu'après un court et obscur procès, le tribunal militaire autrichien condamna à mort plusieurs d'entre les jeunes gens lombardo-vénitiens qui y étaient impliqués et qui, presque tous, appartenaient à des familles très distinguées. La condamnation provoqua dans toute l'Italie la plus douloureuse stupeur. Un grand nombre de dames de l'aristocratie mantouane se réunirent, ayant à leur tête la comtesse Arrivabene, et décidèrent de se rendre à Vienne pour obtenir grâce.

Rendues à la capitale de l'Empire, elles sollicitèrent une audience de l'Impératrice Elisabeth. Alors, les moyens rapides de communication dont nous disposons de nos jours n'existaient pas ; on comprendra quelle devait être l'anxiété des dames de Mantoue, sachant que le salut ou la mort de leurs jeunes compatriotes devaient être décidés à bref délai. Mais durant six jours, elles espérèrent en vain une réponse de l'Impératrice : l'audience tant désirée n'eut lieu que le sixième jour. La comtesse Arrivabene, ployant le genou devant la souveraine, parla au nom des mères italiennes, implorant la grâce de ces jeunes hommes qui n'avaient commis d'autre crime que celui de vouloir être libres. C'était la majesté du droit maternel devant la majesté du droit divin. L'impératrice souriait tristement et, lorsque la comtesse se tut, elle murmura :

— Madame, les personnes pour lesquelles vous invoquez la pitié sont déjà mortes.

A ces mots, la comtesse bondit sur ses pieds, et, d'une voix tragiquement ferme, s'écria :

— Majesté ! au nom de toutes les mères italiennes, maudite soit la maison de Habsbourg !

Autre histoire. La répression de la révolte hongroise, en 1849, ne s'effectua pas sans que de très graves atrocités fussent commises par le gouvernement de Vienne. La comtesse Karoli, ayant demandé grâce pour son fils condamné à mort, reçut un refus bref et définitif. Alors, s'adressant à l'Empereur, elle lui dit :

— Sire, que le Ciel et l'Enfer détruisent votre félicité ! Puisse votre famille être exterminée ! Puisse votre Majesté même être frappée dans la personne de tous ceux qu'elle aime !

Histoires ou légendes ? Je ne le sais pas, et il importe peu de le savoir, car il est certain que malédictions et imprécations semblables pleuvent sur la tête de François-Joseph en italien, en magyar, en serbe, en roumain, en tchèque, et aussi en allemand — en somme dans tous les idiomes variés de son hétéroclite empire. Une de plus ou de moins importe peu. Ce qu'on voudrait au contraire connaître, c'est si vraiment quelque influence peut être exercée par ces malédictions ou bénédictions auxquelles le superstitieux esprit humain a toujours attribué une si impressionnante influence, désormais consacrée par toute une littérature, toujours prête à saisir les éléments dramatiques partout où elle peut les trouver — et par d'innombrables faits, plus ou moins « historiques » comme ces « Jugements de Dieu » auxquels fut attribué la mort d'Alexandre le Grand, de Vitellius et Valens, empereurs romains, du roi Philippe le Bel, du Pape Clément V, de Ferdinand VI d'Espagne, etc.

Bien entendu, nous ne voulons pas ici parler de l'effet micidial que, par suggestion, peuvent exercer les malédictions sur certains esprits faibles et sur

---

(1) Traduit de la *Stampa* du 28 février 1915. Cet article est écrit comme on peut écrire pour un journal quotidien, c'est-à dire pour un public non spécialisé dans les études psychiques. Aussi je n'aurais pas songé à le reproduire ici, si je n'avais voulu donner aux lecteurs des *Annales* une idée de mes articles à la *Stampa*, même au point de vue politique. Je me permets d'attirer l'attention des lecteurs surtout sur le passage imprimé en caractère italique.

C. de V

certains corps déjà épuisés, comme une bénédiction peut encourager et fortifier un croyant, dans les luttes, que , sans elle, il n'affronterait qu'avec défiance et frayeur. C'est à ces cas qu'il faut indubitablement attribuer en partie la croyance, si générale autrefois, dans les effets de la bénédiction, de la malédiction, de la prière ; de même qu'on peut l'attribuer à des coïncidences singulières. Mais quant à dire avec certitude s'il peut exister aussi des effets de caractère surnaturel, ceci est manifestement impossible, car répondre à une telle question équivaudrait à répondre, en même temps, à l'énigme même de l'Univers, qui se présente plus que jamais comme un sphinx devant l'intelligence humaine. Tout ce qu'on peut dire, c'est que peu d'entre nous, aujourd'hui, seraient disposés à admettre facilement le bien-fondé de telles croyances.

La même chose peut être dite des *présages* qui furent cités en bon nombre à propos de la guerre présente. L'épée de la statue représentant l'Allemagne, dans la ville de Artern, en Saxe, qui, voici trois ans, durant la cérémonie de l'anniversaire de Sedan se détacha de la main marmoréenne qui la tenait, tombant bruyamment au sol, suivie un instant plus tard de l'épée empoignée par la statue de Bismarck, dans le même monument. Peu après, la ruine d'une colossale statue de l'Allemagne, dominant Constance, et, par suite du même tremblement de terre, l'écroulement des solides tours du château de Hohenzollern, berceau de la Maison impériale allemande. En Belgique, la chute, advenue le 22 juillet 1914, de la *Rolande*, la fameuse cloche de la tour de Gand, symbolisant depuis plusieurs siècles l'esprit de la liberté flamande, et qui fut interprêtée par le peuple de ce pays avec la même inquiétude que le petit peuple de Naples accueille le retard dans l'ébullition du sang de St-Janvier.

C'est ainsi qu'on parla de la couronne de Cracovie. Lorsque les Prussiens s'emparèrent de cette ville, en 1794, le Royaume de Pologne cessa d'exister. Le Roi de Prusse désirait posséder les insignes de la souveraineté polonaise, consistant particulièrement dans le traditionnel diadème de ses Rois ; mais celui-ci avait mystérieusement disparu. Un ouragan éclata sur Cracovie en janvier 1914, et un grand orme qui s'érigeait dans un champ, près de la ville, fut déraciné et mis en pièces. Sa chute mit à découvert un trésor secret, enfoui parmi ses racines ; il comprenait surtout la couronne polonaise, disparue depuis si longtemps. Elle était demeurée en cet endroit 120 années — et sa résurrection fut naturellement accueillie comme un bon présage de la renaissance du Royaume de Pologne.

— Etranges coïncidences, et voilà tout ! — direz-vous. Et je le crois de même. Je me suis même offert le plaisir de recueillir toute une collection de cas similaires, et réellement extraordinaires. Je pourrais vous citer l'histoire d'André Maxwell, marchand de Glascow, qui perdit un anneau matrimonial auquel il tenait infiniment, et le retrouva, l'année suivante, dans l'intérieur d'une pomme de terre. Je pourrais vous raconter comment un chaudronnier anglais, se trouvant en Espagne, jeta à la mer un morceau de bois sur lequel il avait gravé son nom et la date, ainsi : « *Lachlau Campbell, Bilbao, 23 mars 1892* ». Le bois fut recueilli par la sœur de Campbell sur le rivage de la mer, dans la petite île de Capne, dans les Hébrides, en Polynésie! Ces cas, et beaucoup d'autres analogues, que je connais, sont tous indubitablement authentiques...

Mais revenons à nos moutons. On comprend quelles superstitieuses conjectures et légendes ait pu motiver une malechance aussi implacablement persévérante que celle dont fut poursuivi François-Joseph dans ses guerres successives, mais encore plus dans sa famille : son frère Maximilien fusillé; la femme de ce dernier, Charlotte, saisie de folie : l'impératrice Elisabeth assassinée, son fils Rodolphe suicidé, l'archiduc héritier François-Ferdinand et l'archiduchesse sa femme victimes de l'attentat de Serajevo ; et maintenant... maintenant, ce que l'on peut prévoir.

Sans doute, on peut et on doit en tout cela faire la part du hasard, de la fatalité.

Mais qu'est-ce, pour l'homme moderne éclairé, que la fatalité ? qu'est-ce que le hasard ? tout ce qui advient dérive de quelque antécédent. Or, il peut arriver à un grand capitaine, pour des circonstances imprévisibles, de perdre une bataille ; le plus habile financier manquera de temps en temps une affaire. Mais lorsque les désastres se succèdent pour un homme, pour un Etat, d'une manière incessante, alors les raisons doivent en être plus radicales, plus profondes. Il y a des situations si malheureuses, que la ruine devient, tôt ou tard, inévitable.

L'habileté de l'homme d'Etat, du diplomate, consiste à comprendre ces situations, et, au lieu de mépriser comme des doctrinaires et des visionnaires ceux qui, simplement, ont la vue plus longue, à tâcher d'aiguiser comme il faut le regard pour voir au loin dans l'avenir. *Et quand un gouvernement ne trouve rien de mieux à faire que de se lier à un Etat hybride et décadent*

comme l'Autriche-Hongrie, à un moribond que surplombent déjà les vautours et autour duquel les corbeaux croassent, comme la Turquie, ce gouvernement pourra être à la tête du premier peuple et de la première armée du monde ! il n'aura pas moins trahi, par son incapacité, les intérêts qui lui étaient confiés.

Nous connaissons tous la ridicule et irrespectueuse légende selon laquelle le pape Pie IX aurait été un *jettatore*. Il le fut, certainement, en ce sens, qu'il représentait un ordre de choses qui désormais devait fatalement tomber, et les nations, les dynasties, les familles, les personnes qui trouvèrent bon de l'appuyer devaient être enveloppées dans la ruine temporelle de cet ordre de choses qui passait depuis plus de cinquante ans de défaite en défaite.

En face de semblables situations, même les efforts que l'on fait pour aboutir au salut semblent concorder à précipiter la chute. Après la perte de l'hégémonie germanique, de la Lombardie, de la Vénétie, François-Joseph prend sa revanche sur la Bosnie-Herzégovine. Eh bien ! ce fut la raison première de son conflit avec la Serbie, et de sa désastreuse guerre actuelle. L'empire ottoman veut se régénérer, sous les auspices des Jeunes Turcs : or, ce sont ces derniers qui ont poussé leur pays à l'aventureuse entreprise d'aujourd'hui; les Enver, qui, ailleurs, eussent été des Garibaldi, sont ici les instruments de cette débâcle qu'ils voulaient, par leur œuvre hardie, conjurer.

Ces situations désespérées, surgissant de nécessités historiques, sont les véritables *malédictions* des souverains et des Etats ; leur examen, exécuté avec un esprit aigu et libre de préoccupations de parti, permet seul de découvrir les *présages* réels des calamités imminentes.

C. de VESME

Société Universelle d'Etudes Psychiques

Pourrait-on utiliser pour la guerre les phénomènes parapsychiques ?

M. L. BARDONNET a fait sur ce sujet d'actualité une conférence à l'Hôtel des Sociétés Savantes, le Dimanche 6 février.

Le conférencier est auteur d'un ouvrage : *L'Univers Organisme*, dont M. Emile Boirac a parlé assez favorablement dans la *Revue de Philosophie* de M. Th. Ribot. Il pense qne les théories philosophiques et scientifiques qu'il a développées dans son livre peuvent contribuer puissamment à l'explication et à la systémation des phénomènes parapsychiques, ou métapsychiques, de telle façon que les facultés de « vision à distance » présentées par quelques sujets pourraient probablement être employées pour découvrir l'emplacement des troupes, des fortifications, des batteries ennemies, etc. Il demande que des expériences soient faites au plus tôt dans ce sens.

L'auditoire, très nombreux, s'intéressa à la conférence de M. Bardonet, aussi bien à cause de l'originalité de ses aperçus que par l'élocution facile et limpide avec laquelle ses pensées furent exposées.

M. de VESME fit observer que tous les psychistes devaient nécessairement accueillir les théories et les projets de M. Bardonnet avec un scepticisme assez justifié par ce qu'ils connaissent de l'imperfection et de l'inconstance des facultés des « clairvoyants ». Il exprima toutefois l'avis que la proposition du conférencier ne devait pas être écartée *a priori*, ce qui lui paraissait anti-scientifique.

M. le colonel FRATER proposa la nomination d'une Commission chargée d'entreprendre les expériences réclamées par M. Bardonnet.

On décida que la Commission serait constituée par le Comité de Direction de la Société.

Le Comité se réunit, en effet, quelques jours plus tard. Tout en reconnaissant que ce que l'on connaît de la clairvoyance ne permet guère d'envisager avec beaucoup de confiance la réussite de ces expériences, il décida de les entreprendre, en faisant appel aux sujets et opérateurs de bonne volonté. En effet, la Société n'ayant ni la volonté ni la possibilité de faire des expériences sur des buts militaires, ceux-ci ne devront être visés que plus tard, par d'autres groupes autorisés, dans le cas où les premières expériences faites par la Société aboutiraient à un résultat favorable. Or ces premières expériences devront se borner à constater si, par les systèmes indiqués par M. Bardonnet, des sujets sont à même de décrire avec une fréquence et une uniformité suffisante, des localités et

des scènes lointaines. Cela servira du moins à l'étude des phénomènes de « vision supernormale à distance ».

Les expériences ont déjà commencé avec divers sujets, dont Madame Camille Hoffmann, la somnambule bien connue qui a servi aux études des savants de « l'Ecole de Nancy » et dont on a beaucoup parlé au moment de l'affaire Cadiou, quand elle fit retrouver le corps de l'assassiné. Chassée de Nancy par les obus allemands, elle est venue se réfugier à Paris, rue du Mont-Dore, 4.

Les personnes qui auraient des communications à faire au sujet de ces expériences sont priées de s'adresser au Secrétariat de la Société.

Membres Souscripteurs

Pour 1914-15

79. M. le Dr. Octavio Valobra (Rio-de-Janeiro) .... 8 fr.

Total .... 639 fr.

Pour 1916

Première liste

1. M. Cros, Professeur, (Castelsarrasin) ..... 13 fr.
2. Mme Noguès (Castelsarrasin) .... 13 »
3. M. Henri Orion (Paris) .... 8 »
4. M. Victor Gruet (Marseille) .... 8 »
5. Mme Bourgin (Paris) .... 8 »
6. M. Jaillard (Saint-Mandé) .... 8 »
7. Mme Mudry-Menos (Paris) .... 8 »
8. Mme V. Schloemer (Paris .... 8 »
9. Mme L. C. Monnier (Paris) .... 8 »
10. Mme H. de Rufz (Paris) .... 8 »
11. Mme la Marquise de Boisé de Courcenay (Paris) .... 8 »
12. M. le Dr Georges Chanteaud (Paris) .... 8 »
13. M. Frank H. Mason, ancien consul (Paris). 8 »
14. Mme Eugéne-Simon (Paris) .... 8 »
15. M. le Dr Jean Charles-Roux (Paris) .... 8 »
16. Mme Maurice Bunau-Varilla (Paris) .... 8 »
17. Mme A. Guillou (Nice) .... 8 »
18. M. le Dr Chaumel (Chantilly) .... 8 »
19. Mlle Adeline Dudlay (Paris) .... 8 »
20. M. Louis Lemerle, ingénieur (Vincennes). 8 »
21. M. le comte Arnaud de Gramont, de l'Institut (Paris) .... 8 »
22. M. le Dr Henri Bourbon (Paris) .... 8 »
23. M. le général Emile Calmette, Inspecteur de Santé (Alger) .... 8 »
24. M. Taton, Ingénieur (Paris) .... 8 »
25. M. Mira, pharmacien (Boukanéfis) .... 8 »
26. M. l'abbé Paul Naudet (Paris) .... 8 »
27. Mme Alfred Le Tellier (Paris) .... 8 »
28. Mme H.-M. (Paris) .... 8 »
29. M. René Périer (Paris) .... 8 »
30. Mme Pierre-Girod (Paris) .... 8 »
31. Mme Alexandre-Bisson (Paris) .... 8 »
32. M. Vidal (Paris) .... 8 »
33. M. L. Bardonnet, pharmacien (Paris) .... 8 »
34. M. Gindre (Paris) .... 8 »
35. M. Léon Chevreuil (Paris) .... 8 »
36. M. Arthur Capel (Paris) .... 8 »
37. M. C. J. H. Hamilton, Vice-consul britannique .... 8 »
38. M. P. Frencezon (Bourg-St-Andéol) .... 8 »
39. Mme Fauconnet (Paris) .... 8 »
40. M. A. Dubreton (Paris) .... 8 »
41. M. Edmond Duchatel (Montmorency) .... 8 »
42. M. Louis Baclé, ingénieur, (Paris) .... 8 »
43. M. Paul Bergeot (Paris) .... 8 »

Total .... 354 frs.

Nous nous permettons de faire appel à nos sociétaires et à nos abonnés pour qu'ils s'efforcent de soutenir la Société Universelle d'Etudes Psychiques, dans les circonstances si difficiles qu'elle traverse par suite des hostilités, durant lesquelles, cependant, son œuvre pourrait être plus utile et bienfaisante que jamais.

AVIS AUX LECTEURS

Nous avons recueilli un assez grand nombre de faits supernormaux concernant la guerre : cas de télépathie, prédiction, apparitions, etc. Nous en avons publié quelques-uns dans les derniers fascicules de nos « Annales » et nous continuerons à en publier dans les numéros suivants. Nos lecteurs sont vivement priés de nous communiquer ceux dont ils ont connaissance.

Nous prions nos abonnés de nous excuser pour les retards que subissent présentement les livraisons de notre Revue par suite des circonstances anormales que nous traversons.

Le Rédacteur en chef-Gérant : C. de Vesme. — Imp. Nouvelle, G. Clouzot, 85, rue Chabaudy, Niort.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

26e Année | Mars 1916 | No 3

EXPÉRIENCES AVEC L'« OUI-JA »,

les médiums opérant les yeux bandés

La Société Américaine pour les Recherches Psychiques a publié, au mois de septembre 1914, un intéressant récit de Sir W. F. Barrett, membre de la Société Royale, au sujet de quelques expériences avec le ouija (1) qui eurent lieu en Irlande en 1912. Les trois opérateurs, Madame S., le Rév. S. H. et leur ami Monsieur L., sont connus de Sir W. F. Barrett, qu'ils ont consulté au sujet de leurs expériences. Les détails ont été soigneusement notés par un assistant.

Quelques messages remarquables ayant été reçus, qui cependant n'étaient pas d'un caractère probant, on conçut l'idée de bander les yeux des opérateurs. Après quoi, l'indicateur du ouija se déplaça encore plus vite qu'auparavant, répondant avec intelligence aux questions posées.

Sir W. F. Barrett écrit : « La première fois que je me trouvai présent, j'examinai la manière de bander les yeux et je la trouvai tout-à-fait efficace.

«... C'était le 19 octobre 1912, quelques jours après le commencement de la guerre dans les Balkans, mais avant que les Bulgares eussent remporté une victoire. Le message, rapidement épelé, fut remarquable ».

Ensuite il explique qu'il s'attendait à recevoir le nom d'un ami personnel qui avait déjà contrôlé le ouija, mais, qu'au contraire, le nom épelé à cette occasion fut celui de « Isaac, David, Salomon ». Après quoi, fut épelé ce qui suit :

« Sang, sang, partout dans l'Est. Une grande nation va tomber et une petite nation va s'élever. Une grande religion sera en danger. Sang partout. Des nouvelles qui surprendront le monde civilisé seront connues avant une semaine ».

En effet la première victoire des Bulgares à Kirk Kilissé fut annoncée avant que sept jours fussent écoulés : une grande nation tomba et une petite nation s'agrandit.

Sir W. Barrett demanda la permission de retourner le ouija, de façon que les opérateurs ne pussent pas savoir la position des lettres de l'alphabet. Aussitôt on obtint la réponse : « Cela ne fait aucune différence. » Les opérateurs, avec les yeux bandés, y consentirent, et lorsque ce fut fait, les messages recommencèrent.

Le ouija indiqua que Sir W. F. Barrett devait prendre la place d'un des opérateurs ; il se fit bander les yeux et s'assit devant le ouija. Aussitôt, ayant mis ses doigts sur la planchette (avec les deux autres opérateurs) il fut surpris de remarquer la rapidité et la vigueur avec lesquelles l'indicateur se déplaça ; il lui semblait incroyable qu'un message intelligible fût donné avec une telle vélocité. Cependant un message assez long fut épelé. L'expérimentateur qui examinait le ouija l'enregistra, mais les opérateurs n'y comprirent rien jusqu'à ce qu'il fût achevé.

Voici le message :

« Le même groupe doit toujours travailler ensemble pour obtenir des messages importants, parce qu'il est très fatigant de travailler si les mêmes trois personnes n'y sont pas ».

Sir W. F. Barrett suggère encore une autre précaution ; il procure des écrans épais recouverts de

(1) Nos lecteurs savent que l'*oui-ja* consiste en une planche sur laquelle sont imprimées les lettres de l'alphabet, les chiffres de 0 à 9, les deux mots *oui* et *non* et quelques signes de ponctuation ; le médium place sa main sur une planchette à roulettes, dont l'indicateur, par suite des mouvements automatiques de la main, se porte successivement sur les divers signes et peut former ainsi des mots et des phrases. — Nous avons tenté à plusieurs reprises et avec des sujets différents d'obtenir les mêmes résultats alors que les opérateurs avaient les yeux fermés ou bandés, mais sans y réussir. C'est ce qui rend intéressantes les expériences signalées par le savant anglais. — *N. de la R.*

satin noir, attachés de manière à aveugler complètement les opérateurs.

C'était une sorte de masque adhérant au visage et dans lequel une ouverture pour le nez avait été pratiquée ; à ce propos Sir W. Barrett dit :

« J'ai soigneusement essayé ces écrans pour les yeux, employés dans ces expériences de ouija.

«... En outre les opérateurs ont tous signé une attestation selon laquelle ils ne pouvaient pas voir et *ne voyaient* pas l'alphabet. Leur bonne foi est indiscutable... Aussi, suis-je moi-même absolument convaincu, après un examen soigneux, que les opérateurs ne pouvaient pas exercer leur vision normale, consciemment ou inconsciemment, au cours des expériences ici rapportées. »

Ce n'est pas tout. On découpa les différentes lettres de l'alphabet et on les disposa sur la table *dans un désordre complet* ; on les couvrit ensuite d'une planche en verre. Ce travail fut exécuté derrière un tapis de table, de sorte que, même s'il avait été possible aux opérateurs d'employer leurs yeux, ils n'auraient pas pu suivre l'opération.

On observa, alors, un incident curieux. Les opérateurs étaient assis devant la planche de verre, leurs mains sur le ouija ; la planchette commença à voyager d'une lettre à l'autre, comme pour examiner chacune d'elles, en traçant correctement leurs contours, « exactement comme aurait pu le faire un animal vivant qui eût flairé chaque lettre (*Smelling out each letter*). » C'est seulement lorsque cette inspection fut terminée, que fut complété un message, interrompu par cet arrangement.

Ce message était très curieux. Il provient soi-disant d'un homme qui s'appelait Peter Rooney. Il expliqua que sa vie avait été misérable, qu'il en avait passé la plus grande partie en prison et qu'enfin, quinze jours auparavant, il s'était suicidé en se jetant à bas d'un tramway à Boston (Etats-Unis).

Sir W. F. Barrett écrivit tout de suite à Boston pour avoir des renseignements et il apprit que réellement un homme appelé Peter Rooney était tombé d'un tramway à Boston en 1910 (deux ans avant les expériences), mais qu'il ne s'était pas tué, et vivait encore. Rien n'indiquait qu'il eût voulu se suicider ; et il n'avait jamais été en prison, d'après le registre des prisons.

Cet étrange mélange de vérité et d'erreur est difficile à résoudre.

Sir W. F. Barrett conclut que ce n'est que par hasard qu'il y a un Peter Rooney à Boston, lequel est réellement tombé d'un tramway. Il dit : « Donc l'histoire donnée par le soi-disant Peter Rooney est complètement fausse ; en tout cas elle ne se rapporte pas à Boston ; plus tard le communiquant l'avoua d'ailleurs. »

Mais je ne puis pas me convaincre que cette coïncidence si remarquable s'explique seulement par le hasard.

N'est-il pas possible que les opérateurs aient participé aux rêves du vrai « Peter Rooney » ou que quelque intelligence en rapport avec lui ait transmis, peut-être sans le vouloir, des idées qu'avait suggérées l'accident qui lui était arrivé ?

Il faut indiquer quelques autres expériences, qui sont également remarquables et intéressantes. Sir W. F. Barrett écrivit sur un morceau de papier quelques chiffres et demanda que l'intelligence qui opérait sur l'ouija les lui indiquât. Le morceau de papier fut mis sous la plaque de verre, l'écriture *au-dessous* du papier. L'indicateur épela, « — 9 *for four pence* ; » ce qui n'était pas le chiffre choisi. Mais on découvrit plus tard que ces mots étaient imprimés (en petit) *sur le dessus* de la feuille; personne ne les avait remarqués avant d'insérer sous la plaque de verre le morceau de papier. Sir W. F. Barrett ajoute :

« Ce qui indique que l'écriture, que les assistants n'avaient pas vue mais auraient pu voir, pouvait être lue, mais que l'indicateur ne pouvait pas déchiffrer ce que les yeux humains ne pouvaient pas voir ».

Cette conclusion ne me semble pas décisive, l'explication dans ce cas pouvant être que l'intelligence qui dirigeait le ouija s'est trompée. Sir W. F. Barrett a demandé un chiffre sans savoir qu'il y avait des chiffres des deux côtés du papier. L'intelligence (quelle qu'elle soit) en choisit un : celui de dessus. Ce serait une erreur bien naturelle.

Une autre fois Sir W. F. Barrett se borna à *penser* à un chiffre ; on lui dit de tenir la main de M. L., l'un des opérateurs. Tout de suite le chiffre fut correctement indiqué, bien qu'il ne fût pas connu de M. L. lui-même.

Dans une expérience à laquelle Sir W. F. Barrett n'assistait pas, des noms de personnes décédées furent donnés. L'un de ces noms était très rare : le nom d'une dame qui dit être morte entre vendredi et dimanche et prétendait avoir perdu conscience avant de mourir ; aussi disait-elle avoir beaucoup souffert. Elle indiqua l'endroit qu'elle habitait (à Londres). Un ami de Sir W. F. Barrett demeurait à cet endroit, et, aidé par lui, Sir William put communiquer avec le père de cette dame. Il répondit que « le message donné par le ouija correspondait

complètement aux faits. La dame avait perdu conscience pendant quelques jours avant de mourir ; elle avait beaucoup souffert ». Les trois opérateurs ne connaissaient ni la mort, ni même les noms de cette dame. Sir W. F. Barrett donne encore quelques détails, en discutant ce cas.

L'article mérite l'attention à plus d'un point de vue. C'est un bon exemple des précautions que doit prendre un homme de science quand il étudie le psychisme et les expériences supernormales. C'est tout à fait admirable à cet égard. Aussi ces expériences ont beaucoup d'intérêt, d'autant plus que les opérateurs et les assistants sont des personnes dignes de confiance et dont la bonne foi n'est pas douteuse.

H. A. Dallas

Mollie Fancher est morte.

Un cas des plus extraordinaires de personnalités multiples et alternantes, accompagnées de clairvoyance

Les journaux américains ont dernièrement annoncé la mort de Mollie Fancher. Ce nom auquel restera attaché le souvenir d'un des cas les plus intéressants de dédoublement de la personnalité humaine qui se soient jamais offerts à l'étude du psychologue et du philosophe, a occupé une place considérable dans les journaux, les revues, les ouvrages d'il y a une trentaine d'années, mais il ne dit plus grand' chose à la génération actuelle ; même l'ouvrage, relativement récent, que lui consacra, vers 1895, le juge A. H. Dailey, de New-York, est presque complétement oublié en Europe.

Cet ouvrage était intitulé : *Mollie Fancher : Who am I? An Enigma* (Qui suis-je? Une Enigme).

L'énigme consiste dans les remarquables phénomènes dont fut suivi l'accident qui transforma l'heureuse jeune fille de 16 ans en une invalide, sans espoir de guérison, il y a cinquante ans déjà. Différentes personnalités se succédaient l'une à l'autre en elle, séparées chacune par une période inévitable de spasmes et de convulsions, et chacune prétendait être Mollie Fancher. Chacune était identifiée par certaines portions de la vie précédente de Miss Fancher, et ignorait complètement les autres évènements de sa vie.

Il y avait cinq personnalités de cette sorte dans la vie quotidienne de la patiente, en outre d'une qui dura neuf ans, et puis disparut mystérieusement.

Ces personnalités ont reçu un nom pour faciliter leur identification ; elles s'appelaient respectivement Sunbeam, Idol, Rosebud, Pearl et Ruby (1). Sunbeam représentait la personnalité ordinaire, connue par les visiteurs et les amis comme étant celle de Mollie Fancher ; mais il est difficile de dire si elle constituait la continuation de la vie de l'heureuse écolière de 16 ans : elle était, en tout cas, distincte de la personnalité qui domina dans les neuf ans qui suivirent l'accident, puisque ni Sunbeam, ni aucune autre des « Mollies » d'aujourd'hui ne s'est manifestée durant ces premières années. Sunbeam (comme les amis de Mollie Fancher appelaient cette dernière) paraissait connaître les détails de la vie entière de Mollie, sauf les neuf années mémorables qui constituent une lacune pour toutes les personalités également. A vrai dire, Sunbeam insistait pour affirmer que Mollie Fancher était morte ; toutefois elle jouait le rôle de la seule Mollie Fancher connue par le monde depuis une cinquantaine d'années.

Mais il arrivait une heure — c'était généralement chaque nuit — où Sunbeam, fatiguée, se retirait dans une subconscience reculée ; sa disparition étant accompagnée d'un spasme. Ces spasmes méritent d'être étudiés par les personnes qui s'occupent de ces manifestations anormales ; ils semblaient désarticuler les membres depuis le fémur jusqu'à la cheville ; il paraît que même les petits os du pied étaient ainsi comme dessoudés. Les médecins disent que les membres étaient restés durant plusieurs années

(1) Rayon de soleil, Idole, Bouton de Rose, Perle, Rubis.

en proie à une triple contorsion. La pauvre malade eut d'ailleurs à souffrir à plusieurs reprises de nouvelles rechutes par suite de convulsions durant lesquelles elle tombait de son lit, malgré la surveillance incessante de ses aimables infirmières.

Quand le spasme quotidien se terminait, Mollie ne gardait plus aucun souvenir des paroles et des actes de Sunbeam. C'était d'abord la petite Rosebud qui apparaissait. Rosebud affirmait n'avoir que sept ans. Elle reconnaissait bien comme père et mère les parents de Mollie ; mais les détails de sa vie à 7 ans, tels que les déplacements de sa famille, les chansons enfantines qu'elle chantait, paraissaient encerclés dans un présent éternel. Il n'y avait pas de développement d'un jour à l'autre, d'une année à l'autre: Rosebud était il y a 40 ans telle qu'elle fut jusqu'au dernier jour. Mais elle ne tardait pas à se fatiguer et, comme Sunbeam, elle passait hors de vue dans le grand inconnu.

Un spasme constituait le requiem quotidien de la pauvre petite Rosebud, à laquelle succédaient l'apparition d' « Idol » et des autres personnalités, dont chacune, une fois fatiguée, disparaissait dans un nouveau spasme, jusqu'au moment où venait encore le tour de Sunbeam.

La malade ne dormait jamais. Ses accès de somnambulisme jouaient le rôle ordinairement assigné par la Nature à cette précieuse fonction.

Idol se souvenait de l'enfance de Mollie et était en état de suivre son existence jusqu'au moment de l'accident qui marqua le début de cette remarquable infirmité.

Pearl connaissait particulièrement les détails de la vie de Miss Fancher qui se déroula peu de temps avant l'accident, se rappelant ses divers professeurs et les jeunes amies d'alors. Ses visites étaient très courtes.

Ruby était vive, pétillante et spirituelle, et avait l'air de savoir beaucoup plus qu'elle ne disait; mais comme pour les autres personnalités, ses souvenirs se trouvaient limités à certaines portions de la vie de la patiente.

Il n'y eut jamais de changement de sexe dans ces manifestations.

Nous croyons utile de reproduire ici une partie de l'article que la *Lumière* (septembre 1898) consacrait à Mollie Fancher.

Relatons d'abord ce que nous savons de Mollie Fancher. Née à Attlaborough (Massachussets), le 16 août 1848, elle reçut une excellente éducation. Elle aimait l'équitation et fit un jour une chute de cheval, mais guérit assez vite de ses blessures, sans avoir présenté de symptômes extraordinaires. Mais un jour de juin, en 1865, en descendant d'un tramway en mouvement, elle resta accrochée par ses vêtements, tomba et fut traînée sur le sol à une assez grande distance ; ce fut miracle qu'elle ne périt pas. Portée chez sa tante, miss Crossby, de Brooklyn, elle resta là de longues années, jusqu'à la mort de cette tante. Elle souffrit beaucoup des suites de son accident, et au moment où elle commençait à se remettre, elle fut prise, le 2 février 1866, de phénomènes de contracture. Son corps se courba en cercle, de sorte que les pieds allèrent toucher la tête. Le 8 février, elle tomba en catalepsie et resta dans cet état jusqu'à la fin du mois. Lorsqu'elle reprit sa connaissance, ce fut pour perdre la vue, l'ouïe et la parole ; les mâchoires se contractèrent et restèrent étroitement fermées, les jambes s'enroulèrent l'une autour de l'autre jusqu'à former un triple tour (?), le pharynx se contracta de façon à ne plus laisser passer aucun aliment, et l'estomac s'aplatit à un tel point qu'en posant la main sur lui, on arrivait immédiatement sur la colonne vertébrale. Convulsions et catalepsies se succédèrent en alternant d'une manière continue. Lorsqu'elle sortait de l'état cataleptique, il n'y avait pas de sommeil possible pour elle, de sorte que la catalepsie y suppléait pour ainsi dire.

On pouvait tout au plus faire passer entre ses dents du jus de fruits et de l'eau, et ces substances étaient absorbées par la muqueuse buccale, car rien ne passait dans l'estomac. Elle resta ainsi sans prendre de nourriture, *pendant douze ans*. Elle n'était plus en communication avec le monde extérieur que par le toucher, et au moyen de celui-ci elle lisait livres et journaux, et distinguait tous les objets et même les couleurs. Pendant les neuf premières années de cet état singulier, les yeux restèrent presque constamment fermés; elle ne les ouvrait que pendant les périodes de relâchement mu[illegible]laire, mais ne voyait pas. Durant toute cette péri[illegible], le bras droit resta relevé derrière la tête, et bien que les mains restassent étroitement fermées, par la contracture spasmodique des doigts, elle écrivit dans ces neuf années 6.500 lettres, fit des travaux de lainage et mit en œuvre 100.000 onces anglaises de cire pour confectionner des fleurs artificielles qu'elle colorait à la perfection. Tout ce travail se faisait au-dessus de sa tête, la main gauche se rapprochant de la main droite; dans le poing gauche fermé étaient fixés le crayon, la plume ou tout autre objet dont elle avait besoin.

Le plus extraordinaire, c'est que son état mental, loin de devenir plus mauvais, se perfectionna progressivement par le développement des facultés qu'on appelle médiumniques, et qu'elle a conservées depuis lors. Elle lit parfaitement des lettres fermées et cachetées, sans les tenir dans la main; elle voit ce qui se passe dans les habitations même très éloignées, décrivant avec exactitude les êtres, la toilette des

personnes, leurs occupations actuelles, etc. Il n'existe pas d'obstacle matériel pour l'exercice de cette faculté de voyance, chez elle; elle voit les personnes, quand elle le veut, dans quelque quartier de la ville qu'elles se trouvent et annonce toujours l'arrivée de celles qui sont en route pour la visiter. Elle se tient au courant des nouvelles et lit toujours avidement les journaux et les livres. Sa conversation est quelquefois assez brillante, bien qu'entrecoupée de paroxysmes douloureux qui lui font ardemment désirer la mort, car celle-ci n'est, à son idée, que l'entrée dans une vie supérieure, exempte de souffrances.

A la fin de la période des neuf années, dont nous avons parlé plus haut, Mollie Fancher tomba dans un état si complet de catalepsie qu'on la crut morte ; mais au bout d'un mois, le bras droit se relâcha enfin, les jambes se redressèrent, les mains se rouvrirent, le corps reprit sa souplesse, et elle recouvra la vie et son entière connaissance. Grand fut son émoi quand, pensant n'avoir dormi qu'une nuit, elle apprit qu'elle sortait d'une période d'oubli de neuf années ; elle en éprouva un grand chagrin; c'était une lacune absolue dans sa vie. Lorsqu'on lui raconta toutes les merveilles qu'elle avait accomplies durant ce laps de temps et qu'on lui montra le magnifique travail de ses propres mains, elle ne voulut pas y croire, se sentant incapable de rien faire de si artistique.

Un jour, par la suite, comme elle feuilletait le journal qu'elle avait écrit avec son poing, pendant une si longue série d'années, et cherchait à se rendre compte de ce fait extraordinaire, elle s'écria :

« En examinant ces fleurs de cire, que j'ai faites de mes propres mains, je ne puis penser qu'elles sont mon œuvre, et j'éprouve même une certaine répugnance à les regarder, car elles me font en quelque sorte l'effet d'avoir été confectionnées par une morte. Je sens qu'il y a cinq Mollie, mais qui ou quoi elles sont, je ne saurais le dire ni me l'expliquer. Je suis inconsciente de tout ce qui m'arrive dans l'état de *transe*, mais quelquefois je me rends compte bien nettement de l'endroit où j'ai été et de ce que j'ai vu. Je constate avec satisfaction que j'ai pu, d'une façon que je ne m'explique pas, quitter mon corps et me rendre au milieu des personnes qui me sont chères. Dans mes migrations, je puis voir dans toutes les directions sans être gênée par aucune opacité ni aucun obstacle matériel. Parfois, je me trouve dans des régions très élevées de l'espace où je vois souvent ma mère et d'autres amis. D'autres fois, quand je me sens déprimée, je puis même entendre la tendre voix de ma mère m'exhorter à prendre courage. »

Le Prof. William R. Newbold, de l'Université de Pennsylvanie, s'occupant dans les *Proceedings of the Society for Psychical Research* de juillet 1899 de l'ouvrage du Juge Dailey, dont nous avons parlé plus haut, se plaint qu'il constitue un récit assez décousu, tiré d'un journal rédigé par une tante de Miss Fancher, d'une série de déclarations signées par des amis, et d'une suite d'articles ayant paru dans les journaux quotidiens. M. Dailey ne se montre pas familier avec les méthodes de critique qui ont été mises en usage surtout par la S. P. R. relativement aux recherches psychiques.

Ainsi, durant ses années de cécité Miss Fancher avait convaincu ses amis qu'elle possédait des facultés supernormales de vision. On assure qu'à plusieurs reprises elle lut des lettres cachetées, décrivit des évènements à distance et trouva des objets qui avaient été égarés. Elle pensait voir aussi le monde des esprits, tout en montrant beaucoup de réticence quand elle touchait à cette question. Le Professeur Newbold montre que le Juge Dailey ne fournit pas tous les détails nécessaires pour qu'il soit possible de juger exactement des faits. Voici l'un des exemples qu'il cite.

Le Prof. Parkhurst soumit à Miss Fancher une enveloppe cachetée contenant une coupure de papier imprimé, dont lui-même ignorait le contenu. Elle lui dit que le papier contenait les mots « court », « juridiction » et les chiffres 6, 2, 3, 4. Le professeur prit note de cela, emporta l'enveloppe encore cachetée, lut l'affirmation de Miss Fancher à deux amis, et ouvrit l'enveloppe en leur présence. On constata alors que la déclaration de Miss Fancher était exacte. Mais on ne nous dit pas si les caractères d'imprimerie étaient gros ou petits, quelle était l'épaisseur du papier qui les couvrait, combien de temps Mollie Fancher garda l'enveloppe, et si celle-ci resta en sa possession pendant que M. Parkhurst n'était pas présent.

Le Dr Speir affirme que Miss Fancher écrivit une fois pour lui sur une ardoise le contenu d'une lettre qui venait de lui être apportée par le facteur, et qui n'avait pas encore été ouverte.

Le Juge Dailey raconte que Miss Fancher lui dit un soir l'avoir vu avec un monsieur dont elle donna la description. M. Dailey se souvint d'avoir passé la soirée avec un certain M. Sisson. Ce dernier ayant été la trouver, quelques mois plus tard, avec une autre personne, la malade le reconnut comme le monsieur qu'elle avait vu converser avec M. Dailey.

Mais tous ces cas ne sont certainement pas présentés avec tous les détails qui sont nécessaires pour qu'on puisse juger exactement de leur valeur, et ce, malgré qu'ils soient accompagnés des déclarations signées de divers témoins.

En somme, comme le remarque le Prof. Newbold, les personnes qui admettent déjà la possibilité de la clairvoyance sentent fort bien, en lisant l'ouvrage du Juge Dailey, que Miss Fan-

cher dut jouir de facultés supernormales remarquables. Mais ceux qui contestent ces faits ne seront pas aisément convaincus par cet ouvrage.

« On peut facilement comprendre la répugnance qu'éprouvait Miss Fancher à se soumettre à la Commission d'experts suggérée par la Société Médico-légale de New-York — conclut le Prof. Newbold — mais il est bien regrettable que ses amis aient laissé que la valeur d'un cas pareil ait été à peu près perdue par pure négligence. »

Il y a un an, Mollie Fancher manifesta le désir que, puisque elle avait souffert si longuement, elle pût vivre encore douze mois pour pouvoir célébrer le cinquantième anniversaire de sa maladie. Cette date se présenta enfin le 3 février dernier. A cette occasion, l'appartement de la patiente fut transformé par l'amabilité d'un fleuriste de Brooklyn en un vrai parterre de fleurs ; Mollie elle-même, soutenue par des coussins, resta sur son séant durant plusieurs heures, recevant les visiteurs — les amis de Mollie étaient légion — s'intéressant aux cadeaux qui lui avaient été présentés et aux innombrables souhaits que lui apportaient une foule de lettres et de télégrammes.

Son désir avait été satisfait, mais elle ne survécut qu'une seule semaine.

Parmi les souhaits qui lui furent adressés à cette occasion, se trouvait un poème de Miss Lilian Whiting, la poétesse américaine bien connue, qui a collaboré à notre Revue il y a quelques années. Ce poème était dédié « à Mollie Fancher, qui a si noblement et courageusement transformé une vie de souffrance en une vie de service »... Il portait en exergue ces vers d'A. Vaugham Moody :

Of wounds and sore defeat
I made my battle-stay,
Winged sandals for my feet,
I wove of my delay.

Perte de la personnalité par suite d'une blessure

La mémoire réapparaît durant le sommeil hypnotique

La revue anglaise *The Lancet*, dans son N° 4793 du 10 juillet 1915, rapporte d'une manière étendue la relation du Dr. Antoine Feiling, assistant de l'Hôpital pour les épileptiques et paralytiques de « Maida Vale », relation que nous allons résumer.

Il s'agit du cas d'un soldat anglais de 24 ans appartenant à la musique du second bataillon du régiment de Wiltshire.

Le Dr Feiling écrit :

A une époque incertaine, mais pourtant vers la fin d'octobre 1914, ce soldat fut complètement enseveli dans une tranchée à Ypres. Retrouvé par ses camarades après l'attaque, il fut transporté dans un hôpital provisoire, puis dans un autre militaire, et enfin, ayant traversé la Manche, il fut admis à l'hôpital de Manchester et soumis à mes soins.

Il parle d'une façon très intelligible, comprend et se rappelle tout ce qui lui arriva depuis le jour de son ensevelissement; mais relativement à sa vie antérieure au fait en question, son mental est complètement obscurci. Il ne sait plus dire qui sont ses parents. Au commencement, il était resté un peu sourd; maintenant ce défaut a complèement disparu. Son corps, examiné, fut constaté totalement sain : on n'observe qu'un mouvement nerveux des paupières et de quelques muscles faciaux. Il répond aux interrogations en disant : « Quand je me suis réveillé, je me suis trouvé dans un endroit étranger que l'on me dit être Manchester. Je ne me rappelle rien. Je crois que je parle et que je me fais entendre d'une façon satisfaisante. J'ai très bien dormi, et sans rêves. A présent je puis lire et écrire très bien, et je connais toutes les choses qui m'entourent en cet endroit ».

Son père et sa mère vinrent le voir, mais il ne les reconnut pas. Il prêta foi à qui les lui présenta comme tels. Avant d'être conduit à Manchester, il avait été amené pour plusieurs jours à son village natal, mais il ne se rappelait pas y avoir jamais été avant lors. Dans ses réponses, se révèle cet état d'inconscience : « Je ne me rappelle plus si j'ai jamais été à l'école. Je n'ai jamais vu une balle de fusil, et la baïonnette est comme un couteau dont les soldats se servent dans leurs combats. »

Quand il lit, il butte souvent à des mots dont il ignore la signification, et quand il écrit, il demande comment s'épelle telle ou telle parole. Sa mémoire, certes, a tant souffert des accidents passés, qu'il ne se rappelle plus rien de ce qu'il a fait hier. Il constate pourtant volontiers que la seule chose dont il se ressouvienne spontanément depuis sa blessure est une mélodie entendue dans un concert : un air de « La Bohême ». Il ne s'occupe absolument pas de la guerre, ni de ce qui arrive autour de lui. Seule la musique l'enchante, et il dit de quel instrument il jouait lorsqu'il était dans la bande musicale de son régiment.

Le médecin l'hypnotisa, et voici ce que le malade raconta alors :

« Je suis né à Wunterslow, près de Salisbury, dans une famille composée de trois frères et une sœur. Je fréquentai l'école, pu[is] [c]hangeai de village

avec mes parents. Je m'enfuis de l'école à 13 ans, parce que j'en avais assez, et j'allai vivre avec un de mes frères; je travaillai avec lui du métier de photographe. Je changeai plusieurs fois de métier sans bien réussir en aucun; je fus peintre, garçon boulanger, etc. Enfin je me décidai pour la musique, et je devins musicien. Je fus envoyé à Gibraltar, où je restai jusqu'à la déclaration de la guerre. Je fus rappelé en Angleterre, et, vers la fin d'octobre, envoyé en France, où je pris part à la bataille d'Ypres. Je supportai pendant dix jours les durs combats de tranchée, et enfin, un jour que je ne me rappelle pas exactement, ma tranchée m'ensevelit parmi les débris et la boue. Je demeurai dans cette situation pendant douze heures environ, après quoi je fus sorti de là ».

Il resta sourd-muet pendant trois jours.

Au cours des premières séances hypnotiques, le malade était couché dans son lit, les yeux fermés; puis, comme obéissant à un ordre, il les ouvrait, s'asseyait sur son séant et se comportait exactement comme une personne normale, à ce point que personne n'eût pu s'apercevoir qu'il se trouvait sous l'influence hypnotique. Il racontait alors avec animation les différents épisodes des attaques à la baïonnette auxquels il avait pris part, et s'attardait aux détails, montrant l'horreur qu'il avait éprouvée à un bombardement exécuté avec de forts explosifs.

Mais ce qu'il apparut de plus intéressant au cours de notre conversation, c'est qu'il revenait toujours et totalement à la personnalité qui l'avait possédé, immédiatement avant son réveil survenu à Manchester. Ainsi, lorsqu'il était hypnotisé et que je lui ordonnais d'ouvrir les yeux, il me disait qu'il ne me connaissait pas, qu'il ne m'avait jamais vu, qu'il ne savait pas mon nom. Il soutenait qu'il était à Manchester, mais qu'il ne savait pas se reconnaître parmi les allées du jardin de l'hôpital; mais quand il se réveillait de l'influence hypnotique, il me reconnaissait, m'appelait par mon nom et manifestait sa surprise lorsque, s'approchant de la fenêtre, il revoyait les allées bien familières.

Cet état dura tant qu'il resta à l'hôpital, et les personnes qui l'entouraient lui étaient parfaitement inconnues quand il était hypnotisé. Il disait alors qu'on était au mois de novembre et qu'il n'avait jamais vu Londres.

Tout ceci montre clairement que nous avions affaire à deux personnalités totalement distinctes : la première date de son réveil à Manchester, l'autre était sa vieille personnalité douée de toute la mémoire de sa vie passée et de tous ses plus vifs et récents souvenirs de la bataille des Flandres.

Il y a plusieurs points de divergence entre les deux personnalités. Dans la première, l'attitude du malade est joyeuse et vive, et tend un peu à la fanfaronnade. Dans l'autre, il semble plus calme et plus modeste. Son père remarqua également que dans la première personnalité il parlait avec un accent particulier propre au Lancashire, tandis que dans la seconde cet accent disparaissait entièrement, et il adoptait un dialecte du West Country.

Dans son écriture, on observe également ce fait : Quand il est hypnotisé, je lui ordonne d'écrire le texte des réponses qu'il fait à mes demandes. Quand il se réveille, il se met à rire, disant qu'il n'a jamais écrit des choses semblables, et ajoute que ce n'est pas là son écriture.

Si l'on observe attentivement les deux écritures, tandis qu'à première vue des différences notables sautent aux yeux, on comprend par les détails que toutes deux proviennent de la même main.

Une fois, il fut hypnotisé en présence de son père, que, comme il a été dit, le malade regarde avec peu d'intérêt dans sa vie ordinaire. Dès que je lui ordonnai d'ouvrir les yeux, il sauta à bas du lit et dit : « Oh ! cher père, comment se fait-il que vous êtes ici ? » — Il marcha vers lui, lui serra la main et le quitta avec un regard plein d'affection spontanée qu'il n'avait jamais manifestée avant lors. Son père en fut très ému, le croyant complètement rétabli.

Il ne joue qu'imparfaitement de l'instrument de musique auquel il s'est adonné, dans son état ordinaire; alors que sous l'action hypnotique il s'en sert avec plus de maîtrise, bien qu'il se déclare hors d'exercice.

Quand il est réveillé et que je lui ordonne d'ouvrir les yeux, il ne se rappelle absolument rien de tout ce qu'il a fait et dit auparavant; seulement il dit qu'il rêve, et souvent il lui semble combattre contre les Allemands.

Comme aucune améloration de son état ne se manifestait, je lui donnai congé de l'hôpital après 25 séances. Il en sortit le 25 mai 1915. Chez lui, il ne se souvient de rien, ni de son pays, ni des personnes au milieu desquelles il vit, ni de ses vieux amis.

Le Dr Feiling déclare que n'étant pas spécialisé dans les études psychiques, il n'a pas adopté de termes spéciaux pour s'exprimer, mais a préféré raconter le cas de la manière la plus simple et la plus unie, tel qu'il s'est présenté à lui.

On peut le classer comme un cas de profonde amnésie, car l'hypothèse de la double personnalité lui semble risquée ; il justifie son assertion par cette observation : La seconde personnalité (qui, à vrai dire, est la première en date) rappelée à la surface sous l'action hypnotique, ne se serait jamais présentée autrement que par ce moyen, et d'autres semblables et adéquates.

Une vraie personnalité peut passer librement d'un état à l'autre sans l'intervention d'une influence extérieure. De plus, en de nombreux cas de double personnalité, le N° 1 est conscient de l'existence de la seconde, et *vice-versa*. Dans le cas présent, il ne semble y avoir aucune connexion entre les deux, en dehors de l'habileté musicale commune.

Le Dr Feiling conclut :

Bien que j'aie dit que ceci est un cas plus grave qu'une simple amnésie, la différence paraît plus remarquable par le degré que par l'espèce. Tout traumatisme profond à la tête peut produire une amnésie plus ou moins étendue. Il n'y a aucune raison spéciale pour empêcher que dans le cas présent l'amnésie soit complète au point de constituer la perte de la propre personnalité.

Par conséquent, mieux qu'une double personnalité dans un corps unique, je me suis décidé à appeler ce cas : « Une personnalité perdue ».

Une étrange histoire de communication médiumnique d'un vivant (1)

Plusieurs années se sont écoulées depuis le temps où avaient lieu de petites séances intimes et familières chez mon ami le comptable Henri F., entre les membres de sa bonne et sympathique famille et quelques-uns de leurs amis. C'est au cours de ces réunions que je pus m'entraîner à la médiummité acquise depuis lors, à mon indicible satisfaction, avec un bon résultat.

Mais alors les médiums — consciencieux et je dirai même naïfs — étaient le maître de maison et sa fille Mlle Julie F., une intellectuelle dans le sens le plus honorable de la parole. Elle avait composé un ouvrage couronné par le ministère, et publiait dans plusieurs revues des nouvelles et des ébauches où l'esprit fin et socialement éducateur s'unissait à l'élégance du langage toscan. La jeune fille s'intéressait vivement aux séances médiumniques poursuivies au moyen commode de la typtologie ; et même en dehors du cercle, elle faisait parler pour elle, en présence de sa mère et de quiconque se trouvait à ses côtés, son facile appareil : le guéridon.

Un jour, au cours des premières heures de l'après-midi où, dans la bonne saison, il est coutume de reposer, Mlle Julie F. se mit à la table avec sa mère et une cousine, hôtesse occasionnelle qui, à vrai dire, était peu croyante.

Lorsque le guéridon, selon les règles convenues, commença à « parler » et que le médium demanda quel était l'esprit présent, il répondit :

— « Je suis un qui est épris de toi... amoureux ».

— « Eh là ! — répondit Julie, riant de cette déclaration inattendue — je n'accepte pas d'amoureux de l'autre monde ».

— « Je ne suis pas un défunt, moi, mais un homme en chair et en os ».

— « S'il en est ainsi, dis-nous qui tu es et où tu te trouves ».

Alors l'aimable interlocuteur dit se nommer *Gio*...

— « Très bien : *Giovanni* — interrompit Julie sans le laisser achever. — Courage : quelle profession exerces-tu ?

— « Je suis ingénieur, né et demeurant en Sicile: j'ai lu un conte réaliste de toi dans le beau périodique florentin *La Scena Illustrata*, et j'en ai admiré si intensément le contenu que j'aspire à te connaître. En attendant, j'ai jeté pour toi sur le papier quelques rimes. Les voici ».

Ici le lointain admirateur expose avec grande précision une espèce de madrigal respectueusement érotique, et conclut :

— « Dans quelques jours tu recevras une lettre de moi ».

Cette curieuse petite scène me fut rapportée le soir même par la protagoniste, et je laisse à penser si elle suscita de gais commentaires !

— « Bravo, petite fiancée ; un prétendant invisible, ingénieur, et par-dessus le marché, poète... »

Et nous nous divertîmes sans retenue aux dépens de cet esprit farceur, tels qu'on en trouve tant au cours de communications poursuivies à la légère. Puis, on n'en parla plus. Un jour — je ne me rappelle pas combien s'en étaient écoulés depuis l'incident — Julie F. arriva chez moi ; elle a toujours de vives couleurs, mais ce jour-là elle me sembla congestionnée.

— « Oh ! qu'est-il arrivé ? »

— « Voyez » — et elle me tendit une feuille qu'elle avait en main.

— « Cette lettre m'est retournée par la Direction de la *Scena Illustrata*, car celui qui l'a écrite, ignorant mon adresse, l'y a envoyée avec prière de faire suivre. »

(1) De *Luce e Ombra*, Rome. Mme Boneschi-Ceccoli est un écrivain favorablement connu en Italie. — N. de la R.

— « Mais de qui est-elle ? »

— « De lui, *de l'esprit*, du Sicilien ! »

On comprend que je fus interdite au plus haut degré.

La lettre répétait tout ce que nous avions su déjà typtologiquement, et elle était signée, non *Giovanni*, mais *Giovacchino* G. F. Si le médium n'avait pas interrompu les coups, le prénom aussi eût donc été exact. Et elle contenait la poésie identique, avec tous les détails fournis, jusqu'à l'âge : 36 ans.

— « Il faut nous informer si réellement il existe à l'adresse qu'il indique, et si la vérité correspond aux renseignements donnés ».

Justement, Julie avait une parente dans cette ville ; c'est à elle qu'elle s'adressa.

Tout coïncidait : seulement, une douche froide vint calmer les enthousiasmes : l'Ingénieur-Poète était... marié, quoique séparé de sa femme. L'étrange fait ne pouvait se terminer ainsi : il fallait aller jusqu'au bout pour la documentation scientifique, et la jeune femme décida de répondre à son chaleureux admirateur, en lui révélant de quelle étrange façon elle avait eu connaissance par anticipation de ses sentiments et de la poésie à elle dédiée.

De religion protestante, parce que né de mère anglo-saxonne, il ne croyait pas le moins du monde aux manifestations spirites et à la possibilité de se dédoubler ; il dut cependant être bien frappé de l'incident, car il annonça son arrivé imminente à Florence. De là, trépidation, curiosité, un peu d'effroi même...

— « Qu'en ferai-je de ce marié ? — plaisantait le spirituel écrivain.

Mais le plus sérieux est que la famille ne voulait pas entendre parler de le recevoir à la maison, et qu'il fallut l'intervention d'une amie charitable — et *curieuse* de connaître quel degré pouvait atteindre la hardiesse de *cet esprit* vivant — pour l'amener à accueillir l'invitation du médium et en accepter la présentation. La chose se passa le mieux du monde (si non fort régulièrement), étant donnée une situation si extraordinaire.

C'était un homme brun très sympathique, plutôt petit, grêle, aux larges yeux méridionaux et à la voix magnifique, pleine, barytonale, éduquée d'ailleurs aux effets, car son possesseur, qui parlait souvent à des comices agraires, était un conférencier aisé et apprécié ; manières distinguées, une façon insinuante, si bien que :

— « Prenez garde — dis-je à Julie — il a beaucoup de charme ! »

Sans doute, engagé comme il l'était, ce monsieur avait montré d'avoir conçu une idée peu flatteuse de l'honnêteté de la jeune fille : et cette fois au moins, il était tombé à côté. Il raconta ses aventures domestiques, les motifs de sa malheureuse union, ses affections de famille, son adoration pour sa chère mère et une unique jeune sœur. Bref, après quelques jours nous étions de bons et cordiaux amis, mais il refusait de s'attarder à la cause originale de notre connaissance, comme effrayé de devoir croire à des choses qui trouvaient sa mentalité réfractaire à les concevoir. Bien plus sceptique que Saint Thomas, qui, au moins, se rendit à la preuve tangible.

Il repartit, revint les années suivantes ; il nous écrivait fréquemment pour des choses d'art, pour des publications poétiques : et la soussignée le connut toujours parfait gentilhomme, expansif par tempérament, et fort penseur en tout, sauf en psychologie. Sensitif et nerveux, peut-être névropathe à la suite des chagrins passés, il aurait été et est peut-être lui-même un bon médium.

Nous apprîmes qu'à l'heure de sa manifestation à Mlle Julie F., il était plongé dans le sommeil habituel après le repas. C'est ainsi que son *double* voyagea de Palerme à Florence ! Dans ses rapports avec Julie, il dut se contenter de quelques petites promenades le long de l'Arno ; un simple *flirt* péripathétique. Il dirigea une gracieuse revue littéraire avec notre collaboration ; et ces deux amis continuent de correspondre de temps en temps, toute galanterie et tous madrigaux mis à part, comme deux bons camarades en art.

Florence, janvier 1916.

ANNETTE BONESCHI-CECCOLI

On connaissait bien un certain nombre de cas de « communications médiumniques » semblant provenir de personnes vivantes : Aksakof en enregistre même quelques-unes qui, comme celle dont s'occupe Mme Boneschi-Ceccoli, furent obtenues typtologiquement. Inutile d'ajouter qu'il ne s'agit pas, en ces cas, de supposer que l'esprit de la personne lointaine s'attache à mettre en mouvement le guéridon, mais uniquement de supposer qu'il y a eu transmission de pensée de la personne lointaine à la subconscience du médium; l'idée reçue télépathiquement jaillirait au moyen de l'automatisme moteur.

Mais le cas exposé par Mme Boneschi-Ceccoli est bien le plus extraordinaire que nous connaissions dans cet ordre de faits. On peut seulement regretter qu'il manque de précision sur certains points, ainsi que des témoignages nécessaires.

N. de la R.

Un message de Sir OLIVER LODGE

AUX AFFLIGÉS DE TOUTES NATIONS

Etant moi-même de ceux qui ont perdu un fils à la guerre, mais ayant eu la grande consolation d'apprendre par expérience que son affection et son activité durent toujours, j'écrivis au Nouvel An un message adressé à quelques-uns de ceux qu'avait frappés semblable épreuve ; je prie aujourd'hui mon ami, Monsieur le Professeur Charles Richet, de donner à ce message plus large circulation.

O. L.

Tous ces deuils, toutes ces souffrances dont l'Europe est accablée à l'heure présente, sont terribles à contempler. Car nous ne pouvons prétendre que ceux qui nous ont quittés n'ont rien perdu ; la mort violente de ces jeunes gens est une grave calamité, une tragédie dont l'homme est l'auteur et qui a d'affreuses conséquences. Aussi est-il naturel et inévitable qu'on s'abandonne à la douleur. Pourtant comprenons bien, que pour eux, la perte subie est atténuée de maintes manières : ils ont fait leur devoir, ils ont sacrifié une carrière utile en ce monde, et ils ont abandonné tout ce qu'ils possédaient. De cela il leur sera tenu compte, car de telles morts allègent le fardeau du péché et sont une expiation. Il y a plus : des amis les attendent ; enfin, nous pouvons invoquer leur aide, très nécessaire, pour leurs camarades qui vont les rejoindre, et ils continueront ainsi de servir joyeusement.

Ce qu'ils désirent c'est que leurs amis ici-bas prennent conscience de ces choses, ne s'abandonnent pas à une douleur inopportune et surtout qu'ils ne les considèrent pas comme ayant cessé d'exister, comme ayant disparu et n'appartenant plus au monde de la réalité.

La douleur de la séparation est inévitable, mais portée à l'excès elle devient pour eux une cause de souffrance.

Ils ont accompli leur tâche ici-bas, ils l'accompliront là-haut ; et nous pouvons, avec pleine confiance, attendre la réunion future qui viendra en son temps. Si seulement ces vérités pouvaient luire aux yeux des multitudes, il y aurait dans le deuil non seulement plus de résignation mais aussi plus de véritable espérance. La mort, en soi, n'est pas pour l'homme le plus grand des maux, et on peut presque dire que ceux qui nous ont quittés sont heureux des conditions mêmes de cette mort.

Voilà ce que nous devons reconnaître, nous, les survivants ; il ne faut pas d'excès dans la douleur, puisque ceux qui sont partis n'ont fait que partir avant nous.

OLIVIER LODGE

UN PETIT PHÉNOMÈNE CARACTÉRISTIQUE

DANS LA MAISON DE M. MARCEL MANGIN

M. PIERRE MANGIN, fils de notre regretté collaborateur M. Marcel Mangin, a bien voulu nous transmettre le récit suivant d'un phénomène spontané qui s'est produit dans sa famille, deux mois et demi environ après la mort de son père.

Voici le fait, tel qu'il m'a été raconté par Mme E., belle-sœur du défunt, qui était présente :

Nous nous trouvions un soir, vers la mi-avril 1915, dans la salle à manger, parlant de choses et autres. La table était desservie déjà depuis quelque temps ; il pouvait être 8 heures ½ du soir.

R., S. (1), et moi étions assises autour de la

(1) R. et S. sont les deux jeunes filles de M. Marcel Mangin.

table. La conversation traînait en longueur. R., les coudes sur la table, les poings sur ses yeux, réfléchissait ; S. dormait à moitié.

Tout à coup, sans rime ni raison, R., se mit à dire : « Petit mouchoir, dis-moi l'avenir ».

(C'est un jeu que tous les enfants connaissent. Le voici : Un d'entre eux ferme et cache ses yeux à l'aide d'un mouchoir, tandis qu'un autre, désignant un enfant, demande au premier de lui prédire l'avenir.)

R., avait donc déjà prédit l'avenir à S. et à moi, quand, s'adressant au mouchoir, elle lui demande : « Petit mouchoir, que me prédis-tu? »

A ce même moment, un énorme coup, frappé sous la table, nous fit sursauter tous les trois ; nous reculâmes effrayées, nous demandant mutuellement qui avait pu frapper si fort.

Nous ne le sûmes jamais.

Voilà le fait dans toute sa simplicité.

Madame E. a encore ajouté : « Pour moi, je suis convaincue que ton père a signifié par ce coup que ce jeu lui déplaisait. »

Si la supposition de Madame E. était fondée, M. Marcel Mangin qui a tant lutté, de son vivant, contre l'hypothèse spirite, serait le premier à être étonné de ce qu'il a pu faire dans l'au-delà...

ÉCHOS et NOUVELLES

Ce que sont devenus les chevaux d'Elberfeld et les chiens de Mannheim durant la guerre

Quelques journaux publièrent, au début de l'année dernière, que les fameux chevaux calculateurs d'Elberfeld avaient été mobilisés par les autorités militaires allemandes, malgré une intervention de l'Académie Royale de Berlin en leur faveur. Des plaisanteries faciles coururent à ce sujet : on imagina que les chevaux de M. Krall avaient été destinés à la comptabilité de la cavalerie, etc. De toutes façons, on ajoutait que les malheureux quadrupèdes mathématiciens étaient tombés au champ d'honneur quelque part dans les Flandres...

On sut depuis que ces nouvelles étaient fausses. M. Karl Krall s'était simplement défait de toute son écurie, au début de la guerre, étant enfin dégoûté par toutes les animosités et calomnies dont il avait dû pâtir. Ses nerfs n'y tenaient plus. Mais il y a quelques mois *Muhamed* et *Zarif*, redevenus des chevaux ordinaires pour la selle et la voiture, se trouvaient vivants et bien traités dans une belle écurie de Créfeld. Le petit *Hanschen*, le poney, était passé chez le prof. Ziegler, à Stuttgart, où il devait perfectionner son éducation.

Quant au chien *Rolf*, il se trouvait dernièrement en bon état de santé, à Mannheim, par suite d'un long repos. Mais sa dévouée maîtresse, Madame Paula Mœkel, dut subir l'amputation d'une jambe, dans le courant de juillet 1914. Elle recommença depuis à s'occuper de son chien et des dix fils de celui-ci, qui sont tous, paraît-il, très intelligents. Mme Mœkel écrivait au mois de janvier 1915 à un de ses amis que « Rolf est patriote et se réjouit des victoires allemandes comme un enfant ». S'il en est réellement ainsi, de cruels déboires lui sont aussi réservés, pauvre Rolf !...

Dans un article publié récemment, le professeur Dr H. Kraemer, collègue du professeur Ziegler — dont nous avons parlé plus haut — à l'Ecole supérieure d'Agriculture et Zoologie de Hohenheim-Stuttgart, et qui a pu examiner aussi bien les chevaux d'Elberfeld que les chiens et chats de Mannheim, après avoir cité de nombreuses observations faites par lui-même et d'autres expérimentateurs, exprime l'avis que « les préjugés des adversaires aprioristiques de ces faits finiront par fondre comme la neige au soleil de mai », et rappelle les paroles de Guillaume Jordan : « Celui qui trouve une chose avant les autres, durant des années ne recueille que des moqueries. Quand ensuite la découverte finit par être reconnue, chacun s'écrie : « C'était évident ! »

Se souvient-on du factum publié, il y a deux ans et demi déjà, par un groupe de savants allemands, pour protester contre les premières observations de M. Charles Krall, au nom de la Kultur de leur pays ? C'était une petite préface à l'autre déclaration que les mêmes savants publièrent au commencement de la guerre actuelle, pour approuver l'œuvre de leur Gouvernement et de leur armée, en Belgique.

Mais il est bien regrettable que des Français — de ceux qui se disent psychistes, même — montrent une pareille mentalité, allant jusqu'à opposer aux observations faites par des psychologues tels

que le professeur Claparède, M. Maurice Maeterlinck, le Dr William Mackenzie, etc., les conclusions auxquelles n'aurait pas manqué de parvenir, (on le sait d'avance, paraît-il !) telle personne inconnue, si on avait eu recours à ses lumières pour éclaircir la question !...

Petites Informations

*** Nous avons le regret d'apprendre le décès de **M. J. S. Goebel,** directeur de *Het Toekomstig Leven* (La Vie future), le plus important journal spirite de Hollande, et incontestablement l'un des mieux rédigés qui existent. Il était aussi un conférencier très apprécié, un homme sympathique, d'une grande élévation d'esprit.

Sa veuve, Madame A. Goebel-Nierzstrasz, assistée d'un Comité d'anciens collaborateurs, dirigera *Het Toekomsting Leven*, qui paraît depuis une vingtaine d'années déjà.

*** **Mme Eusapia Paladino**, malgré son âge un peu avancé, est loin d'avoir entièrement perdu sa médiumnité, qui se manifeste encore, au moins quand le sujet se trouve dans un milieu qui lui est sympathique. *Luce e Ombra* publie le compte-rendu, rédigé par le commandant H. Lucci, de deux séances avec le fameux médium, au cours desquelles se produisirent, non seulement les lévitations de la table et de divers objets placés dans le cabinet médiumnique, mais aussi les attouchements d'une main matérialisée, etc.

*** *The Two Worlds* annonce que **Sir William F. Barrett**, dont nous publions en ce même fascicule de très intéressantes expériences, et qui vient de célébrer le 72e anniversaire de sa naissance, est fiancé à Miss Florence Willey, docteur en Médecine très favorablement connue dans les milieux scientifiques de Londres.

*** **M. Fernand Girod**, rédacteur en chef de la *Vie Mystérieuse*, vient d'être blessé pour la 4e fois, à Douaumont, d'un éclat d'obus, heureusement sans gravité. Il s'est tellement distingué au cours de la guerre, qu'il est monté de simple soldat au grade de lieutenant; il a été décoré de la médaille militaire, de la croix de guerre et enfin de la croix de la Légion d'honneur.

Société Universelle d'Etudes Psychiques

Le Dr G. Geley à Paris

Le docteur Gustave Geley vient de nous envoyer une centaine d'exemplaires de sa brochure : *Monisme Idéaliste et Palingénésie*, destinant le produit de la vente aux *Annales des Sciences Psychiques* pour la S. U. E. P. Nous le remercions vivement, au nom des sociétaires.

L'éminent auteur de *L'Etre subconscient*, après avoir été, au début de la guerre, attaché à un hôpital militaire d'Annecy et avoir été envoyé ensuite au Maroc Oriental, vient d'être transféré à Paris; il est installé 67, rue d'Erlanger, à Auteuil.

Nous sommes heureux de pouvoir annoncer que le Dr Geley a bien voulu consentir à faire bientôt une conférence à la S. U. E. P.

Membres souscripteurs

	Liste précédente	354 fr.
54.	M. le Docteur Thomas-Bret (Paris)........	8 »
55.	M. le commandant Charles Romain......	8 »
56.	Madame Charles Romain (Paris).........	8 »
57.	Mme la Marquise de Ganay (Paris)......	8 »
58.	M. Henri Thureau, ancien gouverneur de Colonies	8 »
59.	Madame F. A. Moulton (Paris)...........	20 »
60.	M. Piedefert (Paris)	8 »
	Total	422 »

M. Alfred Le Tellier

M. Alfred Le Tellier, membre du Conseil de Surveillance de la Société des « Annales des Sciences Psychiques » et l'un des membres les plus anciens de la Société Universelle d'Etudes Psychiques, est mort à l'âge de 73 ans, en 1914, quelque temps avant la guerre. Les événements de cette époque ne nous ont point permis d'honorer dans ces colonnes sa mémoire, comme nous l'aurions voulu. C'est donc avec plaisir que nous publions la lettre suivante que nous venons de recevoir de Madame J. Le Tellier, sa veuve. Comme nos lecteus peuvent le voir, elle est écrite par une spirite convaincue, qui a trouvé dans sa foi une consolation à la perte douloureuse qu'elle avait faite.

Lors de la mort d'une fille unique, qui depuis s'est souvent manifesté à nous, mon mari et moi nous nous étions promis que le premier qui partirait se communiquerait à l'autre. C'est moi, hélas, qui reste la dernière, mais mon cher mari m'a tenu et me tient toujours parole. Nous étions très unis et nous avions les mêmes idées. Souvent nous pensions en même temps la même chose.

Dans la *Revue des Eaux et Forêts* on a parlé de mon mari, Conservateur des eaux et forêts en retraite, chevalier de la Légion d'honneur, comme d'un des membres les plus distingués de la corporation. Son érudition, son bon sens étaient connus, et dernièrement encore, je lisais que la Section de sylviculture

des agriculteurs de France avait fait une grande perte en le perdant.

Mais outre ces connaissances spéciales, il en avait d'étendues en toutes choses, s'intéressant à tout et approfondissant tout ce qu'il entreprenait. Il ne faisait point parade de ses connaissances étendues, ne causant des différentes choses qu'avec ceux qu'il savait pouvoir le comprendre.

C'est ainsi qu'il avait étudié à fond le Spiritsme et que nous étions arrivés à la certitude que la mort n'existe pas. Les intérêts matériels étaient très secondaires pour nous ; nous nous efforcions avant tout d'être justes et bons. Les services qu'il a rendus ne se comptent pas. La bonté qui accompagnait ses actes le faisait aimer de tous. Encore à l'heure qu'il est, je reçois des demandes de secours ou d'aide qui lui sont adressées par d'anciens subordonnés ignorant son décès. Après douze ans qu'il avait pris sa retraite, on s'adressait encore à lui, sachant qu'on serait secouru. Je fais de mon mieux pour le remplacer.

Si je dis tout cela, c'est pour que l'on comprenne bien qu'ayant été en complète communion d'idées avec mon mari, il n'est pas étonnant que cela continue, et que par l'inspiration, par des communications que je reçois directement ou par différents médiums, je sois en relations constantes avec lui.

Je me sens protégée par lui ; à ses conseils se mêlent parfois des prédictions.

Au moment de la panique d'août et septembre 1914, lorsque l'on quittait Paris en masse, il me disait : « Il ne faut pas partir, les Allemands ne viendront pas à Paris ». D'excellents amis me pressaient, m'appelaient chez eux dans le Midi; je ne suis pas partie et je m'en suis bien trouvée. Au moment de la bataille de la Marne, il me disait : « Les Allemands vont reculer de 40 kilomètres ; on le lira ce soir dans le journal ». Cela s'est réalisé seulement quelques jours après; mais dans l'au-delà la notion du temps n'existe pas dans les mêmes conditions qu'ici.

Puis, étant plus clairvoyant dans l'état où il est qu'il ne l'était en ce monde, il me met en garde contre ceux qui me sont hostiles et m'indique mes vrais amis ; je constate qu'il ne se trompe pas.

Les événements psychiques de la guerre

Une prédiction de la grande guerre attribuée à l'esprit de Renan

Un de nos lecteurs nous signale la notice suivante parue dans la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme* de septembre 1908 :

Nous ne savons quel journal italien a publié la communication obtenue par M. Candiotti, attribuée à Renan et d'où nous extrayons le passage suivant, trouvé dans *Harbinger* :

« Mon frère, un grand cataclysme frappera la terre dans un prochain avenir ; le deuil et la désolation seront universels, car des millions de nos chères créatures, bonnes et mauvaises, seront sacrifiées sur les autels de Mars, pour assouvir l'ambition d'un homme, l'empereur d'Allemagne ! Dans *très peu* de temps l'Allemagne, la France, l'Autriche, l'Italie, l'Angleterre et la Russie seront entraînées dans une vaste conflagration. Néanmoins ne craignez pas que l'injustice triomphe ! Non, mes chers frères, Réjouissez-vous, car la justice prévaudra. Des chefs pacifiques comme Edouard VII, Victor-Emmanuel et le Président de la République Française sortiront victorieux de la mêlée et aussitôt après se produira un désarmement général, suivi par une ère de gouvernement socialiste, précurseur d'un autre plus parfait. Telle est l'aurore qu'il m'est permis de vous annoncer. Il ne m'est pas possible de vous fixer une date exacte, mais je puis vous assurer que cette suite d'événements commencera pendant la vie de la présente génération. Ce que je puis vous assurer, c'est que vous verrez cette Aurore ».

On remarquera dans cette « communication spirite » quelques légères inexactitudes, telles que le nom d'Edouard VII, figurant comme encore vivant en 1914. Mais l'ensemble de la prédiction constitue bien l'un des plus intéressants exemples de prédiction normale ou supernormale, quelle qu'elle soit, que nous connaissions au sujet de la grande guerre. On est surtout frappé du rôle que le supposé esprit de Renan attribue si nettement à Victor Emmanuel, en pleine période de Triplice ; certes, on peut objecter que la nationalité du médium, évidemment Italien, l'a peut-être mis à même de mieux connaître les sentiments de ses connationaux et les conséquences qui en découleraient ; comme on peut arguer sans beaucoup de probabilité de se tromper que M. Candiotti appartient au parti socialiste, au-dessus duquel, en sa qualité de spirite, il entrevoit pour l'humanité une organisation encore plus parfaite. Néanmoins, l'ensemble de la prédiction apparaît d'une lucidité réellement remarquable.

Les sourciers militaires

Nous avons parlé dernièrement des exploits d'un soldat sourcier aux Dardanelles. Nous trouvons maintenant dans les journaux anglais les détails sur le fait en question.

Le sourcier est le sapeur Stephen Kelley, du 3ème régiment de Cavalerie Légère Australienne ; il se trouve actuellement à Londres, où il a été transporté à la suite de blessures. Un expert, qui avait été chargé de trouver de l'eau dans la baie de Suvla ayant déclaré qu'il ne parvenait pas à en découvrir, et le manque d'eau étant tel que les troupes avaient presque épuisé leurs provisions, le général de brigade Hugues, se souvenant de la réputation que le sapeur Kelley s'était acquise en Australie comme sourcier, l'envoya chercher.



Officiers français cherchant des courants d'eau souterraine dans la Woevre, au moyen de la baguette de sourcier

Au cours de deux semaines, Kelley localisa trente-deux sources souterraines qui pourvurent une large provision d'eau en plusieurs localités de la presqu'île de Gallipoli. A la place de la classique baguette en coudrier, Kelley employait une plaque en cuivre tirée d'une bombe éclatée. Il obtenait les meilleurs résultats en se servant d'un fil de cuivre, mais il pouvait trouver de l'eau sans rien tenir en main.

Nous publions ici une photographie qui prouve que la rabdomancie militaire n'est point inconnue non plus dans le camp français.

Vision d'un combat aérien en Bretagne durant la guerre de 1870-1871

M. Paul Le Cour nous communique le récit suivant, qui rappelle d'une façon frappante celui auquel assistèrent cinq soldats de la garde bourgeoise d'Utrecht, durant la guerre hispano-néerlandaise pour l'indépendance des Pays-Bas, et que nous avons publié dans notre fascicule de novembre-décembre 1915, page 252.

Le cas que nous publions aujourd'hui a eu pour témoins un pêcheur breton et sa jeune fille, actuellement Madame Guyader. Nous avons cru devoir garder, autant que possible, à la lettre de cette dame sa forme un peu simple, mais sincère. Voilà encore de bonnes gens qui n'avaient certainement pas lu ni connu les faits de cette sorte enregistrés par l'histoire, et n'avaient pas pu être suggestionnés par eux.

... Vous nous demandez des renseignements sur les visions que nous avions eues lors de la guerre de 1870. Nous étions partis, mon père et moi, à la chasse, la nuit, sur un rocher où nous sommes restés plus de six heures. M'étant endormie, mon père me réveille vers 11 heures. Il ne fallait pas parler car nous chassions les canards sauvages. Nous avons vu un éclair venant du côté de l'Ile de Batz en suivant Roscoff et St-Paul ; là l'éclair a disparu de nos yeux. Nous avons vu la cavalerie en premier marcher au combat le sabre à la main ; les cavaliers étaient habillés de pantalons rouges et vestons bleus. Nous les avons vus se battre avec l'ennemi. Après il est arrivé du renfort ; c'étaient des hommes à pied, avec des fusils : nous avons très bien vu partir des coups de fusil et

ceux des cavaliers qui venaient à être blessés tomber de leur cheval. Les nuages devenaient rouges de sang, et je me souviens de cela comme si c'était aujourd'hui, car j'avais eu tellement peur que longtemps après je n'osais pas sortir de la maison, étant alors très jeune. Le combat avait duré à peu près trois quarts d'heure. C'était le dernier mois de 1870 ou le premier de 1871. Le temps était couvert avant le combat, après il est redevenu la même chose ; mais pendant que nous assistions à cette scène, le lieu où il se déroulait était clair comme en plein jour (1).

Mme GUYADER
Ker Reine Carantec (Finistère)

Vision coïncidant avec le Jour de la disparition d'un soldat

Monsieur le Directeur,

Vous voudrez bien permettre à un ancien fondateur et Président du Cercle d'Etudes psychiques de Périgueux (2) de signaler à votre attention un phénomène qui, bien que le souvenir en soit des plus douloureux pour lui, n'en constitue pas moins un fait digne de figurer, (surtout s'il est jamais confirmé par le retour du blessé), dans les annales du psychisme.

Mon fils, jeune soldat du 14e de ligne, quitta Toulouse, avec son régiment, le 6 août 1914. Chaque jour, depuis son départ, nous recevions de lui une courte lettre. Le 24 août, nous en reçumes une datée du 20. Il se trouvait alors dans les Ardennes, sur la frontière belge. Depuis cette date, plus de nouvelles directes.

Le *22 août*, à 9 h. 15 du soir, je fus sollicité par une influence extérieure à gagner ma chambre à coucher. Je dis à dessein *sollicité*, parce que je ne me couche jamais avant 10 h. ½ ou 11 h. J'avais à peine la tête sur l'oreiller, aussitôt l'électricité éteinte, que j'aperçus au pied de mon lit l'image très nette de mon fils avec son visage calme et grave. Une large tache noire, de forme ovale, couvrait toute la région de l'œil gauche et descendait jusqu'au milieu de la joue environ. Profondément impressionné par cette vision dont je reconnus immédiatement l'origine télépathique, j'eus la conviction que mon fils avait été, dans la journée, blessé mortellement. La vision persistant, je m'écriai (mentalement) : « assez ! » Aussitôt la manifestation lumineuse cessa. Je ferai remarquer que je me trouvais, à ce moment-là, en état complet de veille. Il ne s'agit donc point ici d'un rêve.

Ne recevant plus aucune nouvelle de mon fils, je me suis mis à parcourir les nombreux hôpitaux de Bordeaux à la recherche de soldats blessés du 14e susceptibles de me donner quelques renseignements. Je rencontrai, le 8 octobre, son caporal d'escouade qui m'apprit que mon fils avait disparu à la bataille de Bertrix, en Belgique, le *22 août* et que jusqu'au 28, date à laquelle il avait été lui-même blessé, il n'avait point reparu à la compagnie.

Depuis, de nombreuses lettres de ses camarades ont confirmé cette malheureuse nouvelle. *C'est donc bien le jour de la bataille de Bertrix et de la disparition de mon fils, le 12 août, que cette apparition télépathique s'est produite.* Si, ainsi que je l'espère encore un peu, mon fils est prisonnier en territoire occupé, et ne peut donner actuellement de ses nouvelles, mais en donnera plus tard, le genre et la situation de sa blessure confirmeraient et authentifieraient, sans doute, le phénomène que je vous signale.

Veuillez, agréer, Monsieur, etc.

A. VIAUD
Professeur-adjoint au Lycée, Bordeaux.

La mort d'un officier annoncée au moment même par sa mère mourante

Les journaux italiens publièrent, au mois de juillet 1915, l'information suivante, qui fut même télégraphiée à l'étranger :

La mère du sous-lieutenant des chasseurs alpins italiens Marcel Morali se trouvait au lit, gravement malade, et écoutait la lecture d'une lettre de son fils, qui était au front. Tout-à-coup, elle interrompit son mari, qui faisait la lecture, et s'écria : « Marcel est mort ! ».

Surpris, M. Morali répondit : « Non ; au contraire, il annonce qu'il quitte le front et qu'il est envoyé à l'arrière ». Mais la malade insista, répétant toujours : « J'affirme qu'il est mort ». Peu de temps après, elle entra en agonie ; elle mourut durant la nuit.

Huit jours après, le père de Marcel Morali fut informé que son fils était réellement tombé en combattant, au moment même où sa mère avait annoncé son décès.

(1) Cfr avec la vision de la bataille de Mook, à laquelle nous avons fait allusion plus haut : « L'espace bleu du ciel, entouré de nuages sombres, se vida : mais tout à coup il apparut comme strié de sang qui coulait à travers le ciel, etc. ».

(2) Section de la Société Universelle d'Etudes Psychiques.

Le Rédacteur en chef-Gérant : C. DE VESME. — Imp. Nouvelle, G. CLOUZOT, 85, rue Chabaudy, Niort.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

26e Année — Avril 1916 — N° 4

Les Evénements Psychiques de la Guerre [1]

Sur un cas de télépathie tactile de blessure de guerre

M. le comte A. de Gramont, Docteur ès-sciences, a bien voulu nous communiquer quelques documents au sujet d'un cas de télépathie venu dernièrement à sa connaissance et qui présente des caractéristiques tout à fait rares dans les annales du métapsychisme — ce qui le rend particulièrement intéressant.

Le récit de cet événement se trouve consigné dans une lettre écrite, le 16 mars 1916, par M. P. Bachelot, chef comptable à la Compagnie d'Electricité d'Angers.

La lettre est adressée à M. Morin, un artiste délicat, peintre sur vitraux, qui, quelque temps avant le commencement de la guerre, par suite d'une crise qui sévissait dans son art, était entré en qualité de comptable dans les bureaux de la même Compagnie d'Electricité. Il fut mobilisé au début des hostilités, comme sergent d'Infanterie.

Etant rentré, pour quelques jours, à Angers, en permission, il donna à M. Bachelot une de ces bagues d'aluminium qui constituent l'un des travaux les plus fréquents auxquels s'adonnent nos poilus dans les tranchées, durant leurs heures de loisir, et qu'il avait fabriquée lui-même et portée plusieurs mois. Il la lima même, au dernier moment, pour mieux en adapter les dimensions au petit doigt de son ami.

Voici le passage de la lettre de M. Bachelot qui se rapporte au cas psychique en question :

Pour terminer, mon cher ami, je vais vous conter une aventure où le magnétisme semble avoir manifesté son pouvoir d'une façon assez surprenante.

N'en riez pas, car plusieurs témoins peuvent en certifier l'authenticité absolue : M. Grandin, M. Senciel et sa famille. — Voici l'histoire.

Dans la nuit du 7 au 8 mars, je fus subitement éveillé par une douleur très vive au petit doigt, celui qui porte votre bague. J'éprouvais la sensation qu'on le serrait dans un étau ; et, à moitié endormi, sans me rendre compte de mon geste, j'enlevai la bague avec l'intention de la poser sur la table de nuit.

Vraisemblablement je n'en fis rien ; et, l'ayant seulement enlevée, je la conservai dans ma main et me rendormis immédiatement, puisque ma petite Cotte la trouva le lendemain matin au fond de mon lit.

Rien de bien extraordinaire dans mon histoire jusque-là, mais voilà où elle se corse.

Le lendemain matin, en descendant à mon bureau, je m'aperçus en route que je n'avais pas ma bague, et mes sensations de la nuit, que j'avais totalement oubliées, me revinrent à la mémoire. Je ne suis pas superstitieux ; eh bien, l'idée qu'il vous était arrivé malheur surgit brusquement en moi. — Je fus préoccupé toute la journée et le lendemain, jeudi, toujours sous le coup de la même impression pénible, je fis prendre de vos nouvelles par Mlle Texier. Mme Morin avait bien reçu une carte, mais outre qu'elle ne disait pas grand' chose, elle était de trop vieille date pour me tranquilliser.

Le vendredi matin, l'esprit toujours hanté par la bizarre sensation éprouvée par moi dans la nuit du 7 au 8, je fis venir Grandin dans mon bureau, le mis au courant de l'histoire de la bague, lui fis part de mes inquiétudes et le priai instam-

(1) Plusieurs journaux et revues de Paris, parlant des deux ou trois faits que nous avons recueillis, dans notre dernier numéro, sous la rubrique : *Les Evenements psychiques de la guerre*, se sont étonnés de leur petit nombre et ont proclamé que c'était là « la faillite du psychisme » ! Un journal clérical a même cru devoir présenter cette conclusion : qu'il valait donc mieux s'en tenir aveuglément à la foi, puisque c'était si simple et aisé de *croire* ! Les catholiques restant catholiques, les musulmans demeurant musulmans, les athées se tenant à l'athéisme. — Sans insister sur cet état d'esprit vraiment désespérant d'une partie de la presse non spécialiste, nous croyons utile de prévenir les personnes trop aisément portées à conclure que cette rubrique se continuera dans les prochains numéros de notre Revue.

ment de se rappeler notre conversation dans le cas où l'on viendrait à apprendre que vous aviez été tué ou blessé. Je fis, le même jour, la même communication à mon ami Senciel et à ses enfants, ajoutant que, s'il vous était arrivé quelque chose de fâcheux, rien ne pourrait m'enlever l'idée que j'en avais été directement prévenu par un phénomène psychique absolument incompréhensible.

Or, jugez de mon émoi et de la stupéfaction de mes confidents lorsque le lendemain, à 9 h. ½, nous apprîmes que vous aviez été blessé dans la nuit du 7 au 8 mars, nuit où, du fait de votre bague, j'avais éprouvé une sensation très douloureuse, sensation jamais ressentie depuis le jour où vous me l'aviez remise, sans que j'aie jamais cessé de la porter.

Tirez de ce fait la conclusion qu'il vous plaira, mais je l'ai cru assez curieux et assez inexplicable pour vous en faire part...

BACHELOT.
14, Rue Dacier, Angers.

Lettre de M. Morin à M. A. de Gramont

Angers, 5 Juin 1916.

Monsieur,

C'est avec la plus grande complaisance que mon ami, M. Bachelot, s'est adressé à ses deux confidents pour leur demander l'attestation des faits relatés dans sa lettre du 16 mars. J'ai pu les voir moi-même l'un et l'autre, et chacun d'eux m'a dit son étonnement d'apprendre que les événements avaient donné raison aux inquiétudes de mon ami...

Pour répondre à vos questions : 1° J'appartiens au 71 Régiment d'infanterie territoriale ; 2° C'est bien dans la nuit du 7 au 8 mars, ou très exactement le 8 mars au matin, vers 4 heures, que je fus blessé, ainsi qu'en fait foi le billet médical annexé à mon livret militaire. 3° Cotte, c'est la plus jeune fille de M. Bachelot qui, chaque matin, après le départ de son papa, vient retrouver la maman encore couchée...

J. MORIN.
27, Rue Bartoul, Angers.

Attestations des deux « confidents » adressées à M. Bachelot

Angers, le 31 Mars 1916.

Cher Monsieur,

C'est avec plaisir que je reconnais l'exactitude des faits relatés dans votre lettre du 16 mars, écrite à M. Morin à propos de votre bague.

SENCIEL.
32 *bis*, Rue Saint-Lazare, Angers.

Angers, le 31 Mai 1916.

Mon cher ami Bachelot,

J'atteste l'exactitude des faits me concernant, mentionnés dans votre lettre du 16 mars dernier et adressée à notre ami Morin.

A. GRANDIN.
6, Boulevard Robert, Angers.

Nous ne trouvons si étrange et étonnant le cas dont nous nous occupons, que parce que le percipient — dans l'espèce M. Bachelot — n'a pas été prévenu du malheur qui avait frappé son ami par une « hallucination véridique » visuelle ou auditive, comme il arrive dans la plupart des cas, mais par une sensation toute spéciale: une douleur au petit doigt. Déjà les hallucinations tactiles véridiques sont assez rares et généralement peu probantes, ainsi que l'ont observé les auteurs des *Phantasms of the Living* (vol. I, p. 225). Le *Census of Hallucinations*, publié par les *Proceedings of the S. P. R.* (vol. X, p. 40-41), n'en enregistre que 157, contre 2000 environ de visuelles ou auditives. D'ailleurs, la plupart de ces cas concernent de simples sensations d'attouchement, généralement aux bras ou à la tête.

Toutefois, dans le chapitre V des *Phantasms of the Living* (1), il est question aussi de faits du même ordre que celui qui nous est communiqué par le comte de Gramont. Mme Severn se réveille en sursaut sous l'impression d'un coup violent à la bouche et avec la sensation nette que la lèvre a été coupée et que le sang en coule. Elle porte son mouchoir à la bouche et est étonnée de voir qu'il n'y a pas de sang. Aussitôt elle pense qu'un malheur doit être arrivé à son mari, peintre distingué; la prévision fut confirmée à l'arrivée de M. Severn, qui s'était, en effet, blessé à une lèvre, en faisant du canotage, juste au moment où sa femme avait éprouvé une sensation correspondante.

On cite aussi le cas de Charles Blanc, qui éprouva la sensation d'un coup vigoureux, au moment où son frère, Louis Blanc, faillit être assommé dans les rues de Paris, probablement par un bravache bonapartiste. Mais il s'agit là d'un récit de troisième main, sans grande valeur.

Le plus ancien fait de cette classe que l'on connaisse est probablement celui raconté par Borel, *Historiarum et Observationum Medicophysicarum Centuriæ* (Paris, 1656). Il s'agit encore d'une femme qui ressentit, à distance, une blessure d'arme à feu, qu'avait reçue son mari, au moment même.

Quelques exemples contemporains de cet ordre de phénomènes sont aussi enregistrés dans *L'inconnu et les problèmes psychiques* de M. Camille Flammarion. (Voir surtout le cas 23, p. 100).

Les circonstances dans lesquelles s'est développé

(1) Résumé français sous le titre d'*Hallucinations Télépathiques*.

le phénomène arrivé à M. Bachelot ne permettent point qu'on recherche si la bague avait réellement produit une inflammation de son doigt auriculaire, ou si la sensation qu'il éprouva était purement imaginaire, comme dans les cas que nous venons de citer et qui n'ont pas été accompagnés de stigmates. Ceux-ci, en tout cas, pourraient toujours être considérés comme ayant été produits par l'auto-suggestion, à la suite de la notion acquise télépathiquement par le percipient. Il s'agit donc bien toujours de télépathie : ces phénomènes sont même les seuls qui justifient entièrement ce nom, au point de vue strictement étymologique, car dans les autres cas il n'y a point de sensation de maladie (*pathos*) à distance.

Une dernière remarque. M. Bachelot, qui ne s'occupait pas de sciences psychiques et qui dit ne pas être superstitieux, a pourtant immédiatement songé à quelque malheur ayant frappé son ami M. Morin. Cela peut de prime abord paraître un peu surprenant, car enfin, une bague qui nous incommode à un doigt n'est pas un événement bien extraordinaire. Et pourtant nous trouvons dans presque tous ces cas, chez les percipients, l'interprétation exacte, immédiate, du phénomène, physiologique ou autre, qui s'est produit. Pourquoi ? Parce que l'idée est déjà latente dans la subconscience ; c'est même elle qui a produit le phénomène par lequel la conscience normale a été mise en éveil et qui a aisément permis à cette dernière de l'interpréter. — C. V.

Comment un officier dans les tranchées eut une vision de son père mourant

Sous ce titre, *l'Evening News* du 11 mai dernier a publié le récit suivant :

La nuit où mourut le Dr C. J. Grellet, de Hitchin, son fils Reginald, capitaine dans le 8e Yorkshires, se trouvait couché dans les tranchées.

En dormant, il eut la vision de son père ; elle était si vive, qu'il s'éveilla et réveilla aussi l'officier couché près de lui en lui disant que quelque chose était sans doute arrivé et qu'il ne devait pas tarder à rentrer chez lui.

Le matin suivant, le capitaine Grellet reçut une dépêche l'informant que son père était mort durant la nuit.

Quand il raconta dans sa famille la vision qu'il avait eue, il apprit que, quelques instants avant sa mort, son père avait dit avoir vu Reginald dans les tranchées, et que « tout allait bien maintenant ». On constata que les deux visions s'étaient produites à la même heure.

Le capitaine R. C. Grellet est un sportsman fort connu dans le Hertfordshire.

Il paraît s'agir là d'un cas assez caractéristique de télesthésie : il semblerait, en effet, que le supposé « corps astral » du père du capitaine Grellet se soit réellement transporté auprès de son fils, puisque, non seulement il aurait été vu par ce dernier (ce qui peut être considéré comme une hallucination télépathique véridique), mais aussi il aurait vu son fils Reginald dans les tranchées, de façon à pouvoir annoncer ensuite que « tout allait bien ».

Mais il s'agit là d'une catégorie de phénomènes infiniment moins bien démontrés que celui de la télépathie.

Une communication d'apparence spirite

Le *Shetland Times* du 20 février 1915 contenait une lettre de M. L. Laurenson, originaire des Iles Shetland (nord de l'Ecosse), résidant à Johannesburg (Afrique Méridionale), qui relate quelques intéressantes expériences psychiques, dont la plus remarquable s'est produite au cours d'une séance faite par ce monsieur et par sa femme à la pleine lumière du jour, le 24 mai 1915.

Durant cette séance Mme Laurenson décrivit une vision de trois soldats morts habillés de tartans (costume national écossais), leur esprit se tenant droit sur leur corps couché. M. et Mme Laurenson leur ayant alors demandé médiumniquement qui ils étaient, les trois esprits répondirent qu'ils appartenaient aux Fusiliers Ecossais, qu'ils avaient été transportés à Berlin ; leurs noms étaient respectivement John Wilson, James Wilson et James Alexander ; qu'ils n'étaient pas morts de blessures reçues en bataille, mais d'inanition, après avoir été blessés aux jambes pour être mis dans l'impossibilité de s'échapper.

M. Laurenson raconte avoir écrit le jour même à l'officier commandant les Royal Scots Fusiliers, au Ministère de la guerre, et avoir plus tard reçu une réponse du capitaine J. A. Greig, adjudant du Régiment, et portant la date du 24 juin, dans laquelle on lui déclarait que trois soldats ayant les noms de famille en question, tous portant l'initiale J., avaient été enregistrés à leur dépôt comme prisonniers de guerre en Allemagne ; on avait su depuis que l'un des Wilson était mort ; mais il ne pouvait pas dire s'il s'agissait bien des hommes au sujet desquels M. Laurenson le questionnait.

M. Laurenson, en écrivant au Directeur du *Shetland Times*, joignait une photographie de la lettre du capitaine Greig.

L'importance de ce cas tient au caractère spirite qu'on ne pourrait pas facilement contester à la vision et à la « communication » obtenue par Mme Laurenson ; seulement quelques détails complémentaires seraient nécessaires pour savoir s'il ne

s'agit pas d'une pure coïncidence ; surtout, il faudrait connaître précisément les prénoms des trois soldats et non pas uniquement leur initiale ; il faudrait ensuite s'assurer si le deuxième Wilson et James Alexander sont réellement morts aussi, et morts à Berlin.

Vision au moment de la mort d'un soldat

Madame Effie de Bathe publie dans le *Light* un récit qui lui fut fait dernièrement par une de ses amies, dont elle communique le nom à la Direction du journal, mais qu'elle ne désigne dans son article que par une initiale : Miss M.

Comme la conversation tournait assez naturellement sur la guerre et sur ceux qui étaient tombés pour leur pays, Miss M. raconta qu'elle s'occupait, au cours du printemps 1915, de copier certains objets d'art dans un Muséum de Londres. La salle dans laquelle elle travaillait était placée sous la surveillance d'un gardien, J. F., qui avait été soldat. Il était toujours si aimable, que Miss M. échangeait souvent avec lui quelques phrases d'un intérêt général ; un jour, elle lui offrit un paquet de vieux numéros du *Light*, que le gardien accepta volontiers, Miss M. ayant déjà, à plusieurs reprises, tâché de l'intéresser aux questions psychiques.

Au mois de Juin, Miss M. se rendit aux bains de mer et y resta jusqu'à la fin de Septembre.

Dans l'après midi du 12 septembre, s'éveillant d'un court sommeil, elle « vit » devant elle un homme de haute taille, avec une moustache noire. Il était habillé en kaki ; la partie supérieure de sa tête était enveloppée de bandes saturées de sang ; comme la jeune fille regardait, étonnée, il disparut.

L'apparition lui rappela d'une façon si frappante l'aspect du gardien du Muséum, que, inquiète, quand elle rentra à Londres un mois après, elle s'empressa de se rendre au Muséum pour avoir de ses nouvelles ; on lui répondit qu'il avait été tué en guerre. Miss M., désirant alors connaître l'adresse de la mère du gardien, dont ce dernier lui avait souvent parlé, fut adressée à l'un des hauts fonctionnaires du Muséum, qui avait reçu du Ministère de la guerre des détails sur la mort de J. F. Le fonctionnaire se disposa à ouvrir un tiroir contenant le document qui s'y rapportait ; Miss M. s'écria alors :

— Attendez ! avant de lire les détails, laissez-moi dire la date de son décès, qui fut le 12 septembre ; il est mort d'une blessure à la partie supérieure de la tête.

Le monsieur ne se souvenait pas des détails de l'affaire, mais ayant consulté le document, il dit :

— Oui, il fut trouvé le 13 septembre, avec le haut de la tête emporté.

Miss M. pense que l'erreur d'un jour peut facilement s'expliquer ainsi : le corps n'ayant été retrouvé sur le champ de bataille que le lendemain, l'enregistrement officiel de la mort serait en retard d'un jour.

M[me] de Bathe ajoute qu'au moment où Miss M. terminait de lui raconter cette histoire, deux coups bien distincts furent frappés sur un meuble, près de la porte : tout le monde les entendit. Elle explique que ces coups ne pouvaient avoir qu'une origine supranormale, personne ne se trouvant dans les pièces contiguës.

Il est à noter que, si J. F. a été réellement tué par un projectile lui ayant emporté (*blown off*) le haut de la tête, sa mort a dû être instantanée ; le phénomène paraîtrait donc plutôt une manifestation *post mortem* qu'une transmission télépathique. Mais l'exactitude de ce récit n'est malheureusement pas entourée de preuves suffisantes.

La terrible vision d'une mère australienne

Un journal quotidien de Melbourne (Australie), le *Leader*, écrivait dans les premiers jours de mai 1915 :

Ceux qui se passionnent à la captivante mais dangereuse étude de l'occultisme, liront avec intérêt le cas suivant de vision télépathique, qui s'est produit la semaine dernière et qui paraît bien authentique. On ne connaîtra que plus tard, lorsqu'on recevra les détails complémentaires sur la mort d'un de nos soldats, jusqu'à quel point la vision coïncidait avec les faits ; mais dès maintenant on sait qu'elle fut étonnamment exacte dans son ensemble.

Mercredi dernier [28 avril] la mère d'un soldat de notre Première Force Expéditionnaire visualisa tout-à-coup un vif combat entre les Turcs et les camarades de son fils. Elle vit les Australiens arriver à un combat corps à corps avec leurs adversaires, et son fils tomber, frappé d'une balle à la tête. Elle vit qu'on lui portait secours et on le transportait à l'arrière ; le visage bandé, un œil couvert, il se tourna vers elle en répétant trois fois : « Maman ! », avant d'expirer.

L'agitation de la pauvre femme fut si intense, devant cette vision extraordinaire, que les membres de la famille s'avisèrent de mander leur clergyman pour qu'il vînt la raisonner et tâcher de lui prouver qu'il ne s'agissait que d'hallucina-

tions. Ils parvinrent ainsi à la calmer un peu ; mais le samedi suivant ils durent envoyer chercher le même clergyman pour lui faire annoncer à la pauvre mère que son fils était mort de blessures reçues dans un combat le 27-28 avril.

Il est à remarquer que, dans ce cas, l'hallucination télépathique véridique n'a pas été uniquement visuelle, mais aussi auditive, puisque la dame *entendit* son fils l'appeler.

Cécité guérie par l'hypnotisme

Ecrivant dernièrement dans un grand quotidien de Londres, « Un médecin » observait que « l'une des innovations inattendues introduites dans la pratique médicale et chirurgicale par la grande guerre est l'élévation de l'hypnotisme à la situation d'un système de traitement admis et orthodoxe ». Il rappelait surtout l'exemple du soldat soigné par le docteur Feiling et à qui l'hypnotisme avait rendu partiellement la mémoire, comme nous l'avons raconté.

On peut aussi mettre à l'actif de l'hypnotisme quelques cures de cécité, probablement psychiques, en tout cas dues à une amaurose, etc., de même qu'on a cité des cécités de cette nature dues à une suggestion et ayant eu un effet foudroyant.

Le *Light* s'occupait, il n'y a pas longtemps, du cas d'une jeune fille aveugle qui avait recouvré la vue grâce au traitement hypnotique exercé par M. Alexandre Erskine. Le *Star*, de Londres, dans un de ses derniers numéros, parle ainsi d'une autre guérison semblable : celle du chauffeur John Martin, des R. F. A., domicilié à Balham :

Le chauffeur Martin fut aveuglé par l'explosion d'un obus durant la bataille de la Marne, et resta six mois à l'hôpital, après quoi il fut admis au S[t] Duntan's Hostel, Regent's Park [Asile pour les aveugles], où on lui apprit à lire et écrire par le système Braille. Durant huit mois Martin parut affligé par une cecité incurable, jusqu'à ce qu'il fut adressé, il y a quelques jours, à M. Alexandre Erskine (41, Great Cumberland-street), qui était parvenu déjà en d'autres cas, où il n'y avait pas eu de lésion sérieuse, à rendre la vue au moyen de la suggestion hypnotique. M. Eskine se rendit compte que l'explosion de l'obus avait eu pour effet de contracter les nerfs optiques et entraîner en arrière les globes oculaires. On avait tout fait, à l'hôpital, pour détendre les parties contractées, mais sans résultat. Sous la suggestion hypnotique, la contracture des muscles se relacha instantanément. Martin continuait toutefois à ne pas y voir, et ne récupéra la vue que par suite d'une autre puissante suggestion hypnotique.

On se demande si bien d'autres cas de cécité ne céderaient pas à la suggestion hypnotique. Alors même qu'un nerf est considéré comme paralysé, il peut être en réalité uniquement dérangé, et l'énergie subconsciente peut lui rendre ses fonctions normales.

C. J. H. HAMILTON

Deux cas de Lévitation (1)

Les deux cas de lévitation qui suivent m'ont été racontés, d'abord de vive voix, ensuite par écrit, par un digne prêtre de ma connaissance qui les a entendus lui-même de la bouche des témoins oculaires, et en a conservé un vif souvenir, comme il est facile de s'en apercevoir dans sa conversation. Ce prêtre, l'abbé B., curé d'une paroisse voisine de ma demeure, est un homme excessivement positif, sans aucune tendance au mysticisme, s'occupant de conférences populaires et d'études scientifiques et médicales. Il a été pendant plusieurs années lecteur assidu des *Annales des Sciences Psychiques*, mais se disant suffisamment fixé sur les faits métapsychiques il a abandonné cette lecture dernièrement en faveur de ses autres études. Je le connais depuis cinq ans et peux me porter garant de son caractère sérieux et positif.

Il croit au caractère spirite du premier des deux faits relatés ; quant au second, il est tenté, mais sans se prononcer, d'y voir un cas de possession démoniaque. Cette tendance ne doit pas surprendre dans

(1) Bien que les faits racontés dans cet article ne soient pas tout récents, ce qui donne aux témoignages un caractère imprécis, ils sont toutefois si intéressants que nous avons cru devoir les publier, et nous ne doutons pas que nos lecteurs en prendront connaissance avec plaisir. — *Note de la R.*

un prêtre de l'église catholique, mais elle est peu marquée chez lui.

Je donne ses récits dans ses propres paroles, sans changer ou ajouter quoi que ce soit à sa relation, écrite de sa propre main.

Je tiens son nom et son adresse à la disposition des chercheurs, mais je n'ai pas l'autorisation de faire publier ni l'un ni l'autre, ni ceux des personnalités mentionnées dans ses récits.

Il ne faut pas confondre avec l'autre abbé B., dont il est question dans le premier compte rendu.

Je dois ajouter les observations suivantes :

1. — L'escalier mentionné dans le premier récit n'existe pas dans le presbytère en question. C'était une hallucination auditive.

2. — L'abbé B. mon interlocuteur, ne m'a pas dit, mais m'a laissé comprendre, qu'il existait des lettres et documents compromettants dans la correspondance du prêtre défunt, qui avait été recueillie, avec une partie de son héritage, par l'abbé B. (celui du récit).

3. — Les trois prêtres dont il s'agit dans cette relation (dont les circonstances remontent à l'année 1888), sont décédés.

4. — L'ami commun des abbés D. et B. était l'abbé d'I., mort doyen de S. (Charente-Inférieure) ; c'est à lui qu'on attribue la lévitation et la hantise.

PREMIER CAS DE LÉVITATION AVEC HANTISE

C'était en 1888. M. l'abbé B., curé d'une petite station balnéaire sur les côtes de l'Océan, avait invité M. R., curé d'une paroisse voisine, à prêcher la première communion des enfants de la paroisse.

Arrivé la veille de la fête, M. R. avait demandé à son confrère la permission de se retirer de bonne heure dans sa chambre pour revoir les notes qu'il devait développer le lendemain dans ses instructions. Ce travail le retint jusqu'à une heure avancée. Quand il se coucha, tout le monde dormait déjà depuis longtemps dans le presbytère.

Très prompt à s'incliner devant toute vérité dogmatique, M. R. était plutôt sceptique en face des récits de faits d'ordre surnaturel. Il lui fallait des témoignages irrécusables et des preuves de toute évidence.

Or, ce soir-là, n'étant pas encore endormi, M. R. sentit que quelque chose remuait son lit et le soulevait vers le plafond. Il se leva précipitamment, ralluma sa bougie, fit une visite très minutieuse de sa chambre.

Rien d'extraordinaire. Tout paraissait en place. M. R. crut avoir rêvé et se recoucha.

Dix minutes s'étaient à peine écoulées que M. R. parfaitement éveillé cette fois, constata le même phénomène. Convaincu que son lit avait perdu contact avec le sol et s'élevait, il tendit la main machinalement au-dessus de sa tête comme pour se garantir d'un choc contre le plafond. Mais quelle ne fut pas sa surprise quand il constata que celui-ci n'était qu'à quelques centimètres et qu'il le touchait réellement !

Le lit resta ainsi quelques secondes et redescendit à sa place. Puis la nuit se passa sans autre incident. M. R. crut constater de nouveau que rien d'anormal ne se trouvait dans sa chambre et il dut conclure qu'un phénomène surnaturel venait de se produire.

Prévenu de ce fait, le maître de maison déclara qu'il n'avait rien entendu, que jamais de pareils faits ne s'étaient produits chez lui et que, selon toute probabilité, bien qu'il affirmât le contraire, M. R. avait rêvé.

Deux mois plus tard, au mois d'août, M. D., curé dans le même canton, venait demander à M. B une chambre pour lui permettre de passer la semaine avec la famille de son frère, établie pour un mois dans un châlet sur la plage. M. D. passait la journée avec sa famille et venait coucher le soir au presbytère.

Une nuit, M. D. fut réveillé par un bruit de pas lourds qui paraissaient provenir d'un escalier voisin de la chambre, et la personne qui descendait ainsi exhalait des soupirs empreints de la plus douloureuse tristesse.

M. D. se lève, croit que son confrère se trouve mal et accourt avec sa bougie vers le lieu d'où partent les plaintes. Mais le couloir est vide, et les ronflements qui partent de la chambre voisine lui disent suffisamment qu'il s'est trompé, qu'il est victime d'une hallucination.

Il se recouche donc et cherche à se rendormir.

Vains efforts. L'émotion a été trop vive, le sommeil ne vient plus.

Mais voilà que le bruit recommence. Ce sont les mêmes pas, les mêmes gémissements. M. D. croit reconnaître les plaintes d'un ami mort récemment. Il se lève, ouvre sa porte, mais encore une fois le couloir est vide et le curé qui dort à côté ne paraît pas s'être aperçu de ce qui vient de se passer.

M. D. ne se recouche pas. Il demeure en prières et en méditation jusqu'au lever du jour. Il vint alors réveiller son confrère et lui conta son aventure. M. B., surpris que ce bruit se fût produit sans qu'il l'eût entendu, déclara que la même chose était arrivée quelque temps auparavant, alors qu'il était seul dans son presbytère, mais qu'il n'y avait attaché aucune importance. C'était en effet la voix de l'ami commun qu'il avait cru entendre.

M. B. ayant recueilli une partie de l'héritage de cet ami, avait enfermé dans son secrétaire la correspondance du défunt avec l'intention de l'examiner

et d'en détruire tout ce qui n'avait pas lieu d'être conservé.

Il fut décidé que l'on dépouillerait séance tenante cette correspondance, que l'on brûlerait les papiers compromettants s'il y en avait, et que le matin même chacun dirait une messe pour le repos de l'âme du défunt.

Il fut ainsi fait, et depuis lors, aucun fait de ce genre ne s'est produit dans le presbytère de X.

Ici finit le récit de l'abbé B. (qu'il ne faut pas confondre avec l'abbé B., curé de la petite station balnéaire, et chez qui les faits se sont passés). Ces faits ont été maintes fois racontés à mon ami l'abbé B. par les deux témoins oculaires, l'abbé B. et l'abbé D. Il les garantit comme véridiques et comme ayant causé une forte impression aux deux prêtres qui en avaient été témoins.

Le deuxième cas de lévitation paraît se rapporter à un cas de folie hystérique, compliqué de « possession » par une personnalité seconde; un croyant pourrait tout aussi bien parler d'une possession de la part d'un esprit extérieur, avec adjonction de facultés supranormales. Le fait de lévitation s'est deux fois répété, une fois en présence des parents, une fois devant l'abbé X., curé de la paroisse de C..., dans le département de la Ch.-Inf. Ce prêtre vit encore ; mais c'est M. l'abbé D. qui a raconté les faits suivants à mon interlocuteur, l'abbé B. Voici le récit de ce dernier :

DEUXIÈME CAS DE LÉVITATION

L'époque exacte à laquelle s'est produit le fait que je vais raconter m'est inconnue. Je n'en ai pas non plus été témoin, mais je le tiens d'une personne tout à fait digne de foi, qui me le conta en 1911, M. l'Abbé D.

S'agit-il d'un cas de possession démoniaque ou d'un phénomène physique supranormal? Rien ne m'autorise à le qualifier. L'Eglise d'ailleurs use dans ces cas-là de la plus grande prudence et n'autorise les exorcismes qu'après une enquête des plus minutieuses.

Les exorcismes n'ont point eu lieu.

Je me bornerai donc à citer les faits observés, les donnant comme absolument certains, sans les apprécier autrement.

Une jeune fille de 17 ans, grande, forte, fut prise un jour d'une crise nerveuse que l'on attribua à une contrariété. Cris, contorsions, écume, tout caractérisait une crise ordinaire d'hystérie. Mais à partir de ce jour la santé s'altéra, le caractère s'assombrit, la malade fuyait la société. On la surprenait quelquefois en conversation incohérente avec un être invisible. Les parents, alarmés, consultèrent un médecin. Celui-ci, n'ayant pu constater aucune manifestation extérieure du mal, mais voyant dans le regard et dans les paroles quelques signes d'aliénation mentale, conclut à des crises de folie.

Quand le curé de la paroisse, M. l'Abbé X, apprit l'épreuve qui frappait cette famille, il s'empressa de l'aller visiter. Mais il fut étrangement surpris de trouver la jeune fille tout à fait changée. Gracieuse, aimable et très polie jusque-là pour M. le Curé, elle refusa de le recevoir, lui lançant de derrière la porte les injures les plus ordurières; mais comme les parents insistaient pour faire entrer M. le Curé, la malade s'enfuit dans les champs en proférant toutes sortes de malédictions.

M. l'Abbé X ne cacha pas son inquiétude aux parents. — « J'ai — dit-il — sur moi une médaille bénite de St-Benoît. La protection de ce bon Saint se manifeste souvent contre de telles maladies. Je vais la mettre dans le lit en l'absence de la malade.

Puis les parents lui racontèrent que la veille, pendant une crise, la jeune fille *s'était mise à grimper le long des murs de sa chambre comme une araignée.*

Sur ces entrefaites, la malade, calmée, revenait à la maison. Elle entra dans sa chambre où se tenaient encore M. le Curé et sa mère. Mais au lieu de s'asseoir sur une chaise comme les autres, elle alla s'appuyer sur son lit. A peine l'eut-elle touché qu'elle bondit comme si elle se fût assise sur des charbons ardents. Puis, en vociférant d'abominables blasphèmes, elle plongea la main dans la paillasse, en retira immédiatement la médaille que M. le Curé y avait cachée et la lança par la fenêtre. Puis, revenant furieuse vers le prêtre, les mains levées pour le frapper, elle fut soudain arrêtée dans son élan, comme hypnotisée. M. le Curé, dans un geste d'effroi ou de conjuration, avait élevé les bras à la hauteur de sa tête et en avant. Les mains de la jeune fille vinrent se placer en face de celles du prêtre et à quelques centimètres seulement, les bras ayant conservé la position horizontale.

Pour arriver à ce point le corps de la jeune fille *s'était élevé de terre à une hauteur de 10 à 15 centimètres et était resté ainsi pendant tout le temps qu'avait duré cette singulière attraction; c'est-à-dire de 30 à 40 secondes.*

Puis la crise cessa complètement et la malade tomba dans un anéantissement complet. Elle mourut quelque temps après.

Ici finit le deuxième récit de l'Abbé B.

Voulant avoir une confirmation de ce dernier récit, je l'ai envoyé à M. l'Abbé X., curé de la paroisse de C., dans laquelle cet incident s'est produit (en 1887 ou 1888, selon l'Abbé X.). Par ce moyen j'ai eu le

témoignage d'un témoin oculaire de la lévitation de la jeune fille, comme on le verra en lisant la lettre que je viens de recevoir de l'Abbé X. et que je reproduis ici.

C —, 9 juin 1914.

Monsieur,

J'ai lu attentivement la rélation que vous m'avez comuniquée. Je puis certifier qu'elle est absolument exacte. J'ai vu les actions de la jeune fille trouvant la médaille cachée dans la paillasse en son absence et la jetant par la fenêtre. Il est évident que je n'ai pas pu la voir élevée de terre quand je tenais machinalement les bras en l'air dans une situation horizontale et les mains ouvertes, mais *les assistants, très nombreux, se sont écriés: « Elle ne touche pas le sol »*. Un des assistants que j'ai interrogé ce matin m'a affirmé *qu'il l'avait vue pendant quelques instants au-dessus de la terre* et à peu près à la même distance que vous indiquez dans votre rapport. Il est certain que les mains de la jeune fille se sont plaquées sur les miennes et comme elle n'avait point ma taille, je devais conclure que son corps s'est allongé soudain ou que, *plus exactement, comme se sont écriés les nombreux témoins, parmi lesquels M. l'Abbé D.*, elle s'est élevée de terre. Je n'ai point senti le poids de son corps.

La jeune fille n'habitait point la localité. Elle y était venue passer quelques jours chez sa tante. C'est donc sur les supplications de la tante que je suis entré dans la maison. Les crises ont duré deux ou trois jours. J'ai donc vu la patiente (et je n'étais pas seul) deux ou trois fois.

Quand elle a été calmée, je me suis abstenu de la voir. Elle a dû retourner à la maison paternelle ou ailleurs, mais elle n'est pas morte; elle s'est mariée, m'a-t-on dit ce matin. A l'heure qu'il est, elle est encore probablement vivante. On l'a complètement perdue de vue.

Veuillez agréer, Monsieur, etc., etc.

Abbé X.

Le récit de mon interlocuteur, M. l'Abbé B., était donc très exact, sauf pour la question de la mort de la jeune fille, qui est, paraît-il, mariée, et doit probablement être encore en vie.

La date approximative de cet événement (1887 ou 1888) ressort d'une première lettre que j'ai reçue de M. l'Abbé X., curé de la paroisse.

L'Abbé D., qui a raconté ce cas de lévitation à mon ami l'Abbé B., est le même prêtre que l'abbé D. du premier récit et qui avait été témoin de la hantise du presbytère ; il est décédé actuellement.

Trois des prêtres mentionnés dans ces récits ayant des noms commençants avec un B. j'ai dû désigner le dernier (celui du deuxième récit) comme étant l'Abbé X.

Je détiens tous les noms des personnalités et des lieux. Mais il est impossible de les publier à cause de l'existence des parents des prêtres mentionnés dans le premier récit, (notamment de ceux de l'abbé d'I., le prêtre défunt à qui fut attribué la hantise).

C. J. Hans Hamilton,
Vice-Consul de Grande-Bretagne,
Membre de la Société Universelle d'Etudes Psychiques.

Depuis la rédaction de l'article qui précède, j'ai reçu, en réponse à ma demande, la lettre suivante avec la déclaration d'un deuxième témoin oculaire. Ayant obtenu l'autorisation de l'abbé Bourrr, curé de Corme-Ecluses (Charente-Inférieure), je publie ici les noms des p rsonnes et du lieu.

C. J. H. H.

Corme-Ecluses, 19 9bre 1915

Monsieur le Vice-Consul,

J'ai su hier seulement, par une de ses parentes, que la personnè qui a mis l'émoi dans la localité, il y a près de trentre ans, est morte depuis plusieurs années. Avant de mourir, elle aurait eu, paraît-il, des crises étranges. *Ses instruments de travail se seraient subtilisés de ses mains ou y seraient revenus au gré de ses désirs...* J'avais donc été induit en erreur en vous déclarant qu'elle était encore vivante.

Les faits que je vous ai racontés sont connus des jeunes gens pour les avoir entendus de leurs parents. Les nombreux témoins de 1886 ou 87 sont morts. A ma connaissance, il n'en reste plus que deux, dont un vieillard qui habite près de ses enfants dans une commune assez éloignée.

Je ne puis donc vous donner ci-joint que le certificat d'un seul témoin oculaire âgé de 68 ans. Sa signature est authentique.

Vous avez toute liberté dans votre revue de nommer les endroits et les personnes.

Veuillez agréer, Monsieur le Vice-Consul, mes respectueuses salutations.

Bourit P., Curé

Voici une lettre ultérieure de Monsieur l'abbé Bourit, en réponse à une demande de ma part pour des précisions au sujet de la lévitation, et des autres phénomènes supranormaux présentés par la jeune fille.

CERTIFICAT

Je, soussigné, Pierre Gardart, menuisier, habitant la commune de Corme-Ecluses, certifie avoir

assisté aux scènes qui se sont déroulées, il y a une trentaine d'années environ, chez la Veuve Parizot, habitant la même commune. Sa nièce était en proie à une sorte de délire extraordinaire qui avait attiré la foule. On avait cru bon d'appeler MM. les abbés Bourit, curé de Corme-Ecluses, et Doussin, curé de Grezac.

J'ai vu M. Doussin cacher une médaille dans une paillasse, loin des regards de l'hallucinée. Or cette dernière, saisie par un mouvement fébrile, après quelques recherches dans l'appartement, s'est jetée sur la paillasse, a trouvé la médaille, et a envoyé paillasse et médaille dans la rue avec frénésie (1). J'ai vu M. Bourit, d'une taille plus élevée que celle de la patiente, se tenir debout les bras verticalement (2) élevés en l'air tandis que les mains de cette dernière venaient se plaquer sur les siennes ; *j'ai vu à ce moment que les pieds de la personne ne touchaient plus la terre. Un cri s'est élevé alors parmi la foule.* M. l'abbé Bourit a déclaré qu'il n'avait senti aucun poids, mais seulement une faible impression sur ses mains étendues. Il était stupéfait qu'elle se fût subitement élevée à sa taille atteignant l'extrémité de ses doigts étendus.

J'ai vu l'hallucinée grimper le long des murs et j'ai entendu dire qu'elle s'élevait à une certaine hauteur.

En foi de quoi, je signe le présent certificat à Corme-Ecluses, ce 19 nov. 1915.

GARDRAT Pierre

Corme-Ecluses, le 1er décembre 1915

Monsieur le Vice-Consul,

M. l'Abbé Doussin portant de 30 à 40 secondes la durée de la lévitation n'a pas exagéré. Le témoin, c'est-à-dire Pierre Gardrat dont on vient de lire l'attestation, estime que le temps a été plus long. J'ai entendu au moment précis un spectateur disant à son voisin : « Elle ne touche pas le sol ; tiens, regarde ! » Ce dernier voisin et plusieurs autres aussitôt ont examiné le fait et ont répondu : « C'est vrai ». Il a fallu certainement au moins 40 secondes pour que ces divers mouvements s'effectuent. Je tenais les mains verticalement, sans doute pour échapper au contact de la personne ; j'avais les mains bien étendues. Elle n'a point fait un saut pour que l'extrémité de ses doigts pussent atteindre l'extrémité des miens. J'ai senti une sorte de frôlement sur les mains seulement, et point ailleurs. *Pendant la lévitation j'ai obliqué un peu les bras, ses mains restaient plaquées sur les miennes. Son corps ne reposait pas encore sur le sol. Elle s'est détachée sans aucun mouvement brusque.* Je n'ai senti aucun poids durant le moment psychologique.

La jeune fille avait dix-huit ans à cette époque. Elle s'appelait Amélie Pellé. Elle était la nièce de la veuve Parizot, décédée à Corme-Ecluses, et la cousine d'Eugène Parizot. Elle est morte à l'hôpital de Saintes, il y a trois ans. Eugène Parizot n'était pas présent à l'heure des faits. Il a entendu dire par sa mère que les instruments de travail disparaissaient des mains de sa cousine et y reparaissaient à son gré. Phénomènes qui se seraient produits ici et non pas peu de temps avant la mort de la personne.

J'ai vu pendant ses crises la jeune fille grimper comme un chat sur les lits et les buffets, se plaquer le long du mur. Ses pieds avaient-ils un piédestal ? Le public a dit non. A cause de la foule, j'étais trop éloigné pour contrôler le fait.

Veuillez agréer, Monsieur le Vice-Consul, mes respectueuses salutations.

BOURIT, Curé

Nous croyons utile de rapprocher du premier des deux cas de lévitation recueillis par M. Hamilton le fait suivant, tiré du numéro de Mars de *Luce e Ombra*, de Rome. La seule différence entre les deux évènements paraît être, en somme, celle-ci : que dans le cas raconté par Mme Boneschi Ceccoli le lit « lévité » était vide, alors que, dans le cas relaté par M. Hamilton, une personne s'y trouvait couchée.

Le Colonel D. F. était une excellente personne, officier à l'ancienne manière et ami zélé. Mais pour s'être uni en secondes noces avec une femme de religion différente de la sienne, il eut des différends acerbes avec ses parents. Ses enfants furent, avec son consentement, élevés dans la religion maternelle, tandis que le père restait fidèle à celle de ses pères. Sa dernière heure arrivée, et se sachant condamné pour maladie incurable, le pauvre colonel ne voulait pas se laisser convaincre de se faire assister par un ministre d'un autre culte ; mais sa femme, dans l'intérêt de ses enfants, prétendit qu'il se soumît aux formes de sa confession.

Je n'entrerai pas dans les détails ; je tiens seulement à déclarer que je m'éloignai de cette famille, sans cesser néanmoins de me procurer des nouvelles du pauvre officier.

---

(1) L'impression qui se dégage de ce témoignage, c'est que l'on avait probablement parlé de la médaille à la malade, qui la trouva dans la paillasse après l'avoir cherchée ailleurs. — *Note de la Red.*

(2) Pour « *verticalement* » il faut vraisemblablement lire « *horizontalement* ». Voir les lettres de l'abbé Bourit. — C. J. H. H.

J'avais alors chez moi, bien plus en qualité d'amie que de subordonnée, une chère, bonne et intelligente jeune fille, Zaïre T., de tempérament très nerveux, hypersensible, avec une pointe d'hystérie, et selon ses dires, douée de médiuminté prouvée.

Dans l'après-midi du 24 avril de l'année 1912, Zaïre se rendit chez le malade pour en demander, comme d'habitude, des nouvelles.

Je la priai même de s'y rendre plus fréquemment, sachant le malade affligé, non seulement de sa maladie incurable, mais de l'obsession morale dont j'ai parlé. La jeune fille rentra vers le soir, au crépuscule, et me retrouva seule, occupée è faire dîner mon vieux Léo (petit épagneul qui a été si cher à mon mari défunt), et, par une concession affectueuse, dans ma chambre même.

Zaïre était sérieuse et silencieuse.

— Eh bien, quelles nouvelles m'apportes-tu ?

— Les nouvelles, les nouvelles... et elle secoua la tête.

— Il va donc plus mal ?

— Non, Madame, il est mort.

Je joignis les mains à cette nouvelle prévue, et je m'écriai :

— Pauvre homme, il a enfin trouvé la paix ! »

A peine avais-je prononcé ces mots qu'un grand bruit de ferraille nous secoua et attira notre regard dans la direction du lit que nous vîmes toutes deux soulevé de plusieurs centimètres de terre, pour retomber bientôt avec bruit. A ce moment, je pensai et dis :

— Il y a quelqu'un sous mon lit.

Ayant tourné le commutateur, sans bravade mais sans terreur, je m'empressais de vérifier : j'avais pensé à un homme caché avec de mauvaises intentions : mais je ne trouvai rien.

Je m'approchai de Zaïre, pâle et atterrée, en observant que le chien n'avait pas donné de signal d'alarme, mais était monté sur une chaise, le poil hérissé et les oreilles basses.

Je dois aussi ajouter que le lit de cuivre était fort lourd, ayant de larges proportions : la secousse du métal fut comme une trépidation avant la lévitation, puis le meuble retomba avec un coup pesant à sa place primitive. Je ne l'ai plus jamais vu se mouvoir depuis cette soirée.

Zaïre n'est plus avec moi maintenant, mais elle vient souvent me tenir compagnie, et nous nous rappelons ensemble la pénible impression de ce moment-là, et le pauvre colonel, décédé en des conditions d'esprit si contraires à la paix...

Florence, mars 1916.

ANNETTE BONESCHI CECCOLI

Justement, nous venons de recevoir la lettre suivante, que nous nous empressons d'insérer à la suite du récit qu'on vient de lire :

Monsieur le Rédacteur en Chef,

Voici un fait psychique qui fut observé à Vienne (Isère) en Avril 1915 ; j'en fus instruite par ma fillette qui y réside.

Je reproduis un passage d'une de ses lettres :

« Chère maman, je vais te raconter un fait qui t'intéressera. La mère de Jeanne Dumière est morte. Elle est restée 8 jours à l'hôpital; le 8e jour, la sœur qui la veillait dit au mari de la malade : « Venez demain sans faute, vous ou votre fille, car l'état de Madame Dumière est grave ».

» Le soir, les membres de la famille couchent tous en peine. Mais voilà que, juste sur le coup de 4 h. du matin, le lit où se trouvent Jeanne et sa sœur aînée est secoué, ou plutôt *soulevé*, avec violence. Les deux jeunes filles ont été immédiatement réveillées et ont bien pensé : « Maman doit être morte ».

» En effet, à 4 heures du matin, Mme Dumière rendait le dernier soupir ».

» Ayant entendu Jeanne Dumière raconter ce fait à ses amies, je me le suis bien fait expliquer par elle, pour te le communiquer ».

Madame GILLOT, à Clérieux (Drôme).

MERVEILLEUX PHÉNOMÈNES SPONTANÉS

A L'ÉCOLE MILITAIRE DE YPANEMA (Brésil)

Le *Diario de Sorocaba* (Brésil) publia en son numéro du 21 mai 1914 l'article suivant qui, par suite de la guerre survenue quelque temps après en Europe, n'a pas été reproduit par la presse psychique française. Malgré les deux ans qui se sont écoulés depuis, nous trouvons le récit assez remarquable pour qu'il nous semble utile de le faire connaître à nos lecteurs.

Avant-hier soir, nous reçûmes par téléphone une communication de la Villa militaire de Ypanema,

au moyen de laquelle on nous prévenait que des phénomènes psychiques merveilleux se produisaient, en pleine lumière du jour, dans le pavillon du lieutenant Antonio de Souza Nunes fils, dont la famille, très inquiète et effrayée, avait abandonné la résidence. La même personne digne de foi qui téléphonait nous demandait d'envoyer de Sorscaba à Ypanema un groupe de personnes compétentes en spiritisme, afin qu'elles employassent tous les moyens possibles pour faire cesser les phénomènes étranges qui, outre qu'ils consternaient la famille, causaient d'énormes dommages matériels dans la maison où ils se produisaient .

Par le train de 9 h. 30, nous nous dirigeâmes vers la Villa militaire d'Ypanema, accompagnés d'un groupe de messieurs qui se consacrent à l'étude théorico-pratique du spiritisme.

Arrivés à Ypanema, vers 11 h. 30, nous nous rendîmes au pavillon du lieutenant Nunes ; ce dernier nous reçut très aimablement.

Nous restâmes là deux heures environ, sans observer aucun phénomène étrange ; mais pendant ce temps, nous profitâmes de l'occasion pour obtenir des détails sur ce qui s'était produit, de façon que nous sommes à même d'en donner un résumé à nos lecteurs.

Le lieutenant Nunes nous raconta donc que deux jours auparavant, vers le soir, se trouvaient dans la chambre où nous étions tous les membres de la famille du lieutenant Numes, celui-ci y compris, ainsi qu'un soldat, son ordonnance, appelé José Ribeiro, qui racontait des histoires aux enfants. Ce soldat rapporta un cas étrange qui lui était arrivé plusieurs années auparavant. Il épluchait des pommes de terre nouvelles, quand tout-à-coup elles commencèrent à sortir du panier où elles se trouvaient, et, comme poussées par une force étrangère, montaient obliquement et allaient tomber à grande distance sans être lancées par aucune main invisible.

Les auditeurs ne cachaient pas leurs doutes devant ce singulier récit, lorsque soudain les portes du buffet de la salle à manger s'ouvrirent toutes seules, et assiettes, tasses, soucoupes, compotiers, etc. commencèrent à être lancés contre la paroi où ils se réduisaient en miettes. Une lampe, en se brisant, répandit sur le parquet tout le pétrole qu'elle contenait ; une boîte de farine traversa la salle à manger, et, passant par la fenêtre, fut projetée à grande distance au fond de la cour.

Tous les assistants, épouvantés par le bruit de la vaisselle qui se brisait, sans pouvoir s'expliquer cet évènement insolite, passèrent la nuit à la belle étoile, dans la crainte d'être victimes d'un instant à l'autre de quelques contusions ou dommage qu'aurait pu leur causer l'agent invisible de ce bouleversement et de ce vandalisme.

Avant-hier vers midi, le lieutenant Nunes, s'occupait de ses affaires quotidiennes dans le bureau du commandement sans plus songer à ce qui s'était passé, quand on fut l'appeler en toute hâte, parce que les étranges évènements de la veille commençaient à se reproduire en ce moment avec une intensité encore plus forte.

Il accourut aussitôt et trouva sa maison remplie de voisins et d'officiers qui purent ainsi assister, en même temps que lui, au spectacle merveilleux.

La vaisselle qui restait de la veille était pièce par pièce lancée contre la paroi d'où elle tombait en morceaux. Le Commandant de la place, Lieutenant-Colonel Servando Loyola Rabello y Silva, qui arrivait en ce moment, doutant de ce qu'on lui racontait, s'écria : « Est-il possible que vous croyiez encore aux revenants de... » Il ne put achever la phrase parce qu'une grande soupière, en partant du buffet, traversa l'espace et alla tomber à ses pieds. Ensuite un énorme piano Ritter, placé dans un coin de la salle à manger, commença de se mouvoir de l'endroit où il se trouvait, et à émettre des accords sans que personne le touchât ni même s'en approchât.

Toute la vaisselle du buffet fut réduite en miettes, ainsi que deux vases en porcelaine qui se trouvaient sur le piano.

Stupéfaits devant ce spectacle, tous les assistants, qui étaient alors en grand nombre, ne pouvant s'expliquer ce qui se passait, se regardaient mutuellement, s'interrogeant des yeux. Mais à ce même moment on entendit à la cuisine un énorme tapage.

Tout le monde s'y précipita, et vit que la machine à hacher la viande, en fonte, qui pesait trois kilos environ, avait sauté d'une petite table à laquelle elle était fixée par des vis, et était tombée sur le sol en se brisant.

D'autres petits ustensiles de cuisine eurent le même sort ; nous ne les détaillons pas, nous bornant à indiquer les dégâts de plus grande importance.

La commission de spirites qui se rendit à Ypanema avec nous, comme nous l'avons dit, n'observa aucun de ces phénomènes, ceux-ci ne s'étant pas renouvelés dans la soirée qu'elle passa au pavillon du lieutenant. Ayant fait une séance médiumnique, elle n'obtint rien de positif, le soldat José Ribeiro, que l'on regardait comme le médium

par lequel se produisaient ces phénomènes, ayant refusé d'assister à la séance et de se prêter à des expériences.

Aujourd'hui, à 11 heures, nous reçûmes une nouvelle communication de Ypanema par laquelle on nous informait qu'à l'instant même commençaient à se reproduire les phénomènes étranges dans le pavillon du Lieutenant Nunes.

C. DE VESME

A M. Henri Durville

Malgré mon vif désir de ne plus m'occuper ici de la bande DURVILLE-PROMPT-VON PAPPENHEIM-VON KEMNITZ, etc., je suis obligé de le faire — et je dois à la vérité d'avouer que j'en suis médiocrement surpris.

Mon intention était de laisser désormais jaser librement ces messieurs, tant qu'ils ne m'auraient pas de nouveau attaqué au sujet de questions dans lesquelles mon honneur se trouverait engagé. Aussi, je passe tranquillement un petit article que le Dr PROMPT vient de faire paraître dans le *Psychic Magazine*. Vous pensez qu'après avoir été convaincu, documents à la main, de m'avoir calomnié, il cherche au moins à expliquer son erreur. Eh bien, oui! Il apprend aux lecteurs de la feuille de chou que je l'ai attaqué, « **lui reprochant d'être vieux, d'habiter Turin, d'écrire dans le Psychic Magazine... et d'avoir dit du mal du général Kluck** ». Textuel ! De la sorte, les lecteurs de cet honnête journal, qui a de si honnêtes et intelligents collaborateurs, ne connaissent pas un mot de mon démenti documenté, alors que nous avons reproduit les attaques du Magazine. — Mais, ainsi que je l'ai dit, je lève les épaules et je passe.

M. Henri DURVILLE a répondu à son tour. Voici sa réponse :

> Il [M. de Vesme] est frappé d'amnésie. Comme l'a si bien fait ressortir notre érudit collaborateur, M. le Docteur Prompt, dans notre précédent numéro, M. de Vesme emploie une partie de son article pour essayer de nous convaincre qu'il n'a rien écrit dans la *Stampa* et l'autre partie à nous détailler toute sa collaboration à ce journal!!! M. de Vesme dit aussi n'avoir rien publié sur Eva C. dans ses *Annales*, depuis la guerre, nous rappelant d'ailleurs aussitôt après et nous aurions pu l'oublier, que *son fascicule de février 1916 était rempli presque exclusivement de l'indésirable prose de Schrenck Notzing!!!*

Je renonce à comprendre. **Le numéro de février 1916 ne contenait pas une ligne de M. de Schrenck.** C'est celui qui contenait notre réponse au *Psychic Magazine*. M. Durville ne peut pas parler d'un autre numéro, car alors ce ne serait point *depuis la guerre*. **Donc, M. H. Durville ment effrontément, en sachant qu'il ment**. Ou alors il est fou.

Un peu plus loin, il ajoute : « *M. de Vesme nous reproche d'être théosophe.* » On se rappelle mes paroles :

> Honni de tout le monde, M. Henri Durville s'est néanmoins avisé, depuis peu, de se mettre au mieux avec le monde théosophique; pour des buts industriels, il s'efforce de porter *dans ce milieu hautement honorable*, des élucubrations sur le *yoga*.

Par conséquent, là aussi, M. H. Durville ment, en sachant qu'il ment. Si j'étais membre de la Société Théosophique, je me permettrais peut-être de m'étonner de ce que celle-ci garde dans son sein des gens comme M. Henri Durville. Mais, tout en entretenant les meilleurs rapports avec la Société Théosophique, je ne suis pas inscrit parmi ses membres ; ce qu'elle peut faire ou ne pas faire, ne me regarde donc pas. Partant, je passe encore en levant les épaules.

Mais il ne peut pas en être de même quand il est question de mon honneur — même en entendant ce mot d'une façon purement conventionnelle, relative et discutable. Or voici ce que publie M. Henri Durville :

> M. de Vesme ne recevra même pas la visite de

deux témoins, d'abord parce que nous sommes théosophe et ensuite parce que nous ne savons pas notre adversaire assez courageux. M. de Vesme est un de ces hommes comme il y en a tant, qui aiment bien prononcer de loin — comme l'a fait le baron Schrenck Notzing — les pires infamies, mais qui savent se défiler au moment des responsabilités. Le différend que mon frère le Docteur Gaston Durville eut avec M. de Vesme à la veille de la déclaration de guerre, nous a fixé à ce sujet.

Laissons donc M. de Vesme à ses reculades.

Ah non, Monsieur Henri Durville ! c'est moi qui ne vous laisserai pas aux vôtres. Voici les faits, puisqu'il faut absolument que je les expose.

Le 17 juillet 1914, le Dr. Gaston Durville m'écrivit une lettre qu'il m'imposait de publier dans les *Annales*, en réponse à l'article que j'avais publié sur lui et sur son frère dans le numéro de mai de la même année.

La lettre contenait une obscure menace, que j'interprétai comme se rapportant à la classique intervention de l'huissier.

Je lui répondis, le surlendemain, que j'étais disposé à le satisfaire, à condition que, par réciprocité, le *Psychic Magazine* et le *Journal du Magnétisme* accueillissent dans leurs pages une réponse aux attaques que ces deux journaux avaient publiées contre moi.

Le 27 juillet, nouvelle lettre de M. Gaston Durville, qui m'apprenait que j'avais mal compris sa menace, et déclarait :

S'il me faut m'expliquer sur ce que je comptais faire, voilà: *j'allais vous envoyer mes témoins* (1).

Voici ma réponse, que je copie textuellement de mon copie de lettres :

A M. le D[r] Gaston Durville, Paris.

Paris, le 30 juillet 1914.

Monsieur,

En effet, je n'avais pas compris, en lisant votre première lettre, que vous me menaciez de m'envoyer vos témoins. Si j'avais pu me douter de cela, au lieu de vous fournir tant d'explications, je me serais borné à répondre que vous me connaissez bien peu en me supposant capable d'insérer une ligne dans les « Annales Psychiques » par peur de devoir échanger quelques balles avec vous.

D'ailleurs, pour ce que je tiens à la vie!... A vos ordres, Monsieur, pourvu que ce soit sérieux, et que cela ne doive pas servir à faire de la réclame à qui que ce soit, ou à quoi que ce soit.

Recevez, Monsieur, mes salutations empressées.

C. DE VESME

(1) Ces derniers mots sont soulignés dans l'original. — C. V.

P. S. — Maintenant, en Post-Scriptum, laissez-moi dire que je n'accepte cette situation qu'avec tristesse, comme une des concessions que nous faisons parfois aux préjugés dominants ; mais que je ne l'aurais pas moi-même provoquée. — C. V.

Le 2 août 1914, premier jour de la mobilisation, je reçus de M. Gaston Durville la lettre suivante que je copie aussi littéralement :

Monsieur,

Je pars demain pour défendre ma Patrie.

A mon retour — si mon étoile le permet ! — JE VOUS ENVERRAI MES TÉMOINS (1).

Je vous prie d'agréer mes salutations.

2. 8. 1914.

D[r] GASTON DURVILLE

Je ne pouvais que m'effacer momentanément ; c'est ce que je fis. La France devait passer avant moi.

Au moment où j'écris ces lignes, ma famille même ignore complètement cette histoire de duel· inutile d'ajouter que, par contre, dans les premiers jours de la guerre, paraissait un dernier numéro d'une des publications de M. H. Durville, contenant l'annonce du défi que m'avait lancé son frère. Je ne fais point de commentaires, pour le moment; c'est là une question de mentalité différente sur laquelle il est inutile d'insister.

Depuis ce jour, je n'eus plus le moindre rapport avec le Dr. Gaston Durville, sauf à l'occasion suivante : ayant reçu de ce dernier, le 18 décembre 1915, un faire-part de son mariage, je lui répondis par une carte de visite avec ces mots : « Pour félicitations ». Un point, c'est tout. Une affaire d'honneur ne doit pas empêcher d'être poli (2).

(1) Ces mots sont soulignés deux fois dans le texte. — C. V.

(2) Evidemment, à cause des liens existant entre les affaires de MM. Gaston et Henri Durville, le premier se passerait des réponses que j'adresse aux second. Evidemment, oui. Mais enfin, je puis ne pas discuter quelle part le D[r] Gaston Durville a eu dans les polémiques concernant les séances d'Eva C, quoique je sois à même de le faire plus tard, si on m'y forcera ; je ne puis pas entendre M. Henri Durville parler chaque jour d'un façon injurieuse de la collaboration qu'à parfois apporté à nos *Annales* un savant allemand, sans jeter un coup d'œil par exemple au numéro de juin 1914 du *Journal du Magnetisme* et dire que cette Revue avait été rendue l'organe officiel de Haupt von Pappenheim, officier des uhlans, de la Doctoresse von Kemnitz, du D[r] von Gulat-Wellenbourg, du D[r] Kafka, etc. Je ne puis pas entendre M. Henri Durville parler de nos *Annales*, organe de la S. U E P., comme d'un journal dont la lecture « lui procure des accès de gaîté », etc., et ne pas parler avec plus de respect de la « boîte à Durville ». Cette idée que je dois me laisser attaquer librement sans répondre, parce que certaines affaires sont communes aux deux frères, ne peut venir à personne. Si le D[r] Gaston en souffre, qu'il s'en prenne à son frère, qui est le seul responsable de cet état de choses. Tout ce que je puis et je dois faire, c'est de ne pas l'attaquer personnellement. J'ai été jusqu'à dire que je le crois victime des inepties de son frère. C'est à lui de le prouver.

A la lumière de ces documents inattaquables, on peut voir ce que l'on doit penser de la dernière insinuation de H. Henri Durville.

De deux choses une : ou M. Gaston Durville a raconté à son entourage l'histoire du défi d'une manière non conforme à la vérité — et je n'ai aucune raison pour supposer cela ; ou M. Henri Durville **a encore une fois menti impudemment et sciemment.**

On voit quel est, en réalité, l'homme « manquant de courage, se défilant au moment des responsabilités ». M. Henri Durville a prudemment mis les mains en avant en nous prévenant **qu'il ne se battait pas, lui, parce qu'il est théosophe!** Il paraît donc que, selon ce monsieur, on peut être menteur, calomniateur ; la théosophie le permettrait à ses membres-imprimeurs ; il n'y a qu'une chose que la Théosophie ne les autoriserait pas à faire : c'est de se battre ; on se contente de faire battre ses frères ; sur le terrain comme sur les champs de batailles.

Car vraiment, si je respecte le sentiment du Dr. Gaston Durville, qui l'amène à faire passer le devoir envers la patrie avant un démêlé personnel, je n'ai vraiment aucun scrupule pour ce qui se rapporte à son frère Henri. On a mobilisé des adolescents de 18 ans et des hommes âgés de 48 ans ; les moins solides, les anciens blessés ont été employés dans les bureaux, dans les manufactures, etc. Mais il y a un jeune homme d'une trentaine d'années, déployant dans les affaires la plus grande activité, qui est jugé dans l'impossibilité physique de servir son pays au moins comme un auxiliaire ; cet homme, c'est M. Henri Durville ; tout le monde en parle, dans les milieux psychiques parisiens. Non, sa santé lui impose de rester diriger cet établissement où la justice fait des descentes, de temps à autre. Je n'ai donc pas à craindre de priver la France de son bras.

Madame Annie Besant vient d'écrire quelques-unes de ses plus belles pages sur *La Relativité de l'Ethique hindoue* (1), que j'ai lues avec admiration et respect. C'est grâce à ce sentiment de la relativité de la morale que les théosophes français, tout en étant contraires à la guerre en principe, ont su faire leur devoir envers la patrie, dans les circonstances actuelles. Quant à moi, qui suis moins un Sannyasi que la plupart d'entre eux, je vais jusqu'à me battre en duel si on m'y provoque. Le théosophe-imprimeur est assez yogui pour ne pas aimer le maniement des armes ; il ne l'est pas assez pour renoncer à l'arme des Basiles.

(1) *Revue Théosophique Française*, mars et avril 1916.

Sans doute, au cours de 35 ans de carrière de publiciste, il ne m'est jamais arrivé de rencontrer un pareil forban de journalisme. Mais la méchanceté qu'il emploie dans sa triste besogne n'est pas encore aussi étonnante que sa bêtise. Quand le directeur d'un journal rompt l'Union sacrée et s'aventure dans une campagne de presse en se basant sur les souvenirs titubants de l'érudit Dr Prompt, sans s'assurer de les contrôler ; quand il écrit que février 1916 c'est *avant la guerre*, que je l'*accuse* d'être théosophe, que je suis coupable de carence dans une affaire d'honneur, etc. etc., sachant fort bien qu'il y a là des documents pouvant lui prouver le contraire — alors, on commence à se demander si cet homme est au moins responsable de ce qu'il fait. Mais enfin, s'il s'agit d'un fou agité et dangereux, qu'on l'enferme. J'ai déjà manifesté mon étonnement de ce que les personnes ayant des intérêts communs avec les siens ne se décident pas à faire quelque chose pour l'empêcher de compléter la ruine des intérêts moraux et matériels qui lui sont confiés. Ils n'ont rien trouvé à dire quand M. Henri Durville a commis l'inepte imprudence de me provoquer à prendre part à la polémique sur les phénomènes d'Eva C., en attribuant mon silence à des fins inavouables (Voir le fascicule de juin 1914 du *Journal du Magnétisme*, pp. 427 et 428) (1). Quand l'Union Sacrée eut fait tomber la polémique, Henri Durville s'est bêtement avisé de la renouveler, il y a quelques mois, en me provoquant au sujet d'articles que je n'avais pas écrits. Lorsque je lui eus vertement répondu, en lui prouvant son erreur, il m'a encore provoqué en inventant ma reculade dans le duel et d'autres calomnies. Et ces messieurs ont continué à ne rien vouloir ou pouvoir empêcher.

M. Henri Durville n'est pas encore content ? C'est qu'alors il est bien difficile. Mais qu'il persévère; en ce cas, je parviendrai sans doute à le satisfaire.

Quant à moi, il m'est évidemment désagréable de me voir dérangé dans mes occupations plus utiles par les piqûres de ces moustiques remuants. Mais j'ai tout de même un dédommagement : jamais encore, dans ma longue carrière, il ne

(1) Il ne faut pas oublier que notre numéro de Mai 1914 parut *après* notre numéro de juin, et précisément le 15 juillet. C'est là le pivot de la question.

m'était arrivé de recevoir de mes lecteurs un si grand nombre d'approbations, de félicitations, de protestations indignées contre mes calomniateurs. Et parmi les personnes qui ont bien voulu me témoigner ainsi leurs sympathies, se trouvent des savants, des magistrats, des prêtres, les psychistes les plus éminents de la France.

C. de Vesme

Un navire fantômatique

La *Rivista di studi psichici* de Septembre 1898, p. 222, et la *Lumière* de Décembre 1898, p. 786, publièrent un fait qui, sans être bien convaincant, est assez intéressant, et peut être cité pour grossir la liste des armées et flottes fantômatiques dont nous nous sommes occupés depuis quelques mois. Le voici :

Ce fait fort curieux a été transmis aux journaux des Etats-Unis et de l'Angleterre par l'agence télégraphique Dalziel.

Le voilier allemand *Matador*, arrivé à Philadelphie en provenance du Chili, a eu une singulière aventure dans l'Océan Pacifique. Par une nuit calme, avec clair de lune, le capitaine aperçut subitement un navire, à une distance de deux milles environ, luttant contre une mer démontée. Croyant à l'arrivée soudaine d'un cyclone, le capitaine fit carguer les voiles. Le navire en question venait droit sur le *Matador* et une collision semblait imminente. Mais tout à coup le mystérieux bâtiment vira de bord et un instant après une explosion eut lieu dans la cabine de l'arrière, et des flammes en s'échappant des hublots permirent de lire le nom du navire et celui de son port d'attache ; on apprit ainsi qu'il était danois. Il disparut aussitôt.

Les hommes du *Matador* pensèrent avoir été le jouet d'un mirage. Mais le plus curieux de l'histoire, c'est qu'en arrivant à Valparaiso, le *Matador* y trouva ancré le même navire danois. Les dates furent comparées et il fut constaté qu'au moment précis où les matelots du *Matador* avaient cru voir des flammes jaillir du navire fantôme, une lampe faisait explosion dans la cabine du capitaine. Lorsque cet accident eut lieu, les deux navires se trouvaient séparés par une distance de 900 milles.

PRÉDICTIONS ET PRÉVISIONS CONCERNANT LA GRANDE GUERRE

Il y a deux ans environ, Miss Lilian Whiting envoyait au *Light* le curieux passage suivant d'une « communication » obtenue par le Dr Richard Hodgson, Secrétaire honoraire de la *Society for Psychical Research*, de Londres, vers 1897 ou 1898, et qui était censée venir « d'un groupe d'Esprits » :

...Nous agissons continuellement sur la Terre d'une façon qui échappe à l'entendement des humains. Tout le monde terrestre est influencé par quelques-uns de nos membres ; ceux-ci agissent parfois simultanément, en développant l'intelligence de l'homme. Jamais depuis les jours de Melchisédech la terre n'a été si susceptible à l'influence des esprits. Au cours du siècle prochain, cette influence sera étonnamment perceptible aux intelligences humaines. Je vais faire, d'ailleurs, une déclaration dont vous ne tarderez pas à constater l'exactitude.

Avant la révélation nette des communications des esprits il y aura une guerre terrible en différentes parties du monde. Elle précèdera des communications [spirites] très nettes. Le monde entier doit être purifié, nettoyé avant que les mortels puissent voir à travers des visions spirituelles leurs amis de ce côté; on devra en passer par là pour parvenir à cet état de perfection. Mon ami, veuillez ne pas oublier cela !

Le *Light* publia ce passage — alors peut-être encore inédit — dans son numéro du 25 juillet 1914, c'est-à-dire quelques jours seulement avant le commencement de la guerre, et quand celle-ci, étant déjà prévue, lui donnait une saveur toute spéciale.

La « communication », qui a été obtenue par la médiumnité de Madame Piper, est curieuse et intéressante, avons-nous dit. Nous n'allons évidemment pas jusqu'à affirmer qu'elle présente quelque chose d'étonnant au point de vue métapsychique ; le simple fait de prédire une grande guerre n'ayant en soi rien de remarquable. Des millions d'hommes la prévoyaient ; il y a même des écrivains qui ont assez bien prévu les phases de son développement. Nous croyons intéressant de reproduire ici ce qu'écrivait, dès janvier 1909, dans les *Preus-*

sische Jahrbücher le Directeur de cette revue berlinoise, le professeur HANS DELBRUCK :

Le vrai danger de guerre est du côté de la Serbie. Si les Serbes, dans un accès de colère sauvage, commencent la guerre contre l'Autriche et sont vaincus, les instincts nationaux en Italie et en Russie se soulèveront comme une mer gonflée par la tempête. L'Allemagne ne peut pas tolérer que l'Autriche, attaquée en même temps par l'Italie et par la Russie, soit écrasée ; et aussitôt que nous entrerons en lice à côté de l'Autriche, en France les fusils partiront tout seuls. Alors l'Angleterre établira le bloc sur nos côtes, en obtenant ce qu'elle cherchait. Ainsi l'alliance générale contre l'Allemagne sera un fait accompli : quatre grandes Puissances contre deux.

L'armée autrichienne se trouverait presque absorbée par la lutte avec l'Italie, la Serbie et le Monténegro. L'Allemagne devrait combattre presque seule, d'un côté contre la France aidée par les Anglais, de l'autre côté contre les Russes... Dans le cas le plus favorable, nous ne parviendrons qu'à défendre nos frontières.

M. Delbrück ne pouvait naturellement pas admettre que l'agression vînt de l'Autriche ; les Allemands se refusent à le reconnaître maintenant encore ; alors il a dû recourir à cette idée baroque de la Serbie qui déclare la guerre à l'Autriche. Mais à part cette inexactitude voulue, dont on comprend aisément les raisons, la prévision est d'une lucidité frappante : toute la guerre y est tracée dans ses grandes lignes. Aucune « Jeanne d'Arc », aucun « Curé d'Ars » n'a donné dans les séances spirites une prédiction aussi complète de la grande lutte internationale.

La vérité c'est que l'intérêt des prédictions ne réside point dans les faits d'ordre *général*, qui peuvent toujours être *prévus* par l'un ou par l'autre des innombrables Cassandres des journaux ; il consiste dans les *détails* qui accompagnent un fait, parce que les détails ne peuvent pas être normalement prévus.

Société Universelle d'Etudes Psychiques

Une conférence de l'abbé Naudet

M. l'abbé P. NAUDET nous a donné dernièrement une conférence ayant pour titre : *A propos des Prophéties de la Guerre ; Peut-on prédire l'avenir?*

L'amphithéâtre de l'hôtel des Sociétés Savantes était bondé d'un auditoire très choisi ; on se serait cru ramené aux meilleures réunions d'avant la guerre.

M. le Dr GELEY, qui présidait, prononça d'abord une allocution dans laquelle il remercia le conférencier.

M. NAUDET tint, durant près d'une heure et demie, le public sous le charme de sa parole, montrant par une infinité de faits historiques et d'observations personnelles la légèreté qu'il y a à repousser sans plus la croyance dans la divination. Il discuta ensuite avec une remarquable finesse différents côtés scientifiques et philosophiques de la question, montrant l'explication que peuvent recevoir même certaines erreurs apparentes dans l'accomplissement des prédictions — erreurs d'autant plus intéressantes, qu'elles tendent à prouver qu'il est en notre pouvoir de modifier, dans une certaine mesure, ce que les anciens appelaient la *fatalité*, et que par conséquent, tout en étant déterminés jusqu'à un certain point, nous disposons tout de même d'une certaine liberté d'arbitre.

Le conférencier fut vivement applaudi.

M. de VESME adressa enfin quelques mots de remercîment au Dr Geley pour avoir consenti à présider la réunion, exprimant l'espoir que les circonstances lui permettraient de rester au milieu de nous même après la guerre.

MEMBRES SOUSCRIPTEURS

	Liste précédente	422 fr.
51.	M. ALBERT PÉDROSO (Paris)	10 »
52.	Comtesse de LA RIVAGERIE	8 »
53.	M. BIZIEFF (Russie)	6 »
54.	M. R. WARCOLLIER (Château-Ponzac)	8 »
	Total	552 fr.

Une petite rectification

Nous venons d'apprendre qu'à l'entrée d'une conférence anti-psychique qui eut lieu dernièrement à Paris, on distribuait une brochure portant en tête de la couverture ces mots : *Supplément au numéro de juin et juillet 1916 des « Annales des Sciences Psychiques »*. Or nous ignorions complètement l'existence de cette brochure, d'ailleurs intéressante, et c'est par une erreur matérielle que le nom des « Annales » a été imprimé à la place de celui d'une autre Revue, dont le Directeur s'est empressé de venir nous voir, pour s'excuser. L'erreur a été corrigée dans un tirage ultérieur de la plaquette en question.

Le Rédacteur en chef-Gérant : C. DE VESME. — Imp. Nouvelle, G. CLOUZOT, 85, rue Chabaudy, Niort.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

26e Année — Mai 1916 — N° 5

Expériences d'Edison, du Prof. H. Thompson et du Dr Drakoulès
avec Bert Reese

A plusieurs reprises déjà, en ces dernières années, nous nous sommes occupés de BERT REESE, le merveilleux clairvoyant (1). Nous croyons maintenant utile de reproduire ici un article qu'EDISON a publié dernièrement dans le *New-York Times*. Il n'apprend rien de nouveau sur les facultés de Reese; mais l'autorité du célèbre inventeur contribue à confirmer ce que d'autres expérimentateurs éminents avaient déjà constaté ; d'ailleurs, il est parfois utile de revenir sur ces cas exceptionnels de voyance, se produisant en des conditions défiant toute critique.

Voici donc la traduction de l'article d'Edison :

L'expression « forces psychiques » ne sert, en réalité, qu'à indiquer des choses parfaitement naturelles, que nous ne comprenons pas encore. L'avenir nous réserve un champ d'étude très captivant, l'espace étant rempli d'une intelligence dont nous ne connaissons pas grand'chose. Les messages de la télégraphie sans fil, connus uniquement par la personne qui les transmet et par celle qui les reçoit, peuvent transporter sur l'air même que nous respirons des faits prodigieux, et pourtant nous ne nous apercevons de rien.

Les situations nouvelles engendreront de nouvelles nécessités, et celles-ci, à leur tour, développeront de nouvelles découvertes. Peut-être que le milieu dans lequel nous vivons, se modifiant ainsi, donnera à la race humaine de nouveaux sens actuellement impossibles à prévoir, ou fera revivre quelques sens latents pour satisfaire aux besoins. Il ne semble aucunement incroyable que puisse se développer ainsi un sens qui nous permettra de nous extérioriser davantage. On pourra acquérir ces forces de deux façons : ou par une investigation scientifique attentive, ou par accident.

De grandes forces sont déjà à l'œuvre et existent tout autour de nous, sans que nous soyons à même de les discerner par nos cinq sens. Les rayons X, les ondes hertziennes nous apparaissent comme des exemples frappants de l'occulte existant autour de nous et attendant seulement d'être employé. Le néon, le crypton, le zenthon furent tous des résultats qui ne se manifestèrent à nous que par suite de l'analyse chimique de substances qu'on ne parvenait pas à éclaircir. Ceci indiqua la présence de quelque élément inconnu jusque là, et l'investigation scientifique ne tarda pas à les révéler.

J'ai vu les rayons Rœntgen traverser une planche en bois de 36 pouces d'épaisseur — ce qui aurait semblé supranormal dans le temps, mais est considéré aujourd'hui comme une loi naturelle. Il est plus sage de tâcher de tirer au clair une chose, que de la nier simplement. L'inconnu se manifeste toujours d'une façon mystérieuse — généralement par ce fait, que nous nous trouvons en face de problèmes ne pouvant pas être expliqués par les lois connues. J'ai rencontré un de ces problèmes et je ne cache point que j'en ai été fort intrigué.

L'homme dont je vais parler m'a été envoyé par un de mes plus vieux amis, qui me dit en guise d'introduction : « Cet homme, Reese, accomplit certaines choses étranges. Je désire que vous le connaissiez. Peut-être parviendrez-vous à expliquer sa faculté. »

Reese vint en mon laboratoire, le jour indiqué. Il me demanda de faire venir dans la chambre quelques-uns de mes ouvriers pour expérimenter avec eux. Il demanda à l'un d'eux, un Norvégien, de se rendre dans la pièce à côté et d'écrire sur un bout de papier le nom de jeune fille de sa mère, le lieu de naissance de celle-ci et plusieurs autres choses. Le Norvégien plia ensuite le papier et le

(1) Voir surtout *Annales des S. P.*, 1913, pp. 65, 193, 327, 349.

garda dans sa main fermée. Reese en donna le contenu aussi correctement que s'il avait lu de l'écriture imprimée ; il ajouta ensuite que le jeune homme avait dans sa poche une pièce de monnaie de 10 couronnes. J'ignorais l'existence de cette pièce ; Reese l'ignorait aussi d'une façon normale quelconque.

Après que Reese eut fait des expériences semblables avec d'autres de mes employés, je lui demandai de me laisser essayer à mon tour. Dans mon cas, je passai dans un autre édifice et j'écrivis ces mots :

« Y a-t-il quelque chose de mieux que l'hydroxide de nickel pour une batterie de matières alcalines ? »

J'expérimentais alors avec ma batterie électrique alcaline et je redoutais un peu de ne pas être sur le bon chemin. Après avoir écrit la phrase ci-dessus, je me proposai un problème et j'employai toute mon attention à le résoudre, de manière que Reese ne pût pas déchiffrer au moyen de la lecture de la pensée ce que j'avais écrit ; je rentrai ainsi dans la chambre où j'avais laissé Reese.

Au moment où j'entrai dans la pièce, il dit :

« Non ; il n'y a rien de mieux que l'hydroxide de nickel pour une batterie de matières alcalines. »

Il avait lu exactement ma question ; je peux ajouter que, jusqu'à ce jour, je n'ai rien trouvé de mieux que l'hydroxide de nickel.

Je ne prétends aucunement expliquer son pouvoir. Je suis convaincu que les besoins de la civilisation produiront quelque grande découverte au moyen d'hommes également doués : les rares voyants de la génération actuelle deviendront la multitude dans la génération suivante. L'intelligence normale future développera et complètera rapidement l'œuvre de l'intelligence anormale d'aujourd'hui.

Environ deux ans après les expériences que je viens de raconter, le garçon de service à la porte de mon laboratoire entra et m'annonça que Reese était dans l'antichambre et désirait me voir. Je pris mon crayon et j'écrivis en lettres microscopiques le mot : « keno ». Je pliai le papier et le mis dans mon gousset ; alors je dis au garçon d'introduire Reese. Je lui adressai quelques mots de salutation ; après quoi j'ajoutai immédiatement : — Reese, j'ai un morceau de papier dans ma poche ; qu'est-ce qui est écrit dessus ?

Sans un instant d'hésitation il répondit : « keno ».

Quelque temps après l'expérience faite dans mon laboratoire, j'assistai à une séance expérimentale chez le propriétaire d'un journal new-yorkais. Parmi les assistants se trouvait le propriétaire d'un autre journal de la ville, le juge Goff et différents autres messieurs. Ceux-ci préparèrent des questions, et Reese, sans aucune hésitation, lut tout ce que les expérimentateurs avaient écrit.

Plus tard, le Dr James Hanna Thompson, l'aliéniste bien connu, organisa une séance chez lui ; Reese y fut invité pour montrer sa faculté spéciale.

Le Dr Thompson avait nié la possibilité du pouvoir de Reese, traitant celui-ci d'escamoteur, etc. Ceci irrita Reese, qui se fit prier longtemps par un ami de l'aliéniste, qui connaissait le voyant depuis longtemps, avant de consentir à se rendre chez M. Thompson. Je n'étais pas présent à cette occasion, mais j'ai été informé de ce qui se passa.

Le Dr Thompson reçut Reese dans son salon. Le clairvoyant lui demanda d'aller dans sa bibliothèque, d'écrire des questions sur de petites feuilles de papier et de les cacher. En attendant, Reese resta à converser avec les messieurs dans le salon, jusqu'à ce que Thompson revînt et annonçât qu'il était prêt. Alors Reese dit :

« Au fond du tiroir à gauche de votre table se trouve un bout de papier sur lequel est écrit le mot: *Opsonie*. Sous le livre déposé sur votre table il y a un morceau de papier portant un autre mot : *Ambiceptor*. Sur une autre petite feuille de papier est écrit le mot : *Antigen* ».

Ces indications, que le voyant donna sans hésitation, étaient entièrement exactes. Thompson en fut stupéfait ; il déclara que c'était inexplicable.

Sans doute, le cerveau humain fera un jour bien des choses qu'il est incapable de faire actuellement, parvenant ainsi à un degré plus élevé de développement.

Il y a quelques années, j'entrepris une série d'expériences pour tenter de transmettre la pensée d'une personne à l'autre par toutes sortes de — mais sans le moindre résultat. Ainsi, j'ai cherché à résoudre le phénomène au moyen d'appareils électriques adhérents à la tête des opérateurs. Quatre parmi nous se tinrent d'abord en autant de chambres différentes, reliés pourtant par les systèmes électriques dont je viens de parler. Nous nous assîmes ensuite aux quatre coins de la même pièce, rapprochant graduellement nos chaises les unes des autres, vers le centre de la chambre, jusqu'à ce que nos genoux se touchassent — et pourtant nous n'obtînmes aucun résultat au point de vue de la lecture de la pensée.

Mais Reese n'a besoin d'aucun appareil, d'aucune condition spéciale pour agir. Il ne fait pas connaître sa méthode, si cependant il en a une ; il m'a seulement promis de donner son avis à ce sujet dans son testament.

Thomas A. Edison

Dans un de ses derniers fascicules, l'*International Psychic Gazette*, de Londres, publie la lettre suivante avec laquelle le Docteur Thompson, dont il a été question plus haut, a fait amende honorable de son scepticisme :

N. Y. 70 E. 54 S.

31 Oct. 1910

Mr. Thomas A. Edison

Cher Monsieur, — Le prof. Reese est venu me voir ce matin, à la suite d'un rendez-vous que je lui avais donné, et m'a invité à mettre à l'épreuve sa faculté de lire trois questions sur un sujet quelconque et y répondre, ainsi que de lire les noms de trois personnes, écrits par moi sur trois différentes petites feuilles de papier, gardées en de telles conditions que Reese ne pouvait pas les lire lui-même.

J'ai écrit les trois questions, et il y a répondu ; j'ai écrit les trois noms et il les a lus, sans qu'il y eût aucune possibilité qu'il ait pu les voir.

Je ne puis me faire aucune idée de comment il parvient à faire cela ; aussi je ne donne aucune explication.

Salutations sincères.

W. Hanna Thompson

Pour comprendre la raison de cette lettre à Edison, il faut savoir que lorsque l'éminent inventeur fit connaître, pour la première fois, son admiration pour Bert Reese, la plupart des autres savants américains ne manquèrent naturellement pas de rire de lui. L'ex-Président de l'Académie de Médecine de New-York, Docteur Hanna Thompson, se fit plus spécialement remarquer parmi les sceptiques, déclarant qu'Edison avait été victime d'un truc — cette bêtise qu'est la « lecture des pensées » ayant été démasquée depuis longtemps déjà !

Edison écrivit alors à Bert Reese la lettre suivante :

20 Octobre 1910

Cher Monsieur, — Savez-vous que Thompson, dans le *Times*, dit que votre faculté est basée sur un truc ?

Il dit que mon cerveau est malade et anormal ; c'est probablement pour cela que je ne parviens pas à comprendre votre truc ; vous devriez l'inviter à le comprendre lui-même.

Edison

C'est alors que Reese se décida à se mettre à la disposition du prof. Thompson, avec le résultat qu'on connaît.

L'*International Psychic Gazette* de mars 1916 publie un article de Miss Felicia R. Scatcherd concernant le même Reese. Miss Scatcherd fut présente à une séance organisée par elle chez le Docteur Drakoulès, chef du parti socialiste grec, dont l'influence s'exerce, durant la crise européenne actuelle, en faveur des Puissances de l'Entente. Voici la déclaration écrite par M. Drakoulès.

M. Bert Reese vint à ma maison le 11 juillet [1915] pour voir Miss Scatcherd, qui nous rendait visite à ce moment. Ils ne se connaissaient pas encore. Miss Scatcherd avait entendu parler des étranges facultés de Reese par la Princesse Karadja le dimanche précédent, et avait écrit le soir même pour obtenir de lui un entretien.

Ni ma femme ni moi n'avions jamais encore entendu parler de M. Bert Reese. Nous fûmes heureux de saisir cette occasion d'assister à quelques exhibitions de ses dons de clairvoyance.

Il procéda de la manière suivante : il demanda à ma femme et à moi-même de passer dans une autre chambre, où chacun de nous devait écrire un nombre quelconque de questions sur autant de morceaux de papier. L'un de ces billets devait cependant contenir le nom de jeune fille de ma mère, un autre, le nom de jeune fille de la mère de ma femme. Nous devions ensuite plier les différents papiers et les mêler ensemble.

Nous fîmes tous les deux comme il nous avait été dit. En rentrant dans la chambre où nous attendaient Miss Scatcherd et M. Reese, nous plaçâmes (conformément aux indications de ce dernier), les billets pliés, qui n'étaient jamais sortis de nos mains, dans divers tiroirs et dans les quatre goussets de mon gilet — un billet dans chaque tiroir et gousset. Il est absolument impossible que M. Reese eût la moindre connaissance de ce que nous avions écrit, ou qu'il ait pu lire les billets ; naturellement, Miss Scatcherd se trouvait dans les mêmes conditions.

M. Bert Reese me demanda alors de lui indiquer l'un quelconque des tiroirs contenant un billet. Inutile d'ajouter que j'ignorais, ainsi que ma femme, quel billet se trouvait dans tel ou tel ti-

roir, étant donné que nous les avions mêlés ensemble. Chaque fois que j'indiquai au hasard un tiroir, M. Reese lut le contenu du papier, exactement comme si celui-ci était étalé devant ses yeux, alors qu'il était, au contraire, encore plié et enfermé dans le tiroir. C'est de cette façon qu'il lut *tous les dix-huit billets ;* il prononça aussi correctement et en entier le nom de jeune fille de ma femme (Pénélope Anastasie Zulatti) et celui de la mère de ma femme (J. B.).

J'ajouterai que ni le professeur Reese ni Miss Scatcherd ne touchèrent aux billets si ce n'est après qu'il fut répondu aux différentes questions.

Platon E. Drakoulès, docteur ès-lettres,
Directeur de l'*Erevna.*

14, Park Square (East Gate)
Regent Park, London, N. W.

Je confirme entièrement ce rapport écrit par mon mari, de la merveilleuse preuve de clairvoyance donnée par M. Bert Reese dans notre maison, mardi dernier. J'en fus le témoin oculaire, le récit est fidèle dans tous ses détails.

Alice M. Drakoulès

Le *New-York Times* publiait dernièrement l'information suivante :

W. Bert Reese, qui par sa « lecture de la pensée » a intrigué un grand nombre de savants, dont Thomas A. Edison et le Dr William Hanna Thompson, auteur de *Brain and Personality*, a été acquitté, hier, par le juge Rosalsky, devant se prononcer sur le pourvoi interjeté par l'imputé contre la sentence prononcée par le magistrat Barlow. Celui-ci l'avait retenu coupable de *« disorderly conduct »*, comme « diseur de bonne aventure ». Reese convainquit le juge Rosalsky, MM. Flint et Boswick, représentant le ministère public, et deux reporters par des démonstrations faites dans la Cour même, qu'il n'était pas une « disorderly person », mais un homme possédant, à ce qui paraît, des facultés peu communes.

Reese avait été arrêté chez lui, 230, West Ninety-ninth Street), le 26 février, la femme détective Adèle Priess ayant déclaré lui avoir payé la somme de 5 dollars pour qu'il lui dît la bonne aventure. Reese nie avoir fait cela et avoir accepté cet argent. Il avait d'abord été jugé coupable et avait dû payer une caution de 1.000 dollars pour obtenir sa liberté provisoire.

Lorsque son cas vint devant M. Rosalsky, jugeant en appel, Reese demanda la permission de prouver à la Cour ses facultés. Il dit au juge Rosalsky d'écrire quelque chose sur trois bouts de papier, et de les plier de telle façon qu'il ne pût pas lire ce qui avait été écrit. Le juge plaça les billets en différentes poches de ses habits, après les avoir mêlés de manière à ne pas pouvoir les reconnaître. Alors M. Rosalsky tira d'une de ses poches un billet et le pressa sur le front de Reese.

— Vous me demandez — dit celui-ci — combien d'argent vous avez dans une certaine Banque. Vous avez 15 dollars.

Le juge admit que la réponse était exacte et présenta le second papier, toujours fermé.

— Ce billet contient le nom d'une de vos anciennes institutrices : Miss O'Connor — dit Reese.

La troisième question, qu'il lut correctement, mais à laquelle il ne répondit point, était la suivante :

— Quel était le rôle dans le cas Shelley ?

Reese opéra de même avec M. Bostwick, M. Flint et les reporters. Sa dernière entreprise a été celle de donner le nom de jeune fille de la mère d'un de ces journalistes. Toutes les demandes avaient été écrites sur du papier et avec des objets de chancellerie appartenant à la Cour d'appel, fournis par le juge Rosalsky.

— Je ne vous considère pas comme une *« disorderly person* [une personne menant une existence déréglée] — dit le juge Rosalsky, quand les démonstrations furent terminées. — Vous êtes honorablement acquitté. »

Il est à observer que, dans ce cas aussi, les journaux, relatant l'arrestation de Reese, auraient pu répéter leur niaise observation stéréotypée : « Ce devin n'a pas su deviner que son consultant était une personne appartenant à la police ». Comme si la divination ne s'exerçait pas uniquement sur quelques points isolés de l'énorme quantité de choses qui sont à la connaissance du consultant, ou peut-être, qui le concernent sans qu'il le sache.

Nos lecteurs n'ont qu'à se reporter au numéro de Nov.-Déc. 1913 de nos *Annales* pour voir comment les facultés de Reese ont été reconnues aussi par un psychiste prestidigitateur habile, habitué à démasquer les trucs des faux médiums : M. H. Carrington.

Parlant de Reese, Miss F. Scatcherd dit n'avoir pas trouvé que ses prédictions se réalisent, en général.

Elle rappelle que Reese est un israélite d'origine allemande (de la Pologne prusienne, dit-on), vivant à New-York ; qu'il se rend chaque année en Europe visiter le tombeau de sa mère ; que son « guide » ou « contrôle » a été un Rabbi juif (on voit par là qu'il attribue à ses facultés une origine spirite), qui l'oblige à fumer journellement une vingtaine d'énormes cigares durant onze mois de l'année et à s'abstenir

entièrement du tabac le douzième mois, qu'il consacre à des pratiques hygiéniques, destinées surtout à se libérer de l'intoxication accumulée dans son organisme durant onze mois par l'excès de nicotine. A Londres, à Carlsbad, à Aix-les-Bains et ailleurs il fut en rapport avec des souverains — dont Edouard VII — des millionnaires, des hommes remarquables sous différents aspects.

COMMANDANT DARGET

Phénomènes de Matérialisation partielle

en des circonstances particulièrement probantes

Séance du 12 février 1916 chez Madame Bisson

Je commence par dire, en peu de mots, que les précautions habituelles et rendues obligatoires par Madame Bisson furent prises :

Visite minutieuse de la salle des séances et du cabinet du médium Mlle Eva C. ; visite du caleçon et de la blouse noirs qu'elle doit endosser ; visite de sa bouche et de sa chevelure. On coud la blouse et le caleçon ensemble de façon à ce qu'ils ne fassent qu'un seul vêtement, sans interstices. Après ces préparatifs, le médium s'asseoit dans son cabinet, sur un fauteuil, les deux mains sur ses genoux.

Je prends sa main droite pendant que Monsieur de Fl. s'empare de sa main gauche.

Une forte lampe, dont la lumière permet de voir très distinctement le médium ainsi que l'heure à une montre, reste allumée derrière un paravent pendant toute la durée de la séance.

Au bout de 20 minutes environ, un semis de blancheurs à hauteur des seins de la jeune fille se dessine sur sa blouse noire, apparaissant et disparaissant.

Quelques minutes plus tard, ce sont des taches rondes sur sa poitrine, semblables à des boutons blancs qui bientôt se dissolvent.

Ensuite apparaît sur l'épaule gauche une masse de substance dont la blancheur détonne sur le noir du sarrau ; elle a une vague forme de main humaine. Cette forme prend davantage figure et remue les doigts. Puis, la main bien formée descend sur la poitrine, s'arrête un instant et descend sur les cuisses. Ses dimensions paraissent être celles d'un enfant de 8 à 10 ans.

Sur appel de Madame Bisson, qui la prie d'avancer, la petite main est venue frôler nos mains de contrôleurs et s'est retirée.

Puis, sur une nouvelle demande de Mme Bisson, elle est venue se poser franchement sur ma main et j'ai été invité à la toucher de mon autre main libre, *ce qui a fait que j'ai eu la petite main fantômale entre mes deux mains.* La sensation que j'ai éprouvée est celle d'une main moite d'une sueur froide.

Enfin la main s'est retirée sans me faire éprouver l'impression progressive du *non contact*, et s'est fondue, perdue, volatilisée, sans que mes yeux aient pu apprécier le point de sa disparition.

Il a donc existé un moment où ma main gauche était posée sur la main droite du médium, la main fantômale sur ma dite main gauche, et ma main droite sur la main fantômale (une pile de quatre mains) ; pendant que M. de Fl. tenait la main gauche du médium ; et tout cela complètement visible.

A la suite de cette succession de phénomènes, le médium est resté dans le même état de trance, mais sans rien produire pendant un certain temps.

Un nouveau phénomène, très intéressant s'est alors présenté.

Le médium, écartant nos mains de contrôleurs, a rapproché les siennes, les doigts se faisant face par leurs extrémités ; et elle s'est mise à les rapprocher et à les éloigner par des mouvements lents et alternatifs.

Peu à peu, des filaments blancs ont paru à nos regards en joignant les doigts des deux mains. Comme elle continuait toujours le même mouvement, on voyait les fils qui grossissaient et se multipliaient en même temps.

Mme Bisson la fit alors arrêter, les doigts bien

séparés, et prit un faisceau de fils qu'elle mit dans le creux de ma main droite. J'ai touché cette substance avec un doigt de mon autre main, et la sensation de ce contact a été celle d'une matière humide et froide.

Puis Mme Bisson m'a invité à toucher moi-même ces filaments, et je les ai pris avec un doigt, éprouvant, dans la tension, une légère résistance.

Après cela, il est venu des fils de plus en plus fins et de moins en moins nombreux, jusqu'à entière disparition.

Comme dernier phénomène, il est sorti un peu de substance blanche par la bouche, faisant contraste avec la couleur rosée des lèvres. Elle pendait sur la lèvre inférieure.

Sur invitation, je l'ai touchée, sans éprouver de sensation bien définie.

La séance commencée à 9 heures s'est terminée vers 10 heures du soir.

Après que le médium fut déshabillé, nous vérifiâmes les habits, et je fis remarquer qu'ils étaient humides en certains endroits qui n'étaient autres que les points où avaient apparu les divers phénomènes de la substance et principalement sur l'épaule gauche, là où la main avait produit sa première formation.

J'ai été très heureux de voir les phénomènes d'une médiumnité qui m'était encore inconnue, quoique, depuis 45 ans, je sois à la recherche des phénomènes psychiques. Ceux produits par Mlle Eva C. sont évidemment incontestables et il faut être pourvu d'une cécité volontaire pour essayer d'en discuter la réalité. Ils sont susceptibles d'orienter la science dans la connaissance de la vraie physiologie du corps humain, laquelle a, jusqu'à présent, ergoté sur des hypothèses théoriques, purement imaginatives, parce qu'elle n'a pas la notion des forces inconnues et intelligentes qui circulent dans notre corps, forces qui manient et transforment chimiquement notre matière physique. Le devoir de la science est de sonder ce problème. C'est ce que Claude Bernard avait entrevu lorsqu'il a écrit : « Ce qui est du domaine de la vie et qui n'appartient ni à la chimie, ni à la physique, ni à autre chose, c'est l'idée directrice de l'action vitale ».

D'autre part, la main qui s'est fabriquée, les doigts qu'elle a remués, son approche et contact au commandement, nous donnent la *certitude*, beaucoup plus efficace que la *foi* vacillante de toutes les religions, que nous avons une âme, que cette âme continue à vivre après la mort du corps ; qu'après cette mort cette âme peut se manifester en reprenant des formes physiques, visibles et palpables.

Je n'avais pas besoin de voir les phénomènes de Madame Bisson pour croire qu'ils pouvaient exister puisque j'avais vu des matérialisations entières de personnes décédées, de même qu'en avaient vu des savants qui font autorité comme Crookes, Lombroso, O. Lodge et tant d'autres, qui ont eu le courage de proclamer leur réalité, ce qui leur sera un titre de plus pour passer à la postérité.

Mais dans les phénomènes dont je parle, ce qu'il y a de particulier et qui appartient en propre à Mlle Eva C. c'est que, non seulement elle produit des matérialisations complètes, mais encore qu'elle produit et montre par avance la substance, la pâte, les matériaux qui doivent servir à l'entière construction du fantôme.

Com[t] Darget

Laissons de côté les commentaires dont le commandant Darget fait suivre l'exposé de la séance; que ces phénomènes prouvent l'existence de l'âme, ou ne suffisent pas à la prouver, ceci est une simple question d'appréciation et d'interprétation théorique. Mais dans l'ordre des *faits*, il n'est pas moins vrai que, selon le téomignage concordant du Commandant Darget, de M. de Fl. et de Mme Bisson, alors que les mains du médium étaient contrôlées par deux expérimentateurs, une main s'est formée graduellement sur l'épaule du sujet, s'est avancée vers les assistants en agitant les doigts, a été touchée par eux et palpée plus spécialement par l'un d'eux. Nous ne voyons pas comment on peut, en ces conditions, parler de fraude, d'hallucination, etc. C'est la répétition du phénomène dont M. de Vesme a été favorisé dans une autre séance d'Eva C., qu'il a décrite à la page 152 du fascicule de mai 1914.

En attendant, il est intéressant de constater que les expérimentateurs français se succèdent aux séances d'Eva C.; il y a parmi eux des savants, des médecins, des magistrats, des militaires ; il y a des sceptiques et des croyants, des psychistes et des spirites : la plupart d'entre eux proclament la réalité des phénomènes qui se produisent avec ce médium : les autres qui, n'ayant assisté qu'à quelques séances moins heureuses, n'ont pu se faire une conviction absolue, expriment du moins un avis conditionnellement favorable. Mais *pas un seul de ces expérimentateurs français n'a publié une opinion contraire à la réalité des phénomènes en question.* On sait qu'un savant allemand, (un seul à vrai dire !) le Dr de Schrenck-Notzing, a même adhéré à cette manière de voir.

En ces conditions, comment se fait-il que les expérimentateurs allemands — constituant dans cette affaire ce qu'on pourrait appeler *le parti allemand* s'il n'était pas ridicule de mêler à ces questions des luttes de nationalité — aient été, à une seule excep-

tion près, entièrement contraires à l'authenticité de ces phénomènes ? C'est là une curieuse affaire de « milieu », montrant de quelle délicatesse sont ces phénomènes et quelle influence exerce sur leur réussite la moindre circonstance favorable.

Nous recevons au dernier moment, une lettre de M. de Fleurière, dont il est question dans l'article du Cᵗ Darget et qui confirme le récit de ce dernier. Nous la publierons dans notre prochain numéro.

Les Evénements Psychiques de la Guerre (1)

(Suite : voir les numéros de Mars et Avril)

Le triste rêve d'un père

Du *Birmingham Daily Mail* du 10 septembre 1915 :

« Le rêve remarquable d'un père a été signalé au sujet du décès du soldat Bernard Cochin, fils unique de M. et Mme G. Cochin (Melbourne-road, Hales Owen), et appartenant à l'Infanterie légère australienne.

» Cochin prit part à divers combats acharnés à Gallipoli et fut consigné manquant le 8 août dernier. La nuit de ce jour même, son père eut un rêve dans lequel il vit le jeune soldat tomber mort sur le champ de bataille : il se réveilla alors, s'écriant : « Oh, Bernard ! mon pauvre enfant ! »

» On espérait encore que Cochin fût prisonnier entre les mains des Turcs, mais le War Office vient de recevoir l'annonce de la mort ; le rêve du père s'était réalisé. »

Au moment de la bataille de Jutland

Le correspondant de Peterborough (Angleterre) à l'Agence télégraphique « Central News » signalait dans les premiers jours de juin 1916, le fait suivant :

La sœur du matelot George William Malpress, de Peterborough, l'un des hommes qui périrent lorsque coula le croiseur *Queen Mary*, à la bataille de Jutland, eut un rêve, ou une vision, le mercredi 31 mai. Il lui sembla que son frère venait à côté de son lit ; elle lui adressa la parole à plusieurs reprises, mais il ne répondit pas. Il semblait toutefois bien portant et heureux. Le matin venu, la femme raconta l'incident à ses parents ; tous en furent très impressionnés. Le lendemain, arriva la nouvelle que la *Queen Mary* avait sombré avec presque tout son équipage.

Sur le front italien

De la revue théosophique *Ultra* (Rome), 25 novembre 1915 :

« L'une des premières glorieuses victimes de notre guerre a été le capitaine Del Vecchio, bien connu à Rome, qui a été tué par un obus. Son ordonnance, qui se tenait à côté de lui, demeura indemne.

» *Au moment même* où l'explosion fatale le tua (ainsi qu'il résulta plus tard aussi par le témoignage de l'ordonnance), sa femme à Rome se réveilla en sursaut, criant et se désespérant pour avoir vu le capitaine tomber *précisément dans les conditions indiquées plus haut*. En vain s'efforça-t-on de la persuader de ne pas attacher de l'importance aux rêves et de se tranquilliser.

» Quelques jours après, l'exactitude du songe fut confirmée par une communication officielle. »

Une autre victime a été le caporal Sixte Ottaviani, dont le *Messaggero* de Rome (n° 233) publia le portrait avec ces mots :

« Sixte Ottaviani, né à Pésaro il y a 23 ans, est tombé le 21 juillet (1915) en combattant au champ d'honneur. Avant son dernier combat, il avait écrit à sa fiancée, à Rome, en lui racontant avoir vu en rêve sa mère décédée, qui lui montrait un tombeau sur lequel resplendissait une vive lumière. »

La prémonition d'une fillette

Le *Journal des Débats* a conté, le 10 avril 1915, une anecdote assez curieuse.

Dans la nuit du dimanche des Rameaux, dans

---

(1) On observera que la plupart des cas que nous publions ici ne sont pas suffisamment documentés. La vérité est que tout « psychiste » que le hasard aurait mis en présence d'un de ces faits se serait mis aussitôt en devoir d'ouvrir à son sujet une petite enquête, en recueillant des détails et des témoignages, en soumettant des questions diverses au percipient, ainsi que, par exemple, le comte de Gramont l'a fait pour un des cas que nous avons publiés dans notre dernier numéro. Le public, les journalistes, qui se montrent généralement si disposés à décrier l'esprit critique, non seulement des spirites et autres croyants, mais des psychistes eux-mêmes, se dévoilent d'une insuffisance absolue quand un de ces cas se présente à eux. Leur éducation scientifique est, à ce point de vue, complètement à faire. — Maintenant, nous nous sommes demandés si l'insuffisance de documentation devait nous amener à négliger les cas qu'on va lire. Nous avons jugé que leur enregistrement pouvait tout de même servir à quelque chose. — *Note de la Red.*

une petite localité de la région du Nord, une fillette de sept ans environ réveillait sa mère par ses appels. Encore endormie, l'enfant répondit aux questions de sa maman :

— Je viens de voir la Vierge qui m'a dit que j'allais mourir, que nous apprendrions dans trois jours que papa a été blessé, et que la guerre finirait en mai. »

Effectivement, trois jours après, la poste apportait la nouvelle de la blessure du père, et la fillette mourait le jour même.

Le correspondant qui conte cette histoire et qui fait partie des troupes opérant dans la région ajoute ceci : « Nos automobilistes ont enquêté dans le village distant de quelques kilomètres de nos positions. Les faits sont rigoureusement exacts. »

Les hallucinations télépathiques véridiques des deux enfants

Le *Daily Chronicle* du 24 juin 1916 publie un récit attendrissant de son correspondant de Ramsgate.

Pendant que la femme du caporal de cavalerie G. R. Austen s'occupait de faire un colis postal destiné à son mari, qui se trouvait sur le front, dans les premiers jours du mois, leur enfant, âgé à peine de trois ans, s'écria : « Les Allemands tuent mon papa ; je veux un fusil pour les tuer ». Il ajouta ensuite : « N'envoie pas le colis, maman, car papa rentre à la maison ».

Mme Austen ne prêta pas beaucoup d'attention aux dires de son bébé ; mais elle fut ensuite informée que son mari avait été blessé le jour même où l'enfant avait eu l'étrange prémonition.

Dans plusieurs journaux quotidiens anglais parut, le 9 mars dernier, le récit d'un fait assez semblable.

Mme Mac Donald, de Hampton-on-Thames, veuve du caporal James Mac Donald, du 9e East Surreys, raconte que, le 30 janvier, son petit enfant, âgé de six ans, lui dit en se réveillant, le matin, avoir vu « papa » durant la nuit. La mère tâcha de convaincre son enfant qu'il avait rêvé, mais il le contesta résolument : « Je ne rêvais pas. Il m'appela : John. Je l'ai vu qui se tenait là. Il portait son uniforme, mais il avait un insigne noir à la casquette ».

Mme Mac Donald fut frappée de ce détail ; l'enfant ne savait pas, en effet, que son père portât un insigne noir, l'ayant toujours vu avec des insignes métalliques.

Elle apprit plus tard que son mari avait été tué dans les tranchées, le 30 janvier. Tout en ne croyant guère aux manifestations des esprits, Mme Mac Donald est d'avis que la dernière pensée de son mari a dû être tournée à l'enfant.

Un curieux pressentiment de Lord Kitchener

Une dépêche de Toulon, communiquée aux journaux français par l'Agence Havas en juin dernier, disait :

« On raconte que, lorsque, il y a trois mois, lord Kitchener vint sur le front britannique, il se rencontra avec le capitaine de vaisseau Testu de Balincourt, occupant alors un poste à Dunkerque et qui était son ami ; il l'avait même choisi pour être ultérieurement son officier de liaison. Lord Kitchener raconta alors à notre officier de marine qu'une marmite, au cours de sa visite, était tombée près de lui : « Cela ne m'a pas ému, ajouta lord Kitchener, car je sais que je dois mourir sur mer ». Curieux pressentiment du héros de Karthoum ».

Stigmates de blessures

Il semble que les cas de dérangement nerveux provenant des rêves de guerre sont très fréquents en Allemagne. Mais il n'est pas fréquent de rencontrer un fait aussi curieux que celui dont on a dû s'occuper dans un hôpital de Francfort. Le patient, jeune homme de 17 ans à peine, souffrait d'une inflammation aiguë à la région pectorale droite. Il avait un groupe d'ampoules du côté de la poitrine, et un autre, bien que plus petit, au côté droit du dos.

Il paraît que le malade avait rêvé de la guerre et s'était imaginé qu'il se trouvait dans un combat corps à corps dans les rues d'une ville. Un coup de baïonnette lui fut porté au côté droit de la poitrine et lui traversa le corps. Aussitôt le jeune homme se réveilla avec un sentiment pénible de brûlure au point où il avait rêvé d'avoir été percé par la baïonnette. Le lendemain matin, les groupes de pustules étaient apparus, et la souffrance était si intolérable qu'on dut appeler un médecin, qui envoya le malade à l'hôpital.

Le *Sunday Times*, d'où nous tirons cette information, ajoute que les stigmates composés ainsi de petites pustules sont assez fréquents par suite de secousses mentales violentes, mais qu'ils sont presque inconnus comme résultats d'un rêve.

Le *Sunday Times* oublie d'en[illegible] r l'hypothèse selon laquelle le rêve de la bles[illegible] urait été pro-

voqué par la douleur d'une inflammation latente à la région pectorale droite, qui n'aurait pas tardé à se manifester par l'éruption au sein et au dos — ce qui réduirait ce fait merveilleux de stigmates à un de ces cas banals qui ont été observés depuis un temps immémorable.

Docteur THOMAS BRET

« L'Inconscient »

de M. DWELSHAUVERS, Professeur à l'Université de Bruxelles (1)

Ce livre est certainement un des plus complets et des plus clairs sur les parties les plus obscures et les plus récemment découvertes de la psychologie.

En nous servant d'une des nombreuses comparaisons connues entre la psychologie classique et la nouvelle, nous dirons que les esprits vigoureux et entreprenants ne peuvent rester à la « *superficie* (2) de l'âme humaine, dans la région des phénomènes conscients, divisés schématiquement entre les trois facultés : l'intelligence, la sensibilité et la volonté. Ils se sentent invinciblement attirés par les profondeurs de la subconscince (3), de la cryptopsychie (4), du Moi subliminal (5), de l'inconscient. Le nom importe peu. Mais jusqu'à présent chacun de ces explorateurs qu'on ne saurait trop louer s'était borné à l'étude de plus en plus détaillée de la partie de la « *terra* ou mieux de la *mens incognita* » vers laquelle l'avaient dirigé ses aspirations ou ses travaux antérieurs.

Il fallait qu'une synthèse fût faite, et il était nécessaire qu'elle le fût par une représentant de la science classique, par un homme aussi prudent que les chercheurs dont nous parlions précédemment devaient être hardis. C'est ce coup d'œil d'ensemble dont nous pouvons jouir maintenant grâce à M. Dwelshauvers (6).

***

Après avoir lu ce livre rempli d'idées justes basées sur les faits, on éprouve la satisfaction d'avoir coordonné en un tout solide une quantité de choses cueillies au hasard d'un côté et d'autre. On pourrait, si l'on voulait faire une analyse complète de l'œuvre du professeur bruxellois, la partager en trois chapitres bien inégaux en importance et en longueur, et consacrer le premier à l'inconscient *individuel*, le deuxième à l'inconscient *collectif*, et le troisième à l'inconscient *universel*.

Mais tel n'est pas notre but : nous ne voulons pas présenter un résumé méthodique des idées de l'auteur : car nous risquerions de les dénaturer. Nous indiquerons simplement les grandes lignes de l'ouvrage ; puis nous parlerons longuement de ce qui nous a paru le plus intéressant pour les lecteurs des *Annales des Sciences psychiques*, sans déflorer le plaisir qu'ils auront à la lecture de l'ensemble du livre.

Dans l'inconscient individuel, l'auteur insiste avec raison sur l'inconscient *dynamique*. Pendant longtemps beaucoup croyaient que l'inconscient était compris entièrement dans l'automatisme psychologique, si bien décrit par Pierre Janet sous le nom de subconscience. Mais étudier seulement cet inconscient automatique, c'est se cantonner à l'étude des mouvements inconscients des habitudes, et à la description de ces groupes de faits qui à l'état pathologique échappent au contrôle de la conscience, sortent de la synthèse unificatrice et en deviennent indépendants : ce sont les doubles ou plurales personnalités. Cette désagrégation de la personnalité dépend, suivant l'expression forte et exacte de P. Janet, d'un état de *misère psychologique*.

Au contraire, l'inconscient dynamique nous apparait comme une richesse insoupçonnée du moi. Ici, nous partons de l'inconscient actif latent, qui accompagne la perception présente, pour nous élever jusqu'au travail inconscient, qui aboutit aux combinaisons nouvelles et aux résultats surprenants de l'invention chez les savants, du génie créateur chez les artistes. Nous trouvons là de

(1) Bibliothèque de Philosophie scientifique, 3 fr. 50. On peut se le procurer en envoyant un mandat à l'Administration de nos *Annales*.

(2) « Nous vivons à la surface de notre être » WILLIAM JAMES.

(3) « *L'automatisme psychologique* » de Pierre JANET.

(4) « *La psychologie inconnue* » de BOIRAC.— Flournoy a plus spécialement étudié la Cryptomnésie.

(5) « *Human personality* de MYERS (1901).

(6) Nous ne disons pas que ce soit une mise au point parfaite. Nous verrons tout à l'heure pourquoi.

belles pages de H. Poincaré où il expose très finement des faits observés sur lui-même.

L'inconscient collectif a été décrit dans le petit livre célèbre de Gustave Le Bon *La Psychologie des foules*. Dans ses *Enseignements psychologiques de la guerre Européenne*, il a ajouté de bien intéressants chapitres (1).

L'inconscient universel est une théorie conçue et développée par Fichte, Schelling, Hégel, puis vulgarisée par Schopenhauer, et enfin fondée par Hartmann sur des bases psychologiques et biologiques. Selon notre opinion, c'est la meilleure tentative d'explication du monde et de l'Activité universelle. Cette théorie de l'inconscient *métaphysique* est exposée dans les cinquante dernières pages.

« L'inconscient fondé sur les faits, par contre, dit l'auteur, celui dont nous nous occuperons dans la majeure partie de ce livre, est exclusivement un inconscient *psychologique*. On appelle inconscients les faits psychiques qui influencent notre vie mentale sans faire partie de ce dont nous nous rendons compte en nous-mêmes, dans notre conscience. Il s'agit donc de faits ayant une influence sur l'activité psychique, mais échappant à la conscience que nous avons de ce qui se passe en nous. Or ces faits sont excessivement nombreux et très différents les uns des autres. Aussi, selon les psychologues, ce sont, tantôt les uns, tantôt les autres qui ont été mis en lumière.

Essayons de les réunir tous dans une classification ».

Nous avons été très surpris de ne pas voir dans cette classification ni dans le cours de ce livre sur l'inconscient, le nom de Myers cité une seule fois ! Alors qu'on met à la place d'honneur ceux d'Hellpach et de Patini. Cependant le professeur de de psychologie de Genève, Flournoy, avait déclaré que Myers serait peut-être considéré plus tard comme un aussi grand novateur en psychologie que Copernic le fut en astronomie (2).

On vit depuis longtemps des idées de Copernic sans penser à lui. Les idées de Myers et ses dénominations de certaines catégories de faits se seraient-elles en quinze ans généralisées à ce point (1) qu'on oublie déjà de citer leur auteur ? Ce serait tant mieux ; et Myers lui-même dans sa modestie et son désintéressement d'apôtre en serait heureux. Périsse mon nom plutôt que mes idées ! aurait-il dit volontiers. Il donnait, du reste, lui-même la raison du silence officiel à son égard : Il ne faut pas traiter la partie la plus facile des sujets avec habileté et érudition, alors qu'on ignore ou feint d'ignorer l'autre partie pourtant la plus importante et la plus difficile. C'est ainsi que dans ses chapitres sur les « Rêves » et sur le « Déjà vu » (désigné aussi sous le nom pas assez compréhensif de paramnésie), M. Dwelshauvers ne s'occupe pas des faits métapsychiques bien connus qui devraient y figurer. Il a fallu qu'un très beau cas de télépathie survenu à sa femme lui fasse violence pour ainsi dire, pour que la télépathie et une rapide allusion aux phénomènes de ce genre obtiennent un modeste paragraphe de quatre pages. — Nous en ferons une analyse détaillée. Mais, avant, nous donnerons une classification complète de logique de tous les phénomènes inconscients, en nous basant sur les faits recueillis avec une extrême circonspection par Myers et ses continuateurs.

***

Il faut distiguer nettement l'inconscient métapsychique ou supernormal de l'inconscient normal. On pourrait appeler le premier, l'inconscient *leibnizien*, puisque Leibniz l'a étudié le premier ; le deuxième, *myersien*.

L'ancienne psychologie de la conscience et de l'inconscient normal était fondée sur ce principe : *Nihl est in intellectu...* Rien n'est dans l'intelligence qui n'ait été dans les sens, qui ne soit passé par les sens.

Or, d'abord avec la suggestion mentale et à distance, puis avec la télépathie, télesthésie etc., on s'est rendu compte que l'intelligence avait d'autres moyens de connaître que les sens.

La physiologie classique qui, dans son chapitre : Vie ou Voies de Relation, traitait des cinq sens, ouverts sur le monde extérieur comme les cinq petites fenêtres du cerveau, fut complétement bouleversée. Ce fut une vraie révolution que cette intrusion de l'hypnotisme et de la suggestion

(1) On pourra lire avec beaucoup de profit du même auteur *La Psychologie de l'Education* et *La Vie des Verites*. La définition que donne G. Le Bon de l'éducation est bien connue : « L'éducation est l'art de faire passer le conscient dans l'inconscient ».

(2) William James écrivit en 1901 : « Le nom de Frédéric Myers sera toujours rappelé en psychologie comme celui du pionnier qui entoura d'une palissade une vaste étendue des régions inexplorées de l'esprit et planta sur elles le pavillon de la vraie science. Il a introduit pour la première fois la confrontation, la classification et l'ordre par séries dans les phénomènes du moi sub-liminal ».

(1) « Ceux-là même qui affichent encore un souverain mépris pour la psychologie sub-liminale sont, à leur insu, tout pénétrés de cette dernière qu'ils ont respirée avec l'air du temps, et peuvent par conséquent être regardés comme des disciples malgré eux de la doctrine de Myers. » Flournoy, 1903

mentale dans le monde scientifique, et l'on comprend, sans l'excuser, la défense acharnée des misonéïstes conservateurs (1). Tous les savants, à l'exception de trois ou quatre, luttèrent aveuglément pendant 60 ans contre le principe nouveau: Bien des choses peuvent arriver à l'intelligence, sans avoir été perçues par les sens.

Cependant, comme l'a fort bien dit Barrett, l'illustre professeur de physique de l'Université de Dublin, les phénomènes supra-normaux ne sont pas des *contradictions*, mais des *extensions* de nos connaissances. Ainsi on découvre la désintégration, la transmutation, la dématérialisation et l'évanouissement dans l'éther de l'atome du radium. Le dogme de l'atôme immuable et éternel disparaît; mais nos données sur les propriétés actuelles des atomes de plomb, de zinc et autres, restent intactes.

De même les découvertes faites dans l'inconscient supra-normal ne contredisent en rien les anciennes données de la psychologie sur l'inconscient normal.

1° L'inconscient **normal** est constitué par les acquisitions accumulées de la conscience et de ce qui est passé par les sens. C'est l'inconscient *acquis*, soit personnellement par les sensations, les idées, les sentiments, les désirs et actes volontaires, soit héréditairement (tendances). Cet inconscient normal est *automatique* ou *dynamique* : automatique dans les actes menus et journaliers si bien étudiés par Freud et dans les cas pathologiques des doubles personnalités ; — ou dynamique, dans les combinaisons imprévues du génie.

Nous insistons en disant que le travail inconscient chez l'homme de génie se fait sur des données qui ont été parfaitement conscientes. Relisons l'explication de H. Poincaré : je ne puis trouver, malgré mes efforts, la solution d'un problème. Je sors, je vais me promener. La solution jaillit brusquement, quand je suis en voiture... Mais elle provient des matériaux fournis par l'intelligence consciente : elle vient de l'inconscient normal, elle n'a pas une origine inconnue, extérieure : elle ne tombe pas du ciel, comme le croient certains auteurs.

2° Tout autre est l'inconscient **supranormal**, grâce auquel on perçoit directement, sans l'intermédiaire des sens ni des moyens de communication matériels, des choses et des événements hors de la portée des sens.

Cet inconscient dit *métapsychique* est tout à fait différent de l'inconscient normal acquis. Il est d'une autre nature. Il est pour ainsi dire, juxtaposé mais en dehors de notre vie ordinaire.

Il peut être considéré aussi sous deux aspects comme *automatique* ou comme *dynamique* : c'est par cet inconscient supranormal automatique ou passif que la personne reçoit la suggestion à distance et la transmission de pensée. Cet inconscient supranormal est dynamique ou actif, par exemple, chez l'émetteur dans la télépathie (1) et également dans la lucidité, la télécinésie, l'idéoplastie.

C'est cet inconscient supranormal qu'il conviendrait de désigner comme *suprarationnel* (2), ou d'appeler *surconscience*, par rapport à l'inconscient normal qui a été appelé *subconscient*. Il a des pouvoirs à la fois immenses et limités dans le temps et l'espace et sur la matière. Les faits par lesquels il se révèle ne dépendent pas de la volonté: ils sont imprévisibles ; leur déterminisme nous est inconnu. Tout ce que nous en savons tend à prouver que notre inconscient supranormal communique par échappées avec un milieu métapsychique ou métha-éther de Myers.

Mais nous n'esquisserons même pas ici (*non est hic locus*) une théorie qui effaroucherait probablement M. Dwelshauvers; disons simplement que notre inconscient dépasse notre personnalité et qu'il agit sur les autres inconscients supra-normaux (3)...

« Les savants, dit M. Dwelshauvers, qui ont particulièrement étudié les faits dont nous parlons, « affirment que ce ne sont pas là des phénomènes « morbides ni des formes dégénérées (1) de l'activité « mentale, mais des formes *qui évoluent vers un « progrès.* »

Pour presque tous les psychistes, c'est certain ; mais ce qui est également évident, c'est que notre

(1) Le vrai savant doit être révolutionnaire, dit Richet. Mais on voit avec Barrett, que, contrairement a ce que croient les aprioriatiques rétrogrades, la mitaptychique est un nouveau chapitre de la psycho-physiologie et qu'il n'y a nul antagonisme entre les anciennes et les nouvelles données. C'est ce qui a été compris par les professeurs universitaires de psychologie, W. James, Hyslop, Hoffding, Boirac, Flournoy, P. Janet, Bergson, et même Kant !...

(1) Le capitaine dans le cas très net rapporté par M. Dwelshauvers et qu'on lira plus loin.

(2) Dr. Geley *L'être subconscient*. Dr Osty, *Lucidité et Intuition*.

(3) Pour ne pas allonger cet article déjà trop long, nous ne parlons pas des personnalités médiano collectives formées par l'inconscient du médium et des assistants. Ces personnalités ont souvent des connaissances extraordinaires, un caractère propre, une manière d'être spéciale et paraissent au premier abord des êtres indépendants (guides des médiums). Très souvent elles disent être la manifestation, l'incarnation d'un défunt dont elles reproduisent toutes les particularités physiques et morales.

soi-disant civilisation, basée sur l'argent et la « *material research* » est absolument contraire au développemnt de ces facultés (1).

3° Dans l'être humain on peut différencier plusieurs éléments pour les étudier facilement; mais en réalité ils sont intimement mêlés. Ainsi M. Dwelshauvers nous montre l'inconscient normal derrière les faits inconscients étant le substratum de la conscience.

Nous dirons aussi que souvent les deux inconscients normal et supra-normal se mélangent. On commence par le premier en typtologie, dans l'écriture automatique, etc. et l'on finit par avoir des manifestations supra-normales. Mentionnons comme preuve de ceci le chapitre de P. Janet (2), « La Divination par les miroirs et les hallucinations subconscientes », où après avoir exposé que le miroir, le verre d'eau, etc. servent de révélateurs à des images subconscientes, il reconnait qu' « ils permettent à quelques personnes de manifester une lucidité étonnante ». Et il en cite plusieurs exemples (3).



Dans le trop court paragraphe que M. Dwelshauvers consacre à « l'inconscient et à la télépathie », il relate un cas typique de *phantasm of living* », de fantôme de vivant, de télépathie *objective*.

Il y a des preuves frappantes que l'apparition du capitaine de vaisseau était une réalite concrète et non une image mentale; Mme Chandler-Dwelshauvers était parfaitement éveillée ainsi que son mari; la fenêtre s'ouvre, le capitaine apparaît ruisselant, parle, fait ses adieux à son frère. Ce n'est donc pas une hallucination véridique à deux, ni une image onirique, c'est une vraie matérialisation. « Quelques semaines après, on apprenait que ce capitaine était mort dans un naufrage sur les côtes de Chine. »

L'auteur parle ensuite des messages télépathiques qui se traduisent par des « états affectifs » chez le sújet récepteur, (ce sont les pressentiments) et il fait les trois remarques suivantes:

Peu de personnes sont susceptibles aux influences télépathiques et il est très exceptionnel qu'une même personne éprouve le phénomène plus d'une ou deux fois dans toute sa vie.

Il s'agit toujours dans les communications télépathiques de faits particuliers ou graves, morts, accidents dangereux.

De plus, c'est à l'insu de la volonté (nous dirions à l'insu de la conscience de l'émetteur) que les messages télépathiques se produisent. »

Il mentionne en quelques lignes les expériences de Crookes et les phénomènes observés chez Mme Piper, que pourtant des esprits éminents comme Hodgson, Hyslop et W. James étudièrent pendant de nombreuses années. Enfin, il relate des expériences de tables tournantes auxquelles il a pris part. Les réponses données par la table étaient parfaitement justes, mais elles ne pouvaient provenir que de son inconscient.

Ces expériences typtologiques figureraient mieux dans la partie consacrée à l'inconscient normal automatique qu'au milieu de faits qui relèvent de l'inconscient supra-normal sous ses deux formes, dynamique ou passif.

En somme, M. Dwelshauvers paraît favorablement disposé envers les recherches métapsychiques. Il est certainement dans un milieu propice à l'étude de ces phénomènes.

Souhaitons qu'il continue ses expériences et qu'il nous donne dans les prochaines éditions de son livre les résultats de plus en plus nombreux de ses investigations dans l'inconscient supranormal. Nous lui demandons de nous excuser de nous être laissé entraîner à exposer des idées qui nous sont chères, au lieu de faire l'analyse pure et simple de son excellent ouvrage.

---

(1) Bozzano, dans un très remarquable article (Sept. 1906. Ann. des Sc. Psychiq.) « Mme Piper et la Conscience Subliminale » s'efforce, au contraire, de prouver que les facultés supranormales ne sont pas soumises à la loi de la sélection naturelle et de l'évolution. Notons pourtant que les Hindous par la Raja-Yo-ga éveillent et développent ces facultés.

(2) *Névroses et idées fixes.* 1er Vol. F. Raymond et P. Janet.

(3) Le cristal, la baguette etc. ne sont que des moyens qui servent à mettre en jeu les diverses formes on facultés de l'inconscient : ici, la lucidité. Mais ces procédés ne sont pas nécessaires chez certaines personnes. Mêmes variations pour le fonctionnement de ces facultés à l'état de veille, d'hypnose ou de transe, et état hypnoïdes d'abstraction, de concentration.

Les Nouveaux Livres

PAUL BOURGET : **Le Sens de la Mort.** — (Paris, 1915. — 3 fr. 50).

Jamais le problème de la mort ne s'est présenté à la pensée avec plus d'angoissante insistance qu'à l'heure actuelle où nous sommes hantés par tant et tant d'hécatombes. Aussi M. Paul Bourget, après beaucoup d'autres, a-t-il voulu examiner à son tour « s'il y a une rupture éternelle ou un rapport mys- » térieux entre les morts et les vivants ; si notre » activité présente s'épuise en elle-même ou bien si » elle a un prolongement ailleurs dans un univers » spirituel, principe premier et suprême explica- » tion de l'univers visible. » La mort n'a de sens, dit-il, que si ce prolongement existe et il ajoute « que » ce problème pourtant essentiel et que nous de- » vrions tous avoir résolu, ou du moins médité, » nous l'oublions dans le train ordinaire de la vie. » Aujourd'hui comment ne pas en être obsédé quand » en cataclysme universel, cette immense et terrible » guerre, le pose tous les jours, toutes les heures » d'un bout à l'autre de l'Europe à des millions » d'êtres. Tant de sang, tant de pleurs ont-ils une » signification ailleurs ! ou bien ce conflit mondial » n'est-il qu'un frénétique accès de délire collectif » dont l'unique résultat serait la rentrée préma- » turée d'innombrables organismes humains dans » le cycle des décompositions et des récompositions » physico-chimiques ? »

Le problème ainsi posé, M. Bourget ne nous en donne point la solution, car sans essayer de nous démontrer « *s'il existe ou non un prolongement ailleurs de notre activité présente* » il se contente de nous exposer ce qui'l croit être le sens de la douleur, de la souffrance et de la mort, et d'essayer de donner au phénomène religieux une valeur probative égale à celle du phénomène physique.

Chemin faisant, il nous parle du psychisme supérieur comme quelqu'un qui a sûrement lu et apprécié Myers, Grasset et le Dr Geley, nous démontrant ainsi que l'on ne saurait, même dans le roman, se désintéresser désormais des études à la diffusion desquelles sont consacrées les « Annales des Sciences psychiques. »

Sans vouloir examiner tous les problèmes auxquels touche l'auteur, je voudrais simplement en discuter deux.

D'abord M. P. Bourget reprenant à son compte le thèse de M. James, déclare que ce qui compte comme réalite c'est ce qui agit sur le réel. On ne saurait donc, dit-il, dénier au fait religieux, psychologique qui détermine des actions parfois héroïques, une valeur réelle égale à celle du fait scientifique. Ce qui agit sur le réel est nécessairement réel, et du moment que vos idées vous font agir, il y a en elles un fonds de réalité, elles constituent un fait.

L'auteur semble confondre ici réalité avec vérité.

Qu'est-ce donc qu'un fait scientifique ?

Est-ce celui qui peut se répéter à volonté ? — non, puisque l'existence des météores, par exemple est admise scientifiquement, bien que l'on ne puisse ni les prévoir ni les reproduire.

Est-celui qui est constaté par nos sens ? — Alors les ondes électriques, les rayons chimiques ne devraient pas être admis scientifiquement.

Le "fait "scientifique," dirons-nous, est celui qui est la manifestation de lois immuables et qui peut se prédéterminer lorsqu'on connait ces lois.

Dire que le fait psychologique est assimilable au fait scientifique, ce serait donc tomber dans le déterminisme.

Réalité n'est pas synonyme de vérité, le mirage est un phénomène réel, il s'agit de l'interpréter avec justesse. L'auteur est certainement partisan de la liberté, il faut alors qu'il admette que c'est l'esprit qui juge, qui trouve la vérité ou qui se trompe. L'esprit donc est hors des lois scientifiques immuables puisqu'il peut les trouver, les juger, les vérifier ou au contraire s'en montrer incapable — sa détermination, comme dit dans le roman le sceptique Ortègue, peut-être due à des erreurs d'appréciation et pourtant l'homme a agi. Le fait religieux, le fait psychologique ne peut donç rien prouver, rien démontrer ; en tant que vérité il est réel mais d'une autre nature que le fait scientifique.

Et maintenant quel est d'après l'auteur le sens de la mort ?

La souffrance et la mort, dit-il, ont un sens: le *rachat*, sinon, dit-il, quel sens auraient-elles ? Elles doivent racheter nos fautes et celles des autres. C'est la thèse que l'on a soutenue dans de grands journaux catholiques et dans bien des chaires. Bourget nous met en présence de l'attitude devant la mort de deux hommes : l'un, l'intellectuel Dr Ortègue, qui voit en elle « l'annulation de tout un psychisme »; l'autre l'officier de modeste intellectualité « qui n'a pas formé sa doctrine, mais l'a reçue ». Le premier ne se résigne que dans un geste d'impuissance désespérée, le pieux breton Le Gallic accepte au contraire la mort avec résignation, offre sa souffrance, son agonie en holocauste au profit de ceux qu'il aime.

C'est toujours l'éternel problème du mal et de la souffrance, si difficilement conciliables avec l'idée divine. Toutes les religions se sont efforcées d'en fournir une explication, mais en se bornant comme M. P. Bourget à envisager seulement la souffrance humaine.

Pourquoi ne considérer ainsi qu'une partie du problème ?

Que fera-t-on de tant d'autres souffrances répandues dans la nature ? Les plantes et les animaux sont également soumis à la souffrance et à la mort, oserait-on prétendre que ces souffrances ont aussi pour raison d'être la rançon, le rachat, l'expiation ! Et puis pour quel rachat, d'après les croyances de l'auteur, les enfants meurent-ils ?

Cherchant quel est le sens du sacrifice, de ces sacrifices souvent obscurs, de ces immolations insoupçonnées, Bourget se demande pourquoi le présent s'immole ainsi à l'avenir et de quel droit l'avenir pourrait réclamer ce privilège s'il n'y avait pas un ordre impératif reçu par la conscience. « Mais d'où vient cet ordre, dit-il, et ne faut-il pas » qu'il y ait quelqu'un capable d'enregistrer les » dévouements inconnus, car si ce témoin n'existe » pas, ces dévouements sont comme s'ils n'avaient » pas été ».

Ici encore le problème déborde et s'étend au delà de l'espèce humaine. Le même impératif catégorique détermine dans le monde des insectes le sacrifice des individus en faveur des générations à venir. On ne voit pas pourquoi on se limiterait à ne considérer que l'humanité sans embrasser le problème dans toute son envergure.

Il ne nous appartient pas de rechercher ici quelles sont les hypothèses susceptibles de nous donner des explications plus satisfaisantes de ces angoissantes questions plus que jamais à l'ordre du jour. Il semble toutefois que les théories évolutionnistes, ces croyances à des vies multiples qui feraient que l'individu récolterait un jour les résultats de son sacrifice et trouverait déjà sa récompense dans l'élargissement de sa conscience appelée à un développement sans fin, seraient capables de mieux satisfaire notre esprit.

Paul Le Cour.

Albert J. Edmunds : **The vision, in 1803, of Joseph Hoag.** — (Philadelphia, 1915).

Il s'agit d'une curieuse et intéressante « vision » qu'eut en 1803 M. Joseph Hoag, ministre de la Société des Amis (Quakers). Elle contient, entre autres choses, ce qui paraît être une allusion évidente à la guerre de Sécession (1860).

La Guerre et l'Occultisme. (Paris, Chacornac édit., 1916. — 2 fr. 50).

Cette brochure, qui constitue un numéro spécial du *Voile d'Isis*, contient une intéressante conférence de l'ancien abbé Alta sur « L'Invasion philosophique préparatoire », quelques horoscopes, d'ailleurs assez vagues, de souverains et chef d'Etat, etc.

ÉCHOS et NOUVELLES

Séances de Mlle S. Tomczyk à Londres

Quelques-uns de nos lecteurs nous demandent, de temps à autre, des nouvelles de Mlle Stanislawa Tomczyk, le médium varsovien qui, sous la direction du Dr Ochorowicz, produisit de si intéressants phénomènes, surtout d'ordre télékinesique.

Nous ne sommes malheureusement pas à même de les satisfaire, d'autant plus que, depuis le commencement de la guerre, nous n'avons plus de nouvelles même du Dr Ochorowicz qui, bien que résidant à Varsovie depuis quelques années, est natif de la Galicie, où il a passé, d'ailleurs, la plupart de sa vie.

Seulement, la suspension de notre Revue au moment où éclatèrent les hostilités ne nous a pas permis de parler d'une série de séances que Mlle Tomczyk donna à Londres, en Juin et Juillet 1914.

L'Hon. Everard Feilding, secrétaire honoraire de la *Society for Psychical Research*, qui déploie dans nos études un dévouement et une activité rares, s'était rendu deux fois à Varsovie, en 1912 et 1913, et une fois à Munich, auprès du Dr de Schrenck-Notzing, pour assister aux expériences avec Mlle Tomczyk. Ces dernières dépendant surtout de l'état spécial de santé du médium, M. Feilding ne vit à peu près rien lors de son premier voyage, mais finit par assister à des phénomènes qui lui produisirent une impression très favorable. C'est ainsi que le voyage de Mlle Tomczyk en Angleterre fut décidé. La S. P. R. nomma une Commission d'expérimentation, composée de M. Feilding, M. Baggally (un expert en prestidigitation en même temps qu'un « psychiste »), Madame Sidgwich, la célèbre psychologue, Miss Verrall (fille de Madame Verrall, qui vient de mourir), le Dr Woolley, et deux amis de M. Feilding : M. S. Cowper-Coles (métallurgiste électricien connaissant bien la photographie), et M. Mark Barr, électricien.

Onze séances eurent lieu entre le 2 juin et le 13 juillet. Il y eut d'abord une période durant laquelle la santé de Mlle Tomczyk ne fut pas bonne et on n'obtint aucun phénomène ; plus tard on eut des mouvements de petits objets ; une seule fois on put voir une petite balle en celluloïd se soulever à 9 pouces environ au-dessus de la table,

alors que les mains du médium restaient à un quart de pouce environ de la balle, de chaque côté.

En ces conditions, la Commission, sans avoir recueilli aucun indice de fraude contre le médium, n'a cependant pas pu assister non plus à des phénomènes suffisants pour se former une idée exacte de leur valeur.

La « Guerre Télépathique »

Un architecte italien, M. Vittorio Galli (via Vassalli Eandi, 7, Turin), vient de lancer une plaquette intitulée : « *Guerra Telepatica* », dans laquelle, en admettant la réalité de l'influence qu'on peut exercer télépathiquement sur ses semblables, il préconise une union dans le but d'exercer collectivement une action psychologique contre les ennemis de l'Entente.

M. Galli sera peut-être surpris d'apprendre que certains groupements théosophiques et scientistes, croyant aux « forces-pensées », exercent déjà, dans quelques-unes de leurs réunions, ces concentrations de volontés pour parvenir à de pareils résultats.

Malgré cela, il est à peine besoin de dire que l'accueil fait à la proposition de M. Galli, même par les croyants à la télépathie, a procuré à son auteur quelques déboires. Quand on prétend faire accepter une invention nouvelle — par exemple celle d'une arme, d'un explosif, etc. — il faut la présenter en l'appuyant sur des expériences qu'on a faites et qui ont été couronnées de succès. Si M. Galli avait commencé par des expériences pratiques, leur résultat lui aurait fait comprendre le scepticisme du public — même des psychistes — qui cependant rendent justice à ses bonnes intentions.

Un médium remarquable au Brésil
Charles Mirabelli

Une étoile de première grandeur semble s'être levée dans le firmament des médiums à effets physiques. Les journaux quotidiens de São Paulo et les publications spirites de tout le Brésil ne discontinuent point, depuis quelques mois, de s'occuper d'un certain Charles Mirabelli, (un pseudonyme ?) de nationalité brésilienne, qui s'est révélé depuis quelque temps médium, produisant à peu près les mêmes phénomènes qu'Eusapia Palladino, en des circonstances de contrôle qu'on dit meilleures encore. La liste des savants, des médecins, des personnes notables qui attestent l'authenticité de ces phénomènes s'allonge rapidement chaque jour. Il *paraît* s'agir de faits réellement sérieux, bien qu'ayant été détournés de leur vraie signification par l'intromission tapageuse de la presse quotidienne et les séances ouvertes imprudemment même aux adversaires déclarés.

Nous publierons dans un de nos prochains fascicules des renseignements plus étendus sur ce médium Mirabelli, dont les facultés métapsychiques peuvent devenir une nouvelle source d'utiles recherches à un moment où les sujets à effets physiques sont si rares.

Pour l'abolition des vieilles lois contre la sorcellerie, en Angleterre

On sait que la situation des médiums, somnambules et voyants de toute sorte est réglée au point de vue pénal, dans le Royaume-Uni, par des lois très anciennes, édictées jadis contre les sorciers et connues, en conséquence, sous le nom de *Witchcraft and Vagrancy Acts.* D'ailleurs, les choses se passent à peu près de même en bien d'autres pays.

Dans le Congrès que vient de tenir à Glascow la *Spiritualists' National Union*, on décida d'ouvrir une souscription pour réunir une somme d'au moins 1.000 livres (25.000 francs), pour les frais que doit occasionner une campagne tendant à l'abolition des « *Witchcraft Acts* » et leur remplacement par des dispositions moins surannées, plus conformes aux idées actuelles de liberté et de tolérance et aux progrès réalisés par les sciences psychologiques.

PETITES INFORMATIONS

⁂ On annonce la **mort de Madame Verrall**, l'un des piliers de la *Society for Psychical Research*, depuis un assez grand nombre d'années déjà. Mme Verrall, veuve d'un professeur de l'Université de Cambridge, était elle-même une femme d'une grande érudition, surtout dans les lettres grecques et latines. Elle publia différentes études très intéressantes dans les *Proceedings* de la S. P. R., mais était aussi fort connue comme médium écrivain : les expériences de « Correspondances-croisées » qui ont eu lieu en ces dernières années sont basées, en très grande partie, sur son automatisme, qu'elle envisageait ensuite d'un œil critique. Elle était âgée de 58 ans.

⁂ **Le Comte de Sandwich**, qui vient de mourir, était très connu en Angleterre, depuis quelques années, à cause des facultés de *guérisseur* qu'il croyait posséder et qui lui permirent, en effet,

d'obtenir plusieurs remarquables guérisons, qu'il attribuait, en même temps, à ses prières et à l'imposition de ses mains. Il publia à ce sujet un ouvrage : *My Experiences in Spiritual Healing*. Inutile d'ajouter qu'il s'adonnait à la médecine mystique d'une façon absolument désintéressée. Lord Sandwich est décédé en sa soixante dix-septième année. Il avait été attaché aux ambassades britanniques à Constantinople, Berlin, Petrograd, Tanger.

⁂ **Sir William Crookes**, qui avait été frappé, il y a quelques mois, par la mort de son fils aîné, vient d'avoir la douleur de perdre sa femme. Lady Crookes était parvenue à l'âge de 80 ans ; elle s'était mariée le 10 avril 1856, alors qu'elle avait à peine atteint sa vingtième année et son mari n'était âgé que de quatre ans plus d'elle. Le mariage avait été des plus heureux : un « mariage idéal », comme le disait dernièrement un journal londonien.

⁂ M. Charles Richet, de l'Institut, a été récemment réélu **Président de la Société de Graphologie**. Un journal de Paris a publié cette jolie devise latine que M. Richet a composée à l'occasion de sa prise de possession du fauteuil présidentiel :

Quid mens ima ferat, scripto tua dextra notabit.

(Ta main, par cet écrit, fera connaître ce que recèle le fond de ton cœur.)

⁂ La récente **mission des académiciens en Espagne** connut des heures vraiment pittoresques.

Il lui arriva fréquemment de palabrer en plein air, principalement à Cordoue, où la cour de la Mosquée et le Pont Romain entendirent de nobles paroles.

Le record fut battu par M. Bergson, qui, sur les instances des universitaires de Grenade, fit, au moment de prendre congé, une conférence dans la gare, adossé à la locomotive du correo, laquelle attendit la fin pour partir.

Sujet : l' « Immortalité de l'âme ».

⁂ La suspension de nos publications au moment de la guerre nous a empêché de signaler un fait qui venait alors de se produire, c'est-à-dire que la Législature de l'Etat de New-York avait approuvé un amendement à la **loi sur les Corporations religieuses**, amendement qui permet à l'Association des Spirites de prendre place parmi les Eglises légalement reconnues. Dans ce but, elle a dû seulement se transformer en « Assemblée Générale des Spirites ».

⁂ **Le médium Georges-Jean Debord**, dit de La Botaria, étant venu à nos bureaux, au mois de janvier dernier, accompagné par une dame, nous affirmer que l'autorité judiciaire avait abandonné les poursuites engagées contre lui, nous avons publié cette nouvelle dans notre premier fascicule de l'année. Maintenant les journaux parisiens annoncent que le procès contre le fameux médium du « Sanctuaire » a bien eu lieu et que le prévenu a été condamné par le Tribunal correctionnel de Paris à un mois de prison.

⁂ **L'Echo de la Pensée,** dont le Directeur est Monsieur Varigault d'Armir, le rédacteur en chef M. Louis de Bourbon, vient de reprendre ses publications. Cette revue est l'organe d'une Alliance Psychique Universelle qui a donné, avant la guerre, différentes conférences, avec le concours d'artistes distingués.

Avis aux Lecteurs

Nous publierons, dans un de nos prochains numéros, le texte de la belle conférence : « Peut-on prédire l'avenir ? A propos des prophéties de la guerre », faite dernièrement par M. l'abbé P. Naudet à la Société Universelle d'Etudes Psychiques.

Nous prions nos abonnés de nous excuser pour les retards que subissent présentement les livraisons de notre Revue par suite des circonstances anormales que nous traversons. Ils ne perdront rien en somme, pour avoir un peu attendu quelques numéros des Annales.

Le Rédacteur en chef-Gérant : C. de Vesme. — Imp. Nouvelle, G. Clouzot, 85, rue Chabaudy, Niort.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

26e Année | Juin 1916 | N° 6

M. L'abbé NAUDET

Professeur au Collège libre des Sciences Sociales

A propos des « Prophéties de la Guerre »

PEUT-ON PRÉDIRE L'AVENIR ?

Un certain nombre de nos lecteurs ont pu assister à la conférence que M. l'abbé Naudet a donnée, sous ce titre, il y a quelques semaines, à l'hôtel des Sociétés Savantes, sur l'invitation de la Société Universelle des Sciences Psychiques et sous la Présidence de M. le Dr Gustave Geley. Cette conférence a été prise à peu près tout entière par la sténographie. Pour répondre aux désirs qui nous ont été exprimés, nous la reproduisons in extenso, persuadés qu'elle ne pourra manquer d'intéresser ceux qui ne l'ont pas entendue.

Mesdames, Messieurs,

« De quoi demain sera-t-il fait ? » — éternelle question, éternelle inquiétude qui, de tous temps, a passionné les meilleurs esprits. Le passé n'est plus, le présent nous échappe, et nous ne pouvons nous empêcher de sonder le mystère et d'interroger l'avenir. Est-il possible d'avoir une réponse ou faut-il regarder la question comme insoluble ? L'humanité n'a-t-elle aucune possibilité de découvrir quelque chose de ce qui l'attend, l'homme ne peut-il rien savoir de ce qu'il rencontrera sur la route plus ou moins longue qui lui reste à parcourir ?

C'est là, tout au moins, un problème qui mérite d'être posé ; et je voudrais, Messieurs, le poser ce soir devant vous. Non certes, que j'aie la prétention de le résoudre en ces quelques paroles ; le champ est, d'ailleurs, trop vaste, pour qu'en si peu de temps, la chose fût-elle possible, nous ayons le loisir de le défricher. Aussi mon ambition est-elle beaucoup plus modeste. Mais, peut-être, notre effort ne sera-t-il pas tout à fait inutile, si nous apportons ici quelques idées qui pourront en faire naître d'autres et donner à réfléchir.

Toutefois, et pour éviter toute surprise, je vous prie de bien observer, Messieurs, que cette conférence n'est pas une étude sur les prophéties de la guerre ; ces prophéties n'en sont que l'occasion. Je ne vous dirai point quand nous verrons la fin de ces jours d'angoisse, nul ne me l'a révélé ; je ne vous dirai pas davantage comment et où la définitive victoire viendra donner la suprême auréole à nos drapeaux. Je sais seulement, comme vous, que cette victoire est certaine ; je crois, comme vous, que l'heure n'est pas très éloignée où résonneront les triomphales fanfares ; et c'est tout. C'est bien quelque chose, d'ailleurs. Ajoutons que, pour le moment, cette vision est assez belle pour faire tressaillir nos âmes et battre nos cœurs.

Nous poserons donc simplement, ce soir, la question préalable : Est-il possible de voir, plus ou moins distinctement, dans le mystère de l'avenir ?

I

Quand on envisage ce problème, Messieurs, il faut commencer par établir une très capitale distinction. Les événements que nous voudrions connaître sont de deux sortes. Les uns complètement indéterminés en apparence — je dis en apparence, parce qu'il est bien évident que tout événement est un effet, et qu'il n'y a pas d'effet sans cause ; — les autres de telle nature qu'une intelligence suffisamment avertie peut les prévoir et, par suite, les annoncer.

Parlons d'abord de ceux-ci, je veux dire de ceux qui résultent de nos actes modifiés par les circonstances et la volonté des êtres avec lesquels nous sommes en relation. Or s'il est possible — et cela est possible dans une plus ou moins large mesure — de connaître les faits principaux d'une vie, le caractère, les habitudes, les goûts, et les fréquentations d'une personne, on peut admettre facilement la possibilité de donner, sinon à coup sûr, du moins d'une manière probable, et en ce qui concerne cette personne, une certaine prévision de l'avenir. Et cette prévision se réalisera d'autant mieux qu'on envisagera une période plus restreinte, et qu'on s'exprimera en termes plus généraux ; les incidents fortuits provenant de la manifestation de forces imprévues pourront ainsi se produire, sans infirmer le sens général de l'oracle.

Ce que je dis d'une personne peut se dire également d'une collectivité. C'est ainsi, par exemple, qu'avant la guerre de 1870, un de nos attachés militaires à Berlin avait pu prévoir notre défaite, et que, lors de la guerre de Mandchourie, ceux qui connaissaient bien les deux peuples aux prises, ont pu annoncer comme certaine la victoire du Japon.

Sans sortir de chez nous, il suffira de rappeler la « prédiction » saisissante faite, il y a dix-huit ans, par M. Jacques Bertillon dans son beau livre sur *le Problème de la Repopulation* (Paris, 1898). M. Bertillon y « prédisait », en effet, que l'Allemagne se jetterait sur notre pays le jour où sa population serait de 50 % supérieure à la nôtre, et il avait fixé entre 1910 et 1915 la date où sonnerait l'heure du destin.

Je n'insisterai donc point sur cette catégorie d'événements ; il y a là « prévision » et non « prédiction » proprement dite. La question qui nous intéresse est tout autre. Il s'agit de savoir s'il est possible d'annoncer les autres événements, ceux dont les causes, réelles sans doute, mais absolument cachées, ne nous offrent aucune de ces données dont un esprit déductif tire des conclusions.

Si vous me permettez, Messieurs, d'apporter ici ma conviction personnelle, je n'hésite pas à affirmer que, pour ma part, je crois très fermement à la possibilité de prédire de tels événements, et je crois aussi que nous avons, sur ce point, des preuves suffisantes pour n'en pas pouvoir douter.

C'est un fait historique, que, de tous temps et chez tous les peuples, cette conviction a existé. Dès l'antiquité la plus reculée, l'Inde a eu ses brahmanes, l'Assyrie ses mages, et l'Egypte ses prêtres ; la Gaule a eu ses druides, les Germains leurs prophétesses, les Incas leur Maoris, les Polynésiens leurs sorciers. En Italie, les sibylles d'Erythrée avaient établi, semble-t-il, le plus ancien lieu de divination, et nos souvenirs classiques nous rappellent sans effort le nom des oracles de Tibur, d'Ancyre et de Cumes que Virgile a chantés. Mais, c'est chez les Grecs surtout que se pratiquait l'art divinatoire, spécialement à Delphes dont les Pythies défiaient toute concurrence par l'éclat de leur réputation. On sait que, avant de consulter son dieu, la prêtresse se préparait à « l'extase » par un jeûne de trois jours ; puis, le front ceint d'une couronne de lauriers, la bouche remplie de feuilles de cet arbre qu'elle mâchait inlassablement, et dont les émanations avaient, probablement, une influence excitante sur son cerveau, elle s'asseyait sur le trépied sacré posé au-dessus d'une crevasse du sol d'où s'échappaient d'épaisses vapeurs naturelles ou artificielles chargées de parfums enivrants. Sous l'influence de ces excitants, suggestionnée probablement aussi par les prêtres qui l'entouraient, la femme s'agitait convulsivement, l'écume apparaissait au coin de ses lèvres, ses cheveux se hérissaient, et, au milieu de cris et de hurlements, elle proférait des paroles plus ou moins intelligibles que les assistants recueillaient, interprétaient et arrangeaient selon leurs propres lumières. L'oracle était généralement conçu en termes ambigus et phrases à double sens ; telle la fameuse réponse faite à Pyrrhus : « *Credo Romanos Pyrrhum vincere posse* » qui, par un artifice grammatical, signifiait à la fois que Pyrrhus pourrait vaincre les Romains et que les Romains pourraient vaincre Pyrrhus. Pyrrhus interpréta l'oracle selon ses désirs et crut à la victoire ; c'est lui qui fut vaincu.

Il est bien difficile de dire ce qu'il y avait au fond de toutes ces entreprises, car si, d'une part, il paraît impossible d'écarter toute idée d'une exploitation organisée de la crédulité publique, il est bien difficile, d'autre part, de nier qu'il n'y eût, chez beaucoup de ces « voyants » et « voyantes », des facultés spéciales et un véritable don de seconde vue. Sans doute, le charlatanisme jouait son rôle dans leurs consultations, mais les faits prédits sont trop nombreux que les contemporains ont pu contrôler ; rappelons seulement la fameuse prédiction faite à Crésus et celle concernant la bataille de Salamine, pour qu'il n'y ait pas quelque imprudence à tout nier.

Vers la fin de l'indépendance grecque, les oracles se turent les uns après les autres, au grand désespoir de la société antique qui regarda ce silence comme un présage de grands maux. Plutarque écrivit même un traité pour en rechercher les causes et les raisons. Cependant les rites et les secrets ne furent pas complètement perdus, car nous retrouvons des faits du même genre au commencement de l'ère chrétienne. Saint Irénée nous raconte que Marc, disciple de Valentin le gnostique, faisait prophétiser certaines femmes au moyen de pratiques où l'on retrouve, sans peine, les procédés de l'hypnotisme et de la suggestion.

On prophétise encore au moyen âge, mais le métier devient difficile, car les deux pouvoirs, le pouvoir ecclésiastique et le pouvoir civil, ne se montrent pas tendres pour ceux qui s'avisent de faire des prédictions. L'*in-pace*, l'emmurement, le bûcher étaient les moyens ordinaires et infaillibles dont on se servait pour leur fermer la bouche ; et si les vieilles traditions se conservèrent, en certains endroits, dans la profondeur des couches populaires et chez quelques initiés, ces initiés ne firent jamais école, tout au plus eurent-ils des héritiers. « Je ne sais pas d'où cela provient, écrit Machiavel au chapitre XVI de son *Discours sur Tite-Live*, mais on voit, par les exemples tirés des temps anciens et des modernes, qu'il n'arrive jamais, dans une cité ou un pays, un événement important qui n'ait été prédit ou par des devins ou par des prodiges. » De fait, l'histoire atteste que les visionnaires abondent dans toutes les époques de crises. Le XVe siècle a eu, parmi nombre d'autres, le célèbre Jean de Montereggio ; au XVIe siècle, on interrogea Nostradamus, l'astrologue de Charles IX et de Catherine de Médicis, ses disciples et ses commentateurs, et c'est alors que parut le fameux *Mirabilis liber*, réédité en 1831.

La Fontaine nous est témoin que le grave XVIIe siècle ne fut pas moins crédule.

On allait consulter sur chaque événement.
Perdait-on un chiffon, avait-on un amant,
Un mari vivant trop au gré de son épouse,
Une mère fâcheuse, une épouse jalouse,
Chez la devineuse on courait
Pour se faire annoncer ce que l'on désirait.

Le XVIIIe siècle, siècle de la Révolution, et les temps qui suivirent furent fertiles en prédictions ; contentons-nous de citer : la *Révolution de France prophétisée*, de Gaillon de Jouiville, qui parut en 1791, le *Passé et l'Avenir expliqués*, de l'abbé Perrault, le *Recueil de prédictions*, publiés chez le libraire Bricon en 1830, *la Fin des Temps*, de l'abbé James en 1840 ; il y eut même un *Almanach prophétique*, le *Livre de toutes les Prophéties et prédictions* (1848). Puis, à la suite des événements de l'année terrible, l'*Avenir dévoilé*, les *Derniers Avis prophétiques*, *les Voix prophétiques*, le *Nouveau liber mirabilis* d'Adrien Péladan, des rééditions de prophéties plus ou moins antiques, de Malachie et d'autres, sans compter la *Prophétie d'Orval* fabriquée de toutes pièces par de facétieux ecclésiastiques qui, d'ailleurs, se firent connaître et la désavouèrent publiquement ; ce qui n'empêcha pas de la répandre. On la publie encore aujourd'hui revue et augmentée.

Car le besoin de soulever le voile mystérieux n'a point disparu ; il semble même que les « devins » se multiplient. Depuis la diseuse de bonne aventure, qui, « travaille » pour cinquante centimes sur les champs de foire, jusqu'à la somnambule extra-lucide qui reçoit dans un salon et demande de un à cinq louis, « les voyants » sont nombreux qui, si vous voulez y mettre le prix, vous renseigneront sur votre avenir; et il y a foule, tant à la porte des roulottes que dans l'antichambre des cabinets de consultation. On veut savoir sur quel cheval il faut jouer aux courses, quel est le billet gagnant de telle ou telle loterie, bien d'autres choses encore ; et on part toujours avec une réponse. On ne se demande jamais, d'ailleurs, pourquoi voyants et voyantes n'exercent pas leur art à leur propre profit ; pourquoi ils ne parient pas eux-mêmes sur le cheval qui doit gagner ; pourquoi ils ne prennent pas eux-mêmes le billet qui emportera le gros lot. Heureux encore, si tout se réduit à une perte d'argent, et si le sujet, par une véritable suggestion, n'est pas entraîné à de fausses démarches et parfois à de vrais mal-

heurs. Car s'il est indéniable que certaines de ces prédictions se vérifient, il arrive, pour plusieurs d'entre elles, que l'idée restée dans l'esprit du consultant, et implantée dans son cerveau, l'obsède parfois jusqu'à l'amener, quasi fatalement et automatiquement, à réaliser ce qui a été prédit.

Quoi qu'il en soit, il paraît bien difficile de croire qu'un fait qui s'affirme avec une telle persistance à travers tant de civilisations, de siècles et de religions n'a aucun fondement dans la réalité.

II

La guerre de 1914 ne devait pas échapper à la règle commune. On se souvient de la prophétie publiée dans le *Figaro* par le sâr Peladan. M. Lavaur a écrit un livre qui s'intitule : *La fin de l'empire allemand annoncée par plusieurs prophéties célèbres* (prophéties d'Hermann, prophéties de Mayence, prédictions de Fiensberg), M. Demar-Latour a mis au jour, sous ce titre : *Les Prophéties sur l'avenir de la France*, outre la prophétie d'Orval déjà nommée, la prophétie de Prémol, la prophétie de Michel de Nostre-Dame, la prophétie de Merlin, la prédiction du célèbre et saint curé d'Ars.

Une prédiction conservée, dit-on, dans les archives de Cauterets et datée de 1700 s'exprime ainsi :

Quand les voitures sillonneront les routes sans chevaux ;

Quand on parlera d'un bout à l'autre du monde;

En l'an 1914, Mai parlera de guerre ;

Juin la décidera ;

Juillet la déclarera ;

Août verra des larmes dans les yeux des épouses et des mères.

Les voitures sans chevaux sont les automobiles ; par le téléphone la parole traverse l'espace ; l'entrevue de Guillaume II et de l'archiduc héritier d'Autriche eut lieu en mai ; l'assassinat de Serajevo en juin, la mobilisation allemande en juillet.

Encore le prophète du XVIIIe siècle employait-il un langage obscur et des phrases sibyllines ; mais, Madame de Thèbes publie, tous les ans, un almanach où elle annonce quelques-uns des événements dont l'année doit être témoin. Or voici ce que nous lisons dans l'almanach pour l'année 1912-1913 :

Nous allons nous sentir aux mains du destin... L'heure vient des héroïsmes et des héros... Et que de beaux gestes, de généreuses initiatives... Il ne sera plus permis de compter avec les situations particulières, les intérêts privés. L'existence d'un homme sera peu de chose...

Je vois d'innombrables Françaises penchées sur des blessés, sur des malades et, jusqu'en dehors de nos frontières, se sacrifiant pour secourir leurs frères, leurs fils, leurs époux... Paris doit être sublime et effroyable en 1914, si, comme tout l'indique, l'armée est aux frontières, et la Patrie en danger.

Si l'on en croit le frère Johannès, c'est en Westphalie, près d'Essen, qu'aura lieu la bataille finale. Chose curieuse et impressionnante, d'autres prophéties, dont les auteurs ignorèrent certainement celle de Johannès, indiquent, elles aussi, la Westphalie comme théâtre de l'écrasement des armées allemaneds ; telle la prophétie dite de Mayence, découverte, assure-t-on, dans les archives d'un monastère de cette ville.

« Le « Chef » à qui la France aura confié la conduite de ses armées, dit-elle, chassera l'ennemi de France, il marchera de victoire en victoire, jusqu'au jour de la justice divine.

Ce jour-là, il commandera à sept espèces de soldats contre trois, au champ des Bouleaux, entre Hamm, Wœrt et Paderborn.

Ces trois villes de Hamm, Wœrt et Paderborn se trouvent en Westphalie. Les alliés sont au moins au nombre de sept : Français, Belges, Anglais, Russes, Serbes, Italiens, Roumains ; mais leurs ennemis sont au nombre de quatre : Allemands, Austro-Hongrois, Bulgares et Turcs.

« Enfin le chef remporter la victoire : deux de ses ennemis seront anéantis. Le reste du troisième fuira vers l'Extrême-Orient.

« Guillaume, le deuxième du nom, aura été le dernier roi de Prusse. »

Un avenir prochain nous dira ce qu'il faut penser de tout cela. Remarquons toutefois qu'il est normalement bien difficile d'obtenir des « clairvoyants » et « clairvoyantes » une réponse satisfaisante sur un sujet aussi actuel et aussi palpitant. C'est que le « clairvoyant » a besoin, pour exercer sa faculté « divinatrice », d'être calme tant au physique qu'au moral. Or, à l'heure présente, ce calme est-il possible ? Tout le monde parle de la guerre, les journaux ne s'occupent que d'elle, l'ambiance en est pleine ; comment le « sujet » pourrait-il n'en pas être saturé ? Il sait trop, alors qu'il ne devrait rien savoir. Tout ce qu'il lit, tout ce qu'il entend, le suggestionne, il s'auto-sugges-

tionne lui-même. Son subconscient accumule des idées dont le conscient ne soupçonne pas même l'existence, mais qu'il fera siennes et qui sortiront, au moment précis où les questions seront posées. Vous entendrez alors l'opinion et les espérances du journal ou de l'entourage, opinion qui peut être exacte, espérances qui peuvent se réaliser, mais qui, en l'espèce et pour le problème qui nous occupe, n'ont vraisemblablement aucune valeur.

Je voudrais cependant vous citer deux cas de « prédictions » concernant la guerre actuelle mais se rapportant à deux circonstances d'ordre privé et qui me paraissent propres à nous intéresser.

C'est le jeudi 8 avril (1915) m'écrit une personne de ma famille à propos d'une jeune « clairvoyante » dont nous aurons encore à parler, que notre amie m'a prédit que le docteur M... serait témoin d'un bombardement où il y aurait des dégâts, des morts et des blessés. Lui ne devait avoir aucun mal, mais il devait éprouver une forte émotion. Une bombe devait tomber sur un hôpital.

Le 10 paraissait sur le journal une note, inexacte, d'ailleurs, et datée du 9, annonçant qu'à Bergues (le docteur se trouvait à Bergues), une bombe était tombée sur un hôpital, tuant des blessés et des infirmiers. C'était un canard, mais la coïncidence de la prédiction et du canard était déjà bizarre. Quand j'ai fait part de cela à Y..., elle m'a répondu : « C'était peut-être la rédaction de la fausse nouvelle que je voyais. Puis, se reprenant, elle a ajouté : « Après tout, je n'ai pas dit où ; si ce n'est pas à Bergues, ce sera ailleurs mais le docteur n'y coupera pas ; il sera bombardé et n'aura aucun mal, mais il sera témoin d'une panique. »

En effet, les 27-28-29 avril, vingt jours après la première prédiction, Dunkerque et Bergues ont été bombardés, et de quelle façon ! — Le docteur en a été témoin partout, à Dunkerque comme à Bergues, pendant ces trois jours.

Lundi dernier, 10 mai (notez-le), Y... a dit que le docteur en verrait bien d'autres, et serait encore témoin d'un bombardement. Or, le docteur est à Paris et paraît en sécurité pour quelques jours. Ce même jour, on bombardait encore Dunkerque et onze obus jetés sur Bergues tuaient douze personnes. Ce bombardement se passait à l'heure ou Y... me disait que le docteur en verrait bien d'autres. Dans tous les cas, le docteur n'était pas témoin de celui-là puisqu'il était à Paris. Il croit être envoyé dans un grand centre pour faire de la mécano aux éclopés.

Mais Y... croit qu'il ira encore dans la zone des armées et se demande s'il ne serait pas prisonnier, car elle voit quelque chose qu'elle ne peut pas bien définir, une aventure de guerre tout à fait imprévue pour lui.

Or le docteur M..., que nous croyions toujours à l'arrière, était revenu dans la zone des armées, et plusieurs semaines s'étaient écoulées sans que nous eussions de ses nouvelles, lorsque une lettre vint nous apprendre que notre ami, chargé d'analyser certains gaz asphyxiants, avait été gravement empoisonné et avait failli mourir. Etait-ce « l'aventure » « prédite » ? Je ne sais, mais le fait ne laisse pas d'être intéressant.

III

Il existe des procédés mécaniques pour interroger l'avenir. Tout le monde connaît le pendule explorateur de Chevreul qui donne parfois, quoique rarement, d'assez curieux résultats. Ce pendule n'est, au reste, qu'une forme de la divination par l'anneau bien connue des anciens et qui consiste à suspendre un objet quelconque, de préférence un anneau d'or ou d'ivoire à un fil léger que l'on tient au-dessus d'un cercle à l'intérieur duquel sont inscrites, suivant la circonférence, les lettres de l'alphabet. Quoique la main soit ou paraisse immobile, au bout de quelques instants, l'anneau se balance et désigne les lettres qui serviront à construire des mots. On peut encore suspendre l'anneau à l'intérieur d'un verre et obtenir des réponses au moyen de coups frappés. Quant aux cartes, marc de café, entrailles de poulet, vol d'oiseaux et autres moyens dont se sont toujours servis les devins et sorciers, il faut y voir, non pas un acte de superstition, comme le disent beaucoup trop facilement M. Homais et certains théologiens, mais un moyen pour le « voyant » de se mettre en une sorte d'auto-somnambulisme, état second qui lui permet de dégager ses facultés inconscientes assoupies.

De tous les procédés de psychisme expérimental, le plus extraordinaire est, incontestablement, la vision dans le cristal, connu, d'ailleurs, de tous temps. On sait que la Bible défend de s'adonner aux expériences de divination. « *Qu'on ne trouve chez toi personne qui exerce le métier de devin, d'astrologue, d'augure, de magicien, d'enchanteur; personne qui consulte les évocateurs d'esprits et les diseurs de bonne aventure ; personne qui interroge les morts ; car quiconque fait ces choses est en abomination à l'Eternel...* » (*Deut*, XVIII, 10-12 ; Comp. : *Levit*, XIX, 31 ; II Rois, XXIII, 24; I, Chron.

x, 13-14 ; I, Samuel, ch. xxviii ; Isaïe, viii, 19, 21 ; xix, 3, etc.). Or, il est curieux de constater que si la loi juive condamne les pratiques de médiumnité et d'occultisme comme étant de l'idolâtrie, elle paraît excepter de cette condamnation la vision en cristal et la considérer comme le moyen légitime et, en quelque sorte, liturgique, d'interroger l'Eternel, comme sera plus tard la divination par *urim* et *thummim*, c'est-à-dire, très probablement par les pierres précieuses qui ornaient le pectoral du grand prêtre. On se souvient aussi que Joseph, ministre du Pharaon, ayant fait mettre sa coupe dans le sac de Benjamin, accuse ses frères de l'avoir volée, et envoie son intendant la reprendre : « La coupe que vous avez dérobée, » dit celui-ci, est celle dans laquelle mon seigneur » boit et dont il se sert pour augurer. » (Gen, x, 4.)

Les païens connurent également ce procédé qui, d'après Varron, venait de Perse. Pausanias raconte qu'on le pratiquait à Palta dans le temple de Cérès. Didius Julianus, lorsque Septime Sévère marchait contre lui, eut recours, d'après Spatien, à la divination par le miroir.

Les Grecs regardaient dans l'eau d'une fontaine ou dans des vases pleins d'huile ; c'est ainsi qu'Ulysse interrogea Teresias. Ils se servaient encore de miroirs, ou de carafes pleines d'eau, de boules métalliques polies, de toutes sortes de verre ou, plus simplement, de l'ongle de la main couvert d'un peu d'huile. François I[er] et Catherine de Médicis avaient, dans leurs appartements, des miroirs qui « servaient à découvrir les conspirateurs » ; et Saint-Simon raconte les révélations faites, en 1706, au duc d'Orléans, le futur régent, « par un de ces fripons de curiosités cachées dont M. le duc d'Orléans avait beaucoup vu en sa vie, qui prétendit faire voir dans un verre rempli d'eau tout ce qu'on voudrait savoir ».

Les personnes capables de lire dans la boule de cristal, le verre rempli d'eau ou l'ongle de la main, etc., sont beaucoup plus nombreuses qu'on ne croit, et, après un peu d'exercice, on arrive, sans grande peine, à d'intéressants résultats. Aux premiers essais, on ne voit rien, sinon les reflets ordinaires d'un corps plus ou moins poli et brillant ; puis la boule s'obscurcit comme si elle était entourée d'un nuage, et, dans ce nuage, apparaissent, sous une forme plus ou moins nette, mais parfois très précise, des paysages, des scènes, des personnages, qui agissent et traduisent dans leurs gestes et leur attitude, non ce qui est, mais ce qui, paraît-il, sera.

Il est à remarquer que les vrais « clairvoyants » ne font intervenir ni leur intelligence, ni leur faculté plus ou moins aiguë d'analyse et de déduction. Ils disent et semblent ne pouvoir dire que ce que leur intuition leur commande ; ils ne restent pas dans un vague plus ou moins adroit, laissant à la crédulité de ceux qui les consultent le soin d'adapter leurs paroles ; ils vont plus loin et indiquent nettement, nous l'avons vu, les conditions dans lesquelles l'événement annoncé se produira. Toutefois, il est à remarquer que leurs méthodes diffèrent beaucoup. Tandis que certains doivent se mettre en état d'hypnose, d'autres opèrent à l'état de veille. Il en est qui ont besoin de toucher un objet ayant appartenu à ceux pour lesquels on les interroge ; à d'autres il suffit de prendre la main d'une personne qui connaît ces absents. Celui-ci est dans un état de veille apparente qui n'est, en réalité, qu'un somnambulisme superficiel; celui-là est dans un état d'hypnose léger provoqué par des moyens artificiels ; un troisième sera plongé dans le somnambulisme profond, etc. ; mais cela ne modifie en rien le résultat.

Il importe de remarquer enfin que la faculté des « voyants » est loin d'être constante, qu'ils se trompent souvent, alors même qu'ils ont donné déjà des preuves indéniables de leur « don », et que, par suite, il faut se défier d'une manière absolue de ceux et celles qui prédisent tous les jours et à tous venants. Je n'étonnerai vraisemblablement personne, en disant que ces derniers ont des procédés, des trucs divinatoires, que leur métier s'apprend comme un autre, et qu'il en est de ces « voyants » comme des dentistes qui opèrent plus ou moins habilement. Quant aux règles de la profession, elles sont assez simples, tout le monde peut les comprendre ; mais les appliquer avec succès demande un véritable tact. D'abord il faut tenir compte du milieu. Pour chaque condition, les vies humaines se ressemblent à peu près toutes dans les grandes lignes ; les hommes du même milieu ont généralement des passions, des amours, des haines et même des maladies semblables. Un rural ne sent pas comme un citadin, un cocher d'omnibus n'a pas la mentalité d'un ambassadeur. Le « devin » s'efforce donc, en premier lieu, de savoir quel est le milieu auquel appartient le consultant. Après le milieu, vient la profession ; il est relativement facile de prédire des accidents à un couvreur et des ennuis causés par ses ouvriers à un patron. Pour être renseigné sur ces points et quelques

autres qu'il importe de connaître; les professionnels ont souvent un introducteur qui cause et fait causer dans l'antichambre. Maintes fois la consultation est terminée avant que le client ait passé le seuil du cabinet ; aussi un introducteur habile et bien stylé se paie-t-il fort cher. Les consultants sont, le plus souvent, des simples d'esprit ; ils parlent beaucoup sans y attacher grande importance ; tout est recueilli soigneusement.

Il faut ajouter aussi que la clientèle a ceci de spécial qu'elle revient toujours. Après la consultation, on cause, le « devin » achève de compléter la « fiche » qu'a commencée son introducteur, et il sait bientôt tout ce qu'il a besoin de savoir sur le visiteur et son entourage, jusqu'aux renseignements les plus intimes. Un jour ou l'autre il les utilisera pour une personne qu'il n'a jamais vue mais dont il possède le dossier, en lui révélant certaines choses cachées et qu'elle se croyait seule à savoir.

Comme tout le monde peut se trouver un jour ou l'autre en présence d'un « clairvoyant », vrai ou supposé, il ne sera peut-être pas inutile de donner ici quelques brèves indications. D'abord il importe d'éviter toute question sur des faits qui pourraient se réaliser par suite d'une auto-suggestion inconsciente : ne pas demander, par exemple : « Irai-je faire telle ou telle visite ? » Il se pourrait que cette idée déposée dans votre cerveau vous fît faire la visite ; une semblable expérience ne permet pas de conclure à la divination. De même il importe de ne pas interroger sur des faits qui ne laissent que deux alternatives : « Quel temps fera-t-il demain ; pleuvra-t-il ou ne pleuvra-t-il pas ? » Il est clair que la réponse peut être vraie par pure coïncidence. Mais on peut demander : « Quel est le nom de la première personne qui entrera dans cette pièce, que je rencontrerai en sortant ; de quoi parlera-t-elle ? » Puis on étend les questions, toujours dans le même sens, aux choses d'un plus lointain avenir, en ayant bien soin d'écrire toutes les réponses. D'ailleurs il est important de prendre toujours des notes précises sur les phénomènes psychiques que l'on éprouve ou dont on peut être témoin. Il importe surtout de le faire quand il s'agit de prédictions, pour les bien situer et leur donner une date irrécusable.

Mais l'habileté plus ou moins grande des charlatans ne doit pas nous faire oublier que les faits scientifiquement enregistrés sont trop nombreux, pour que nous n'ayons pas le droit de conclure que parfois l'avenir a été vu.

IV

Nous avons dit qu'il ne faut pas confondre la conjecture avec la divination. La conjecture, nous en avons donné plusieurs exemples, est le résultat d'un travail intellectuel. Dans la divination et le pressentiment, au contraire, la raison n'intervient pas, et le phénomène ne comporte ni analyse ni synthèse, ni induction ni déduction, à moins que tout cela, ce qui n'est point impossible, ne se passe dans la vie cachée et profonde du subconscient. La sensibilité générale est seule en jeu, et c'est peut-être pour cela que les sensitifs, « pressentent » ou « prédisent » plus que les autres, et dans des conditions que, maintes fois, nulle coïncidence fortuite ne semble pouvoir expliquer.

Le pressentiment peut revêtir la forme bien connue du rêve qui, en ses images, et d'une façon plus ou moins symbolique, nous informe des phénomènes futurs. Les songes ne sont peut-être pas, autant qu'on le croit, toujours, choses vaines et fables inconsistantes ; et là non plus ces coïncidences fortuites qu'à défaut d'autre terme on nomme « le hasard », ne suffisent pas toujours à tout expliquer.

Une nuit, raconte Saint-Simon, la princesse de Condé vit, en songe, un appartement de son palais prêt à s'écrouler, et ses enfants qui y couchaient sur le point d'être ensevelis sous les ruines. L'image affreuse qui était présentée à son imagination remua son cœur et tout son sang. Elle frémit, et dans sa frayeur, elle s'éveilla en sursaut, et appela quelques femmes qui dormaient dans sa garde-robe. Elles vinrent au bruit recevoir les ordres de leur maîtresse. Elle leur dit sa vision, et qu'elle voulait absolument qu'on lui apportât ses enfants. Les femmes lui résistèrent en citant l'ancien proverbe : que tous songes sont mensonges. La princesse commanda qu'on allât les quérir. La gouvernante et les nourrices firent semblant d'obéir ; puis revinrent sur leurs pas dire que les jeunes princes dormaient tranquillement, et que ce serait un meurtre de troubler leur repos. La princesse, voyant leur obstination, et peut-être leur tromperie, demanda fièrement sa robe de chambre. Il n'y eut plus moyen de reculer; on fut chercher les jeunes princes, qui furent à peine dans la chambre de leur mère que leur appartement fut abîmé » (1).

Venons-en aux « prédictions ».

Le célèbre botaniste, Linné, dans son autobio-

(1) Cité dans P. Max-Simon, médecin inspecteur des asiles privés du Rhône. *Le Monde des Rêves*, ch. 4. *Le Pressentiment*, Paris, 1888.

graphie, publiée à Upsala en 1823, raconte l'incident personnel suivant :

Mon frère Samuel était considéré comme plein de talent, et fut envoyé à l'école de Wexio; moi, j'étais considéré comme peu intelligent, et je fus envoyé à Lund. Tout le monde appelait mon frère « le professeur », et prédisait qu'il le serait devenu.

Une femme pauvre et maladive, qui passait d'un village à l'autre en quête de travail, et dont on assurait qu'elle était douée d'esprit prophétique, arriva un jour à la paroisse de mon père à Rashult. Elle n'avait jamais vu mon frère ni moi. Elle demanda qu'on lui apportât quelque objet nous appartenant, et déclara au sujet de Samuel : « Celui-ci sera prédicateur »; quant à moi elle prophétisa : « Celui-ci sera professeur, accomplira de lointains voyages et sera l'homme le plus célèbre du royaume. » Et elle l'assura avec serment.

La Harpe (*Œuvres posthumes*, 1896, T. I), nous a laissé le récit d'une étrange scène : Après avoir prédit la Révolution — il ne fallait pas être grand sorcier pour cela — Cazotte dit à Condorcet :

« Vous expirerez sur le pavé d'un cachot. Vous mourrez du poison que vous avez pris pour vous dérober au bourreau, du poison que le bonheur de ce temps-là vous obligera de porter toujours sur vous. » « Vous, M. Chamfort, vous vous couperez les veines de vingt-deux coups de rasoir et pourtant vous n'en mourrez que quelques mois après. » — « Vous, M. Vicq d'Azir, vous ne vous ouvrirez pas les veines vous-même; mais, après vous les être fait ouvrir dix fois dans un jour, à la suite d'un accès de goutte, pour être plus sûr de votre fait, vous mourrez la nuit. Vous, M. de Nicolai, vous mourrez sur l'échafaud. Vous, M. de Bailly, sur l'échafaud. Vous, M. Roucher, vous mourrez aussi sur l'échafaud ». — « Et quand cela arrivera-t-il, reprit M. Chamfort ? » — « Six ans ne se passeront pas, répondit Cazotte, sans que tout ce que je vous prédis ne soit accompli » et il continua : « Vous, M. La Harpe, vous y serez pour un miracle : vous deviendrez chrétien. » A Mme de Grammont, il dit ensuite : « Votre sexe, Madame, ne vous défendra point cette fois : et vous aurez beau ne vous mêler de rien... vous serez conduite à l'échafaud, et beaucoup d'autres dames avec vous dans la charrette du bourreau, avec les mains liées derrière le dos... vous n'aurez point de confesseur, ni personne... le dernier supplicié, qui en aura un, par grâce, sera le roi de France! » Madame de Grammont, qui voulait ramener la gaieté, s'avança vers Cazotte : « M. le prophète, qui nous dites à tous notre bonne aventure, vous ne nous dites rien de la vôtre ? » Cazotte répondit : « Pendant le siège de Jérusalem, un homme fit sept jours de suite le tour des remparts, à la vue des assiégeants et des assiégés, criant sans cesse d'une voix sinistre et tonnante : Malheur à Jérusalem, malheur à moi-même! Et le septième jour, au moment où il achevait sa lamentation, une pierre énorme, lancée par les machines ennemies, l'atteignit et le mit en pièces. »

Toutes ces prédictions s'accomplirent et Cazotte mourut sur l'échafaud.

Voici encore ce que raconte M. Camille Flammarion :

Lors de mes débuts dans le journalisme, à Paris, j'avais pour collègue, au *Siècle*, un écrivain charmant, d'un fort aimable caractère, qui se nommait Emile de la Bédollière. Son mariage a été dû à un rêve prémonitoire.

Dans une petite ville du centre de la France, à La Charité-sur-Loire, département de la Nièvre, il y avait une jeune fille ravissante de grâce et de beauté. Elle était, comme la Fornarina de Raphael, fille d'un boulanger. Plusieurs prétendants aspiraient à sa main, et l'un d'eux avait une grande fortune. Les parents le préféraient. Mais Mlle Angèle Robin ne l'aimait pas et le refusait.

Un jour, poussée à bout par les instances de sa famille, elle alla à l'église et pria la sainte Vierge de lui venir en aide. La nuit suivante, elle vit en rêve un jeune homme en costume de voyageur, portant un grand chapeau de paille et des lunettes. A son réveil, elle déclara à ses parents qu'elle refusait absolument le prétendant et qu'elle attendrait, ce qui leur mit en tête mille conjectures.

L'été suivant, le jeune Emile de la Bédollière est entraîné par un de ses amis, Eugène Lafaure, étudiant en droit, à faire un voyage dans le centre de la France. Ils passent à La Charité et vont à un bal de souscription. A leur arrivée le cœur de la jeune fille bat tumultueusement dans sa poitrine, ses joues se colorent d'un rouge incarnat, le voyageur la remarque, l'admire, l'aime, et, quelques mois après, ils étaient mariés. C'était la première fois de sa vie qu'il passait dans cette ville.

Mais voici un cas plus curieux encore que rapporte, avec toutes les attestations nécessaires le Dr Gustave Geley dans le numéro d'octobre 1910 des *Annales des Sciences Psychiques*. Le docteur Gallet, d'Annecy, était étudiant à Lyon ; très préoccupé d'un examen tout proche, il ne songeait qu'à ses études, et la politique, en particulier, ne l'intéressait nullement. Or, tandis qu'il était entièrement à son travail, le 27 juin 1914, à neuf heures du matin, tout à coup, il en fut distrait par une pensée obsédante : « *Casimir Périer est élu Président de la République par 451 voix* ». Il ne put s'empêcher de l'écrire sur son cahier de notes. Cela se passait avant la réunion du

Congrès. Stupéfait, Gallet montre la phrase à son camarade, aujourd'hui docteur Varay. Varay hausse les épaules et le prie de le laisser tranquille.

Après le déjeuner, Gallet rencontre deux autres étudiants : MM. Bouchet et Deborne, devenus, l'un médecin, l'autre pharmacien. Il leur fait part de la nouvelle, et leur affirme sa conviction que la prophétie se réalisera. Et le soir, lorsque les camelots crièrent sur le boulevard : « Edition spéciale, etc., etc... », les quatre amis demeurèrent muets de stupeur : *M. Périer était élu par 451 voix !...*

On trouve dans cet ordre d'idées, écrit Maurice Maeterlinck, deux ou trois faits, assez troublants; notamment dans une réunion provoquée par William Stead, la prédiction du meurtre du roi Alexandre et de la reine Draga, avec les détails les plus circonstanciés. On fit de cette prédiction un procès-verbal signé d'une trentaine de témoins ; et Stead alla le lendemain supplier le ministre de Serbie à Londres, de prévenir le roi du danger qui le menaçait. Quelques mois après, l'événement s'accomplissait, tel qu'il avait été annoncé. (M. Maeterlinck : *La Mort*, p. 136.)

Me permettra-t-on d'ajouter à ces faits un témoignage personnel ? Il s'agit de la jeune fille dont j'ai déjà parlé, « clairvoyante » remarquable qui appartient à une excellente famille et qui a reçu la meilleure éducation. Cette personne n'a, d'ailleurs, rien d'une professionnelle. Je me contenterai de la désigner par des initiales ; tout le monde comprendra le motif de cette discrétion.

D'une lettre que j'ai sous les yeux, et qui me fut écrite par une personne fort intelligente et naturellement peu crédule, je prends la liberté d'extraire la page suivante :

Y... avait beaucoup insisté, au sujet d'une grande colère qui devait survenir à propos des domestiques. Elle affirmait que cette scène aurait lieu prochainement et nous ferait de la peine sérieusement. Or, quelques jours après, allant voir grand'mère, nous l'avons trouvée blême, prise de tremblement et comme sous le coup d'une attaque; elle sanglotait ainsi qu'une enfant. Enfin, elle finit par nous dire que, depuis six mois, ses bonnes, jalouses d'une amie qui venait la voir souvent, faisaient à cette amie mille méchancetés, qu'elles étaient impolies et méchantes envers elle-même, etc. Ce jour-là, la mesure était comble, sans doute, les nerfs avaient pris le dessus, une crise de larmes s'en était suivie, et nous ne parvenions pas à la consoler, elle autrefois si énergique et si autoritaire. Cette scène nous a beaucoup impressionnés, nous avons renvoyé les bonnes, etc. Je ne songeais plus à cette histoire, lorsque dimanche dernier, allant faire une visite à Y..., celle-ci me demanda si nous n'avions pas eu récemment une scène avec nos domestiques. J'ai répondu par le récit que je viens de vous faire. Oh ! m'a-t-elle dit, cette chose était trop visible pour qu'elle n'arrivât pas et il me tardait de savoir si je ne m'étais pas trompée.

Il faut remarquer que M[lle] Y... n'a jamais vu la grand'mère et ignorait absolument, étant infirme et ne sortant jamais, quel était le personnel de la maison. D'ailleurs, elle n'avait pas spécifié où se passerait le fait, objet de la prédiction.

La lettre déjà citée continue :

Y... avait vu dans ma main qu'il y aurait mort d'homme dans la famille de nos amis C.... Un homme est mort, en effet, le jour de notre départ, c'est un cousin germain qui habite à côté de chez nos amis. Etant légèrement grippé, il n'a pu assiter au mariage, et a envoyé ses enfants à sa place. Ceux-ci se sont amusés de bon cœur et n'étaient nullement préoccupés. Au moment de notre départ, on nous avait même dit que le malade allait mieux ; le soir même, il mourait. Avouez qu'il y a là une étrange coïncidence.

Voici qui paraîtra plus étonnant peut-être encore.

Ma famille habitait, il y a quelques années, et depuis plus de quarante ans, une maison qui lui appartenait. Or, depuis trois ans, Y... nous annonçait qu'il y aurait le feu dans cette même maison, et elle allait jusqu'à préciser dans quelle chambre, ajoutant que les dégâts seraient sérieux sans être très importants. Toutefois comme, pour des raisons diverses, nous devions changer d'habitation, on se préoccupait aussi peu que possible de ce danger qui paraissait d'autant plus problématique que nous étions à huit jours à peine du départ définitif, et que le déménagement était déjà commencé.

Et comme on le faisait remarquer à M[lle] Y... « J'en suis heureuse, répondait-elle, et je désire me tromper, mais je vois le feu chez vous. » Or, une nuit, la personne qui habitait la chambre en question était réveillée en sursaut, vers une heure du matin, par une lueur éclatante ; un court-circuit avait mis le feu aux rideaux de son lit, et, à peine eut-elle sauté à terre, que le lit s'embrasa. Les pompiers intervinrent, il n'y eut pas d'accident de personne, mais à peu près tout le mobilier fut brûlé.

V

Messieurs, comment expliquer ces faits, et combien d'autres pourrais-je citer de même nature ? Coïncidence ? Sans doute, on pourrait ainsi *écarter* certains cas ; mais l'explication est vraiment trop commode, et il paraît impossible de l'appliquer à tout et toujours. — Hasard ? Mais le hasard n'existe pas. Tout fait résulte d'une cause ou d'une succession de causes souvent invisibles, souvent inexplicables, mais qui n'en sont pas moins corrélatives. Croyez-vous, par exemple, que c'est *par hasard* qu'une cheminée tombe sur la tête d'un passant ? Si la cheminée tombe, c'est qu'elle n'était pas solide, c'est que le vent, l'eau ou une autre cause en ont déterminé la chute. Le passant, lui-même était-il là par hasard ? Pas davantage. Un mobile quelconque, mobile peut-être imperceptible mais réel cependant, l'avait décidé à passer par cette rue, sur ce trottoir. — Et il en est ainsi, non seulement dans la vie d'un individu, mais aussi dans celle d'une famille, d'une nation, d'une race. L'avenir est une résultante ; dans l'ordre naturel il ne peut être que cela ; il n'y a point de hasard.

Puisque le hasard n'explique rien, et que le mot si commode de coïncidence ne peut pas tout expliquer, est-il possible de chercher ailleurs ? — Nous le croyons.

Toutefois, avant de pousser plus loin, peut-être ne sera-t-il pas inutile de poser une question qui semblera étrange à plus d'un et qui, néanmoins, tient essentiellement à notre sujet ; je veux parler de la question préalable de l'existence de l'espace et du temps.

Les philosophes ont, à cet égard, émis diverses hypothèses. Les uns pensent que l'espace et le temps ne sont pas des réalités objectives, mais de pures catégories, créations de notre conscience. S'ils ont raison, il est impossible de prédire l'avenir : on ne peut situer un fait, si le temps n'existe pas.

D'autres enseignent que l'espace et le temps sont de pures abstractions, rapports et mesure des phénomènes entre eux. Ici nous avons le champ plus libre ; du moment qu'on peut toujours raisonner sur les rapports et la mesure des choses entre elles, la prédiction devient possible, puisqu'on peut raisonner sur l'avenir.

Enfin, pour nous en tenir là, le plus grand nombre admet que l'espace et le temps ont une réalité objective, c'est-à-dire existent en dehors de nous et, dans ce cas, la prédiction se comprend, puisqu'on peut voyager dans le temps, et aller du présent à l'avenir.

Comme nous n'avons pas à faire ici de la métaphysique, et que nous prenons les choses telles que nous les voyons, nous resterons dans l'opinion commune et nous croirons à l'existence du temps. — Oui, mais n'est-ce pas simplement déplacer les termes du problème ? Car nous sommes bientôt obligés de convenir que les trois termes, passé, présent, avenir, par lesquels nous désignons le temps, sont insaisissables en fait. Le passé n'existe plus, le présent, dès qu'on veut l'atteindre, est déjà devenu un passé, l'avenir n'est pas encore, et nous devons reconnaître que la vraie nature de notre durée ou de notre persistance nous échappe: elle ne peut être le successif à trois termes, dont nous nous servons pour la désigner.

Avant moi était l'infini, après moi sera l'infini ; alors qu'est-ce que cette chose que j'appelle le temps et qui se trouve entre deux infinis ? A moins qu'on ne puisse dire que, dans un certain sens, les événements existent toujours, tant dans le passé que dans l'avenir. Dans le passé nous voyons les causes par leurs effets ; dans l'avenir, nous voyons les effets par leurs causes. C'est peut-être nous qui arrivons jusqu'à eux et pas eux qui se produisent. Ainsi d'une personne qui, voyageant dans un train qu'elle ne pourrait jamais quitter et dont elle ne pourrait modifier la vitesse, considérerait les divers paysages comme nécessairement successifs et serait incapable de concevoir leur co-existence. Alors prédire, serait voir ; l'avenir serait un présent qui existerait, et, à l'heure marquée, apparaîtrait ? Poincaré avait bien raison de dire que, pas plus sur ce point que sur les autres, nous ne pouvons savoir *le fond* des choses ; mais ces problèmes sont vraiment effarants.

Il était nécessaire de les indiquer ; cependant ne nous y attardons pas, et revenons à la question posée.

La télégraphie sans fil traverse et, en quelque manière, supprime l'espace ; ne pourrait-on pas dire, par une véritable analogie, que la clairvoyance traverse et, en quelque manière, supprime le temps ? Mais, — car l'esprit humain veut toujours remonter de l'effet à la cause — comment cela arrive-t-il, et le problème de la clairvoyance peut-il être expliqué ? Certes, les explications et les théories ne manquent pas ; mais, s'il est bien

difficile de savoir quelle est la bonne, on peut, du moins, penser que trop de gens s'essayent à creuser le problème, pour qu'un jour ou l'autre, il ne jaillisse pas de leurs études quelque éclaircissement.

La première idée qui se présente à l'esprit, est que l'être humain jouit peut-être de facultés encore inconnues, ordinairement endormies, mais qui se réveillent parfois ; et puisque tout effet a une cause, et que notre avenir doit découler du présent, celui qui, nous l'avons dit déjà, connaîtrait bien le présent, y compris la nature et la valeur des volontés humaines qui en sont un facteur si important, pourrait, grâce au sens aigu de ces facultés supernormales, prédire certains événements comme les astronomes annoncent les éclipses, l'apparition des comètes, etc. Il n'est pas nécessaire, pour admettre cela, de nier la liberté humaine. Le « clairvoyant » jugerait alors, simplement et logiquement, les intentions, facultés, besoins et habitudes, il verrait ou il sentirait comment telle personne et son entourage suivent l'impulsion des circonstances. Ceux qui agissent ainsi se trompent, d'ailleurs, souvent, et cela suffit à sauvegarder le libre-arbitre. Puisque — nous le savons expérimentalement — un sujet en état second développe, parfois, une puissance intellectuelle bien supérieure à celle qu'il possède dans son état normal : mémoire plus juste, imagination plus vive, intelligence plus éveillée, jugement plus droit, en un mot, facultés portées à leur plus haut degré, on s'explique qu'il puisse tirer certaines conclusions, soit des événements que nous connaissons, soit d'autres que nous ne connaissons pas. Ce mystérieux travail de déduction, le « clairvoyant » le poursuit, non avec ses facultés ordinaires, mais dans les profondeurs de son subconscient. C'est là qu'il découvre, comme d'instinct, les relations de cause à effet qui nous échappent, là qu'il conclut avec une certitude quasi mathématique que telle ou telle chose se passera dans l'avenir.

Au premier rang des arts divinatoires, la tradition humaine a placé l'astrologie. Or, il se pourrait bien que l'astrologie ne fût pas ce qu'un vain peuple pense, et que tout n'y fût point à dédaigner. Puisque — le fait est certain — nous subissons à des degrés divers, l'influence mystérieuse des forces de la nature: chaleur, magnétisme, électricité, etc.; pourquoi les grands corps célestes n'exerceraient-ils pas aussi une réelle influence sur les corps matériels ; le phénomène des marées et d'autres bien connus ne le démontrent-ils pas suffisamment ? Pourquoi les grands corps, en agissant sur nos organes, ne détermineraient-ils pas indirectement, mais réellement, un changement, soit dans l'imagination qui est une faculté plus ou moins matérielle, soit dans les autres facultés sensibles qui fournissent des matériaux aux facultés supérieures et peuvent, par exemple, soulever les appétits et les passions contre la volonté ? Pourquoi des êtres comme les « clairvoyants » qui, dans leur état spécial, jouissent d'une psychologie plus aiguë, ne verraient-ils pas ce que nous ne pouvons voir, ce que telles et telles influences peuvent produire sur un homme, étant donné son caractère, ses habitudes, ses défauts et ses qualités ? Evidemment, une âme forte peut résister à ces influences, et c'est un axiome de l'astrologie que le sage domine les astres : *sapiens dominatur astris* ; mais les forts et les sages sont si peu nombreux ici-bas !

D'autre part, pourquoi cet état spécial qui permet au « clairvoyant » de voir ce que d'autres ne voient pas, ne serait-il pas produit par les astres sur celui qui les étudie attentivement et leur demande les secrets de l'avenir ? Pourquoi cette étude qui se fait dans le silence de la nuit, ne pourrait-elle pas déterminer, dans un cerveau, des vibrations auxquelles celui-ci reste insensible dans le tumulte du jour, et, par lesquelles, le sensitif pourrait voir des choses invisibles au commun des mortels, des images, peut-être ces clichés astraux dont nous allons parler, et, sur lesquels, s'enregistrent peut-être les choses du présent qui déterminent l'avenir? Le grand théologien saint Thomas paraît accepter cette explication. *Hi vero motus faciant phantasmata ex quibus prævidentur futura* (Pars 1er Q. LXXXVI, art. 4 ad. sec.).

Quand on s'est pénétré, dit un savant et très orthodoxe théologien (1), de la pensée que nous sommes liés et formons un même tout avec l'univers entier, avec notre système solaire, avec notre terre, et surtout avec la nature qui nous environne, que notre essence est continuellement traversée et influencée, quoique à notre insu, par les irradiations vitales de toutes ces sphères, on s'étonne beaucoup moins de certaines perceptions mystérieuses de nos nerfs, de certaines pressentiments extraordinaires. Puisque notre sensibilité s'accroît parfois, soit à cause de l'irritabilité accidentellement plus forte des nerfs, soit en raison de la force relativement plus grande des pressions, jusqu'à être affecté de ce qui se passe en certaines régions de notre être, dont nous n'avons pas ordinairement conscience, pourquoi cette même sensibilité ne serait-elle pas aussi susceptible de s'étendre dans ses rap-

(1) FRANZ HETTINGER « *Apologie du Christianisme*, T. II, p. 194.

ports avec le monde extérieur, de manière à saisir parfois des influences qui, ordinairement, lui échappent ? Les changements de température, un orage qui menace, des froids vifs, tous ces mouvements de la pression atmosphérique, de l'électricité, du magnétisme, agissent matériellement sur les sains comme sur les malades, sur ceux qui ont la sensibilité obtuse, comme sur ceux qui l'ont très vive, et cependant ils passent inaperçus chez les uns, et sont ressentis des autres.

Là, et là seulement, se trouve tracée la voie qui mènera à comprendre la raison de ces perceptions surprenantes et difficiles à expliquer. On arrivera ainsi, par exemple, à voir que, en songe, une vision magnétique qui nous offre, dans le présent, l'image d'un événement nécessairement mêlé à la trame de notre vie, mais non encore accompli, peut s'expliquer tout aussi naturellement que le pressentiment qu'un corps maladif et irritable a présentement de certaines variations de température qui ne s'accompliront, il est vrai, que plus tard, mais qui sont déjà en préparation.

Il en sera de même des autres phénomènes de clairvoyance. Nous admettons comme un fait constant l'instinct des bêtes parce qu'il n'est pas possible de le contester, mais le pressentiment chez l'homme est-il plus incompréhensible que l'instinct ? Ils vont tous les deux de pair et parallèlement l'un à l'autre. L'instinct des animaux est la perception immédiate de ce qui regarde leur conservation, et le pressentiment est le sentiment immédiat de changements qui se préparent.

En ce qui concerne les songes, remarquons, d'abord, que les cas sont très rares où les songes projettent quelque rayon de lumière sur la connaissance de l'avenir, et que, la plupart du temps, ils peuvent être expliqués par certaines préoccupations extérieures, en sorte qu'ils ne seraient alors que le résultat de conjectures rationnelles quoique instinctives. Trop souvent, d'ailleurs, les récits qu'on nous en fait se présentent dans des conditions qui les rendent trop discutables ou les font classer dans le domaine du merveilleux. Mais est-il possible de les rejeter tous ? Et puisque de multiples expériences nous ont montré que, dans certains états, notre psychisme acquiert un sens nouveau, ou peut-être développe une faculté nouvelle, qui n'a aucun rapport avec les autres, qui lui permet de voir à travers les murailles, de pénétrer chez des inconnus et d'assister à leur vie, de voyager et de parcourir de grandes distances, pourquoi n'en serait-il pas ainsi pour quelques privilégiés du moins, pendant le sommeil ? Le moi délivré de la matière pénétrerait dans un plan supérieur, où n'étant plus embarrassé par les organes de chair, il jouirait d'un plus vaste horizon.

Ne nous arrive-t-il pas quelquefois, au récit de certains rêves, d'éprouver une impression très pénible, comme si nous quittions un pays de lumière, pour entrer dans le noir ? Il nous semble que notre ψυχή, un instant détachée du monde physique et comme affranchie des biens et des suggestions des sens corporels, avait dépassé le rayon si court de notre horizon terrestre ; elle s'était comme dématérialisée et, après s'être recueillie au centre, subissant l'influence d'autres réalités, de réalités supérieures, elle avait vu ce que naguère elle ne voyait point, et il lui était douloureux de renoncer à ces horizons agrandis, pour revenir à nos pauvres réalités (1).

Il en est qui attribuent aux « esprits » certaines révélations de l'avenir. Evidemment, il n'y a rien de contradictoire à admettre, avec les spirites et de nombreux spiritualistes, que des esprits bons ou mauvais, d'une puissance intellectuelle bien supérieure à la nôtre, prévoient dans le même ordre d'idées et d'une manière bien plus parfaite, soit parce qu'ils aperçoivent des causes qui nous sont cachées, soit parce qu'ils tirent des conséquences que notre esprit borné ne tire pas, sont capables de nous éclairer sur les causes et leurs effets, plus ou moins abondamment. La théorie est donc plausible. Toutefois il reste à prouver que ces esprits peuvent jouer le rôle qu'on leur attribue et qu'ils le jouent en réalité. Mais nous n'avons pas à entrer dans cette discussion qui nous entraînerait par trop en dehors de notre sujet.

Nous avons dit que des faits subséquents peuvent être engendrés par la prédiction elle-même et provoquer chez le sujet un véritable phénomène d'auto-suggestion : telle cette jeune fille dont parle Lombroso, qui, au cours d'une crise, annonçait un nouvel accès lequel devait arriver quinze jours plus tard, et indiquait, en même temps, les moyens à employer pour l'arrêter. L'action suggestive exercée par une communication de la subcons-

(1) Saint Thomas, dans la « *Somme contre les Gentils* », a entrevu cette explication, et encore qu'il ne parle que du sommeil naturel, le seul qu'il connût vraisemblablement, ce qu'il dit est parfaitement applicable à notre cas : « Pendant le sommeil, quand nos sens sont fermés, quand notre âme n'est troublée ni par les hommes, ni par les vapeurs, quand elle se trouve ainsi sous l'influence des causes supérieures, elle acquiert quelquefois une connaissance des choses futures qui dépassent la raison. On le voit bien dans l'extase, quand l'âme se dégage de l'étreinte des sens. L'âme se trouve en effet, sur les frontières des choses corporelles et des substances incorporelles, à l'horizon du temps et de l'éternité. En s'éloignant des régions inférieures, elle monte et se rapproche de ce qu'il y a de plus élevé. (*Contra Gentes*, Lib. II. *De anima*, cap. LXXI).

cience peut évidemment déterminer ou, du moins, rendre plus probable tel ou tel événement. Ainsi, entre autres, le fait de cette personne qui épouse l'inconnu que, pour des causes difficiles à déterminer, elle a vu dans un moment de rêve ou d'hallucination, et qui sera comme un idéal qu'elle cherchera involontairement et comme automatiquement à réaliser.

D'autres prétendent que les événements de notre vie sont liés d'une manière absolue à notre personnalité, en sorte que nous portons en nous, dès la naissance, notre existence, déjà faite et marquée, tel un film cinématographique qui se déroule ; et que nos pensées et nos actions se dégagent, au jour le jour, sous l'impulsion de la vie. Notre conscience ordinaire, disent-ils, ne voit pas le rouleau, et ne se rend pas compte de son fonctionnement ; mais lorsque, dans l'état de clairvoyance, le sensitif, sa conscience ordinaire étant assoupie, fait travailler la puissance incomparablement plus forte de son subconscient, celui-ci se rend plus ou moins parfaitement compte du mécanisme. Le temps et l'espace élargissent alors leurs confins, la vision des choses lointaines se rapproche, et il lit dans l'avenir. Il va sans dire que, pour accepter cette théorie, il faut résoudre négativement le problème de la liberté ; et quoique, en bonne philosophie comme en saine théologie, on puisse faire au déterminisme une place beaucoup plus large que certains ne l'imaginent, cela ne va point, et ne peut pas aller jusqu'au fatalisme qui supprime, — et ce serait le cas — toute la liberté ; nous aurons à nous expliquer là-dessus.

La théorie de l'automatisme qui peut s'appliquer à beaucoup de pressentiments évite cet écueil. D'après M. le professeur Grasset, notre système nerveux comprendrait outre un « centre supérieur, le Centre O, » qui représente la raison, d'autres centres dits « inférieurs » qui constituent le « polygone », et correspondent à la mémoire, à l'imagination et à la sensibilité. D'ordinaire le Centre O ou psychisme supérieur et le polygone ou psychisme inférieur marchent de pair, celui-ci dominé par celui-là et n'intervenant que pour répondre à son appel, directement ou indirectement ; mais il n'en est pas toujours ainsi. Parfois le psychisme inférieur intervient à l'insu de l'autre, et fournit des matériaux, que ce dernier ne demandait pas et dont il ignorait même l'existence connue automatiquement. En conséquence de cette théorie — et de bons esprits ne la croient pas sans valeur — beaucoup de pressentiments pourraient bien n'être que des phénomènes de mémoire latente. Au cours d'une promenade, j'ai vu un orme au tronc à demi détruit par la pourriture ; je l'ai vu sans le regarder, et, par suite, sans le remarquer ; mon esprit était ailleurs. Le souvenir en est resté, cependant, à mon insu, mais réellement au fond de ma mémoire. Un jour de grand vent, je passe près de cet arbre, et, sans même y réfléchir, je m'éloigne instinctivement. Or le vent, juste à ce moment, brise l'orme qui tombe avec un terrible fracas. Le mouvement instinctif qui m'a éloigné m'a seul sauvé la vie, et je suis tenté de croire à un mystérieux et peut-être préternaturel avertissement. Or, probablement il n'en est rien. Mon geste avait une cause, une cause réelle quoique ignorée. Par là peuvent s'expliquer certains pressentiments qui ne seraient que des conséquences de perceptions sensorielles tombées dans la subconscience et qui reviennent inopinément, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre, parfois même dans des conditions plus ou moins dramatiques, telles que, par exemple, l'apparition d'un fantôme qui donne le conseil ou l'avertissement. Malgré le mystère impressionnant qui semble accompagner parfois ces révélations, on peut parfaitement y voir des formes d'automatisme moteur ou d'hallucinations perceptives plus ou moins symboliques produites par le subconscient.

D'autres faits s'expliquent télépathiquement. Une personne apparaît à un parent ou à un ami, soit en sommeil, soit à l'état de veille ; et lui annonce sa mort. La prédiction se réalise, la personne meurt ; comment a pu se faire pour le parent ou l'ami cette révélation de l'avenir ? Le problème est peut-être moins difficile à résoudre qu'on ne le croit communément. Il est, en effet, assez naturel de supposer qu'à un moment donné, probablement durant le sommeil physiologique, le subconscient de la personne en question a perçu son état de maladie latente et l'a transmis télépathiquement au subconscient de son ami ou de son parent. Les exemples sont nombreux de sensitifs qui, durant leur sommeil, ont rêvé qu'ils allaient avoir telle ou telle maladie, plusieurs jours avant que la maladie ne se déclarât, ou même qui ont vu clairement qu'ils étaient sur le point de mourir, alors qu'ils paraissaient en pleine santé. Il y aurait donc, dans le cas que nous citons, un simple fait d'autoscopie joint à une transmission télépathique.

D'autres fois, nous sommes en présence de phénomènes de télesthésie. Un voyageur refuse de partir affirmant que le train déraillera ; or l'évé-

nement prouve qu'il a eu raison d'affirmer ; une somnambule déclare qu'un objet perdu sera découvert dans tel ou tel endroit. En réalité l'événement futur était déjà enregistré dans la matière. Un rail se trouvait déboulonné, nul ne le savait, mais le subconscient du voyageur l'avait perçu ; l'objet était perdu, mais il était quelque part, et le subconscient de la somnambule avait été impressionné.

VII

Il arrive souvent, nous l'avons dit en parlant de la cristalloscopie, que le « voyant » se trouve en présence d'un tableau ; il est spectateur devant une image ; et c'est encore, signalons-le en passant, une cause d'erreur pour ceux qui veulent trop préciser ; mais n'y aurait-il pas là le point de départ d'une nouvelle explication? Pourquoi n'existerait-il pas, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, une loi de la « conservation », ou du moins d'une certaine conservation, de l'énergie ? De même que, chaque mouvement, dans l'ordre physique, produit un effet et s'inscrit, pour ainsi dire, dans la nature, pourquoi n'en serait-il pas ainsi dans l'ordre moral ? Pourquoi ce qui se dégage d'un mouvement psychique ou même ce quelque chose impossible à définir, qui se dégage d'un fait matériel pour influer sur le fait suivant, ne s'inscriraient-ils pas aussi quelque part, sur un plan approprié à leur nature, peut-être dans ce mystérieux éther dont la constitution nous échappe, encore que son existence paraisse presque impossible à nier, ou dans ce quatrième état de la matière qui, peut-être, se confond avec l'éther, s'ajoute aux trois états connus jusqu'ici : solide, liquide, gazeux, et que certains nomment l'astral ? La résultante de toutes les choses écrites sur ce plan serait le tableau qui apparaît au « clairvoyant », sorte de cliché kaléidoscopique qui rend autre chose que les objets placés au bout de l'appareil, mais qui n'en est pas moins produit par eux. Dans cette hypothèse, la pensée ne serait pas un phénomène transitoire, mais elle aurait une existence propre ; elle serait une entité, une sorte de réalité spirituelle, l'esprit faisant actuellement, en lui-même, ce qu'il imagine. Il n'y a aucune contradiction à supposer que la pensée peut être une construction aussi réelle, quoiqu'invisible, qu'un arbre ou une maison. Alors pourquoi nos désirs, nos espérances, nos projets ne s'imprimeraient-ils pas sous une modalité quelconque, ne formeraient-ils pas, dans l'invisible, comme des « clichés astraux » que les « clairvoyants » peuvent apercevoir ?

Sans doute, il ne faut pas attacher trop d'importance à ces hypothèses ; on aurait tort cependant de les repousser à priori. Telle pensée existe déjà, avant que nous la concevions ou que nous la recevions ; dès que notre esprit s'est mis dans la condition nécessaire pour l'attirer. Aussitôt que nous la concevons, nous la mettons en mouvement hors de nous ; si nous la proférons ou murmurons tout bas, elle pourra avoir une action plus forte que si nous nous contentons de la « méditer ». Lorsque plusieurs personnes réunies discutent au sujet d'une affaire quelconque entreprise en commun, elles émettent un volume proportionnellement plus grand de force pouvant agir.

Raconter ses affaires à qui veut les entendre, ce n'est pas seulement divulguer ses secrets à qui voudra les redire, mais c'est répandre secrets et plans au loin dans l'espace. Ils tombent alors dans d'autres esprits. Notre ambiance est peut-être littéralement remplie de soi-disant secrets, qui se révèlent à des personnes plus nombreuses qu'on ne croit sous forme de soupçons et d'impressions. Or ces pensées, pourquoi ne s'inscriraient-elles pas quelque part, comme nous l'avons dit ?

VIII

Mais ici se présentent, Messieurs, des réflexions d'une autre nature et qui — tout se tient dans la vie — font surgir des problèmes de l'ordre moral. Nous n'avons pas le temps de les exposer en détail, mais il en est un cependant que nous ne pouvons pas passer sous silence, c'est le problème du libre arbitre. Or, je crois, en ce qui me concerne, que la faculté de prédire l'avenir peut être réelle sans toutefois conduire à ce déterminisme absolu qui supprime la liberté.

Le sens commun et l'expérience nous disent que si, dans l'état présent de notre psychisme, nous ne sommes pas indéfectiblement libres, nous ne sommes pas non plus complètement déterminés. Pourquoi, dans ces conditions, ne serait-il pas possible de « voir » jusqu'à la limite, très variable selon les individus, où nous cessons d'être libres pour commencer à être déterminés ?

Nous avons ici-bas un rôle à remplir avec un certain jeu, si je puis m'exprimer ainsi, au point

de vue des événements de l'ordre physique, et une liberté plus grande pour les faits de l'ordre moral. Le matelot embarqué sur son navire partira nécessairement du port d'attache pour arriver au port de débarquement, mais — et c'est ici que, dans une mesure plus ou moins grande, jouera sa liberté — il pourra, durant le voyage, être un bon, un médiocre, ou un mauvais matelot. L'avenir dérive du passé, mais si le flux d'énergie qui va du passé à l'avenir et constitue ce que nous nommons le présent, rencontre une volonté humaine, il peut être dévié, comme le prisme rencontré par la lumière en dévie les rayons. Et je vous demande, Messieurs, la permission d'apporter à l'appui de ma thèse un fait personnel qui me paraît assez intéressant.

Il y a quelques années, je devais donner une série de prédications dans une ville du midi de la France, et la préparation de mes discours était déjà commencée, lorsque, dans le but de faire simplement une expérience de télépathie, je demandai à Mlle Y..., dont je vous ai déjà parlé, où elle me voyait prêcher.

— « Dans une ville du nord de la France », me fut-il répondu.

— « Vous vous trompez », continuai-je.

— « C'est possible, mais cependant je le vois, comme si j'y étais ».

— « Alors, si vous le voyez, vous pouvez me décrire l'église. » — Et cependant je pensais fortement à la magnifique cathédrale — l'une de nos plus belles cathédrales — où je devais me faire entendre.

— « A vrai dire, me répondit-on, cette église est de forme assez singulière, elle fait songer à un bâtiment qui a dû servir pour d'autres destinations.

— « Voyez-vous un évêque dans l'auditoire ? »

— « Non ; je vois simplement des prêtres, un curé et ses vicaires ».

— « Vous vous trompez ; je prêcherai dans le Midi, et l'évêque du lieu doit assister à mes prédications ».

Nous en restâmes là.

Or, quelques jours s'étaient à peine écoulés que je recevais une lettre et une visite. La lettre venait du Midi. Elle m'expliquait que les prédications annoncées ne pourraient avoir lieu à l'époque fixée, diverses circonstances devant y mettre obstacle. La visite était d'un curé du nord-ouest qui m'invitait à parler chez lui, à peu près à la même époque. Frappé de cette coïncidence, je voulus savoir comment était faite l'église. — « C'est, me fut-il répondu, une ancienne fabrique que l'on a utilisée pour le culte, en attendant que le nouvel édifice soit construit ».

Ma « clairvoyante » avait bien vu. Cependant, j'avais prié M. le curé de X... de me laisser quelques jours de réflexion, lorsque je reçus une nouvelle lettre du Midi. On m'y disait que les empêchements ayant disparu, rien ne s'opposait, si j'étais encore libre, à ce que les prédications aient lieu comme il avait d'abord été convenu.

De fait, j'ai prêché dans le Midi, et la « clairvoyante » s'est trompée. Mais, au moment de la consultation, elle avait parfaitement vu ce qui, à ce moment, était l'avenir. Cet avenir ne s'est pas réalisé, parce qu'une volonté est intervenue qui a modifié les circonstances ; mais cela pourrait prouver simplement, que si l'avenir est déterminé, il ne l'est pas fatalement.

Je sais bien qu'on pourrait, peut-être, à la rigueur, voir là un phénomène de télépathie ; la « clairvoyante » aurait lu dans la pensée de l'évêque qui, après m'avoir invité, avait dû, plus tard, conclure à l'impossibilité de ces prédications, d'une part ; et, d'autre part, aurait lu dans la pensée du curé qui, à ce même moment, avait décidé de faire appel à mon concours. Je dois ajouter que je connaissais bien l'évêque et que j'ignorais complètement l'existence du curé qui me faisait la seconde invitation.

On pourrait de même essayer d'expliquer l'incendie dont je vous parlais il y a un instant. Pourquoi le court-circuit s'est-il produit ? Je ne vous le dirai point, mais il paraît probable qu'il devait y avoir là un défaut de construction. L'ouvrier qui avait posé les fils avait peut-être vu le « loup », conclu à un incendie possible ; puis, soit oubli, soit insouciance, il s'en était tenu là. Mais peut-être sa crainte s'était-elle inscrite, et notre « clairvoyante » avait vu le cliché. — Le « loup » devait quasi fatalement, amener l'incendie, et la prédiction était vraie. Toutefois si une volonté subséquente était intervenue, si, par exemple, une mesure de précaution, peut-être amenée par l'avertissement de la « clairvoyante », avait fait visiter les fils, l'incendie n'aurait pas eu lieu et la « fatalité » eût été conjurée.

Une prédiction peut donc être vraie à un moment et cesser de l'être à un autre ; elle peut être vraie à l'instant où elle est faite, mais quelque

chose peut survenir qui la détourne plus ou moins complètement. Supposons encore qu'un « clairvoyant » annonce un tremblement de terre. Sans doute, nous ne pouvons agir contre la brutalité du cataclysme ; il y aura des ruines. Mais si on prend des précautions, que de vies pourront être épargnées ! A plus forte raison s'il s'agit d'événements dépendant uniquement des volontés humaines, rien ne nous empêchera de lutter contre eux, et alors ce qui eût été fatal n'existera pas, précisément parce qu'on aura lutté. N'est-il pas constant que la volonté humaine peut modifier même les phénomènes naturels et modérer le cours des lois qui les régissent ? Les défrichements, la destruction des forêts, les dessèchements des marais ne modifient -ils pas, et quelquefois profondément, le climat d'une contrée ? La pluie, jadis rare en Egypte, est devenue fréquente, depuis le percement de l'isthme de Suez. Et que d'autres exemples nous pourrions encore donner.

Prenons la guerre actuelle. Guillaume II, poussé par le clan militaire, voulait cette guerre, elle dépendait de lui, elle était résolue ; un « clairvoyant » aurait pu la « voir » et l'annoncer. Mais si quelqu'un, connaissant la terrible prophétie et voulant éviter les effroyables effets d'une telle conflagration, avait conçu et exécuté le projet de faire disparaître l'empereur, il est fort possible que la guerre et les catastrophes qui l'accompagnent eussent été évitées. Si, peu avant l'assassinat, on eût de nouveau consulté le « clairvoyant », il eût probablement « vu » le nouveau cliché, les images lui seraient apparues tout autres ; et cependant la première prédiction, sans l'intervention de cette volonté humaine, eût été vraie.

Ainsi la liberté humaine continue de jouer ; un fait déjà « vu » peut-être détruit avant sa réalisation ; résultant du passé, il peut être modifié ou disparaître par l'effort d'une volonté libre agissant dans le présent. On voit que le déterminisme n'est pas le fatalisme, et que l'avenir peut changer sous l'effort de la volonté.

***

Evidemment tout ce que nous venons de dire ne sort pas du domaine des hypothèses, mais ces hypothèses ne nous semblent pas toutes inacceptables. D'autant que ni la théologie, ni la philosophie ne s'opposent à ce que nous admettions en nous la possibilité d'un développement psychique, comme nous admettons la possibilité d'un développement moral. Peut-être, à cet égard, nos sens intellectuels sont-ils en état d'évolution. A l'heure présente, ils nous permettent de recevoir quelques impressions, mais combien nombreuses celles qu'ils ne perçoivent pas et dont l'existence est certaine cependant : des couleurs, des sons, des phénomènes électriques, des phénomènes magnétiques et tant d'autres que les instruments, mieux doués que nous, semble-t-il, enregistrent avec fidélité. Que de modes d'énergie nous échappent, que d'action calorique nous ne connaissons pas et dont quelques vibrations errantes impressionnent seulement parfois certains sensitifs mieux doués !

Oui vraiment, Mesdames, Messieurs, Hamlet avait raison — et ce sera le mot de la fin : « Il y a, dans notre monde, beaucoup plus de choses que notre philosophie n'en peut comprendre ».

Le Rédacteur en chef-Gérant : C. DE VESME. — Imp. Nouvelle, G. CLOUZOT, 85, rue Chabaudy, Niort.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

26e Année — Juillet 1916 — N° 7

La photographie d'un fantôme invisible,

qu'une « voyante » venait de percevoir et décrire

Le Rév. Charles L. Tweedale publiait dernièrement dans un journal quotidien anglais, la *Yorkshire Post*, une photographie « psychique » qu'il présentait par l'article suivant :

La clairvoyance est le pouvoir que possèdent certaines personnes de discerner des êtres spirituels, et malgré les quolibets des adversaires, Saint Paul y fait incontestablement allusion dans la première Epître aux Corinthiens (XII, 10) comme à l'un des dons spirituels possédés par l'Eglise primitive. Elle a existé dans tous les âges, et a été alternativement acceptée comme une vérité ou rejetée comme une erreur ou une superstition. Dans l'antiquité, on y croyait universellement, et les Ecritures sont pleines d'incidents qui se rapportent à son exercice. Dans les temps modernes, surtout aux jours de Tindall, Spencer et Huxley, les savants se moquaient généralement de ces choses comme de fables fantastiques, ainsi que le faisait d'ailleurs la majorité du commun. Dans ces dernières années, toutefois, la science a tourné son attention vers les phénomènes psychiques, et on est en train de recueillir des preuves qui ont convaincu déjà de leur réalité plusieurs parmi les savants les plus marquants de notre époque.

J'ai eu dernièrement le privilège de faire une expérience qui a scientifiquement prouvé la réalité de la clairvoyance, ainsi qu'on le verra aisément par les détails suivants exposés sous forme d'une déclaration écrite et jurée par moi-même et deux autres témoins devant un Commissaire pour le Serment.

Au sujet d'une photographie remarquable obtenue au vicariat de Weston, près Otley.

Nous, Charles Lakeman Tweedale, du Vicariat de Weston, Otley, dans le comté de York, ministre du culte ; Marguerite Eléonore Tweedale, femme de Charles Lakeman Tweedale, et Herschel Burnett Tweedale, fils de Charles Lakeman Tweedale, tous deux du Vicariat de Weston ci-dessus, conjointement et individuellement jurent et déclarent ce qui suit :

Premièrement. Je, Marguerite Eléonore Tweedale, déclare pour moi-même que le 20 décembre 1915, vers une heure et demie de l'après-midi, mon mari, mon fils et moi nous trouvions à déjeuner dans la salle à manger, quand je vis tout à coup l'apparition d'un homme, portant toute sa barbe et de longs cheveux, qui se tenait à gauche de mon fils, près du piano placé dans la chambre. Je dis immédiatement à mon mari et à mon fils qu'une figure se trouvait là en ces conditions. J'attirai leur attention vers la figure, mais ils ne purent rien voir. Mon mari quitta précipitamment la chambre, rapporta son appareil photographique et prit une photographie de l'endroit où je continuais à voir l'apparence d'un homme. On obtint ainsi la photographie marquée A, qui est une vraie épreuve du négatif pris par mon mari, montrant la figure de l'homme à la barbe.

Deuxièmement. Je, Charles Lakeman Tweedale, déclare pour moi-même que, le 20 décembre 1915, je me trouvais dans la salle à manger du vicariat de Weston avec ma femme et mon fils Herschel, et que ma femme attira mon attention vers une figure qu'elle voyait dans la pièce, se tenant à côté de mon fils ; et bien que je ne pusse pas la distinguer, j'apportai immédiatement mon appareil photographique, et je pris une photographie de l'endroit où ma femme continuait à affirmer qu'elle voyait la figure. La photographie marquée comme document A est une épreuve authentique du négatif qui en résulta. Je jure que le négatif que j'ai développé personnellement n'a été aucune-

ment maquillé, et que je n'ai pas perdu de vue la plaque jusqu'au moment où elle a été développée.

Troisièmement. Je, Herschel Burnett Tweedale, déclare pour moi-même que j'étais dans la salle à manger du vicariat de Weston ledit 20 décembre 1915, vers une heure trente de l'après-midi, quand ma mère attira tout à coup l'attention de mon père et la mienne vers la forme d'un homme qu'elle voyait à ma gauche. Pas plus que mon père, je ne pus discerner la figure que ma mère disait voir. Mon père quitta immédiatement la chambre et apporta son appareil photographique, qu'il braqua dans la position occupée par la figure, aux dires de ma mère. Le document marqué A est une épreuve authentique du négatif qui en résulta. Aucune autre personne ne se trouvait dans la chambre quand fut prise la photographie, en dehors de nous trois.

Juré ce 27 février 1916, devant moi.

JOSEPH WILSON,

Commissaire des Serments Administratifs à la Cour Suprême de Justice d'Angleterre.

CHARLES LAKEMAN TWEEDALE
MARGARET E. TWEEDALE
HERSCHEL B. TWEEDALE

Ma femme décrivit l'apparition comme un homme petit, observant que le sommet de la tête arrivait à peine au niveau de l'épaule de mon fils. Elle vit l'apparition moins distinctement pendant que je braquais l'appareil photographique. Ma femme et mon fils continuèrent à rester assis à table durant le temps que dura la pose. La photographie montre mon fils assis, outre l'apparition. La plaque fut développée presque immédiatement après la pose et resta toujours entre mes mains. La plaque fut extraite d'une boîte neuve ; elle ne pouvait donc pas avoir été exposée précédemment.

Le négatif a été examiné par plusieurs photographes, qui l'ont déclaré absolument indemne de toute tache de doigts, de tout dépôt d'impureté, de tout défaut de l'émulsion gélatineuse, pouvant expliquer l'apparition de l'image. La pellicule est parfaitement homogène d'un bout à l'autre. Rien ne s'est interposé durant l'exposition de la plaque et aucun de nous n'a bougé de sa place durant ce temps.

Je n'avais jamais photographié personne ayant l'aspect de l'apparition ; aucune personne lui ressemblant n'était entrée dans le vicariat de Weston depuis que j'y habite. Ni moi, ni ma femme, ni mon fils, n'avons reconnu la figure apparue dans la photographie. L'appareil est parfaitement en ordre ; aucune image de ce genre n'apparut sur les plaques exposées dans le même appareil avant ou après la remarquable photographie dont nous nous occupons ; il ne s'agit donc pas d'une figure résultant d'un trou dans l'obturateur ou un autre accident photographique quelconque. Nous ne possédons aucun tableau, aucun dessin, représentant une figure semblable. Aucun de nous ne pensait à une figure telle au moment de son apparition. Ceci établi, nous nous trouvons en face de ce fait, que ma femme discerna, grâce à sa clairvoyance, la figure d'un homme aux longs cheveux et à la barbe longue, alors que mon fils et moi ne voyions rien. Un appareil photographique ayant été apporté, et une plaque sensible ayant été exposée vers l'endroit où la figure avait été vue par la clairvoyante, on obtint une photographie montrant un homme avec une chevelure abondante et portant toute sa barbe : la photgraphie fut reconnue par ma femme — la clairvoyante — comme étant celle de l'homme qu'elle avait vu. L'appareil photographique est un instrument optique et qui ne peut pas être halluciné. Ainsi, la réalité de la vision clairvoyante est prouvée photographiquement et scientifiquement.

Encore un fait qui ne manque pas d'importance. La tête de l'homme apparue dans la photographie cache complètement la partie du piano se trouvant derrière elle, ce qui prouve que l'apparition avait une objectivité définie, bien qu'elle fût invisible à la vision normale de moi-même et de mon fils.

Le cliché qui accomp ne cet article est pris d'une épreuve tirée du né atif original. Le négatif et la déclaration jurée peuvent être examinés chez moi.

C. L. TWEEDALE

Le Rév. C. L. Tweedale a bien voulu nous envoyer une épreuve de la photographie en question. Il est incontestable qu'alors que le restant de la photo est bien net, sur le piano apparaît quelque chose comme une tache inégale ; en la regardant attentivement, on constate qu'elle affecte bien la forme d'une tête d'homme. La grande barbe et les cheveux bouclés tombant sur les oreilles sont nettement visibles ; le nez et la bouche sont tolérablement bien dessinés ; les yeux seuls ne sont représentés que par deux trous noirs, comme si les orbites étaient vides.

Sans doute, si cette photographie avait été prise en des circonstances normales, toute personne d'un esprit rassis se refuserait à y voir autre chose qu'un

de ces jeux curieux d'ombres et de lumières qui, pour des combinaisons chimiques quelconques, échappant parfois à toute analyse possible, apparaissent sur certaines photographies, dont quelques-unes ne sont, hélas ! que trop célèbres...

Mais ici, il ne serait pas juste et raisonnable de ne pas tenir compte des circonstances tout à fait spéciales dans lesquelles la photographie a été prise. Une dame qui se dit « voyante » assure discerner la tête barbue d'un fantôme, dont elle donne la description : on braque un appareil photographique sur le point indiqué, en employant une plaque tirée d'une boîte neuve ; on la développe immédiatement et on découvre sur le point précis indiqué par la « voyante » une tache — appelons-là comme cela — affectant la forme d'une tête humaine à barbe.

La plaque, examinée par des photographes, apparaît indemne de tout maquillage. Les critiques — tels que surtout le chanoine Fowler — ne semblent d'ailleurs pas douter de l'honnêteté des trois membres de la famille Tweedale, ce qui est assez naturel. Ils parlent d'un défaut fortuit de la photographie. N'est-ce pas pousser bien loin les bornes du hasard et des coïncidences ? Le Rév. Tweedale leur répond : « Venez donc voir le négatif, examinez-le comme l'ont examiné les photographes dont j'ai parlé ».

En somme, il nous semble que, s'il ne peut pas être question d'une preuve absolue — tant s'en faut ! — on peut cependant raisonnablement admettre qu'il y a là un commencement de preuve et se demander si on n'en obtiendrait pas d'autres dans le cas où, lorsque des prétendus clairvoyants affirment voir un fantôme, on se donnerait toujours la peine de faire ce qu'a fait le Rév. Tweedale, et d'essayer...

Inutile d'ajouter que nous aurions bien voulu reproduire dans nos « *Annales* » la photographie en question. Nous l'avons essayé, mais le résultat n'a pas été encourageant. Nous avons dit que l'apparition est bien floue. Un journal — l'*International Psychic Gazette*, de Londres — l'a reproduite ; eh bien, la gravure est loin, naturellement, d'être aussi nette que la photographie — ce qui donne aux lecteurs une idée fausse et défavorable de cette dernière et soulève une foule de critiques déplacées. Ou alors, il faudrait retoucher l'image pour en accentuer les traits — (bien entendu, en avouant cette opération interprétative); — c'est ce qu'ont fait, d'abord la *Yorkshire Post*, ensuite *The Two Words* de Manchester, etc. Mais alors le document retouché n'a qu'une valeur de curiosité et se prête à bien d'autres critiques.

L'idéal serait d'appliquer aux photographies psychiques la méthode suivie par le Docteur Imoda dans son ouvrage sur Mlle Linda Gazzera : coller une épreuve de la photo sur chaque exemplaire du livre ou du journal. Idéal malheureusement inaccessible !

Nous tâcherons au moins de présenter la photographie du Rév. Tweendale dans une des prochaines réunions de la Société Universelle d'Etudes Psychiques.

Pour le moment il nous suffira de dire que le prof. W. Barrett a déclaré que, pour lui, il n'y a pas de doute que l'on discerne bien dans la photographie la tête et le buste d'un homme barbu, et qu'il ne s'agit aucunement d'un défaut dans la plaque.

Les preuves de la Survie selon Sir W. Barrett

Dans un journal du dimanche, *The Weekly Dispatch*, paraissant à Londres, Sir William Barrett, professeur de physique à l'Université de Dublin, vient de discuter la question de la survivance de l'âme, qu'il affirme être démontrée par des preuves de plus en plus nombreuses.

Il reconnaît que ces preuves se rapportent surtout à des personnes décédées depuis peu de temps; à son avis, on ne possède guère beaucoup de preuves scientifiques de l'identité humaine plusieurs années après la mort.

En général, les preuves en question concernent des souvenirs, insignifiants par eux-mêmes, mais précieux comme preuves d'identité. On remarque bien dans l'intelligence qui se manifeste de curieuses divagations et lacunes ; nous restons plus ou moins déçus, ne pouvant pas obtenir tout ce que nous voudrions comme preuve ; toutefois, ces intercommunications constituent une tentative de coopération intelligente entre certaines intelligences désincarnées et les nôtres.

Sir William Barrett cite quelques cas qui lui paraissent typiques.

Le premier a été constaté par une de ses amies, femme d'un médecin célèbre demeurant en Irlande ; elle a la faculté de l'écriture automatique.

Pendant qu'elle se trouvait avec une amie, elle sentit que quelque intelligence invisible se proposait de lui livrer un message. Son amie posa la question : « Qui est là ? » La réponse fut : « G. H. » — La dame demanda : — « Savez-vous qui je suis ? » — « Oui, vous êtes Dorothy », répondit l'intelligence... » — « Avez-vous un message à donner ? » — « Oui » — « Qu'est-ce que c'est ? »

— « Voulez-vous dire à ma mère de donner mon épingle en nœud de perles à la jeune fille que j'allais épouser ? Je trouve qu'elle devrait l'avoir. » — « Quelle est son adresse ? » — Une adresse fut donnée. — « Quel est son nom ? » Le prénom et le nom furent donnés, le dernier étant très rare.

G. H. était cousin d'une des deux dames. Il avait été tué peu de temps auparavant. Elles savaient qu'il était mort, mais elles ne savaient guère qu'il était fiancé. Quand, plus tard, les objets lui appartenant furent renvoyés à sa mère, en Irlande, on trouva qu'il avait légué tout à cette jeune fille. Personne n'avait su jusqu'alors qu'elle était sa fiancée, et même son nom était inconnu aux deux dames en question. Il n'en avait pas parlé, probablement parce que sa fiancée n'était pas du même rang social que lui.

Quand ce message fut reçu, les dames pensaient qu'il n'avait pas de bon sens ; mais comme je viens de dire, les détails se trouvaient absolument vrais, à l'exception de l'adresse qui semble avoir été donnée, ou reçue faussement.

Sir William Barrett ajoute qu'il n'a pas encore été informé si une épingle de perles se trouvait parmi les effets du jeune soldat.

Il annonce que Sir Oliver Lodge va publier bientôt les détails d'un cas qu'il regarde comme une des meilleures preuves de la survie. Ce cas concerne le fils de Sir Oliver, récemment tué en France. Un médium qui était censé recueillir une communication du lieutenant Raymond Lodge, parla d'une photographie du jeune homme, prise dans un groupe, et fournit quelques détails à ce sujet. A ce moment, aucune des personnes présentes ne connaissait l'existence d'une photographie prise en de telles conditions. On obtint plus tard la photo et on constata que les détails donnés par l'intelligence étaient absolument corrects.

Le fait, ainsi résumé, n'apparaît pas dans toute sa valeur ; pour l'apprécier entièrement, il faut attendre l'ouvrage que Sir Oliver Lodge est sur le point de publier.

H. A. Dallas

R. de FLEURIÈRE

La confirmation d'un phénomène obtenu avec Mlle Eva C.

Une main fantômatique vue et touchée

PENDANT QUE LES MAINS DU MÉDIUM ÉTAIENT CONTROLÉES

Paris, 15 septembre 1916

Monsieur le Rédacteur en chef,

Vous m'envoyez l'épreuve d'un document où figure mon nom et signé par le Commandant Darget, relativement à une séance qui nous a réunis fortuitement chez Mme Bisson auprès du médium Eva C. (1).

Vous en prenez l'occasion d'invoquer mon témoignage pour ou contre le récit qui vous a été transmis. Ma conscience, le respect de la vérité, l'honneur le plus élémentaire, me font un devoir de confirmer de point en point la communication qu'on vient de vous adresser. J'ai assisté chez Mme Bisson à beaucoup de séances où j'ai vu des phénomènes stupéfiants dont la réalité défie toute négation, — sauf la négation systématique. J'avais l'intention de publier les faits, tels que je les ai vus, observés, contrôlés avec tous les moyens de certitude morale et matérielle dont puisse disposer l'investigation humaine. Je le ferai à la première occasion.

Mais puisque j'ai été devancé par le commandant Darget en ce qui concerne la séance du 12 février 1916, peut-être sera-t-il intéressant pour vos lecteurs de comparer dès aujourd'hui avec le sien le résumé que j'en ai fait moi-même. On verra par là si les deux procès-verbaux sont concordants, et l'intérêt grandira peut-être si l'on veut bien remarquer qu'il s'agit de deux hommes totalement étrangers l'un à l'autre. Car, avant de le

(1) Le récit du Ct Darget a été publié dans notre numéro de Mai, page 81. — *Note de la Réd.*

rencontrer chez Mme Bisson, je n'avais jamais vu le commandant Darget, je ne l'ai jamais revu depuis, et, m'étant retiré de suite après la séance du 12 février, je n'ai pas même échangé avec lui l'ombre d'un commentaire ou d'une impression.

Voici maintenant le compte-rendu de cette séance tel que je le retrouve en des notes hâtivement écrites et auxquelles je ne veux rien changer.

Après une attente relativement courte, le buste du médium se montre constellé de taches blanches comme des gouttes de lait qui s'effacent et renaissent tour à tour. Bientôt après, une substance très blanche apparaît au-dessus de l'épaule gauche, semblant se détacher du menton. Elle prend insensiblement la forme d'une main animée, toujours mieux dessinée, remarquablement blanche, très fine, comme la main délicate d'un jeune enfant. Elle demeure longtemps et nous avons toute facilité de l'examiner à loisir, d'abord sur la poitrine, puis sur les genoux du médium.

Priée par Mme Bisson de venir tout près de nous, la petite main vient frôler les mains des contrôleurs qui tiennent celles du médium (M. Darget à droite, M. de Fleurière à gauche). Après s'être retirée un moment, elle reparaît, se pose sur la main du commandant Darget, et enfin se laisse toucher par Mme Bisson et par moi-même.

A la suite de ce phénomène, il nous fut donné d'en contrôler un autre particulièrement intéressant. Le médium, toujours endormi, plaça ses mains directement sous nos yeux et nous montra des filaments de substance transparente qui sortaient de la pointe de ses doigts et qu'elle étirait, — comme la fileuse étire la laine — en écartant et en rapprochant ses mains. Nous pûmes toucher cette matière qui me donna l'impression d'une mucosité froide et légèrement résistante, origine sans doute des apparitions qui y prennent les éléments de leur matérialisation. Insensiblement les fils de cette substance diminuèrent de volume et de nombre ; et, immédiatement après, nous constations que les mains du médium étaient absolument normales et sèches comme les nôtres.

R. DE FLEURIÈRE

Les Nouveaux Livres (1).

« Les Débris de la Guerre par MAURICE MÆTERLINCK »

Les journaux et les revues ont publié de longs articles sur le nouveau livre de Mæterlinck, mais en évitant de parler des parties consacrées au Spiritisme et à la Métapsychique. Après avoir fait l'apologie du profond penseur, à qui la douleur a inspiré ces pages magnifiques, le critique littéraire du *Temps* ose risquer un regret discret sur « *la complaisance* » que Mæterlinck montre pour le Spiritisme. Pour le public et les savants français, le Spiritisme, la dernière venue des religions, et la Métapsychique « la plus récente des Sciences » (2) sont même et unique chose, et il ne convient de parler des exaltés ou des naïfs qui s'en occupent qu'avec un sourire ironique ou un air apitoyé.

Ici, naturellement, nous examinerons dans l'ensemble de morceaux choisis qui forment l'œuvre de Mæterlinck, seulement ceux qui traitent du Spiritisme et de la Métapsychique. Les premiers sont intitulés : *In Memoriam*, *La Vie des Morts*, *La Flamme Immortelle*, et les seconds : *Communications anormales*, *les Prophéties*. Ces derniers, nous dit Mæterlinck, sont extraits d'un volume prêt à paraître, *L'Hôte inconnu*, c'est-à-dire, l'inconscient supranormal. Sans aucun doute, sa publication sera un *great event*.

***

Mæterlinck aurait-il varié dans l'appréciation sur le Spiritisme qu'il donnait dans son livre *La Mort* ?

Il montrait que l'accumulation de faits bien certifiés ne prouvait pas d'une manière irréfutable la communication des défunts avec les vivants et il préférait les expliquer par les pouvoirs à peine étudiés encore de notre inconscient.

(1) Nous nous chargeons de faire parvenir franco et recommandé tout ouvrage français annoncé dans cette rubrique aux lecteurs qui nous en feront la demande en y joignant un mandat correspondant au prix du livre désiré. Pour l'étranger, ajouter le 5 °/o du prix. — *Note de l'Adm.*

(2) MÆTERLINCK, p. 190, *Les Débris de la Guerre.*

Son impression, disait Mlle Gemma de Vesme (1), est nette : Ne rejetons pas l'hypothèse spirite; mais telle qu'elle est, nous n'avons assez de raisons pour l'adopter. D'ailleurs reconnaîtrait-on la provenance spirite des apparitions ou des communications, il serait bon de ne pas fonder sur elles les idées que nous nous forgeons de notre propre éternité. Qui nous dit que le temps où elles s'effectuent ne représenterait pas pour elle une période transitoire, un séjour sur la frontière ? Peut-être ces phénomènes ne sont-ils qu'un reflet de nous-mêmes, qui résiste un peu plus longtemps, qui peut se galvaniser par moments, grâce à l'aide d'un médium extraordinaire (2).

A la première lecture de ses nouveaux chapitres, on croirait que Mæterlinck est devenu Kardéciste :

Ils ne sont pas sous terre, dans le creux de leur tombe, mais au fond de nos cœurs où tout ce qu'ils étaient poursuivra sa carrière. Ils vivent en nous comme nous mourrons en eux. Ils nous voient, nous entendent de plus près que lorsqu'ils étaient dans nos bras; veillons donc à ce qu'ils ne voient que des actes et n'entendent que des mots dignes d'eux. (*In Memoriam*, p. 195.)

Au lieu de les croire disparus sans retour, disons-nous qu'ils sont dans une contrée où il est sûr que nous irons bientôt et qui n'est pas bien loin. En attendant que nous y allions tout entiers, nous pouvons les visiter par la pensée aussi facilement que s'ils étaient encore dans une région qu'habitent les vivants. Le souvenir des morts est même plus vivant que celui des vivants, comme s'ils y aidaient, comme si, de leur côté, ils faisaient un effort mystérieux pour rejoindre le nôtre.

Maintenant, ils sont purs, ils ne sont revêtus que des plus belles heures de l'existence, ils n'ont plus de défauts, de petitesses, de travers. Ils ne peuvent plus déchoir, se tromper ou nosu faire de la peine. Ils ne songent plus qu'à nous sourire, à nous environner d'amour, à nous apporter un bonheur qu'ils puisent à pleines mains dans un passé qu'ils revivent avec nous. (*La Vie des Morts.*)

Ce n'est plus la froide et claire argumentation employée dans *La Mort*, mais bien du lyrisme. Nous verrons pourquoi Mæterlinck s'exprime de cette manière un peu vague et sentimentale et presque tous approuveront son langage et son attitude.

Avec une tendre condescendance, il s'incline devant la bienfaisante illusion de la veuve qui a perdu son fils unique et qui croit lui parler, qui est sûre qu'il vit autour d'elle, qu'il est avec elle d'une manière bien plus intime et exclusive que pendant son existence terrestre. Tout être ayant des sentiments humains respectera n'importe quelle illusion, religieuse ou autre, qui élève et réchauffe le cœur, qui donne le bonheur moral, incomparablement au-dessus du bonheur terre à terre des grossiers pour qui les satisfactions mercantiles sont tout. Il faudrait être plus stupide que M. Homais pour ne pas être ému par cette veuve au doux sourire, ou par le jeune prêtre qui sort de sa chapelle les yeux illuminés de foi et d'espéranec, ou encore par l'homme atteint de l'amour-passion dans la période d'idéalisation de la femme qui le vole et le trompe.

Nous ne pouvons nous empêcher de les envier, nous, sceptiques et blasés.

A plus forte raison Mæterlinck, l'interprète des humaines tendresses, les comprendrait-il mieux que personne. Car ce n'est pas le titre d'écrivain le plus grand ou de penseur puissant qu'il désire : il veut qu'on voie en lui l'ami fidèle qu'on a toujours sous la main, et qui sait trouver les mots simples qui vont droit au cœur des humbles et des isolés. Au lieu d'aider un seul malheureux à la fois comme le bon Samaritain, il recueille pieusement, comme des reliques, toutes les épaves de la vie, tous les débris de la guerre. Sa prose cadencée et berceuse endort la douleur et donne le réconfort. Aussi, avec sa charité avertie et son optimisme vaillant, ne pouvait-il pas ne pas témoigner sa sympathie à l'Illusion consolatrice.

Maintenant dépouillons ses idées de leur forme prestigieuse et analysons-les à la manière « technique ».

Voici le passage le plus explicite :

Quelle que soit notre foi religieuse, il est en tout cas un lieu où nos morts ne peuvent périr ; c'est en nous qu'il se trouve ; et si la malheureuse mère outrepassait la vérité, elle en était plus près que les désespérés qui nourrissent la triste certitude que plus rien ne subsiste de ceux qu'ils ont aimés. Elle ressentait trop vivement ce que nous ne ressentons pas assez. Elle se souvenait trop et nous ne savons pas nous souvenir.

Entre les deux erreurs, il y a place pour une grande vérité...

Nous avons hâte de voir enfin cette grande Vérité dévoilée et proclamée par un homme comme Mæterlinck... Mais il se tourne brusquement du côté de la veuve et ajoute simplement :

---

(1) *Annales des Sciences Psychiques*, mars 1913, p. 89.

(2) Cette théorie, qui paraît la plus vraisemblable, est très bien développée par Walter Leaf (*Revue d'Etudes Psychiques*, octobre 1903, p. 204). Notre *moi* persiste sous forme d'un ensemble de souvenirs qui n'est plus une personnalité ; il n'est plus capable de changement, d'évolution, de volonté ; il persiste plus ou moins longtemps tel qu'il était à la mort, mme en vertu de la force acquise.

Et s'il faut choisir, c'est de la sienne [de son erreur] qu'il convient de nous rapprocher.

Quelle est la vérité qui se rapproche de l'erreur spiritique ? C'est ce que nous pourrions appeler la survie *mémoriale* ou *mnémonique*. La théorie de Mæterlinck semble au premier abord la simple paraphrase de la métaphore : Ils vivront toujours dans nos cœurs. Aussi les spirites lui ont-ils lancé leurs sarcasmes (1) : *Immortal life, only a memory! No more dead, if you remember them !* « La vie immortelle, seulement un souvenir ! Plus de morts, si vous vous souvenez d'eux ! » Voyant qu'ils n'avaient que sa bienveillance et non l'adhésion de sa raison, ils n'ont pas voulu se rendre compte que Mæterlinck s'était placé au point de vue patriotique, on peut dire, humain, et non pas au point de vue doctrinaire. Ce n'est pas le moment de discuter, de controverser, mais d'agir et d'adopter comme vraies toutes les croyances, toutes les idées qui font courir à l'acte décisif, à la mort. Il faut faire du pragmatisme immédiat pour les combattants.

L'idée directrice qui réunit en un tout, les fragments plus ou moins différents de son livre, se résume dans le mot d'ordre de nous tous, soldats ou civils, devant le péril commun *servir*, se rendre utile de toutes ses forces, suivant tous moyens, n'importe où et n'importe comment. Or Mæterlinck ne peut combattre, il ne peut soigner les corps blessés : il soignera les âmes et de la façon qu'il juge la meilleure.

Il exaltera le Culte du Souvenir, qui adoucira les souffrances et la mort du soldat et réconfortera ceux qui restent. Il assurera aux innombrables innommés qui tombent obscurément, en masse, à chaque minute, que ce qu'il y a de mieux en eux, les sentiments d'affection, d'estime, d'admiration, de reconnaissance leur survivront à jamais dans le cœur de ceux qui les ont entourés. Et ils préféreront leur lot modeste et intime à la grande Gloire, persistance lointaine, anonyme du nom de quelques grands chefs dans la mémoire d'une portion de l'espèce.

Ainsi laissant aux bruyants l'ambition d'être de modernes Homère, il encouragera et consolera les humbles, auxquels il avait donné son trésor spirituel.

Mais parlant scientifiquement et développant la théorie de Mæterlinck, nous soutiendrons que la persistance subjective et objective des souvenirs est justifiée par les faits. William James avait écrit: « Les personnes aussi sont psychométriques ». Nous verrons dans le chapitre suivant de Mæterlinck que l'objet qui a été touché un instant par un homme ou par plusieurs garde pour toujours l'influence, le fluide de chacun d'eux, et qu'il permettra au clairvoyant de se mettre sur la piste demandée et de révéler tout ce qui concerne l'individu sur lequel on dirige sa voyance. Les personnes, disons-nous, possèdent cette propriété plus que les choses inertes et surtout les gens qui ont vécu ensemble, échangeant intimement idées, sentiments, sensations, contacts, ceux dont on a pu dire : ils ne font plus qu'un, qu'un corps et qu'une âme. Quand l'un d'eux vient à disparaître, celui qui reste, qu'il le veuille ou non, est et sera toujours tout imprégné de l'autre, physiquement et moralement, consciemment et subliminalement : L'imprégnation morale demeure indélébile comme l'imprégnation physique. Les biologistes ont depuis longtemps prouvé celle-ci. Le Dr. Osty, M. Duchatel, Mæterlinck sont en train de donner aux savants misopsychistes et aux magistrats, qui n'ont plus l'esprit scientifique de ceux du temps d'Aymar, des preuves péremptoires de la psychométrie.

*
* *

En consacrant un chapitre étendu à cette partie expérimentale de la métapsychique, Mæterlinck suit son idée directrice. Après s'être occupé de ceux qui sont morts, de ceux qui vont mourir et des meurtris par l'arrachement brutal, il veut être utile aux « disparus » et à leur famille, aux torturés par le doute sur le sort des classés dans cette catégorie d'attente, entre les vivants et les morts.

Remarquons que Mæterlinck n'a pas écrit cet article sur la psychométrie pour une revue spéciale, comme les *Annales des Sciences Psychiques*, mais qu'il la place dans un livre destiné au public. Ce n'est pas une étude technique, dit-il ; il ne se sert pas de la terminologie myersienne et il n'entre pas dans tous les détails et les développements que comporterait l'examen général d'une question aussi complexe. Il veut simplement venir en aide aux parents anxieux et leur prouver qu'ils peuvent avoir recours à la clairvoyance. Après leur avoir donné des preuves irréfutables de l'existence de cette faculté supranormale, il leur expliquera aussi clairement que possible son fonctionnement, son étendue et ses limites.

Il engage solennellement sa responsabilité :

Dans les angoisses que sème de tous côtés l'épouvantable guerre, est-il permis sans profaner la douleur de donner à ceux et à celles qu'inquiéta jusqu'à la mort le sort d'un être aimé, l'espoir qu'ils puissent

(1) *The International psychic gazette*, Mai 1916.

trouver, parmi ces étranges phénomènes d'outre-moi que tant de mensonges ont injustement ravalés, une lueur ou un réconfort qui ne soit pas dérisoire ou fallacieux ? — J'ose affirmer — et je ne réponds pas à la légère, mais après avoir étudié le problème avec toute l'attention qu'il exige et avoir fait personnellement et avoir fait faire sous mon contrôle maintes expériences, — j'ose affirmer, sans perdre un instant de vue le respect que nous devons aux larmes, qu'il y a là dans les cas sans issue où toutes les communications normales sont impossibles, une source bizarre mais réelle et sérieuse, d'information et de consolation.

Autant Mæterlinck est affirmatif pour la clairvoyance dans le présent, autant il est réservé quand il s'agit de l'avenir : sa prédiction ne serait possible que pour les événements à brève échéance et souvent elle ne serait que la traduction de nos propres pressentiments.

Voici comment procède le médium : Etant en hypnose ou en état de concentration, il tient dans la main un objet venant de la personne sur laquelle on l'interroge : elle commence par énumérer les gens avec lesquels l'objet a été en contact et, aussitôt qu'on lui indique celui sur lequel on veut s'informer, il dirige sa clairvoyance sur lui, le voit et le dépeint.

Une comparaison s'impose naturellement à l'esprit avec la manière de faire d'un chien policier qui, après avoir flairé un vêtement, s'élance sur les traces de celui qui le porta, et suit son odeur entre des milliers d'autres. Ce qui existe dans le milieu métapsychique a donc une analogie dans le monde matériel. Mæterlinck nous donne un aperçu, en ce qui concerne la clairvoyance, de ce milieu méta-éthériel de Myers.

Il semble de plus en plus certain qu'étant les cellules d'un immense organisme, nous sommes reliés à tout ce qui existe par un inextricable réseau d'ondes, de vibrations, d'influences de courants, de fluides sans nom, sans nombre et ininterrompus. Presque toujours, chez tous les hommes, tout ce qu'apportent ces fils invisibles tombe dans les ténèbres de l'inconscience et passe inaperçu, ce qui ne veut pas dire qu'il y demeure inactif. Mais, parfois, une circonstance exceptionnelle, comme dans le cas présent la merveilleuse sensibilité d'un médium de premier ordre, nous révèle brusquement, par les vibrations et l'action irrécusable d'un de ses fils, l'existence du réseau vivant et infini (1).

Ainsi le médium voit l'extérieur de la personne lointaine, vivante ou morte, sa manière d'être, son entourage et ce qui prouve qu'il y a perception directe, c'est que, s'il n'y a pas le nom de la ville écrit sur un écriteau, il ne peut dire comment s'appelle la ville ou le camp.

Il connaîtrait bien ce nom qui doit être dans l'esprit du soldat et de ses gardiens, s'il y avait communication interpsychique. Jusque-là nous constatons une perception sensorielle, à distance, calquée sur la sensorielle : Les choses se passent *comme si* le clairvoyant transporté auprès du prisonnier racontait ce que ses yeux percevraient. C'est exact dans beaucoup de cas ; mais il en est d'autres plus compliqués. Mæterlinck signale avec insistance que souvent le médium indique l'état habituel de la personne soumise à sa clairvision et non l'état accidentel où se trouve cette personne, au moment même de la consultation.

Une des caractéristiques de la clairvoyance est qu'elle est limitée à l'individu sur laquelle on la dirige. Elle est essentiellement personnelle. Mæterlinck met bien cela en relief et ainsi s'explique pourquoi des faits généraux d'une énormité inconcevable, d'une importance universelle, comme cette guerre, ont été prédits par deux personnes seulement. Et ces deux seules prophéties authentiques, celles de Sonrel et du Curé d'Ars (1), prédisent la date approximative de la déclaration de guerre et une partie du résultat final, le triomphe et l'agrandissement de la France, uniquement parce que ces événements étaient en relation avec des faits intéressant des individus, l'ami de Sonrel et le curé d'Ars lui-même.

Ainsi la clairvoyance part de son état le plus simple, la perception directe et actuelle des personnes éloignées, passe souvent à la connaissance de l'état habituel de ces personnes et atteint extrêmement rarement les faits collectifs nationaux. Nous dirions également qu'elle peut percevoir des choses symboliques, mais ne s'élève jamais jusqu'à l'abstrait, comme une découverte scientifique, par exemple.

Enfin le point capital, c'est que Mæterlinck déclare que l'avenir préexiste et que nous pouvons le connaître.

(1) Page 187, l'auteur parle encore du milieu métapsychique, ici au point de vue moral : « Notre monde moral comme notre monde physique est une sphère immense mais hermétiquement close... Tout ce qui se fait sur cette terre y demeure... »

(1) Les lecteurs des *Annales des Sc. psych.* connaissent tous les détails et toutes les péripéties se rapportant à la prophéties Sonrel. Quant à celle du Curé d'Ars, on peut dire qu'il est exceptionnel que le clairvoyant ait la révélation d'un évènement de son propre avenir. Elle a été enregistrée dans les *Annales des Sc. Ps.*, livraison d'Août-Sept.-Oct. 1915, p. 239.

Il est même étonnant, ajoute-t-il, étant donné qu'il pend sur nous de toutes parts, que nous ne le découvrions pas plus souvent et plus facilement.

Et il est convaincu que nous trouverons le moyen de le dévoiler.

On est surpris qu'il ne fasse pas la moindre considération sociale et morale sur les conséquences qu'aura cette découverte. Les timides défenseurs du libre-arbitre, illusion nécessaire comme tant d'autres, peuvent-ils concevoir comme possible cette connaissance de l'avenir ?



Dans son livre qui est une bonne et une belle œuvre de plus, Mæterlinck remplit tout d'abord son devoir de citoyen : il se rend utile, comme avant la guerre, en trouvant et prodiguant de nouveaux moyens pour soigner, guérir, soulager les âmes.

Et en même temps, il accomplit son devior de psychiste qui est de proclamer d'une voix haute et claire ce qui est la vérité, ce que la plupart, par crainte du ridicule, par vil intérêt ou par ignorance voulue, n'osent pas dire ou affectent de ne pas connaître. Il est triste et surprenant qu'une étude qui paraît toute naturelle dans la patrie de Myers et celle de William James, soit considérée comme un acte de courage intellectuel en France, le pays le premier en vaillance et en civilisation.

L'exemple de Mæterlinck sera suivi chez nous, et bientôt la psychométrie (1), imitant les progrès rapides de sa sœur, la rabdomancie, sera, comme l'est déjà celle-ci, scientifiquement reconnue et officiellement employée.

Dr. Thomas-Bret.

La Prophétie de Sainte Odile et la Fin de la Guerre, avec notes et Commentaires par Georges Stoffler. — 1 fr.

Il ne nous résulte point qu'il ait déjà été question de cette prophétie, dans les recueils qui ont été publiés depuis le commencement de la guerre. M. Stoffler ne dit pas un seul mot pour faire connaître l'origine et l'authenticité de ce document. En ces conditions, toute analyse de la brochure qui vient de paraître serait, non seulement impossible, mais ridicule.

La prophétie est précédée d'une intéressante notice sur la légende de Sainte Odile, « la Vierge de Hohenbourg ».

— Ces quelques lignes d'analyse étaient écrites, quand M. Stoffler a récidivé en publiant une deuxième brochure intitulée : « *La Prophétie de Sainte Odile ; Texte et Traduction. Pages complémentaires* » (0 fr. 50). Il cite un grand nombre d'ouvrages avec une phrase ambigue, dans laquelle on peut entendre aussi qu'ils contiennent la fameuse prophétie. En réalité ces livres parlent de la Sainte et non de la prophétie.

Vincenzo Cavalli : **Parlando coi morti...** — (Naples, 3 fr.)

L'embarras de la critique est toujours exceptionnel quand elle doit s'occuper d'un recueil de « communications médiumniques », puisque tout jugement favorable ou contraire à leur origine spirite implique, en somme, la solution du grand mystère de l'Univers. L'embarras est d'autant plus considérable quand il s'agit de « communications » qui tendent, non point à établir l'identité des personnalités qui semblent se manifester médiumniquement, mais uniquement à résoudre tel ou tel point de la vie de l'au-delà, sur laquelle nous n'avons aucun moyen de contrôle.

Il n'est pas moins intéressant de connaître des « communications » obtenues par l'écriture automatique lorsque la personne fonctionnant comme le médium est l'un des auteurs spirites les plus en vue : M. Vincent Cavalli. Il n'est donc pas surprenant que, parlant dernièrement de cet ouvrage, M. Bozzano ait fait observer la valeur probative que peuvent avoir des écrits médiumniques qui concordent, non pas uniquement avec ceux d'autres médiums kardécistes, mais aussi avec ceux de médiums anglo-saxons, tels que M. Stainton Moses, dont M. Cavalli n'avait, paraît-il, pas connaissance.

Il est à noter que les personnalités mêmes se manifestant dans l'automatisme de M. Cavalli sont loin, d'ailleurs, de contester l'influence très grande qu'exerce sur les « communications » l'intelligence subconsciente du médium, de telle façon que ces écrits peuvent être considérés (selon l'auteur), comme le résultat d'une sorte de collaboration entre l'esprit désincarné et le médium lui-même (page 40).

Parmi les questions posées aux supposés Esprits dans le volume dont nous nous occupons, on en rencontre plusieurs qui revêtent incontestablement le plus grand intérêt. Nous nous bornerons à mentionner la première. On demande pourquoi les Esprits ne parviennent point (dans la presque totalité des cas) à répondre aux questions qui ne leur ont pas été adressées au moyen du médium même qui doit servir à donner la réponse. Le supposé esprit répond vaguement en faisant allusion à l'utilité qu'il y a à se servir d'un même médium — c'est-à-dire du même *moyen*, du même *lien* — des deux côtés. Tout le

---

(1) La logique et l'analogie e igeraient qu'on la nomme *aptomancie*, clairvoyance par les choses touchées (*aptomai*), ce qui indique le moyen de mettre en jeu la lucidité. La psychométrie mesure) fait partie de la psycho-physiologie (Wundt, Weber.)

monde ne se contentera pas de cette explication.

Dans un Appendice dont il fait suivre son ouvrage, M. Cavalli examine quelques cas de sa propre médiumnité, qui militent en faveur de l'hypothèse spirite.

La publication de ce volume est due à l'initiative de l'avocat Zingaropoli, de Naples.

ALBIN VALABRÈGUE : **Le Fils de l'Homme.** — (Paris, chez l'auteur : 1, Rue Edmond About.)

Encore un ouvrage d'avant la guerre. C'est une pièce en cinq actes et dix tableaux dans laquelle le célèbre vaudevilliste qui, comme on le sait, s'occupe avec ardeur, depuis quelques années, de phénomènes et doctrines spirites, développe dans une suite de conversations et de scènes, rattachées seulement par un lien assez ténu, ses idées religieuses, philosophiques et sociales de néo-christianisme. Inutile d'ajouter qu'on ne peut pas juger cette pièce comme on jugerait un drame théâtral ordinaire ; mais on trouve en elle, non pas seulement tant de sincérité mais tant d'originalité, de talent, de logique et d'esprit, que les personnes mêmes qui ne partagent pas les idées d'où l'auteur prend son point de départ, ne peuvent s'empêcher de se sentir émues par les observations de M. Valabrègue.

PEREIRA FRANCISCO : **Poema da Morte.** — (Rio de Janeiro, 1916).

C'est une suite de petits poèmes et épisodes se rattachant entre eux et dont le sujet commun est la contemplation de la mort. C'est un ouvrage qui présente un mérite réel aussi bien au point de vue littéraire qu'au point de vue des idées que le poète y développe, se tenant aux doctrines spirites.

Monadikon pneymatistikon kai prognostikon Emerologion toy etoys 1915 xai 1916. — (Athènes, 1915).

Il est sans doute un peu tard pour parler d'un Almanach des années 1915 et 1916 ; mais cette brochure publiée par notre confrère M. Fr. Printezis, directeur du journal grec *La Nature*, mérite encore d'être signalée comme un bon spécimen du genre. Elle contient plusieurs articles concernant surtout — comme le dit le titre de l'Almanach — des questions spirites et prémonitoires, et est illustrée de nombreuses gravures.

ÉCHOS et NOUVELLES

Le prochain ouvrage de Sir O. Lodge sur la Survie

A plusieurs reprises déjà — même dans le précédent numéro des *Annales* — nous avons fait allusion à l'ouvrage que prépare Sir Olivier Lodge. Dans un article qu'il a dernièrement publié dans le *Weekly Dispatch*, l'éminent physicien a fait, à ce sujet, les déclarations suivantes :

Il n'est pas possible de donner une idée adéquate des preuves [qui militent en faveur de la survie] dans un article ; il faut au moins un livre. Aussi, j'écrirai un livre ; et même, je m'occupe déjà de l'écrire. J'ai toutefois communiqué dernièrement trois épisodes récents, impliquant une preuve, à la *Society for Psychical Research*, dont l'affaire est d'examiner ces questions ; dans un futur volume des *Proceedings* de cette société, ces faits seront publiés. Dans les fascicules précédents des mêmes *Proceedings*, on peut, d'ailleurs, trouver de nombreuses autres preuves.

Je ne puis toutefois espérer que le public en général puisse les comprendre ; il ne se laissera convaincre par aucun récit. On pourra constater qu'il s'est présenté un cas digne d'être examiné ; on envisagera avec respect et intérêt la possibilité que les preuves publiées aient réellement de la valeur ; mais je ne doute aucunement que la plupart des gens ne seront convaincus que par des preuves de première main qu'ils auront personnellement constatées. Je ne dois pas rechercher ce que peuvent être ces preuves. Je conseille d'aborder ces questions avec un esprit ouvert, mais cependant critique ; en attendant, quelque encouragement ne peut que venir de l'assurance que j'ai été moi-même convaincu, et que quelques autres chercheurs, s'étant longuement occupés de ces questions, ont été convaincus aussi...

Quant à ceux qui, au lieu d'observer et expérimenter, préfèrent se tenir au système spéculatif et aux hypothèses sur ce qu'il y a de plus *probable*, ceux-là continueront forcément dans leur attitude de négation ; celle-ci n'est basée, en réalité, que sur leur impuissance à comprendre comment ces choses peuvent être vraies, et surtout, comment est possible l'activité mentale sans l'organe habituel, que nous

appelons cerveau. En réalité, ils n'ont aucune théorie réelle démontrant comment la pensée est possible *avec* le cerveau. Nous nous sommes habitués à ce fait et nous avons de la peine à imaginer le contraire; voilà tout...

Un cours du prof. Flournoy sur l'Occultisme à l'Université de Genève

A propos d'Histoire et de Philosophie des Sciences, M. Th. Flournoy vient de donner, cet été, à l'Université de Genève, dans les Facultés des sciences, des lettres et des sciences économiques et sociales, un cours sur l'Occultisme contemporain.

L'éminent professeur s'estimait heureux, en terminant, s'il avait pu convaincre son auditoire, que le champ des sciences dépasse de beaucoup les programmes officiels, et qu'un des caractères de la science, trop souvent oublié, est d'être progressive et non immuable.

Deux conclusions exprimant la conviction de M. Flournoy, toujours très réservé et prudent, nous ont paru intéressantes à noter :

Selon lui, la réalité de la télépathie serait aussi avérée que celle de la télégraphie sans fil, et les études nombreuses poursuivies à ce sujet, révéleraient l'existence d'une sorte de nappe subconsciente profonde, dans laquelle certaines personnes particulièrement douées pourraient plonger, comme le font les puits artésiens dans les couches aquifères, pour amener au jour des sources jaillissantes.

En ce qui concerne les phénomènes de télécinésie et de matérialisation, M. Flournoy, tout en écartant les théories spirites, qu'il n'arrive pas à partager, reconnaîtrait de préférence des facultés psychodynamiques de l'esprit humain, et d'action plastique sur un milieu ambiant impondérable.

Encore la « Guerre télépathique »

Nous avons parlé, dans notre fascicule de mai, d'un architecte italien qui proposait une union collective des pensées des Alliés pour nuire à l'ennemi, envoûtant ses chefs les plus funestes et coupables, etc. Tout en manifestant notre scepticisme pour cette « guerre télépathique », nous disions que certains groupements théosophiques et scientistes s'efforcent déjà d'appliquer dans leurs réunions quelque chose de semblable.

Justement il nous parvient une feuille imprimée, signée de M. Emile Turin, de Turin (38, Via Amerigo Vespucci), qui appartient à l'un de ces groupements et se propose d'en élargir l'efficacité par la propagande.

M. Turin commence par dire que « le fait de la puissance colossale de la Pensée, comme énergie créatrice et transformatrice, ne nécessite guère, aujourd'hui, des preuves bien nombreuses, étant sur le point d'être universellement accepté ». Ce qui est exact dans un certain sens, mais pas dans celui dont il s'agit dans la plaquette de M. Turin, savoir : que « chacun de nous devrait consacrer » une certaine partie de la journée — dix minutes » suffiraient — à une pensée énergique et con» centrée dirigée à ce but. Se retirant dans un » endroit tranquille, on devrait d'abord réaliser » par la pensée, et avec toute la force dont on est » capable, le grand conflit de principes opposés » qui se cache derrière cette immense guerre, et » ensuite on devrait *vouloir*, avec toute la puis» sance de notre être, le triomphe de la Justice ; » ce triomphe se produira alors rapidement. »

Nous demandons encore : quelles sont les observations ou les expériences, qui prouvent l'efficacité de ce système ? On a cité, par exemple, Lourdes. A Lourdes, évidemment, on pourra subir la suggestion collective de la foule croyante et exaltée. Mais a-t-on prouvé que cette influence serait éprouvée également, par exemple, par un malade qui, pour une raison quelconque, ne se rendrait pas compte de ce qui se passe autour de lui ? Quant aux fameuses photographies du Dr. Baraduc, aux images colorées de Mme Besant et M. Leadbeather, etc., quelle valeur peut-on leur attribuer au point de vue scientifique ? C'est ce qui est bien loin d'être admis, non pas *universellement*, mais même par une infime minorité de psychistes.

En attendant, d'autres appels pour la « guerre par la pensée collective » nous viennent aussi d'Angleterre, où on a fondé (314, Regent Street, Londres), une *House holder's war League of thought* — « Ligue pour la guerre par la pensée de ceux qui sont restés chez eux ».

L' « occulte » au Cinéma

Le *Light* annonce que, par suite de l'invitation qui lui en avait été adressée par la Philips Film Company, un représentant de ce journal assista dernièrement, au « Marble Arch Pavilion Cinema », Londres, à une séance privée au cours de laquelle on présenta un nouveau film intitulé : *The Soul's Cycle* (Le Cycle d'une Ame). Le scénario concerne la réincarnation et la métempsychose ; on y voit quelques belles vues de la Grèce ancienne ; les personnages réapparaissent dans un milieu contemporain. Le *Light* loue ce spectacle, qu'il croit de nature à accroître l'intérêt du public pour l'*occulte*.

A ce sujet, on peut observer qu'on a représenté durant deux grands mois, à Paris, le film *Avatar*, tiré du roman homonyme de Théophile Gautier, et dans lequel se déroulent des scènes tenant le milieu entre le folichon et le macabre, et se rapportant à la transmigration d'une âme d'un corps à un autre, etc. L'auteur du scénario, un Italien, a cru devoir orner les affiches du film d'une phrase de M. Gabriel d'Annunzio, disant que le propre de la cinématographie est d'avoir un caractère psychologique, voire même philosophique. C'est possible ; malheureusement l'auteur du scénario en question n'a pas compris que Th. Gautier n'avait eu aucunement l'intention d'écrire un roman philosophique, mais uniquement une bizarrerie, une boutade, fondée sur une croyance hindoue. Aussi le public, en assistant à ces vues cinématographiques, rit, mais ne se sent aucunement intéressé par les extravagantes doctrines « occultes » qu'on lui soumet. Les scénarios qui peuvent être profitables à la propagande occultiste, etc., devraient être écrits par des personnes compétentes.

NÉCROLOGIE

Le Dr. G. Encausse (Papus)

Bien que tous les esprits soient, depuis longtemps déjà, préoccupés surtout par les vicissitudes de la guerre, la mort du Dr. Encausse (*Papus*) a produit une profonde impression surtout parmi les Occultistes, qui le regardaient, en quelque sorte, comme le chef de leur Ecole philosophique.

Dès le début de la guerre, le Dr. Encausse avait pris du service dans l'armée comme médecin-major et avait été envoyé sur le front, où il s'était beaucoup dépensé, s'assujétissant à une vie très dure. Sa santé en avait été un peu ébranlée ; il était alors rentré à Paris comme médecin-chef d'un grand hôpital temporaire. Il y a quatre à cinq mois, il tomba gravement malade d'une pneumonie, dont il ne se rétablit que partiellement. Il avait toutefois, depuis quelque temps, repris ses occupations, lorsque, se trouvant, le 26 octobre (1) à l'Hôpital de la Charité, au lit d'un malade, il mourut soudain d'une congestion.

Le décès fut connu, le surlendemain matin, grâce à quelques lignes de nécrologie publiées par les journaux, et quand les obsèques furent célébrées, le dimanche 29, à Notre-Dame-de-Lorette, des centaines de personnes se pressaient dans l'église ; plusieurs pleuraient. Quelques allocutions furent prononcées au cimetière du Père-Lachaise.

Gérard Encausse était né en 1865 à La Corogne (Espagne) : c'est ce qui explique qu'il parlait couramment l'espagnol. Son père fut un chimiste qui s'était occupé lui-même de sciences occultes et de certains traitements bizarres, aujourd'hui oubliés. Gérard fit pourtant toutes ses études à Paris. A vingt ans, quand il commençait à peine à fréquenter l'Ecole de Médecine, il s'éprit à son tour des sciences hermétiques, auxquelles il fut initié surtout par le marquis Saint-Yves d'Alveydre, le fameux écrivain occultiste. Dans une brochure intitulée : *Comment je devins mystique*, il a d'ailleurs expliqué lui-même la série de raisonnements, ou d'impulsions, qui, du matérialisme, le conduisirent au spiritualisme. Dès ce temps-là, il commença à se faire connaître par ses nombreux ouvrages, publiés, pour la plupart, sous le pseudonyme de *Papus*.

Bientôt il fonda avec quelques amis le « Groupe Indépendant d'Etudes Esotériques », qui prit plus tard le nom d'Ecole Hermétique ; celle-ci resta ouverte jusqu'à ces derniers temps. Il fonda le *Voile d'Isis*, l'*Initiation*, *Mystéria*, et d'autres revues. Parmi ses principaux ouvrages nous citerons: *Traité méthodique de science occulte*, *Traité élémentaire de Magie pratique*, *Le Tarot des Bohémiens*, *La Kabbale*, *Occultisme et Spiritualisme*, *Au Pays des Esprits*, *La Science des Mages*, *La Chiromancie*, etc. En attendant, il organisait des Congrès spiritualistes, il faisait des conférences périodiques. Il était même personnellement un « clairvoyant » assez remarquable. Avec cela, il était doué d'une intelligence très prompte et très fine, ainsi que de traits sympathiques. Il ne « pontifiait » pas.

Il ne négligea jamais sa profession médicale ; à un certain moment, il fut même chef de laboratoire à la Charité. Sa clinique de la rue Rodier, à Paris, celle de Tours, où il se rendait deux ou

(1) Le présent fascicule des *Annales*, qui porte la date de juillet, a paru avec un grand retard.

trois fois par semaine, étaient fréquentées par un nombre extraordinaire de patients, qu'il expédiait avec une rapidité devenue proverbiale. Généralement, ils ne s'en trouvaient pas plus mal pour cela.

Bien des gens qui assistèrent, par exemple, à ses conférences publiques de l'Hôtel des Sociétés savantes, et ne les trouvaient pas sérieuses, se demandèrent si Papus était sincère. Il l'était bien, mais à sa manière, c'est-à-dire sans s'arrêter aux détails, employant envers les doctrines la même indulgence un peu moqueuse qu'il nourrissait pour ses propres faiblesses humaines et pour celles des autres. Il n'y regardait pas de si près. Aussi a-t-il eu beaucoup d'amis et peu d'ennemis, même parmi ceux qui ne partageaient pas souvent sa manière de voir et d'agir.

C. V.

Le professeur Butlerof

Dans son numéro du 9 septembre, le *Light* annonce la mort du professeur Butlérof. A vrai dire, nous le croyions décédé en 1886, selon un document que nous avons sous les yeux. M. Alexandre Butlérof, professeur de chimie à l'Université de Pétrograd, membre de l'Académie Impériale des Sciences, était un spirite convaincu. Il est l'auteur d'un voluem intitulé : *Le Système spiritique dans le domaine psychophysiologique*, dont il existe une traduction allemande. Sa veuve est sœur de la veuve de D. D. Home, le fameux médium.

Don I. H. Temprado

Le *Lumen*, de Barcelone, annonce la mort de Don Joaquim de Huelves Temprado. Il naquit à Madrid en 1842. En 1863, il se fit connaître comme magnétiseur, comme spirite et même comme médium. Aux Cortès de 1872, il fut l'un des députés qui proposèrent l'enseignement du spiritisme dans les Instituts et les Universités, et prononça un discours pour appuyer cette proposition. Il publia plusieurs ouvrages de prose et de poésie ; entre autres : *Luz y Vida*, qui remporta en 1811 le prix destiné par les spirites espagnols au meilleur livre concernant le spiritisme.

Fernand Girod

Dans notre numéro de mars dernier, nous consacrions quelques lignes à Fernand Girod, rédacteur en chef de la *Vie Mystérieuse*, qui s'était considérablement distingué durant la longue guerre actuelle. Notre note contenait d'ailleurs quelques inexactitudes : parti avec le grade de sergent, M. Girod était monté à celui de capitaine, après avoir été blessé quatre fois, avoir été cité quatre fois à l'ordre du jour, et avoir obtenu la croix de guerre avec 4 palmes et la croix de la Légion d'honneur.

M. F. Girod, revenu au front, est tombé devant Verdun, à la tête de sa compagnie. Tout le monde s'accorde à dire qu'il s'est montré, au cours de la présente campagne, un vrai héros.

Il avait commencé à se faire remarquer dans les études psychiques comme magnétiseur ; il s'était ensuite occupé aussi des phénomènes médiumniques. Il avait écrit quelques ouvrages intéressants sur le magnétisme et sur la « photographie transcendentale ».

Les Evénements phychiques de la Guerre

Au moment de la mort de Lord Kitchener

Il y a quelques années déjà, nous avons parlé d'un « voyant » et chiromancien fort connu en Angleterre sous le nom de « Cheiro » (comte Hamon) ; nous avons même alors publié son portrait. Or, le *Strand Magazine* vient de faire paraître un intéressant article de cet occultiste, intitulé : *Ce que j'ai lu dans la main de Lord Kitchener.*

« Cheiro » y parle d'un entretien qu'il eut avec Kitchener en juillet 1894 ; il prédit alors au regretté général qu'il devrait entreprendre, en sa soixante-quatrième année (1914), la tâche la plus grande et la plus ardue de sa vie. L'article est illustré d'une photographie de la main de Lord Kitchener, ainsi que d'une gravure représentant un bouclier brisé, orné des armes royales, au sujet duquel « Cheiro » raconte dans son article la curieuse histoire suivante :

Le fait que je vais rapporter ne se base point uniquement sur mon propre témoignage ; j'ai soumis au Directeur de ce *Magazine* une déclaration écrite des deux personnes qui y étaient présentes.

Exactement à 8 heures du soir du lundi 5 juin dernier, au moment où se produisit le désastre du *Hampshire*, je me tenais dans un salon de ma maison de campagne avec deux amis, quand, durant une pause dans la conversation générale concernant la guerre, nous fûmes frappés par le bruit produit par la chute d'un objet à l'extrémité nord de la grande pièce. Allant à l'endroit d'où venait le bruit, nous vîmes qu'un grand bouclier en chêne, sur lequel étaient peintes les armes de la Grande Bretagne, gisait sur le parquet, brisé en deux.

En le ramassant, je remarquai que le bouclier s'était rompu dans la partie représentant l'Angleterre et l'Irlande ; le montrant à mes amis, je ne pus m'empêcher de dire : « C'est là évidemment le présage d'un coup terrible qui frappe, en ce moment, l'Angleterre. Je sens qu'il s'est produit un désastre naval dans lequel l'Irlande se trouve mêlée de quelque façon ». Mais nous étions loin de songer qu'à ce moment même un illustre Irlandais, Lord Kitchener, se trouvait sur le pont de commandement du *Hampshire*, affrontant la mort dans une tempête!

L'article de « Cheiro » jette de la lumière sur quelques mots qu'on dit avoir été adressés par Lord Kitchener au Commandant de Balancourt, à Dunkerque, au printemps de l'année courante. (Voir notre fascicule de mai dernier, page 84). En causant avec le commandant, Lord Kitchener dit que, pendant qu'il se trouvait au front, un gros obus tomba près de lui, mais il ajouta qu'il ne s'en était pas autrement inquiété, sachant qu'il devait mourir en mer.

Or, « Cheiro » écrit que, lors de l'entretien qu'il eut, en 1894, avec Lord Kitchener, il prédit à celui-ci que son existence se terminerait vers l'âge de 66 ans, par l'eau, « très probablement par suite d'une tempête » — prédiction qui impressionna fortement le général, lequel se souvenait d'avoir toujours éprouvé le vague pressentiment que l'eau lui causerait le plus grand danger de sa vie.

Ceux qui, comme nous, sont portés à accepter la théorie du Dr. Osty, selon laquelle la conscience subliminale du « voyant « ne fait que lire dans celle du consultant, et que la conscience subliminale de chacun de nous connaît mystérieusement son propre avenir dans une mesure bien plus grande que ne la connaît notre conscience normale — ceux-là trouveront dans ce pressentiment de Lord Kitchener, confirmé par le « voyant », un nouvel argument en faveur de leur doctrine.

« Signes » divers au moment du décès d'un jeune soldat

Une femme de lettres, Mme X..., très connue dans les milieux psychiques de Paris, et ne manquant certainement pas d'esprit critique, nous écrivait, le 4 novembre 1915, une lettre dans laquelle elle nous parlait des pressentiments et des « signes » qui avaient accompagné la mort de son jeune fils, tombé le lundi 20 septembre précédent, au champ d'honneur.

Nous négligeons les pressentiments terribles, les angoisses soudaines, les rêves affreux ; la pauvre mère savait que son fils était en première ligne ; on peut donc, dans une certaine mesure, y voir une cause naturelle.

Mais, dans la nuit du 19 au 20 septembre, la bonne de Madame X, dans la maison depuis dix ans, ne put dormir, lui semblant toujours entendre quelqu'un dans l'appartement, et qu'on sonnait à la porte ; épouvantée, elle se cachait la tête sous les draps. Elle le raconta à sa maîtresse quand celle-ci, qui était absente depuis trois jours, arriva à la maison, le lendemain.

Le jeudi 23, Madame X apprit la terrible nouvelle ; à ce moment précis, un bruit épouvantable se fit entendre dans la salle à manger ; on s'y précipita ; un grand tableau venait de tomber.

La coïncidence de *l'instant exact* — nous écrivit Mme X — est déjà impressionnante, mais il y a mieux ; en examinant le cordon de tirage, nous constatons qu'il s'est rompu à quatre centimètres de l'endroit qui touchait le clou et à cette place, le cordon est complètement usé, tandis que, un peu plus loin, ce fut un arrachement.

Par la suite, j'appris que, frappé le dimanche 19 — vingtième anniversaire de sa naissance! — mon fils était expiré le lundi 20, vers 8 heures du soir. Ayant raconté cela à Mme L., l'une de mes plus intimes amies, elle parut surprise et me dit qu'elle avait été troublée par l'arrêt inexplicable de sa montre-bracelet, précisément ce lundi soir, entre 8 h. 1/4 et 8 h. 20 ; pourtant elle la remontait avec soin chaque matin. Ce fait l'avait émue sans qu'elle sût pourquoi : elle avait pensé à moi, se disant que j'y verrais un signe...

Rêve coïncidant avec la mort d'un soldat

Madame J. Emerson raconte dans le *Light* qu'elle vit dernièrement en rêve un jeune soldat, qui se trouvait alors en France ; il vint à elle, la jambe droite bandée, et tout baigné du sang qui coulait de son bras droit. La semaine suivante, elle apprit sa mort, survenue à la suite de graves blessures à la jambe et au bras droits ; le soldat avait été blessé le jour même qu'elle avait rêvé de lui.

Pressentiment

Divers journaux anglais parlèrent récemment du cas d'une dame, mère du soldat Potter, de Dudley,

qui, ayant reçu l'annonce officielle du décès de son fils, ainsi que des lettres de condoléance du Roi et de l'officier commandant le jeune homme, se refusa toujours à y croire, par un étrange pressentiment. Aussi, elle s'opposa à ce qu'on célébrât un service religieux de *requiem*. Une lettre de Potter lui-même arriva enfin à sa mère : elle lui annonçait qu'il avait été fait prisonnier par les Turcs et qu'il était bien traité.

La télépathie chez les animaux ?

Un journal turinois publia dernièrement l'information suivante, que le général Ch. Spingardi a bien voulu nous signaler :

Le commandant d'infanterie Hector Zonca, qui comptait dans notre ville un grand nombre d'amis et de connaissances, est tombé valeureusement à la tête de ses soldats au cours de la prise de Gorizia.

La nouvelle n'est parvenue à Turin qu'il y a quelques jours, et a causé un profond regret parmi les collègues de l'officier défunt et les soldats qui furent sous sa dépendance. Mais le cas suivant est l'objet d'un intérêt tout particulier. Le commandant Zonca, en partant pour la guerre, laissa au quartier, à Turin, son cheval, auquel il était très affectionné. Or, dans les jours de la prise de Gorizia, le cheval, jusqu'alors plein de vivacité, changea soudainement d'humeur et sembla s'affaisser ; le fait souleva la curiosité des soldats du quartier, qui se mirent à observer l'étrange abattement du quadrupède. Ce cas fit plus de bruit encore lorsqu'on apprit la mort du commandant ; et c'est un continuel va-et-vient de militaires qui vont observer dans l'écurie l'animal, qui n'a pas abandonné — comme s'il était conscient de la fin de son maître — son attitude abattue.

De tout temps, on raconta des faits semblables, qui se rencontrent dans les croyances de tous les peuples ; de notre temps, on en a enregistré un assez grand nombre qui se sont produits en des circonstances bien plus probantes que celles entourant le cas du cheval du commandant Zonca.

A propos de télépathie chevaline, on nous signale aussi le curieux fait suivant, qui ne concerne pas la guerre, mais que nous plaçons ici, à la suite du premier, et pour le rapprocher de celui-ci. Il a été tout dernièrement publié par un journal de Blois, l'*Echo du Centre*. Le « M. D... », dont il est question dans ce récit est un de nos abonnés, homme sérieux, ayant une situation sociale élevée.

Voici la notice, qui est intitulée : *Etrange !*

Qui nous dira si les animaux ne sont pas doués de sens différents des nôtres ? Le petit fait suivant survenu ces jours-ci à un de nos compatriotes semblerait l'indiquer.

Ce compatriote, M. D..., était parti avec une voiture de louage, pour faire les vendanges à Chouzy. Au moment de repartir pour Blois, le soir, le cheval échappe à ceux qui voulaient l'atteler, et prend au galop la levée de la Loire, à destination de son écurie, sans doute. Des cyclistes lancés à sa poursuite ne réussissent qu'à le faire galoper plus rapidement.

La nuit vient et il faut cependant rentrer. M. D... pria donc le closier d'atteler sa voiture. On attache par derrière la voiture du loueur, et cahin caha, on s'achemine vers Blois. Tout allait bien, lorsque arrivé aux Grouëts, devant une maison isolée qui borde la route, le cheval s'arrête brusquement et refuse obstinément, malgré toutes les exhortations, d'aller plus loin. Son propriétaire en fut d'autant plus étonné, que l'animal ne se livrait jamais à de semblables fantaisies. Sur ces entrefaites, et attirée par le bruit, la propriéaire de la maison sort pour s'informer de ce qui se passait et les voyageurs attardés l'entendirent s'écrier : « Ah ça, encore un accident de voiture ! »; puis elle leur raconta qu'une heure auparavant des paysans lui avaient amené un cheval échappé, trouvé dans la forêt et l'avaient renfermé dans son écurie. On juge de la stupéfaction de M. D..., qui retrouvait ainsi, de la façon la plus inattendue, le cheval du loueur, grâce à l'obstination du cheval du closier qui estimait avec raison, qu'il n'avait pas besoin d'aller plus loin. Mais comment le savait-il ?

Un cas télépathique à travers l'Océan. L'émouvante apparition de deux fillettes.

Un magazine américain, l'*Every Week*, publie une série de faits psychiques arrivés à des artistes de chant.

Madame Marguerite Ober, du Metropolitan Opera de New-York, écrit :

Au commencement de cette guerre effroyable, j'avais un ami qui avait pris service, comme volontaire, dans l'armée française. Une nuit, alors que je dormais profondément, j'eus soudain une vision de lui, aussi nettement que si la scène avait été cinématographiée sur la paroi devant moi. Je le vis blessé, gisant dans une tranchée, mourant. La vision dura une minute environ, après quoi elle disparut.

Je me levai, je tournai le commutateur de la lampe électrique et j'écrivis immédiatement à un ami, en France, en lui disant :

— Je sais que Bruno Seyler est mort ; donnez-moi les détails.

Ma lettre se croisa, au milieu de l'Océan, avec une autre venant d'un ami et m'annonçant la mort de Bruno ; tous les détails correspondaient à ceux que j'avais rêvés...

J'ai eu trop souvent de pareilles visions pour que je puisse croire qu'elles ne sont dues qu'à de simples coïncidences. Ce que je ne puis dire, c'est ce qu'elles sont.

Parmi les autres faits publiés par *Every Week*, il y en a un qui ne concerne qu'indirectement la guerre, mais qui est si intéressant, que nous ne pouvons résister au désir de le reproduire ici. Il est raconté par la *prima donna* MARGUERITE NAMARA. On en pensera ce qu'on voudra.

Je n'ai eu dans ma vie qu'un seul événement « occulte » ; mais il a été si vif, si entièrement convaincant, que je me garderai bien, dorénavant, de mettre en doute le témoignage de ceux parmi mes amis qui ont eu plus souvent des cas du même genre.

Quand éclata la guerre, je me trouvais en France, en visite auprès d'une de mes amies, propriétaire du Palais Paillard, un vieux château de plus de 300 chambres. Très peu de temps auparavant, elle venait de perdre ses deux petites enfants chéries. Le premier soir que je passai au château, elle vint dans ma chambre, au moment où j'allais me retirer.

— Marguerite, me dit-elle — les deux petites reviennent me voir. Elles reviennent toutes les nuits. Elles me parlent ; elles me disent qu'elles sont heureuses — plus heureuses même, que quand elles étaient ici avec nous ; et elles me prient de ne pas m'affliger.

Je ne doutai pas un instant que sa vision était le résultat d'une excitation nerveuse. Mais deux jours après, vers minuit, je l'entendis m'appeler et, entrant dans la chambre, je la trouvai, appuyée sur un de ses coudes, regardant vers la paroi opposée.

— Ne les voyez-vous pas ? — s'écria-t-elle. — Ne pouvez-vous pas les voir ?

Je regardai. Là, au milieu des draperies, se tenaient les deux fillettes. Elles paraissaient si semblables à des êtres vivants qu'on aurait dit qu'elles allaient parler, ou courir joyeusement vers nous, comme elles avaient fait souvent de leur vivant. Nous les regardâmes, osant à peine respirer, jusqu'au moment où la vision s'évanouit peu à peu.

Lorsque, quelque temps après, les blessés commencèrent à arriver en grand nombre du front, mon hôtesse mit son château à la disposition de la Croix-Rouge, qui le transforma en un hôpital ; je restai pour y rendre quelques services.

Un jour, pendant que je faisais la lecture à un officier invalide, dans la chambre qui avait été celle de mon hôtesse, je fus surprise de l'entendre me demander :

— Madame, toutes les nuits, deux fillettes visitent cette chambre ; d'où viennent-elles et comment se trouvent-elles ici ?

La nurse, qui était présente, supposa que l'officier avait l'esprit troublé, mais moi, je savais de quoi il s'agissait.

La faillite de l'observation !

Un « poilu », abonné de notre Revue, se rapportant à une note que nous avons fait paraître dans le fascicule d'avril, page 61, nous écrit :

... Il est bien vrai que les faits psychiques observés ne sont pas très nombreux et ne sont, le plus souvent, l'objet que d'un contrôle insuffisant. Et cependant, je vous assure que les cas de prémonitions et de télépathie ne manquent pas, et que l'on pourrait certainement en observer beaucoup dans d'excellentes conditions.

En attendant, la moisson demeure bien pauvre. Il y a en effet une faillite, mais c'est celle de l'observation.

Le Rédacteur en chef-Gérant : C. DE VESME. — Imp. Nouvelle, G. CLOUZOT, 85, rue Chabaudy, Niort.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

26e Année | Août-Septembre 1916 | Nos 8 et 9

Docteur G. GELEY

UN CAS REMARQUABLE
D'AUTO-PRÉMONITION DE MORT

Le cas suivant d'auto-prémonition de mort est remarquable par la précision de ses détails ; détails que j'ai contrôlés moi-même, ayant été, en qualité de médecin, le témoin de ce drame du commencement à la fin.

M. Dencausse, âgé de 76 ans, mourut le 31 octobre 1916.

Environ six mois auparavant, bien qu'alors en bonne santé, il avait annoncé à ses proches que sa mort surviendrait avant l'hiver.

Depuis ce moment, il ne cessa, journellement, d'affirmer sa conviction.

Tout d'abord, la famille ne prêta pas grande attention à ces « idées noires », qui semblaient ne reposer sur rien. Mais, comme M. Dencausse s'alimentait très mal et maigrissait visiblement, elle s'inquiéta et voulut le faire soigner. M. Dencausse refusa énergiquement, déclarant tous soins inutiles. Il ajouta qu'il ne consentirait à voir un médecin que lorsqu'il saurait ses derniers jours arrivés, et seulement pour la forme.

Environ 8 à 10 jours avant sa mort, il déclara qu'il connaissait la date exacte de l'événement, que ce serait le jour de la Toussaint.

Bientôt, conformément à la promesse qu'il avait faite, il consentit à demander le médecin. Je le vis pour la première fois, le 28 octobre. La famille m'avait mis préalablement au courant de son obsession.

Je trouvai un vieillard très amaigri, mais encore alerte, menant une vie à peu près normale et ne présentant pas d'indice de mort prochaine. Je l'examinai minutieusement. Il n'avait de lésion organique nulle part ; son cœur était parfait ; il n'avait pas de fièvre. Le seul symptôme morbide que je pus trouver, symptôme n'ayant absolument rien d'alarmant, consistait dans quelques signes de bronchite chronique banale, dont, depuis de longues années, M. Dencausse souffrait chaque hiver, sans s'être jamais alité.

J'essayai de rassurer le vieillard, mais ma suggestion échoua complètement. M. Dencausse envisageait sa mort, qu'il jugeait si prochaine, avec une parfaite sérénité. Il me déclara simplement qu'il avait plaisir à me voir, qu'il suivrait mes prescriptions ; mais que tout serait inutile et qu'il maintenait absolument sa prédiction.

Néanmoins, après mon examen, négatif au point de vue médical, je crus pouvoir rassurer dans une certaine mesure, la famille ; faisant simplement cette réserve qu'à défaut d'une reprise sérieuse de l'alimentation, le vieillard, dont l'état de dénutrition était évident, finirait par tomber sérieusement malade.

Le lendemain, 29 octobre, M. Dencausse compléta sa prédiction par les surprenantes précisions que voici :

« Je mourrai, dit-il, le jour de la Toussaint, à *minuit sonnant*. Je n'aurai ni souffrance ni agonie. Je causerai jusqu'au dernier moment. A minuit j'aurai l'apparence de m'endormir ; mais ce ne sera pas le sommeil ; ce sera la mort. Après ma mort, l'une de vous (la famille comprenait sa femme, sa fille et sa petite fille) poussera des cris et prendra une crise de nerfs. Cela me gênera pour mon dégagement ! »

Le lundi 30 se passa sans incident.

Le jour de la Toussaint, mardi 31, dans la matinée, M. Dencausse sentit tout à coup un point de côté à gauche. Il se coucha, déclarant qu'il ne se lèverait plus. Je le vis et l'examinai dans la soirée. Je trouvai un début de pneumonie à la base gauche, avec une fièvre de 40°,3.

La situation changeait et la réalisation de la

prémonition devenait désormais probable ; mais pas, toutefois, dans le délai fixé, car la mort, dans la pneumonie, ne survient pas dans les premiers jours.

Tout se passa, cependant, comme M. Dencausse l'avait annoncé :

Il ne souffrit pas ; causa jusqu'au dernier moment, faisant tranquillement ses dernières recommandations. Vers onze heures et demie, il demanda à sa femme : « Quelle heure est-il ? » Cette dernière, espérant le tromper, répondit : « 2 heures du matin ». Le malade répliqua : « Non. Il n'est pas minuit. A minuit, je mourrai ».

A minuit, il se tourna du côté du mur et parut s'endormir. Sa femme, inquiète, s'approcha. Mais M. D., levant la main, *indiqua du doigt, sans parler, la pendule qui sonnait en ce moment ses douze coups. Puis la main retomba sur le lit : M. D. était mort, sans un soupir.* »

Il n'y avait, dans la chambre, que sa femme et sa fille. La jeune fille de cette dernière était dans une chambre voisine. On alla la prévenir doucement. Mais alors cette jeune fille, d'une haute intelligence, très instruite et généralement très maîtresse d'elle-même, eut une violente crise de désespoir, poussa des cris perçants et resta, jusqu'au jour, dans un état nerveux des plus pénibles.

La prémonition de M. Dencausse s'est donc réalisée point par point.

Pour être complet, je dois dire que M. Dencausse attribuait sa prémonition à une révélation spirite. C'était, disait-il, sa sœur, morte avant lui, qui l'avait prévenu à plusieurs reprises. Ce qui est plus curieux, et semblerait indiquer que l'intuition médiumnique ou lucide a quelque chose d'héréditaire, c'est que la fille de M. Dencausse dont il est déjà question dans ce récit, et *qui m'avait fait part, jour par jour, avant l'événement fatal, des prédictions de son père,* possède elle-même des facultés de clairvoyance extrêmement remarquables. C'est Madame Fraya, bien connue de tous les psychistes (1).

La multiplicité et la précision des détails, dans ce cas, excluent absolument l'hypothèse d'une coïncidence.

Ils excluent aussi l'influence de l'auto-suggestion. Celle-ci, en admettant sa toute puissance, ne pouvait cependant pas produire la pneumonie, pas plus qu'elle n'eût pu produire un accident quelconque.

Les cas d'auto-prémonition de mort ne sont pas très rares dans les annales du métapsychisme. M. Flammarion en a rapporté déjà des exemples dans un article paru en 1911 (1) et en a magistralement discuté la genèse possible. D'autres ont été publiés depuis lors.

Je crois devoir rappeler, en quelques lignes, les principaux de ces cas, en renvoyant le lecteur, pour les détails et pour les références, aux ouvrages spéciaux (2). Certaines de ces prémonitions présentent avec celle de M. Dencausse, des analogies frappantes.

Le cas de Jean Vitalis est particulièrement à rapprocher.

Cas de Jean Vitalis
(rapporté par le Dr. de Sermyn)

Jean Vitalis, âgé de 39 ans, vigoureux et sain, sans aucune tare organique, fut atteint de rhumatisme articulaire aigu et soigné par le Dr. de Sermyn.

La maladie suivait son cours : la plupart des articulations étaient enflées et très douloureuses. Le malade avait une forte fièvre.

Un matin, à sa visite quotidienne, le Dr. de Sermyn fut stupéfait de trouver le malade guéri, habillé, plein de gaieté et d'entrain. Ce dernier raconta au docteur, ahuri, que son père, mort, lui était apparu pendant la nuit, l'avait touché partout « pour enlever ses douleurs et sa fièvre » ce qui avait réussi, et l'avait quitté en lui annonçant *qu'il mourrait sans souffrances, le soir du même jour, à 9 heures.*

Dans la journée, Jean Vitalis ne présenta aucun trouble morbide. L'examen clinique du docteur fut entièrement négatif ; il n'avait, en particulier, aucun symptôme de rhumatisme cérébral. La fièvre avait totalement disparu.

Jean Vitalis, se sentant un gros appétit, se fit servir un bifteck aux pommes qu'il dévora et passa le temps à mettre de l'ordre dans ses affaires, n'ayant pas le moindre doute sur la réalisation de la prédiction, en dépit des efforts de ses amis et de sa famille, pour changer le cours de ses idées.

Dans la soirée, en compagnie de ces derniers et du docteur, il continua à causer, jusqu'à ce qu'il vît l'horloge marquer 9 heures moins une minute. Alors il dit : « L'heure est venue ! » Il embrassa les siens, fit ses adieux à tous, s'étendit tranquillement sur son lit, dit encore : « Adieu ! adieu ! » et ne bougea plus.

(1) Voir le livre du Docteur OSTY, *Lucidité et intuition.*

(1) *Annales des sciences psychiques* 1er septembre 1911.

(2) Consulter surtout : Dr de SERMYN ; « *Contribution à l'étude de certaines facultés cérébrales méconnues* » ; — BOZZANO ; « *Des phénomènes prémonitoires.*

Le docteur crut en ce moment à une plaisanterie macabre et s'approcha du « simulateur ». Mais Jean Vitalis était mort, mort sans un râle, sans un soupir, comme jamais le docteur n'avait vu mourir personne.

Voici maintenant d'autres cas non moins curieux, mais un peu différents :

Cas du petit Ray
(Récit du Dr. Hodgson)

Le petit Ray était un enfant de 2 ans et 7 mois, en parfaite santé. Un jour, il déclara que son petit frère, mort quelque temps auparavant, l'appelait et « voulait l'emmener avec lui ». L'enfant entendait ses appels fréquemment, la nuit et même le jour. Un jour, il appela sa mère, disant que son frère était assis sur la petite chaise qu'il avait de son vivant et lui souriait.

Comme la mère accourait, le petit Ray dit : « Oh ! maman, il fallait venir plus vite. Il n'y est plus ! Si tu avais vu comme il a souri à Ray, quand Ray est passé près de lui. Ray va s'en aller avec lui ; mais tu ne dois pas pleurer, maman. »

L'enfant mourut en effet, d'une brusque maladie, 2 mois après son frère.

Cas Giula Grisi

La célèbre cantatrice Giula Grisi eut, au printemps de l'année 1869, la vision suivante : sa fille, Bella, morte 8 ans auparavant, lui apparut et lui annonça qu'elles seraient bientôt réunies. Giula était alors en pleine santé. Ne doutant pas de la réalisation de la prédiction, elle en fit part à ses amis. Elle mourut, en effet, le 5 novembre 1869 en murmurant le nom de Bella et en tendant les bras comme à une personne invisible.

Cas Norris

Une dame Norris eut une nuit la vision d'une amie défunte qui lui annonça qu'elle mourrait le lendemain matin. Elle fit ses derniers préparatifs et mourut à l'heure indiquée.

Cas Arabel Barrett

Le célèbre poète anglais Browning rapporte le cas suivant : sa belle-sœur, miss Arabel Barrett, eut, dans la nuit du 19 juillet 1868, la vision de sa sœur morte, qui lui déclara qu'elle mourrait dans 5 ans.

Miss Barrett mourut dans le délai fixé moins un mois.

Cas Armand Carrel

Peu de jours avant le duel qui lui coûta la vie, Armand Carrel vit en rêve sa mère qui lui annonçait sa mort prochaine et il en fit part à ses amis. (cas rapporté par Louis Blanc dans son histoire des 10 ans).

Cas Irène Muza

Voici au sujet de ce cas remarquable le récit de Mlle Dudlay, de la Comédie Française :

« C'était une spirite convaincue et un médium rare. Elle écrivait dans un état particulier, semblant dormir et étrangère à tout. A la fin d'une séance, le 30 janvier 1908, on demanda : « Voyez-vous quelque chose pour le médium ? » Elle écrivit : « *Elle quittera les siens, mais n'aura pas, en* 1908, *la réalisation de ses projets* ». — « Et après ? » — « *Reviendra en France* » — « Et après ? » — « *Je ne veux pas en dire davantage !* » Elle jette le crayon et de grosses larmes coulent de ses yeux. On lui redonne le crayon et on répète : « Et après ? » Toujours pleurant, elle écrit : « *C'est trop horrible, je préfère m'arrêter* ».

Réalisations : au printemps, elle partait pour l'Argentine. Ses projets ne se réalisèrent pas. Elle rentrait à Paris en janvier 1909, et, le 22 février, était victime d'un horrible accident. Pendant une lotion antiseptique, ses cheveux s'enflammèrent ; elle fut en un instant une torche vivante et, quelques heures après, elle mourut dans d'atroces souffrances, héroïquement supportées ».

Cas de Madame X
(rapporté par le Dr. Hodgson)

Madame X., vers le terme d'une grossesse, au commencement de mars 1896, eut la vision suivante : une nuit, son père, mort, lui apparut. Il tenait un calendrier et, du doigt, lui indiquait la date du 22 mars.

Mme X *crut que la date indiquée était celle de son accouchement* et, toute joyeuse, en fit part à sa famille. Or, l'accouchement eut lieu le 12 ! La jeune femme, déçue et dépitée, eut à subir les plaisanteries de son entourage.

Les suites de couches furent normales. Tout à coup, le 21 mars, elle fut atteinte d'une amygdalite aiguë immédiatement compliquée de méningite foudroyante ; tomba dans le coma et mourut le 22.

Voici maintenant un certain nombre de cas où la prémonition n'a pas revêtu une allure spirite ; mais s'est manifestée dans un éclair de lucidité, soit pendant le sommeil, soit à l'état de veille.

Cas de la religieuse de Tinos

Il s'agit d'une religieuse, folle depuis 8 ans et

enfermée dans un asile d'aliénés. Un matin, tout à coup, elle parut guérie et causa raisonnablement, à la profonde stupéfaction du Dr. de Sermyn, qui la soignait. Elle lui déclara alors qu'elle mourrait la nuit suivante. Le Dr. l'examina et ne trouva ni fièvre ni aucun symptôme d'affection organique. Elle mourut cependant dans la nuit.

Cas de la vieille infirme de l'hôpital St-A.

C'était une vieille infirme atteinte de pneumonie au 6e jour et agonisante. Le Dr. de Sermyn bien convaincu qu'il ne pouvait plus être entendu, pronostiqua, à haute voix, la mort imminente de la malade. Mais cette dernière, d'une voix entrecoupée, murmura qu'elle mourrait seulement deux jours plus tard, à 5 heures. Ce qui eut lieu en effet.

Cas Giovanni Segantini
(rapporté par M. de Vesme)

Le grand peintre Giovanni Segantini mourut d'une peritonite suraiguë probablement d'origine appendiculaire.

Or, 13 jours auparavant, en pleine santé, il travaillait à un tableau qu'il désignait par ce titre : « La mort ». Le tableau représente une scène de l'Engadine : au fond chaîne de montagnes couverte de neige. Au premier plan, un plateau également blanc de neige. Sur le plateau, à droite, un chalet alpestre d'où sort un cercueil accompagné de quelques personnes. Un peu plus loin, un traîneau, attelé d'un cheval, attend.

Le peintre avait esquissé le paysage d'après nature ; le cercueil et le traîneau étaient imaginaires. Giovanni Segantini parachevait son œuvre dans son atelier, à Majola, à 3 heures de route du chalet qu'il avait peint.

Ce jour-là donc (13 jours avant sa mort) il s'étendit un instant sur un sofa, se reposant de son travail. Tout à coup, il eut la vision qu'il était lui-même dans le cercueil dessiné et que sa femme, en larmes, était dans le groupe des personnes suivant le cercueil. *La vision s'accompagna d'une certitude profonde et sans réserve* dont il fit part à sa famille. Sa santé se maintint parfaite quelques jours encore, puis, brusquement, il tomba malade dans le chalet même qu'il peignait et y mourut. La scène de son enterrement fut exactement celle qu'il avait représentée dans le tableau.

Cas Lukawski

M. Lukawski, haut fonctionnaire de la marine russe, eut, au commencement de l'année 1895, un rêve effrayant : il se voyait au bord d'un bateau, en mer. Le bateau était abordé par un autre navire. Les deux vaisseaux sombraient. Au milieu de la panique générale, lui-même luttait avec un autre passager pour la possession d'une bouée de sauvetage ; finalement il était précipité à l'eau et se noyait.

Il mourut en effet en juin 1895, noyé dans la mer Noire, par suite de la collision du vaisseau qui le portait avec un autre. Tous les détails de la vision furent exacts.

Quand M. Lukawski dut s'embarquer, il reconnut le vaisseau vu en rêve et eut la certitude de ce qui l'attendait.

Cas de Messine
(rapporté par le Dr. Calderone)

M. Domenico Flerès, conseiller à la cour d'appel de Palerme, se trouvait en villégiature à Banso, avec sa femme, sa fille et sa petite-fille (une enfant). Ces deux dernières, habitant Messine, rentrèrent dans cette ville à la fin de la villégiature. Au moment des adieux, l'enfant, embrassant sa grand'mère, lui déclara avec insistance qu'elle « ne la reverrait plus ». On ne porta pas grande importance à ce propos d'enfant.

Dans la soirée du 27 décembre, l'enfant, aidée de sa mère, faisait sa toilette pour la nuit. Comme sa mère lui mettait de petites chaussettes, l'enfant dit : « Maman, tu me mets les chaussettes de la mort ! » Elle répéta ces paroles, malgré les protestations et la tristesse de sa mère, jusqu'à ce qu'elle fût endormie.

Quelques heures plus tard, survenait l'effroyable catastrophe qui engloutit Messine. L'enfant périt écrasée sous les décombres de la maison.

Cas d'Edimbourg
DE VESME : « *Histoire du Spiritisme* »

Un enfant de 8 ans, dont les parents habitaient un château aux environs d'Edimbourg, jouait un jour tranquillement, quand tout à coup, on le vit pâlir et rester immobile. Au bout d'un instant, l'enfant prononça ces paroles : « Je vois un enfant endormi, couché dans une caisse de velours, avec une couverture de soie blanche ; tout autour, des couronnes et des fleurs. Pourquoi mes parents pleurent-ils ?... Cet enfant, c'est moi ! » Puis, l'enfant revient à lui et se remet à jouer, ayant tout oublié et surpris de voir l'émotion de ses parents.

Une semaine plus tard, l'enfant se noya dans un petit bassin auprès duquel il jouait, dans le parc.

La prémonition d'une mère

Ce cas me rappelle une prémonition dont j'ai été témoin et que je rapporterai en terminant bien qu'elle ne soit pas une auto-prémonition mais une prémonition d'une mère à l'égard de son enfant.

Une de mes clientes, Madame R., me fit mander un matin et me dit ces paroles : « Docteur, je vous demande pardon de vous déranger. C'est pour mon troisième fils. Il n'a rien. Simplement un peu de grippe. 38,2 de température. Vous savez que je suis habituée aux petites maladies des enfants. Je n'aurais donc pas eu recours à vous. Mais j'ai été effrayée par un rêve et je vous ai appelé simplement pour me rassurer. *Il y a cinq jours*, j'ai eu, pendant la nuit, une vision atroce : J'ai vu cet enfant mort dans son petit lit. Il était entouré de cierges allumés et paré pour l'enterrement. Effrayée, je me suis précipitée dans la chambre des enfants. Tous dormaient paisiblement.

« Tous les jours suivants, la santé de l'enfant est restée parfaite. Ce matin seulement, je l'ai trouvé abattu. J'ai pris sa température, trouvé un peu de fièvre et, obsédée par mon rêve, je vous ai immédiatement envoyé chercher. »

J'examinai l'enfant. Il n'avait aucun symptôme d'une affection viscérale ni d'une fièvre éruptive. L'auscultation resta tout à fait négative. Je terminai par l'examen de la gorge et je trouvai... une forte angine diphtérique. Les amygdales étaient recouvertes de fausses membranes. Il s'agissait évidemment d'une diphtérie évoluant sournoisement, sans douleur, sans symptômes bruyants, mais néanmoins fort grave. (C'est là, on le sait, une forme fréquente de diphtérie.)

Je fus très surpris, car il n'y avait en ce moment pas d'épidémie. Le cas était isolé et l'origine de la maladie était et resta mystérieuse.

Je fis immédiatement une injection massive de sérum antidiphtérique.

Le soir, la situation était grave. L'enfant était très pâle et tout à fait prostré. La diphtérie avait gagné le larynx ; il y avait de la toux croupale et du « tirage ».

Je renouvelai l'injection de sérum et préparai tout pour un tubage en cas de suffocation menaçante.

Mais, pendant la nuit, le sérum commença à faire sentir ses effets. Dès le lendemain, l'amélioration était évidente et l'enfant commençait à rejeter les fausses membranes. Il guérit complètement.

La prémonition ne s'était donc pas réalisée ; mais, sans la prémonition, Madame R. ne m'aurait fait appeler que plus tard.

C'était un retard de dix heures au moins pour l'application du sérum. Etant donnée l'allure de la maladie, la mort eut été très probable. *C'est donc, sans doute, grâce à sa prémonition que Madame R. a gardé son enfant.*

Tels sont quelques-uns des faits qui s'offrent à la méditation des psychistes.

Je m'abstiendrai, pour le moment, de tout commentaire personnel. Je reste, en cela, fidèle à ma conviction qu'il ne peut y avoir d'interprétation isolée de tel ou tel groupe de phénomènes métapsychiques ; que toute la psychologie anormale et supranormale forme un bloc, susceptible d'être exploré en détail, mais nécessitant, pour être réellement connu, une haute et claire vision d'ensemble.

Plusieurs journaux italiens du Midi ont publié, en 1915, une correspondance de Montorio al Vomano, datée du 22 mai et relatant cet autre fait, du même genre :

Donato Calabrési, âgé de 50 ans, agriculteur propriétaire, du lieu appelé Brozzi, en cette Commune, ayant toujours régulièrement travaillé, il y a un mois vendit ses biens et se prit à vivre joyeusement, disant qu'il ne lui restait plus qu'un seul mois à vivre.

Le Jeudi Saint il vint ici et commanda au menuisier Evangéliste Mancini un cercueil destiné à lui-même, Calabrési. Dimanche dernier, il vint de nouveau ici, retira le cercueil, après s'y être placé pour s'assurer si le menuisier ne s'était pas trompé dans la mesure, paya fort bien l'artisan, fit l'achat d'une couronne de fleurs artificielles et d'une croix en fer pour le tombeau, et repartit pour Brozzi. Là, il plaça le cercueil sous son lit après avoir mis à l'intérieur un billet de 100 lires et les dispositions écrites pour les obsèques.

Maintenant, la nouvelle de sa mort vient d'arriver. Calabrési est décédé hier *par apoplexie*. Le juge de paix a ordonné la visite nécroscopique qui a confirmé que la mort est bien due à une apoplexie.

Les gens de la commune sont très impressionnés de cet événement et ne parlent pas d'autre chose.

Un de nos abonnés, Mr. Sharps, habitant le Transvaal, nous communique le fait suivant, paru dans le *Sunday Times*, de Johannesbourg, le 26 novembre 1916.

Une étrange histoire entoure le décès d'un homme appelé Alfred Victor Lax, mort dans le faubourg de Fordsburg, il y a quelques jours.

Lax était âgé de soixante-dix ans, employé comme « frotteur » des Union Buildings. Très maigre, il n'avait que peau et os ; il vivait très retiré, ne causant avec qui que ce soit, si ce n'est lorsque les nécessités de son travail le lui imposaient.

Il y a une semaine, il commença à ne pas se sentir très bien portant ; une femme l'engagea alors à demander à un indigène appelé Zakariah, de dormir dans sa chambre. Or ce Zakariah, dans une déclaration faite sous serment à la police de Fordsburg, déclara que ce matin à 2 heures, Lax, qui avait pourtant un aspect tout à fait normal, s'assit sur son lit, et lui adressa la parole, avec calme.

« Réveillez-vous, Zakariah », dit le vieillard, « le Grand Esprit (en montrant le ciel), vient de m'appeler ; il me dit que je dois m'en aller immédiatement. Prenez soin de toutes les chambres et allez avec les clefs au bureau, en ville, demain matin. Dites-leur que je vous ai donné des instructions avant de mourir. Adieu, Zakariah. »

Alors, s'abandonnant avec calme sur les oreillers, le vieillard ferma les yeux et expira ! L'indigène, très impressionné par cet impressionnant événement, courut prévenir les voisins et la police. La visite nécroscopique établit que Lax était décédé d'une mort naturelle.

Docteur E. OSTY

Quelques considérations sur la lucidité

en la condition dite « psychométrique »

Cet article nous a été envoyé par le Docteur Osty en juin 1914 : la suspension de nos publications, au début des hostilités, nous empêcha de le faire paraître alors. Il n'a toutefois rien perdu de son intérêt ; au contraire ; on pourrait même affirmer que la guerre a accru son actualité, ayant été l'occasion de beaucoup de recherches de disparus par l'intermédiaire des sujets lucides.

La plupart de nos lecteurs se souviennent du cas Lerasle, que nous avons publié en notre fascicule d'avril 1914 et que le Docteur Osty a fait l'objet d'une des études les plus complètes qui aient paru sur cette classe de phénomènes.

Le 18 mars 1914, M. L. Mirault, demeurant au château du Lieu, près Cours-les-Barres (Cher), prévenait M. Osty que, depuis quinze jours, on cherchait en vain un vieillard du nom de Lerasle, disparu tout à coup. Les parents, les amis, ensuite 80 personnes mobilisées par le maire de la Commune explorèrent méthodiquement les environs, durant plusieurs jours, mais sans succès.

Le Docteur Osty, à qui M. Mirault avait fait envoyer un foulard ayant appartenu au vieillard, l'apporta à Madame Morel, la somnambule bien connue, sans lui faire connaître autrement l'objet de sa visite. La somnambule commença par décrire le disparu et la localité qu'il habitait, décrivit la route suivie par lui le jour du malheur et déclara le voir couché, mort, dans un taillis, près d'un cours d'eau, etc. C'est grâce à ces indications que le corps put alors être retrouvé. Un plan des alentours du château du Lieu, neuf photographies du chemin parcouru par le vieillard servent à illustrer et préciser le récit de ce cas remarquable de lucidité « psychométrique ».

Note de la Rédaction.

Il est à remarquer qu'en cette partie de la métapsychique mentale qu'est la Lucidité, les jugements de beaucoup de ceux qui s'y intéressent n'ont à peu près aucun point de contact avec le réel. Pourvu qu'on ait conaissance de quelques faits, obtenus avec un sujet lucide ou simplement lus, on est porté à se croire en droit d'en interpréter la nature. D'où le nombre, la variété et la bizarrerie des hypothèses explicatives émises suivant le sens des tendances affectives ou mystiques de l'esprit. Et, cependant, il conviendrait que ces phénomènes tributaires de la seule expérience, au même titre que ceux qui sont l'objet de nos autres sciences expérimentales, soient jugés et appréciés sur les seules données fournies par la pratique. Ici, la technique doit créer la théorie. Quand celle-ci résulte plutôt de la spéculation que de l'observation systématique et provoquée, elle est fatalement vide de toute valeur. Aucune application utile ne saurait en être attendue.

Les faits de lucidité sont de bien diverses apparences. Certains faits paraissent n'avoir avec d'autres faits que la parenté de leur commune origine dans l'esprit d'un même sujet lucide. Pour que la pratique expérimentale ait son plein effet docu-

mentaire, il faut, par expériences sériées, avoir épuisé toutes les variétés de faits de lucidité dont sont capables un certain nombre d'excellents sujets. Et il convient aussi que soient connues les conditions de l'exercice de la lucidité et sa psychologie. Si on les ignore, l'expérimentation est viciée dans sa méthode et les résultats sont faussés. Alors, dans la déroute de la raison, on voit du *mystère* où il y a *psychologie*. On se donne l'illusion du « merveilleux ». Et, d'autre part, on est amené à fusionner des phénomènes issus de sensitifs doués de différenciations diverses du sens extranormal. J'en citerai seulement comme exemple l'identité apparente des faits de *Lucidité* et de *Clairvoyance*.

J'ai employé le terme *Lucidité*, faute de mieux, pour désigner l'ensemble des phénomènes obtenus avec cette catégorie de sensitifs possédant une différenciation spéciale de la sensibilité les rendant impressionnables par la modalité intuitive de la pensée subconsciente. Quelques métapsychistes ont employé le terme « *clairvoyance* » pour désigner cet autre groupe de phénomènes dus à une différenciation analogue de la sensibilité permettant à quelques autres sensitifs d'être impressionnés par certaines formes de la matière. Tels les sujets capables de percevoir des objets cachés, des souterrains, des nappes d'eau, des gisements métallifères, de lire des mots écrits et mis hors d'atteinte de la vue, etc... Les *sujets lucides* reçoivent de la pensée et la reconstituent suivant la nature de leur imagination. Les *clairvoyants* reçoivent l'impression des modalités énergétiques spéciales à chaque forme de la matière et en reconstituent l'idée présentée dans le champ de leur attention consciente sous l'apparence d'images mentales variables suivant les tendances de leurs imaginations. Mais si, certains sensitifs sont capables de lire des mots sous enveloppe et de révéler le contenu d'une boîte en conditions excluant la possibilité de transmission de pensée, ces phénomènes sont hors des limites de la lucidité des meilleurs sujets lucides que je connaisse. On a pu voir cependant les phénomènes de *lucidité* et de *clairvoyance* coexister chez un même sensitif ; cela a fait tenir pour identiques des phénomènes convergents vers un même cerveau, mais dont les points de départ bien distincts différencient nettement leur nature. Cette seule considération ne rend-elle pas évidente la nécessité de remonter des faits à la psychologie qui préside à leur production ?

La courte étude que j'expose ici n'a pas la prétention de dépasser la qualité de démonstration que les limites d'un article de Revue permettent à un thème si vaste. Mais les quelques considérations que je vais présenter seront en étroit rapport avec l'expérimentation et l'observation psychologique. Mes arguments ne s'élèveront pas au-dessus des données de l'expérience. Je demande qu'on ne leur oppose pas des objections issues d'autres sources.

1. Le problème psychologique de la lucidité en la condition dite psychométrique

En Lucidité, il est deux principales conditions de l'expérience, selon que l'individualité humaine à traduire est auprès du sujet lucide ou qu'elle en est éloignée dans l'espace.

Dans la condition de *lucidité au rapproché*, il n'est pas une observation de la pratique qui ne vienne prouver et confirmer que la Lucidité est la réception subconsciente, par le sujet, de la forme énergétique de la pensée intuitive venue du consultant et sa transformation en images mentales les plus aptes à l'exprimer et de nature sensorielle variant suivant les diverses imaginations. Je me contenterai d'en énumérer quelques preuves.

a) *Certains sujets lucides, et non des moindres, sont dans la nécessité de tenir la main de leur consultant, au moins dans la première ou les premières séances. Sans contact immédiat : pas de lucidité. Avec contact : lucidité. Ce contact nécessaire semble assurer la communication inter-mentale et la prouve.*

b) *La répétition des séances, pour un même consultant, facilite graduellement la lucidité et rend le contact non nécessaire. Le sujet qui, tout d'abord, éprouvait une grande fatigue à interpréter des hallucinations floues et peu expressives, arrive bientôt à produire de longues séances, abondantes en informations lucides et sans impression d'épuisement cérébral. Le sujet adapte donc progressivement sa sensibilité à la qualité dynamique de la pensée suggestrice.*

c) *Un sujet lucide, comme M. de Fleurière, si plusieurs personnes sont dans la même salle où il opère, traduira, par moments, des états d'existence concernant non pas le consultant mais l'une ou l'autre des personnes présentes. Quand, au contraire, une seule personne est auprès de lui, sa lucidité reste toujours au service de cette seule personne. Chaque être humain, par sa présence, apporte donc au sujet lucide les connaissances intuitives qui le concernent.*

d) *Pour un sujet lucide donné, la valeur informatrice du sujet est fonction de l'individualité à*

traduire. Autrement dit, suivant les personnes qui le consultent, un même sujet se montre excellent, médiocre ou nul.

e) *Une même personne mise successivement en présence de divers sujets lucides de valeur à peu près égale provoque une perception lucide très inégale allant de l'excellence au néant.*

Ces variations de la lucidité en fonction de la personne qui en est l'objet, alors que le sujet ne varie pas, rendent évident que le sujet reçoit de son consultant les matériaux des révélations qu'il lui fait.

f) *Etant donné un même sujet lucide, l'accroissement de connaissances chez le consultant, si ces connaissances correspondent au réel, entraîne une augmentation proportionnelle dans la valeur informatrice de la Lucidité.*

C'est ainsi qu'il sera loisible à tout expérimentateur d'observer que, pour ce qui concerne le passé connu, *le sujet lucide arrive à fournir avec des précisions étonnantes et des détails abondants des descriptions de lieux, de choses, de scènes..... qu'en ce qui concerne l'*inconnu du passé, *c'est-à dire ce dont nous avons subi le retentissement sans en connaître les causes, le sujet les signale plus qu'il ne les décrit, s'en tient aux grandes lignes et pénètre difficilement dans le détail; qu'en ce qui concerne* le futur, *à mesure que se succèdent les phénomènes par lesquels une vie s'écoule, à mesure les informations prémonitoires iront de la synthèse à l'analyse, de l'indication générale aux circonstances et aux détails. On dirait que notre pensée latente construit sa précognition à mesure qu'elle s'informe dans le déroulement du réel, et que, parallèlement, le sujet lucide perfectionne sa prémonition. J'espère un jour aborder l'étude de cette sorte d'organisation du présage.*

g) *La lucidité est faussée quelquefois chez les sujets de grande valeur et souvent chez ceux de faculté médiocre, soit par la transmission involontaire de la pensée consciente du consultant, soit par la transmission de pseudo-connaissances nées dans l'automatisme intellectuel au hasard de la rumination mentale. Cela se produit surtout quand le sujet lucide a devant lui certaines personnes rendant impossible ou défectueuse l'adaptation inter-mentale permettant la lucidité.*

Ce fait d'observation courante suffit, à lui seul, à démontrer que le sujet lucide est un récepteur de pensée, *pensée parasite* quelquefois, mais pensée intuitive *dans les conditions normales de l'expérience.*

h) *La lucidité nécessite un certain état paraphysiologique du cerveau consistant en la libération de l'intellectualité automatique. Le conscient ne dirige plus, il juge et exprime. C'est la condition la plus favorable à la* suggestibilité.

i) *Les sujets lucides les plus remarquables, qu'ils soient lucides en veille ou en hypnose, ne sont que très exceptionnellement lucides pour ce qui les concerne exclusivement .*

Si l'on rapproche ce fait de la facilité avec laquelle ils traduisent les individualités mises en leur présence, il apparaît encore que leur esprit n'est pas la source de ce qu'ils disent en cette dernière condition... etc...

Je crois pouvoir m'en tenir, ici, à ces quelques enseignements de l'expérience qui ne seront contredits par aucun observateur bien informé.

Quand donc on expérimente au rapproché, il apparaît nettement que la lucidité est la traduction fragmentaire de connaissances latentes en l'esprit de chaque être humain par les sujets lucides, différant entre eux par la qualité et l'étendue de leur sensibilité spéciale et par les procédés particuliers de leurs imaginations.

Il semble qu'il n'en soit plus ainsi quand l'être humain, objet de lucidité, est éloigné du sujet dans l'espace. Ce qui donne cette apparence de dissemblance c'est qu'on regarde comme un obstacle la distance qui sépare le récepteur du suggesteur et c'est surtout, si l'être lointain ne fait pas partie de l'ambiance de l'expérimentateur, que le sujet ne peut en percevoir les états d'existence que si on lui met en mains un objet possédé ou touché par cet être.

On a fort mal nommé *PSYCHOMETRIE* cette faculté qu'ont certains sujets lucides de percevoir les états d'existence d'un être humain distant avec le secours d'un objet intermédiaire.

Tout d'abord, il est indiscutable que nous imprégnons les choses que nous touchons d'une modalité dynamique inconnue, mais qui permet aux sensitifs psychomètres de traduire des personnes éloignées comme si elles étaient auprès d'eux.

Mais quel est le rôle de cette force qui émane de nous, passe et se fixe dans les objets ?... C'est là qu'est le nœud du problème de la Lucidité en la condition psychométrique.

Cette nécessité de l'objet intermédiaire semble limiter le problème à la solution de ces deux propositions, à s'en tenir dans les seules limites de la psychologie :

Ou bien chaque objet touché par nous contient, par ce fait, inclus en lui, de façon latente, la représentation de notre totale individualité, à la manière d'une plaque sensible conservant des images virtuelles, les sujets lucides en étant les mystérieux révélateurs...

Ou bien, par notre contact, n'imprégnons-nous pas chaque objet d'une émanation spéciale à chacun et bien distincte des autres, qui permet aux sujets de reconnaître et de sélectionner les forces psychiques rayonnant de l'être lointain, où qu'il soit dans l'espace ?... L'objet aurait alors un simple rôle d'indicateur permettant la liaison entre le psychisme inconsciemment suggesteur et le psychisme récepteur. Et la psychométrie ne serait plus qu'une condition particulière de la lucidité.

Ici encore je ne m'engagerai pas dans une démonstration trop longue, le lecteur qui en serait curieux la trouvera ailleurs (1). Je me contenterai de citer quelques-unes des données issues de l'expérience et qui éclairent singulièrement le rôle probable de l'objet intermédiaire.

a) *Que la lucidité s'exerce par l'intermédiaire d'un objet ou qu'elle ait lieu par présence d'une personne, le champ des perceptions lucides n'est pas différent et les procédés psychiques des sujets sont les mêmes.*

Rien ne distingue ces deux modes de la lucidité que les conditions dans lesquelles elle se produit.

b) *L'objet vaut pratiquement, en psychométrie, par le seul fait d'avoir été touché par un être humain. La durée de contact ne semble pas lui donner une valeur proportionnelle.*

c) *Un objet mis dans les mains ou sur le front d'un sujet lucide lui permet d'exercer sa lucidité envers chacune des individualités humaines qui l'ont préalablement touché.*

d) *Toutes les individualités ainsi évoquées sont traduites distinctement, sans qu'il y ait jamais confusions dans les multiples états respectifs.*

Je signale l'importance de l'enseignement à tirer de cette observation.

e) *Dès que l'évocation de l'une d'entre les personnes ayant touché l'objet est obtenue dans l'esprit du sujet, l'objet qui en a été la condition peut être retiré des mains du sujet et détruit. Son rôle est fini. Le sujet n'en continue pas moins à être lucide pour la personne lointaine comme si elle était à ses côtés. Et cela non seulement pour le reste de la séance, mais pour toutes les séances ultérieures la concernant.*

Ainsi le rôle de l'objet apparaît identique, pour la traduction d'un être éloigné, au contact manuel pour la traduction d'un être proche. C'est dire que ce sont deux moyens de la mise en communication inter-mentale.

f) *L'objet ne fournit aux sujets lucides aucune autre connaissance que celles concernant l'existence de chaque être humain l'ayant touché, ou concernant l'existence des personnes de son ambiance.*

g) *Chacune des individualités humaines dont un objet permet l'évocation mentale, est matière à perceptions lucides pour la totalité de son existence, en toute sa durée et son étendue. Et cela à quelque moment de la vie où la personne et l'objet ont été en contact.*

Cela encore ne fait-il pas la preuve que les choses touchées n'ont en psychométrie qu'un rôle momentané et accessoire, etc...

En somme, la psychométrie apparaît comme une condition de la lucidité, elle n'en diffère pas de nature et n'y ajoute rien. Toutes les observations nées de l'expérience viennent, les unes après les autres, montrer que le rôle de l'objet est de permettre à la sensibilité d'un sujet de reconnaître et de sélectionner une force psychique déterminée parmi les autres forces qui la sollicitent. C'est bien pour le lointain ce qui est possible au rapproché.

Cependant, le fait de lucidité à propos duquel j'écris ces lignes est bien d'une sorte paraissant la plus opposée à cette conception de la psychométrie, puisque l'être humain, objet de perceptions lucides, était un mort. On m'accordera donc que je n'ai pas choisi l'appui fallacieux d'un fait favorable à ma thèse, puisqu'il semble lui être irréductible.

Avant de porter la discussion sur son vrai terrain, je vais tout d'abord éliminer quelques-unes des hypothèses qui ont eu ou ont encore l'agrément de certains métapsychistes, mais qui s'effondrent dès qu'on les apprécie avec l'acquis de l'expérience.

Je commencerai par la plus simple de toutes, celle qui vient aussitôt à l'esprit : *La vision à distance.*

Cette hypothèse est celle, en effet, qui ménage le plus l'horreur que nous avons de ce qui heurte trop violemment nos opinions, puisqu'elle ne suppose qu'une extension du sens de la vision, une sorte de perception à même le cerveau sans l'œil intermédiaire, bref : l'impression directe des formes lointaines sur les centres de la vision.

Et, dans le fait Lerasle, ce mode explicatif tire une apparente confirmation de ces paroles de Mme Morel qui semblent bien traduire une illusion sensorielle. « ... je vois comme une grosse pierre ressemblant à un rocher, près de lui... », alors qu'il s'agissait d'une grosse souche couverte de mousse.

(1) *Lucidité et intuition*, p. 133-192.

Malheureusement la réalité est plus complexe que cette apparence et le phénomène de lucidité est absolument distinct de celui de *vision à distance.*

Car il faut considérer qu'en lucidité psychométrique on n'obtient pas seulement la perception de scènes, mais tous les états d'existence d'un être éloigné : états organiques, états affectifs états mentaux, etc..., qui ne sont pas susceptibles d'être perçus par un œil.

Il faut considérer encore que le sujet lucide perçoit les divers états d'existence qu'ils soient du *passé* ancien ou tout récent, ou qu'ils soient du *futur.* Dans le fait Lerasle, Mme Morel révélait le 23 et 30 mars et le 6 avril un état d'âme, un aspect corporel, des actes, ... vécus dans l'après-midi du 2 mars. Ce n'était pas que de l'*espace* qui la séparait de la réalité perçue, mais aussi du *temps.*

Or, la vision à distance ne saurait percevoir qu'une scène *visible* du moment.

D'ailleurs je m'éviterai une plus longue argumentation en disant tout de suite que Mme Morel ne voit pas à distance. J'ai expérimenté à son égard la télesthésie optique, sans jamais aucun résultat positif. Elle ne voit rien de ce qui se passe au loin dans l'instant de l'expérience. Elle est incapable de voir la plus simple scène s'accomplissant dans une salle voisine. Il faut donc s'incliner devant ce fait et ne pas songer à expliquer les phénomènes de lucidité dont elle est capable par une faculté qu'elle ne possède pas.

On se laisse prendre à la manière de s'exprimer du sujet qui, en disant «*je vois* », actualise en apparence ce qui est le plus souvent des modes passé ou futur du temps. En vérité, le sujet *voit* au moment qu'il le dit, mais ce qu'il voit ce sont les images hallucinantes par lesquelles son subconscient informe son conscient. Elle voit comme nous voyons en rêve, c'est-à-dire en jugeant comme extérieure à nous la pensée qui est en nous. Et quand les indications fournies par l'interprétation des images hallucinantes traduisent les grandes lignes d'une scène actuelle ou de son cadre, on est porté à croire que c'est directement le *réel* qui impressionne les centres optiques du sujet. En exigeant alors une description plus analytique des visions, on s'aperçoit bientôt que les images mentales qui informent l'intelligence consciente du sujet ne sont ni des scènes ni des lieux. Et cela devient d'une entière évidence quand, au lieu d'expérimenter sur des faits de la vie extérieure, on expérimente sur des sentiments, des maladies, ou des fragments de vie d'avenir. Alors il se confirme que des images mentales non véridiques peuvent rendre conscientes des idées vraies et que l'*allégorie* et le *symbole* sont les ordinaires truchement entre l'imagination du sujet et son conscient qui interprète. C'est d'ailleurs en raison du vague ordinaire des éléments constituant ses hallucinations visuelles que Mme Morel en jugeant l'image mentale qui l'informe emploie si souvent «comme» «...je vois comme un petit rocher...». Son intelligence interprète avec prudence les formes représentatives des idées à reconstituer. J'ai montré ailleurs comment, dans la traduction des états de notre vie organique, toutes les images mentales, qui donnent à Mme Morel des indications vraies, sont *fausses* et que la non adéquation de l'image informatrice au réel ne saurait être interprétée comme illusion sensorielle.

J'ajouterai, pour en finir avec cette hypothèse qui a contre elle toute la psychologie du sujet, que dans le fait Lerasle Mme Morel avait vu couché sur le côté droit et jambes repliées le cadavre trouvé étendu à plat dos et jambes allongées, et qu'une caractéristique de l'eau voisine lui avait échappé, car c'était de l'eau *courante.* Or cette notion aurait immédiatement et dès la première séance localisé et fait aboutir les recherches puisqu'il n'y avait que ce seul ruisseau dans la forêt.

Il est une autre hypothèse ayant avec la précédente un certain air de famille et qui m'a paru chère à certains. Elle consiste à penser que les sujets lucides jouissent de la prérogative de libérer momentanément leur esprit de la servitude du corps ; c'est l'esprit dégagé qui va s'informer au loin, l'espace ne constituant pas pour les fluides l'obstacle qu'il oppose aux formes pondérables de la matière.

Cette hypothèse tombe sous les mêmes coups que la précédente, et toute la suite de cette discussion va continuer de la combattre. Je ne m'attarderai pas à l'accabler.

Je ferai seulement observer que dans le *fait Lerasle* il a fallu une succession de séances pour obtenir une connaissance de plus en plus améliorée des lieux, des choses, de l'homme et des scènes.. Encore le sujet ne pouvait-il fournir que le strict nécessaire et rien de l'accessoire, rien des détails que l'œil perçoit et que devrait mieux percevoir un esprit.

Et j'ajouterai, pour clore la discussion sur ce point, qu'on peut donner à Mme Morel les indications les plus exactes sur une personne éloignée, lui fournir son adresse, sa situation géographique... le sujet restera absolument incapable d'exercer sa lucidité sur cette personne si elle ne fait pas partie de l'ambiance du consultant ou si on n'as-

sure pas l'inter-communication mentale par un objet mis en ses mains.

Ce qui a contribué à donner à cette hypothèse une certaine apparence de probabilité, c'est que certains sujets psychomètres semblent être *actifs*, rechercher, et s'orienter dans leurs recherches. Mais pour peu qu'on veuille remonter du simple exposé des faits aux procédés mentaux d'un sujet, on s'assurera aisément qu'il s'oriente non dans l'espace réel, mais que ce sont les multiples images mentales, se succédant dans son cerveau pour l'informer, qui lui fournissent également des indications de direction, de situation topographique, etc... C'est en interprétant le défilé de ses images mentales que le sujet dit : « *je vois* », « *je quitte* », « *je vais suivre cet homme...* ». Il s'exprime ainsi tout aussi bien pour les scènes du passé et de l'avenir. Il voit, il quitte, il suit... les hallucinations représentatives des notions à traduire et n'est pas plus actif, dans ces cas, que quand, traduisant des troubles organiques, par exemple, il dit « *je sens* ». D'autres sujets dont l'imagination emploie des images sensorielles différentes ne s'exprimeront pas ainsi en révélant les mêmes connaissances. Ceux qui, par parole ou écriture automatiques rendent conscientes leurs connaissances lucides, ne manifesteront pas, par leur langage, une pseudo-activité. De même ceux qui utilisent plus communément les hallucinations tactiles ou auditives, sembleront bien des *récepteurs* et non des âmes voyageuses. Pourquoi le langage du sujet est-il accepté textuellement dans le seul cas où il s'agit de *visions*? Entre les divers sujets lucides, que ce soient des voyants, des audients, des tactiles, des automates de la parole ou de l'écriture, des typtologues, etc..., il n'est aucune différence dans leur lucidité, seule la catégorie sensorielle de l'hallucination varie.

J'ose à peine rappeler que les faits de lucidité avec suggesteur distant ont, pour une bonne part, contribué aux conceptions du corps astral et du dédoublement...

En hâte, je franchis cette autre hypothèse qui prétend que le sujet lucide reçoit ses informations de l'*Astral*, ou va les puiser dans l'astral, doublure idéale des phénomènes terrestres, quatrième dimension des métapsychistes mathématiciens.

Pourquoi le sujet lucide n'y puise-t-il rien qui le concerne?... Pourquoi lui en vient-il des lacunes, des approximations et des erreurs?...

Tout ce qui prouve la nature purement psychologique de la lucidité, toutes les connaissances issues de l'expérience dissolvent le vaporeux astral.

L'astral fournit une explication facile de faits d'explication difficile. Je ne lui reconnais pas d'autre mérite. Il permet à des rêveurs de se passer de recherches et de connaissances psychologiques.

Et j'arrive à une autre hypothèse qui, pour expliquer la lucidité psychométrique, attribue une *mémoire aux choses*. On met un objet dans les mains d'un sujet lucide. Cet objet lui permet d'émettre des révélations concernant le possesseur de l'objet. C'est donc l'objet qui informe le sujet parce qu'il garde inclus en lui certains états de l'existence de la personne qui l'a touché, comme une plaque sensible conserve latentes les images des formes qui l'ont impressionnée. Les sujets lucides font office de révélateurs.

Je conviens que cette hypothèse est la première qui vient à l'esprit. Mais elle est trop simple pour être vraie. La Nature n'est pas simple, surtout considérée dans ses parties les plus réduites. Elle l'est encore moins dans les phénomènes touchant l'homme. C'est notre intelligence qui est simpliste et s'efforce d'abaisser la réalité à l'exiguité de sa taille. Par l'analyse nous nous acheminons laborieusement vers les vues d'ensemble. Encore les connaissances synthétiques subissent-elles d'incessantes variations et, à certains moments, des ruines complètes. Plus on pénètre la Nature en quelques-uns de ses fragments, plus sa complexité apparaît formidable. Ce truisme incontesté ne préside pas toujours à l'élaboration des jugements. Une apparence ou une analogie séduisent l'esprit et suffisent souvent à l'édification d'une hypothèse. Celle de la *mémoire des choses* a eu cette génèse.

Sans doute il est probable que nous imprégnons les objets que nous touchons d'une modalité de l'énergie, de même nature pour tous, mais spéciale cependant à chacun, puisque le simple contact des objets permet à certains sensitifs de traduire un être lointain comme s'il était auprès d'eux. Mais pourquoi en inférer que les informations lucides sont contenues dans l'objet ?...

Ce qui a pu donner quelque apparence de probabilité à la mémoire de choses, en psychométrie, c'est la nécessité où sont certains sujets de tenir en mains un objet de personne éloignée, pendant tout le temps que sa lucidité s'exerce sur elle. On en a conclu que le sujet puisait dans l'objet la matière de ses informations. Or cette *permanence du contact* n'est pas une nécessité pour tous les sujets. Si on expérimente, par exemple, avec Mme Morel l'objet n'est utile qu'un court instant, même pas une minute, juste le temps d'obtenir l'évocation mentale de la personne sur qui la lucidité doit s'exercer. Dès ce rapport obtenu, l'objet peut être

retiré d'entre les mains du sujet et détruit. Il ne sera plus nécessaire ni pendant tout le cours de la première séance, ni pendant les séances ultérieures, si la lucidité s'exerce toujours envers la même personne.

Il faut encore considérer que l'objet permet de faire évoquer dans l'esprit du sujet successivement toutes les personnes qui l'ont touché et, en arrêtant sa lucidité sur chacune de ces personnes, de traduire de leurs individuelles existences tout ce que sa faculté en peut traduire, comme si chacune d'elles était amenée en sa présence. Et si, de plus, on observe que, dans la condition psychométrique chaque individualité évocable peut-être traduite dans toute sa *durée*, quelqu'ait été le moment de sa vie où elle ait touché l'objet, alors l'hypothèse de la mémoire des choses perd la séduction de sa simplicité pour devenir une conception effrayante. Car on est amené à penser et à dire que les milliards de choses que nous avons touchées depuis notre naissance et que nous toucherons jusqu'à notre mort sont imprégnées par nous d'une énergie latente de complexité élémentaire inconcevable, puisque chaque chose contiendrait la représentation des existences de toutes les personnes l'ayant touchée, et sans fusion possible entre les états d'existence, le sujet ne confondant jamais des états concernant des individualités différentes. Et, comme le contact d'un objet permet également au sujet de percevoir et de traduire le moment actuel de l'existence d'une personne, sa tranche de vie du moment, il faudrait de plus admettre que la force dont l'objet est imprégné évolue parallèlement à l'individualité qu'elle représente. Les choses contiendraient donc la représentation entière de nos existences (puisque le sujet en perçoit des états d'avenir), avec *évolution synchrone* (puisqu'à n'importe quelle époque dans le passé que nous ayons touché l'objet, le sujet peut traduire notre moment actuel de vie, si cela lui est demandé) ?...

Pour peu qu'un psychiste sérieux continuerait à se croire quelques raisons d'expliquer la lucidité psychométrique par la mémoire des choses, je me ferais un devoir, dans une étude ultérieure spéciale, de détruire cette conception par une démonstration plus étendue et mobilisant l'ensemble des acquisitions de l'expérience.

Qu'on veuille bien considérer que le sujet lucide, en psychométrie, se comporte psychologiquement comme en lucidité au rapproché. Il est manifestement récepteur d'*idées* et non d'*images*. Les images mentales, hallucinantes ou non, qui présentent les connaissances lucides dans le champ de son attention consciente ne sont pas fonction du dynamisme particulier dont l'objet a été imprégné. Elles sont conditionnées par la constructivité spéciale et la catégorie sensorielle de l'imagination de chaque sujet. Ces images mentales, *visuelles* chez certains sujets et pouvant faire croire alors, s'il s'agit d'une description de scène, qu'elles révèlent un cliché, sont de qualités sensorielles différentes chez d'autres : auditives, tactiles, motrices verbales d'articulation, ou motrices verbales graphiques... Et chez les hallucinés visuels, l'allégorie, le symbolisme et le schéma sont les modes représentatifs les plus fréquents des images mentales.

Ce qu'on ne sait pas assez, c'est que les *voyants* n'ont à peu près jamais devant les yeux un tableau d'ensemble d'une scène. C'est par un défilé d'images visuelles que le subconscient informe progressivement le conscient. Chaque image *apparait*, *exprime une connaissance* et *disparaît* et le sujet à mesure interprète ce que son imagination lui montre. Ainsi quand, pour le fait Lerasle, M[me] Morel parle ainsi : « ... il quitte de grands bâtiments... va dans la direction d'autres bâtiments... il arrive au carrefour de trois chemins en face duquel est une maison... il dépasse une barrière... il hésite... il a une vieille canne de bois... il tape le sol avec... ses idées sont brouillées... il va à droite dans un chemin qui descend... etc... », on serait porté à croire qu'elle assiste à la scène. Il n'en est rien. Ce qui, dans la réalité a duré peut-être une heure, se succède en son esprit en quelques minutes. C'est le langage du sujet qui leurre. Interprétant les multiples hallucinations qui naissent comme devant ses yeux, fournissent des connaissances et disparaissent chassées par d'autres, il ne peut s'exprimer autrement que celui qui, devant un tableau, bien que percevant d'un coup tout l'ensemble, se trouve dans la nécessité, s'il veut communiquer à un autre ce qu'il voit, de décrire l'une après l'autre les parties principales de l'œuvre pour donner une idée du tout. L'analogie dans les deux cas réside uniquement *dans le langage* et non dans la vision.

Il ne saurait donc être permis de penser qu'un objet enregistre une scène comme une plaque sensible, car on serait conduit à admettre qu'il enregistre non des images, mais des idées, qu'il *sait* comme sait un cerveau. Et on le doterait ainsi d'une organisation psychique impondérable, mais de puissance égale à celle du meilleur cerveau.

Les choses ont peut-être une mémoire, mais d'une nature toute différente de celle que certains métapsychistes leur prêtent.

Combien la méconnaissance de la psychologie

de la lucidité a fait émettre et fera émettre d'absurdités !...

Par même dédain de la recherche expérimentale et de l'observation provoquée, si l'on s'en tient aux seules apparences des faits et qu'on soit teinté de mysticisme, on est immédiatement et surtout conduit vers *l'hypothèse spirite*.

« Ne semble-t-il pas, me dirait un spirite, que le fait à propos duquel vous écrivez cet article, soit d'une sorte inexplicable par toute autre conception que la spirite ? Remarquez qu'il s'agit de la traduction du dernier morceau de l'existence d'un homme mort. Qui a pu informer le sujet, si ce n'est l'esprit désincarné de cet homme ? D'ailleurs s'il est vrai qu'existe en nous, latente, une pensée qui, durant notre vie, est capable de s'exercer sans les apports de la raison et des sens, pourquoi cette pensée ne subsiterait-elle pas après la désorganisation des sens et l'anéantissement du cerveau ? Suggérant les sujets lucides durant la vie, ne peut-elle donc plus les suggérer après la mort ? »

Je reconnais quelque logique à ce raisonnement. Mais, par malheur, toutes les objections d'ordre psychologique ou expérimental que j'ai successivement opposées aux autres hypothèses se dressent également contre l'hypothèse spirite.

Et, de plus, si les sujets lucides étaient inspirés par les esprits, pourquoi leurs *spécialités* ? Mme Fraya aurait magnifiquement fait le portrait moral de M. Lerasle. Mlle de Berly aurait senti ses troubles mentaux, mimé ses attitudes et simulé sa voix... Mme Morel a reconstitué un fragment de sa vie extérieure.

Pourquoi cette nécessité absolue de l'objet intermédiaire ?

Pourquoi l'esprit suggesteur ne fournirait-il pas d'un coup toute la vérité ?

Pourquoi les lacunes, les omissions, les erreurs partielles ou totales ?

Pourquoi la non conformité au réel des hallucinations informatrices ? etc...

Dans ma pratique de la lucidité, je n'ai pas encore rencontré un fait signé par l'au-delà. Et si l'on examine en ses détails le fait Lerasle, si favorable d'apparence au Spiritisme, où trouve-t-on le moindre indice de l'inspiration venue d'un esprit ?

Ainsi que je l'ai brièvement signalé dans l'exposé de ce fait, Mme Morel, par le contact d'un foulard, m'avait d'abord *évoqué* en son esprit parce qu'ayant touché cet objet le dernier, puis avait évoqué M. Mirault, puis la belle-fille de M. Lerasle et seulement ensuite celui-ci. Or, un expérimentateur non initié aux procédés psychiques de ce sujet, et qu'on aurait laissé dans l'ignorance du motif exact de l'expérience, aurait fatalement laissé la lucidité s'exercer sur M. Mirault. Du vieillard disparu et recherché, il n'aurait pas été question.

Le lecteur saisira, je l'espère, toute la portée de l'enseignement qui se dégage de cette seule considération que je laisse sans commentaires.

Si d'autre part, en s'appuyant sur certaines lois induites de l'expérience et qu'il sera loisible à qui le voudra de contrôler par la pratique, on considère encore :

1° Qu'avec l'aide du même foulard, si au lieu de faire évoquer M. Lerasle dans l'esprit du sujet, j'avais arrêté sa lucidité sur sa belle-fille, les révélations faites à *propos du mort* auraient été faites à *propos du vivant*, ces deux individualités humaines ayant ce même morceau d'existence commun.

2° Que si le fils ou la belle-fille de M. Lerasle s'étaient rendus avec moi auprès de Mme Morel, j'aurais, *par leur seule présence* et sans objet intermédiaire, obtenu les mêmes révélations, et certainement avec plus de détails encore et de précision.

Et ce ne sont pas là de simples suppositions. C'est de règle en lucidité. Il en est toujours ainsi en psychométrie, dès qu'on procède aux contre-expériences. A cet égard je ne redoute pas que la reproduction de faits analogues m'oppose un démenti.

Si donc, dans un fait de ce genre, la pensée latente de vivants, à distance ou au rapproché, peut apporter au sujet lucide les matériaux de ses informations, on n'est pas en droit de faire intervenir l'esprit problématique d'un mort, surtout que la pensée des vivants suffit en toutes les autres variétés de faits.

On ne comprendra pas la Lucidité tant qu'on se contentera de la juger par spéculation pure de l'intelligence, car il manquera ces trois données essentielles que l'observation dégage des faits et de la psychologie des sujets :

1° *L'être humain n'est pas une individualité*, c'est une vie ;

2° *En chacun de nous est latente une pensée possédant d'autres moyens d'information que les sens et l'exercice de la raison et dont les connaissances dépassent en rectitude et en extension celles de l'intelligence consciente.*

3° *Cette pensée de qualité surrationnelle s'écoule de subconscients à subconscients d'une manière permanente et indépendamment de la volonté. Les sujets lucides sont plus intensément impressionnés par elle et ont la faculté d'en reconstituer*

des fragments. Ils font passer dans le conscient ce qui, sans eux, resterait ignoré.

L'homme ne peut se croire un *moi* qu'en se dégageant artificiellement des êtres et des choses. Dans le moment même où il croit se distinguer du *non-moi* il ne fait que prendre conscience d'un état de retentissement de l'extérieur. Si l'on évalue *l'individualité humaine* au moment où la mort la termine, il apparaît alors que l'existence a été *une somme* de réactions physiques ou morales à des excitations physiques ou morales, qu'elle a été une coulée de phénomènes emportée dans le mouvement fluent de la vie des choses et des êtres, et au même rythme.

On pourrait comparer, comme je l'ai fait ailleurs, une vie d'homme à un système sidéral dont une individualité serait comme le soleil central et autour de laquelle graviteraient, à des distances diverses, les êtres et les choses de son ambiance. Et, de même que la vie cosmique de notre soleil ne se peut comprendre si on l'abstrait des planètes de sa gravitation, de même chaque être humain n'est plus compréhensible dès qu'on le détache de l'ambiance dont il fait partie intégrante. Parler d'une vie humaine, c'est formuler la somme de cette gravitation psycho-physique, en déterminant une individualité comme centre.

Et c'est bien ainsi qu'apparaît chaque homme, dès qu'on l'étudie à travers la lucidité. Le sujet perçoit tout aussi bien son mental que sa vie extérieure, *dans le passé* et *dans l'avenir*. Jamais il ne le sépare de son milieu d'évolution et le point actuel de sa vie ne fixe pas la limite de la lucidité.

C'est parce que notre vie est *une somme* dont on ne peut détacher certains fragments que par artifice d'analyse, que les sujets lucides peuvent la traduire pendant *toute sa durée*. C'est pour cette même raison qu'ils perçoivent aussi bien les événements concernant les êtres faisant partie de l'ambiance de la personne consultante que ceux qui intéressent exclusivement cette personne, car ces deux ordres de faits sont, au même titre, des états de sa propre existence. Et cela explique qu'il arrive à certains sujets de traduire comme actuels des états de vie à venir.

Dans un cas de lucidité de la nature du fait Lerasle, les circonstances de la mort de cet homme, les recherches, la découverte du cadavre, le lieu où il gisait, etc... ont été des états d'existence actuels et futurs de son fils et de sa belle-fille, et ce sont aujourd'hui des états d'existence passés, mais compris, maintenant comme avant, dans la somme de leur vie. Ils étaient donc connus de leur pensée intuitive, puisque la lucidité montre qu'elle sait notre avenir. Ces personnes se seraient rendues auprès de Mme Morel, qu'elles en auraient obtenu la révélation par le seul fait de leur présence. Un objet intermédiaire a pu permettre à distance ce qu'aurait permis le rapproché. Pourquoi vouloir que soit un obstacle *l'espace* séparant deux êtres vivants, alors qu'on accepte si aisément la communication entre deux milieux entièrement différents : notre sphère matérielle et l'inconcevable au-delà ?...

Est-il un métapsychiste qui oserait nier la *suggestion mentale inconsciente* ?... La littérature du « Psychisme » en fournit d'abondantes preuves. Même la lecture des comptes-rendus de séances de *médiumnité physique*, en fait rencontrer à tous instants des exemples. Les sujets lucides, plus particulièrement, représentent des moyens simples, sûrs et toujours prêts, de s'assurer du phénomène de la transmission de pensée, puisque, de divers sujets, pourvu qu'ils aient quelque valeur, on obtient des *révélations identiques*. Même si les informations obtenues ainsi étaient fausses, cette régulière concordance établirait indiscutablement que la pensée peut passer d'un cerveau à un autre sans l'intermédiaire des mécanismes moteurs de l'expression.

Et de quel droit vouloir limiter la transmission de la pensée à la seule condition de proximité entre le *suggesteur* et le *sujet* ?... Si nous ignorons la radiologie de la pensée, nous connaissons, par contre, de nombreux faits établissant que l'espace n'oppose pas un obstacle aux formes de l'énergie émanant de nos cerveaux. Le dossier des faits de télépathie fortuite le prouve. L'expérience de P. Janet, devenue classique, et beaucoup d'autres expériences, avant et depuis, l'ont également prouvé. J'engage ceux qui désirent par eux-mêmes s'en convaincre à utiliser méthodiquement les sujets psychomètres, il n'est pas de meilleurs instruments d'expérience.

Certains sensitifs ne sont impressionnables que par la pensée consciente, d'autres par la subconsciente au sens classique du mot. C'est une toute différente modalité de la pensée que les sujets lucides reflètent, avec possibilité de parasitisme des deux premières.

Je me suis efforcé, dans *Lucidité et Intuition*, d'établir, par l'analyse des variétés de faits de lucidité et des psychismes lucides, que chaque être humain recèle en lui une *pensée latente* dont les moyens d'information ne sont pas seulement les sens et l'exercice de la raison, puisqu'elle rec

tifie leurs erreurs, comble leurs lacunes dans le passé, et les précède dans l'avenir. Qu'on veuille bien m'excuser de n'en pas reproduire ici, en raccourci, la démonstration. Elle est incompressible.

Ce que sait cet *hôte inconnu* ?... L'étude méthodique et progressive de ses reflets dans les cerveaux lucides nous l'apprendra, et ce sera une riche moisson pour la Psychologie.

Disons seulement qu'avec des sujets sans éducation spéciale de leur faculté, ce qui devient tout d'abord évident : c'est qu'ils sont capables de savoir tout ce qui constitue la *somme de notre vie*, puisque c'est notre vie que les sujets lucides traduisent, morceaux par morceaux et avec une acuité proportionnelle à la valeur de leur faculté.

C'est pour ignorer l'extension de notre pensée latente qu'on se refuse à accepter la lucidité comme la résultante d'une transmission de pensée. Et l'on oppose à cette vérité, qui cependant jaillit de l'expérience, cette assertion puérile : qu'il ne saurait y avoir suggestion mentale lorsqu'un sujet fournit des connaissances qui ne sont pas et ne peuvent pas être dans notre pensée consciente !...

Il est cependant si facile de s'assurer que le sujet lucide est strictement *passif*, pour peu qu'on l'observe dans l'exercice de sa faculté et non seulement à travers la narration des faits. Il est si facile de faire la preuve que ce sont *tous les êtres* se succédant devant lui qui apportent les connaissances qui les concernent. Il est si facile d'établir, qu'entre l'être traduit et le sujet *c'est de la pensée qui se transmet*, au rapproché et à distance, que je ne puis arriver à comprendre pourquoi l'on préfère à l'expérience, appui sûr, des opinions nées au hasard de l'apparence d'un fait ou des dispositions d'esprit d'un moment.

Docteur F. DE MARCO

La réversibilité des Faits psychiques

Son application à l'explication des Phénomènes métapsychiques

Le Dr. Frédéric De Marco, élève et assistant de l'illustre professeur W. Thompson (Lord Kelvin), publia récemment dans la *Rivista di Psicologia* du prof. J. C. Ferrari (Bologne) un article qui, bien que présentant une simple hypothèse de travail, mérite d'être signalé tout spécialement aux personnes qui étudient sérieusement les phénomènes métapsychiques et se préoccupent de trouver la loi qui les mettrait en harmonie avec les lois physiques générales de l'univers.

La question de la réversibilité des phénomènes a eu une période de grande splendeur dans l'histoire de la physique, ayant fait naître des polémiques fécondes entre plusieurs grands savants, et revêtant d'ailleurs par elle-même une haute importance. Ne s'agissait-il pas de décider du sort de l'univers, en cherchant si la chaleur devait, ou ne devait pas mourir ? Par suite de cette mort, la phénoménologie aboutirait à une stase fort douloureuse pour la sensibilité philosophique de l'âme humaine...

Nous ne suivrons pas M. De Marco dans la savante exposition qu'il fait de la question au point de vue historique, physique, chimique, nous bornant à noter que, pour ce qui se rapporte au plan physique, il présente comme un cas typique de réversibilité, à la portée de la plupart des lecteurs, celui du téléphone Bell, celui du phonographe, où l'on comprend aussitôt que le processus électromagnétique est d'une réversibilité parfaite. Dans le domaine physiologique, (ainsi que l'a fait noter Claude Bernard), on a été jusqu'à présenter comme un cas de réversibilité celui de l'œuf, puisque si la poule produit l'œuf, ce dernier produit la poule. En réalité, les physiologues s'accordent à reconnaître que les phénomènes réversibles reconnus par la physique et la chimie n'ont pas encore été prouvés dans le domaine strictement physiologique, mais seulement supposés ou imaginés.

Pour ce qui se rapporte à la psychologie, une idée vague de la réversibilité existait déjà pour ce qui concerne le problème du processus hallucinatoire ; seulement, il s'agissait moins d'un concept théorique que de l'observation d'un fait res-

sortant de l'étude attentive du phénomène. Toute personne qui lit une description d'une hallucination est aussitôt frappée par ceci : que le phénomène hallucinatoire semble dû à quelque chose qui *revient ;* on dirait que les images localisées au moyen de symboles psychiques dans l'écorce cérébrale se réveillent et rétrogradent jusqu'aux centres de sensation, pour produire dans la conscience une sensation de réalité objective.

On doit cependant se demander quels faits de nature physiologique et psychique autorisent à appliquer le concept énergétique de réversibilité aux hallucinations. Or les faits, les idées, les expériences qu'on pourrait citer à ce sujet sont en bon nombre ; le Dr. De Marco se limite à en rappeler deux fort caractéristiques. Le premier cas est dû à Wundt ; le voici : Si, par exemple, on dit à l'hypnotisé que devant lui, sur une muraille blanche, est peinte une croix rouge, il répond qu'il la voit ; alors, si on lui ordonne de tourner le regard au ciel, il affirme voir l'image de cette croix peinte en vert. Il arrive ainsi que les hallucinations suggérées et localisées dans un point donné de l'espace paraissent être soumises, en se projetant au dehors, aux mêmes lois qui règlent les images originées par des impressions visuelles. L'autre exemple est dû, sauf erreur, à Uhthoff, qui parvient, au moyen d'un prisme, à dédoubler les visions morbides des hallucinées.

Ces deux faits — observe M. De Marco — semblent démontrer la présence de phénomènes physiques dans la projection de l'image morbide hors du corps du patient.

On peut ajouter qu'il est aisé de voir les liens qui rattachent cette question à celle de l'idéoplastie et des photographies « psychiques »; tout au moins à un certain nombre de ces dernières.

Aussi M. De Marco consacre aux phénomènes médiumniques la dernière partie de son étude. Voici l'intéressant passage en question :

« Malgré tout, je suis d'accord avec vous sur ce » point, que si on parvenait à prouver la réversibilité » des faits psychiques (par exemple de nos percep- » tions, de nos idées), on trouverait par là un moyen » d'expliquer, ou du moins de tenter d'expliquer, beaucoup de phénomènes dits *supernormaux* ». Telle est la réponse d'un des penseurs les plus forts de l'Europe, le professeur Henri Morselli. Ce qui montre combien il est difficile d'entrer en de telles discussions, c'est que M. Morselli lui-même, avant de tenter l'explication des faits supernormaux, voudrait qu'on ait d'abord bien démontré la *réversibilité* des faits psychiques. Malgré cela, quand on réfléchit au chaos de théories mises en avant à ce sujet, et surtout à leur caractère fortement anti-scientifique, l'hypothèse de la réversibilité, même sans toucher à la cause première des phénomènes, est celle qui présente les meilleures bases scientifiques naturelles et qui nous montre le plus scientifiquement comment peuvent se dégager de l'organisme, en des conditions très instables, ces forces qui nous étonnent ensuite si profondément par leurs effets...

On est désormais d'accord, au moins parmi ceux qui envisagent le phénomène à un point de vue tout naturel, pour admettre que toutes, ou presque toutes, les manifestations médiumniques ont leur origine dans le médium lui-même... Il faut donc supposer que dans ces individus, les centres où la force est élaborée et dirigée sont sous l'influence d'un dynamisme très instable, puisque c'est justement dans les systèmes instables qu'il y a plus de probabilité de rencontrer du travail. Sans entrer dans la discussion de tel ou tel cas spécial, nous affirmons seulement que la désintégration rétrograde de systèmes de forces à l'intérieur de l'organisme nous offrirait une source considérable d'arguments pour expliquer les phénomènes de mouvement observés par les expérimentateurs, au cours des séances médiumniques.

Et ne perdant jamais de vue la théorie de Wundt sur le parallélisme psycho-physique, selon laquelle un processus physique doit correspondre à tout processus élémentaire de l'esprit, nous sommes amenés à penser qu'à une violente désintégration de cette sorte — bien entendu par un effet pathologique — doit correspondre une modification extérieure d'ordre physique. Ainsi les forces biopsychiques seraient projetées en suivant un ordre rétrograde s'extériorisant avec tous les caractères de la réalité : 1°, en tant que forces, elles produiraient des effets dynamiques réels ; 2°, en tant que dépouilles errantes, virtuelles de réalité, elles produiraient des effets perceptifs : des fantômes, des apparitions, etc.

M. Morselli, le savant qui a le mieux élucidé la position des faits spiritiques dans le domaine des phénomènes, et auquel nous devons l'étude la plus rigoureuse et l'analyse psychologique la plus fine sur un médium, est d'avis que les fantômes doivent avoir une réalité presque matérielle pour pouvoir produire des sensations tactiles.

Cependant, aussi profonde que puisse être l'hypothèse conformément à laquelle l'énergie, d'un moment à l'autre, pourrait prendre une apparence et une consistance matérielles (pathologie physique ?), elle est si lointaine des faits scientifiques bien constatés, que nous ne pouvons la retenir sans sauter un vrai abîme. En effet, comment expliquer alors la consistance des fantômes, des mains fluidiques ? Simplement en admettant que les nerfs tactiles de Mme Paladino projetent ces conditions dynamiques de nature à produire la sensation d'une main. Certes, la chose n'est pas facile, mais elle n'est point absurde. C'est en somme à peu près ce que pense Podmore des fantômes télépathiques. Ce n'est pas de la sugges-

tion mais de la perception de symboles de réalité ; tout consiste dans le fonctionnement réversible entre le monde physique extérieur et le monde psychique intérieur.

Pour les hallucinations, l'application du principe de réversibilité était plus facile, parce que le mécanisme était tout entier dans le cerveau ; mais ici il nous faut quelque chose en plus ; c'est peut-être le point le plus faible de notre hypothèse. En effet, quel est le processus dans lequel s'opère une inversion pour donner origine à un fantôme ? Supposons que ce soit le processus constituant l'idée de « fantôme ». Cette idée étant fort complexe, ses parties s'étendront en direction centrifuge jusqu'aux sens et projetteront ensuite à l'extérieur cette énergie, déclanchée dans le développement du processus.

Mais pourquoi, alors, n'aperçoit-on pas leur contenu en chaque hallucination ? D'abord, les hallucinations ordinaires ne se produisent pas en des circonstances spéciales comme les phénomènes spiritiques ; ensuite elles sont plus faibles ; en tout cas, il paraîtrait d'après des faits observés par Wundt et par d'autres et auxquels nous avons fait allusion, que quelque chose se projette aussi dans les hallucinations ordinaires. Enfin tous les hallucinés ne sont pas des médiums.

De toute façon, nous sommes loin de cacher nos doutes et nos incertitudes. Le problème est posé afin qu'on le discute ; la critique jugera de sa valeur... Je n'ai pas de peine à reconnaître les graves lacunes que présente cette hypothèse hardie, qui a cependant déjà reçu, jusqu'à un certain point, l'approbation des plus éminents aliénistes italiens, telles que MM. Morselli, Tanzi, Tonnini ; le consentement inconditionné de M. Brugia, au moins pour les hallucinations ; le jugement bienveillant de M. Auguste Murri et Giacomini ; le conseil autorisé et profond de M. Luciani ; le « *théoriquement, oui* » de M. Charles Richet. Le vif intérêt montré par des hommes d'une valeur indiscutable ne peut être qu'un signe évident du besoin qu'on éprouve d'une discussion ample et sereine, pouvant placer sous une juste lumière la valeur du problème en question.

Parmi les ordres de phénomènes supernormaux qui mériteraient plus spécialement d'être étudiés à la lumière de l'hypothèse du Dr. De Marco, on peut rappeler ceux de la *psychométrie* et des *hantises*, où un objet, ou une localité, semblent produire une répétition, et par conséquent peut-être une réversibilité de certains événements, ou du moins de certaines manifestations.

Cette question se rattache à celle de la réversibilité du *temps*, c'est-à-dire au problème de la divination. Aussi nous croyons intéressant de reproduire ici le passage suivant du célèbre auteur de *The Grammar of Science*, Sir CHARLES PEARSON, professeur à l'Université de Londres, cité par M. De Marco :

L'irréversibilité des processus naturels est un concept purement relatif. L'histoire avance ou recule conformément aux mouvements analogues des événements et de leurs observateurs. Imaginons un compagnon du *démon* de Clerk Maxwell, doué d'une faculté visuelle extraordinaire, prodigieuse, capable de pouvoir suivre d'une distance énorme les événements qui se déroulent sur la Terre. Supposons qu'il s'éloigne de la Terre avec une vitesse supérieure à celle de la lumière (300.000 km. par seconde). Evidemment pour lui, tous les procédés naturels et toute l'histoire se trouveraient invertis, renversés ; les hommes entreraient dans la vie par la mort, ils quitteraient le monde à leur naissance, etc. Les types complexes d'organisation deviendraient plus simples, l'évolution elle-même serait intervertie et la Terre, devenant de plus en plus chaude, se convertirait enfin en nébuleuse. Cet être prodigieux serait à même, grâce à ses facultés merveilleuses, de parcourir l'histoire en avant et en arrière ; vivre, en un mot, un *présent* éternel.

Cette conception du mouvement historique et du temps, pour ce qui se rapporte à la relativité du mouvement, m'a été suggérée par le Dr. Filon ; elle présente, à ce qu'il me semble, un grand intérêt au point de vue de la pure relativité de tous les phénomènes (1).

Nous terminerons en rappelant que M. De Marco fait expressément observer que sa théorie reste absolument en dehors de la question de l'*essence* des phénomènes, et partant de celle du spiritualisme ou du matérialisme.

C. de V.

(1) Y compris le phénomène du temps.

P. LE COUR

LA VISION SANS L'EMPLOI DES YEUX

A propos d'expériences avec l' « oui-ja »

C'est avec juste raison que les « *Annales* » ont attiré récemment l'attention sur l'importance présentée par l'observation des expériences de la planchette écrivante, ou « oui-ja », obtenues les yeux fermés ou bandés (1).

En effet, la première objection qui est faite par ceux qui se contentent d'une observation superficielle de ce phénomène est précisément que le sujet peut, par fraude, indiquer lui-même les lettres avec un peu d'entraînement, ou encore (et c'était là la fameuse théorie de Chevreul vers 1850), que le désir d'obtenir le phénomène sert d'amorce à la volonté inconsciente et aux mouvements musculaires non moins inconscients.

Je viens précisément de relire l'ouvrage dans lequel Chevreul, il y a 60 ans, étudiant à la fois les phénomènes nouveaux de la baguette divinatoire et des tables tournantes, les expliquait doctoralement par la théorie des mouvements musculaires inconscients produits par le désir du sujet ; il y revient sans cesse, tellement il est certain d'être dans la vérité, et il ajoute comme preuve démonstrative que, d'ailleurs, ces mouvements ne se produisent plus lorsque le sujet, ayant les yeux fermés ou bandés, son désir ne peut plus agir dans un sens déterminé.

Lorsque j'ai eu les yeux ouverts, dit-il, et que ma pensée s'est représenté le mouvement d'un pendule (tenu à la main) dans un sens déterminé, le pendule s'est mû en ce sens par un acte de mes muscles dont je n'avais pas eu conscience. Le mouvement n'a cessé que lorsque ma pensée a été qu'il pouvait cesser. *Enfin lorsque mes yeux ont été fermés et que ma pensée a cessé de voir le pendule et le lieu où il pouvait se mouvoir, il est resté en repos* » (1).

Appliquant cette théorie à la baguette divinatoire comme il l'applique aux tables tournantes, l'auteur ajoute :

(1) Voir notre numéro de mars dernier, page 45. — *N. de la R.*

(2) *De la baguette divinatoire et des tables tournantes*, par Chevreul, 1854.

On pourra ainsi recevoir de la moindre circonstance, la *tendance au mouvement* nécessaire pour amener la manifestation du phénomène. Par exemple si cet homme cherche une source, s'il n'a *pas les yeux bandés* la vue d'un gazon vert abondant sur lequel il marche pourra déterminer en lui, à son insu, le mouvement musculaire capable de déranger la baguette, par la liaison établie entre l'idée de la végétation active et celle de l'eau » (2).

Un certain nombre de sourciers emploient d'ailleurs le pendule explorateur pour la recherche dont il s'agit ; or cet instrument est, en effet, plus susceptible d'être influencé par des mouvements inconscients que la baguette fourchue employée dans les conditions que l'on connaît.

Quoi qu'il en soit, toute la théorie de Chevreul tomberait si l'on pouvait observer des mouvements intelligents sans corrélation avec les indications du sens de la vue. Or, aux expériences de Sir W. F. Barrett citées précédemment, je puis ajouter mes propres observations, puisqu'il vient de m'être donné à plusieurs reprises de voir l'index de la planchette indiquer intelligemment les lettres du oui-ja sans que le médium les regardât, soit qu'il eût la tête tournée d'un autre côté, soit qu'il eût les yeux consciencieusement fermés.

Voici les faits : Nous expérimentons ici avec un petit groupe de personnes nullement spirites et dont la plupart sont même hostiles à cette théorie ; le médium est un jeune homme intelligent et sceptique, désireux toutefois de se rendre compte de ce qu'il peut y avoir de vrai dans les phénomènes auxquels il donne naissance.

Le samedi 17 juin dernier, après une très, très longue attente, alors que le médium, lassé, se reposait la tête appuyée sur sa main gauche et avait les yeux fermés, l'index tout à coup se mit à se mouvoir et dicta : « Pas de séance ce soir, la séance de samedi sera supprimée et remise à vendredi ». Le médium attira notre attention sur le fait qu'il n'ouvrait pas les yeux au cours de cette dictée.

(1) *Lettre à Ampère* (Revue des Deux Mondes), mai 1833.

Le vendredi 23 juin, en présence de huit personnes, nous venions de recevoir la « communication » suivante :

Quand un enfant vient boire au bord d'un lac immense, se plaint-il que l'eau soit profonde s'il en a goûté la fraîcheur ?... L'infini est ce lac immense et si vous autres, les souffrants, n'en connaissez que les bords, pourquoi vous plaignez-vous de n'en point toucher la profondeur ? Si vous saviez...

A ce moment on relit ce qui a été dicté, une erreur a dû être commise car l'index indique *non*. J'ai l'idée de demander au médium de fermer les yeux, il s'y prête complaisamment et scrupuleusement, puisqu'il est aussi désireux que nous d'approfondir ces mystérieux phénomènes. L'index se meut et il est dicté :

L'infini est *un* lac... Le reste est bon.

Quelqu'un faisant observer que le médium peut connaître instinctivement l'emplacement des lettres, je propose de retourner l'alphabet.

Pouvez-vous, dis-je, nous donner une simple phrase ainsi ?

L'index ayant tendance à se tourner la pointe vers la base des lettres, le médium facilite ce mouvement, qui aurait nécessité une position impossible de la main, en mettant l'index en sens inverse de sa position usuelle. Dans cette position et les yeux toujours fermés, il est dicté lentement, mais correctement, ces mots : « Oui... Dieu est bon » (1).

Ainsi donc, si l'on écarte l'interprétation spirite, notre être serait, dans certaines circonstances, capable de voir sans le secours des yeux et cela, non point dans l'état de somnambulisme, mais dans un état physiologique absolument normal.

Dira-t-on qu'il peut s'agir d'une adresse analogue à celle de l'aveugle qui, lui aussi, peut exécuter d'adroits travaux ? Non, la vision médiumnique donne l'absolue sensation d'être semblable à celle de l'individu doué du sens de la vue, puisque l'on peut déplacer, intervertir les lettres du oui-ja, les retourner la tête en bas, etc., sans empêcher la dictée, ce qu'on ne saurait faire avec un aveugle.

Dira-t-on alors, que ce sont les assistants qui conduisent inconsciemment la main du médium et que leurs désirs constituent la chaîne indicatrice qui dirige l'index ?

J'ai eu plusieurs preuves du contraire.

Le 25 avril 1892, j'assistais à une séance chez Mme Cornille, à Paris ; la table, dans l'obscurité, frappait intelligemment et m'avait donné entre autres la date du décès d'une tante, date de laquelle je ne me souvenais pas consciemment. Tout à coup, une idée me vient : je saisis un volume que j'avais aperçu près de moi, je l'ouvre au hasard au-dessus de ma tête dans la mi-obscurité, et je demande à la personnalité faisant mouvoir la table, de m'indiquer le chiffre de la page ; le chiffre 104 est frappé ; vérification faite, il était bien celui de l'un des deux folios auxquels ce livre était ouvert. Notre collègue, M. Léon Chevreuil, qui assistait à la séance, pourrait, s'il s'en souvient, certifier ce fait.

J'ajouterai enfin qu'à notre séance où il a été dicté : « *La séance de samedi sera su...* », l'un de nous dit : « superbe » ; mais, sans tenir compte de cette interruption, l'index continue et dicte « supprimée ».

Nous sommes loin, par conséquent, des explications de l'académicien Chevreul qui voyait dans le regard dirigé par le désir, la condition *sine qua non* des mouvements animateurs de la baguette divinatoire ou des tables frappantes, et nous nous trouvons en présence de phénomènes qui établissent tout au moins l'existence en nous de cet être subconscient aux pouvoirs mystérieusement étendus, qu'a si bien décrit M. le docteur Geley.

Toutes ces choses sont d'un facile examen ; elles ouvrent des perspectives illimitées que, cependant, beaucoup d'hommes de science ne veulent pas voir et repoussent même avec le plus profond mépris ; le progrès dans cette voie se fera donc sans eux et peut-être un jour s'apercevront-ils avec amertume que l'on peut leur appliquer l'antique adage : *Tarde venientibus ossa.*

P. LE COUR

A la suite des résultats satisfaisants obtenus à des séances précédentes avec la planchette écrivante les yeux fermés, nous avons voulu augmenter la rigueur de l'expérience en bandant les yeux du médium. Cette expérience eut lieu le 1er septembre dernier (après avis favorable de la personnalité communicante — car il est remarquable que l'indépendance du phénomène est telle qu'une expérience de ce genre ne saurait réussir sans cet acquiescement préalable).

(1) A vrai dire, *si* on admet que le médium pouvait connaître indistinctivement l'emplacement des lettres quand l'oui-ja était placé dans sa situation normale, on ne peut pas exclure absolument qu'il la connût de même quand l'appareil était renversé ; seulement, les difficultés se trouvaient être beaucoup augmentées. — N. de la R.

Nous sommes trois : le médium, sa mère et moi. A l'aide d'une serviette on bande très strictement les yeux du sujet. L'index se meut aussitôt et court sans indécision sur le tableau. J'écris les lettres au fur et à mesure qu'elles sont indiquées, mais sans parler, de façon à ne pas donner ainsi des indications au médium. Il est dicté de nouveau : « Dieu est bon ». C'est la phrase donnée antérieurement, mais le tableau était alors retourné la tête en bas.

Ces trois mots sont donnés avec rapidité, mais il a fallu s'arrêter là, car le médium est haletant et son cœur bat à coups précipités, ce que je constate en appuyant la main sur sa poitrine.

Peut-être pourrons-nous obtenir une phrase plus longue ultérieurement dans d'aussi rigoureuses conditions de contrôle, mais il me paraît impossible déjà de pouvoir dans les conditions ci-dessus dicter sans hésitation les trois mots dont il s'agit.

Le 22 décembre dernier, en présence du groupe habituel auquel s'était joint M. Maillard, avocat, notre nouveau sociétaire, je pose la question suivante :

« Voulez-vous dicter les yeux fermés ? — Réponse : Oui ».

On enveloppe alors *complètement* la tête du médium avec une étoffe double dont j'avais vérifié l'étanchéité à la lumière. La planchette se meut et dicte : « Dieu est bon ».

C'est la troisième fois que cette courte phrase nous est donnée dans de semblables conditions ; aussi demandons-nous autre chose. L'index alors dicte : *Nunc et semper sum amicus.* Toutefois, à plusieurs reprises, l'index s'arrête, non sur la lettre, mais entre elle et la lettre voisine, ou même sur cette dernière. Les deux secrétaires ont pris la dictée ainsi :

Le 1er : *Munc et selod est amicur.*
Le 2e : *Munc et semdr st amicus.*

Quoiqu'il en fût, l'expérience paraît de nouveau concluante : on peut obtenir des dictées avec un médium sans que celui-ci fasse usage de ses organes visuels.

P. Le Cour

Ct MOUREAU

Une hallucination « véridique »

me fait découvrir un sujet à « effets psychiques »

Un soir d'octobre 1904, froid et pluvieux, je rentrai, à l'heure du dîner, après avoir chassé toute la journée, dans une petite ferme de Bir-Touta, aux environs d'Alger.

Avant de m'approcher de la cheminée où la marmite chantait sur un feu de sarments, je me débarrassai de mon fusil dans une petite chambre attenante à la grande salle commune qui servait de cuisine et de salle à manger.

Puis, on s'assit à la table de famille, sur les grands bancs rustiques. Nous étions huit convives. Les deux filles du colon, qui aidaient leur mère aux soins du ménage, occupaient l'un des bouts de la table et j'étais, à l'autre extrémité, voisin de la fermière et de son frère.

Soudain, je vis une femme entrer sans bruit par la porte restée ouverte de la petite chambre, traverser sans hâte la grande salle, en passant devant la table, et se diriger vers la porte de la cour. Je me levai pour saluer cette personne qui m'était inconnue, et que je supposai être une voisine. Elle ne parut pas me voir et je la perdis de vue juste au moment où la maîtresse de maison, surprise de mon mouvement inattendu, me dit vivement : « Mais, monsieur le commandant, vous ne voulez donc pas manger la soupe ! »

Je ne pus répondre à cette interpellation, l'oncle ayant lancé un propos quelconque qui coupa la suite de mes idées, et j'oubliai cet incident jusqu'à la fin du repas, où une autre circonstance, qui me parut non moins bizarre, rappela mon attention sur ma vision fugitive. C'était au moment du café, et la jeune Louise, l'une des deux jeunes ménagères, grande brune de dix-huit ans environ, un peu mince pour sa taille et aux yeux noirs et brillants, se levait pour aller prendre l'immense

filtre de fer-blanc qui est cher à tous les campagnards algériens.

Son oncle lui cria jovialement : « Surtout, Louise, ne joue pas au commandant le tour de lui offrir du café froid ! »

« Que voulez-vous dire ? » protestai-je, « j'entends l'eau qui chante sur le feu ! »

« Oh ! ne va pas raconter cette histoire », dit la mère à son frère ; « tu sais que tu vas chagriner ta nièce ! »

Flairant un récit intéressant, je fus plus curieux que galant, et j'insistai si bien que, tandis que Louise versait l'eau chaude sur le café, son oncle me narra la curieuse aventure que voici :

« Un soir de l'année dernière, nous étions au » mois d'octobre comme aujourd'hui, une amie » de mes nièces vint nous voir vers la fin du dîner. » Elle annonça que, pourvue, après examen, d'un » emploi dans les Postes et Télégraphes, elle venait, en voisine, nous faire ses adieux avant de » quitter le pays.

» Elle accepta de prendre le café avec nous. » Je ne sais plus exactement ce qui se passa entre » cette jeune fille, Louise et moi. A la suite de » quelque taquinerie ou malentendu, s'était-il » élevé entre nous une légère discussion ? Le fait » est que lorsque ma nièce, un peu énervée, eut » servi le café, son amie et moi protestâmes en » constatant que nos tasses étaient glacées, tandis » que le reste de la famille avait du café brûlant. »

Après insistance de ma part, l'oncle, qui ne fut démenti ni par la jeune fille, confuse et rougissante, ni par les assistants, m'affirma que les deux tasses incriminées étaient aussi froides que l'eau que l'on aurait puisée dans la cour, par cette fraîche nuit d'octobre, et que cependant elles sortaient du filtre même qui avait versé l'instant d'après du café bouillant à toute la famille.

Immédiatement, je me souvins d'avoir lu la description d'un phénomène analogue qui s'était manifesté dans un groupe d'expériences. Par une association d'idées naturelles, je me rémémorai la vision que j'avais perçue au début du repas, et je dis à brûle-pourpoint à la mère : « Votre fille est donc médium ? » — « Qu'entendez-vous par là ? » — « Voyons, Madame, ne me le cachez pas, » Mlle Louise voit parfois des choses bizarres, des » fantômes même, n'est-ce pas ? » — « Oh ! mon » Dieu, vous devinez donc tout ! Oui, notre pauvre » fille a parfois des apparitions effrayantes ; elle » nous appelait un jour pour nous montrer des » cercueils qu'elle voyait alignés dans la cour ; » très fréquemment, la nuit, elle voit sortir d'un » coin du plafond un de ses oncles qui est décédé » il y a quelques années. » — « Vous ne m'étonnez pas, dis-je. » Et je lui dis pourquoi elle m'avait vu me lever et saluer au moment du potage ; je lui décrivis l'apparition qui m'avait semblé être celle d'une campagnarde, vêtue d'un « caraco de cotonnade et d'une jupe de pilou, et, tant bien que mal, je dépeignis les traits du visage. « Oh ! alors, vous avez vu ma pauvre sœur que j'ai perdue il y a longtemps ! »

Les spiritueux circulèrent et il me fut aisé de dissiper l'impression pénible qui planait sur l'assistance, en changeant le sujet de l'entretien et en rendant la conversation générale.

Quelques instants plus tard, je pris congé de nos aimables hôtes, désolé de les avoir momentanément attristés, mais prodigieusement intéressé par le curieux phénomène dont j'avais été le seul percipient et par les aveux qui m'avaient été faits.

En me ramenant en carriole à la gare voisine, l'oncle, libéré de toute contrainte, me raconta qu'à différentes reprises, sa sœur, son beau-frère et lui ont eu l'occasion d'aller consulter, à Alger, une somnambule espagnole sur certaines affaires d'intérêts (Espagnols, Arabes et colons algériens ont, en général, beaucoup de goût pour ces consultations). Chaque fois, la sorcière leur dit : « Vous » avez dans votre maison une jeune fille que vous » devez considérer comme le bon génie de la » famille (vulgairement « mascotte »). Ne vous » séparez pas d'elle, et suivez ses conseils ». En fait, paraît-il, chaque fois qu'elle fut consultée, la jeune Louise donna des avis précieux : qu'il s'agît d'une vente de bétail ou d'un partage de terre en litige, le succès couronna toujours ses intuitions.

Commentaires :

Il résulte pour moi des récits de la famille, provoqués par une plaisanterie d'un de ses membres, que le phénomène que j'ai rapporté — bien que j'en aie été le seul percipient — peut très bien avoir été une hallucination « véridique ».

Me trouvant, au retour d'une chasse fatigante et humide, dans l'heureuse disposition d'esprit que peuvent procurer à un homme bien portant une atmosphère chaude, un milieu sympathique et, je puis l'avouer, la perspective d'un repas réconfortant, j'étais bien éloigné de songer aux mystères du Psychisme, et je doute beaucoup d'avoir pu, sans aucune préparation mentale préalable, être le jouet d'une hallucination pure et simple. J'ignorais, d'ailleurs, absolument, que la jeune Louise pût être douée de facultés médiumniques. J'ignorais également que mon hôtesse eût perdu une sœur.

Mais je dois, pour être exact, ajouter qu'une jeune Algérienne, d'origine arabe, avait été invitée par la fermière à passer l'après-midi chez elle. Cette personne était, à l'insu de nos hôtes, un sujet m'ayant donné des preuves de médiumnité diverses, et, à cette époque, elle était très fréquemment « en rapport » avec moi.

Je suppose donc que la réunion à la même table (autour de laquelle était groupée une société sympathisante et harmonique) de Louise et de ce sujet, après que les deux jeunes femmes sont restées en contact toute une demi-journée, a été de nature et a suffi à provoquer chez moi une vision qui n'eût sans doute pas été perceptible pour d'autres personnes, et qui, certainement, a échappé aux autres assistants.

J'ai rapporté les faits avec toute la précision possible et avec une fidélité de mémoire (c'est en 1909 que j'ai rédigé une première note à ce sujet) qui ne peut étonner de la part d'un homme qui, pour la première fois de sa vie, après avoir été témoin d'un phénomène psychique non intentionnellement provoqué et absolument imprévu, a pu recueillir sur l'heure et sur place, grâce à un heureux enchaînement de circonstances, non seulement les éléments nécessaires et suffisants à l'édification d'une explication logique, sinon incontestable, mais encore le récit fait par des personnes dont il ne peut soupçonner la bonne foi, de la manifestation inopinée d'un « effet physique » qui peut être considéré comme l'un des plus intéressants qui aient été enregistrés par les fervents de la métapsychique.

Les colons de Bir-Touta, gens très honnêtes et peu cultivés, ignoraient tout de cette science et des pratiques dites communément « spirites ». Ils avaient, en leur mascotte, une foi naïve et, comme je l'ai rapporté, ce n'est pas sans une certaine résistance, due à une sorte de pudeur fort respectable, qu'ils ont laissé l'un des leurs, l'oncle bavard, me conter l'anecdote du café qui a entraîné les autres confidences.

Rouen, le 26 septembre 1916.

F. Moureau,
Capitaine de frégate en retraite (1)

Les Evénements psychiques de la guerre

PRÉMONITIONS

Le navire-hôpital « Le Britannic » torpillé. — La guerre actuelle prédite. — Prédiction de mort. — Le sens de deux lettres révélé sans communication de pensées.

Marseille, 24 novembre 1916.

Mercredi soir, le 22 novembre dernier, vers les 10 heures du soir, je faisais la lecture du journal à Mme Meille, à haute voix. Je lui lisais un article se rapportant à la mort de l'empereur d'Autriche, lorsque tout à coup Mme Meille m'interrompit pour déclarer :

« *Un navire-hôpital va être torpillé et coulé !* »

Aussitôt, lâchant mon journal, je lui demandai pourquoi elle me disait cela. « C'est une pensée qui m'est venue subitement — répondit-elle — comme si on me commandait de le dire à haute voix. Cela a été machinal, *mais je sens que cela m'a été communiqué.* »

Je discutai un instant avec Mme Meille cette question, afin d'essayer de savoir si quelqu'autre pensée aurait pu l'inciter à me faire cette prophétie, et je pus me rendre compte que rien dans mes lectures ou conversations précédentes n'avait pu la pousser à avoir une pareille idée. C'était la première fois, remarquons-le, que Madame Meille parlait de bateaux ou navires-hôpitaux coulés.

Finalement, Mme Meille conclut en disant : « *Si nous lisions qu'un navire-hôpital a été coulé, ce serait la preuve que j'ai reçu de l'invisible cette communication.* »

Chacun a le droit d'avoir son opinion, et Madame Meille ne croit nullement à la clairvoyance. Elle prétend que c'est sa fille Pauline, décédée en 1911, qui est l'auteur de ces communications, prédictions, etc.

Il n'est pas indispensable de supposer que ce soit l'Esprit d'un mort qui fait les communica-

(1) L'auteur serait reconnaissant à tout lecteur qui connaîtrait un fait de l'espèce de vouloir bien le lui communiquer.

tions, mais j'estime que le don de prédire n'étant pas une faculté personnelle, dont le sujet peut disposer à volonté, cette faculté n'existe que par procuration.

C'est-à-dire que le sujet livré à ses seules facultés, serait incapable de rien prédire en dehors des courts moments où une Entité invisible, *quelle qu'elle soit*, lui apporte son concours et actionne sa pensée, ou lui fait lire une prédiction (1).

Le lendemain matin à 8 heures le *Petit Marseillais* paraissait sans faire encore mention du torpillage du « *Britannic* » ; et ce ne fut que le soir à 8 heures et demie que nous reçûmes les journaux annonçant que ce splendide paquebot transformé en navire-hôpital avait été coulé le 23 novembre à 8 heures du matin par un sous-marin allemand.

(On sait à présent qu'il y a eu 150 victimes environ, et que les Boches ont essayé d'augmenter leur nombre en télégraphiant aux navires qui se portaient au secours du « *Britannic* » de retourner à leurs mouillages, le *Britannic* étant hors de danger.)

Si on analyse cette prémonition, on doit supposer qu'au moment où Mme Meille a parlé, déjà le sous-marin qui allait commettre ce crime avait été prévenu par le service d'espionnage allemand, qui fonctionne à Athènes sous la protection du gouvernement du roi de Grèce ; car ce navire-hôpital était impatiemment attendu à Salonique où il se rendait, et où on en avait grand besoin.

Il s'en suit que, dans l'au-delà, le torpillage du *Britannic* étant prévu : une Entité du monde invisible a pu l'annoncer à Mme Meille, sans qu'elle ait aucune faculté de voir ou de savoir d'avance ce qui se passe au bout de l'Europe. Entre la prédiction et sa réalisation, il s'est écoulé environ dix heures, pendant lesquelles le sous-marin a pris toutes ses mesures, pour ne pas manquer le torpillage de ce paquebot aussi grand que le *Lusitania*.

Au point de vue de la science psychique, je ferai remarquer que Mme Meille *lit* généralement ses prédictions ; *ce qui n'est pas arrivé cette fois.*

Cependant elles revêtent toutes le même caractère « *d'être faites spontanément* » : soit au milieu d'une causerie ou d'une lecture banale.

(1) **Inutile d'ajouter que nous reconnaissons à M. de Tromelin** (pour se servir de sa phrase), « le droit d'avoir son **opinion** ». la nôtre à ce sujet étant bien connue de nos **lecteurs.** — Note de la Rédaction.

Des mots écrits en caractères d'imprimerie ou d'écriture courante lui apparaissent lentement, et ils s'effacent à mesure qu'elle les lit un peu au-dessus de ses yeux.

Ce fut de cette manière que Mme Meille a prédit la guerre actuelle le 24 juin 1914. Cette prédiction, communiquée aussitôt à plusieurs personnes, fut faite dans des conditions de contrôle parfait.

Elle lut que *la guerre éclaterait dans 5 semaines.* Puis s'étant arrêtée quelques secondes, elle lut ensuite le mot : *victoire*, répété 4 fois. Lui ayant demandé pourquoi le mot victoire était répété 4 fois, Mme Meille me répondit, *qu'il y aurait 4 grandes nations en guerre et victorieuses...*

Notons qu'au 24 juin 1914 rien ne pouvait faire prévoir la guerre, et les personnes auxquelles cette prédiction fut communiquée ne firent qu'en rire.

J'ajouterai que souvent *des coups frappés* dans les meubles accompagnent les prédictions de Madame Meille, fait qui parait confirmer qu'il s'agit bien de communications faites par des Entités de l'Invisible, car il est difficile de comprendre comment le subconscient de Mme Meille confirmerait ses propres révélations par des raps ou coups dans les meubles.

Ce fut ce qui se passa quand elle prédit la mort de notre beau-frère des suites d'une attaque dans deux mois.

J'écrivis aussitôt le fait à quatre personnes connues, et la prédiction se réalisa.

Pour terminer l'étude de ce sujet, je crois intéressant de résumer un autre phénomène psychique assez curieux et récent.

J'étais au fumoir avec Mme Meille et mon fils, Raoul de Tromelin. La bonne remit à Mme Meille deux lettres, que le facteur venait d'apporter. Ces lettres étaient adressées à mon fils, et aussitôt avant de les remettre à Raoul, Mme Meille dit : « Je sais qui t'écrit et ce que contiennent ces deux lettres ».

Aussitôt je dis à Raoul de ne pas toucher à ces lettres et je pris une plume pour noter ce que dirait Mme Meille, en conservant ces lettres devant moi.

Cela fait, les 2 lettres furent ouvertes successivement dans l'ordre où j'avais pris mes notes.

Or *le sens du texte* correspondait exactement aux notes que j'avais écrites. Il ne s'agissait pas d'une lecture à travers les enveloppes, puisque le sens des phrases et *non pas le texte exact des deux lettres*, fut révélé. C'étaient deux lettres datées de 4 jours d'intervalle, et provenant d'une infirmière que Raoul avait connue à l'hôpital quand il y

séjourna pour ses blessures. Cette infirmière, qui était d'abord en France, se trouvait à *ce moment*, par suite des hasards de la guerre, dans une ambulance de la côte anglaise. Artiste avant la guerre, elle soignait les blessés et Raoul avait fait ainsi sa connaissance.

Il serait trop long de transcrire le texte des deux lettres et les notes que j'avais écrites sous la dictée de M[me] Meille, mais mon fils et moi nous fûmes stupéfaits de contrôler que mes notes et le texte des deux lettres correspondaient exactement.

Ces lettres, d'ailleurs, n'étaient pas banales, et il me suffira de donner les détails suivants :

Par exemple, dans la première lettre, cette dame s'étonnait du long silence de Raoul ; elle lui demandait de répondre d'urgence et de lui envoyer une dépêche. Enfin, détail typique, elle plaisantait, demandant *si des avions ou zeppelins boches avaient projeté des bombes sur notre villa*, auquel cas seulement son silence serait excusé, etc. La formule de la fin était bien rendue également.

Dans la deuxième, grande colère de la dame, qui n'a reçu ni lettre ni télégramme. Le sens des termes de la lettre de graves reproches est bien rendu dans mes notes. La lettre n'est pas signée et nulle formule d'amitié ne la termine, comme M[me] Meille l'avait signalé. Bref, le succès est complet, et je remets à Raoul les deux lettres seulement après le contrôle que j'ai indiqué.

Notons que les deux lettres écrites avec quatre jours d'intervalle sont arrivées ensemble d'Angleterre. Donc Raoul n'avait pas pu répondre à la première.

Pour l'analyse du phénomène, remarquons que ni Madame Meille ni moi ne connaissions la dame en question. On comprend que cette dame, qui habitait l'Angleterre, impressionnée par des bombes lancées par les Allemands au cours de leur dernier raid, pût songer à des bombes, mais nous, ici à Marseille, nous ne pouvions avoir une pareille pensée.

Il n'y a pas eu lecture directe des deux lettres, comme on l'a vu, et M[me] Meille consultée, a déclaré que la dictée qu'elle me fit lui était inspirée comme si elle-même avait eu à écrire ces deux lettres. Depuis j'ai essayé dix fois de renouveler ce phénomène. Mais M[me] Meille en parait très étonnée, me répondant chaque fois que cela lui est impossible, parce qu'elle sent qu'*on* ne lui communique rien.

Je demande donc au lecteur de trouver la source des pensées émises par M[me] M., alors qu'aucune des personnes présentes ne les connaissait.

A mon avis, *ce* phénomène spontané, lui aussi, confirme cette opinion, que l'auteur de la communication était une Entité invisible prêtant son concours à M[me] Meille.

G. Le Govrant de Tromelin

P.-S. — Cet article n'était pas encore expédié, lorsque, le lendemain du torpillage du « *Britannic* » les journaux publiaient le torpillage d'un second navire-hôpital anglais, le « *Braemar-Castle* », qui était un grand paquebot transformé. La révélation de M[me] Meille n'en est que plus remarquable, parce que c'est la seule prédiction de ce genre que M[me] Meille ait faite depuis la guerre.

Une visite à son ancien régiment

Le fait suivant, présenté dans le titre comme « une histoire authentique de revenant » parut d'abord dans le *Daily Express* de Londres, le 21 novembre 1916, sous la signature de « D. L. B. ». Tout en déplorant ce système de récits anonymes, qui se prêtent si souvent à la mystification, nous le reproduisons, en espérant qu'il puisse plus tard être confirmé.

Au commencement de la guerre, l'un des régiments les plus célèbres de notre armée quitta l'Angleterre pour la France. Le colonel de ce régiment était aimé de tous ses hommes, idolâtré par ses jeunes subalternes, hautement estimé par son général. Durant un an, le colonel commanda son régiment dans les Flandres, jusqu'à ce qu'un jour, une grenade à main lui fit perdre un bras. Le colonel, partit pour l'Angleterre avec le premier navire-hôpital, et son régiment, vivement attristé, n'entendit plus parler de [illegible]i pendant longtemps.

Quelques mois après, on appliqua au colonel un bras artificiel : mais il n'était pas satisfait. Il désirait sur toute chose revenir à son régiment. Dans ce but, il multiplia les démarches au Ministère de la guerre, où on lui apprit que cela ne pouvait malheureusement pas se faire; on lui offrit par contre le commandement d'un bataillon qui allait partir pour les Dardanelles. Ne voulant pas rester oisif, il accepta la proposition et partit un beau matin d'août (1), dans un transport bondé de troupes, pour

(1) Sans doute en août 1915, puisqu'en 1916 il ne pouvait plus être question de partir pour les Dardanelles, qui avaient déjà été évacués par les Alliés. Mais en août 1915 un an à peine s'était passé depuis le commencement de la guerre. Or il est dit que le colonel avait commandé son régiment en France *durant un an*, après quoi, il resta en Angleterre *quelques mois*. Il ne peut pourtant pas s'agir de Salonique puisque, ainsi qu'on le verra, son bataillon débarqua dans l'île de Lemnos. Le colonel ne devait donc avoir commandé son régiment des Flandres que durant quelques mois à peine. Ou alors... — *N. de la R.*

le beau ciel de la Méditerranée et les horreurs de la dysenterie. Durant tout le temps qu'il resta loin d'Angleterre, le colonel n'eut qu'un sujet de conversation : son ancien régiment. Il songeait bien à ses hommes, oui, mais son cœur était resté dans les Flandres. Les officiers de ce régiment sur le front occidental savaient bien que le colonel était parti pour les Dardanelles, mais se sentaient bien sûrs que, tôt ou tard, ils le reverraient.

En attendant, le colonel et son bataillon débarquèrent à Lemnos. L'un des premiers à tomber malades de la dysenterie fut le colonel. De nouveau il fut ramené en Angleterre dans un navire de la Croix-Rouge. Le navire arriva dans un port anglais un mardi; le mercredi suivant, le colonel fut placé dans un train-hôpital partant pour Londres. Il n'y arriva pas ; il mourut à 12 h. 30, une demi-heure après le départ du train.

Maintenant, voici où commence le merveilleux. Au moment précis où le colonel expirait dans le train-hôpital, une compagnie de son régiment le vit dans ses tranchées dans les Flandres. Rien de remarquable ne se produisait à ce moment ; en dehors du nombre usuel d'obus qui explosaient, le *tic-tac* d'une mitrailleuse et le lancement de quelques grenades à main, ce jour-là était comme avaient été bien d'autres. La compagnie en question était à sa place quand le sergent-major s'adressa au commandant de la compagnie en disant: « Pardon, mon capitaine : voici le Colonel ; j'ignorais qu'il fût de retour ». L'officier regarda. Le colonel était bien là, sa casquette un peu tournée d'un côté, comme il en avait l'habitude. Ses souliers de camp étaient crottés de boue ; de vieilles jumelles pendaient à son cou.

Le capitaine fut surpris et s'avança vers l'apparition, quand il laissa tomber sa canne. Il se courba pour la ramasser; en se relevant, il ne vit plus le colonel. Il enfila alors un boyau de communication et alla rapidement au quartier général de la compagnie. « L'avez-vous vu ? » demanda-t-il avec anxiété. Les trois subalternes le regardèrent. « Vu qui ? Vous voulez parler du colonel ? Oui, nous l'avons vu, debout, qui regardait dans la tranchée que voilà; nous l'aperçûmes durant une bonne minute, après laquelle il disparut tout à coup. Je croyais cependant qu'il était aux Dardanelles. D'ailleurs, tous nos hommes l'ont vu aussi ; je ne sais pas si vous avez remarqué qu'il avait ses deux bras ».

Ce n'est que la semaine suivante, à l'arrivée du courrier, que le régiment apprit le décès du colonel. Il ignorait même qu'il eût quitté les Dardanelles quand lui parvint la triste nouvelle.

Plus de cent officiers et soldats virent l'apparition, à 12 h. 30 de ce mercredi matin; ils la virent si entièrement, si nettement, que tout le monde crut que le colonel avait été renvoyé au régiment ; il regardait si naturellement, que personne ne songea un instant qu'il ne fût pas vivant.

L'explication ? Il n'y en a point. Un voyant dans le cristal vous dira que c'est de la clairvoyance : un partisan de la télépathie, que c'est de la télépathie. Plus de cent Tommies britanniques virent le colonel ce mercredi matin. Voilà le fait, croyez-le ou ne le croyez pas, comme il vous plaira.

Nous le croirons, oui, quand vous apporterez à l'appui de vos dires autre chose que des témoignages anonymes et des détails contradictoires.

Hallucination auditive véridique

Paris, le 20 novembre 1916.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Je crois intéressant de vous signaler, pour être insérée dans vos *Annales des Sciences Psychiques*, une manifestation survenue à mon mari le 30 avril 1916 et dont je vous garantis l'authenticité ; mais je tiens absolument à garder l'anonymat.

Le 30 avril 1916, mon mari était allé, selon son habitude du dimanche, passer la matinée à son bureau, situé dans un quartier très commerçant, ce qui le rend très désert le dimanche. A midi, il en sortit et, à peine avait-il fait quatre ou cinq mètres, qu'il s'entendit appeler distinctement par son nom; il se rendit tout de suite compte que personne n'était près de lui et se remit en marche, mais, ayant fait encore une fois autant de chemin, l'appel recommença.

L'après-midi il me fit part de ce qui lui était arrivé, en me disant qu'il avait sans doute déjà entendu la voix qui l'avait appelé. Je lui dis qu'il fallait noter que c'était le 30 avril à midi, pour voir si, par la suite, nous aurions un éclaircissement à ce sujet.

En effet, quinze jours après, nous apprîmes qu'un bon ami qui était au front, mais à l'arrière, et que nous supposions en sûreté, étant de la territoriale, avait été blessé le 27 avril et était décédé le 30, des suites de ses blessures. Il n'y a aucun doute que c'est de lui que venait l'appel, puisque c'était sa voix ; cependant nous ne pensions nullement qu'il pût lui arriver malheur.

A. M.

Hallucination télépathique chez un chien

Plusieurs journaux suisses et allemands publièrent dernièrement le passage suivant d'une lettre écrite de Zurich, 7 décembre 1916, par Mme Espéranza Peiker, parlant d'un de ses frères. Il rappelle l'épisode du cheval du commandant Zocca, que nous avons rapporté dans notre dernier fascicule, page 123.

Vous me demandez des nouvelles de Richard. Il est tombé, le malheureux, en combattant contre les Russes ! Lui, le cosmopolite, qui voulait voir en tout homme un frère !... Au moment de sa mort se produisit un fait qui ne peut que vous intéresser. Vous vous souvenez de Kacuy [le chien de Richard]. Eh bien : à 7 heures du soir du 13 août dernier, il était comme assoupi à mes pieds. Tout à coup il se lève, court vers la porte en remuant la queue, en jappant joyeusement et en sautant, comme s'il allait recevoir une personne connue ; puis soudain, il se retire épouvanté, crie lamentablement, pleure, tremble, revient se coucher à mes pieds, sans cesser de se lamenter durant toute la nuit. Le lendemain, il quitta la maison ; on ne le vit jamais plus.

Or, l'étrange manifestation du chien coïncida exactement avec l'heure où Richard tomba gravement blessé ; sa disparition, avec l'heure de sa mort...

Les Nouveaux Livres (1)

L. Chevreuil : **On ne meurt pas.** Preuves scientifiques de la survie. — (Paris, 1916. — 3 fr. 50).

Depuis que la terrible guerre actuelle sème dans la plus grande partie de l'Europe la désolation et la mort, la publication des ouvrages ne concernant pas les événements actuels est devenue naturellement fort rare en France comme dans tous les pays belligérants. Mais qui pourrait contester l'opportunité de cet ouvrage, qui pourrait affirmer que le sujet traité par notre distingué ami n'est pas de ceux qui peuvent exercer la plus grande influence aussi bien sur nos défenseurs que sur les malheureuses familles, jetées dans le deuil par la perte de l'un de ses membres ?

Aussi nous ne pouvons pas résister au désir de reproduire intégralement ici la belle lettre-préface que M. Ch. Moreau-Vauthier a écrite pour ce livre, et dans laquelle l'éminent peintre et écrivain touche justement à cette question de l'opportunité.

Mon cher Chevreuil,

Quel beau sujet ! Que titre magnifique ! Je suis enchanté de présenter votre volume au public. Non que j'aie la moindre autorité en cette matière : je n'entends, pour ainsi dire, rien au sujet que vous traitez. Mais n'est-ce point une raison pour rassurer les lecteurs qui, nouveaux venus dans ces questions ardues, seraient curieux de s'y livrer ? Dès la porte, je leur dis : je suis comme vous, et je vous engage à entrer. Je connais l'auteur pour un homme consciencieux et convaincu. Depuis bientôt quarante ans je le suis dans la vie. Artiste, il fut, à l'Ecole des Beaux-Arts, mon camarade, et quand je me le rappelle à cette époque je le retrouve, au milieu de nos bruyants collègues, tel qu'il est aujourd'hui, tranquille, absorbé, rêveur, né pour songer à l'au-delà.

Plus tard il peignit un tableau qui eut, comme ses autres œuvres, les honneurs du Salon. Une femme y rêvait au milieu d'un bois de sapins, les bras levés, ravie de contemplation. Elle s'appelait la *Solitude*. La couleur en était d'une saveur grise, très fine, en mineur, le ton de la rêverie.

Les années passèrent.

Un beau soir, c'était il y a une vingtaine d'années, je ne sais comment nous cherchions, avec des amis, à faire tourner des tables. Vous en étiez, mon cher Chevreuil. Ça tournait plus ou moins. Mais cet enfantillage éveillait chez vous des curiosités nouvelles. Et dès lors vous vous engagiez dans des études dont vous m'entreteniez fréquemment. Moi, j'en étais resté aux tables plus ou moins tournantes, mais je vous regardais avec envie comme les gens attachés à la terre regardent évoluer les aviateurs.

Oh ! ces questions spirites, qu'elles sont captivantes ! Mais il faut, comme vous, pouvoir s'y livrer tout entier. Ce n'était point mon cas.

Je restai donc sur la terre, vous suivant avec sympathie, heureux quand votre conversation me tenait au courant de vos études.

Et voilà que ces études aboutissent à un volume. Comment ne l'annoncerais-je pas avec plaisir ?

Je sais toute l'ardeur que vous y avez mise. Peut-être vous reprocherais-je même un excès de scrupule dans la documentation. Vous avez déjà sacrifié des pages nombreuses, je le sais. Votre conscience vous a poussé, je le crains, à en conserver trop encore. Vous voulez convaincre par l'abondance. Résumer davantage aurait peut-être suffi.

Pardonnez-moi, mon cher ami, une critique qui est en somme à l'honneur de l'auteur. Le vulgarisateur seul aurait gagné à plus de concision, en atteignant sans doute plus de lecteurs. Voilà tout.

(1) Nous nous chargeons de faire parvenir franco et recommandé tout ouvrage français annoncé dans cette rubrique aux lecteurs qui nous en feront la demande en y joignant un mandat correspondant au prix du livre désiré. Pour l'étranger, ajouter le 5 %, du prix. — *Note de l'Adm.*

Ce n'est pas l'abondance qui convaincra ceux qui tiennent à douter. L'homme qui nargue et se pose en esprit fort ne m'a jamais paru qu'un esprit faible. Laissez donc ces ricaneurs. Je m'étonne de l'importance que vous attachez à les persuader. Ils m'étonnent eux-mêmes. Pourquoi cet acharnement à vous nier et à vous combattre ? Que redoutent-ils donc ?

La seule raison respectable que je puisse leur attribuer est qu'aux yeux d'un grand nombre, toucher à la mort c'est toucher à la religion. Et j'imagine même que certains seraient révoltés de voir leurs croyances expliquées et justifiées par la science. Ils jugeraient qu'elles y perdraient le caractère religieux.

Je vous considère au contraire comme de précieux explorateurs. Votre audace est heureuse, votre curiosité sera salutaire. Ah ! si vous pouviez détruire toutes les erreurs qui rendent la mort si terrible aux pauvres gens ! Si vous pouviez aussi nous débarrasser de tant de laideurs et de bêtises dont on l'entoure et de pratiques indignes de nos idées et de nos mœurs !

C'est par vous et vos recherches qu'on arrivera à ne plus la confondre avec la maladie et la souffrance. En somme, elle est un grand départ. Moi qui déteste les trajets en voiture, en chemin de fer ou en bateau, je n'aime pas les départs. Mais quand on est arrivé, quelle joie de voir des pays nouveaux ! La mort n'est pas tant le départ douloureux que l'arrivée dans les pays nouveaux.

La comparaison de William Stead que vous ne manquez pas de signaler m'a toujours paru très ingénieuse et très juste, quand il assimile l'au-delà à l'Amérique en admettant qu'on puisse y aller sans pouvoir en revenir. Christophe Colomb et ses compagnons y auraient fondé une civilisation florissante. D'autres navigateurs y étant parvenus, voudraient se mettre en rapport avec l'Europe, lui parler de ces pays merveilleux. Mais leurs communications par une télégraphie sans fil encore trop élémentaire, donneraient des résultats incomplets, incompréhensibles, tout à fait suspects. On croirait à des fumisteries. A la longue cependant et grâce à l'acharnement de quelques savants, des relations régulières s'établiraient...

Patience donc, espérons...

Des livres comme le vôtre, résumant les études des savants sur ces questions, prépareront le public à adopter des idées nouvelles. C'est en quoi j'approuve votre travail, j'applaudis à son exécution scrupuleuse et je vous souhaite le succès qu'il mérite.

Ch. Moreau-Vauthier.

Dans le premier chapitre, intitulé : *Le Grand Problème*, M. Léon Chevreuil commence par montrer l'importance de la question, en la débarrassant des objections courantes qui sont faites à la possibilité de résoudre par la recherche psychique le problème de la survie. Notre auteur estime que les horreurs actuelles ont bien suffisamment montré à quoi nous mènent les conceptions matérialistes. A-t-il réellement raison ? De pareilles iniquités ne se produisaient-elles pas à une époque où la croyance en la survie, en la justice *post-mortem*, était pourtant générale dans l'humanité ?

En tout cas, il peut bien avoir raison quand il affirme qu'il faut une base à la morale, et que le matérialisme ne peut pas facilement la trouver. M. Chevreuil voit donc dans la recherche scientifique notre seule porte de salut. La science n'écoute pas, elle ne comprend pas le langage de la foi ; elle ne comprend que la démonstration ; or, de l'avis de l'auteur, partagé par un grand nombre d'intelligences élevées, les faits pris en examen par les « psychistes » *démontrent la survie*. Sans doute, la science ne peut pas nous dévoiler, nous expliquer tous les mystères de l'Univers ; mais la connaissance relative que nous pouvons atteindre est néanmoins de nature à nous permettre d'établir empiriquement un certain nombre de faits, suffisants pour nous faire supposer que tout n'est pas matière ici-bas.

Ces faits, M. Chevreuil s'efforce de nous les montrer, ainsi que les conséquences qui en découlent, dans une série de chapitres qui constituent la partie essentielle de son ouvrage. Il commence tout naturellement par la télépathie, dont il cite un assez grand nombre d'exemples choisis, car ce qui constitue l'un des principaux attraits de ce livre, ce sont les innombrables faits dont l'auteur tâche d'étayer chacune de ses affirmations.

Dans le 3e chapitre : *Les Troubles organiques*, nous trouvons une discussion serrée des hallucinations, des personnalités secondes, etc., qui peuvent porter une certaine confusion dans l'examen des phénomènes métapsychiques, bien qu'elles soient, en somme, assez faciles à reconnaître, dans la plupart des cas, grâce à leurs traits caractéristiques différents, que M. Chevreuil indique.

Tout en étant évidemment un croyant aux « Vies successives », c'est-à-dire à la réincarnation, M. Chevreuil n'affirme pas qu'on en possède des preuves absolues ; il se borne à citer et analyser les expériences fameuses de M. de Rochas, celles du prof. Flournoy avec Hélène Smith, etc.

Une grande partie du livre — une trop grande partie, peut-être — est consacrée aux « matérialisations ». Pour montrer qu'elles n'ont rien de contradictoire à l'ordre général de l'Univers, M. Chevreuil emploie un chapitre — sans doute le plus original et le plus remarquable de

son ouvrage — à parler des *Matérialisations de la Nature*. Il y développe une théorie intéressante, qu'il résume ainsi :

Toute vie, dans la nature, est soutenue par un courant télépathique partout répandu et d'essence inconnue ; la portion de courant qui traverse une unité organique est appelée courant nerveux.

C'est en effet dans la présence, dans le corps humain, d'un élément fluidique invisible doué du double pouvoir d'agir et de sentir, étendant son pouvoir au-delà des organes qui le renferment, que l'auteur voit la clef de tous les mouvements organiques, pouvant même expliquer, dans une certaine mesure, la première apparition des êtres sur la Terre, ce qui ne serait qu'un phénomène de matérialisation lente, sous la forme d'évolution que la Science nomme *phylogénique* : avec plus forte raison s'expliquerait, de la même façon, l'évolution de l'individu, c'est-à-dire l'*ontogénèse*. Une cellule est sans contact avec une autre cellule ; cependant, de l'une à l'autre, les expansions et les rétractions se transmettent et s'exécutent ponctuellement sous la seule direction de la volonté. Donc, chaque cellule est en relation télépathique avec sa voisine. En somme, toute division organique possède une âme ou, si l'on préfère, un peu d'âme. C'est à quoi tendait déjà le polyzoïsme de Durand de Gros.

Tous ceux qui aiment les conceptions scientifiques hardies, constituant, certes, des hypothèses, mais des hypothèses basées sur des faits scientifiques, ne manqueront pas de s'intéresser vivement à cette hypothèse de M. Chevreuil.

Le chapitre intitulé : *Les Manifestations de l'Au-delà* est celui dans lequel l'auteur développe enfin d'une manière plus directe ses doctrines spirites. A ce sujet, et avec la même sincérité que nous avons employée à signaler les choses admirables qui se trouvent dans cet ouvrage, il nous sera permis d'observer ceci. Les arguments qui militent en faveur de l'hypothèse spirite sont incontestablement sérieux ; mais il serait vain de contester que l'hypothèse contraire se base aussi, au moins pour le moment, sur des arguments qui ne sont pas dépourvus de valeur, basés surtout sur l'imperfection vraiment excessive des supposées communications avec les Esprits, sur l'impossibilité d'obtenir des renseignements concordants et raisonnables sur la vie de l'au-delà, etc. M. Chevreuil n'attache pas autant d'importance à ces points de discussion qu'il en attache à ceux favorables au Spiritisme. Il en résulte que son ouvrage revêt le caractère d'une plaidoirie sincère et habile plutôt que celui d'un jugement impartial.

Nous ne faisons pas moins des vœux ardents pour que puisse se réaliser dans tous les cœurs les paroles de Sir O. Lodge, par lesquelles M. Chevreuil termine son livre.

Enfin, lorsque nous-mêmes arrivons au terme de l'épreuve, lorsqu'après cette triste vie parcourue, nous n'attendons plus rien que l'obscurité du néant, notre vision psychique s'éveille, nous commençons à percer le voile de la matière ; alors ceux que nous avions ensevelis de nos mains apparaissent dans un jour nouveau, ils viennent nous apporter l'aurore de leur sourire. Ceux que nous croyions morts nous crient : — On ne meurt pas !

Joanny Bricaud : **La Guerre et les Prophéties célèbres.** Etude historique et critique. — (Paris, 1916. — 1 fr. 50).

Voilà enfin un petit ouvrage honnête et sérieux sur les prophéties de la guerre. Non pas sur toutes ; l'auteur n'examine que celles dites de Hermann, de Fiensberg, de Mayence, du frère Antoine, du frère Johannès, de Sainte Odile. Il ne paraît pas connaître les articles que nous leur avons consacrés depuis un an et demi et les jugements que nous en avons portés; toutefois il arrive à peu près aux mêmes conclusions : que tout cela représente un ensemble effronté de faux, commis, parfois par leurs auteurs mêmes, en d'autres cas par les commentateurs qui les ont reproduites en ces dernières années.

Ainsi, la prophétie de Hermann n'a été appliquée aux événements actuels qu'en supprimant deux ou trois rois dans la dynastie des Hohenzollern. Deux versets ont été déplacés. La prophétie de Fiensberg est basée sur des dates fictives. Mais ce sont là légères peccadilles.

Le texte de la prophétie du frère Antoine, publiée en 1872, portait que dans la grande guerre prédite, les Russes combattraient du côté des Prussiens, les Autrichiens du côté des Français ; Pie IX ne mourrait qu'après la guerre. Or M. Joséphin Péladan, publiant la prophétie en septembre 1914, a simplement supprimé tout ce qui n'était pas conforme à la réalité, ou à ce qu'il croyait être la vérité !

La première version de la prophétie de Mayence disait que la guerre terminerait en 1852 ; elle n'a rien à faire avec le texte qu'on a publié en ces dernières années, les coupures, les additions l'ayant complètement et effrontément transformée.

Ne parlons pas de la non moins fameuse prophétie « de l'Antéchrist », publiée par M. Péladan en septembre 1914, dont l'authenticité n'a heureusement été admise par pesonne, même alors.

Un court appendice est consacré à démontrer l'inconsistance de la Prophétie de Sainte Odile, que M. Stoffler a exhumée tout dernièrement de son cerveau et dont nous avons aussi fait justice en notre dernier numéro.

P. Verdad Lessard : **Vues prophétiques** sur quelques Evènements prochains. — (Nantes, J. Lessard. éd. — 7, Rue d'Auvours. 1913).

Malgré son titre, cet opuscule contient plutôt les vues de l'auteur sur la question du catholicisme et d'autres religions. Pour ce qui concerne le spiritisme, M. Verdad-Lessart ne semble point adhérer à la fameuse maxime : « Le Spiritisme sera une science, ou ne sera pas ». Il regrette le temps où « il s'occupait d'améliorer les âmes, et non de fournir à une science qui n'en veut pas, des preuves sensibles de notre survivance au-delà du tombeau ».

Dr Henri Mariavé : **La Leçon de l'Hôpital Notre-Dame d'Ypres. Exégése du Secret de la Salette.** — Tomes I et II (Paris. 1915. 6 fr.)

Dr Henri Mariavé : **Pour la Salette, contre nos Princes** (Troisième série. (Paris 1915. — 2 fr.).

Le Dr. H. Mariavé, de Montpellier, dont quelques journaux annoncèrent la mort, dans les premiers mois de la guerre, avait, en réalité, échappé heureusement à un gros obus éclaté dans l'hôpital d'Ypres, où il soignait des blessés allemands. Il vient de publier deux ouvrages fort curieux où il parle de tout un peu, mais surtout de la fameuse prophétie de la Salette, qui ne nous paraît pas être en train de se réaliser trop exactement. Ce qui concerne les démêlés des « Salettistes » avec tel ou tel autre groupement catholique étonne simplement les lecteurs; mais certaines autres pages sont instructives et intéressantes.

Dr Charles Burlureaux : **Traité pratique de Psychothérapie.** — 5 francs.

Cet intéressant et sympathique ouvrage se propose surtout de faire mieux apprécier aux médecins praticiens l'influence bienfaisante qu'ils peuvent exercer sur l'esprit de leurs malades, et portant sur la maladie elle-même, en ne négligeant pas, comme il arrive la plupart du temps, le côté moral de ce qui constitue l'être humain. Il s'agit d'écarter par là les *obstacles* psychiques qui s'opposent à la guérison.

L'auteur qui est professeur agrégé libre du Val-de-Grâce, et dont un ouvrage a été couronné déjà par l'Académe des Sciences, attache beaucoup d'importance aussi à la valeur consolante de la religion. A ce sujet, nos lecteurs s'intéresseront spécialement aux quelques pages que le Docteur Burlureaux consacre aux « scientistes chrétiens » de Madame Eddy.

Edmond Isnard : **Etude philosophique de l'émotion religieuse et mystique.** — (Saïgon, 1914).

En discutant dans cette brochure de quelques pages seulement, avec un langage élevé, la question de l'émotion mystique à un point de vue purement philosophique, le Dr. Isnard en montre la nature, la grandeur et la beauté, mais ne conclut point d'une façon précise.

« Les espaces infinis — dit il — les univers n'ont pas de centre absolu, simples états de conscience qui s'écrouleront demain comme une cité de mirage. Il viendra d'ailleurs, plus tard, au bout de siècles sans nombre, des courants de pensée qui imposeront à la conscience de notre univers des formes différentes. L'invisible d'aujourd'hui deviendra visible... »

Vice-Admiral W. Usborne Moore : **The Voices.** — (London, Watts et Co., 1913. — 5 sh.)

Dans ce nouvel ouvrage, l'auteur de *Glimpses of the next State* examine les mystérieux phénomènes vocaux qu'il a cru constater en de nombreuses séances médiumniques, avec Madame Essa Wrieldt, dont nous nous sommes occupés à plusieurs reprises dans cette Revue. *The Voices* est sans doute le plus important ouvrage qui ait été publié sur ce genre de médiumnité, qui a été jusqu'ici presque ignoré en Europe. Et pourtant, les phénomènes supernormaux les plus intéressants qui ont été obtenus en ces dernières années, même au point de vue *spirite*, l'ont été par des médiums à porte-voix : « à *trumpet* », comme disent les Américains et les Anglais. C'est ce qui constitue l'importance exceptionnelle de cet ouvrage, où se trouvent recueillis nombre de récits, de témoignages, d'observations. Nous croyons qu'un grand avenir est réservé à ce genre de séances médiumniques et que des expériences très intéressantes pourront être faites aussi sur le Continent, après la guerre, avec les *trumpet-médiums*. L'ouvrage de l'amiral Usborne Moore servira de manuel aux personnes de bonne volonté qui se livreront à ces recherches.

Docteur Anselmo Vecchio : **Spiritismo.** Pagine sparse. — (New York, 1914. — 1 dollar).

Ce volume est composé surtout d'une série d'articles que le Docteur Vecchio a fait paraître dans un journal italien de New-York entre 1910 et 1914. Il n'a donc aucunement la prétention de constituer une monographie bien homogène sur le Spiritisme. Des comptes rendus de séances avec Eusapia Palladino et d'autres médiums, des observations faites à l'occasion de phénomènes spontanés, des résumés d'ouvrages psychiques, des polémiques, se succèdent dans ces pages qui contiennent cependant des faits intéressants, à côté desquels les quelques inexactitudes de détail où tombe parfois l'auteur n'ont qu'une bien faible importance.

Le volume est illustré de plusieurs gravures hors texte.

Joao Antunes : **O Espiritismo.** — (Lisbonne, Teixeira, éd., 1914. — 20 centavos).

Bien que les ouvrages qui traitent la question du spiritisme en général soient si nombreux, celui-ci se présente d'une façon assez différente des autres. On peut seulement lui reprocher de rapprocher parfois des documents revêtant peu de valeur à d'autres plus sérieux.

Le volume figure dans la collection de « Psicologia Experimental », publiée depuis quelque temps par la Maison Teixeira.

G. Wolfrum : **Essai de Philosophie de la Religion.** — (Genève, 1914.)

Dans ce nouvel opuscule, M. Wolfrum envisage la question religieuse spécialement au point de vue éthique. Et dans le domaine moral — dit-il — une erreur qui console et fortifie vaut mieux même qu'une vérité qui afflige. Il trouve tout naturel qu'on choisisse la solution qui, avec le moins de contradictions possible, nous offre également le meilleur stimulant pour notre développement moral. Il observe, par exemple, que M. J. Maxwel dans sa *Psychologie sociale contemporaine*, appuie ses conceptions morales sur l'idée de la Réincarnation, dans laquelle il trouve une certaine vraisemblance.

Pasteur Alfred Benezech : **L'Action combinée des Médiums et des Esprits** dans les phénomènes psychiques. — (Genève, 1913.)

C'est le texte d'une conférence faite par le Rév. Bénezech, de Montauban, au deuxième Congrès Spirite Universel, qui eut lieu à Genève en mai 1913 ; mais on y trouve des passages que nous avons déjà remarqués dans la belle conférence que M. Bénezech fit à notre Société Universelle d'Etudes Psychiques, l'année précédente. Le conférencier expose les raisons pour lesquelles il est porté à croire, d'après ses propres observations, que, si la personnalité des médiums paraît fatalement jouer un certain rôle dans la production et le caractère des phénomènes métapsychiques, la personnalité des esprits désincarnés s'y manifeste à son tour dans une certaine mesure.

Mme E. de B : **Une Lueur dans la Nuit.** Pages de l'Au-delà. — (Paris, 1913. — 3 fr.)

Cet ouvrage est dû entièrement à l'écriture automatique. Comme la plupart des écrits ayant cette provenance, il est conçu en style poétique : quand il touche aux côtés scientifiques du spiritisme, il ne fait que résumer les doctrines kardécistes ; mais il traite aussi, d'une façon attrayante, diverses questions morales et religieuses.

L.-C. de Saint-Martin : **Des Nombres.** — (Paris, 1913. — 5 fr.)

Cette nouvelle édition — très bien présentée — d'un ouvrage devenu très rare du « philosophe inconnu » est précédée d'une Préface de Sédir et de deux études par Matter ; elle est en outre ornée d'un portrait inédit de l'auteur. Quant au sujet traité par Claude de Saint-Martin, nous avouons notre incompétence à le juger. Voici comment il raisonne :

« L'unité se manifeste par 4, et 4 se manifeste par « 7. L'action solaire qui est *une* en est la preuve. « Elle se manifeste par 4 sur la lune, et la lune se « manifeste par 7, vu les 7 jours qu'elle met à prendre « ses différents quartiers ».

Ou bien encore :

« La loi et l'élection des Juifs ont été dirigées par « le grand nom divin composé de quatre lettres, et « ces lettres sont toutes des voyelles. Or, les voyelles « ne sont que l'expression des sensations. Voilà « pourquoi la loi des Hébreux fut toute sensible, et « pourquoi le peuple fut si souvent sans intelligence « et d'une tête dure ».

Et voilà aussi pourquoi votre fille est muette.

ÉCHOS et NOUVELLES

Madame de Thèbes

Madame de Thèbes, la fameuse chiromancienne, est morte, quelques jours avant la Noël, dans sa propriété de Clan, près de Meung-sur-Loire (Loiret).

Elle présente un exemple du cas assez rare d'une pythonisse devenue célèbre sans avoir jamais été étudiée par des savants — ce qui constitue pour les sujets psychiques le véhicule habituel de la renommée. De son vrai nom Anna-Victorine Savary, elle reçut une excellente éducation qui, jointe à son intelligence vive et pénétrante, à son aspect distingué, en rendait la société intéressante et agréable. Elle eut, à un certain moment, à traverser de dures épreuves dans la vie ; l'amitié d'Alexandre Dumas fils, et même celle de M. Victorien Sardou et d'autres personnages éminents lui vinrent en aide ; elle comprit qu'elle pouvait exploiter ses facultés d'intuition normale et supranormale, et elle y parvint de telle façon qu'elle gagna bientôt une fortune assez importante. Son Almanach et l'interview que lui prenait, chaque année, un rédacteur du

Petit Parisien, en décembre, lui créèrent une notoriété de premier ordre parmi les devins.

Beaucoup de personnes attribuent à son intelligence pénétrante le grand nombre de prédictions exactes qu'on doit lui reconnaître. Il faut tout de même avouer qu'il y en a plusieurs qu'il est difficile d'expliquer autrement qu'en lui accordant des facultés supranormales.

La mort d'un fils qu'elle chérissait vint la frapper, il y a quelques mois, et ébranla sa santé. Elle est décédée à l'âge de 72 ans ; elle n'en paraissait pas plus de 60 ou 65.

Deux conférences de M. Coué à Paris

M. E. Coué, de Nancy, Président de la Société Lorraine de Psychologie appliquée, bien connu par ses cures souvent étonnantes par la psychothérapie, a fait dernièrement dans la grande salle de l'Hôtel des Sociétés Savantes, à Paris, deux conférences dans lesquelles il a parlé de l'Autosuggestion et des procédés employés par les charlatans pour simuler les phénomènes de spiritisme, transmission de pensée, hypnotisme, etc.

Pour ce qui se rapporte à cette dernière question, il n'a vraiment rien dit de nouveau ; il y aurait même beaucoup à observer sur l'inconséquence qu'il y a à montrer qu'il ne faut pas croire aux affirmations de sincérité des prétendus hypnotiseurs, lecteurs de pensée, ainsi que des sujets sur lesquels ils opèrent devant le public des conférences, pour ajouter ensuite : « Mais à présent, nous allons vous faire voir des phénomènes authentiques », sans qu'on puisse fournir une preuve quelconque que ceux-là valent mieux que ceux qu'on vient de critiquer.

Au demeurant, le public n'est que trop porté à l'incrédulité dans ces ordres de phénomènes. Puisque M. Coué a débuté en affirmant sa croyance à des phénomènes métapsychiques et médiumniques *réels*, il y aurait eu plus de courage et d'avantage à les démontrer. Quant aux fraudes, on sait bien, sans qu'il y ait besoin de le démontrer, qu'à côté des choses authentiques, il y en a toujours, fatalement, de simulées, et le public les voit même là où elles en sont pas.

Mais il ne faut pas oublier que M. Coué faisait ses conférences au profit de deux Œuvres de guerre, et alors bien des choses s'expliquent...

Ce qu'il y a de réellement intéressant dans les conférences de M. Coué, c'est ce qui se rapporte à la psychothérapie. Il ne cacha aucunement que ses merveilleuses guérisons sont dues, en somme, à l'autosuggestion ; mais il a montré en même temps — et c'est là le point nouveau et remar- C'est là encore une nouvelle faculté de notre « hôte inconnu », la subconscience, dont les théoriciens et praticiens de la psychothérapie devront tenir le plus grand compte.

Un cas de clairvoyance ?

Nous résumons ici le récit que nous a envoyé le commandant Darget, d'un cas de clairvoyance dont il vient d'être témoin.

Il se trouvait à Bordeaux lorsque, le 28 octobre, il reçut une lettre dans laquelle, en *post-scriptum*, on lui annonçait la mort soudaine du Dr. Encausse (*Papus*), qui s'était produite l'avant-veille, un peu avant midi.

Le lendemain matin, le commandant se rendit chez Mme Agullana, le sujet psychique bien connu (non professionnel) et lui dit : « Je viens de recevoir l'annonce de la mort d'un de mes amis ; comme vous voyez parfois les morts, peut-être qu'un de ces jours vous le verrez. »

Mme Agullana parla d'abord de M. Fernand Girod, dont nous avons publié, dans notre livraison de juillet, quelques lignes de nécrologie. M. Darget lui dit : « Bon, mais ce n'est pas à lui que je fais allusion. »

Alors la clairvoyante ajouta :

— Maintenant, M. Girod est remplacé par un monsieur gros, barbu : barbe noire avec des fils blancs... Oui, il a toute la barbe, moins les favoris... C'est comme ça — dit-elle, en traçant avec les mains sur sa figure une barbe en fer à cheval... Il hoche la tête par intervalles...

— Quelle profession exerçait-il ? — demandai-je.

— Il est, je crois, médecin, car je lui vois entre les mains une trousse... Je le connais... je l'ai vu autrefois. Il était au Congrès Spirite de 1889, mais je ne me rappelle pas son nom... Il faisait des livres... j'en ai même un avec une couverture jaune... je me souviens...

— Cherchez donc le livre ; nous saurons ainsi son nom.

Mme Agullana s'avance alors vers sa bibliothèque, et en tournant la clef pour ouvrir, elle s'écrie :

— C'est Papus. Il vient de me souffler son nom, se tenant planté devant moi et en me faisant un geste comme ça. [Et elle imite le geste avec un doigt de sa main.] Il est là en face... Maintenant, il s'en va.

Quelques journaux parisiens avaient dit un mot de la mort de Papus le matin du 28 octobre. Mme Agullana déclara l'ignorer au moment de la visite du Commandant. Ce dernier étant revenu

quable de sa doctrine — que ce n'est pas la volonté consciente, c'est la volonté subconsciente, c'est-à-dire l'*imagination*, qui produit ces étonnants résultats psychologiques et physiologiques. D'où l'explication des insuccès des efforts qu'on fait généralement par la volonté raisonnée.
chez Mme Agullana quelques heures plus tard, y trouva réunies une douzaine de personnes ; aucune d'entre elles n'avait connaissance du décès du célèbre occultiste.

L'intelligence d'un cheval

Nous recevons de notre collaborateur et ami, M. R. Warcollier, ingénieur-chimiste, mobilisé dans la Haute-Vienne, la lettre suivante :

Mon cher ami,

La lecture de l'article « Télépathie chez les animaux », paru dans votre dernier numéro, m'a remis en mémoire le fait suivant auquel je n'attache pas une importance excessive, mais qui m'a été raconté il y a une quinzaine de jours par M. Lacoste, demeurant à Château-Ponsac (Haute-Vienne), homme très intelligent et observateur.

M. L. étant décidé à acheter un cheval, en trouva un chez un fermier des environs ; toutefois celui-ci lui demanda la permission de garder son cheval encore un jour avant de le lui remettre, « pour faire une course urgente ». Ce qui fut accordé.

Quelques jours après, quand M. L. revint chercher son cheval, il ne le reconnut plus tellement il était fatigué et amaigri. Le fermier l'avait en effet utilisé pour conduire quelques personnes à une cinquantaine de kilomètres (100 kilomètres aller et retour). Il l'emmena quand même sans difficulté, car ce cheval avait toujours été très facile.

Le lendemain de son arrivée à Château-Ponsac, un ami vint le voir et ne put retenir une exclamation de surprise en s'approchant de l'animal : « Quelle bourrique avez-vous donc achetée ? » Immédiatement l'animal rua et l'ami ne dut son salut qu'à une fuite rapide. Le cheval resta en possession de M. L. pendant de nombreuses années sans que jamais il se départit de son attitude docile et qu'il esquissât un mouvement de mauvaise humeur.

Au bout de 17 ans, comme l'animal devenait vieux, M. L. résolut de s'en débarrasser, mais il s'enquit d'un acheteur susceptible de ne l'utiliser qu'exceptionnellement et incapable de le maltraiter, car il s'était attaché à l'animal, surtout à cause de sa douceur.

Quand le fermier acheteur vint pour l'atteler, l'animal manifesta une fureur telle, qu'il fut absolument impossible de le sortir de l'écurie ni ce jour ni les jours suivants. On fut obligé de l'abattre.

C'est au moins une preuve d'intelligence; peut-être aussi d'affectivité.

Société d'Etudes Psychiques de Nice

Cette Société nous informe que, malgré la période troublée que nous traversons, elle a commencé la série de ses réunions qui, elle l'espère, auront le même succès que celles de la saison précédente.

Une première réunion a eu lieu pour procéder à l'élection des membres du Bureau. Sont élus : Président : Docteur Breton ; Vice-Présidente : Mme Diane Marest ; Trésorier : M. V. Crousse ; Secrétaire et Bibliothécaire : M. Guillot ; Bibliothécaire-adjoint : M. G. Le Sage de la Haye ; Membres : M. Caressa — Princesse Morouzi — M. Dufaux — M. Chauvot — M. Burnett-Hélot — Comte Bulgaris — M. Aze.

Une bibliothèque importante des meilleurs auteurs psychiques est mise gratuitement à la disposition des sociétaires, 12, rue de l'Hôtel des Postes, Nice.

Séances de Mme Feignez

Mme L. Feignez, la « clairvoyante psychométrique » bien connue, et Mlle Néala, chiromancienne, donnent une séance de leurs facultés, le dernier dimanche de chaque mois, à 2 h. ½, à l'Hôtel des Sociétés Savantes. Le bénéfice de chaque séance est intégralement destiné à des œuvres de bienfaisance militaire.

Le Rédacteur en chef-Gérant : C. de Vesme. — Imp. Nouvelle, G. Clouzot, 85, rue Chabaudy, Niort.

Annales des Sciences Psychiques

REVUE MENSUELLE

26e Année | Octobre-Novembre-Décembre 1916 | Nos 10, 11 et 12

EMILE BOIRAC

Recteur de l'Académie de Dijon, membre correspondant de l'Institut

LA MÉTAGNOMIE

M. Emile Boirac vient de publier un nouvel ouvrage intitulé : *L'Avenir des Sciences Psychiques* (1). L'éminent philosophe et « psychiste » a bien compris que l'avenir des sciences psychiques est de nature à nous intéresser, même au cours de la grande tourmente actuelle, cette question se rattachant strictement aux problèmes les plus essentiels de l'humanité.

Après avoir montré que la raison principale des préventions et de la défiance que les sciences psychiques rencontrent encore, chez quelques-uns de nos contemporains, doit être probablement attribuée à la forme qu'elles ont primitivement revêtue et dont elles ne leur paraissent pas s'être suffisamment dépoullées, M. Boirac s'efforce surtout, dans cet ouvrage, de mettre un peu d'ordre dans les éléments, si confus encore, qui ont été recueillis par les chercheurs, et même dans les termes scientifiques très inexacts qu'on emploie. Au cours de son livre, l'auteur discute la méthode, l'observation, l'expérimentation, l'hypothèse; il passe ensuite à examiner, dans les quatre derniers chapitres, les grandes catégories de phénomènes, arrivant ainsi à ceux qui ont été considérés par d'aucuns comme des communications d'esprits désincarnés. M. Boirac pense que l'avenir seul nous fera connaître si les recherches ultérieures de la science confirmeront ces espérances. Quant à lui, il ne trouve pas que les preuves qu'on a présentées jusqu'ici soient suffisantes pour l'admettre ; en tout cas, il faut bien reconnaître que les cas-types de cette classe de phénomènes, cités par l'auteur, ne comptent point parmi les meilleurs et justifient pleinement son jugement ; seulement, il y en a d'autres ; il y en a de meilleurs.

Ce qui frappe surtout dans le nouvel ouvrage de M. Boirac, c'est peut-être la perfection scientifique du langage et la logique impeccable avec laquelle les idées s'enchaînent et se déroulent. Il est donc de nature à produire la plus heureuse impression sur les lecteurs appartenant aux couches les plus élevées de la culture scientifique. N'est-ce point là l'un des meilleurs éloges qu'on puisse faire à un ouvrage de ce genre ?

(1) In-8° de 300 pages. Prix : 5 frs. Nous nous chargeons de le faire parvenir, franco et recommandé, aux lecteurs qui nous en adresseront la demande accompagnée d'un mandat. — *Note de l'Admin.*

L'auteur a bien voulu nous autoriser à reproduire ici une partie du chapitre qu'il consacre à la *Métagnomie*. On sait que sous ce terme, plus compréhensif, M. Boirac englobe les phénomènes de clairvoyance, clairaudience, etc., comme il a appelé « diapsychie » l'ensemble des phénomènes de transmission de pensée.

La perception métagnomique de forme objective ou physique, dont les affinités avec la diapsychie sont moins visibles, présente, elle aussi, un assez grand nombre de variétés.

Mettons tout d'abord à part celle qui correspond aux phénomènes réunis par nous sous le nom d'*hyloscopie* et dont les plus connus sont les influences exercées par les sources, les courants d'eaux, les métaux, etc., sur la sensibilité *spéciale* des pendulisants et baguettisants.

Si nous considérons plutôt des perceptions relevant de la sensibilité *générale*, commune à l'espèce humaine tout entière, le premier fait à noter dans cet ordre d'idées est celui de l'*extériorisation de la sensibilité* découvert par le colonel de Rochas, mais dont l'interprétation est encore généralement contestée. Au lieu de percevoir à même la peau les attouchements, piqûres, pincements, etc., qu'on pratique en effet sur sa peau, le sujet les perçoit à des distances variables ou même dans des objets qui ont été plus ou moins longtemps en contact avec elle.

On peut rapprocher de ce fait celui de la vision ou de la *lecture par le bout des doigts*. Nous avons nous-même analysé minutieusement un exemple de ce dernier dans un des chapitres de notre *Psychologie inconnue* : « Un cas de transposition des sens » (p. 245). La série des expériences qui s'y trouvent rapportées fut malheureusement interrompue par le départ du sujet, Ludovic S..., pour le nord de la France, où il séjourna de 1907 à 1914. C'est seulement en 1914 qu'il revint à Dijon, où la mobilisation l'appelait et où il resta d'ailleurs pendant un temps très court. Le 9 décembre 1914, introduit dans mon cabinet, vers 6 h. 3/4 du soir, il est endormi très rapidement par suggestion verbale. Je lui mets un bandeau sur les yeux et j'allume la lampe électrique du bureau voisin de mon cabinet (bureau de mon secrétaire). Je ferme la porte de cette pièce et je laisse entr'ouverte celle de mon cabinet donnant sur le couloir qui l'en sépare. Revenu auprès de S..., j'éteins l'électricité dans mon cabinet. Le seul éclairage qui me reste consiste donc dans la lueur qui vient, à travers la porte vitrée du bureau voisin, dans le mien. Le sujet, les yeux bandés, est assis dans l'angle le plus éloigné et le plus obscur du cabinet. Je mets entre ses mains un numéro plié du journal « l'Indépendant de l'Auxois et du Morvan », dont la première ligne de titre, l'*Indépendant*, est imprimée en très gros caractères. Il passe ses doigts sur le titre, mais il semble que sa sensibilité spéciale ait disparu ou se soit singulièrement émoussée pendant une aussi longue interruption de nos expériences, car il me déclare qu'il ne voit rien. Je lui donne alors un volume relié en maroquin rouge qui porte imprimé en relief sur la couverture, au centre, les armes du second empire et, autour, les mots « concours général des départements ». J'exhorte le sujet à persister, à avoir confiance en lui-même : je lui fais remarquer que cette fois les lettres présentent un relief sensible. Je l'entends qui murmure la syllabe « con » et s'arrête. Je l'encourage : — C'est cela ! Il dit alors « conseil ». — Non, faites attention ! — « Conférence ». Je lui dis qu'il y a deux mots à la suite l'un de l'autre : il déchiffre le second « général », syllabe par syllabe. Puis vient le tour de l'inscription du bas : « des départements ». Il revient à « concours » et le lit enfin, non sans hésitation et sans effort. Le titre du roman de Fromentin « Dominique », est lu ensuite assez facilement. De lui-même le sujet reconnaît qu'il y a quelque chose au-dessus et lit : « Eugène Fromentin ». De même il lit sur un autre volume : « L'hystérie et la neurasthénie chez le paysan ». Vient ensuite le tour de la « Sérothérapie antitétanique ». Pour ce dernier mot, il y a des hésitations après « antité » ; le sujet dit à plusieurs reprises : « antitéra », avant de le lire correctement. Le journal est remis entre ses mains. Cette fois il lit sans difficulté : « L'Indépendant », mais il ne va pas plus loin et déclare qu'il n'y a pas autre chose. Je m'aperçois alors que, le journal étant plié, la seconde partie du titre « de l'Auxois et du Morvan » est sous le pli : mais quoiqu'imprimé en plus petits caractères, elle est lue comme le reste quand elle est mise sous ses doigts. Une première photographie, d'assez grand format, lui est donnée : il me demande s'il faut qu'il la voie : je lui dis que oui ; il me répond alors que c'est mon portrait et que j'y suis représenté de profil, ce qui est exact. Seconde photographie, plus petite, forme médaillon. Il me demande encore s'il faut qu'il la voie. Sur ma réponse affirmative, il me dit : « C'est vous, mais avec une autre pose, à peu près de face et tourné de l'autre côté », ce qui est également exact (1).

En nous avançant toujours dans la même direction, nous trouvons le fait de *la vision à travers les corps opaques*, maintes fois décrit par les anciens magnétiseurs, notamment par W. Gregory dans ses *Lettres sur le magnétisme animal* et que certains de nos contemporains croient expliquer en la rattachant aux rayons X. Du moins on a pu lire dans le numéro du 16 mars 1913 du journal *Le Matin*, une dépêche de New-York au *Daily Chronicle* ainsi conçue: « Une petite fille de dix ans, nommée Bealah Miller, possède, suivant l'expression d'un membre de l'Académie de médecine, le docteur John Quackenbo, qui l'examina longuement, une vision des rayons X. Elle voit à travers les corps opaques et n'eut aucune difficulté, au cours des expériences, à dire ce que les assistants avaient dans leur poche, à lire une certaine page d'un livre fermé et à décrire des objets placés dans des caisses closes. »

Voici d'autre part, quelques détails sur les faits rapportés par W. Gregory (1) :

Il s'agit des expériences faites par le major Buckley avec des personnes mises par lui en état de clairvoyance et qui, dans cet état, pouvaient déchiffrer des devises enfermées dans des coques de noix. La statistique donnée à ce sujet est fort curieuse. Sur quatre-vingt-neuf personnes rendues clairvoyantes à l'état de veille, quarante-

(1) *Loc. cit.*, p. 361.

quatre ont été capables de lire ainsi ; en état de sommeil hypnotique, le nombre des liseurs s'est élevé à cent quarante-huit. Il a été lu des devises contenues dans quatre mille huit cent soixante coques de noix et comprenant environ trente-six mille mots. Dans un petit nombre de cas, les devises auraient pu être lues par lecture de pensée, les personnes qui les avaient mises dans les boîtes étant présentes ; mais dans la plupart des cas, les mots n'étaient connus d'aucun des assistants et, par suite, ils ont dû être lus par clairvoyance directe. Toutes précautions avaient été prises. Les noix, enfermant les devises, avaient été achetées chez qaurante fournisseurs différents et avaient été scellées jusqu'au moment de la lecture.

Le cas suivant donnera une idée plus précise de ces expériences. Sir Wilshire avait emporté chez lui un « nid de boîtes » appartenant au major Buckley et il avait placé dans la boîte la plus intérieure un morceau de papier sur lequel il avait écrit un mot. Quelques jours plus tard, il rapporta les boîtes, scellées dans du papier, et demanda à l'une des clairvoyantes du major Buckley de lire le mot. Le major fit des passes sur les boîtes : quand elle dit qu'elle voyait le mot « concert », Sir Wilshire déclara qu'elle avait raison pour les premières et les dernières lettres, mais que le mot était différent. Elle persista, quand il lui dit que le mot était « correct ». Mais en ouvrant les boîtes, on trouva que le mot était « concert ». « Ce cas, dit Gregory, est très remarquable, car si la clairvoyante avait lu le mot par lecture de pensée, elle l'aurait lu conformément à la croyance de Sir Wilshire, qui, ou bien avait eu l'intention d'écrire « correct », ou, dans l'intervalle, avait oublié qu'il avait écrit « concert », mais qui certainement croyait que le premier était le véritable mot. »

Faisons encore un pas et nous nous trouvons en présence de la vision à grande distance, de ce qu'on appelle généralement la *double vue* ou *lucidité*, pour laquelle, semble-t-il, l'espace n'existe plus et qui perçoit en un instant ce qui se passe dans les lieux les plus éloignés, sorte de *téléopsie* naturelle bien qu'inexplicable, tout à fait comparable dans son genre à la télégraphie et à la téléphonie sans fil. Les livres des anciens magnétiseurs abondent en relations de faits de cette espèce.

Nous empruntons à la *Revue philosophique* de l'année 1889 (t. I, p. 205), le récit des observations du docteur Dufay, de Blois, sur une jeune servante qui présentait au plus haut degré le phénomène de la double vue.

Le docteur Dufay raconte que son ami, le docteur Girault, invité par une de ses parentes, Mme D..., à la rendre témoin des phénomènes de clairvoyance présentés par Marie, sa jeune servante, l'avait prié d'arranger lui-même le programme de la séance, en enveloppant, par exemple, divers objets, de manière à en dissimuler la nature *et sans les lui faire connaître à lui-même*. Ces petits paquets seraient présentés à la somnambule, qui devrait découvrir ce qu'ils contenaient. La chose fut convenue et le jour fixé. Nous laissons maintenant la parole au docteur Dufay :

« Je venais de mettre de côté quelques objets d'un usage peu ordinaire, afin que le hasard servît moins notre voyante, lorsque m'arriva d'Algérie une lettre d'un chef de bataillon d'infanterie que j'avais connu en garnison à Blois. Le commandant me racontait divers épisodes de sa vie au désert et me parlait surtout de sa santé, qui venait d'être très éprouvée. Il avait couché sous la tente pendant la saison des pluies, ce qui avait déterminé chez lui, comme chez la plupart de ses camarades, une dysenterie violente.

» Je plaçai cette lettre dans une première enveloppe sans adresse ni timbre de poste, et en collai soigneusement les bords ; puis j'introduisis le tout dans une seconde enveloppe, de couleur foncée, et fermée comme la première.

» Au jour dit, j'arrivai chez Mme D... un peu en retard. Déjà Marie était endormie ; elle ignora donc ma présence, sachant seulement que je devais venir. Les dix ou douze personnes réunies dans le salon de Mme D... étaient dans la stupéfaction de ce qu'elles venaient de voir, la somnambule ayant reconnu sans se tromper le contenu de plusieurs paquets préparés par elles-mêmes, comme je l'avais fait de mon côté ; mais je laissai les miens dans une poche, afin d'éviter la monotonie des expériences, me bornant à glisser ma lettre dans la main d'un des assistantes, en lui faisant signe de la faire passer jusqu'à M. Girault. Celui-ci la reçut sans savoir qu'elle venait de moi et la remit entre les mains de Marie.

» Je n'ai pas noté si ses yeux étaient ouverts ou fermés, mais cela n'avait, on le conçoit, aucune importance en pareil cas.

» — Qu'est-ce que vous avez dans la main ? demande le docteur Girault.

» — Une lettre.

» — A qui a-t-elle adressée ?

» — A M. Dufay.

» — Par qui ?

» — Par un monsieur militaire que je ne connais pas.

» — De quoi parle-t-il dans sa lettre, ce monsieur militaire ?

» — Il est malade, il parle de sa maladie.

» — Est-ce une maladie que vous pourriez nommer ?

» — Oh ! oui... très bien, c'est comme celle du vieux boissier de Mesland, qui n'est pas encore arrêtée...

» — Très bien... très bien, je comprends... la dysenterie. Ecoutez, Marie, je crois que vous feriez grand plaisir à M. Dufay si vous alliez voir son ami l'officier, pour lui en rapporter des nouvelles certaines.

» — Oh ! il est trop loin... Ce serait un long voyage.

» — Eh bien ! partez sans perdre de temps. Nous vous attendrons.

» (Après un long silence.) Je ne peux pas continuer ma route... Il y a de l'eau, beaucoup d'eau.

» — Et vous ne voyez pas de pont ?

» — Bien sûr qu'il n'y a pas de pont.

» — Il y a peut-être un bateau pour traverser, comme entre Onzain et Chaumont.

(Le pont de Chaumont sur la Loire n'était pas encore construit.)

» — Des bateaux... oui, mais cette Loire-là me fait grand peur, une vraie inondation !

» — Allons, allons, du courage et embarquez-vous. (Silence prolongé, agitation, pâleur du visage, quelques nausées). Etes-vous bientôt arrivée ?

» — J'arrive, mais j'ai été bien fatiguée, et je ne vois personne au bord de l'eau.

» — Débarquez et avancez, vous finirez par rencontrer quelqu'un.

» — Voilà, voilà. J'aperçois du monde... rien que des femmes en blanc. Ah ; mais non, au contraire, ils ont tous de la barbe.

» — Eh bien ! abordez-les et priez-les de vous indiquer où vous trouverez le monsieur militaire.

» — (Après un silence.) Ils ne parlent pas comme nous, il a fallu que j'attende un petit garçon à culotte rouge, avec qui j'ai pu m'entendre. Il m'a conduite lui-même, et pas vite, parce que nous marchions dans du sable.

» — Et le monsieur ?

» — Le voilà. Il a un pantalon rouge et une casquette d'officier. Mais qu'il a mauvaise mine et qu'il est maigre !

» — Vous dit-il ce qui a causé sa maladie ?

» — Oui, il me montre son lit, trois planches sur des piquets, au-dessus d'un sable humide.

» — Allons, merci, conseillez-lui d'aller à l'hôpital où il sera mieux couché et revenez à Blois.

Je priai alors mon confrère d'ouvrir la lettre et d'en donner lecture. Ce n'est pas lui qui fut le moins satisfait de la société : le succès avait dépassé ses espérances. »

Le docteur Dufay devait avoir une nouvelle preuve de la clairvoyance de la jeune somnambule dans les circonstances que voici :

Marie, en état de somnambulisme naturel, avait rangé hors de leur place habituelle des bijoux de sa maîtresse, qui l'avait accusée de les lui avoir volés. Le docteur Dufay, appelé à la prison de Blois où elle était détenue, avait, en la plongeant dans le somnambulisme artificiel, réveillé ses souvenirs et fait reconnaître son innocence, mais par suite des formalités judiciaires, elle n'avait pas été remise immédiatement en liberté.

« Le lendemain, raconte le docteur Dufay, on était venu me chercher de grand matin à l'occasion d'un suicide qui venait d'avoir lieu. Un détenu, accusé d'assassinat, s'était étranglé avec sa cravate, dont il avait attaché l'une des extrémités au pied de son lit fixé sur le sol. Couché à plat ventre sur la dalle du cachot, il avait eu le courage de se pousser en arrière avec les mains jusqu'à ce que le nœud coulant de la cravate eût produit la strangulation. Le corps était déjà froid lorsque j'arrivai en même temps que le procureur et le juge d'instruction.

» Le procureur, à qui le juge d'instruction avait raconté la scène de somnambulisme de la veille, manifesta le désir de voir Marie et je lui proposai de profiter de ce qui venait d'arriver pour interroger cette fille sur le criminel qui s'était fait jsutice lui-même. Les magistrats acceptèrent avec empressement ma proposition. Je coupai un morceau de la cravate et l'enveloppai de plusieurs feuilles de papier que je ficelai fortement.

» Arrivés au quartier des femmes qui venaient de descendre du dortoir, nous priâmes la sœur gardienne de mettre son cabinet à notre disposition.

» Je fis signe à Marie de nous suivre, sans lui dire un seul mot, et je l'endormis par une simple application de la main sur le front. Je tirai alors de ma poche le paquet préparé et le lui mis entre les mains. Au même instant, la pauvre fille bondit sur sa chaise, et rejeta au loin avec horreur ce paquet, criant avec colère qu'elle ne voulait pas « toucher cela ». Or, on sait que, dans les prisons, les suicides sont tenus secrets le plus longtemps possible. Rien n'avait encore transpiré dans l'intérieur de l'établissement du drame qui venait de s'accomplir, la religieuse elle-même l'ignorait.

» — Qu'est-ce que vous croyez donc que ce papier renferme ? demandai-je, quand le calme fut un peu revenu.

» — C'est quelque chose qui a servi à tuer un homme.

» — Un couteau peut-être ? ou un pistolet ?

» — Non, non, une corde..., je vois..., je vois..., c'est une cravate... il s'est pendu... Mais faites donc asseoir le monsieur qui est derrière moi, car il tremble si fort que ses jambes ne peuvent plus le porter. (C'était l'un des deux magistrats qui était si ému de ce qu'il voyait qu'il tremblait, en effet, de tous ses membres).

» — Pourriez-vous dire où cet événement s'est passé ?

» — Ici même, vous le savez bien... C'est un prisonnier...

» — Et pourquoi était-il en prison ?

» — Pour avoir assassiné un homme qui lui avait demandé à monter dans sa charrette.

» — Comment l'avait-il tué ?

» — A coups de *gouet*.

» On nomme ainsi dans le Loir-et-Cher une sorte de hachette à manche court, à lame large et allongé, recourbée en bec de perroquet à son extrémité. C'est un instrument très employé à la campagne, surtout par les tonneliers et les bûcherons. Et c'était, en effet, un gouet que j'avais désigné dans mon rapport médico-légal comme étant probablement l'arme dont le meurtrier s'était servi.

» Jusqu'ici les réponses de Marie ne nous avaient rien appris que nous ne sussions à l'avance. A ce moment le juge d'instruction me tira à l'écart et me souffla à l'oreille que le gouet n'avait pas été retrouvé.

» — Et qu'a-t-il fait de son gouet? demandai-je.

» — Ce qu'il en a fait ?... attendez... il l'a jeté dans une mare... je le vois très bien au fond de l'eau.

» Et elle indiqua assez exactement le lieu où se trouvait cette mare pour qu'on pût y faire des recherches le jour même, en présence d'un brigadier de gendarmerie et y découvrir l'instrument du crime. Nous n'avons connu ce résultat que dans la soirée, mais déjà le scepticisme des magistrats était fort ébranlé.

» Pour satisfaire leur curiosité, je priai la sœur d'aller emprunter à quelques-unes des condamnées un petit objet leur appartenant, comme une bague, une boucle d'oreille, etc., et d'en faire des petits paquets dissimulant bien la forme de l'objet. Marie nous fit le récit exact des faits qui avaient motivé la condamnation de chacune des détenues (1). »

La double vue est un fait si extraordinaire, qui heurte si violemment toutes les croyances reçues, qu'on nous excusera si nous en multiplions les exemples. En voici un que nous avons recueilli tout récemment de la bouche de celui qui l'a expérimenté et qui, sur notre demande, en a rédigé le récit, M. Jean B..., instituteur dans une des principales écoles de Perpignan. Nous reproduisons sa rédaction sans en rien changer, sauf pour les noms propres dont nous ne conserverons que les initiales.

» Au mois d'août 1892, j'étais alors instituteur à Céret, un hypnotiseur de passage donna une séance d'hypnotisme dans un café de cette ville. Un jeune homme de 18 ans, Raymond S..., employé chez M. Antoine R..., coiffeur, de qui j'étais le client, fut pris comme sujet par l'expérimentateur.

» Quelques jours après, étant allé me faire raser, la conversation roula sur les expériences auxquelles S... s'était prêté. Il me proposa de l'endormir. Nous étions seuls ; son patron accomplissait en ce moment une période militaire de treize jours à Perpignan. Je me prêtai donc à son désir et j'eus la satisfaction de réussir, satisfaction d'autant plus vive que c'était la première fois que je me livrais à cet essai. Le jeune S... était d'ailleurs un sujet merveilleux, d'une sensibilité et d'une suggestibilité extrêmes. Je n'eus pas de peine à répéter avec lui toutes les expériences que j'avais vu faire à l'hypnotiseur de profession.

» Je vins alors, très souvent, au salon de coiffure de M. R..., car je me passionnai pour ces expériences.

» L'idée d'essayer la seconde vue, dont j'avais lu des relations qui m'avaient laissé fort sceptique, me vint un jour. C'était un jeudi, vers 5 heures du soir. M. R... n'avait pas encore terminé sa période de treize jours — il en était à sa première semaine — et se trouvait donc encore à Perpignan. Je dis à S... ce que j'attendais de lui ; il s'y prêta aussitôt, curieux comme moi de connaître le résultat de ces expériences. Je l'endormis et lui ordonnai de chercher son patron. Il devait être alors 5 h. 1/4. Après quelques instants de silence, le sujet me dit : « Je le vois ».

(1) On trouvera dans le même numéro de la *Revue philosophique* (1889, I, 214) le rapport du directeur de l'École normale de Guéret sur un jeune élève de son école qui présentait aussi des phénomènes de clairvoyance très caractérisés pendant son accès de somnambulisme naturel.

Où ? lui demandai-je. « Il est au café. » — Lequel ? « Au café de la Mairie. » — Que fait-il ? « Il prend l'absinthe. » — Est-il tout seul ? « Non, il est avec *deux* autres camarades. » — Les connaissez-vous ceux-là ? « Non, je ne les connais pas. » Puis, se ravisant : « Ah ! il y en a un que j'ai vu ici pour la Saint-Ferréol » (on désigne ainsi la fête patronale de Céret). Ne trouvant rien plus à demander concernant M. R..., je l'envoyai chez lui — il était du Soler — et il me dit voir sa mère vaquant aux soins du ménage, son frère assis dans la cuisine, etc., bref, des banalités ; aussi n'insistai-je pas, car je ne voyais pas le moyen d'en contrôler l'exactitude. Je le réveillai là-dessus et lui racontai tout ce qu'il m'avait dit. Il en était tout étonné, car il ne se souvenait de rien.

» Quelques instants après, je l'endormis de nouveau et l'envoyai encore à la recherche de son patron. A ma question : « Voyez-vous encore votre patron ? » Il me répondit : « Il n'est plus au café. » — Où est-il donc ? « Il marche. » — Est-il encore avec ses camarades ? « Il y en a un qui est parti. » — Lequel ? « Celui qui était ici pour la Saint-Ferréol. » — Puisqu'ils marchent, suivez-les ; où vont-ils ? « Je ne sais pas. » — Eh bien, vous me le direz quand vous le saurez. Ici un silence d'une minute environ, puis, tout à coup : « Ils vont souper. » — Comment le savez-vous ? « Ils entrent à la *Boule d'Or.* »

» Je n'insistai pas davantage et je réveillai mon sujet qui d'ailleurs paraissait fatigué.

» Restait maintenant à contrôler l'exactitude des faits qu'il m'avait dévoilés.

» Je savais que M. R... devait venir le samedi suivant en permission de vingt-quatre heures. Je me proposai d'aller l'attendre à la gare et de l'interroger aussi habilement que je le pourrais sur l'emploi de son temps, le jeudi soir entre 5 heures et 6 heures. C'est ce que je fis. En chemin, je lui dis : « Jeudi dernier, vers 5 h. 1/4, je vous ai vu à Perpignan. Vous étiez au café de la Mairie (1), vous preniez l'absinthe avec deux de vos camarades. » M. R..., me regardant, me dit simplement : « Pourquoi n'êtes-vous pas venu me dire bonjour ? Vous auriez fait comme nous. » — Je n'ai pas osé, craignant d'être indiscret, lui répondis-je ; d'ailleurs j'étais pressé, je n'en avais pas le temps. « Tant pis, vous m'auriez fait tout de même plaisir de me dire un mot. » — A propos, lui demandai-je, quels étaient vos deux camarades ? L'un d'eux n'a-t-il pas été ici à Céret ? « Mes camarades s'appellent l'un F..., qui est d'ailleurs d'ici, mais qui n'y habite plus, et l'autre, Charles M..., pâtissier à Perpignan. » — Lequel des deux était ici, pour la Saint-Ferréol ? « Eh bien, c'est mon ami Charles que j'avais invité pour la fête. » — Alors c'est lui qui vous a quitté quand vous êtes allé souper avec F... à la *Boule d'Or* ?

» A cette interrogation, M. R... me regarde stupéfait et s'écrie : « Comment le savez-vous ? Vous m'avez donc suivi ? Que me racontiez-vous donc tout à l'heure que vous étiez si pressé ! » Je ne pus m'empêcher de rire et fus obligé de lui dire comment j'avais obtenu ces renseignements.

» M. R... n'avait sans doute aucune idée des phénomènes hypnotiques, car il n'ajouta aucune créance à mon dire et il s'écria : « Vous êtes un farceur ! Vous vous gaussez de moi ! » Et j'eus beau essayer de le convaincre que je n'avais pas employé d'autres moyens pour connaître l'emploi de son temps, je ne pus y réussir.

» Enfin, lui dis-je, l'essentiel pour moi c'est que vous reconnaissiez que tout ce que je vous ai dit est exact. Pour le reste, puisque vous êtes si incrédule, je vous le ferai voir un de ces jours. J'espère, alors, que vous serez convaincu. « Oh ! si je le vois, je le croirai. » Nous nous quittâmes sur ces mots.

» Le samedi suivant, M. R... était rentré définitivement à Céret, sa période de treize jours terminée. Etant allé me faire servir ce jour-là, il me rappela ma promesse et nous nous donnâmes rendez-vous pour le lundi soir après 8 heures afin d'être tout à fait libres. Le lundi est, en effet, jour de repos pour les coiffeurs. Je n'eus garde de manquer au rendez-vous. A 8 heures, je me rendis au salon de coiffure où se trouvaient déjà, outre M. R... et son employé, la sœur de celui-ci, demoiselle d'une quarantaine d'années, un M. S..., ancien boucher et une autre personne que je ne connaissais pas. J'endormis S... et lui fis exécuter diverses suggestions, à l'étonnement des assistants qui n'en avaient jamais été témoins; puis je le réveillai. Sur ces entrefaites, Mme R... paraît sur le seuil de la porte du salon de coiffure. (Ce salon qui est situé dans la rue Saint-Ferréol, laquelle est perpendiculaire au boulevard Saint-Roch et à trente pas de ce boulevard, n'a qu'une entrée donnant sur la rue : Mme R... a son habitation dans l'intérieur de la ville.) Mme R... se montre donc sur le seuil, paraît un moment interdite et, s'adressant à son mari, sans

(1) Actuellement hôtel-restaurant Gadel, à côté du café de la Loge.

finir d'entrer, lui dit : « Antoine, je vais où tu sais. » Et, sans d'autres mots, elle s'en va.

Alors une inspiration me vint. Je demandai à M. R... : « Est-ce que votre employé sait où va votre femme et ce qu'elle va faire (1) ? » — « Cela non, il l'ignore totalement, car c'est une affaire entre ma femme et moi. » — Eh bien, lui dis-je alors, si votre employé nous dit où va votre femme et ce qu'elle va faire, croirez-vous qu'il ait pu me dire ce que vous faisiez, vous, à Perpignan ? « Oh ! alors, je ne douterai plus. » — Bien, nous allons voir.

» J'endormis aussitôt le sujet et le fis asseoir dans un fauteuil : — Suivez Mme R..., lui ordonnai-je ; la voyez-vous ? « Je la vois, elle descend la rue Saint-Ferréol (2). » — Bon, suivez-la, vous me direz ce qu'elle fait. Au bout d'un instant de silence, il dit : « Elle est arrêtée. » — Où cela ? « Au fond de la rue. » — Que fait-elle ? « Elle parle. » — Avec qui ? « Avec une femme. » — La connaissez-vous cette femme ? « Non, je ne la connais pas. » — Vous ne savez donc pas quelles sont ses occupations ? « Si, elle vend du vin. » — Et où demeure-t-elle ? » A main gauche en descendant. Alors l'idée me vint, puisqu'il voyait les deux femmes causer, de lui faire entendre ce qu'elles disaient. — Eh bien, puisqu'elles causent, écoutez ce qu'elles disent et répétez-le moi. « Je n'entends pas », me répondit-il. — Ecoutez, insistai-je, vous entendrez. Il me répéta, cette fois en élevant la voix et avec une certaine irritation : « Je n'entends pas. » — Je veux que vous entendiez, ordonnai-je.

» Aussitôt, le visage du sujet changea d'expression ; on voyait qu'un violent effort crispait sa volonté, les veines de son front se gonflèrent, puis, tout à coup, tout son être tendu, d'une voix saccadée, étrange, il proféra ces deux mots : « Argent... Espagne ! » et il se laissa aller dans le fauteuil comme épuisé. Je le réveillai aussitôt, un peu effrayé, et comme il demeurait comme prostré, je dus lui mouiller les tempes avec une serviette, ce à quoi je n'avais jamais eu recours encore.

» Sur ces entrefaites, Mme R... rentre dans le salon de coiffure. Je m'avance aussitôt vers elle, et, avant que personne lui adresse la parole, je lui dis : « Madame, est-ce vrai, que vous venez de la rue Saint-Ferréol de trouver une marchande de vin avec laquelle vous avez causé, je ne sais à propos de quoi, d'argent..., d'Espagne... » Mme R. me regarde en riant et m'explique aussitôt (1) : « Oui, je viens de chez la femme T... ; comme je sais que son mari doit aller en Espagne cette semaine, je viens de lui demander s'il pourra me prendre les sous espagnols (la monnaie de billon espagnole) que j'ai à la maison. » A ce moment-là, en effet, il y avait quelque temps que la circulation de la monnaie de billon espagnole avait été prohibée dans le département des Pyrénées-Orientales qui en était littéralement inondé. »

La *télépathie*, si amplement et si patiemment étudiée par la Société Anglaise des recherches psychiques, a certainement des affinités avec tous les phénomènes qui précèdent et notamment avec le dernier dont elle diffère surtout par deux caractères principaux : en premier lieu, elle se produit toujours spontanément, tandis que la double vue est presque toujours provoquée par un expérimentateur ; en second lieu, elle met plutôt en relief l'*action* de l'objet perçu, tandis que la double vue nous ramène plutôt à considérer la *connaissance* manifestée par le sujet percevant. Il semble que dans la télépathie ce soit, pour ainsi dire, l'objet qui aille trouver le voyant, et que dans la double vue, ce soit au contraire le voyant qui aille trouver l'objet ; mais on se rend compte sans peine que dans bien des cas, la nuance est assez difficile à saisir.

Telles sont, sauf erreur ou omission, les principales formes caractéristiques de la métagnomie perceptive.

La mémoire, ou du moins la connaissance du passé, peut, elle aussi, revêtir l'apparence supranormale. On a donné le nom, d'ailleurs tout à fait impropre, de *psychométrie*, à cette faculté que possèdent certains médiums de retracer des séries, plus ou moins considérables d'événements passés étrangers à leur expérience personnelle, soit en présence d'individus que ces événements concernent d'une façon plus ou moins directe, soit au contact d'objets ayant joué dans ces événements un rôle quelconque. Une partie de ces effets semble, d'ailleurs, pouvoir se ramener à la *divination de pensée*, toutes les fois que le médium peut lire dans la mémoire des individus où le souvenir des événements qu'il retrace est conservé à l'état latent. Mais le cas paraît tout différent et plutôt comparable à une sorte de *double vue dans*

(1) Je posai cette question au préalable, car je savais que l'employé était nourri et logé chez son patron.

(2) La rue Saint-Ferréol est très longue et descend en pente, orientée de l'est à l'ouest.

(1) En catalan dans le texte ; mais nous donnons ici la traduction en français faite par M. Jean B... lui-même.

le temps ou de *télépathie temporelle*, lorsque le médium, sous la seule influence d'un objet ou du lieu où il se trouve, est comme transporté en esprit dans le passé et assiste immédiatement à des événements depuis longtemps écoulés, ainsi qu'il advint à ces deux dames anglaises qui, visitant Versailles en 1901, revirent le Petit Trianon tel qu'il était au temps de Marie-Antoinette (1).

L'avenir, qui nous paraît indéterminé, du moins dans la mesure où il dépend de notre volonté, peut-il être aussi l'objet d'une sorte de vision immédiate ? Peut-il devenir présent pour l'esprit d'un médium ? Question redoutable au point de vue philosophique et moral, puisque la question de notre libre arbitre et de notre responsabilité morale y est elle-même impliquée. Et cependant on trouve plus d'un exemple de prévisions et de prémonitions inexplicables par les facultés normales d'induction et vérifiées par l'événement. Il nous suffira de citer le cas du Dr. Geley (2), d'Annecy, qui, étant en 1894 étudiant en médecine à Lyon, le 27 juin, à 9 heures du matin, pendant qu'il travaillait dans sa chambre avec un camarade, fut tout à coup distrait de son travail par cette pensée obsédante : « M Casimir-Périer est élu président de la République par 451 voix ». (Le Congrès électoral allait se réunir à midi et la nouvelle ne fut connue que le soir à Lyon) ; et celui que le docteur Osty rapporte ainsi dans son livre *Lucidité et intuition*, d'après le récit même de la voyante (p. 283) :

» Il y a un an, je fis cette prédiction à un monsieur qui venait me consulter pour la première fois : « Je vous vois sur le point de partir en voyage à travers les mers... en Amérique probablement ; je vous vois sur le paquebot, triste et isolé, mais vous ne partirez que plus tard plusieurs bateaux quitteront auparavant pour la même destination le port où vous vous embarquerez ». Et ce monsieur m'objecta de suite : « Je vais, en effet, quitter la France et pour aller en Amérique. J'admire votre clairvoyance ; mais vous me dites deux choses parfaitement improbables, d'abord que je ne prendrai pas le premier paquebot ; or, j'ai mon billet en poche et tout est prêt pour que je parte après-demain. Puis, que vous me voyez triste et isolé ; or, je partirai avec ma femme et si un motif quelconque la retenait en France, mon voyage serait nécessairement supprimé. » Hier ce monsieur est revenu et m'a dit : « Votre présage ne s'est que trop bien confirmé. Le lendemain du jour où je suis venu vous consulter, ma femme a été brusquement prise d'une pneumonie dont elle est morte quelques jours après. Puis désemparé, j'ai quitté la France et je fus bien, en effet, sur le bateau, un passager triste et isolé. »

E. Boirac

(1) Elisabeth Morison et Francis Haumont, *An adventure* (Londres, Marmillan, 1911), cité dans les *Annales des sciences psychiques*, 1er et 16 septembre 1911.
(2) Il s'agit, en réalité, du Dr Gallet. — *N. d. l. R.*

L. BARDONNET

A propos de quelques séances de Clairvoyance

THÉORIE, COMPTE RENDU ET DISCUSSION

M. L. Bardonnet a donné, le 14 janvier 1917, à la Société Universelle d'Etudes Psychiques, une conférence intitulée : *A propos de quelques séances de Clairvoyance faites récemment à la S. U. E. P. (Théorie, Compte rendu et Discussion)*. Nous publions un peu plus loin le procès-verbal des curieuses séances en question, ainsi que les observations dont les a fait suivre le conférencier. En attendant, voici la partie de la conférence dans laquelle M. Bardonnet développe quelques idées qui lui sont personnelles au sujet des conditions théoriques favorables à la production des phénomènes psychiques supranormaux.

La séance de la S. U. E. P. était présidée par l'un de ses Vice-Présidents, M. Emile Boirac, Recteur de l'Académie de Dijon, qui présenta à l'auditoire le conférencier dans les termes suivants

MESDAMES, MESSIEURS,

Je suis heureux d'avoir pu accepter l'invitation qui m'a été faite de présider votre réunion d'aujourd'hui, me trouvant en tournée d'inspection dans la Nièvre, mon plus court chemin pour rentrer de Nevers à Dijon, par ces temps de guerre, étant de passer par Paris.

J'aurai donc avec vous le plaisir d'entendre M. Bardonnet que je connaissais déjà comme philosophe et métaphysicien. J'ai eu en effet l'occasion de donner dans la *Revue philosophique*, en novembre 1914, un compte rendu de son remarquable ouvrage, qui a pour titre *L'Univers-Organisme*, et dans lequel on trouve des vues neuves et profondes qui méritent d'être méditées.

Si M. Bardonnet s'est orienté vers les Sciences Psychiques, je crois bien que j'y suis pour quelque chose. C'est la lecture de mon ouvrage *La Psychologie inconnue* qui l'a conduit à ces études nouvelles. Il y a là des problèmes qui l'attirent, et dont il veut nous donner la solution à sa manière, en partant de ses conceptions originales. Il va nous parler aujourd'hui des facultés parapsychiques et de la clairvoyance en particulier. Je lui cède la parole.

M. L. BARDONNET prit alors la parole.

Monsieur BOIRAC,

Avant de commencer mon discours, j'ai à cœur de vous dire que votre présidence d'aujourd'hui est un honneur pour nous tous, mais surtout pour moi. Je vous dois donc et je vous exprime mes très vifs remerciements personnels.

Il ne convient pas, je pense, de se laisser aller ici à des considérations individuelles. Je le regrette, car j'aurais grand plaisir à dire publiquement des choses qui seraient de vous un bel éloge, non pas en paroles plus ou moins ronflantes, mais par le simple récit de faits accomplis.

En tout cas, si l'avenir retient les théories neuves que je donne dans mes ouvrages, il devra retenir aussi que j'ai trouvé auprès de M. Boirac un concours aussi dévoué que précieux.

Je suis heureux de vous renouveler ici, en face d'une petite assemblée, l'expression de ma reconnaissance.

MESDAMES, MESSIEURS,

Avant d'aborder mes expériences, il me semble qu'il est bon de prendre position, je veux dire de montrer dans quel sens et dans quelle mesure il est, à mon avis, scientifiquement légitime de croire aux facultés parapsychiques.

C'est un point discuté. Dans le monde savant, parmi les auteurs qui se consacrent aux Sciences Psychiques, il y en a qui reconnaissent franchement que les sujets endormis peuvent manifester une intelligence extraordinaire, mais il y en a d'autres qui se montrent plus réservés et qui, dans leurs ouvrages, écartent systématiquement tout ce qui touche au merveilleux.

Entre ces opinions contraires, je prends parti résolument et je dis que les facultés de clairvoyance, de vision dans l'espace ou dans le temps, sont, ou du moins, peuvent être des phénomènes réels, quand le sujet remplit certaines conditions.

Ces phénomènes peuvent être réels parce qu'ils sont possibles, physiquement possibles, je veux dire possibles sans miracle, sans magie, sans l'intervention d'aucun élément surnaturel.

Le merveilleux s'identifie souvent avec le mystérieux, de même que le scepticisme s'identifie souvent avec l'ignorance. Pour faire tomber le merveilleux, il faut faire tomber le mystérieux, il faut pénétrer l'impénétrable, comprendre l'incompréhensible. C'est une tâche difficile, mais c'est par excellence la tâche de l'esprit humain, qu'il accomplit progressivement dans le cours des siècles.

Pourquoi les facultés parapsychiques sont-elles possibles ? Pour deux raisons :

1° Parce que l'esprit, quand il travaille parapsychiquement est dans un état d'hypersensibilité;

2° Parce que, dans son hypersensibilité, il sait se donner des moyens d'action nouveaux.

Voilà qui explique tout... et qui n'explique rien. Il faut approfondir.

Hypersensibilité

L'esprit qui travaille parapsychiquement n'est pas dans son état normal, dans son calme habituel. Il est comme énervé, comme sous le coup d'une excitation spéciale, engendrée par : 1° la manœuvre qui a provoqué l'état second, et 2° par l'élimination du moi.

La manœuvre. — Tous les procédés que les opérateurs emploient pour hypnotiser ou pour magnétiser, le regard, les passes, etc., sont d'abord et avant tout des procédés d'excitation. Ils sont l'excitation *spécifique* qui correspond chez les sujets à une sensibilité *spécifique*. Tout bizarres qu'ils paraissent quelquefois, ils ont le don d'agir sur les centres nerveux, de les impressionner, de les secouer et de faire apparaître l'instinct parapsychique.

L'élimination du moi. — Ces mêmes procédés produisent un autre effet, qui est l'élimination du moi, ou l'étouffement de la conscience. Autant

ils sont stimulants pour les centres nerveux en général, autant ils sont déprimants pour le centre particulier du moi.

Le sujet est un cerveau qui, sous l'influence de telle ou telle manœuvre, s'est d'abord désagrégé, dissocié, en quelque sorte décomposé ; puis, au lieu de rester dans cet état de syncope ou d'évanouissement, il a fait preuve de cet instinct que j'appelle tout court parapsychique, et il s'est reconstitué, il a traversé les phases de renaissance qu'on appelle la léthargie et la catalepsie, pour se retrouver finalement maître de ses fonctions, mais, avec un élément disparu, le moi.

Or, cette disparition du moi entraîne des conséquences. Le moi n'est pas seulement comme l'organe central qui se donne en lui-même l'écho de toutes les activités cérébrales, et qui, centralisant tout, fait l'unité du tout ou le moi, il est aussi l'organe qui dirige, qui commande toutes ces activités. Quand les centres nerveux reprennent leurs fonctions en dehors du moi, ils sont donc privés de leur principe directeur, privés d'une collaboration précieuse, livrés à eux-mêmes ; par suite, ils sont tenus à plus d'effort, ils font appel à toutes leurs ressources, et ils découvrent en eux-mêmes des énergies qui, d'ordinaire, restent latentes.

Ainsi, pour ces deux raisons, il y a donc bien hypersensibilité.

C'est possible, direz-vous, mais entre cette hypersensibilité et les facultés extraordinaires dont il est question, il y a encore un abîme.

C'est possible, dirai-je à mon tour, mais si je me penche sur cet abîme pour l'explorer du regard, j'en découvre le fond, qui est, tout court, le fond de la sensibilité elle-même.

Quand nous parlons de sensibilité, nous sommes entendus apparemment, chacun prétend savoir ce que cela veut dire. Eh bien non. Il y a là de l'impliqué qui nous échappe. Les mots les plus simples et qui nous semblent les plus clairs sont quelquefois comme ces vieux amis qu'on s'imagine connaître de longue date et qui pourtant, un beau jour, vous révèlent des qualités qu'on ne leur soupçonnait pas.

Ce que nous appelons la sensibilité de l'esprit est un Tout complexe, fait de Parties multiples. C'est une sensibilité *générale* qui se décompose en sensibilités particulières. C'est une sensibilité synthèse de plusieurs sensibilités. Il y a là tout un vaste chapitre qui n'existe encore dans aucun auteur. C'est une lacune qu'il faut combler. Comment voulez-vous apprécier sainement tous les effets possibles de la sensibilité psychique aussi longtemps que vous n'avez pas soupçonné le Tout complexe, fait son analyse et reconnu ses éléments composants ?

Je ne puis exposer ce travail. Cependant un aperçu me paraît nécessaire, sinon la base que je donne à ma thèse manquerait de force à vos yeux.

Donc, la sensibilité de l'esprit, étudiée en détail, devient :

1° Une *sensibilité temporelle*, je veux dire capable de s'exercer dans le temps, dans les trois régions du temps, dans le passé, dans le présent, dans l'avenir. La sensibilité au présent, ou *sensibilité actuelle*, va sans difficulté, je n'en parle pas. La sensibilité au passé ou *sensibilité rétro-active*, se manifeste dans toutes les opérations de l'esprit qui nous font revivre ce que nous avons déjà vécu, sentir de nouveau ce que nous avons déjà senti, ou qui nous fait découvrir ce qui s'est passé. La sensibilité à l'avenir, ou *sensibilité pré-active*, se manifeste dans le pressentiment, la prévision, la prévoyance, la prudence, l'intuition. Maintes fois l'esprit se transporte dans l'avenir, il se met, il peut se mettre en face d'une chose future, et la sentir, la juger.

2° Une *sensibilité spatiale*, je veux dire capable de s'exercer dans l'espace. Je citerai pour exemple le *sens de l'orientation*. Quand je rentre chez moi, je sens mon chez moi dans l'espace ou à travers l'espace, et je sens que mon chemin m'y conduit. Quand je contemple un paysage, je sens les choses dans l'espace, je sens ce qu'on appelle l'espace, et je sens les rapports de position des choses entre elles dans l'espace. Quand j'entends un bruit, je sens, approximativement, le lieu où il s'est produit. C'est par ma sensibilité spatiale que je localise mes sensations dans l'espace, tout comme par ma sensibilité temporelle, je les localise dans le temps.

3° Une *sensibilité métrique*, je veux dire qui mesure, qui évalue. Je sens que de tel point à tel autre, il y a environ tant de mètres, que tel vase contient environ tant de litres, que tel corps pèse environ tant de kilos. Ma sensibilité métrique mesure dans le temps, dans l'espace, dans le nombre, dans le volume, dans le poids, dans l'intensité, dans le degré, etc. Les expressions vulgaires « à vue d'œil », « à vue de nez », prouvent l'exercice courant de notre sensibilité métrique.

4° Une *sensibilité rayonnante*, je veux dire qui rayonne d'une chose à une autre, en suivant une ligne de rapport. Toute chose est en rapport avec d'autres choses. Or, quand l'esprit se sensibilise à une chose, il sent cette chose non seulement en elle-même, mais jusque dans ses rapports avec

les autres choses, et il la suit dans son rayonnement extérieur, il saute de cette chose à une autre, en s'échappant par la tangente du rapport. Plus l'esprit possède cette sensibilité rayonnante, ou cette faculté de découvrir et d'envisager les rapports, plus il possède ces qualités qu'on appelle la clairvoyance, la pénétration, la perspicacité. La loi classique de l'association des idées ne fait que traduire le jeu instinctif de notre sensibilité rayonnante.

5° Une *sensibilité élective*, je veux dire qui choisit, qui ne se porte pas indistinctement sur n'importe quoi, mais sur ceci plutôt que sur cela, suivant des préférences individuelles. J'ai dit que l'esprit rayonne suivant les lignes de rapport ; mais ces lignes sont extrêmement nombreuses, et non seulement l'esprit ne les suit pas toutes, mais encore il ne suit pas telle ou telle au hasard, il opte soit pour celle qui, plus forte, exerce sur lui une attraction plus grande, soit pour celle qui répond le mieux à ses tendances, à ses qualités personnelles, à ses goûts, ou à ses dispositions du moment.

6° Une *sensibilité potentielle*, je veux dire qui sent le potentiel, le virtuel, le latent. Je sens, je peux sentir dans une chose ce que cette chose n'est pas mais ce qu'elle va devenir, ce que cette chose ne fait pas mais ce qu'elle va faire, ce qui menace, ce qui est imminent, ce qui va se réaliser dans un avenir plus ou moins prochain. Je sens ce qui est en puissance, et je sens l'acte qui va sortir, ou tout au moins qui pourrait sortir de cette puissance. Je sens la cause, et, dans la cause, je sens l'effet. Je sens ce qui est senti, les sensibilités peuvent communier ; d'où, quand je sens une excitation donnée, je sens d'avance la réaction qui sera donnée.

J'ai dit que le pressentiment, la prévision, la prévoyance, l'intuition relèvent de notre sensibilité temporelle en tant qu'ils nous transportent dans l'avenir ; mais ils relèvent aussi de notre sensibilité potentielle, en tant qu'ils nous font sentir les possibles que l'avenir renferme et qu'il va plus ou moins sûrement réaliser.

La sensibilité potentielle nous fait dépasser la réalité, l'actualité, le présent, et nous fait empiéter sur l'avenir. Elle nous révèle le virtuel, le futur plus ou moins conditionnel, ce qui n'est pas encore, mais ce qui sera, ou pourra être : elle est une vertu merveilleuse de l'esprit.

Bref, j'ai établi deux points que je rapproche maintenant :

1° Déjà à l'état normal, l'esprit peut sortir du présent et se porter sur le passé ou sur l'avenir. Il peut sortir du lieu et se lancer dans l'espace. Il peut sortir de la chose sentie et rayonner sur d'autres choses. Il peut sortir de l'actuel et sonder le potentiel. Enfin il peut mesurer, évaluer, il a le sens de la proportion, du rapport.

2° Dans l'état parapsychique, il y a hypersensibilité, la sensibilité s'exalte, devient plus vive, plus pénétrante ; elle passe plus ou moins à l'état monstre.

Donc, cette hypersensibilité pourra donner : de l'hypersensibilité temporelle, de l'hypersensibilité spatiale, de l'hypersensibilité métrique, de l'hypersensibilité rayonnante, de l'hypersensibilité élective, de l'hypersensibilité potentielle. Et puisque je dis *hyper*, les effets de ces sensibilités outrées seront eux-mêmes *hyper*, je veux dire extraordinaires, supranormaux.

Voilà donc un premier horizon qui se découvre. Mais ce n'est pas tout. Il y a encore une autre sensibilité dont il faut que je dise quelques mots : c'est la *sensibilité au Tout un*.

Pour comprendre cette expression singulière, il faudrait que vous fussiez initiés à la science de la Partie et du Tout, que j'ai exposée dans mon ouvrage « *L'Univers-Organisme* ». Cette petite science, quand elle est bien méditée, a le mérite de donner à des idées apparemment simples toute la force qu'elles ont en elles-mêmes, mais qui nous échappe. Je vais dire ici les quelques mots qui me sont nécessaires.

Toute chose est un Tout, fait de Parties plus ou moins multiples, plus ou moins composées, plus ou moins hétérogènes, stables ou instables, permanentes ou fugitives, agrégées ou désagrégées. Dans les Touts les plus composés, les Parties sont disséminées dans l'espace et dans le temps.

Mais, quel que soit le degré de composition, quand on prend le Tout synthèse de ses Parties, ce Tout est *un*, simple, homogène. Il est une chose, une seule et même chose, continue à elle-même, identique à elle-même dans toute son étendue, une chose définie, caractérisée, individualisée, et qui s'oppose à toutes les autres choses.

Voir le Tout *un*, ce n'est plus voir les activités particulières qui sont en lui, c'est voir l'activité générale, synthèse de ces activités particulières. Voir le Tout *un*, c'est voir l'être dans sa nature, dans sa fonction. C'est voir ce qu'il offre de typique, de caractéristique, de spécifique. C'est le voir dans la signification propre de son existence, dans sa destinée propre, différente de toutes les autres destinées.

L'unité du Tout détruit la composition, la plu-

ralité des Parties : le Tout n'est plus décousu, discontinu, il est un seul et même corps parfaitement cohérent.

L'unité du Tout détruit l'espace. Que les Parties soient agrégées ou plus ou moins disséminées, elles ne sontplus loin les unes des autres, elles sont dans le Tout, dans le seul et même lieu du Tout.

L'unité du Tout détruit le temps. Dans le Tout *un*, la vie est *une*, la vie n'est plus qu'un seul et même acte qui s'accomplit, et les actes particuliers ne sont que les moments de cet acte unique.

Bref, l'unité du Tout, c'est la simplicité, l'homogénéité, la continuité, l'identité de l'être dans tout lui-même.

Mais que vient faire ce Tout *un* dans la question qui nous occupe ? Nous allons voir.

Quand je suis au bord d'un fleuve, je vois des eaux qui coulent devant moi, mais je ne vois pas d'où elles viennent, je ne vois pas où elles vont, je ne vois pas les pays qu'elles arrosent depuis leur source dans les montagnes, à travers les vallées et les plaines, jusqu'à la mer. En vérité, je vois des eaux, je ne vois pas le fleuve.

Quand je prends contact avec quelqu'un, je vois un homme tel qu'il se présente actuellement devant moi ; je vois, au physique, sa relative beauté ou sa relative laideur ; au moral, j'entends les idées ou les sentiments qu'il exprime ; mais, en vérité, je ne vois pas cet homme. Quel est son esprit ? son caractère ? son tempérament ? sa nature ? Quelles sont ses passions ? Quel est le type d'être humain qu'il réalise ? Quelle est la vie, le genre de vie, la destinée particulière qu'il poursuit ?

Je n'en sais rien.

Pourquoi ?

Parce que ma sensibilité ne va pas jusqu'au Tout *un*.

Si, au contraire, ma sensibilité était plus vive, plus profonde, plus pénétrante ; si, du point de contact, elle savait rayonner sur l'être tout entier; si, plus riche en instinct, elle savait sentir le Tout synthèse de ses Parties, alors j'aurais une vue générale plutôt que des vues particulières, je sentirais le Tout dans ses caractères à lui, plutôt que les Parties dans leurs caractères secondaires ; je sentirais le fleuve en tant que fleuve, avec les attributs particuliers qui font de lui tel fleuve; je sentirais l'homme en tant qu'individu défini, qui réalise tel type, et déroule telle destinée.

Or, précisément, voilà ce que fait le cerveau parapsychique : il se sensibilise au Tout *un*. Il fait tout court encore un acte d'hypersensibilité, encore un acte de sensibilité plus profonde. Dans la mesure où il est habile, c'est-à-dire dans la mesure où son instinct parapsychique est développé, il sent non plus telle ou telle manifestation de l'être, mais l'être lui-même, l'être en soi. Il atteint l'être. Ce n'est plus un contact, c'est un toucher véritable. Il sent le Tout dans son individualité spécifique. Il le sent, en quelque sorte, dans son odeur propre. Il voit ce qui est typique, caractéristique, ce qui donne la note, c'est-à-dire ce qui donne l'être. Il le voit dans le temps, dans son présent, dans son passé, dans son avenir, dans son potentiel, parce qu'il touche l'être, et que l'être, dans l'unité de son Tout, est continu à lui-même.

Voilà donc mon premier point : les facultés parapsychiques s'expliquent par la sensibilité, par l'hypersensibilité, par les hypersensibilités que nous avons étudiées, et par la sensibilité au Tout *un*.

2°. — Moyens d'action nouveaux

Entre l'état normal et les états parapsychiques, il nous faut ici considérer la différence suivante :

A l'état normal, les rapports de l'esprit avec le monde extérieur s'établissent, en général, par la matière pondérable.

Au contraire, dans les états parapsychiques, ces rapports peuvent s'établir et par la matière pondérable et par la matière impondérable.

Expliquons-nous.

A l'état normal, mon esprit se manifeste au dehors, soit par la parole, soit par mes actes.

Par la parole. Je vous transmets ma pensée à distance en faisant vibrer l'air atmosphérique. Ma pensée est un travail vibratoire cérébral qui donne un travail vibratoire correspondant dans mes nerfs, dans mon appareil vocal, dans l'air atmosphérique, dans vos nerfs acoustiques, et finalement dans vos cerveaux. J'exploite donc pour communiquer avec vous toute une chaîne (mes nerfs, mon larynx, l'air atmosphérique, vos nerfs acoustiques) toute une chaîne *dont les anneaux sont faits de matière pondérable*.

Au contraire, si je vous communiquais ma pensée parapsychiquement, je supprimerais cette chaîne parce que j'exploiterais un autre milieu ambiant, à savoir, la matière impondérable, la matière cosmique, qui emplit l'espace et même tous les corps. Ma pensée, travail vibratoire cérébral, donnerait tout de suite un travail vibratoire correspondant dans la matière cosmique, qui donnerait tout de suite le même travail vibratoire

dans vos cerveaux. De vous à moi, il y aurait encore expression de la pensée, non plus en ondes sonores dans l'air atmosphérique, mais en ondes plus subtiles dans le milieu cosmique. C'est ce qui a lieu dans les phénomènes que vous appelez *transmission de pensée, lecture de pensée, suggestion mentale*, et dans tous les phénomènes où des cerveaux communiquent *sans langage extérieur sensible*.

Par mes actes. Quand mon esprit veut agir sur un objet, il faut d'abord que j'établisse un rapport matériel entre cet objet et moi, rapport que j'établis d'ordinaire directement avec la main, c'est-à-dire par la chaîne matérielle de mes nerfs et de mes muscles. Alors ma pensée, travail vibratoire cérébral, donne son excitation spécifique dans mes nerfs, qui donnent la même excitation spécifique dans mes muscles, qui donnent la même excitation spécifique dans l'objet; et l'objet, répondant à cette excitation spécifique par une réaction adéquate, exécute ma volonté, c'est-à-dire reproduit ma pensée. La condition de mon action est donc le contact, direct ou indirect, c'est-à-dire *une chaîne dont les anneaux sont encore faits de matière pondérable*.

Au contraire, si j'agissais parapsychiquement, je transmettrais l'excitation à l'objet directement sans le toucher, sans interposer entre lui et moi la chaîne matérielle de mes nerfs et de mes muscles, parce que ma pensée, travail vibratoire cérébral, donnerait son excitation spécifique tout de suite dans la matière cosmique, qui donnerait la même excitation spécifique dans l'objet ; et l'objet, recevant cette même excitation par une autre voie, mais que lui importe ? donnerait sa même réaction. C'est ce qui a lieu dans les phénomènes que vous appelez *extériorisation de la motricité, lévitation, télékinésie, mouvements d'objets à distance*, etc.

En d'autres termes, le sujet parapsychique possède deux voies de communication : par la matière pondérable, et par la matière impondérable. Ses centres nerveux savent, d'instinct, entrer en sensibilité avec la matière cosmique, se sensibiliser à elle, la sensibiliser à eux, introduire entre elle et eux le jeu de l'action et de la réaction ; ils savent, quand ils vibrent, contagionner la matière cosmique, canaliser en elle leur excitation et lui faire reproduire, en vibrations cosmiques, leur propre travail vibratoire cérébral ; inversement, ils savent s'ouvrir aux vibrations cosmiques, les percevoir, les reproduire en eux-mêmes, et les traduire, se les interpréter.

Voilà l'un des secrets de l'action parapsychique. Voilà la clé des phénomènes nombreux que j'ai déjà cités, et d'autres, apparemment plus difficiles, que vous appelez *lumières, formes, apparitions, matérialisations*.

J'ai donc raison de dire que le sujet parapsychique sait se donner des moyens d'actions nouveaux. Il est un individu qui ajoute une corde à son arc.

Dans la clairvoyance, en particulier, il exploite sa sensibilité à la matière cosmique. Mais là, pour bien comprendre le phénomène, il faut d'abord redresser nos conceptions classiques.

Nous nous imaginons que les corps sont visibles parce qu'ils reçoivent la lumière, naturelle ou artificielle, et qu'ils la réfléchissent de différentes manières. C'est faux. Les corps se font visibles eux-mêmes, par un travail à eux, par des vibrations spéciales qu'ils produisent dans leur *atmosphère-émanations*. De même qu'ils se créent leur température par leurs vibrations calorifiques propres, ou, éventuellement, leur sonorité par d'autres vibrations propres dites sonores ; de même, ils se créent leur visibilité, en quelque sorte leur température lumineuse, par d'autres vibrations propres, que j'appelle tout court vibrations de visibilité, et qu'ils produisent dans cet organe jusqu'ici insoupçonné que j'appelle *l'atmosphère-émanations*.

Ces vibrations de visibilité sont reprises, reproduites par la matière cosmique, tout comme les vibrations sonores sont reprises, reproduites par l'air atmosphérique.

La matière cosmique vibre donc — simultanément et sans les confondre — les images de tous les corps : et comme elle emplit l'espace, comme elle est présente partout, il faut dire que les images des corps emplissent l'espace et sont présentes partout.

Malheureusement, pour percevoir ces images, nous n'avons que notre œil, qui, malgré toutes ses qualités, n'est qu'un organe imparfait : il ne voit que dans une mesure donnée, et dans des conditions données.

Si, au contraire, notre cerveau savait se sensibiliser à la matière cosmique, s'il savait percevoir les images qu'elle porte, comme notre oreille sait percevoir les sons que porte l'air, nous pourrions voir sans l'œil et à une distance quelconque. Or, c'est le cas du sujet parapsychique. Le « clairvoyant » peut voir un objet situé loin, parce que, sensible à la matière cosmique, il perçoit en elle l'image vibratoire de cet objet.

La vision dans l'espace ou la clairvoyance devient donc un phénomène possible, dès qu'on a

compris, d'une part, le véritable mécanisme physique de la visibilité, et d'autre part, ce caractère essentiel de l'instinct parapsychique qui consiste à se sensibiliser à la matière impondérable, à la matière cosmique.

Théoriquement, la « clairvoyance » n'est qu'un mode très simple de l'instinct parapsychique. Pratiquement, elle est une faculté spéciale, si l'on veut, en ce qu'elle représente l'art de se sensibiliser à cette catégorie définie de vibrations cosmiques que j'appelle les vibrations de visibilité.

Maintenant, je vais vous faire donner lecture du procès-verbal de deux séances de clairvoyance que nous avons faites il y a quelque temps avec Madame Camille Hoffmann, la somnambule nancéenne bien connue, que le cas Cadiou a rendue fameuse.

Séance du 26 mars 1916

La séance a lieu dans le salon de M. de Vesme. Assistent à la séance comme expérimentateurs : Mesdames R. R., J. C., de V., Mlle de V. ; MM. Bardonnet, le colonel Frater, de Vesme. Madame Camille Hoffmann s'était fait accompagner par une parente chargée de l'endormir et de la réveiller.

La séance commence à 9 h. 25.

Première expérience

Aussitôt que le sujet est endormi, M. Bardonnet lui saisit les mains qu'il garde environ 2 minutes dans les siennes en lui disant : « Mettez-vous en rapport avec moi, sentez-moi bien et ne me perdez pas de vue, je vais passer dans la pièce voisine, voyez bien tout ce que je fais et vous le direz ».

M. Bardonnet se retire en effet dans la salle à manger, suivi du colonel Frater et de Mlle de V. cette dernière chargée d'écrire ce que ferait M. Bardonnet.

Après 6 minutes environ, M. de Vesme ouvre la porte de la salle à manger et demande à M. Bardonnet s'il ne juge pas le moment venu de questionner le sujet. M. Bardonnet, un peu surpris constate qu'il y avait malentendu : il croyait qu'on ferait parler le sujet sans attendre son retour. Tout le monde étant alors rentré dans le salon, M. Bardonnet saisit de nouveau les mains du sujet et le questionne.

Le sujet dit : « Vous êtes monté quelque part et avez décroché quelque chose... Vous alliez et veniez faisant bien des choses... Vos idées changent tout le temps... » Il hésite et se tait.

Voici ce que Mlle de V. avait écrit dans la salle à manger : « M. Bardonnet va à la table noire, prend le cendrier, le transporte sur le bureau; prend le petit Larousse, le feuillette, l'apporte sur la table noire ; prend une chaise, la déplace ; une autre, la met à la place de la première ; sort de l'argent de sa poche, le compte ».

M. de V., ayant jeté un coup d'œil sur ce verbal, observe qu'il aurait fallu se borner à un seul acte, au moins au début, afin de ne pas créer de la confusion dans l'esprit du sujet. Il en est ainsi décidé, cette première expérience étant considérée comme un insuccès.

Deuxième expérience

M. Bardonnet passe de nouveau dans la salle à manger.

Le sujet dit :

« Le monsieur tient un livre, quelque chose de grand comme ça (il écarte les mains à 30 ou 40 cm. environ l'une de l'autre). Il l'ouvre, le referme. Il écrit. Je le vois parler à une dame. Il monte sur quelque chose d'un peu élevé... il veut prendre quelque chose derrière...

D. — Quelle chose ?

R. — Quelque chose qui brille. Il monte pour le prendre...

D. — Est-ce un tableau ?

R. — Non, pas un tableau.

L'expérience ayant duré 5 minutes environ, M. Bardonnet rentre dans le salon.

Voici ce que Mlle de V. avait écrit :

« M. Bardonnet prend une revue illustrée sur la table noire, s'assoit à la grande table et feuillette la revue ; puis la reporte sur la table noire. Il cause avec moi, puis avec M. Frater, auquel il serre la main. Il regarde un tableau ».

Le sujet avait donc vu M. Bardonnet prendre la revue et la feuilleter ; parler ensuite à Mlle de V. Il ne l'avait pas vu parler au colonel et lui serrer la main. Il s'était trompé en disant qu'il écrivait (c'était Mlle de V. qui écrivait). Ensuite, on voit reparaître ici la description de l'acte d'un homme qui monte sur quelque chose pour arriver à saisir un objet qui brille. Comme M. Bardonnet, en sa qualité de pharmacien, accomplit cet acte en effet plusieurs fois par jour, pour atteindre ses bocaux (les objets brillants qui ne sont pas des tableaux), on peut se demander si la vision du sujet n'était pas, à ce titre, fort exacte.

Troisième expérience

M. Bardonnet prend les mains du sujet et lui dit :

D. — Transportez-vous chez moi, dans ma maison et dites-moi ce que vous voyez.

R. — Ah oui... je vois... on n'entre pas directement chez vous...

D. — Non ? Comment ça ?

R. — Il y a d'abord un local de commerce...

D. — Très bien. Quel commerce ?

R. — Ça sent mauvais, ça sent fort... oh ! que ça sent mauvais !

(Et le sujet a des haut-le-cœur, presque des nausées).

D. — Ne faites pas attention à ces odeurs... voyez aux murs... les rayonnages... les marchandises...

R. — Il y a des petits paquets... en bas... à gauche...

D. — Oui.

R. — Et puis des bouteilles... grosses... larges... : Ce sont des bouteilles et ce ne sont pas des bouteilles...

D. — Eh bien, comment appelle-t-on ces bouteilles qui ne sont pas des bouteilles ?

R. — Des flacons... des bocaux...

D. — Très bien. Et comment appelle-t-on les commerçants qui ont ces flacons, ces bocaux ?

R. — Les pharmaciens... Je vois aussi une bête chez vous... un chat...

D. — Très bien. De quelle couleur ?

R. — Un chat noir.

D. — Très bien. Et derrière la boutique, que voyez-vous ?

R. — Un grand espace... un jardin... un arbre... pas grand... tout petit... ce n'est pas un palmier...

[Il y a dans le jardin une plante d'ornement dont les feuilles s'étalent un peu à la manière d'un palmier. Serait-ce cette plante, le petit arbre qui n'est pas un palmier ?]

...Au fond du jardin, quelque chose en vitres, comme une véranda.., quelque chose comme ça... (et le sujet fait un signe de la main de haut en bas).

D. — Ah ! oui, c'est le gymnase. Mais au milieu du jardin ?

R. — Un jet d'eau.

D. — Non, regardez bien.

R. — Une petite vasque ronde.

(Ces choses n'existent pas, mais ont existé. Le précédent locataire de ce coin du jardin avait établi une petite vasque en ciment avec petit jet d'eau.)

D. — Non, c'est une petite table ronde, verte.

R. — Ah ! oui, mais elle n'est pas du côté dont je parle...

(De fait, le jardin se divise en deux moitiés dont l'une est à M. Bardonnet et l'autre au voisin. Le sujet ici vise le jardin du voisin, tandis que M. Bardonnet entendait le sien.)

D. — C'est le jardin de mon voisin.

R. — Alors je vois celui de gauche. Il y a comme trois carreaux...

D. — Des carreaux ?

R. — Voilà la table... et puis des verres par terre...

D. — Très bien, ce sont des bouteilles.

R. — Et puis de la paille dans un coin, du bois cassé...

D. — Très bien. Maintenant, rentrons au laboratoire.

R. — Oh ! ça sent mauvais... Il y a quelque chose de bleu... une poudre... (Le sujet a de nouveau des haut-le-cœur). On fait beaucoup de bruit là-dedans. Il y a des machines...

D. — Voyez-vous le comptoir ?

R. — Il est à gauche en sortant du jardin.

D. — C'est cela.

R. — Il y a un homme... âgé... qui boit chez vous...

D. — En ce moment ?

R. — Non, pas en ce moment.

D. — Je ne vois pas quel est cet homme.

(Ce comptoir est le comptoir de travail où l'on manipule bien souvent des liquides divers. Cet homme âgé ne serait-il pas M. Bardonnet lui-même qui déguste à l'occasion l'un de ces liquides ?)

R. — Vous le verrez dema'n à 10 h. Il viendra vous faire visite. (Le lendemain, visite inattendue d'un ami mobilisé auquel il a été offert un verre de vin blanc. Mais il n'était pas 10 h. il était entre 8 et 9 heures.)

En arrivant chez M. de Vesme, M. Bardonnet lui avait remis une enveloppe fermée, en lui disant :

« J'ai demandé à ma femme de faire *à mon insu* une petite extravagance dans la maison, de l'écrire sur un bout de papier et d'enfermer celui-ci dans une enveloppe. Voici ce papier. Je n'en ai pas pris connaissance. Il s'agit de faire dire au sujet une chose que j'ignore moi-même ».

A ce moment de l'expérience, M. de Vesme crut devoir rappeler à M. Bardonnet l'affaire de l'enveloppe. M. Bardonnet demande :

D. — Que remarquez-vous de spécial dans la maison ? Voyez-vous du désordre ?

R. — Non, je ne vois pas grand désordre... Il y a une chaise sur la table... une sous le comptoir... Il y a des bouteilles là dans le coin... un liquide épais... ça sent mauvais...

D. — C'est bien possible.

M. de Vesme se décide alors à ouvrir l'enveloppe et lit : « *Escabeau renversé* ». Il dit à M. Bardonnet : « Veuillez demander à Mme Camille si elle ne voit pas un escabeau ».

M. Bardonnet répète la demande.

R. — Oui, il y a un escabeau. Mais on ne peut pas monter dessus, il est mal placé.

D. — Comment, mal placé ?

R. — Oui, il n'est pas placé dans une bonne position : il est renversé.

M. de Vesme communique alors à M. Bardonnet et aux autres assistants les deux mots écrits par Madame Bardonnet.

M. Bardonnet continue :

D. — Vous voyez le petit escalier en escargot qui monte au premier, montons au premier.

R. — Ah ! oui, le petit escalier... Oh ! comme il est étroit... qu'il est étroit ! Attendez, je vais compter les marches... il y en a 16 ou 17, je ne suis pas bien sûre, mais je crois plutôt que c'est 17.

D. — Ah ! je n'ai jamais eu l'idée de les compter. Nous verrons. (La vérification ultérieure donne 16). Et au premier, que voyez-vous ?

R. — D'abord un couloir un peu sombre, il y fait noir...

D. — Bien.

R. — Il y a une grande chambre à deux fenêtres... sur la rue.

D. — Très bien.

R. — Entre les deux fenêtres, un meuble, une armoire...

D. — Très bien.

R. — Au fond il y a une porte.

D. — Une porte ? Oui, peut-être, mais la porte d'un placard.

R. — Voilà un lit... un lit un peu spécial... c'est un lit et ce n'est pas un lit...

D. — Quoi donc, alors ?

Quelques assistants disent à voix assez forte, en tâchant de deviner : « Sans doute une chaise longue... un canapé-lit ».

Le sujet n'accepte pas la suggestion, il se tait. M. Bardonnet intervient :

D. — Ne voyez-vous pas des rideaux ?

R. — Oui, des rideaux blancs.

D. — Parfaitement : c'est un petit lit d'enfant.

R. — Mais il y en a un autre... de l'autre côté... sur le jardin...

D. — Très bien. Et qui est-ce qui est couché dedans ?

R. — Un garçon... brun.

D. — Très bien.

Comme Mme Camille était endormie depuis près d'une demi-heure, on la réveille.

M. de Vesme déclare qu'il ne croit absolument pas que Mme Camille sût que M. Bardonnet était pharmacien. Elle le voyait pour la première fois.

Aucun des assistants n'avait jamais été chez M. Bardonnet, hormis M. de Vesme qui y avait été deux fois, mais n'était jamais entré dans le laboratoire ; il ignorait l'existence du jardin et le fait que l'habitation de M. Bardonnet était contigüe à son magasin.

Séance du 2 avril 1916

A 3 heures se trouvent réunis dans le salon de M. de Vesme : Mesdames J. C., R. R., Le T., Mlle de V.; MM. Bardonnet. Dr. Geley, Archat, de Vesme, Chardon et le colonel Frater. Madame Camille Hoffmann, le sujet, arrive accompagnée de la personne qui l'endort.

M. Bardonnet donne lecture du procès-verbal de la précédente séance, rédigé par M. de Vesme et annoté par lui.

Première expérience

A 3 h. ½ on endort le sujet. M. Bardonnet s'approche de lui, lui prend les mains et lui dit :

— Me reconnaissez-vous ?

— Non.

— Nous avons déjà travaillé ensemble, il y a une semaine. Nous allons faire de nouvelles expériences. Etes-vous bien en rapport avec moi ? Voyez, je vous fais des passes, de vous à moi, pour que vous me sentiez profondément... Je vais vous lâcher la main à présent ; mais ne perdez pas pour cela le contact avec moi.

Sur la demande de M. Bardonnet, un paravent est dressé entre le sujet et lui, qui se retire à 3 mètres environ du sujet.

— Me voyez-vous ?

— Oui.

— Voyez-vous le geste que je fais en ce moment ? (Il met la main dans son gousset, d'un geste large).

— Vous portez votre main à la tête.

— Non, regardez bien.

— Je vois votre main un peu penchée.

— Je prends quelque chose dans ma main (il prend sa montre). Voyez ce que c'est ?

— C'est un objet léger.

— Quel objet ?

— C'est un objet un peu gros... rond... comme une chaise. C'est une chaise.

— Non. C'est beaucoup plus petit.

— Quelque chose d'un peu rond... ça brille...

— Oui, c'est rond, ça brille. Qu'est-ce que c'est ?

— Cela me paraît une montre.

— Bon. Voyez-vous les aiguilles ?

— Elles sont bien petites... il y a celle des secondes...

— Voyez-vous l'heure que marquent les grandes aiguilles ?

— Elles marquent 4 heures.

La montre de M. Bardonnet marque 8 h. 47. M. Bardonnet fait remarquer que l'heure 8 fait pendant à l'heure 4. Il peut donc y avoir là un déplacement de point de vue. Mais d'autre part on peut dire aussi que la séance ayant commencé à 3 h. ½, le sujet pouvait penser qu'il était 4 heures.

— Et la petite aiguille, qu'est-ce qu'elle marque ?

— Elle ne tourne pas.

— C'est vrai. La montre est arrêtée. Maintenant, regardez bien, qu'est-ce que je fais ? (Il ôte son veston).

— Vous montez sur quelque chose. Ce n'est pas avec les bras, mais avec le corps que vous avez fait un mouvement.

— Voyez bien. Comment suis-je ?

— Vous n'êtes ni assis, ni entièrement debout. Vous êtes retourné.

— Non. Suis-je habillé comme tout à l'heure ?

— Je vous vois défaire quelque chose de sur le dos... quelque chose d'un peu lourd.

— Bon. Voyez mes bras.

— Ils sont blancs... ils étaient noirs... quelque chose a été enlevé.

Deuxième expérience

On remet au sujet une voilette appartenant à Mme de V. M. Bardonnet invite le sujet à chercher cette dame, à la voir et à décrire ce qui l'entoure. Le sujet dit :

— Elle n'est pas dans cette maison... mais elle n'est pas très loin. Elle est sur le point de rentrer... Elle n'est pas seule... elle est un peu souffrante... Une dame est avec elle... mais elle ne lui parle pas...

il y a un grand mouvement... ça fait du bruit... ce n'est pas dans une rue... c'est dans une maison... il y a des lits; des bancs. C'est une grande maison... un monument où tout le monde peut entrer. Il y a comme une promenade devant... de grands escaliers... c'est du côté de l'eau... Elle va en des endroits différents... Il y a des choses un peu drôles, qu'on peut voir mais qu'on ne peut pas toucher... des choses lourdes qui sont plutôt pour les hommes que pour les femmes...

— Bon. Voyez-en la forme.

— Ce ne sont pas des étoffes... plutôt des choses de fer... lourdes... pas des fusils, mais quelque chose qui s'en rapproche... Il y a des bancs... comme une avenue... pas loin de l'eau... ça va en pente... là où elle redescend... il y a un va-et-vient de monde... un pont n'est pas très loin de là...

— Vous ne voyez pas d'autres choses de guerre ?

— Il y a des choses un peu en l'air... abîmées... Son idée était d'aller à cet endroit-là, mais elle n'y a pas été directement... Maintenant elle revient... elle traverse un pont... à pied.

L'expérience, commencée à 3 h. 45 prend fin à 3 h. 55.

Voici ce qu'avait fait Madame de V. :

A 3 h. ½ elle arrivait seule aux Invalides. Ayant trouvé l'entrée méridionale fermée, elle avait dû faire le tour pour entrer du côté nord. La description de l'endroit, au delà de la Seine, près d'un pont, avec une sorte de promenade devant, correspond bien à la réalité. De même, c'est bien une grande maison, un monument où tout le monde peut entrer, où l'on voit des choses lourdes, faites plutôt pour les hommes que l'on peut regarder mais qu'il est défendu de toucher.

A 3 h. ½. Madame de V. avait fixé un canon-revolver à cinq canons. Est-ce l'objet que le sujet décrit comme « pas des fusils, mais quelque chose qui s'y rapproche » ?

A 3 h. 36, Madame de V. se place sous un taube ; elle regarde ensuite la carcasse d'un Zeppelin. Puis elle entre dans l'église, où elle s'assied sur un banc, et fixe quelques instants les drapeaux lacérés qui pendent à la voûte. N'est-ce point la maison où il y a des bancs ? et les drapeaux lacérés ne sont-ils pas les choses abîmées, « en l'air » ? Enfin, Madame de V. était en effet un peu souffrante.

Par contre, quelques points sont inexacts. Madame de V. n'était pas avec une dame. Il n'y avait pas de lits. Elle n'était pas à pied en traversant le pont pour rentrer.

Troisième expérience

Un mannequin habillé grotesquement en femme a été placé dans la chambre contiguë. M. Bardonnet va le voir, le touche et demande au sujet :

— Suis-je seul dans la salle à manger ?

— Non, il y a une dame.

— A-t-elle quelque chose à la main ?

— Oui, un objet un peu long... un sac...

— Non, pas un sac.

— Quelque chose comme un parapluie... mais ce n'est pas un parapluie.

— C'est un balai. La dame porte-t-elle un chapeau ?

— Oui.

— Bien. Qu'a-t-elle à la bouche ?

— Du papier.

— Mais quel papier ?

A force de questions, M. Bardonnet amène le sujet à dire qu'il s'agit d'une cigarette.

Cette expérience, restée insignifiante, aurait pu donner de bons résultats. Mais M. Bardonnet, non prévenu de ce dispositif, n'a pas su en tirer parti.

Quatrième expérience

On remet au sujet un carnet appartenant à Mlle Ulrich, infirmière, qui a assisté à la précédente séance. Le sujet dit :

— Il y a aussi un monsieur qui a touché ce carnet. La dame a un caractère un peu vif. En ce moment elle ne marche pas, elle est tranquille, mais pas chez elle.

— Viendra-t-elle ici ?

— Oui, elle va venir... elle devrait déjà être ici.

— Comment est-elle habillée ?

— En noir, avec quelque chose de blanc, comme si elle était en deuil mais elle n'est pas en deuil. (Cette description correspond bien à l'habillement de l'infirmière). Elle a une figure longue... quelque chose de curieux dans la figure... dans le regard. (Exact.)

— Est-elle un sujet ?

— Oui.

— Peut-on l'endormir ?

— Elle en a la volonté;— mais c'est difficile, il faudra du temps. C'est une force comme surnaturelle qui l'en empêche. Il lui faudra encore beaucoup de séances pour y parvenir. Vous-même vous réussirez. Vous avez déjà essayé.

— C'est vrai. Qu'est-ce qu'elle est comme sujet ?

— Elle soigne des gens.

— Oui, elle est infirmière. Mais comme sujet psychique ?

— Son travail est de nature comme surnaturelle. Il y a quelque chose comme de l'écriture. Mais elle rencontre des obstacles par le fait d'un mauvais esprit.

— Pourquoi veut-elle se faire endormir ?

— Pas pour intérêt... pour la science.

— Pour la science ?

— En somme, pour faire du bien.

— Du bien, à qui ?

— Du bien aux siens.

— Sera-t-elle utile pour la guerre ?

— Non, la guerre sera finie avant qu'elle parvienne à se développer comme sujet.

— La guerre ne durera donc pas longtemps ?

— Non, pas plus de trois mois... elle finira très bien.

Le sujet, endormi depuis 45 minutes, est fatigué. On le réveille.

Quelques minutes après, Mlle Ulrich arrive. Elle porte sa robe d'infirmière : noire et blanche. Elle dit qu'elle a été à la Madeleine, où elle s'est arrêtée quelque temps, vers 4 heures. Est-ce là que le sujet l'a vue quand il a dit : « En ce moment elle ne marche pas, elle est tranquille, mais pas chez elle » ? Mlle Ulrich s'adonne à l'écriture médiumnique. A peu près tout ce que le sujet a dit d'elle est exact. Il faut seulement remarquer que Madame Camille avait déjà vu Mlle Ulrich et entendu parler d'elle.

Nous allons maintenant faire la critique de ces expériences. D'abord, des sceptiques diront :

« Votre sujet ne voit rien du tout, il n'a aucune faculté extraordinaire, il a seulement plus ou moins de malice. Si vous examinez ce qu'il dit, vous y trouvez du vague, du faux, et un peu de vrai. Le vague est ce qui domine ; ce sont des généralités, des paroles passe-partout. Il a l'air de dire quelque chose et il ne dit rien. Ou plutôt, il dit des choses qui, par leur imprécision ou leur insignifiance, ne peuvent jamais être fausses, et il compte sur vous pour qu'elles soient vraies, je veux dire pour que vous les adaptiez à la réalité.

Le faux passe inaperçu, vous l'oubliez, vous n'en parlez pas. Ou bien vous dites : « Erreur ne fait pas compte », « tout le monde peut se tromper », « ce serait trop beau si... », etc. ; et avec des raisonnements de ce genre vous conservez votre foi aveugle et vous vous laissez duper.

Quant au vrai, il se réduit à peu de chose. Non seulement il peut s'expliquer quelquefois par le hasard, mais souvent il s'explique par l'habileté du sujet, par son art de deviner. Votre dialogue avec lui est un dialogue entre malin et malin et demi. Il avance à petits pas, il se fait guider sans en avoir l'air. Il pose un mot et il attend. Suivant votre réponse ou même votre silence, suivant votre exclamation ou même le ton de votre exclamation, il juge, il est fixé, il avance ou il recule, il vire à droite ou à gauche. Plus il a de l'expérience dans son métier, plus son flair le rend capable de petits tours de force que vous trouvez extraordinaires ».

Voilà ce que disent certains incrédules.

Or, ces observations doivent être retenues, et même on peut les aggraver. Nous qui ne sommes pas des incrédules, nous trouvons dans nos propres conceptions des raisons spéciales de douter et de nous méfier.

En effet, puisque le sujet, dans son sommeil hypnotique, peut manifester une intelligence plus vive, il pourra donc, le cas échéant, se servir de cette intelligence contre nous. Il pourra, le cas échéant, n'être pas capable de produire le phénomène de la clairvoyance que nous attendons de lui, mais être capable, par des réponses pleines de finesse, de nous donner le change et de nous faire croire qu'il le produit.

En outre, il peut avoir un atout dans sa main du seul fait qu'il travaille sous le mode inconscient ; en ce sens que ses centres nerveux peuvent développer une mémoire extraordinaire et disposer d'une foule de souvenirs qui lui seront d'un secours précieux.

D'autre part, le sujet endormi est un individu nouveau par rapport à l'individu normal. Ce sont deux personnes différentes, qui ne peuvent pas être jugées l'une par l'autre. L'individu normal peut être une personne simple, modeste, franche et de bonne foi, tandis que le sujet sera vaniteux, malicieux, capable de simuler ou même de mentir.

Enfin il faut considérer que le sujet se connaît comme sujet. Il sait très bien qu'il est un somnambule et que les bons somnambules sont toujours extra-lucides. Il a donc, il peut avoir son amour-propre de somnambule, il peut avoir le souci de sa réputation, il peut se donner pour principe de ne jamais rester court, et surtout de ne jamais dire : « Je ne vois rien », qui serait l'équivalent de « Je ne vaux rien ».

L'amour-propre, à mon avis, est le péché mignon des somnambules, il est l'élément qui maintes fois vient gâter le travail. Deux cas peuvent se produire :

1er cas. — Le sujet, insuffisamment excité, ou encore insuffisamment doué, n'ayant pas l'instinct voulu pour faire le travail qu'on lui demande, se lance dans un travail d'imagination pure et simple, se met à concevoir à l'avenant, et vous annonce ce qu'il conçoit, au lieu d'avouer franchement qu'il ne voit rien.

2e cas. — Il voit, mais il voit mal, il voit dans l'ombre, dans une nuit générale quelques points brillants, et, au lieu de dire ce qu'il voit et de ne dire que ce qu'il voit, il dit du vrai et du faux; du vrai qui correspond aux points brillants, et du faux qui correspond à l'ombre, parce qu'il complète sa vision, il achève le tableau, il remplace l'ombre par des choses qu'il imagine.

Nous en avons un exemple dans l'une de nos séances. Je relis : « — Très bien. Maintenant, rentrons au laboratoire.

— Oh ! ça sent mauvais... Il y a quelque chose de bleu... une poudre... On fait beaucoup de bruit là-dedans... Il y a des machines.

Eh bien non. On ne fait pas beaucoup de bruit là-dedans et il n'y a pas de machines. Mais alors pourquoi le sujet m'annonce-t-il des machines ? Il n'en voit pas puisqu'il n'y en a pas. C'est que — probablement du moins — il se dit : « Nous sommes dans un laboratoire ; or, dans un laboratoire il doit y avoir des machines, nommons les machines, ça fera bon effet ».

Ces coups hardis font peut-être merveille quand ils tombent juste, mais ils sont bien regrettables quand ils tombent faux, car ils peuvent faire douter de tout le reste. On peut ici rappeler le proverbe : « Qui trop embrasse manque le train, — ou mal étreint », suivant l'usage.

Cependant, ces choses peuvent être vues sous un autre jour. On peut concevoir que le sujet, lorsqu'il tâtonne, lorsqu'il tourne autour du pot et semble vouloir simplement deviner, ne fait que se débattre contre les difficultés inhérentes au phénomène qu'il veut produire.

La clairvoyance est possible, mais elle n'a pas lieu spontanément et sans effort, elle n'est pas l'effet immédiat et fatal du simple sommeil hypnotique, et, quand elle a lieu, elle n'a pas toujours la même netteté.

Le phénomène dépend de deux conditions, dont l'une se rapporte au sujet, et l'autre à la chose qui doit être vue. Il faut que du sujet à cette chose il s'établisse un rapport de sensibilité. Il faut que, dans le sujet, la sensibilité soit assez vive, assez stimulée, assez excitée pour rayonner sur cette chose ; et il faut aussi que cette chose soit par elle-même assez stimulante, assez excitante, assez marquante pour appeler et fixer la sensibilité. Quand les deux conditions se rencontrent, le phénomène jaillit de lui-même pour ainsi dire ; mais quand elles manquent, ou quand l'une des deux manque, le phénomène est impossible ou difficile. Le sujet cherche à voir, il y parvient plus ou moins, il voit vaguement, confusément, comme dans un flou. C'est le moment des à-côté, des erreurs, des bêtises. Alors il cherche à s'aider par tous les moyens, même en risquant un mot, en exprimant une première impression que vous allez confirmer ou infirmer.

Il faut donc y regarder à deux fois avant de jeter la pierre au sujet qui tâtonne : et de toutes ces difficultés il faut déduire, non pas que la clairvoyance n'a jamais lieu, mais que le sujet doit être dans un bon moment de sensibilité, d'une part, et de l'autre que les expérimentateurs doivent être habiles, bons psychologues, et posséder au plus haut degré l'esprit critique.

Dans ces sortes d'expériences, il y a deux tactiqeus pour l'opérateur ; ou plutôt, si je ne me trompe, il y a une tactique habituellement suivie, tactique qu'on peut dire classique, mais que je n'adopte pas, et à laquelle je vais en opposer une autre.

La tactique habituelle consiste à laisser toute l'initiative au sujet, afin d'éviter toute suggestion, voire même toute apparence de suggestion, et afin qu'on puisse dire sans objection possible : « Il a produit le phénomène ».

Dans les expériences que nous avons rapportées, je tenais les mains du sujet pendant que je le questionnais ; et, à ce propos, j'ai entendu la réflexion que le procédé était mauvais, en ce qu'il pouvait déterminer, non la clairvoyance, mais la lecture de pensée.

Or, le sujet a vu des choses auxquelles je ne pensais pas (le chat, les bouteilles couchées dans le jardin) ; il n'a pas vu des choses que je voulais lui faire dire (une voiture d'enfant dans le jardin) ; enfin, il y a eu des malentendus entre lui et moi : il voyait le jardin de droite pendant que ma pensée était dans le jardin de gauche. Si donc il faisait de la lecture de pensée, pourquoi pensait-il à ce que je ne pensais pas ? Pourquoi ne pensait-il pas à ce que je pensais ? Et pourquoi pensait-il à une chose pendant que je pensais à une autre ?

Je sais bien qu'on pourra discuter et dire qu'il lisait dans mon inconscient. Mais, en principe, pourquoi la sensibilité du sujet ne se porterait-elle pas sur les choses, tout comme, après tout, dans la lecture de pensée, elle se porte de son cerveau sur un autre ? Ou encore, puisque les facultés parapsychiques sont telles qu'un cerveau peut se sensibiliser, hors de lui, à un autre cerveau, puorquoi ne pourrait-il pas, de même, se sensibiliser à une autre chose ?

Je conviens que la lecture de pensée puisse être un danger ; mais ce danger est relatif, il existe ou n'existe pas, suivant le sujet, suivant ses habitudes, ses aptitudes, ses instincts particuliers, et suivant son effort du moment.

Dans ces mêmes expériences, un autre assistant, qui était le docteur Geley lui-même, a pu faire la réflexion que le sujet n'était pas très perspicace, car il ne pouvait pas dire le mot qu'on voulait lui faire dire et que tout le monde avait à la bouche. Il était donc bien loin de faire de la lecture de pensée.

Si vous laissez le sujet livré à lui-même, il

agira au petit bonheur. Il pourra vous donner spontanément ce que vous attendez de lui, mais il pourra aussi vous décevoir. Ses facultés ne sont autre chose que le jeu même de sa sensibilité, ou mieux, comme nous l'avons vu, de ses sensibilités : sensibilité rayonnante, sensibilité élective, sensibilité potentielle, etc. Si donc toutes ces sensibilités fonctionnent librement, suivant leur seule spontanéité propre, la sensibilité rayonnante rayonnera à droite ou à gauche, la sensibilité élective se portera sur ceci ou sur cela, la sensibilité potentielle découvrira telle chose future, mais le tout à l'avenant, au hasard, et le sujet vous dira telle chose qui ne vous intéresse pas, et ne vous dira pas telle autre chose qui vous intéresse. Ou encore, la sensibilité sera faible, paresseuse, rebelle à l'effort, le sujet verra mal et vous dira des bêtises.

C'est pourquoi je préconise une autre tactique. A mon avis, l'expérimentateur doit s'inspirer des trois règles suivantes :

1° Amorcer la sensibilité le plus largement possible et par les procédés qui répondent le mieux aux instincts particuliers du sujet.

2° Stimuler et diriger la sensibilité par tous les moyens dont on dispose et suivant le but qu'on poursuit.

3° Aider, faciliter le travail, simplifier l'effort, dans toute la mesure du possible.

Je reprends.

1° Amorcer. L'amorçage demande beaucoup d'attention. Il s'agit de sensibiliser le sujet à la personne, à la chose ou au lieu, en un mot à l'objet qu'il doit voir et sur lequel il doit parler. Il faut créer le rapport, le contact à distance, la ligne de sensibilité.

On peut le faire de deux manières : psychiquement ou physiquement.

Psychiquement, c'est-à-dire directement par la pensée. Si le sujet connaît par lui-même l'objet, il saura y transporter sa pensée, c'est-à-dire exercer sa sensibilité spatiale et se relier à l'objet par la matière cosmique. S'il ne connaît pas mais si l'opérateur connaît, le même résultat sera possible, à condition d'un bon opérateur et d'un bon sujet qui sauront se sensibiliser profondément l'un à l'autre. Il faut, dans ce cas, que le sujet voit en quelque sorte à travers le cerveau de l'opérateur. C'est ce qui avait lieu dans l'une de nos expériences, quand le sujet, loin de chez moi, voyait chez moi pendant que je lui tenais les mains. Par mon contact, j'établissais le rapport, je devenais le fil conducteur. Enfin si le sujet et l'opérateur ignorent, le résultat pourra encore être obtenu, à condition d'intercaler entre eux un tiers qui saura et qui viendra s'unifier de toutes ses forces dans le système.

Physiquement. Le sujet peut être mis en sensibilité par un contact matériel, par une partie détachée du tout qu'il doit voir. C'est la méthode ordinaire des somnambules qui se font apporter un objet ayant appartenu à la personne qu'on veut leur faire découvrir. Contrairement aux idées sceptiques, ce moyen est très rationnel, il fait l'amorçage par la sensibilité rayonnante : la sensibilité du sujet rayonne de cet objet sur la personne. Et elle rayonne par la matière impondérable, par la matière cosmique. Le sujet, si je puis me permettre une image aussi grossière qui rend ma pensée, est un chien au flair subtil : dans cet objet, ou plutôt dans l'atmosphère-émanations de cet objet, il trouve des traces de l'atmosphère-émanations de la personne ; bien mieux, il trouve la continuité de ces traces à travers l'espace, et par là il arrive à la personne. Le merveilleux ici ne vient que de notre ignorance. Il disparaît quand on réfléchit aux qualités naturelles de la matière impondérable. Déjà, en Physique, nous avons dû constater qu'un gaz occupe toujours tout l'espace qui lui est offert. Or, il en est ainsi, et bien mieux, pour la matière impondérable : en elle et par elle, tout est présent partout.

Cependant l'objet, qui fait l'amorçage, ne peut pas être quelconque. Il doit être choisi avec soin. Un sujet me disait que les objets qu'il préférait étaient un linge de corps beaucoup porté, une chemise sale, une casquette crasseuse. Si vous connaissiez bien ma petite théorie de l'atmosphère-émanations, vous trouveriez ce détail très naturel. Plus l'objet a été porté, plus il a pris l'odeur en quelque sorte, c'est-à-dire plus il est imprégné de cette atmosphère-émanations par laquelle doit s'exercer la sensibilité rayonnante.

2° Stimuler et diriger. Dans nos expériences, il y a des incidents qui montrent qu'on peut obtenir des résultats au delà de ce que donne la seule spontanéité du sujet. Ex. :

— Nous sommes au laboratoire, vous voyez le petit escalier, montons au premier.

— Ah ! oui, le petit escalier, oh ! qu'il est étroit ! Attendez, je vais compter les marches...

Ainsi le sujet ne faisait pas attention à cet escalier ; mais aussitôt que j'en parle, sa sensibilité s'en empare pour ainsi dire, et il le voit dans ses caractères particuliers.

De même, l'escabeau renversé n'était pas vu, mais dès que je le nomme, i[illegible]édiatement le

suejt se récrie : « Mais il est mal placé, il est renversé ».

Ailleurs, le sujet me dit : « Il y a des bouteilles, grosses, larges, ce sont des bouteilles qui ne sont pas des bouteilles ».

J'insiste et j'obtiens : « Des flacons, des bocaux ». On peut donc stimuler le sujet, lui faire découvrir des sensations nouvelles, ou lui faire développer ses premières sensations, et lui arracher de la précision là où, livré à lui-même, il nous laisserait dans le vague.

On dit que le sujet voit sans notion de temps. Il confond le passé, le présent et l'avenir. En effet, si j'admets que c'était bien moi-même qu'il voyait montant sur quelque chose pour attraper un objet qui brille ; si j'admets que c'était encore moi-même qu'il voyait au comptoir devant des bouteilles et buvant ; enfin, si j'admets que c'était l'ancienne vasque et l'ancien jet d'eau qu'il voyait dans le jardin de mon voisin, alors c'étaient bien là des visions indépendantes du temps.

Oui, mais quand j'ai demandé au sujet : « Un homme qui boit *en ce moment* ? » immédiatement il m'a riposté : « Non, pas en ce moment ». Voilà peut-être une grande leçon. Si le sujet, quand on fait jouer sa sensibilité temporelle, peut distinguer l'actuel du non-actuel, on ne peut plus dire qu'il voit sans distinction de temps.

Il y a ici un rapprochement possible entre la manière dont s'exerce la faculté de voyance et celle dont s'exerce la faculté naturelle de la mémoire. De même que la mémoire ne fixe pas indistinctement tous les détails d'une chose mais seulement ce qu'il y a de typique dans cette chose, de même le sujet voit, non pas tout, mais seulement ce qu'il y a de typique dans la personne. Il voit ou plutôt il évoque des traits caractéristiques, qui sont tout naturellement indépendants du moment. Mais au fond il a la notion du temps, il a une sensibilité temporelle, et là encore il appartient à l'opérateur de savoir obtenir de la précision, quand il en a besoin.

3° Aider. Voici une petite expérience que j'ai faite chez moi avec le même sujet, et qui montre bien, je crois, le bénéfice qu'on peut avoir à aider.

Je prends des feuilles de papier, et je demande au sujet : « Qu'est-ce que j'ai dans ma main ? »

— Vous avez ceci.

— Non.

— Vous avez cela.

— Non.

Impossible de faire dire au sujet : « Vous avez des feuilles de papier ».

Alors je le lui dis, et j'ajoute : « Voyez, j'en ai six, je les dispose par terre, à distance les unes des autres, sur deux rangs. Les voyez-vous comme je les ai mises ?

— Oui.

— Bien. Maintenant, je me place devant, en leur tournant le dos. Je prends dans ma main un morceau de carton que je vais jeter derrière moi par dessus ma tête. Voyez-vous ce bout de carton ?

— Oui.

— Bien. Je le jette, suivez-le dans sa chute, et vous me direz exactement le point où il est tombé.

Ordre était donné aux assistants de ne pas regarder avant que le sujet eût exactement défini le point de chute. J'ai répété trois fois de suite cette même expérience, et par trois fois le sujet a répondu très exactement. Une fois le carton reposait moitié sur une feuille, moitié sur le plancher, et le sujet a su le dire.

Il voyait donc bien réellement maintenant ces mêmes feuilles de papier qu'il ne pouvait pas voir au début ; et j'ai donc bien fait de ne pas le laisser se fatiguer à reconnaître ces feuilles, puisque j'ai pu, en simplifiant sa besogne, réussir le point intéressant de mon expérience.

Il faut aider pour économiser les forces du sujet. Si le sujet épuise ses forces dans les détails, il ne sera plus capable de produire l'essentiel. Le but doit être d'obtenir le maximum d'effet avec le minimum d'effort.

Cependant je conviens que cette méthode ne va pas sans danger. On risque de trop dire, et le sujet malin prétendra qu'il voit alors qu'il ne verra rien du tout. Mais l'opérateur doit être assez habile pour se ménager des points de contrôle.

Un Diagnostic et une Ordonnance

ATTRIBUÉS A UN MÉDECIN DÉFUNT

En 1904 et 1905, je fréquentais, à Alger, un certain nombre de cercles spirites, dans le but de me faire une opinion sur les phénomènes qui se manifestent au cours de leurs séances.

Je fus frappé des aptitudes que possédait une toute jeune fille. Fille d'un concierge de Mustapha et ne possédant aucune instruction, elle présentait ou était censée présenter des « incorporations » très nettes et très différenciées les unes des autres par le caractère et l'attitude des entités qui paraissaient l'animer momentanément. Je n'avais jamais adressé la parole à ce sujet qui, perdu que j'étais dans l'assistance, n'avait aucune raison de me remarquer.

Un soir, je me présentai à sa mère et lui demandai si, au titre de membre du groupe, sa fille consentirait à me consacrer une séance particulière. Je me hâte de déclarer qu'en raison des convictions sincères de ces personnes fort honorables, il n'a été et ne pouvait être question, entre elles et moi, d'aucune rémunération

Le lendemain, en la seule présence de sa mère, la jeune fille se mit d'elle-même en état d'hypnose. J'exprimai alors le désir d'obtenir une consultation médicale, spécifiant que je préférais qu'elle fût accordée, si possible, par le docteur Demeure. Un médecin de ce nom a, paraît-il, exercé en Algérie pendant les années qui suivirent la conquête et y est décédé en laissant une réputation de savoir professionnel et surtout de bonté et de charité qui a fait de lui l'une des entités les plus vénérées et les plus consultées des groupes spirites algériens.

Après un certain laps de temps, le Dr. Demeure s'annonça. Le sujet me prit la main et, spontanément, diagnostiqua sans hésitation une affection grave à l'œil gauche. Il s'exprima presque textuellement en ces termes :

« Votre œil est rempli d'un liquide trop abon-« dant qui en comprime le fond et écrase la « rétine et le nerf optique. »

Sur interpellation de ma part, il spécifia :

« De mon temps, cette maladie ne portait pas, « à ma connaissance, un nom spécial. Pour atté-« nuer votre état, vous devez prendre tous les « jours une tasse de thé de... [il s'agissait, je l'ai su plus tard, d'une boisson laxative en vogue à l'époque où vivait le Dr. Demeure et dont le nom m'échappe aujourd'hui].

« Vous devez aussi faire déboucher le canal « lacrymal gauche qui est obstrué. Cette opéra-« tion laissera écouler le liquide et diminuera la « tension origine du mal ».

Ce fut tout. Le sujet éprouva le frisson qui marque la rentrée de sa personnalité propre, et s'éveilla sans aucune intervention.

Le lendemain, j'allai raconter le fait au médecin qui me donnait ses soins pour « glaucôme », déjà ancien, de l'œil gauche.

« Le diagnostic est exact », me dit-il. « Vous « savez que l'excavation de la papille (1) et l'atro-« phie du nerf optique sont produites par une « hypertension due à la secrétion trop abon-« dante de liquide dans la chambre postérieure « de l'œil. Il se pourrait donc (puisque certains « admettent la possibilité de la transmission de « pensée) que, connaissant votre cas, vous en ayez « suggéré la notion au sujet, mais vous savez « comme moi qu'en dehors d'une opération, il « n'existe qu'un moyen d'atténuer la tension « intra-oculaire et de rétablir l'équilibre entre « les deux chambres, postérieure et antérieure, « de l'œil : c'est de rendre plus perméable, par « certaines instillations, le canal de Schlem, qui « met en communication ces deux chambres. « Vous êtes incapable d'avoir suggéré mentale-« ment au sujet qu'il y a communication entre « le fond de l'œil et l'extérieur par le canal la-« crymal. Mais cette erreur fondamentale était « professée par les médecins qui vivaient du « temps de votre fameux Dr Demeure. L'opé-« ration qui vous a été prescrite est celle que l'on « aurait logiquement indiquée il y a soixante ans. « Je reste *absolument troublé* par ce que vous « me dites.

(1) Il se peut que ma mémoire m'ait mal servi lorsque j'ai pris mes notes et que le mot « papille » soit, en l'espèce, impropre.

« En ce qui concerne l'absorption de thé laxa-« tif, cette médication est très naturelle : vous « devez éviter la congestion de l'organe malade. « Je ne vous l'aurais jamais dit parce que vos « fonctions s'exercent normalement.

« Je vous le répète : en dehors du diagnostic « général que vous pourriez (?) avoir suggéré au « sujet, il reste pour moi trois faits inexplicables :

« 1° Le diagnostic de l'obturation du canal la-« crymal, anomalie que vous ignoriez.

« 2° L'erreur de traitement relatif au canal, « qui est bien celle de l'époque évoquée et que « vous ne pouviez partager.

« 3° Le traitement laxatif tout indiqué ; mais « il est difficile d'admettre que le sujet l'ait édicté « *proprio motu*, d'autant plus que l'on vous a « conseillé l'emploi d'un breuvage suranné ».

La déclaration du spécialiste était déjà fort intéressante. Il y a plus encore.

Deux ans plus tard, en 1907, je demandai à un médecin d'examiner mes canaux lacrymaux. Le canal gauche était tellement rétréci qu'il ne put introduire dans le méat la plus fine des sondes de Weber, qui est filifrome.

Ultérieurement, je vis un autre ophtalmologiste qui dut avoir recours au bistouri pour dégager l'entrée dudit canal.

J'avais ainsi absolument vérifié le diagnostic du sujet algérien soi-disant inspiré par le médecin décédé.

F. Moureau,
Commandant de frégate en retraite

Rouen, octobre 1916.

AU MILIEU DES REVUES

Un cas extraordinaire d'hallucination des expérimentateurs durant une séance

M. l'avocat F. Zingaropoli, de Naples, bien connu dans le domaine des études psychiques, vient de publier dans *Ultra*, de Rome, un cas d'hallucination durant une séance médiumnique, qui est probablement destiné à rester classique dans cette catégorie de phénomènes psychologiques, surtout depuis que la photographie et une foule d'observations différentes ont désormais réduit à bien peu de chose la probabilité que, dans quelques cas, les faits constatés par de bons observateurs n'aient pas une réalité objective, alors même que celle-ci serait due, non pas à un phénomène supranormal authentique, mais à un simple truc, constituant quand même un fait objectif. Voici l'extraordinaire récit de M. Zingaropoli :

Il y a des hallucinations collectives si complètes et si nettes, qu'il est impossible de démêler s'il s'agit d'une simple apparence ou de la réalité. Car le caractère de l'hallucination véritable est d'être une fausse sensation simulant une sensation réelle.

Voilà plusieurs années que j'essaye en vain de m'expliquer un étrange quoiqu'insignifiant phénomène advenu au cours d'une séance.

On expérimentait avec le médium Gennaro Bartoli. J'étais en compagnie du Dr. Vincent Viti, du Dr. Vincenzo d'Apollonio, et de son frère l'avocat Hermann.

La dernière partie des expériences fut marquée d'un incident inattendu.

Le médium était en *trance* et assis entre moi à sa droite et le Dr. Vincent d'Apollonio à sa gauche; à côté de celui-ci le Dr. Viti; entre celui-ci et moi Hermann d'Apollonio. Par « incarnation », une entité qui disait être un fakir hindou, nommé Uociec, m'exhorte à me tenir sur mes gardes, car dans quelques instants nous serions tous endormis.

Suivirent des minutes d'un trépidant silence. Voici que Vincent d'Apollonio penche la tête sur le guéridon et tombe dans le sommeil ; peu de temps après Viti en fait autant, suivi d'Hermann. Une certaine préoccupation m'envahit en songeant que je restais seul éveillé avec quatre personnes, y compris le médium, toutes tombées en trance ou endormies. Je considérais qu'il m'aurait été difficile de régler la séance, surtout si tous les assistants se trouvaient en apparent état d'inconscience. — S'agissait-il de trance, d'hypnose, ou de sommeil naturel ? Je ne puis le certifier ; ce qui est sûr, c'est que j'étais éveillé et que j'adressais la parole au médium. Je m'en souviens : le silence était grand et uniquement interrompu par la respiration des quatre endormis. Une dizaine de minutes environ se passèrent, et j'attendais.

Quand voici que soudain Viti et les deux frères

d'Apollonio se débattent, se secouent, s'éveillent en sursaut, se mettent à crier, se lèvent et courent vers la porte de sortie épouvantés et appelant au secours. Bartoli, le médium, se lève à son tour et les suit stupéfait. Je cherche à les retenir, les arrêter ; je leur demande ce qui est arrivé ; alors, graduellement, ils se calment et m'approchent en hésitant, me regardent, me touchent, me racontant que je m'étais endormi, et qu'après avoir en vain tenté de me réveiller, ils avaient été pris de panique devant le manque de direction de la séance, préoccupés de se trouver seuls avec le médium en trance et moi endormi.

Je me mis à rire à ce récit parce que j'étais et je suis convaincu d'avoir été toujours réveillé, bien qu'ils assurassent et assurent encore le contraire. Comme j'exclus toute hypothèse de fraude, il demeure une contradiction incontestable. J'affirme de nouveau que les trois expérimentateurs étaient endormis et moi éveillé ; ils affirment l'inverse, c'est-à-dire qu'ils étaient éveillés et que j'étais endormi.

Je maintiens cette assertion sur la considération primordiale de la solution de continuité de mes actions. En général les médiums ou les sujets hypnotiques perdent le souvenir de la période du sommeil, et, au réveil, rattachent les souvenirs et les pensées au moment où ils perdirent conscience; d'où leur stupeur si, à leur réveil, ils se trouvent en position et lieu différent de ceux où ils se trouvaient quand ils perdirent la conscience normale.

Au contraire, je ne bougeai pas de ma place et de ma position, je tins étroitement serrées jusqu'au bout avec ma main gauche la droite du médium, et avec ma main droite la gauche d'Hermann d'Apollonio. Puis je vis nettement et successivement s'endormir tout le monde.

On ne saurait donc discuter l'évidence d'une hallucination collective des spectateurs. Ou ils ont dû rêver, ou bien, au réveil, ils ont cru que j'étais en trance.

Ils soutiennent l'hypothèse contraire, soit que j'ai dormi et qu'au réveil je me suis aperçu qu'ils fuyaient épouvantés.

L'hallucination n'aurait pas été collective dans le vrai sens du mot, mais partielle — vu que, en face de la sensation opposée, il faut admettre, soit qu'ils aient été hallucinés, soit que je l'aie été.

Cependant, au moment du tohu-bohu et de la course vers la porte de sortie, nous étions tous éveillés et conscients ; eux qui couraient, moi qui les poursuivais ; donc, l'hallucination se vérifia dans la période précédente : où ils dormaient réellement, et j'étais éveillé, ou c'était moi qui dormais, et eux qui étaient réveillés.

Je me souviens qu'à maintes reprises, les invisibles, interrogés ensuite à ce propos, insistèrent en disant que j'étais endormi.

Ceci serait très intéressant ; car j'atteste n'avoir jamais, au cours de cette séance, perdu conscience ou éprouvé un sentiment quelconque de torpeur, et avoir suivi les mouvements de chacun des quatre assistants, soit durant leur assoupissement, soit quand ils se secouèrent, se levèrent et coururent vers la porte.

Ici, la réalité fusionnerait avec le rêve, et nous connaîtrions le doute troublant que de tels faits puissent se répéter dans le cours de notre vie normale.

Une grande partie de nos aventures pourraient alors être de pures illusions.

Je ne discute pas, je ne résous rien, j'énonce des faits.

— Où finit la Réalité et commence le songe ?
— Où finit le songe et commence la Réalité ?

Z. Zingaropoli

Naples, octobre 1916.

La baguette divinatoire et la méthode d'expérimentation

Le *Bulletin de l'Union des Physiciens*, organe de l'Association des professeurs des Sciences physiques, chimiques et naturelles, des Lycées et Collèges de France, publie dans son dernier fascicule un article dû à la plume de M. V. Ducla, professeur honoraire au Lycée de Pau, et qui porte le titre suivant : *Action de la lumière et de quelques substances sur la rotation de la baguette des sourciers.* Cet article contribue à montrer que la question de la Rabdomancie — l'une des branches les plus curieuses et d'un intérêt pratique le plus immédiat que comprenne la Science dite *occulte* et à « dissocculter » — continue à pénétrer dans les rangs des savants « officiels ». Mais il est intéressant à un autre point de vue encore : il nous montre d'une façon frappante ce que répètent sans cesse les psychistes compétents, c'est-à-dire qu'on ne peut appliquer aux investigations métapsychiques les méthodes rigidement expérimentales qui valent pour certaines autres sciences, telles que la physique, la chimie, etc., sans tomber dans une série de conclusions hâtives et inexactes.

L'article de M. Ducla est un peu long ; il occupe sept pages du *Bulletin* ; nous ne pouvons le reproduire en entier — ce qui serait d'ailleurs

inutile. Il nous suffira de dire que l'auteur, sans donner préalablement aucune indication sur les conditions dans lesquelles se sont accomplies les expériences, et surtout sur le nombre des sujets examinés et celui des expériences faites avec chaque sujet — il n'y en avait probablement qu'un seul ! — donne immédiatement les *conclusions* qui, selon lui, ressortent tout naturellement de ce qu'il a constaté. Ces conclusions se trouvent codifiées dans une série d'articles :

1° Quand une baguette en coudrier en forme de fourche est tenue entre les mains par un opérateur doué d'une sensibilité spéciale, cette baguette décrit une série de révolutions, toutes dans le même sens. En général ce sens est inverse à celui des aiguilles d'un montre.

2° Quand on approche de la tête de la fourche en mouvement, à la distance de quelques centimètres, l'une des substances suivantes : *iode, teinture d'iode, brome, phosphore humide s'oxidant à l'air, mercure, cuivre, opium, morphine*, on constate qu'il se produit une force répulsive dans son voisinage, de sorte que le mouvement de la baguette est accéléré si la substance est placée dans la région que la baguette vient de quitter, et que, au contraire, le mouvement s'arrête d'abord et change de sens ensuite si la substance est placée dans la région que la baguette est sur le point d'atteindre.

Il faut noter toutefois que, pour le cuivre, la force répulsive ne se produit que si le dos de l'opérateur est en contact avec une baguette métallique.

3° Si l'on approche de la baguette du *vert d'urane*, même en petite quantité, à la dose d'un gramme, il se produit une attraction très nette...

4° Si l'opérateur *ferme les yeux* pendant que la baguette tourne, cette baguette s'arrête et, de plus, aucune des substances citées plus haut n'exerce une action sur elle en ce moment-là...

Et ainsi de suite.

Tout psychiste se rendrait immédiatement compte que, s'il suffit que l'opérateur ferme les yeux pour que la baguette cesse de tourner, c'est que la substance n'exerce pas une action *sur elle*, comme le dit M. Ducla, mais sur l'opérateur même. Si l'opérateur est doué de facultés supranormales, l'action pourra s'exercer *sur lui* alors même qu'il ne voit pas la substance, parce qu'il la perçoit d'une façon x. Le sujet employé par M. Ducla n'étant pas un « clairvoyant », la baguette s'arrête, par le simple fait de son imagination ; la teinture d'iode, le phosphore et autres substances d'une odeur désagréable produisant « une force répulsive », ainsi que quelques autres substances inodores, prises au hasard.

Tout psychiste saurait dire, en outre, que, puisque l'action de la substance s'exerce, non pas sur la baguette, mais sur l'opérateur lui-même, les différents résultats enregistrés par M. Ducla varient avec chaque opérateur, et que l'auteur de l'article du *Bulletin* a commis une grosse erreur en généralisant.

Mais comment expliquer ces séries d'erreurs fondamentales dans un homme habitué pourtant aux expériences exactes de la physique et de la chimie ? Justement *par le fait qu'il* est habitué aux expériences physiques et chimiques. En chimie, par exemple, comme chacun sait, chaque fois qu'on mélange telle et telle substance, on obtient telle réaction, tel résultat : si cela a été obtenu une fois, il en sera toujours ainsi. Par conséquent, un chimiste est autorisé à généraliser. Il en est tout autrement en psychologie, et surtout en psychologie supranormale. C'est ce que le prof. Barrett a su si bien démontrer au sujet de la rabdomancie.

Clairvoyance, ou phénomène spirite ?

Le *Clarion*, un journal anglais qui s'était montré, jusqu'à ce jour, très hostile aux phénomènes métapsychiques, a publié dans son numéro du 27 septembre dernier, un article d'A. Turton sur « La Clairvoyance et la Guerre », dont nous détachons le passage suivant :

Dans une des premières séances, au cours de son enquête, l'auteur demanda à un médium un fait quelconque qui ne pût pas être attribué à la télépathie. Après une pause, le médium dit que « l'esprit » qui se tenait à côté du consultant, celui d'un soldat tué en France, assurait qu'un petit colis adressé à l'auteur lui parviendrait bientôt de l'Irlande.

Ceci se produisit en effet. Quelques jours après, l'auteur reçut de l'Irlande un colis, dont l'adresse était de l'écriture du soldat décédé; il vit qu'il s'agissait d'un petit souvenir laissé par « Lionel » comme le médium avait correctement appelé l'envoyeur), pour qu'on le fasse parvenir au destinataire en cas de mort.

Maintenant, la question embarrassante qui s'impose à notre esprit est la suivante : « Comment le clairvoyant avait-il pu venir à connaissance de cela ? L'auteur a fait une petite enquête sur ce cas et un ou deux autres : les résultats peuvent servir d'exemples typiques pour les autres cas.

Il résulta de l'enquête que « Lionel » avait laissé divers petits colis adressés à des amis, dans une malle *fermée*, restée dans son appartement, en Irlande. *Personne n'en savait rien.* L'auteur lui-même ne s'attendait aucunement à recevoir un souvenir, quand eut lieu la séance. Comment donc le fait con-

cernant le colis avait-il pu parvenir à l'esprit du clairvoyant ? Il ne peut évidemment pas s'agir de télépathie; l'auteur ne voit pas quelle autre explication scientifique pourrait expliquer le fait.

Dans une autre séance, l'auteur demanda au médium quelque indication concernant le futur ; le voyant lui répondit qu'avant Noël il recevrait une nouvelle exceptionnellement heureuse. La prédiction fut faite en août; le 23 décembre, l'auteur reçut cet oiseau rare : un legs.

Télépathie, clairvoyance, télesthésie ?

Naples, septembre 1915.

Une de mes tantes (maintenant décédée), hystérique et tombée dans la dévotion, se trouvait, il y a quelques années, en 1892 ou 1893, très préoccupée pour son frère, juge de paix, qui, par suite de menées de partis et pour n'avoir pas voulu favoriser en affaires de justice pénale un individu recommandé par un gros bonnet de l'arrondissement, avait été transféré dans une déplorable résidence du Cilento.

On espérait que le Ministère ferait justice et l'on attendait d'un moment à l'autre la nouvelle d'une meilleure destination. En attendant, le juge avait dû rejoindre le poste désigné.

Ma tante, une nuit, rêva de son père défunt, qui, aux heures les plus graves, avait coutume de se manifester à elle et de lui donner des nouvelles et des conseils. Il l'exhorta à être tranquille, lui rapporta que quelques jours auparavant son frère avait reçu communication du décret qui lui assignait une confortable et excellente résidence aux environs de Naples, et avait loué la maison située sur la place du riant pays ; il l'invita à visiter cette maison.

Ma tante, en rêve, suivit son père, vit individuellement chacune des chambres de la maison, et, le jour suivant, en racontant le rêve, en donna une description précise. Pendant ce temps, arriva la lettre par laquelle le frère annonçait qu'effectivement il s'était rendu à la nouvelle résidence où il avait loué une belle maison sur la place principale.

Mais quelle fut la surprise générale quand ma tante, ayant été passer quelque temps auprès de son frère dans la nouvelle résidence de celui-ci, reconnut exactement, chambre par chambre, la maison qu'elle avait vue en rêve ? La pauvre femme, en constatant le fait, tomba dans une de ses crises hystériques et expliqua le fait par ses préconcepts religieux.

Giuseppe del Monte,
Avocat.
(rue de Rome, n° 345 *bis*)

(*Ultra*, Rome, octobre 1916).

ÉCHOS et NOUVELLES

Toujours la momie de mauvais augure

La presse quotidienne et d'actualité s'est beaucoup occupée, il y a quelque six ans, d'une momie exposée dans le *British Museum* de Londres et à laquelle on attribuait une influence malheureuse sur tout ce qui avait affaire avec elle. Les journaux français en ont parlé comme les autres, et l'un de nos « psychistes » les plu s estimés, occupant une situation sociale élevée, écrivit alors, sous le pseudonyme de Dr. A. Wylm, un ouvrage des plus humoristiques et spirituels : *Le Roman de la Momie*.

Maintenant, la fameuse momie fait de nouveau parler d'elle. Un petit article publié par Marion Ryan dans le *Weekly Dispatch* racontait comme quoi, depuis le début de la guerre, les directeurs du British Museum avaient reçu nombre de lettres les suppliant de procéder sans retard à la destruction de la « momie de malheur » à laquelle on attribuait toutes les calamités subies par les Alliés.

Interviewé par Marion Ryan, le Dr. Bunch, du *British Museum*, affirmait que cet établissement n'avait jamais possédé la momie en question, bien que deux momies jouissant d'une réputation sinistre aient été successivement exposées, durant quelques jours, dans le Musée. Le public avait fini par les identifier avec un sarcophage qui appartenait bien au Musée, mais qui était vide.

Une dame favorablement connue dans les milieux spirites anglais, Mrs. E. Katharine Bates, écrivit dernièrement au *Light* protestant contre

cette version du Dr. Bunch. Elle assure que la momie de malheur était bien au Musée, auquel elle a été donnée par Mr. Douglas Murray, qui en raconta l'histoire à Mrs. K. Bates. Cette histoire est à peu près conforme à celle qu'on avait publiée il y a quelques années : Mr. Douglas Murray achète la momie en Egypte, mais éprouve aussitôt pour elle une vive aversion. Quelques jours après, il est blessé d'un coup de feu au bras, qu'on doit lui amputer. Durant le voyage de retour, un de ses compagnons mourut et se produisirent d'autres malheurs que Mr .D. Murray attribua à la « Princesse » égyptienne. Il la céda à une amie, qui la lui rendit, peu après, par suite de diverses calamités qui l'avaient frappée. Un capitaine W. se fit prêter le cercueil pour en copier quelques détails ; quelques mois après, il se suicidait. Mr. Murray fit transporter le cercueil chez un photographe ; le voiturier qui fit le transport se suicida à son tour, peu après ; le photographe mourut d'une façon quelconque, etc.

Nous sommes convaincus que cette macabre histoire résisterait mal à une enquête approfondie. Mais il est intéressant de constater comment ces croyances si probablement superstitieuses ont des racines même en des pays qu'on considère généralement comme peu portés à les admettre, tel que l'Angleterre.

Percival Lowell

On annonce la mort de M. Percival Lowell, fondateur et directeur de l'Observatoire de Flagstaff, aux Etats-Unis, bien connu par ses études sur la planète Mars. Esprit curieux et original, il s'intéressait vivement aux sciences psychiques, et *The Progressive Thinker*, de Chicago, publiait très souvent des articles d'une allure surtout philosophique, dus à sa plume.

Le Mouvement Psychique

Une « Société des Conférences Psychiques »

La circulaire suivante vient d'être lancée à un grand nombre d'exemplaires dans la région parisienne :

Les *Annales des Sciences Psychiques* et la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme* viennent de prendre l'initiative de la formation d'un Société de Conférences Psychiques.

Les Revues s'occupant des phénomènes psychiques supranormaux accomplissent sans doute une œuvre essentielle, surtout au point de vue de l'enregistrement et de la discussion des faits. Malheureusement, leur influence est très limitée en ce qui concerne la vulgarisation et la propagande. Par la force même des choses, elles ne prêchent pour ainsi dire qu'aux convertis, soit à un petit cercle de personnes ayant saisi déjà l'importance de l'étude de ces questions.

Par les conférences on parvient, au contraire, à atteindre un public beaucoup plus étendu, beaucoup plus changeant, composé en forte partie de personnes qui, de simples curieux, peuvent être souvent transformées en adeptes sincères et éclairés de nos études.

Il importe en outre de contrecarrer de quelque manière l'action entreprise, depuis quelque temps surtout, par des conférenciers et des publicistes qui, ne signalant au grand public que les fraudes, c'est-à-dire l'imitation honteuse des phénomènes authentiques, finissent par le convaincre qu'on ne trouve dans le domaine des sciences psychiques que de la supercherie : qu'il existe l'ivraie et non pas le bon grain. On ne peut continuer à demeurer inactifs devant ce déplorable état de choses sans donner preuve d'une coupable insouciance.

Pour faciliter le succès de notre Œuvre, deux importantes Revues, ayant des programmes scientifiques assez différents, ont décidé de joindre leurs efforts ; cela suffit à montrer à quelle largeur d'idées nous saurons nous inspirer.

Notre auditoire verra défiler devant lui les conférenciers les plus éminents et les plus compétents, dont nous nous sommes empressés de nous assurer le concours. Nous suivrons d'ailleurs une méthode nouvelle, qui rendra nos conférences aussi variées et intéressantes que possible. Point de théories abstraites, point de longues dissertations : divers orateurs se suivront dans chaque

réunion, apportant des communications brèves sur des faits généralement d'actualité, de façon à réaliser la *Revue parlée*, à tenir les habitués au courant de tout ce qu'il y a de plus intéressant dans le domaine des recherches psychiques.

Aussi faisons-nous appel à toutes les personnes qui ont compris déjà la haute importance scientifique, morale et sociale de ces études, leur influence fortifiante et consolatrice, *surtout durant la pénible épreuve que nous traversons*, pour qu'elles veuillent bien nous assurer leur appui indispensable.

Pour être membre fondateur de la Société des Conférences Psychiques, il suffit de signer le Bulletin d'adhésion ci-joint et l'envoyer au Trésorier (1). La cotisation annuelle est de 20 francs. Les Sociétaires auront l'entrée libre à toutes les conférences, avec droit à deux places réservées, pourvu qu'ils en adressent la demande au Secrétariat avant chaque conférence.

Toutes les recettes de la Société sont intégralement destinées à couvrir ses frais.

Nous prions tous ceux qui sympathisent à notre œuvre de nous adresser des listes de personnes à qui cette circulaire pourrait être utilement envoyée, et d'amener leurs connaissances à fréquenter nos réunions — ce dont nous les remercions d'avance.

Agréez, M , l'assurance de nos sentiments les plus distingués.

L. Chevreuil. — Gabriel Delanne. — Docteur G. Geley. — Eugène Philippe, *avocat à la Cour*. — C. de Vesme.

Société Universelle d'Etudes Psychiques

TROIS CONFÉRENCES

Trois conférences organisées par la Société Universelle d'Etudes Psychiques ont eu lieu en ces derniers temps.

M. Léon Chevreuil a présenté, dans la première, un compte-rendu de très intéressantes séances de matérialisation qui ont lieu, depuis trois ans environ, à Lisbonne, et au cours desquelles on obtint plusieurs curieuses photographies de fantômes, qui furent montrées à l'auditoire, au moyen de projections lumineuses. M. le Dr. Fijão, professeur à la Faculté de Médecine à Lisbonne, a assisté à quelques-unes de ces expériences, ce qui en double l'intérêt.

La seconde conférence a été celle donnée par M. Paul Le Cour et intitulée : *Prédictions d'avant-guerre*. Elles se rapportent à certaines prédictions obtenues dans un cercle spirite de Paris, entre 1910 et 1914.

Enfin, M. L. Bardonnet a exposé et commenté quelques séances de clairvoyance, faites récemment à la S. U. E. P., en développant certaines théories, au sujet de leur explication.

MEMBRES SOUSCRIPTEURS POUR 1916

	Liste précédente	454 fr.
55.	Colonel Denvigne	8 »
56.	M. Albert Vrinat	8 »
57.	M. A. Mustel	8 »
	Total	478 »

The British College of Psychic Science

C'est le titre que prend un nouvel Institut qui vient de se fonder à Londres et qui est destiné à exercer une influence considérable dans le domaine des sciences psychiques, du moins au point de vue de la vulgarisation et de la propagande, si nous devons en juger par ses brillants débuts. L'idée en était, à peine lancée, que les organisateurs parvenaient à recueillir une somme de 7.000 livres (150.000 francs) environ — somme qui ne tardera certainement pas à augmenter considérablement.

Le *British College of Psychic Science* n'est pas appelé à être une doublure de la *Society for Psychical Research*. La différence de leur nature et de leur programme respectifs est fort bien indiquée par ces quelques mots que la nouvelle Institution imprime en tête de ses prospectus : *Le but du Collège n'est point de rechercher si la vie continue au-delà de la mort, mais de prouver qu'il en est bien ainsi*. En ces conditions, il semblerait qu'il devrait être composé exclusivement de personnes admettant déjà la réalité de la survie ; cependant le prospectus ajoute cette autre phrase, qui, de prime abord, paraît en désaccord avec celle qui la précède : « Les agnostiques, les sceptiques et les croyants peuvent également être élus membres ». De toute façon, au moins les membres du Conseil de Direction seront presque fatalement des croyants ; on ne peut en douter.

Le but du Collège est ainsi défini :

a) Démontrer la continuité de la vie au-delà de la mort, et étudier toutes les phases des phénomènes psychiques.

(1) M. Henri Legrand, architecte, 3, rue Tarbé, Paris, XVII° Arr.

b) On n'emploiera pour les travaux du Collège que des psychics [c'est-à-dire des *sujets*] bien entraînés.

c) Recueillir des données utiles, en qualité de centre de travail pour les études d'avant-garde ; les faits ainsi soigneusement enregistrés seront communiqués aux sociétaires pour leur profit, et au public, à titre d'information et d'éducation.

d) Organiser des cours et des conférences privées pour les sociétaires.

e) Procurer de bons conférenciers et « démonstrateurs » pour le public.

f) Fournir à de capables chercheurs l'occasion d'entraîner et développer les facultés psychiques, dans les meilleures conditions possibles.

g) Examiner ceux qui désirent devenir des psychics professionnels et leur conférer des certificats.

h) Etablir des centres semblables de sciences psychiques en d'autres localités.

Le *Collège* sera gouverné par un Conseil de 15 membres au plus, qui prêteront leur œuvre gratuitement et seront élus annuellement par l'assemblée. Il empruntera la forme d'une Société à Responsabilités Limitées (1).

(1) *Limited Liability Company.* On sait que cette forme de Société commerciale n'existe malheureusement pas en France

Les sociétaires trouveront dans les locaux du Collège une bibliothèque, des chambres pour les expériences, etc.

La cotisation annuelle des membres habitant Londres sera de 3 guinées, plus 2 autres guinées de droit d'entrée. Les sociétaires n'habitant pas Londres payeront une guinée de droit d'entrée et 2 guinées de cotisation annuelle.

On ne publiera que les noms des sociétaires qui en donneront l'autorisation.

Sir William Crookes a accepté la présidence du Collège. Mr. J. Hewat Mackenzie est « *Resident Principal* » ; c'est à lui, plus qu'à tout autre, que, sous tous les rapports, la fondation du Collège est due.

Une donation à la S. P. R.

Madame Marguerite de Gandrion Verrall, bien connue par ses ouvrages d'érudition classique et de sciences psychiques, ainsi que par ses facultés médiumniques très remarquables, a laissé en mourant 500 livres (12.500 frs.) à la *Society for Psychical Research*. Le décès de Mme Verrall a été annoncé par nos *Annales* dans notre fascicule de mai dernier.

Les Evénements psychiques de la guerre

Un appel de M. Charles Richet aux soldats.
« Avez-vous des pressentiments ? ».

On sait que le Gouvernement français fait publier, depuis le début des hostilités, le Bulletin des Armées de la République, *journal réservé à la zone des Armées, et destiné à circuler exclusivement parmi les combattants ; chaque officier et chaque groupe de dix hommes en reçoit un exemplaire.*

Notre directeur, M. Charles Richet, *a eu l'heureuse idée de rédiger le suivant appel à nos soldats pour qu'ils veuillent bien lui signaler les cas d'apparence supranormale qui viendraient à leur connaissance. L'appel a été publié dans le numéro du* Bulletin des Armées *portant la date du 10 janvier 1917 :*

AVEZ-VOUS DES PRESSENTIMENTS ?

Il ne faut pas rire des pressentiments. Certes, bien souvent ils ne se justifient pas par l'événement, heureux ou malheureux. Combien de fois a-t-on eu de faux pressentiments !

Mais, dans certains cas, bien authentiques (et extrêmement rares, d'ailleurs), il y a eu des avertissements, des pressentiments, des *télépathies*, que même les plus sceptiques sont forcés de regarder comme réels.

C'est chose facile que de railler. C'est chose simple que de s'amuser sur la crédulité des naïfs. Pourtant, de grands savants et des hommes émi-

nents n'ont pas dédaigné de recueillir des cas bien prouvés de pressentiments, quoique notre science acteulle ne soit nullement en état d'expliquer pressentiemnts ou télépathies. — Mais, au fait, qu'est-ce que la science peut expliquer d'une manière irréprochable ?

Il s'agit donc non pas d'une *explication* mais d'une *constatation*. Et alors je demanderai à tous ces vaillants combattants, nos frères d'armes, officiers, sous-officiers et soldats (qui affrontent la mort sur les champs de bataille) s'ils ne pourraient pas nous adresser — au *Bulletin des armées* — les cas de pressentiment ou de télépathie authentiques qu'ils auraient sur eux-mêmes observés.

Voici, pour fixer leurs idées, un cas tout récent de télépathie qui a été bien constaté. Je le donne ici à titre d'exemple.

Le soldat A... est au front, parfaitement tranquille sur le sort de sa famille. Une nuit cependant, vers le matin, il rêve, quoique à demi éveillé, que son père est mort ; car il le voit dans un cercueil, entouré de cierges. Tout ému de cette sinistre vision, il la raconte aux camarades et dit, désespéré : « Je suis sûr que mon père est mort cette nuit ! »

Et en effet dans la journée même il reçoit un télégramme lui annonçant la mort de son père (qui d'ailleurs n'était ni vieux, ni malade).

Mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que, durant cette même nuit, le père de A..., frappé par l'apoplexie, avait perdu connaissance pendant quelques heures et qu'à l'aube il s'était réveillé, disant : « J'ai été visiter mon fils aux tranchées. Je l'ai vu ! Je suis content. Tout va bien. » Quelques instants après, aux premières lueurs du jour, il expirait.

Or l'heure de cette étrange visite coïncide exactement avec l'heure où son fils a cru le voir, couché dans un cercueil.

On a recueilli déjà beaucoup de faits de ce genre. Mais il est important d'en connaître davantage encore, entourés de toutes les certitudes.

En tout cas, il est à peu près prouvé, par l'ensemble des témoignages et par la multiplicité des documents, qu'il y a parfois une relation entre la pensée de deux personnes, encore qu'aucun lien matériel ne soit là pour les réunir. On a appelé *télépathie* cette sorte de télégraphie sans fil qui fait qu'à travers l'espace, malgré la distance, la pensée d'un mourant, par exemple, se transmet, volontairement ou non, à la pensée de ceux qui lui sont chers.

Nous serions bien heureux si nos amis de l'armée pouvaient, dans les tragiques événements actuels, nous adresser quelques faits bien démonstratifs de pressentiment ou de télépathie.

Il est bien entendu, n'est-il pas vrai, que ces documents devront être accompagnés de tous les détails possibles, et surtout des *témoignages* écrits *avant* que l'événement pressenti se soit produit. Un rêve qui s'est réalisé n'a d'intérêt que si on l'a raconté à telles ou telles personnes *avant* que la conformité de ce rêve à la réalité ait été constatée. Si, dans le cas cité tout à l'heure, le soldat A... n'avait pas à diverses personnes raconté son rêve télépathique *avant* qu'il ait reçu nouvelle de la mort de son père, tout son récit ne prouverait que fort peu de chose ; on pourrait toujours alléguer qu'il y a eu erreur de mémoire et qu'il s'est imaginé avoir rêvé.

Qu'aucun de nos soldats n'hésite donc à nous écrire avec détails pour nous raconter tel ou tel pressentiment. Qu'il nous envoie en même temps l'attestation de quelques-uns de ses camarades. Nous ne publierons son nom que s'il nous en donne l'expresse autorisation.

Merci d'avance à tous nos correspondants pour les documents qu'ils voudront bien nous envoyer. Ils auront contribué à élucider un des problèmes les plus passionnants et les plus troublants de notre obscure existence humaine.

CHARLES RICHET,
Membre de l'Institut

Un assez grand nombre de récits ont été envoyés à notre Directeur par nos vaillants poilus à la suite de cet Appel. Nous publierons les meilleurs dans les ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES.

Une série de pressentiments

Le Rév. M. A. BAYFIELD a fait récemment à Londres une conférence au sujet d'une série de phénomènes supranormaux, se rattachant à la guerre actuelle, et dont le sujet est une dame, femme d'un lieutenant de vaisseau de la marine britannique. Nous désignons cet officier par le pseudonyme de « lieutenant Marrison », bien que son vrai nom ait été donné par le Rév. Bayfield dans sa conférence.

Tous les épisodes ne sont pas également appuyés par des témoignages ; mais, ainsi que l'a observé le conférencier, les incidents confirmés par des témoignages nous portent à admettre aussi ceux qui n'ont pas eu de témoins.

La dame en question est parente du Rév. Bayfield, qui la connaît, (ainsi que son mari), depuis

longtemps, et peut se rendre garant de sa véracité. Il a d'ailleurs examiné rigoureusement les divers cas qu'il expose. Depuis sa première jeunesse, Mme Marrison a été le sujet de phénomènes du même genre.

C'est en 1910 que la jeune fille épousa le lieutenant Marrison, qui commandait alors un sous-marin, à Harwich.

En 1913, M. Marrison fut nommé Premier-lieutenant de l'*Egmont*, navire-dépôt des sous-marins à Malte, avec le commandement de la flottille sous-marine de l'endroit. Mme Marrison alla à Malte avec lui.

Au mois d'août 1914, après le commencement de la guerre, on apprit dans les milieux navals de Malte que l'amiral Carden, préfet maritime, ne quitterait pas l'île, ayant justement reçu une extension de pouvoirs. Quelques jours après, vers le 12 août, Mme Marrison dit avoir rêvé que l'amiral Carden allait recevoir le commandement d'une flotte, mais loin d'Angleterre. On considéra ce rêve comme absurde. Cinq semaines après, l'amiral Carden fut nommé Commandant en chef de la flotte de la Méditerranée, alors aux Dardanelles.

A peu près à la même époque — vraisemblablement lorsque le *Göben* et le *Breslau* arrivèrent à Constantinople, c'est-à-dire le 10 août — les amis de Mme Marrison discutèrent la possibilité de l'envoi des sous-marins aux Dardanelles. Les officiers de marine considéraient la chose comme très improbable ; Mme Marrison, malgré son incompétence, affirma constamment à son mari que la flottille sous-marine serait envoyée aux Dardanelles et qu'il irait avec elle. On se rappellera que la déclaration de la guerre à la Turquie n'eut lieu que le 5 novembre 1914.

Ces deux prémonitions sont confirmées par divers officiers de marine.

Le 7 septembre 1914, Mme Marrison aperçut son mari qui traversait le port dans son canot. Elle l'avait souvent vu faire a même chose, mais cette fois elle se dit à elle-même : « Il va chez l'amiral pour recevoir des ordres relativement à l'envoi des sous-marins aux Dardanelles ». Il en était réellement ainsi, et la flotille partit le lendemain.

Le lieutenant-commandant Marrison fit le voyage sur l'*Hindustani*, transport de charbon, qui fut plus tard rebaptisé *Hindukush* et devint le bateau-dépôt aux Dardanelles. Il resta sur ce navire jusqu'au jour où il fut transféré sur un transport : cela se produisit entre le 17 et le 25 avril 1915.

Quand son mari partit pour les Dardanelles, Mme Marrison se sentit absolument sûre qu'elle ne le reverrait jamais plus ; dans ses lettres à M. Marrison, elle disait se sentir plus spécialement déprimée chaque dimanche. Le dimanche 25 avril 1915, il fut tué par un obus pendant qu'il commandait un bateau prenant part au premier débarquement à Gallipoli. Il fut blessé dans les premières heures du jour et expira à 10 h. 30 du matin.

Dans l'après-midi du même jour, à Malte, le capitaine E. se rendit chez Mme Marrison et lui consigna une lettre de son mari, que celui-ci lui avait envoyée, comme d'habitude, pour qu'il la lui remît ; il alla ensuite faire sa sieste, étant fatigué. Quand il revint chez Mme Marrison, cette dernière lui dit aussitôt qu'elle était invinciblement convaincue que le débarquement avait eu lieu et que son mari avait été tué. Le capitaine E. lui représenta qu'il n'était aucunement vraisemblable que le commandant d'une flottille sous-marine eût été chargé de prendre part à un débarquement ; il ne croyait d'ailleurs pas que le débarquement dût avoir lieu avant deux ou trois jours. Mais Mme Marrison demeura inébranlablement dans sa conviction et demanda au capitaine de lui apporter la nouvelle officielle du décès aussitôt qu'elle arriverait.

L'annonce officielle arriva le mercredi suivant, 28 ; le capitaine E., se trouvant dans l'impossibilité de se rendre auprès de Mme Marrison, pria Mme L., femme du Préfet maritime, de le remplacer. Inutile d'ajouter qu'aussitôt qu'elle vit Mme L., Mme Marrison comprit le but de sa visite. Elle attendait d'ailleurs la triste nouvelle d'un instant à l'autre.

Mme Marrison passa la première partie de la soirée du 25 avril (le jour de la mort et de l'impression s'y rapportant), seule à la maison ; elle avait permis aux domestiques de sortir ; il n'y avait pas d'enfants à la maison. Elle resta parfois au premier étage, d'autres fois au second, mais quel que fût l'étage où elle se trouvait, elle entendait, de temps en temps, des pas à l'étage au-dessous. Elle descendit trois fois pour chercher, mais ne trouva personne. Devenant inquiète, elle sortit et pria une amie, Mme D., de venir passer la soirée avec elle. Mme D. entendit à son tour le bruit de pas et chercha aussi, mais en vain, une explication.

La nuit même, Mme G.-W., sœur de Mme Marrison, rêva, à Londres, qu'elle voyait Mme Marrison pleurer désespérément ; elle voyait en même temps leur frère John, mort à Sumatra en sep-

tembre 1914, qui disait à Mme Marrison : « Je voudrais te parler, mais je ne le puis pas ». En se réveillant, Mme G.-W. raconta son rêve à son mari, ajoutant qu'elle *savait* que quelque malheur avait frappé le lieutenant Marrison ; elle lui recommanda de bien se rappeler le rêve et sa date, car il ne tarderait pas à être confirmé.

Le lendemain, mardi 26 avril, Mme Marrison commença à détruire des lettres et faire d'autres choses en vue de son prochain retour en Angleterre ; elle annonça à sa bonne que, dans quelques jours, elle n'aurait plus besoin de ses services.

La nuit suivante (mardi), elle se réveilla en sursaut et, entendant des pas dans la rue, pensa que c'était le capitaine E. qui venait lui apporter la lugubre nouvelle, comme il l'avait promis. Mais aussitôt elle se ravisa et se dit : « Non, ce sera Mme L. (la femme de l'amiral) qui m'apportera la nouvelle ».

Celle-ci arriva par une dépêche ne contenant que ces mots : « *Marrison tué le 25 durant débarquement* ». C'est tout ce que savait la veuve quand elle rentra en Angleterre, quelques jours après. Toutefois, au cours d'une visite à sa mère, elle aurait dit « être sûre qu'il avait été blessé au dos et qu'il n'était pas mort sur le coup » — ce qui lui fut ensuite confirmé par une lettre de l'aumônier du transport, datée du 31 mai.

En juillet 1915, Mme Marrison était à Eastbourne, où se trouvait aussi le lieutenant K., qui attendait une nouvelle destination. Mme Marrison déclara à cet officier que l'ordre de partir lui arriverait tel jour de la semaine suivante ; c'est ce qui eut réellement lieu. Une attestation du lieutenant K. confirme le fait.

Un matin d'octobre 1915, Mme Marrison se trouvait encore dans son lit, quand on lui apporta le *Times* tout plié, la page du titre en dehors. Elle n'en entreprit pas immédiatement la lecture et n'y toucha point ; mais tout à coup, elle fut frappée par l'idée qu'elel allait y trouver le nom de major A., du Régiment de Middlesex, parmi les tués ou blessés. En ouvrant le journal et parcourant la liste des pertes, elle trouva en effet le nom du major A. parmi ceux des blessés. A ce moment, elle ignorait même si cet officier se trouvait sur le front occidental, ou aux Dardanelles.

Le 12 octobre 1915, vers 7 h. 15 du soir, Madame Marrison écrivit sur le verso d'une facture : « *Je sens qu'il y aura un raid de Zep. aujourd'hui ou demain, à 9. h. 45 du soir. — V. Marrison, 12 octobre.* » Elle n'y songea plus au cours de la journée ; seulement, elle se trouvait dans un état très spécial ; elle avait de la peine à recueillir ses idées. Le soir, elle se trouvait au théâtre quand la première bombe tomba sur Londres. Aussitôt, Mme Marrison songea à sa prédiction et regarda sa montre, qui marquait 9 h. 40, étant en retard de 5 minutes. Aussitôt Mme Marrison dit à la jeune fille qui l'accompagnait (la fille du Rév. Bayfield) : « J'avais écrit cela hier et j'ai placé la note dans le tiroir de ma toilette ». Miss Bayfield déclare, en effet, qu'en rentrant, Mme Marrison alla droit au tirior et en sortit la note en question.

Le raid de Zeppelins dont il est question est le deuxième qui eut lieu sur Londres; le premier s'était produit plus d'un mois avant, le 8 septembre.

Le 12 novembre 1915, Mme Marrison, en ouvrant son journal, ne pouvait s'empêcher de songer qu'elle y trouverait : « *Un sous-marin britannique perdu* » ; mais elle constata qu'il n'y avait rien de semblable. Un commandant de marine attaché à l'amirauté, étant venu déjeuner avec elle et Miss C. Bayfield, Mme Marrison demanda : « Ai-je rêvé, ou ai-je vu dans les journaux d'aujourd'hui ou d'hier qu'un sous-marin anglais a été perdu? » Le Commandant et Miss C. Bayfield répondirent qu'il n'en était rien. Le lendemain, vers midi, Mme Marrison et Miss C. Bayfield virent une affiche de journal contenant ce titre : « *Un sous-marin britannique perdu (officiel).* » Elle achetèrent le journal et trouvèrent la nouvelle.

Miss Bayfield et le commandant confirment ce fait.

Le retour du soldat
Etrange récit d'une mère

Dans une récente séance de la *London Spiritualist Alliance*, l'un de ses membres, que nous appellerons Miss G., raconta un cas spirite très intéressant qui venait de parvenir à sa connaissance.

Une femme habitant une ville du Lancashire où se trouvait Miss G. avait un fils qui fut tué à Gallipoli. Comme Miss G. lui exprimait ses condoléances pour le malheur qui l'avait frappée, la mère dit : « Je l'ai vu, il est revenu à moi » — et elle se prit à raconter qu'un mercredi soir, avant que la nouvelle de sa mort lui parvînt, elle se trouvait seule chez elle, prenant son thé, quand elle entendit la porte s'ouvrir et elle vit son fils entrer et s'arrêter sur le seuil, en s'appuyant à la paroi. Elle s'avança vers lui, en poussant une exclamation de joie, quand, à sa grande surprise, il sortit de nouveau, en fermant la porte. Elle

courut après lui, mais ne le voyant pas dans la rue, elle supposa qu'il avait été acheter des cigarettes ; elle s'en fut donc à deux boutiques, demandant si on ne l'avait pas vu, mais sans succès. Elle en conclut qu'il devait avoir rencontré quelques amis et qu'il ne tarderait pas à revenir; elle laissa donc la porte ouverte durant toute la soirée et veilla jusqu'à onze heures, fort désappointée de ne pas le voir reparaître.

Le lendemain, dans l'après-midi, elle vaquait aux soins du ménage ; tout à coup, levant les yeux, elle aperçut son fils, assis sur un escabeau, devant elle. Surprise qu'il eût pu entrer sans qu'elle l'entendît, elle s'avança vers lui pour l'embrasser, mais il disparut de nouveau.

Le soir suivant, elle avait préparé son thé et était assise, la tasse à la main, quand elle vit encore son fils, debout sur le seuil de la porte. Elle s'écria : « Mon enfant, ne laisse pas ta mère, cette fois ! Entre, et prends une tasse de thé avec moi ». — « Je ne puis pas, répondit-il ; je n'en peux plus ; il faut que j'aille me coucher ».

Alors elle s'aperçut, avec une émotion profonde, que sa poitrine était couverte de sang. « Monte dans ta chambre — s'écria-t-elle ; — je vais venir te laver et t'apporter une tasse de thé. »

Elle l'entendit monter et le suivit ; elle le trouva, en effet, assis à côté du lit. Soudain, il se renversa sur le lit, qui était tout couvert de sang. Avec une exclamation d'effroi, elle alla chercher une éponge et revint au lit. Il n'y avait personne ; le lit n'était aucunement défait ni taché.

C'est seulement alors que la pauvre mère se rendit compte qu'elle n'avait pas eu affaire à la réelle personne physique de son fils.

Le lendemain, le soldat se montra de nouveau à sa mère ; cette fois, il lui demanda de ne pas s'inquiéter, car tout allait bien.

La première apparition, comme nous l'avons dit, eut lieu un mercredi. Le dimanche suivant, la femme était assise à la porte de sa maisonnette, quand le facteur de la poste entra. L'une des lettres qu'il lui remit contenait la nouvelle de la mort de son fils. Il avait été tué le mercredi précédent.

Cinq semaines avant le commencement de la guerre, le jeune homme était venu voir sa mère et lui avait dit qu'il allait être appelé sous les armes et qu'il ne reviendrait plus de sa vie.

Miss G. nous a aimablement fait connaître le nom et l'adresse de la mère du soldat ; elle nous a confirmé le récit qui précède.

(*Light*, 4 novembre 1916).

Trois impressions véridiques de désastres ou de succès

Les deux faits suivants ont été recueillis par une Société psychique anglaise qui connaît aussi bien le percipient que les témoins, mais ne les désigne que par des initiales ou des pseudonymes.

I. — Le jeudi 6 août 1914, vers 8 h. 30 du soir, Miss X se trouvait dans sa chambre, quand elle se sentit saisie d'une grande dépression et fatigue, à telles enseignes que, bien qu'elle attendît diverses amies, elle s'assit sur un fauteuil et tomba dans un état de demi sommeil ou plutôt de syncope, différent de tout ce qu'elle avait éprouvé jusqu'à ce jour. En se réveillant, une demi-heure après, elle raconta à ses amies, qui venaient d'arriver, qu'elle avait eu, durant son assoupissement, la sensation d'un navire qui coulait. Personne n'avait entendu parler d'un désastre maritime. Ce soir-là, Miss X écrivit sur son journal : « *J'ai eu un mauvais rêve d'un navire qui coulait* ».

Le lendemain matin, les journaux publiaient une note qui leur avait été communiquée la veille au soir par l'Amirauté britannique et qui était ainsi conçue :

> En faisant des recherches à l'endroit où le poseur de mines *Königin Louise* fut coulé ce matin, l'*Amphion* toucha une mine et sombra... L'officier payeur Gedge et plus de cent hommes furent tués. Le capitaine, 16 officiers et 135 hommes furent sauvés.

Des renseignements ultérieurs, il résulte que l'*Amphion* coula vers 7 h. 30 du matin du 6 août.

II. — Le samedi 5 septembre 1914, Miss X rentra chez elle à l'heure du déjeuner ; mais elle se sentit fort déprimée et ne put rien manger. Vers 2 h. 30, elle se mit sur son lit et tomba de nouveau dans une sorte de faiblesse, qui dura jusqu'à 7 heures du soir. Vers 5 heures, elle avait bien cherché à se lever et faire du thé, mais elle n'y était point parvenue. Durant ce temps, elle eut de nouveau l'impression d'un navire qui coulait : « un désastre dans la mer du Nord ». Elle en parla à son amie, Miss A., avec laquelle elle dîna ce soir-là ; du témoignage de cette dernière il résulte que Miss X lui dit qu'on ne tarderait pas à avoir de mauvaises nouvelles et lui demanda de se souvenir de la date et de la nature du rêve. Elle-même, Miss X, écrivit ce soir-là dans son journal : « *J'ai eu un rêve épouvantable de naufrages* ».

Il résulte des communiqués de l'Amirauté et du « Press Bureau » que, le 5 septembre, se pro-

duisirent deux désastres maritimes : le navire de guerre *Pathfinder* toucha une mine à 4 h. 30 du soir et coula rapidement avec une partie de l'équipage ; le paquebot *Runo* fut coulé par une mine flottante à 4 h. 35 du soir : vingt émigrants russes périrent.

III. — Le lendemain soir (6 septembre 1914), Miss X déclara à ses amis qu'elle se sentait mieux et qu'elle avait l'impression forte et nette que les forces alliées avaient remporté un succès remarquable. On sait que c'est ce jour-là que les Franco-Anglais commencèrent l'offensive qui aboutit à la victoire de la Marne.

L'organe de la Société psychique anglaise en question observe qu'il est tout naturel, sans doute, que, en de pareils moments, bien des personnes aient des impressions de désastres. Mais deux considérations attachent un intérêt spécial au cas de Miss X et rendent moins probable l'hypothèse d'une coïncidence.

a) Miss X n'a eu que *deux* impressions de désastres navals, et toutes les deux correspondent approximativement au moment des *deux seuls* désastres ayant frappé la flotte britannique jusqu'au 5 septembre 1914, date de la deuxième impression de Miss X.

b) Ces impressions revêtent une signification spéciale par suite des effets physiques très marqués qu'elles produisirent dans la percipiente : un effet de prostration temporaire. Miss X était alors dans un bon état de santé, et n'avait pas éprouvé auparavant de pareils états d'abattement.

Il est à observer que Miss X a eu déjà d'autres cas de rêves et impressions télépathiques et même prémonitoires, dont quelques-uns furent publiés.

Rêve prémonitoire au sujet du torpillage d'un navire

Ce fait, publié d'abord par quelques journaux marseillais, a été transmis à la presse parisienne par une agence d'Informations de la rue Grange Batelière, le 5 janvier 1917 :

Quelques jours avant l'annonce du torpillage du *Karnack*, une sœur de l'ordre du Sacré-Cœur, sœur Sant-Joseph, se présentait au bureau des Messageries Maritimes de Marseille et demandait au secrétaire si l'on avait reçu des nouvelles du *Karnack*. Sur une réponse négative, la bonne sœur répondit : « Je ne sais pas, mais je crains qu'il soit arrivé quelque chose à ce bateau. La nuit dernière, j'ai fait un rêve affreux. Je voyais, parmi la tempête et les flots soulevés, un navire faire explosion. Sur le pont, parmi les passagers, il y avait une sœur de notre ordre qui me tendait des bras désespérés. »

Après avoir tranquillisé de son mieux la bonne sœur, le secrétaire l'éconduisit.

Le lendemain, un sans fil annonçait que le *Karnack* était torpillé.

Chose curieuse, parmi les passagers se trouvait la sœur dont avait parlé la visionnaire. Le songe de sœur Joseph est vivement commenté parmi les occultistes et les superstitieux.

Ce dernier mot est une perle. Raconter ce fait de façon à montrer qu'on en admet l'authenticité, le signaler au public comme étant digne d'attention, et puis sacrifier à la superstition dominante en parlant des gens « superstitieux », c'est bien ce qui en dit long sur une situation plus que bien des gros ouvrages et des fines polémiques !

Rêve prémonitoire de mort

Pendant mon séjour à l'escadrille d'aviation maritime française de Venise, étant à mon domicile particulier, le 29 mai 1916, vers 23 heures, après m'être couché, je fis la lecture du *Journal*, comme il m'était habituel.

Cette feuille retraçait, dans un article documenté, la carrière du grand chef.

Ma lecture achevée, j'éteignis l'électricité. — Quelques minutes après, étant encore parfaitement éveillé, j'eus très nettement la vision de mon père mourant, me voyant à son chevet en train de le réconforter et de chasser de son esprit l'idée d'une fin prochaine.

Pour repousser cette impression pénible, je repris la lecture d'un livre quelconque ; puis me rendormis, normalement, quelques instants plus tard.

Mon père, l'intendant général Ducuing, avait été sous les ordres du général Galliéni de septembre 1914 à juillet 1915. A cette époque, il fut frappé d'une hémiplégie qui le laissant paralysé partiellement du bras et de la jambe droite, l'obligea à demander son passage au cadre de réserve.

Le général Galliéni, avec lequel il fut souvent en relations de service, au cours de sa carrière, apprécia et fit récompenser ses services, d'abord par la dignité de Grand officier de la Légion d'honneur et, au moment de sa retraite, par une citation à l'ordre de l'armée.

La lecture, que je venais de faire, avait donc eu pour moi un intérêt plus grand que pour la masse du public.

D'autre part, la santé de mon père, au lieu d'être inquiétante, semblait se raffermir chaque

jour. Le matin de ma vision j'avais même reçu de lui une lettre dont l'écriture me laissait constater un progrès considérable dans l'usage de son bras.

Le 30 mai au matin, au moment où j'allais quitter mon appartement, le vaguemestre de l'escadrille m'apporta deux télégrammes, l'un m'annonçant un état subitement grave de mon père, l'autre sa mort, que je sus depuis s'être produite exactement le 29 à 12 h. 15.

Au moment de son décès, mon père résidait chez ma sœur à Limoges (H.-V.). Après la réception des télégrammes, je fus frappé de la coïncidence que je relate aujourd'hui et la signalai à un de mes camarades d'escadrille.

Durant la période de deux à trois semaines — il ne m'est pas possible de préciser — qui a précédé la mort de mon père, j'écrivais à ma mère tous les deux jours, selon mon habitude. Elle se trouvait à cette époque à notre maison de campagne dans les Hautes-Pyrénées.

En rédigeant son adresse, j'étais tenté, presque toutes les fois, de la libeller : « *Madame Veuve Ducuing* » par une énonciation mentale involontaire.

Ma sœur, à laquelle j'ai raconté ceci dans la suite, m'a déclaré avoir été sujette à la même tentation. Elle a même dû, une fois, déchirer une enveloppe sur laquelle elle avait écrit involontairement : « Madame Veuve Ducuing ».

Il n'existe, dans notre famille, aucune personne portant le même nom.

DUCUING,
Enseigne de vaisseau, pilote aviateur

Deux épisodes de l'expédition des Dardanelles

L'*Occult Review* a publié dans son fascicule de décembre dernier une lettre qui lui a été adressée par Mme Mona Baird et dont voici le commencement :

M'occupant de sciences occultes, je me permets de demander votre avis au sujet de deux manifestations spirites enregistrées dans l'ouvrage si intéressant de M. Sydney A. Mosely sur l'expédition de Gallipoli : *The Truth about the Dardanelles.*

Sous le titre : « Un Etrange Episode », il raconte l'histoire d'un soldat mourant auquel apparaît sa sœur bien aimée. Cette apparition pourrait sembler due à une hallucination du cerveau du blessé, si l'auteur du livre ne l'avait pas aperçue à son tour.

L'autre histoire, « Un Roman des Tranchées », est moins réaliste, mais est tout aussi étrange. Il s'agit de la fiancée d'un soldat, ayant mis sous la garde de ce dernier son jeune frère, en lui disant de ne pas revenir sans lui. Le frère est tué ; au moment même où il reçoit le coup mortel, sa sœur apparaît dans la tranchée. Son aspect avat un tel caractère de réalité, que le soldat fiancé devint fou sur place, ne put pas prendre part à la charge, quaand elle fut ordonnée, et dut être transporté, en état de coma, dans un hôpital, où il mourut.

Ce dernier cas semble assez facile à expliquer sans avoir recours à des hypothèses supranormales. Il est, en effet, tout naturel de supposer que le soldat, voyant son jeune camarade tomber mort sous ses yeux, et se souvenant des paroles de sa fiancée, en ait été frappé de telle façon à subir un dérangement de la raison, accompagné d'hallucinations.

Sauvées par un rêve

Le fait suivant, raconté par le *Daily Express* dans les premiers jours de novembre 1916, n'a qu'un rapport assez indirect avec la guerre.

Les existences de Mme Small, de Birkenhead (Cleveland-street), et de sa fille, qui avaient l'intention de faire la traversée de Greenore (Irlande) vendredi soir sur le *Connemara* — le paquebot qui a sombré après avoir heurté un navire chargé de charbon — ont été sauvées par un rêve remarquable.

Mme Small, qui avait été visiter des amis à Armagh, avait déjà fait ses malles pour partir ; elle ne se préoccupait aucunement du temps, ayant voyagé en mer durant dix ans à bord des vapeurs de l'Elder Dempster Line.

Dans les premières heures de vendredi matin, elle rêva qu'elle était à bord du bateau de Greenore dans une nuit orageuse. Tout à coup, elle vit une explosion et la vapeur sortant des tuyaux brisés de la machine. Elle se trouva avec sa fille dans l'eau, avec des personnes et des objets du bateau qui flottaient autour d'elle. A un certain moment, sa fille, qu'elle avait jusqu'alors solidement maintenue hors de l'eau, lui échappa ; au même instant, elle se réveilla.

Ses amis rirent quand elle leur raconta son rêve, mais elle défit ses malles et décida d'ajourner son départ.

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que les chaudières du bateau firent explosion, comme Madame Small l'avait rêvé.

S'il ne s'agit pas d'une étrange coïncidence, on aurait là un cas de ce que les occultistes appellent « briser le *cliché* » d'une prémonition ou prédiction ; c'est-à-dire, empêcher que l'événement « vu » d'avance se réalise. On se rappelle que cette théorie a été subtilement examinée par

M. l'abbé Naudet dans sa récente conférence à la Société Universelle d'Etudes Psychiques (fascicule de juin, page 107).

Parmi les cas les plus célèbres qu'on peut rapprocher de celui-ci, l'un des plus anciens est certainement celui du poète Simonide, sauvé de la même façon, par un rêve à la veille du jour où il allait s'embarquer sur un navire qui fit naufrage — événement qui est rappelé par Cicéron dans son ouvrage sur la Divination.

Les Nouveaux Livres

ARTHUR JAMES BALFOUR : **L'Idée de Dieu et l'Esprit Humain.** Traduction de J.-L. Bertrand. — (Paris. 1916. — 9 fr.).

Ce volume,publié avec un luxe rare par la Maison Brossard, est composé d'une série de conférences faites par Sir A.-J. Balfour (ancien Premier Ministre Britannique) devant les professeurs et les étudiants de l'Université de Glascow, sous les auspices de la fondation Gifford, consacrée au développement de l'idée de « religion naturelle ».

L'auteur a été Président de la *Society for Psychical Research*. Malgré cela, il ne traite point la question du théisme, dans ses conférences, à un point de vue ayant des rapports avec les études métapsychiques. Il reconnaît bien l'importance du « folklore, de la magie et des religions dites primitives, avec toutes leurs ressemblances spontanées » (p. 264), pour prouver qu'elles ont toujours été les tendances de l'humanité. Mais il considère qu'il y a une grande illusion à chercher d'établir sur des preuves scientifiques l'existence de Dieu. Sir A.-J. Balfour considère Dieu comme la condition même de la connaissance scientifique; que, d'autre part, « c'est seulement dans une armature théiste que la beauté peut conserver sa signification la plus profonde, et l'amour son rayonnement le plus vif ». Ce sont là, évidemment, des manières de voir qui échappent à toute constatation scientifique.

W. MACKENZIE : **Nuove Rivelazioni della Psiche animale.** — Gênes, 1914. — 4 frs.

Au moment où la polémique sur les chevaux d'Elberfeld et les chiens de Mannheim battait son plein, nous avons publié dans nos *Annales* quelques articles très intéressants du Docteur William Mackenzie qui avait été étudier ces animaux sur place. Le volume dont nous nous occupons, paru quelques semaines à peine avant la guerre, contient, non seulement les articles en question, mais plusieurs autres documents non moins importants. Quand la tourmente actuelle sera passée et qu'on pourra revenir à ces questions avec toute la sérénité nécessaire, cet ouvrage constituera l'une des sources les plus précieuses de documentation pour la recherche de la vérité, qui finira bien par se dégager des polémiques passionnées et aprioristiques.

PAUL CORDIER : **Les Trois Etats psychiques. Essai de synthère idéaliste.** (Paris, 1915. — 3 fr. 50

PAUL CORDIER : **Ebauche de Physique idéaliste.** (Paris. 1915. — 2 fr.).

PAUL CORDIER : **Les Problèmes de la Logique.** Paris, 1915. — 2 fr.

Le premier de ces trois ouvrages, parus simultanément, est le plus important comme volume et celui où se dessinent plus nettement les idées philosophiques de l'auteur. Pour celui-ci, les troits états psychiques sont respectivement: 1° Celui de la veille, vie (perception liée à des conditions sensorielles externes et internes); 2° sommeil, rêve, perrception affranchie des conditions sensorielles externes) ; 3° mort, survie, (perception affranchie des conditions sensorielles externes et internes).

Nous ne nous arrêterons pas à l'hypothèse, non tout à fait nouvelle, mais assez bizarre, selon laquelle les perceptions et les conceptions individuelles nous viendraient de la participation de Dieu, comme une idée vient à l'hypnotisé de l'hypnotiseur avec lequel il est « en rapport ».

Le chapitre intitulé « Le Naturel et le Surnaturel » est celui qui nous intéresse plus spécialement par rapport aux questions dont s'occupe notre Revue. Tout en ne connaissant que très superficiellement la littérature métapsychique, M. Cordier parvient à l'affirmation émise, depuis soixante ans, par tous les spirites, occultistes, anti-spirites et anti-occultistes, à savoir que « le naturel et le surnaturel ne sont en réalité que le manifeste et l'occulte ». Pour ce qui se rapporte à la télépathie, par exemple, M. Cordier fait rentrer la communication verbale dans les phénomènes du « premier état psychique » ; la transmission de pensée entre vivants, dans ceux du second état ; la transmission entre un désincarné et un incarné dans le troisième.

Inutile de dire que, comme pour M. Cordier, les corps n'existeraient pas objectivement en soi,

mais seraient de simples perceptions communiquées par l'Etre Suprême, il ne lui est pas malaisé d'admettre, à peu près dans les mêmes conditions, les hallucinations télépathiques véridiques, même collectives, celles que nous appelons des « matérialisations », etc.

WALTER WINSTON KENILWORTH : **Le Contrôle psychique par la connaissance soi-même** — (Paris 1914).

M. Kenilworth est d'avis que « la Science consciente est la vraie science », et parle avec une juste sévérité du caractère nébuleux et imprécis du Mysticisme. Le lecteur ordinaire, en parcourant cet ouvrage, tout imprégné de théosophie et de certaines nouvelles philosophies religieuses américaines, est un peu surpris de cette affirmation, mais ne peut s'empêcher de reconnaître l'élévation de la pensée de l'auteur et l'utilité de la conduite indiquée par lui pour obtenir le contrôle de soi-même.

Ce volume, traduit de l'anglais, est splendidement imprimé et relié.

M. SÉNARD : **Edward Carpenter et sa Philosophie.** — (Paris, 1914. — 1 fr. 50).

Edward Carpenter est depuis quelque temps fort à la mode dans certains milieux idéalistes anglais ; des traductions de ses ouvrages ont obtenu un assez grand succès en Allemagne, en Russie, en Italie et ailleurs. M. Sénard, qui a entrepris la traduction française de son ouvrage le plus connu : *Vers l'affranchissement*, a voulu d'abord signaler aux lecteurs français ne le connaissant pas encore, les grands traits de la vie et de l'œuvre de ce philosophe et de ce poète. Il l'a fait avec habileté et avec mesure.

PHARASIUS : **La Science et le Spiritisme. Jésus et sa Mission.** — (Paris, 1913. — 0 fr. 75

Ce sont deux conférences faites à la Société Allan Kardec le 4 et le 18 décembre 1912. L'auteur représente l'Extrême-Droite, non seulement de ceux qui s'occupent de phénomènes métapsychiques, mais des spirites eux-mêmes, à telles enseignes que la *Revue Spirite* a refusé la publication de la première au moins de ces conférences — ce que d'ailleurs aurait fait sans doute le fondateur lui-même de cette revue: Allan Kardec. Pharasius est d'avis que toute l'attention des spirites doit être tournée à peu près exclusivement sur la partie philosophique de la doctrine, et que, si un fantôme se présente dans une séance, il faut faire la lumière, lui sauter dessus et l'immobiliser « jusqu'à ce que l'on ait eu le temps d'aller chercher la police ! »

Inutile de dire que Pharasius demande qu'on ne tienne aucun compte des savants dans les recherches psychiques.

Dans la deuxième conférence, Pharasius nous donne un spécimen des phénomènes spirito-philosophiques qu'il affectionne ; il s'agit d'une « communication » contenant un des innombrables récits de la vie de Jésus, tous contradictoires entre eux, qu'ont obtenus les médiums spirites, et qui rappellent fort les Evangiles apocryphes des premiers siècles de l'Eglise.

QUINTIN LOPEZ GOMEZ : **Magia Goética.** — (Barcelone, Maucci, éd. — 3 pesetas).

Par sa nature même, cet ouvrage est plus éloigné de la méthode scientifique que les livres publiés précédemment par le distingué directeur du *Lumen*. Pour l'écrire, l'auteur a dû dépouiller les grimoires des occultistes anciens et contemporains ; on y rencontre nombre de formules pour envoûter son prochain, le frapper de la lèpre ou faire tomber les poils de sa barbe et de son cuir chevelu, ainsi que les moyens pour se défendre contre ces attentats, en récitant des exorcismes, etc.

Mais au point de vue documentaire, qui est — à ce que nous supposons — celui que se proposait surtout notre confrère de Barcelone, ce livre est intéressant et instructif.

SALVADOR MOLINA : **Nociones de Espiritismo.** — (Havane, 1916.)

C'est une deuxième édition d'une sorte de catéchisme de la doctrine kardéciste, exposé avec beaucoup de carté. Il a été imprimé pour être distribué gratuitement, aux frais du Groupe spirite havanais « Juan ».

Un Adepto do Espiritismo : **O Suicidio** (Rio de Janeiro, 1913.

Cette nouvelle édition d'un ouvrage méritoire et bien connu au Brésil porte aussi l'indication : « Distribution gratuite ». Elle est accrue par plusieurs « communications » du renommé médium portugais M. Fernando de Lacerda, d'une lecture agréable et utile.

Espiritismo racionale scientifico (christão). — (Rio de Janeiro, 1914.)

C'est un volume assez élégant, publié par les centres spirites « Redemptor », de Rio de Janeiro, et « Amor e Caridade », de Santos (Brésil), et contenant des enseignements, des « communications », des prières spirites, ayant un caractère chrétien plus marqué que les manifestations de la plupart des autres groupes kardécistes.

Dr L. H. GOIZET : **Ne jamais vieillir** et Vivre plus de cent ans. La loi de formation des êtres. — Paris, 1913. — 3 fr. 50.

L'auteur de cet ouvrage se fait remarquer par la nouveauté de ses théories, et conclut en conseillant

une nouvelle forme de massage : « la méthode des frottements tractiles superficiels ».

JEAN-S. BARÈS : Bible de la Libre-Pensée. — (Paris, 1914. — 4 fr.).

C'est le premier tome de la deuxième édition augmentée de cet ouvrage. M. Jean Barès est un agitateur d'idées. Il est connu surtout comme directeur du *Réformiste*, journal dans lequel il prône depuis nombre d'années, non sans talent, et aussi, non sans de bons arguments, la réforme de l'orthographe française. Mais M. Barès est aussi un philosophe militant, et dans cet ouvrage il expose son système philosphique; il publie les Statuts de la Ligue des Libres-penseurs spiritualistes ; il parle des « fêtes de la Nature » ; il raconte la vie des grands bienfaiteurs de l'humanité.

G. DE TROMELIN : Réalité et variété des Race d'Esprits pui peuplent le Monde Invisible. — 1914. Prix : 1 fr.

Dans la minuscule plaquette qu'il vient de publier maintenant, M. de Tromelin garde une attitude assez positiviste ; ils voudrait que les occultistes et théosophes, au lieu de continuer à nous donner les détails sur toutes sortes d'esprits, s'efforçassent de les étudier, par exemple en les questionnant. C'est évidemment ce qu'ils auraient de mieux à faire, surtout s'ils entreprenaient cette tâche avec le même état d'âme que les psychistes portent à l'identification des soi-disant Esprits humains désincarnés, c'est-à-dire avec l'attente scientifique de pouvoir ne trouver autre chose dans toutes ces personnalités, que des transformations de notre subsconscience imaginative et protéïforme.

ALICE BERTHET : Dialogues Intérieurs. — (Nevers, 1914.).

Nous avons plusieurs âmes, qui se font entendre en nous chacune à un moment différent, parfois toutes ensemble : l'une est vaillante et entreprenante, l'autre sceptique, joyeuse, nonchalante; une troisième est celle qui doute, une autre encore est douloureusement assoiffée de tendresse. Ce sont les voix discordantes de ces âmes composant l'équipage de l'embarcation fragile d'une personnalité que Mlle Alice Berthet a saisies et transcrites pour en constituer ces dialogues profonds, et parfois navrants.

A. LAURENT DE FAGET : Ma Chère Morte. Mes Relations avec l'Au-delà. — (Paris, 1913. — 3 fr. 50).

M. Laurent de Faget, qui a été l'un des disciples les plus distingués d'Allan Kardec et qui dirigea longuement le *Progrès Spirite*, avait une fille qu'il chérissait et qui, toute jeune encore, avait montré un remarquable talent littéraire. Elle mourut en 1911, à l'âge de vingt ans, après une longue maladie. C'est alors que son père, l'âme toute pleine encore de douleur, écrivit successivement la plupart des pages qui composent ce livre et qui traitent différentes questions spirites. Il avait à peine achevé son ouvrage, que la mort l'arrachait à son tour à une vie travail remplie de bien des tristesses.

A.-L. CAILLET : Doctrine de l'Unité. — (Paris, 1914. — 2 fr. 50).

Dans cet ouvrage, M. Caillet, ingénieur civil, montre l'unité de doctrine régnant, malgré quelques discordances de forme, dans toutes les grandes Religions. C'est même pour propager cette vérité qu'il a fondé, il y a quelques années, la « Société Unitive ». M. Caillet emploie dans sa propagande une érudition remarquable et une évidente sincérité.

MARGUERITE BERTHET : L'Ascète du Mont Mérou. — (Paris, 1914. — 2 fr. 50).

Mlle Berthet, dont nous avons annoncé, il y a quatre ans environ, un uovrage en vers, a tenté avec succès dans ce nouveau volume, le roman fantastique et satirique, dont Swift a été peut-être le plus ancien et le plus célèbre initiateur. Sous couvert d'un voyage dans les planètes, l'auteur *castigat ridendo mores*, enseigne habilement une foule de petites données scientifiques intéressantes et et insinue doucement la doctrine des Sages de l'Orient.

C.-C. CALDERON : Le Logisme. — (Paris, 1915. — 1 franc.)

L'auteur, impressionné par les maux qui ont frappé l'humanité, surtout en ces dernières années, a imaginé une sorte de religion laïque qu'il appelle le *Logisme* et dont il expose l'origine, la doctrine, l'organisation. C'est quelque chose de semblable au *Positivisme* d'Auguste Comte. L'auteur réussira-t-il là où Comte a échoué?...

TABLE DES MATIÈRES

DE L'ANNÉE 1916

TABLE DES SOMMAIRES

JANVIER

FEVRIER

MARS

AVRIL

MAI

JUIN

JUILLET

AOUT-SEPTEMBRE

OCTOBRE-NOVEMBRE-DÉCEMBRE

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

TABLE ANALYTIQUE

Le Rédacteur en chef-Gérant : C. DE VESME. — Imp. Nouvelle, G. CLOUZOT, 85, rue Chabaudy, Niort.